



HAL
open science

Invisibilité / invisibilisation des “ femmes noires ” dans la presse féministe britannique des années 1970 ?

Lobna Chebbah

► To cite this version:

Lobna Chebbah. Invisibilité / invisibilisation des “ femmes noires ” dans la presse féministe britannique des années 1970 ?. Histoire. Université Paris Cité, 2022. Français. NNT : 2022UNIP7191 . tel-04380617

HAL Id: tel-04380617

<https://theses.hal.science/tel-04380617v1>

Submitted on 8 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Cité

Ecole doctorale 624 Sciences des Sociétés

Laboratoire Identités, Cultures, Territoires

Invisibilité/invisibilisation des « femmes noires » dans la presse féministe britannique des années 1970 ?

Par Lobna Chebbah

Thèse de doctorat en Histoire et Civilisations

Dirigée par Florence Binard

Présentée et soutenue publiquement le 1^{er} décembre 2022

Devant un jury composé de :

Florence Binard, Professeure des universités, Université Paris Cité, directrice de thèse.

Claire Davison, Professeure des universités, Université Sorbonne Nouvelle, rapporteuse.

Vincent Latour, Professeur des universités, Université Toulouse Jean Jaurès, rapporteur.

Michel Prum, Professeur Émérite, Université Paris Cité, examinateur.

Remerciements

Mon travail de recherche a commencé à prendre forme lors d'un des premiers rendez-vous avec ma directrice de recherche, Madame la professeure Florence Binard, pendant lequel j'ai eu l'occasion pour la première fois de feuilleter quelques numéros du magazine *Spare Rib*. À la suite d'une longue discussion, tout en observant principalement les photos publiées et les titres de quelques articles, nous sommes arrivées à constater le manque de photos de femmes noires dans le magazine. De là s'est constitué mon sujet de thèse, qui s'est ensuite affiné tout au long de mes années de recherche pour arriver à s'intéresser en particulier au traitement de trois sujets relatifs aux femmes noires en Grande-Bretagne dans certains périodiques féministes britanniques des années 1970. Je tiens ainsi en premier lieu à exprimer ma gratitude à ma directrice de thèse, Madame Florence Binard, pour les conseils et le soutien, à la fois scientifique et humain, tout au long de ce doctorat. Sans elle, ce travail n'aurait pu voir le jour.

J'adresse également les plus vifs remerciements aux membres de mon jury, Madame la professeure Claire Davison, Monsieur le professeur Vincent Latour et Monsieur le professeur Michel Prum, dont l'expertise permet d'évaluer ce travail.

C'est aussi l'occasion pour moi de remercier les membres de mon comité de suivi, Madame Alexandrine Guyard-Nedelec, maîtresse de conférences, et Monsieur Thierry Labica, maître de conférences. Je leur suis sincèrement reconnaissante pour leur soutien, leurs encouragements et leurs conseils pertinents, qui furent précieux dans l'avancement de mon travail de recherche.

Je remercie l'École Doctorale 624 et plus particulièrement le Laboratoire ICT (Identités, Cultures, Territoires) dont le soutien financier et logistique m'ont permis de mener mes recherches à Londres et de travailler dans un environnement favorable grâce à l'accès à une salle des doctorants. Je remercie infiniment Laurence Griffoul, gestionnaire du laboratoire, pour sa présence et sa bienveillance tout au long de ces années, ainsi que Sarah Rahmani, gestionnaire de l'ED, pour sa réactivité.

Je suis aussi très reconnaissante aux féministes qui ont fait partie de la deuxième vague du féminisme britannique, de m'avoir accordé leur confiance et d'avoir accepté de répondre à mes interrogations : Stella Dadzie, Marsha Rowe, Arati Banerjea, Jill Nicholls, Pat Kirkham et Roberta Hunter-Henderson. Leurs témoignages et leurs regards sur le passé ont beaucoup apporté à ce travail.

Durant ce parcours, j'ai rencontré des personnes merveilleuses avec qui j'ai partagé mes idées et mes recherches. Je remercie particulièrement Mariana Estela Sánchez Daza qui fut toujours présente pour écouter mes problèmes, rendre mes heures de travail agréables et mes idées plus claires. Je suis également reconnaissante à Ninon Dubourg d'avoir accepté de relire mon travail. Ses corrections et commentaires furent de grande valeur pour l'amélioration du manuscrit.

Enfin, je remercie du fond du cœur mes proches, en particulier mes parents et mon frère, mes plus grands soutiens, qui m'ont toujours encouragée et qui ont cru en moi et en mon travail. Merci à Jasser pour son aide et son soutien tout au long de ces années de travail.

Sommaire

INTRODUCTION.....	13
1 Cadre théorique.....	15
1.1 État des lieux de la recherche.....	15
2 Méthodologie.....	26
3 Terminologie.....	30
3.1 Noir.....	30
3.2 Le féminisme.....	35
3.2.1 Le féminisme marxiste, socialiste et radical.....	35
3.2.2 Le féminisme lesbien.....	36
3.2.3 Le féminisme noir.....	37
3.3 L'«intersectionnalité».....	40
3.4 Presse féministe Vs presse féminine.....	41
4 Présentation du plan.....	42
PREMIERE PARTIE : LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES ET LA PUBLICATION DES PERIODIQUES.....	45
Introduction.....	47
1 Le mouvement féministe des années 1970 et 1980.....	50
1.1 Les conférences du mouvement de libération des femmes.....	50
1.2 « Le personnel est politique ».....	51
1.3 Les groupes de prise de conscience.....	52
1.4 Le travail collectif.....	53
2 Les périodiques des femmes.....	55
2.1 La création, et le fonctionnement des magazines des femmes blanches.....	56
2.1.1 <i>Shrew</i> (1969-1978).....	56
2.1.2 <i>Women's Voice</i> (1972-1982).....	58
2.1.3 <i>Red Rag</i> (1972-1980).....	62
2.1.4 <i>Spare Rib</i> (1972-1993).....	66
2.1.5 <i>Sappho</i> (1972-1981).....	70
2.2 La création et le fonctionnement des bulletins des activistes noires.....	72
2.2.1 <i>Fowaad</i> (1979-1980).....	73

2.2.2	<i>Speak Out</i> (1975-1983)	75
2.3	Les périodiques des femmes : similarités et différences	76
2.3.1	Les fonctionnements collectifs.....	77
2.3.2	La diffusion et la forme des périodiques	80
2.3.3	Les lignes éditoriales des périodiques	95
2.3.4	Les thématiques abordées dans les périodiques	103
	Conclusion	114

DEUXIEME PARTIE : LES FEMMES NOIRES ET L'IMMIGRATION.....117

	Introduction.....	119
1	Le contexte législatif britannique.....	122
1.1	L' <i>Immigration Act</i> de 1971.....	123
1.2	Le <i>Race Relation Act</i> de 1976.....	131
1.3	Le <i>British Nationality Act</i> de 1981.....	132
2	La question de l'immigration dans les périodiques.....	138
2.1	Un contenu davantage spécifique aux femmes asiatiques.....	139
2.2	Les dates de publication des articles	140
2.3	<i>Spare Rib</i> et <i>Women's Voice</i> Vs <i>Speak Out</i> et <i>Fowaad</i> : des regards différents sur la situation des femmes	141
3	Les femmes noires face aux différentes procédures migratoires	143
3.1	La situation des femmes britanniques/résidant, mariées/fiancées à des hommes étrangers	143
3.1.1	Les femmes noires particulièrement victimes des règles d'immigration ..	146
3.2	L'entrée des femmes noires mariées et fiancées en Grande-Bretagne	155
3.2.1	L'entrée des femmes mariées : le scandale de Zahira	155
3.2.2	L'entrée des fiancées : les tests de virginité	158
3.3	La situation des femmes noires avec des enfants à l'étranger.....	165
3.4	Rupture d'une relation ou maris déportés : femmes menacées de déportation.....	171
3.5	Pourquoi les périodiques des femmes ont timidement dévoilé le sexisme des lois migratoires et de leurs pratiques ?.....	178
3.6	Les conséquences concrètes des procédures migratoires sur la vie des femmes noires	187
	Conclusion	192

TROISIEME PARTIE : LES FEMMES NOIRES ET LE TRAVAIL..... 195

Introduction..... 197

1 Contexte juridique..... 200

 1.1 *Equal Pay Act* de 1970..... 200

 1.2 *Sex Discrimination Act* de 1975..... 203

 1.3 *Employment Protection Act* de 1975..... 204

2 Contexte historique : les femmes noires dans le marché du travail 206

 2.1 L'arrivée des femmes noires en Grande-Bretagne : différentes périodes, différents contextes et emplois occupés..... 207

 2.2 La situation des femmes blanches et la situation des femmes noires dans le marché du travail..... 211

 2.2.1 La sous-représentation des femmes noires actives dans les statistiques 211

 2.2.2 Comparaison des salaires, des niveaux d'emplois et des secteurs d'activité..... 213

 2.2.3 Les femmes face à un syndicat sexiste et raciste..... 217

3 Les femmes noires au travail dans *Spare Rib* et *Women's Voice*..... 220

 3.1 La visibilité des luttes des femmes noires dans *Spare Rib* et *Women's Voice*..... 221

 3.2 Plusieurs révoltes pour des raisons similaires : mauvaises conditions de travail, bas salaire et non-représentation syndicale..... 223

 3.3 *Women's Voice* et *Spare Rib* : la mise en avant du militantisme des femmes noires 229

 3.3.1 Couverture des médias grand public 230

 3.3.2 Couverture des magazines féministes : un militantisme fort loin des préjugés de soumission 231

 3.4 Contenu écrit majoritairement par des femmes blanches : une vision ethnocentrique ?..... 238

 3.4.1 Peu de femmes noires ont écrit dans les magazines : barrière de la langue et appartenance à des réseaux différents..... 240

 3.4.2 La participation indirecte des ouvrières noires dans la production des articles : inclusion des témoignages et réalisation des interviews..... 243

 3.4.3 Les limites d'un contenu représentatif des ouvrières noires 246

4	Les périodiques féministes et « l’intersectionnalité » de la discrimination sur les lieux de travail.....	254
4.1	Les révoltes des ouvrières noires : un combat de classe	256
4.2	Reconnaissance des enjeux racistes et sexistes dans les luttes des ouvrières noires : cas séparés	258
4.3	Entre conscience, non-reconnaissance et/ou ignorance des enjeux racistes et sexistes.....	264
4.4	Les raisons de l’absence d’une lecture genrée et raciale.....	271
5	Divergence dans la couverture des questions relatives aux ouvrières noires	277
5.1	Une couverture retardée pour certaines grèves : des raisons différentes.....	277
5.2	<i>Women’s Voice</i> relativement plus investi et avant-gardiste sur les questions des ouvrières noires par rapport à <i>Spare Rib</i>	280
5.3	La sous-représentation des ouvrières noires dans les autres périodiques.....	283
	Conclusion	287

QUATRIEME PARTIE :L’ACTIVISME DES FEMMES NOIRES..... 289

	Introduction.....	291
1	L’activisme des femmes noires et le MLF	294
1.1	Le développement d’un mouvement de femmes noires non féministe.....	294
1.2	Des revendications différentes et opposées.....	305
1.3	L’invisibilité des femmes noires dans le MLF: féministes blanches racistes?.....	310
1.4	Les collaborations entre féministes blanches et activistes noires.....	318
2	L’activisme des femmes noires dans les périodiques.....	324
2.1	Dates des publications.....	327
2.2	L’intérêt porté à l’activisme des femmes noires	328
2.3	Groupes et activités : la diversité de l’activisme des femmes noires :	333
2.4	Les conférences nationales des femmes noires	336
3	Les périodiques féministes : un baromètre de la relation entre les féministes	341
3.1	Femmes noires « ignorées », femmes noires « frustrées »	342
3.2	Un traitement maladroit des questions des femmes noires	350
3.3	Des femmes blanches et des femmes noires travaillent ensemble	352
3.4	Début de reconnaissance et émergence de débats	356

Conclusion	379
CONCLUSION.....	381
BIBLIOGRAPHIE.....	391
INDEX.....	407
ANNEXES.....	417
ANNEXE 1	418
ANNEXE 2	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 3	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 4	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 5	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 6	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 7	Erreur ! Signet non défini.
ANNEXE 8	421
ANNEXE 9	424
ANNEXE 10	425

Liste des abréviations

MLF Mouvement de Libération des Femmes
SR Spare Rib
WV Women's Voice
RR Red Rag
SO Speak Out
OWAAD Organisation of Women of African and Asian Descent
SBS Southall Black Sisters
BBWG Brixton Black Women's Group
BWfWfH Black Women for Wages for Housework
BME Black and Minority Ethnic
BAME Black, Asian and Minority Ethnic
BEM Black and Ethnic Minority
WHC Wages for Housework Campaign
WAF Women Against Fundamentalism
WAWAW Women Against Violence Against Women
ADDC Anwar Ditta Defence Committee
NOW Network of Women
NHS National Health Service
TGWU Transport and General Workers' Union
TUC Trades Union Congress
NUGMW National Union of General and Municipal Workers
GMWU General and Municipal Workers Union
APEX Association of Professional, Executive, Clerical and Computer Staffs
IS International Socialists
SWP Socialist Workers Party
EOC Equal Opportunities Commission
GHS General Household Surveys
PSI Policy Studies Institute
CIS Counter Information Services
PEP Political and Economic Planning
GLF Gay Liberation Front

INTRODUCTION

Cette thèse porte sur l'invisibilité et/ou l'invisibilisation des femmes noires dans la presse féministe britannique des années 1970. En effet, les féministes blanches de cette période se virent rapidement reprocher de ne pas s'intéresser aux questions ayant trait aux femmes noires¹, au sein du Mouvement de Libération des Femmes (MLF). Depuis cette période, les reproches d'invisibilité (involontaire) voire les accusations d'invisibilisation (volontaire) des femmes noires dans la presse féministe n'ont cessé d'alimenter les débats entre féministes de différentes tendances. Dans une perspective historique et historiographique, les analyses des sources primaires (corpus d'articles de la presse féministe britannique des années 1970) et des sources secondaires (ouvrages et articles portant sur le MLF et les organisations des activistes noires britanniques) étudiées dans cette thèse ont pour objet de démontrer qu'au-delà des perceptions tranchées, le traitement des questions portant sur les femmes noires dans les magazines féministes des années 1970 reflète une complexité de points de vue qui invite à porter un regard plus nuancé sur les dissensions entre « féministes blanches » et « féministes noires ».

1 Cadre théorique

L'histoire des femmes et du féminisme est un domaine majeur d'étude qui intéresse des chercheurs et des chercheuses de plusieurs disciplines dans de nombreux pays. Ceux-ci ont pour objectif d'explorer les façons dont l'oppression des femmes a été représentée, discutée et combattue au cours des derniers siècles. Ces recherches révèlent l'intensité, l'étendue et la complexité du sujet, utile pour comprendre la signification de la différence des sexes et mettre fin à l'oppression de la hiérarchie sexuelle, combat au cœur du féminisme.

1.1 État des lieux de la recherche

En Grande-Bretagne, le MLF des années 1970, marqua la deuxième vague féministe (les années 1960-1980) qui porta la volonté des femmes d'exister en tant

¹ L'expression « femmes noires » désigne ici les femmes d'origine africaine, caribéenne et asiatique en Grande-Bretagne.

que personnes libres et égales des hommes². Le MLF a fait l'objet de travaux de recherche dès les années 1980, alors que le mouvement commençait à décliner. Dans ce cadre, plusieurs femmes militantes ont documenté les nombreux combats du MLF. À titre d'exemple, on peut citer Anna Coote et Beatrix Campbell, qui dans leur livre *Sweet Freedom : The Struggle for Women's Liberation* (1987), décrivaient les débats tenus lors des campagnes féministes et leurs luttes depuis les années 1960³. Elles traitaient également des évolutions de la fin des années 1960 jusqu'aux années 1980 au travers de nombreux thèmes comme la campagne contre le harcèlement sexuel, la nouvelle loi sur l'égalité de rémunération pour un travail de valeur égale ou encore la croissance du mouvement des femmes noires. Les ouvrages sur l'histoire des femmes et du féminisme britannique comportent souvent des chapitres sur le MLF. À titre d'illustration, les monographies *English Feminism 1780-1980* (1997) de Barbara Caine et *Women and The Women's Movement in Britain 1914-1999* (1992) de Martin Pugh apportaient chacun leur pierre à l'édifice⁴. Ces ouvrages historiques retraçaient les relations entre les femmes, la politique, la société, et les luttes pour l'égalité. La structure et l'organisation du mouvement étaient examinées et les combats les plus importants, tels que la lutte pour le droit à l'avortement, étaient mis en évidence. Cependant, dans ces écrits passionnants sur le féminisme britannique en général, on trouve très peu d'information sur le combat des femmes noires. Pour cela, il faudrait consulter les écrits qui s'intéressent spécifiquement aux femmes noires.

En effet, dans cette nouvelle mouvance, on distingue le combat des femmes noires revendiquant une place dans le discours féministe. Cet appel à reconnaître la différence et la diversité dans le projet féministe renforça un élément essentiel absent jusqu'alors, celui de la diversité et de l'égalité ethnique. Vers la fin des années 1970, les femmes noires se sont regroupées pour protester contre le sexisme

² La première vague féministe a marqué le début du 20^{ème} siècle avec le combat des suffragistes et des suffragettes pour le droit de vote féminin.

³ Coote, Anna et Campbell, Beatrix. *Sweet Freedom: The Struggle for Women's Liberation*. Oxford, OX, UK: B.Blackwell. 1987.

⁴ Caine, Barbara. *English Feminism, 1780-1980*. Oxford, England: Oxford UP, 1997. Pugh, Martin. *Women and the Women's Movement in Britain* (1st ed.1992), London, Macmillan, 2nd ed. 2000.

et le racisme dont elles étaient victimes. Dans ce contexte, les auteures Beverley Bryan, Stella Dadzie et Suzanne Scafe étudièrent l'action politique des femmes noires dans leur livre *The Heart of the Race : Black Women's Lives in Britain* (1985)⁵. La lutte des femmes noires pour exister dans le MLF a fait l'objet de plusieurs travaux. Les écrits de Hazel Carby, Valerie Amos et Pratibha Parmar illustrèrent l'importance de cette lutte. Dans son chapitre "*White women listen ! Black feminism and the boundaries of sisterhood*", Hazel Carby remet en question la théorie d'une féminité universelle en étudiant la réaction des activistes noires face à leur exclusion et leur mise sous tutelle par les féministes blanches⁶. De même, Valerie Amos et Pratibha Parmar, dans leur article "*Challenging imperial feminism*", mirent l'accent sur la valorisation et la surreprésentation des femmes blanches dans l'espace culturel et dans la société au détriment des femmes d'ethnies différentes⁷. *Black British Feminism : A Reader* de Heidi Safia Mirza est une collection unique de textes devenus des « classiques » des études du féminisme noir britannique⁸. En explorant l'identité « noire » et la différence sociale et culturelle liée à l'exclusion raciale et sexuelle, ce volume donna un aperçu du développement du féminisme noir en Grande-Bretagne pendant les années 1970 et 1980. Heidi Safia Mirza inclut une série d'extraits de textes de référence en la matière. Elle aborda en particulier le défi rencontré par les activistes noires face à l'hégémonie blanche dans l'émancipation des femmes et dans la politique des années 1980. On trouve aussi parmi ces textes, *Finding a voice : Asian women in Britain* (1978) d'Amrit Wilson, qui apporta un point de vue personnel sur les conditions et les luttes des femmes asiatiques en Grande-Bretagne⁹. Des écolières aux matriarches, des mères célibataires aux mères de familles nombreuses ou des femmes d'affaires aux travailleuses d'usine, l'expérience des femmes asiatiques en Grande-Bretagne se définissait par la classe sociale d'appartenance et la religion pratiquée. Dans un autre ouvrage, *Dreams, Questions, Struggles : South Asian Women in Britain*

⁵ Bryan, Beverley, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. *The heart of the race: Black women's lives in Britain*. Virago. 1985.

⁶ Carby, Hazel. « *White women listen! Black feminism and the boundaries of sisterhood* », dans Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. 1997. London et New York, Routledge.p.45-92.

⁷ Amos, Valerie et Parmar, Pratibha. « *Challenging imperial feminism* », dans Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. London et New York, Routledge.pp.54-58. 1997.

⁸ Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. 1997. London et New York, Routledge.

⁹ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. London: Virago, 1978.

(2006), Amrit Wilson étudia la vie et l'espoir des femmes asiatiques en Grande-Bretagne et leurs identités entremêlées à travers le prisme de leurs expériences¹⁰. En rassemblant leurs témoignages dans un cadre théorique, Amrit Wilson situa leurs expériences dans le contexte plus large de la politique mondiale et régionale. Elle examina l'impact du mouvement féministe sur la vie des femmes asiatiques, et explora des questions telles que la violence domestique et les mariages forcés ou arrangés. De manière générale, ces ouvrages qui portent sur les femmes noires sont assez critiques vis-à-vis des féministes blanches.

Cette deuxième vague du féminisme britannique prit une grande importance à travers différentes formes d'actions directes et de débats. La diffusion des idées par le biais d'imprimés constituait une des formes d'expression du mouvement qui visait à créer une prise de conscience et à diffuser une vision égalitaire d'une société à construire. Les périodiques des militantes exposaient la vie des femmes dans plusieurs champs d'activités (au foyer, au travail, en tant que mères ou femmes célibataires, ...) et traitaient une panoplie de questions, personnelles et politiques, allant de la sexualité féminine à l'amélioration des droits pour les travailleuses. Cette forme d'expression permettait la circulation des revendications du féminisme de la deuxième vague et rapportait de nouvelles idées, ce qui suscitait une prise de conscience tout en soutenant l'activisme féministe. Dans ce contexte, ce travail de thèse s'intéresse aux périodiques et notamment à la manière dont ils ont abordé les questions relatives aux femmes noires.

Quelques travaux ont déjà été menés sur les périodiques féministes publiés pendant les années 1970 et 1980. Dans son article "*Spreading the Word : feminist print cultures and the Women's Liberation Movement*" (2016), Laurel Foster examina l'importance de la culture de l'imprimé pour le MLF en Grande-Bretagne. Elle mit en évidence les interventions féministes – dans une industrie de l'édition dominée par les hommes – générées par les écrits des femmes et leur engagement

¹⁰ Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. London: Pluto, 2006.

politique¹¹. Cet article décrit la publication de trois magazines féministes importants : *Shrew* (1969-1974), *Spare Rib* (1972-1993) et *Women's Voice* (1972-1982). D'un autre côté, l'article de Natalie Thomlinson, intitulé "*Second-Wave Black Feminist Periodicals in Britain*", explora les périodiques des activistes noires (*Fowaad*, *Speak Out*, *We are Here* et *Mukti*) afin de retracer le développement du féminisme noir britannique¹². D'autres ouvrages se concentrèrent sur un magazine en particulier comme *Spare Rib Reader* (1982), qui fut une collection d'articles publiés dans *Spare Rib* reflétant la diversité de son contenu¹³, et, plus récemment en 2020, *Introducing Red Rag*, retraça la production du magazine *Red Rag* et certaines de ses publications¹⁴. Ces écrits se limitèrent à une présentation générale des magazines, notamment en revenant sur leurs créations, leurs fonctionnements, leurs lignes éditoriales et les principaux sujets abordés. D'autres travaux sur les périodiques féministes se focalisèrent sur des sujets en particulier. À titre d'exemple, la thèse universitaire de Corrine Malpocher "*Sexuality, Race and Zionism : conflict and debates in 'Spare Rib', 1972-1993*" (2009) fut l'une des rares recherches approfondies sur des thèmes spécifiques traités dans *Spare Rib*¹⁵. Son analyse porta sur les trois questions qui divisèrent le collectif du magazine, à savoir l'anti-lesbianisme, le racisme et l'antisémitisme/sionisme.

Parmi les périodiques féministes des années 1970, on note que *Spare Rib* est celui qui a fait l'objet des recherches les plus nombreuses. La *British Library* publia plusieurs articles qui traitèrent du contenu du magazine sous différents angles de recherche comme "*Photography in Spare Rib*", "*Sex and Sexuality in Spare Rib*", "*Music in Spare Rib*" ou encore "*Spare Rib and the underground press*"¹⁶. L'ouvrage *Re-reading Spare Rib* d'Angela Smith, maîtresse de conférences à l'école de culture de l'Université de Sunderland, comprend également plusieurs

¹¹ Forster, Laurel. "Spreading the Word: Feminist Print Cultures and the Women's Liberation Movement." *Women's History Review*, volume 25, issue 5 (Octobre 2016). pp. 812-831.

¹² Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*.pp.432-445.2016.

¹³ Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Penguin Books. 1982.

¹⁴Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, Octobre 2020.

¹⁵ Malpocher, Corrine. *Sexuality, race and Zionism: conflict and debates in 'Spare Rib', 1972-1993*. Thèse de doctorat. University of York. 2009.

¹⁶ *British Library*, <https://www.bl.uk/spare-rib>

articles examinant la manière dont *Spare Rib* influença la société et la vie des lecteurs au vingtième siècle¹⁷. De la même façon, l'article "*Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine*" de Lucy Delap, professeure d'histoire britannique moderne et d'histoire du genre à l'Université de Cambridge, examina les diverses manières dont *Spare Rib* s'est maintenu financièrement (ou non), en se référant au rôle de la publicité, de la distribution, des revenus et des salaires¹⁸.

Bien que moins nombreux, plusieurs travaux focalisèrent leurs analyses sur d'autres magazines. Victoria Bazin, maîtresse de conférences à *Northumbria University*, publia plusieurs articles sur les écrits des femmes du vingtième siècle. Parmi ses publications on peut citer "*It's Capitalism, not me sweetheart': Women's Activist Magazines on the Left*", chapitre dans lequel Victoria Bazin examina trois magazines : *Shrew*, *Red Rag* et *Scarlet Women*, pour montrer comment ces publications éclairaient la manière dont les identités militantes se formaient et comment elles influaient sur le changement social. Bazin publia aussi des articles qui traitèrent séparément de plusieurs magazines, dont *Red Rag Magazine*, *Feminist Economics and the Domestic Labour Pains of Liberation* ; *Miss-Represented? Mediating Miss World in Shrew Magazine* ou encore *A New Kind of Trade Advertising Feminism in Spare Rib*¹⁹.

Les récits sur l'histoire du féminisme britannique notèrent généralement que les voix des femmes noires étaient sous-représentées²⁰. Le féminisme fut perçu comme un mouvement pour et comprenant principalement des femmes blanches de la classe moyenne. Cela signifie que les façons dont les femmes noires étaient

¹⁷ Smith, Angela. *Re-reading Spare Rib*. Palgrave Macmillan. 2017.

¹⁸ Delap, Lucy. « *Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine* », *Women: a cultural review*, 32 :3-4. 2021. pp. 248-271.

¹⁹ Bazin, Victoria. « *It's Capitalism, not me sweetheart': Women's Activist Magazines on the Left* ». dans Forster, Laurel et Hollows, Joanne. *Women's Periodicals and Print Culture in Britain, 1940s-2000: The Postwar and Contemporary Period* (pp. 245-260). (The Edinburgh History of Women's Periodical Culture in Britain). Edinburgh University.2020.
Press. <https://edinburghuniversitypress.com/book-women-s-periodicals-and-print-culture-in-britain-1940s-2000s.html>

²⁰ Amos, Valerie et Parmar, Pratibha. "Challenging Imperial Feminism." *Feminist Review*, No. 17, Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives (Autumn, 1984), pp. 3-19. Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982.212-235.

impliquées dans le féminisme de la deuxième vague étaient largement ignorées dans les récits dominants. L'histoire des périodiques féministes britanniques de la deuxième vague, comme celle du MLF en général au Royaume-Uni, fut fracturée par la différence et par une réflexion sur le sujet de la lutte : femmes blanches, de classe moyenne et hétérosexuelles. La question raciale dans les périodiques féministes britanniques fit l'objet de très peu de recherches et les quelques travaux notés concernaient seulement le magazine *Spare Rib*. Corrine Malpocher consacra le troisième chapitre de sa thèse à l'évolution de la question de la race et du racisme dans *Spare Rib*²¹. Dans un chapitre intitulé "*The Frontiers of Sisterhood : Representations of Black Feminism in Spare Rib*" (1972–1979), Donna Chambers et Rob Worrall explorèrent la représentation des femmes noires dans les pages de *Spare Rib* au cours des huit premières années de sa publication²².

Dans une étude comparative entre le magazine *Spare Rib* et le magazine féministe américain *Ms*, Claire Sedgwick consacra un chapitre d'une vingtaine de pages intitulé "*Representing Race*" dans son ouvrage *Feminist Media : From the Second Wave to the Digital Age*" pour explorer la mesure dans laquelle les « femmes de couleur » étaient représentées et avaient l'occasion de se représenter dans *Spare Rib* et *MS*²³. Afin d'évaluer la couverture médiatique des femmes noires durant les années 1970 dans *Spare Rib*, Claire Sedgwick se basa sur deux articles : le premier refléta le mécontentement des activistes noires face à leur sous-représentation durant la conférence nationale de libération des femmes qui a eu lieu en 1977²⁴. Le deuxième article fut un rapport sur une conférence organisée à Sheffield sur les sujets de classe et de race²⁵. Sedgwick s'aligna avec le constat de Donna Chambers et Rob Worrall sur le fait que les récits sur la race étaient souvent

²¹ Malpocher, Corinne. *Sexuality, Race and Zionism: Conflict and Debates in Spare Rib, 1972-1993*. 2009.

²² Chambers, Donna., Worrall, Rob. *The Frontiers of Sisterhood: Representations of Black Feminism in Spare Rib (1972–1979)*. Dans: Smith, Angela. (eds) *Re-reading Spare Rib*. Palgrave Macmillan, Cham. 2017.

²³ Sedgwick, Claire. *Feminist Media: from the Second Wave to the Digital Age*. Rowman & Littlefield. 2020.

²⁴ "Women's Liberation 1977". *Spare Rib* 58, mai 1977.p.6.

²⁵ Jackie et une femme noire. "Yes But...". *Spare Rib* 122, septembre 1982.p.18.

écrits par des femmes blanches et souligna que la discussion sur la race était insuffisante dans la mesure où les femmes blanches contrôlèrent le récit.

Ce travail de thèse se positionne de manière critique par rapport aux constatations de Claire Sedgwick, Donna Chambers et Rob Worrall sur la domination des auteures blanches concernant les écrits relatifs aux femmes noires. Selon ces auteurs, les femmes blanches se considéraient légitimes pour parler au nom des femmes noires et privilégiaient leurs expériences en discutant de racisme. Toutefois, s'il est exact que beaucoup des références aux femmes noires furent écrites par des femmes blanches, ce fait ne saurait être expliqué comme le simple résultat d'un sentiment de supériorité de la part des femmes blanches. En effet, d'autres éléments pouvaient expliquer qu'on comptait une majorité d'écrivaines blanches dans le magazine, notamment le manque de relations entre les femmes blanches et les femmes noires et la non-maîtrise de la langue anglaise par certaines femmes noires. Dans ce contexte, certaines activistes noires reprochaient aux féministes blanches de porter une vision ethnocentrique sur différents sujets relatifs aux femmes²⁶. Natalie Thomlinson nota que les femmes blanches avaient tendance à traiter les questions des femmes noires avec « maladresse »²⁷. Ce travail de thèse tente, d'une part, d'identifier les différents facteurs qui expliquaient le manque de contenu sur et par les femmes noires, et, d'autre part, de repérer en quoi les écrits des femmes blanches sur des sujets concernant les femmes noires pouvaient, ou pas, déformer la réalité des faits ou fournir, ou pas, des rapports à caractère ethnocentrique.

On a vu que Claire Sedgwick déduisit que le contenu de *Spare Rib* discutant de la question raciale privilégiait les expériences des femmes blanches. Cependant, Sedgwick s'est seulement basée sur deux articles pour tirer cette conclusion. De plus, ces deux articles étaient analysés en dehors du contexte de l'évolution de la relation entre les féministes blanches et les activistes noires. En effet, il faut rappeler

²⁶ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.201.

²⁷ Thomlinson, Natalie., *The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement*, *History*, July 2012.pp.453-475.

que les discussions autour des expériences des femmes blanches face à la question du racisme, comme dans l'exemple de la conférence à Sheffield cité par Sedgwick, résultaient en grande partie des suggestions des activistes noires, qui incitaient les féministes blanches à parler de et de défier leur propre racisme, afin de prendre conscience et de considérer le problème du racisme. Ainsi, les discussions au sujet des expériences des femmes blanches face au racisme ne constituaient pas un favoritisme des opinions des féministes blanches, mais, au contraire, témoignaient d'un pas en avant dans la prise en compte de la question du racisme.

Par ailleurs, la conférence de Sheffield eut lieu en 1982 et ne pouvait pas de ce fait être un repère pour évaluer la couverture médiatique des femmes noires dans les publications de *Spare Rib* des années 1970 comme l'a fait Claire Sedgwick. Cela dit, Sedgwick nota l'évolution de la représentation des femmes noires dans les publications de *Spare Rib* des années 1980. En effet, alors que pendant les années 1970, *Spare Rib* ne représentait que peu les questions relatives aux femmes noires, son contenu a tout de même évolué en grande partie grâce à un collectif plus diversifié. La critique du racisme et de l'impérialisme s'est développée et est devenue un élément pertinent lors des discussions sur les sujets politiques, plutôt que d'être simplement une question isolée. Ce développement dans la prise de conscience de la question raciale fera l'objet d'une étude dans la dernière partie de ce travail.

L'analyse de Donna Chambers et de Rob Worrall sur les huit premières années de publication de *Spare Rib* révéla trois thèmes clés qui reflétaient la manière dont les femmes noires furent représentées dans le magazine : les femmes noires en tant qu'icônes culturelles, les femmes noires du tiers monde et les femmes noires de la classe ouvrière en Grande-Bretagne (principalement asiatiques). Mon travail de thèse vise particulièrement les femmes noires en Grande-Bretagne. Il n'aborde donc pas le contenu sur les femmes noires du tiers monde, puisqu'on sort du cadre de la Grande-Bretagne, ni celui sur les femmes noires dans le domaine artistique et culturel, puisque, comme noté par Chambers et Worrall, ce dernier concernait majoritairement des femmes noires américaines. Néanmoins, ces références ont été identifiées dans le tableau en annexe 10 qui montre que, comme

le déduisirent Chambers et Worrall, le travail artistique des femmes noires était sous-représenté dans les pages de *Spare Rib* par rapport au contenu sur les femmes noires du tiers monde qui était assez présent.

Je rejoins ainsi Chambers et Worrall dans leur choix d'étudier le contenu relatif aux ouvrières asiatiques. Cependant, il faut aller au-delà de leurs conclusions générales à ce sujet, pour analyser d'une façon plus détaillée l'ensemble des articles afin d'aborder la discrimination dont les immigrantes noires étaient victimes sur leur lieu de travail. Chambers et Worrall soulignèrent brièvement la pluralité des discussions sur l'immigration en la décrivant comme un des principaux problèmes affectant les femmes noires. Cependant, la question de l'immigration comme abordée dans les périodiques féministes nécessite un traitement approfondi car ce sujet a considérablement fait partie du contenu publié sur les femmes noires, mais a aussi pu avoir un impact indéniable et nuisible sur la vie de ces femmes.

Donna Chambers et Rob Worrall révélèrent également que la couverture médiatique de la théorisation du féminisme noir était relativement limitée dans les pages de *Spare Rib*. En effet, les références à ce sujet commençaient seulement à apparaître vers la fin des années 1970²⁸. Hazel Carby souligna dans un chapitre intitulé "*White Woman Listen ! Black feminism and the boundaries of sisterhood*" (1982) que la plupart des théories féministes de l'époque ne tenaient pas suffisamment compte de l'expérience des femmes noires²⁹. Bien qu'elles ne soient pas toujours incluses dans les récits féministes, notamment dans les périodiques féministes, les femmes noires développaient une théorie féministe et jouaient un rôle important dans le mouvement des femmes pendant les années 1970 et 1980. Pourtant, malgré le nombre limité des publications sur le féminisme noir dans les périodiques féministes, on peut avancer que l'importance de l'activisme des femmes noires pendant la période étudiée a permis de forger l'histoire de la deuxième vague du féminisme britannique.

²⁸ Voir le tableau en annexe 10.

²⁹ Carby, H.V. "*White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood.*" *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. pp.212-235.

Le chapitre “*Issues of Race in Spare Rib*” de la thèse de Corinne Malpocher fut le travail de recherche le plus complet noté à ce jour sur le traitement de la question raciale dans *Spare Rib*³⁰. Les constatations faites par Malpocher rejoignent considérablement les résultats et les conclusions de ce travail de thèse. Cependant, Malpocher étudia cette question en couvrant la période allant du début de *Spare Rib* en 1972 jusqu’à la fin des années 1980, dans un seul chapitre et fit uniquement référence au traitement du racisme dans les publications des années 1990 dans sa conclusion. Bien qu’elle présentât une analyse approfondie des références citées, l’étude de la question raciale en général, portée dans un seul chapitre, a fait qu’un nombre d’articles relatifs aux femmes noires en particulier n’a pas été étudié. Par conséquent, l’étude de la vision portée par le magazine *Spare Rib* sur les problèmes des femmes noires reste incomplète.

Ainsi, il convient de souligner qu’il n’y a pas eu de recherche académique conséquente sur les femmes noires, ni dans *Spare Rib*, ni dans d’autres périodiques féministes publiés à l’époque de la deuxième vague du féminisme britannique. Comme nous avons pu le démontrer, aucune des recherches existantes sur des magazines comme *Shrew*, *Red Rag* ou *Women’s Voice* n’a étudié le traitement des questions des femmes noires. Les travaux à ce sujet réalisés sur *Spare Rib* restent toutefois rares, sommaires ou intégrés dans une analyse plus large. Par conséquent, cette recherche doctorale présente une analyse textuelle détaillée de trois questions : la question du travail des femmes noires de la classe ouvrière, la question des femmes noires face aux procédures migratoires et le militantisme des activistes noires, du début des années 1970 jusqu’à 1982 dans plusieurs périodiques produits par les femmes du mouvement de libération à cette période. Cette recherche ambitionne donc d’apporter un nouveau regard à ces questions telles qu’elles ont été articulées dans les périodiques féministes, suivant une méthodologie d’enquête particulière exposée ci-dessous.

³⁰ Malpocher, Corinne. *Sexuality, race and Zionism: conflict and debates in 'Spare Rib', 1972-1993*. Thèse de doctorat. University of York. 2009.

2 Méthodologie

La première phase de ce travail de thèse a consisté à peindre une vision globale sur le féminisme britannique des années 1970. Il a ainsi été nécessaire de se référer à plusieurs ouvrages généraux pour appréhender le contexte du MLF et de son évolution. Cependant, ces écrits ne contenant que très peu d'informations sur le mouvement des femmes noires, on s'est davantage concentré sur des travaux portant sur des questions de « race ».

Le plus gros du travail a été de constituer le corpus de sources primaires qui se compose principalement des périodiques féministes. Il a été possible de commencer par étudier le contenu de *Spare Rib* puisqu'il était le seul magazine disponible en ligne gratuitement, puis de continuer avec *Women's Voice*, dont les numéros ont été mis en ligne en 2017³¹. Un séjour de recherche était nécessaire pour consulter le reste des sources qui n'était ni disponible en ligne, ni dans les archives en France. J'ai pu profiter d'un séjour de deux semaines en Grande-Bretagne pour consulter mes sources. Étant donné la courte durée de ce séjour, il a fallu se renseigner en amont sur les archives dans lesquelles je pouvais avoir accès aux magazines. De plus, ces documents se trouvaient dans des archives différentes et éloignées, qui parfois ne possédaient pas l'ensemble des numéros des magazines. Heureusement, la *British Library* et la *Black cultural archives* ont recueilli un grand nombre de ces archives. La *British Library* conserve les magazines *Sappho*, *Shrew* et *Red Rag* qui ont pu y être compulsés afin de noter tous les écrits faisant référence aux femmes noires³². La *Black Cultural Archives* est le seul centre du patrimoine national qui s'engage à archiver et à célébrer l'histoire des Africains et des Caraïbéens en Grande-Bretagne. C'est un espace qui contient des écrits, des images et des matériaux racontant l'histoire des personnes noires dans ce pays. Les numéros disponibles de *Speak Out* et de *Fowaad* ainsi qu'un certain nombre de

³¹ En raison de la sortie du Royaume-Uni de l'UE, l'intégralité du magazine féministe *Spare Rib*, hébergé sur la plateforme *Jisc Journal Archives* et numérisé par la *British Library*, n'est plus disponible depuis janvier 2021.

³² Le magazine *Red Rag* a été numérisé en 2020. <https://banmarchive.org.uk/red-rag/>

documents de la collection de Stella Dadzie ont pu y être consultés. Cette collection contient des archives relatives à l'*Organisation of Women of Asian and African Descent (OWAAD)*, et des périodiques concernant les campagnes menées au sein du mouvement des femmes noires en Grande-Bretagne. Afin d'optimiser au mieux mon séjour, j'ai dû réserver au préalable avant mon départ les archives à consulter en fixant des rendez-vous pour chaque document. Pour la *Black Cultural Archives*, l'accès aux archives n'était possible que quelques jours et seulement pendant des demi-journées. Par ailleurs, il est à noter que certains numéros de *Shrew* étaient manquants. J'ai toutefois consulté l'ensemble des numéros de *Fowaad* et de *Speak Out* disponibles. Cependant, très peu d'informations existent sur ces publications et il est donc probable que d'autres numéros aient existé mais qu'ils n'aient jamais été archivés. Ainsi, que ce soit par manque de temps ou parce qu'ils n'ont pas été conservés, certains documents n'ont pas pu être consultés.

La constitution du corpus a permis d'étudier les différents périodiques de manière plus détaillée. La numérisation de *Spare Rib* étant de très bonne qualité, il a été possible d'identifier les différentes références aux femmes noires en cherchant par mots clés. Pour cela, j'ai recensé dans un premier temps tous les mots qui étaient utilisés à l'époque pour parler des personnes noires et de leur situation dont : « *black* », « *asian* », « *indian* », « *race* », « *racism* », « *racist* », « *immigrant* », « *immigration* »³³. La même méthode a été utilisée avec le magazine *Women's Voice*. Néanmoins, il a fallu relire chaque numéro, d'une part en raison de la mauvaise qualité de la version scannée en ligne, et d'une autre part parce que, dans certains textes, l'ethnicité des femmes n'était précisée. Il a également été nécessaire d'effectuer un deuxième tri en interrogeant les matériaux sur une thématique précise. Par exemple, pour la partie sur les femmes noires et le travail, il a été possible de chercher directement le nom des différentes grèves organisées par ces dernières. Cette tâche de dépouillement a permis de rassembler toutes les références aux femmes noires³⁴. Cet ensemble a ensuite été trié pour obtenir un

³³ Il est à noter que dans la version numérique de *Spare Rib*, certaines pages/images ont été masquées.

³⁴ Différentes formes de contenu ont été identifiées : articles, brèves, lettres, images, passages d'un article, éditoriaux ou annonces.

tableau regroupant par thème toutes les références aux femmes noires dans tous les différents périodiques³⁵. Ce tableau permet de visualiser le nombre d'articles par magazine sur chaque thème précis et de mettre en évidence les thèmes les plus récurrents. En outre, il permet de comparer la diversité des thèmes abordés et le nombre de références pour chaque thème dans chaque magazine, et de constater l'évolution dans la façon de traiter les sujets relatifs aux femmes noires. En effet, on remarque par exemple que plus on avance dans les années 1970, plus *Spare Rib* a accru et diversifié son contenu par rapport à ces femmes.

Un séjour supplémentaire en Angleterre a été prévu pour, d'une part, consulter davantage d'archives que je n'ai pas pu faire durant mon premier séjour, et d'une autre part pour mener des entretiens avec des femmes qui ont participé au MLF ou qui ont participé à la production des magazines. Ce travail de thèse a été consolidé d'interviews et de questionnaires. En effet, en raison des circonstances dues à la pandémie du Covid, je n'ai pas pu me rendre en Grande-Bretagne autant qu'espéré. J'ai alors dû modifier ma méthodologie de travail et chercher un autre moyen pour contacter ces femmes. J'ai recensé en ligne un maximum d'adresse mails de différents groupes féministes en Grande-Bretagne, que j'ai ensuite approché dans l'espoir d'obtenir les contacts des féministes de l'époque. Le groupe *The Older Feminist Network*³⁶, notamment, m'a aidée à récupérer un certain nombre d'adresses mails. Cependant, je n'ai eu que très peu de retours. Dans certains cas, l'échange n'a pas abouti pour plusieurs raisons (médicales, par exemple, mais aussi, dans un cas, la personne sollicitée ne se rappelait plus bien cette période et n'avait pas accès aux exemplaires du magazine). D'autres n'ont pas donné suite à notre conversation pour des raisons inconnues. Finalement, j'ai pu obtenir trois interviews et trois réponses à des questionnaires. Deux des personnes que j'ai interviewées sont noires : Stella Dadzie et Arati Banerjea, la troisième est une féministe blanche, Roberta Hunter-Henderson³⁷. J'ai également interrogé Jill

³⁵ Voir le tableau en annexe 10.

³⁶ *The Older Feminist Network*. <https://www.olderfeminist.org.uk/>

³⁷ Les interviews ont été menées soit par téléphone, soit ou par vidéoconférence. Elles ont duré en moyenne une heure chacune. Les transcriptions ont ainsi été réajustées pour retirer les répétitions ou les passages hors sujet.

Nicholls, Marsha Rowe et Pat Kirkham via des questionnaires envoyés par courriel. Après avoir eu l'accord de ces femmes via un consentement qui a été signé par leurs soins, les transcriptions des interviews ainsi que les réponses aux questionnaires et les échanges par courriel sont attachés en annexe de ce travail. Toutes ces femmes ont accepté que je les désigne nominativement y compris Arati Banerjea, qui à l'époque utilisait souvent le pseudonyme « Néfertiti » pour certaines de ses contributions dans le magazine *Spare Rib*. Ces documents se sont révélés fondamentaux pour mon étude, car ils ont permis de poser un regard contemporain des années 1970 sur le passé, par les actrices elles-mêmes. De plus, ces témoignages confirment, infirment ou complètent les positionnements de l'époque.

Parmi les périodiques collectés, *Spare Rib* était publié jusqu'en janvier 1993, *Women's Voice* s'est arrêté en décembre 1982 alors que les autres titres ne sont plus parus après 1980. Ainsi, afin de pouvoir faire une étude comparative entre les références aux femmes noires des différents périodiques il était préférable de s'arrêter en 1982. Seule incartade, le contenu de *Speak Out* de décembre 1983 a été pris en considération car ce périodique publia très peu de numéros. Le dépouillement des références aux femmes noires réalisé dans le cadre de ce travail de thèse a montré que les thématiques du travail, de l'immigration et des femmes noires du tiers monde ont été les sujets les plus traités dans les pages des périodiques. Étant donné la complexité d'étudier les contextes historique, social, économique et culturel des différents pays du tiers monde, il s'est avéré plus judicieux de se concentrer sur les femmes noires en Grande-Bretagne, et donc d'exclure de ce travail de thèse les femmes noires du tiers monde. En revanche, l'immigration et le travail étaient l'un des sujets non seulement les plus préoccupants pour les femmes noires, mais aussi les plus discutés dans les pages des périodiques. Par ailleurs, le mouvement des femmes noires étant l'une des questions les plus controversées du mouvement féminisme britannique, bien que très peu abordé dans les périodiques pendant la période étudiée, il était fondamental d'inclure ce sujet à l'étude. Par conséquent, ce travail vise à analyser la manière dont sept périodiques féministes (*Spare Rib*, *Women's Voice*, *Red Rag*, *Shrew*, *Fowaad* et *Speak Out*) ont abordé trois des questions relatives aux femmes noires : l'immigration, le travail et l'activisme, entre 1970 et 1982. Avant de procéder à

l'analyse, j'ai consulté à chaque fois des ouvrages en rapport avec le contexte britannique et les trois thématiques en particulier. Parmi ces écrits, on peut citer *Black British Féminisme* de Heidi Safia Mirza, *Worlds Apart-Women under Immigration and Nationality Law* de Jacqueline Bhabha, Francesca Klug et Sue Shutter, *Black and white Britain-the third PSI survey* de Colin Brown et les deux ouvrages d'Amrit Wilson, *Finding a Voice-Asian Women in Britain* et *Dreams, Questions, Struggles : South Asian Women in Britain*³⁸.

L'objet de ce travail est en partie de comparer et de contraster les représentations de ces sujets dans les périodiques. Cependant, cette étude s'est principalement focalisée sur le contenu de deux magazines, *Spare Rib* et *Women's Voice* pour deux raisons. *Women's Voice* et *Spare Rib* étaient les deux magazines qui publiaient mensuellement sur une durée de temps plus longue par rapport aux autres périodiques (10 ans pour *Women's Voice* et 20 ans pour *Spare Rib*). Par exemple, *Red Rag* a seulement publié quinze numéros entre 1972 et 1980, *Fowaad* sept bulletins en deux années et *Shrew* une vingtaine de publications entre 1969 et 1978. Par ailleurs, *Women's Voice* et *Spare Rib* étaient les magazines féministes produits par des femmes blanches qui avaient le plus abordé des questions qui concernent en particulier les femmes noires. À l'inverse, les autres périodiques féministes étudiés parlaient très peu des femmes noires. Ainsi leurs contenus ont été rarement cités dans ce travail.

3 Terminologie

3.1 Noir

En ce début de vingt et unième siècle, différents termes sont utilisés pour désigner l'ensemble de la population des groupes des minorités ethniques. Il s'agit notamment des termes « noir et minorité ethnique » (*Black and Minority Ethnic*

³⁸ Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a Reader*. Routledge.1997. *Women, Immigration and Nationality Group*. *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. Brown, Colin. *Black and White Britain: The Third PSI Survey*. Gower.1994. Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. London: Virago, 1978. Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. London: Pluto, 2006.

BME), « noir, asiatique et minorité ethnique » (*Black, Asian and Minority Ethnic BAME*) et « noir et ethnique minoritaire » (*Black and Ethnic Minority BEM*), qui ont principalement été introduits à partir des années 2000. Zamila Bunglawala, directrice de la direction de l'éducation internationale au Ministère de l'Éducation en Grande-Bretagne, a critiqué l'utilisation des termes *BAME* et *BME* par les départements gouvernementaux, les organismes publics, les médias et autres organisations lorsqu'ils font référence aux groupes ethniques minoritaires³⁹. Selon Bunglawala ces termes excluent de la définition de « minorités ethniques » des minorités nationales telles que les Écossais, les Irlandais du Nord et les Gallois, et, de ce fait, séparent les Noirs et les Asiatiques du reste de ces minorités. Elle a suggéré que le terme « minorité ethnique » est le terme approprié parce qu'il n'exclut aucun groupe⁴⁰.

Pendant les années 1970 et 1980 le terme « noir » était le plus répandu et, dans une large mesure, accepté. « Noir » englobait la population asiatique (Indiens, Pakistanais, et Bangladais), africaine et caribéenne. Les militantes au sein de *OWAAD (The Organisation of Women of African and Asian Descent)* expliquaient ainsi l'utilisation du mot « noir » au sens politique plutôt que référant à la couleur de la peau :

*“When we use the term black, we use it as a political term. It does not describe skin colour; it defines our situation here in Britain. We're here as a result of British imperialism, and our continued oppression in Britain is the result of British racism. Obviously we have to take into account our cultural differences...”*⁴¹

En se nommant elles-mêmes « noires », ces femmes revendiquaient leur espace et leur identité et défiaient ceux qui leur refusaient la parole. Toutefois, à partir des années 1980 et dans les années 1990 le terme « noir » s'est vu contester

³⁹ Bunglawala, Zamila. *“Please, Don't Call Me BAME or BME!” Civil Service*, 8 July 2019, civilservice.blog.gov.uk/2019/07/08/please-dont-call-me-bame-or-bme/.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.170.

par les militantes des différents groupes de minorités ethniques⁴². En effet, ce terme regroupait sous une seule étiquette des groupes hétérogènes ayant peu de choses en commun⁴³. Nombreuses étaient les personnes d'origine africaine qui rejetaient le terme « noir » en faveur d'une identité nationale comme la Jamaïque ou le Nigeria, mais aussi en faveur d'une affiliation continentale, caribéenne ou africaine. Ce terme était aussi critiqué par les Asiatiques qui l'accusaient de masquer les identités distinctes des pays du sous-continent indien⁴⁴. Il est à noter que l'ambiguïté autour du terme « noir » fut une des raisons qui conduisirent les activistes asiatiques à quitter OWAAD pour s'organiser séparément. En essayant de comprendre le sens de ce terme dans le mouvement des femmes noires, Gemma Tang Nain expliquait, dans son article *Black Women, Sexism and Racism : Black or Antiracist Feminism ?* qu'il était important, voire plus honnête, d'affirmer que le terme « noir » faisait effectivement référence à la couleur de la peau tout en étant un concept politique⁴⁵. Les activistes noires soulignèrent la nécessité de faire face à l'oppression fondée sur le sexe, la classe et la race, mais indirectement : en associant le terme « noires » aux Africaines, aux Caribéennes et aux Asiatiques, elles excluaient les femmes non britanniques et non noires de cette oppression. Certaines activistes noires comme Floya Anthias, Nira Yuval-Davis et Amina Mama s'insurgèrent contre l'exclusion des Chypriotes, des Irlandaises ou encore des juives de la définition de « noir » bien que ces dernières aient à faire face à la discrimination raciale et se battaient contre l'impérialisme britannique⁴⁶.

⁴² Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016. p.15.

⁴³ Aspinall, Peter J. "Collective Terminology to Describe the Minority Ethnic Population: The Persistence of Confusion and Ambiguity in Usage - Peter J. Aspinall, 2002." *SAGE Journals*, 1 Jan. 1992. Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003. p. 117.

⁴⁴ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016. p. 14.

⁴⁵Tang Nain, Gemma. *Black Women, Sexism and Racism: Black or Antiracist Feminism?* *Feminist Review*, No. 37 (Spring, 1991). pp. 1-22.

⁴⁶ Mama, Amina. "Black Women, the Economic Crisis and the British State." *Feminist Review*, vol. 17, no. 1, 1984, pp. 21–35. Anthias, Floya, et Yuval-Davis, Nira. "Contextualizing Feminism - Gender, Ethnic and Class Divisions." *Feminist Review*, vol. 15, no. 1, 1983. pp. 62–75.

Jusqu'à aujourd'hui, le choix de la terminologie à utiliser pour parler des différents groupes ethniques reste une question idéologique et donc controversée. En effet, l'un des écueils rencontrés lors de ce travail de thèse fut la définition et l'utilisation des termes « blanc » et « noir », du fait qu'ils ont des sens différents en fonction de qui les utilise et en fonction de l'époque à laquelle ils sont employés. En 1970, les Asiatiques se définissaient comme « noires » dans une perspective anti-raciste. Cependant, certaines ont pris en considération la couleur de la peau. Aujourd'hui, les féministes « blanches » sont considérées comme eurocentrées, libérales ou impérialistes et les féministes noires qui sont en accord avec les féministes blanches sont considérées comme des « Bounty ». Le terme « Bounty » fait référence à la barre de chocolat, qui désigne le fait d'être « blanc à l'intérieur, noir à l'extérieur », pour référer aux personnes détenant une pensée ou une culture « occidentale » tout en étant non-blanches.

De nos jours, l'emploi du terme « noir » utilisé au sens politique d'anti-raciste, comme il l'était dans les années 1970, est considéré comme anachronique par certaines mais revendiqué par d'autres. Par exemple, les Afroféministes du collectif MWAZI (2014) se considèrent comme afroféministes parce qu'elles ont la peau noire et refusent de collaborer avec des féministes blanches⁴⁷. Ici c'est la couleur de la peau qui a déterminé leur choix. Dans ses recherches récentes (2016), Natalie Thomlinson souligna que certaines « féministes » d'origine africaine et asiatique, qui ont été actives pendant le MLF des années 1970, sont encore largement favorables à l'utilisation du terme « noir » en tant que terme politique englobant toutes les femmes des minorités ethniques⁴⁸. Les membres de *Southall Black Sisters* (SBS), groupe fondé en 1979 principalement par des femmes asiatiques, emploient à ce jour le terme « noir » pour se référer aux femmes africaines, caribéennes et asiatiques⁴⁹.

⁴⁷ "Présentation – Mwasi-Collectif." *A Propos*. <https://www.mwasicollectif.org/presentation/>

⁴⁸ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan, 2016.p.15.

⁴⁹ "About Southall Black Sisters." *Southall Black Sisters*, 15 Apr. 2021. <https://southallblacksisters.org.uk/about/>

Bien qu'il soit indéniable que tous les êtres humains appartiennent à la même espèce humaine, que les « races » humaines n'existent pas, il est indispensable, dans le cadre d'une étude comparative portant sur le racisme, de procéder par catégorisation. Ce travail de thèse se concentrant principalement sur les femmes « noires » au sens politique, le terme « noir » sera utilisé dans le même sens que celui revendiqué par ces femmes. En d'autres termes, toutes les références aux femmes « noires » doivent être interprétées comme incluant les femmes africaines, afro-caribéennes et asiatiques. Le terme « asiatique » ici est utilisé pour désigner les femmes d'origine bangladaise, pakistanaise ou indienne⁵⁰. Dans les récits féministes des années 1970, c'était le terme noir qui dominait les discussions sur les femmes d'origine africaine, caribéenne et asiatique. Néanmoins, pour certains événements organisés par ou concernant des femmes d'un groupe ethnique en particulier, l'origine ethnique sera précisée. Ainsi, dans ce travail de thèse, l'identité ethnique sera spécifiée quand nécessaire.

Le terme « blanc », comme le terme « noir », impose une homogénéité des différentes expériences vécues par les femmes. Cependant, l'appellation « femmes noires » est une catégorisation interne, tandis que « femmes blanches » ou « féminisme blanc » sont des catégorisations externes, souvent employées par les femmes noires de manière péjorative pour remettre en question les revendications du MLF (composé principalement de femmes blanches de la classe moyenne). Dans ce travail, le terme « blanc » n'est en aucun cas utilisé dans un sens péjoratif, mais plutôt par nécessité dans un cadre d'un travail comparatif afin de distinguer les différences entre les théories féministes. En d'autres termes, « blanc » fera référence à la couleur de peau (sans connotation raciale) ou sera employé dans le sens de « non-racisé ».

⁵⁰ Bien que les femmes chinoises, aient aussi été opprimées par les législations britanniques, elles ne font pas partie ici du groupe femmes asiatiques parce qu'elles n'étaient pas soumises au contrôle de l'immigration britannique comme les femmes noires. Ne faisant pas partie du groupe des femmes noires, les problèmes de ces femmes ne sont pas abordés dans ce travail de thèse.

3.2 Le féminisme

Le féminisme, en tant que mouvement social, peut être défini dans un sens très large comme un mouvement politique mondial en faveur de la libération des femmes et d'une société fondée sur l'égalité pour tous. Cependant, ce terme a des significations différentes pour différentes personnes. Le MLF a produit une riche palette d'idées sur la situation des femmes⁵¹. Cette diversité se reflète dans la structure du mouvement de libération des femmes qui était fait de plusieurs réseaux, groupes, campagnes et courants intellectuels, portant une préoccupation commune pour l'égalité femmes/hommes, mais des objectifs différents, d'où l'absence de porte-parole officiel du mouvement⁵². Parmi les écoles du féminisme, on peut citer le féminisme libéral, le féminisme socialiste, le féminisme marxiste, le féminisme radical, le féminisme lesbien, le féminisme révolutionnaire ou encore le féminisme noir. Dans ce travail, on s'intéresse en particulier aux féminismes socialiste, marxiste, lesbien et noir qui correspondaient aux différents magazines étudiés⁵³.

3.2.1 Le féminisme marxiste, socialiste et radical

Pour comprendre ces théories féministes, il est important de les comparer les unes aux autres. Alors que le féminisme marxiste désigne le capitalisme comme étant la cause de l'oppression des femmes, le féminisme radical considère que les femmes sont opprimées par le système patriarcal. Le féminisme marxiste a tendance à réduire l'inégalité des sexes à un problème de classes ancré dans le système capitaliste⁵⁴. Tandis que le féminisme radical, qui se focalise sur l'opposition au système patriarcal, tient peu compte des divisions entre les femmes d'ethnicité et de classe différentes⁵⁵. Le féminisme socialiste qui s'inspire de certains aspects du féminisme marxiste et du féminisme radical⁵⁶ est apparu dans les années 1970

⁵¹ Bouchier, David. *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the USA*. Schocken Books, 1984. p.62.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Dans la première partie de ce travail je présente les périodiques étudiés ou je développe davantage la ligne éditorial de chacun.

⁵⁴ Walby, Sylvia. *Theorizing Patriarchy*. Blackwell, 1991. pp.3-4.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Bouchier, David. *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the USA*. Schocken Books, 1984. p.62. Napikoski, Linda. "Socialist Feminism vs. Other Types of

comme une solution possible aux limites des théories féministes existantes. Il analyse le lien entre l'oppression des femmes et d'autres oppressions dans la société, comme le racisme et l'injustice économique⁵⁷. Il faut cependant noter que ces différentes théories féministes étaient et sont toujours poreuses.

3.2.2 Le féminisme lesbien

Bien que de nombreuses lesbiennes aient fait partie du MLF, elles estimaient ne pas pouvoir inscrire leurs revendications dans le projet du mouvement féministe⁵⁸. En 1971, les lesbiennes du *GLF (Gay Liberation Front)*, basé à Londres, ont quitté le mouvement pour définir leurs propres objectifs, loin des idées dominantes et sexistes des groupes d'hommes homosexuels⁵⁹. Sheila Jeffreys, une lesbienne et féministe révolutionnaire, active au sein du mouvement de libération des femmes pendant les années 1970 en Grande-Bretagne, écrivit un certain nombre d'ouvrages au sujet des féministes lesbiennes discutant de leur absence dans l'histoire du MLF⁶⁰. Selon Jeffreys, les féministes lesbiennes ont beaucoup contribué au MLF. En effet, ces dernières furent très actives pendant les années 1970 et 1980, elles s'impliquèrent dans l'organisation des événements, des conférences et des activités réservées aux lesbiennes. Elles créèrent une culture lesbo-féministe en mettant en place des presses, des librairies féministes et lesbiennes, des projets artistiques féministes et écrivirent et publièrent de nombreux ouvrages⁶¹.

Si les lesbiennes blanches étaient sous-représentées au sein du MLF, les lesbiennes noires étaient écartées du mouvement des activistes noires, et très peu

Feminism." ThoughtCo, <https://www.thoughtco.com/socialist-feminism-vs-other-feminism-3528987>

⁵⁷ Napikoski, Linda. "Socialist Feminism vs. Other Types of Feminism." ThoughtCo, <https://www.thoughtco.com/socialist-feminism-vs-other-feminism-3528987>

⁵⁸ Jeffreys, Sheila. *Unpacking Queer Politics: a Lesbian Feminist Perspective*. Polity Press, 2003.p.19.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Jeffreys, Sheila. *The Lesbian Heresy: a Feminist Perspective on the Lesbian Sexual Revolution*. Spinifex Press, 1993. Jeffreys, Sheila. *The Lesbian Revolution Lesbian Feminism in the UK, 1970-1990*. Routledge, 2018.

⁶¹ Taylor, Lisa-Marie. "THE LESBIAN REVOLUTION by SHEILA JEFFREYS." *FiLiA*, FiLiA, 1 Nov. 2018. <http://sheila-jeffreys.com/the-lesbian-revolution-october-2018/>

d'entre elles rejoignèrent les groupes des lesbiennes blanches. Julia Sudbury décrit leur expérience comme étant « particulièrement douloureuse », notamment à la suite de la dénonciation publique des lesbiennes par certaines participantes lors de la conférence de 1981 menée par OWAAD⁶². En effet, pendant longtemps le lesbianisme, et la sexualité en générale, furent considérés par la plupart des activistes noires comme des questions secondaires. Cette censure de la part du mouvement des femmes noires les a menées à revendiquer une représentation distincte qui a conduit à l'organisation de la première conférence des lesbiennes noires en Grande-Bretagne en octobre 1985 sous le nom de *Zami I*⁶³. Les conférences de *Zami I* accueillait toutes les lesbiennes qui se définissaient comme « noires ». Des groupes *Shakti*⁶⁴ se sont créés par la suite principalement pour attirer des lesbiennes d'origine asiatique⁶⁵. Il était difficile pour les lesbiennes noires de mener un mode de vie lesbien d'une part en raison des pressions culturelles et religieuses et d'autre part en raison des pratiques racistes de certaines lesbiennes blanches⁶⁶. Une des publications les plus marquantes du mouvement féministe lesbien est le magazine *Sappho* éditée entre 1971 et 1982 par la journaliste et militante lesbienne Jackie Forster. *Sappho* abordait des sujets divers, et cherchait principalement à donner la parole aux lesbiennes du Royaume-Uni. Ce travail de thèse montrera que les femmes noires lesbiennes étaient toutefois sous-représentées dans ce magazine.

3.2.3 Le féminisme noir

Dans les années 1970, un mouvement de femmes noires s'est développé en Grande-Bretagne. Avant de définir le féminisme noir, il est important de noter que le terme « féministe » a été rejeté par beaucoup des femmes noires au motif qu'il reflétait une idéologie blanche et désignait le mouvement des femmes blanches de

⁶² Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.11.

⁶³ « Zami » est un mot caribéen désignant les femmes qui aiment les femmes.

⁶⁴ Dans l'hindouisme, le terme « Shakti » signifie l'énergie, le pouvoir et la puissance féminine.

⁶⁵ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003. p.11.

⁶⁶ Held, Nina. *'They look at you like an insect that wants to be squashed': an ethnographic account of the racialized sexual spaces of Manchester's Gay Village*. *Sexualities*, 20 (5-6). 2017. pp. 535-557. ISSN 1363-4607. p.15.

classe moyenne, qui selon elles, oppriment les femmes noires⁶⁷. Dans le respect de ce choix, pour référer aux femmes noires j'utiliserai les expressions « activistes noires » ou « militantes noires » pour évoquer leur engagement politique. L'expression « féministe noire » sera utilisée seulement dans les cas de certaines femmes noires qui se revendiquaient ainsi. Dans la même lignée, j'utilise les expressions « magazine féministe » pour parler des publications des femmes blanches et « périodiques de femmes » pour faire référence aux publications impliquant des femmes blanches et des femmes noires.

Le féminisme noir fut le résultat des différentes raisons qui conduisirent les femmes noires, dans leur diversité, à s'organiser collectivement pour fixer des objectifs communs. Deux facteurs principaux convergèrent pour façonner le féminisme noir en Grande-Bretagne : l'inefficacité du traitement des préoccupations des femmes noires par le mouvement *Black Power* et la non-consideration des problèmes de ces femmes par le MLF, voire le racisme de certaines féministes blanches⁶⁸. Les multiples tentatives pour définir le féminisme noir peuvent se résumer dans la volonté des femmes noires de se libérer de toute forme d'oppression fondée à la fois sur le sexe, la race et la classe⁶⁹. Au début des années 1970, les femmes noires s'organisèrent en groupes dispersés et ce ne fut qu'avec la formation de *OWAAD* en 1978 que ces groupes s'unirent sous une même bannière. *OWAAD* avait pour principaux objectifs de s'opposer au racisme, au sexisme et à la discrimination à l'encontre des personnes noires ; de soutenir la classe ouvrière et de lutter contre l'impérialisme ; de réunir les groupes de femmes

⁶⁷ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.173. Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan, 2016.p.11. Beth Cohen, Rachel 'Researching Difference and Diversity Within Women's Movements: Sisterhood and After', *Women's Studies International Forum* 35 (2012). pp. 138-140.

⁶⁸ Fisher, Tracy. *What's Left of Blackness Feminisms, Transracial Solidarities, and the Politics of Belonging in Britain*. Palgrave Macmillan, 2012. p.71. Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.148. Anthias, Floya and Yuval-Davis, Nira (1983) Contextualizing Feminism: Gender, Ethnic and Class Divisions. *Feminist Review*, No. 15 (Winter, 1983), pp. 62-75.

⁶⁹ Fisher, Tracy. *What's Left of Blackness Feminisms, Transracial Solidarities, and the Politics of Belonging in Britain*. Palgrave Macmillan, 2012. p.71. Sudbury, Julia. 'Other Kinds of Dreams': *Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003. p.96.

noires au niveau national et de favoriser une meilleure compréhension de l'exploitation raciale, sexuelle et économique⁷⁰. Bien qu'initialement présentes au sein de *OWAAD*, les activistes Asiatiques s'organisèrent séparément sous le nom de *SBS* en 1979, car elles ne se reconnaissaient pas dans le mouvement. Toutefois, le *SBS*, essentiellement asiatique, comprenait des femmes Africaines et Caribéennes. Contrairement à *OWAAD*, les membres du groupe *SBS* s'identifiaient comme féministes et déclaraient avoir une perspective socialiste révolutionnaire⁷¹.

On le voit, définir le « féminisme noir » est un exercice assez complexe et délicat vu la diversité idéologique et culturelle des personnes dites « noires », au point que même certaines activistes noires le faisaient avec précaution. En 1984, cherchant à questionner le féminisme noir, Linda Bellos s'est montrée plutôt prudente en commençant ainsi son article: « *Firstly I would wish to make clear that I am not trying to define for other black women what they should think, but instead to put my own thoughts and ideas on paper*⁷² ». Elle ajouta que quelles que soient les conclusions que ses lectrices puissent tirer sur le « féminisme noir », ce ne serait que le début d'un long processus. Elle conclut son article en émettant le souhait que quelle que soit la définition adoptée par les femmes noires il ne devait en aucun cas s'agir « d'un ensemble de dogmes rigides, mais d'une définition fluide et simple que toutes les femmes noires pourraient adopter⁷³. » Linda Bellos vit le féminisme noir comme « une fusion de deux approches politiques distinctes ; la politique noire et la politique féministe⁷⁴. » Elle considérait que le féminisme noir devait reconnaître que les femmes noires étaient opprimées à la fois en tant que femmes et en tant que personnes noires, et qu'en conséquence, il devait s'engager à combattre ces deux oppressions, non pas l'une en concurrence avec l'autre, mais simultanément...⁷⁵. »

⁷⁰ Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), *OWAAD Draft Constitution*.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Bellos, Linda. *What is Black Feminism?* (16.05.1984). Papers of Stella Dadzie. Black Cultural archives.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

Comme nous l'avons vu précédemment, les féminismes socialiste, marxiste, lesbien et noir se distinguaient idéologiquement. Ainsi, alors que les féministes du MLF, majoritairement des femmes blanches de la classe moyenne, entendaient parler au nom de toutes les femmes, les activistes noires limitaient leur lutte aux femmes noires. En effet, du fait qu'elles estimaient que leurs problèmes étaient sous-représentés au sein du MLF, leur choix intentionnel de ne s'adresser qu'aux femmes noires fut clairement exprimé par une majorité d'entre-elles dans différents évènements au cours des années 1970 et 1980. Dans ce travail, le contenu des périodiques sera analysé dans le détail de sorte à dépasser le simple constat d'une sous-représentation des femmes noires afin de mieux comprendre en quoi ces documents reflétaient un certain racisme mais également dans quelle mesure cette accusation peut ou doit être modérée

3.3 L'«intersectionnalité»

Le terme « intersectionnalité » fut introduit en 1989 par la juriste Kimberlé Crenshaw dans un article intitulé « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire de la doctrine de l'anti-discrimination, de la théorie féministe et de la politique anti raciale » présenté lors du Forum juridique de l'Université de Chicago⁷⁶. Elle y introduisit le terme « intersectionnalité » pour mettre en lumière la façon concrète et complexe dont les femmes afro-américaines subissaient simultanément des discriminations de sexisme, de racisme et de classisme. Avant même que ce terme ne soit introduit par Crenshaw, une compréhension de l'interaction entre le genre, la race et la classe était courante, pendant les années 1970 et encore plus pendant les années 1980, particulièrement dans les cercles des activistes noires. Certaines de ces dernières affirmaient que la vie des femmes était construite par des systèmes d'oppression multiples et entrecroisés. Cette idée, que l'oppression n'était pas un processus singulier ou une relation politique binaire, mais qu'elle était mieux comprise comme étant constituée

⁷⁶ Crenshaw, Kimberlé. "Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics," *University of Chicago Legal Forum*: Vol. 1989, Article 8.

par des systèmes multiples, convergents ou entrelacés, trouvait son origine dans les argumentations critiques des activistes noires de la revendication des féministes blanches selon laquelle l'oppression des femmes se résumait à une question de genre. En effet, l'une des contributions fondamentales de l'intersectionnalité était qu'elle mettait en évidence les limites du genre en tant que catégorie analytique⁷⁷. Cela permettait de décentraliser le genre et de considérer d'autres catégories, telles que la « race » et la classe, les relations entre elles et la manière dont ces relations construisaient les expériences des personnes. Comme tout autre concept, l'intersectionnalité a évolué dans le temps pour inclure d'autres catégories comme l'âge, l'orientation sexuelle ou encore le handicap. Étant donné que ce terme n'était pas employé pendant la période étudiée dans ce travail, le mot « intersectionnalité » sera employé entre guillemets dans les titres, mais pour une question de fluidité, les guillemets seront retirés dans le corps du texte.

3.4 Presse féministe Vs presse féminine

« Féministe » et « féminine » sont des termes complexes susceptibles d'être davantage analysés, évalués et interprétés que ce qui est proposé ici. Bien qu'être femme constitue un fait déterminé par la biologie, la féminité est identifiée différemment d'une société à une autre. Ainsi, la féminité est une construction culturelle, « on ne naît pas femme, on le devient », comme l'écrivit Simone de Beauvoir⁷⁸. Être « féministe », c'est soutenir les objectifs du mouvement des femmes qui est apparu à la fin des années 1960. Être « féministe » c'est mener un combat contre le sexisme, faire valoir les capacités des personnes de genre féminin qui doivent être reconnues comme des êtres humains à part entière, égales aux hommes devant la loi. Ainsi, être « féministe », c'est s'opposer à l'oppression patriarcale qui consiste à imposer certaines normes sociales de féminité à toutes les femmes et à supposer que ces normes sont naturelles⁷⁹.

⁷⁷ McCall, Leslie. "The Complexity of Intersectionality." *Signs*, vol. 30, no. 3, 2005, pp. 1771–800. *JSTOR*, <https://doi.org/10.1086/426800.p.1771>.

⁷⁸ De Beauvoir, Simone. *Le Deuxième sexe. Tome 2 : L'expérience vécue*. Paris : Gallimard, 1949, pp. 13-48.

⁷⁹ Moi, Toril. *Feminist, Female, Feminine* dans Belsey, Catherine, et Moore, Jane. *The Feminist Reader: Essays in Gender and the Politics of Literary Criticism*. Palgrave Macmillan, 1997.p.123.

La presse féminine est apparue, en Grande-Bretagne, dès 1693 avec le périodique *The Ladies Mercury*, mais ce ne fut qu'au dix-neuvième siècle qu'elle se développa véritablement. Reflet du changement de statut des femmes dans la société, les périodiques féminins évoluèrent au cours du siècle⁸⁰. En premier lieu, ils exposèrent une image traditionnelle des femmes : celle de l'épouse et de la mère de famille, réservée et élégante. À partir de 1850, ils s'adaptèrent progressivement au mouvement féministe émergent et proposèrent un contenu sur les questions sociales et politiques concernant plus spécifiquement les femmes (l'éducation, l'emploi, le suffrage ...)⁸¹. Toutefois, le contenu des périodiques féminins restait éloigné du militantisme des publications féministes. Contrairement à la presse féministe, les publications féminines n'avaient pas comme objectif principal de s'engager dans des débats politiques et sociaux. Leurs représentations des femmes restaient principalement limitées à la sphère domestique et les sujets comme l'apparence physique, la maison et les enfants constituaient leurs principales préoccupations. Le tournant du vingtième siècle marque une étape importante. De fait, la presse féministe, du début du vingtième siècle, comme *Votes For Women* (1907-1918) rejetait l'image des femmes traditionnelles diffusée par la presse féminine. Les féministes du MLF allèrent encore plus loin dans la déconstruction du « naturel féminin ». Contrairement aux magazines féminins, diffuseurs de la culture de la consommation et axés sur le divertissement, les périodiques féministes se sont inscrits dans une logique militante anti-société de consommation et proposèrent des analyses politiques axées sur les revendications des droits des femmes et la lutte contre les inégalités fondées sur le genre.

4 Présentation du plan

La structure de la thèse est à la fois chronologique et thématique et reflète la façon dont les débats sur les femmes noires se sont construits dans *Spare Rib* et dans *Women's Voice*. Trois centres d'intérêt particuliers se sont distingués lors du

⁸⁰Robinson, Solveig: "*Women's Periodicals.*" 19th Century UK Periodicals. Detroit : Gale, 2008. https://www.gale.com/binaries/content/assets/gale-us-en/primary-sources/intl-gps/intl-gps-essays/full-ghn-contextual-essays/ghn_essay_19ukp_part1_robinson1_website.pdf

⁸¹ *Ibid.*

travail de dépouillement des différentes références aux femmes noires en Grande-Bretagne : l'immigration, le travail et l'activisme. De ce fait, la thèse se concentre en grande partie sur ces trois thèmes principaux.

Ce travail de recherche est donc composé de quatre parties. La première partie est introductive, elle présente le contexte général du MLF en Grande-Bretagne, puis elle s'intéresse aux différents périodiques étudiés, elle expose le contexte de leurs créations, de leurs fonctionnements, de leurs aspects physiques, ainsi que de leurs lignes éditoriales. La deuxième partie de cette étude se concentre sur la situation des femmes noires face aux lois migratoires vue à travers le prisme des périodiques. En première instance, elle retrace les éléments essentiels du contexte législatif et des lois migratoires des années 1970. Elle analyse ensuite le traitement des périodiques de l'expérience des femmes noires face aux procédures migratoires. La troisième partie se focalise sur les articles concernant les ouvrières noires et leurs combats pour de meilleures de conditions de travail. On s'intéressera plus particulièrement à la manière dont les périodiques abordèrent ce sujet et quelle vision ils portaient aux combats des ouvrières asiatiques. La quatrième et dernière partie se focalise sur le débat idéologique concernant le racisme qui a eu lieu au sein du MLF et la façon dont il était présenté dans le magazine *Spare Rib* entre 1972 et 1982. En effet, ce fut le seul magazine féministe qui a vu son approche antiraciste évoluer jusqu'à devenir l'un des principaux objectifs du magazine à partir des années 1980 et ce, jusqu'à la fin de sa publication en janvier 1993. Ceci fut, en grande partie, dû au fait qu'à la fin des années 1970, les femmes noires se sont organisées pour combattre les discriminations auxquelles elles faisaient face et qu'elles affichèrent une pensée critique des féministes blanches et de la presse féministe blanche, notamment de *Spare Rib*. Cette quatrième partie s'intéresse donc en premier lieu au contexte du développement du mouvement des femmes noires, le comparant au mouvement mené par les féministes blanches et au regard de la nature évolutive de la relation entre les activistes noires et les féministes blanches. S'en suivra une analyse de la couverture médiatique menée par *Spare Rib* du mouvement des femmes noires et des débats qui eurent lieu entre les différents courants de pensée.

PREMIERE PARTIE

**LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES
FEMMES ET LA PUBLICATION DES
PERIODIQUES**

Introduction

Dès la fin des années 1960 en Grande-Bretagne, des femmes ressentait une nécessité absolue de rompre avec certaines formes politiques traditionnelles, dominées par les hommes. En explorant leurs situations et les différentes luttes des peuples opprimés, elles prenaient collectivement conscience de l'oppression des femmes et de la nécessité d'un changement. Sue O'Sullivan data le début du mouvement entre les années 1969 et 1972, quand les préoccupations des femmes étaient « fondées sur des questions d'idéologie : sur des questions relatives à la construction de la féminité, de la maternité et de la sexualité, sur la lutte contre l'infériorité intériorisée et sur une vie privée ghettoïsée¹. » Elle revint sur ces premières années durant lesquelles beaucoup de ces femmes ne se qualifiaient pas encore de « féministes ». Ces dernières se lancèrent dans un mouvement où elles auraient été « submergées » par le désir de libérer toutes les femmes opprimées : leur connaissance de l'histoire de l'oppression des femmes et de leurs luttes contre celle-ci, ainsi que leur propre reconnaissance en tant que féministes venaient plus tard².

Le mouvement de libération des femmes (MLF) était loin d'être un sujet qui faisait la une de la presse nationale britannique. Contrairement au mouvement féministe américain, le mouvement féministe britannique, composé de groupes restreints et fragmentés, attirait très peu l'attention des grands médias. Les seuls à s'y intéresser s'y étaient activement opposés³. De nombreuses féministes britanniques rejetaient l'idée qu'une personne parlait au nom de toutes les femmes et elles n'avaient donc pas de porte-parole face au médias⁴. De ce fait, elles étaient

¹ O'Sullivan, Sue. "Passionate Beginnings: Ideological Politics 1969-72." *Feminist Review*, no. 11, 1982. pp. 70-86.

² *Ibid.*

³ Mendes, Kaitlynn. "Framing Feminism: News Coverage of the Women's Movement in British and American Newspapers, 1968-1982." *Social Movement Studies*, vol. 10, no. 1, 2011. pp. 81-98. doi:10.1080/14742837.2011.545228. Bouchier, David. (1983) *The Feminist Challenge: the Movement for Women's Liberation in Britain and the United States* (London: Macmillan Press). p.99 et p.165. Larsen, Izzy, et al. "Did the Feminist Challenge Actually Shake Up the Print Press in 1969? Press Representations of Women in the Run-up to Women's Lib." *History Matters*, 3 Apr. 2020, <http://www.historymatters.group.shef.ac.uk/feminist-challenge-press/>

⁴ *Ibid.*

plus vulnérables aux différentes interprétations des presses généralistes⁵ et de leurs opposants⁶.

La fin des années 1960 marqua non seulement le début du MLF, mais aussi l'apogée de la presse *underground*⁷. Certaines des féministes de l'époque rejoignaient la presse underground, dominée et dirigée par des hommes. Il est à noter, en effet, que bien que les questions relatives aux femmes aient fait l'objet d'une certaine attention dans la presse *underground* celle-ci demeura largement sexiste⁸.

De la même façon, les revendications féministes ne trouvaient pas leur place dans la presse féminine qui dans une large mesure reflétait le sexisme ambiant. Ainsi, contrairement au point de vue essentialiste de la presse féminine, la presse féministe diffusait un point de vue militant anti-patriarcal. Un des principaux objectifs des périodiques féministes était de montrer aux femmes que leur existence n'a pas à se résumer aux rôles de mère et de femme au foyer, point de vue largement diffusé par la presse de l'époque, dont la presse féminine.

Parce que les féministes ne se reconnaissaient ni dans la presse nationale, ni dans la presse *underground*, ni dans la presse féminine, elles décidèrent de créer leurs propres organes d'expression. Elles eurent recours à plusieurs canaux de

⁵ La presse généraliste regroupe la plupart des quotidiens et des magazines d'information comme *The Guardian*, *The Observer* ou encore *The Times*. Contrairement à la presse généraliste, la presse spécialisée, comme les différents périodiques féministes, traite des sujets spécifiques ayant des centres d'intérêts particuliers (music, sport, féminisme, ...).

⁶ Mendes, Kaitlynn. "Framing Feminism: News Coverage of the Women's Movement in British and American Newspapers, 1968–1982." *Social Movement Studies*, vol. 10, no. 1, 2011, pp. 81–98. Doi :10.1080/14742837.2011.545228.

⁷ La presse *underground* est un ensemble de publications apparus dans les années 1960 et 1970 qui reflète les idées de la contre-culture (l'opposition et le rejet de la culture dominante). Spiers, John. *The Underground and Alternative Press in Britain: a Bibliographical Guide with Historical Notes*. Harvester Press, 1974.

⁸ Youngblood, Teresa. Not our newspapers: women and the underground press, 1967-1970. M.A. Florida State University 2004. Deakin, Richard (1999) *The British Underground Press, 1965-1974: The London Provincial Relationship, and Representations of the Urban and and the Rural*. Master's thesis, Cheltenham and Gloucester College of Higher Education. Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Penguin Books, 1982.p.15.

communication (réunions, éditeurs⁹, centres, librairies, pièces de théâtre, peintures, musiques, ...) pour disséminer leurs idées, dont les périodiques qui s'avèrent un moyen d'expression crucial du mouvement féministe. On y donnait la plume à des écrivaines, des historiennes ou des universitaires féministes, et la voix à toutes les femmes qui souhaitaient partager leurs expériences et leurs idées dans la presse écrite. Les publications féministes, contrairement à d'autres magazines féminins, n'avaient pas des fins lucratives¹⁰. La majorité des périodiques étaient en effet opposés à la publicité commerciale et ne promouvaient que ce qu'ils considéraient conformes aux idées féministes. Le MLF marquait ainsi sa position critique à l'égard de l'industrie publicitaire qui avait tendance à présenter les femmes comme des objets sexuels.

Cette première partie introductive propose d'abord de revenir sur les éléments les plus importants qui ont caractérisé le MLF avant de détailler la création, le fonctionnement et les différentes caractéristiques des périodiques des femmes soumis à cette étude, soit *Shrew*, *Spare Rib*, *Women's Voice*, *Red Rag*, *Sappho*, *Fowaad* et *Speak Out*.

⁹ Parmi les principaux éditeurs on peut noter *Women's Press*(1974), *Virago* (1976), *Onlywomen* (1974), *Sheba* (1980), *Stramullian* (1980) et *Black Womentalk* (1983). Voir l'article suivant pour plus d'information sur les différents canaux d'expression féministes : Basch Françoise, Barret-Ducrocq Françoise. Le mouvement des femmes, Londres 1980 : du privé au politique. In: Cahiers Charles V, n°3, avril 1981. Civilisation britannique contemporaine. pp. 91-106.
https://www.persee.fr/doc/cchav_0184-1025_1981_num_3_1_922

¹⁰ Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Penguin Books, 1982.p.20. *Popularizing Feminism: a Comparative Case Study of British and Turkish Women's Magazines*. University of Warwick, 2000.p.133.

1 Le mouvement féministe des années 1970 et 1980

Il existe déjà des travaux significatifs sur le mouvement féministe britannique de la deuxième vague. Cette section n'a pas la prétention de livrer un énième récit historique de ce mouvement mais de présenter les principaux éléments du MLF en Grande-Bretagne pendant les années 1970. Quatre éléments marquaient particulièrement ce mouvement et définissaient son identité : (1.1) les conférences nationales à travers lesquelles les féministes exprimaient leurs différentes revendications, (1.2) l'adoption de l'idée que « le personnel est politique » qui conduisait à (1.3) l'éveil de conscience comme pratique pour reconnaître l'oppression des femmes, et (1.4) l'organisation en travail collectif.

1.1 Les conférences du mouvement de libération des femmes

La première conférence nationale de cette nouvelle vague du féminisme se tint en 1970 au Ruskin College d'Oxford autour des préoccupations urgentes des femmes. Y étaient formulées les quatre premières revendications du mouvement de libération des femmes : l'égalité salariale, l'égalité des chances en matière d'éducation et d'emploi, la contraception et le droit à l'avortement gratuit sur demande et la création de garderies gratuites ouvertes 24 heures sur 24¹¹. Ces demandes avaient pour objectifs de décharger les femmes de leurs devoirs maternels et de leur laisser la possibilité de s'approprier leur corps pour avoir la liberté de construire une vie professionnelle à égalité avec les hommes. À la suite de cette première conférence, de nombreuses conférences locales et régionales furent organisées accueillant des centaines, voire des milliers de femmes. Entre 1970 et 1978, sept autres conférences nationales se tinrent. En 1974, lors de la Conférence d'Édimbourg, deux revendications furent ajoutées aux quatre premières : l'indépendance juridique et financière pour toutes les femmes et le droit à une sexualité autodéfinie (c'est-à-dire notamment la fin de la discrimination à

¹¹ Binard, Florence. « The British Women's Liberation Movement in the 1970s: Redefining the Personal and the Political », *Revue Française de Civilisation Britannique* [Online], XXII- Hors série | 2017, Online since 30 December 2017, connection on 22 October 2020. URL: <http://journals.openedition.org/rfcb/1688>; DOI: <https://doi.org/10.4000/rfcb.1688>

l'égard des lesbiennes). Une septième et dernière revendication fut ajoutée lors de la conférence nationale de Birmingham en 1978 : l'abrogation de toutes les lois, préjugés et institutions qui perpétuaient la domination et la violence masculine envers les femmes¹².

L'une des caractéristiques principales de ce nouveau mouvement social était l'engagement à s'organiser de manière autonome dans un espace réservé exclusivement aux femmes¹³. Afin d'élaborer leurs théories et de disséminer leurs idées féministes, les femmes ont reconnu que « le personnel est politique ».

1.2 « Le personnel est politique »

Carol Pateman souligna dans son livre de 1988 *The Sexual Contract*¹⁴ que les limites entre le personnel et le public étaient très problématiques, notamment parce qu'elles étaient enracinées dans les hypothèses genrées de la théorie *malestream*¹⁵. Pateman revendiqua que la notion de « sphères séparées » était une construction idéologique, plutôt que naturelle, parce que la sphère publique était définie en opposition à la sphère privée, par conséquent en opposition au foyer familial, à l'émotion et, finalement, aux femmes. L'argument de « sphères distinctes » était souvent utilisé, principalement par les hommes, pour souligner que les femmes ne pouvaient pas être citoyennes sur la même base que les hommes. Dès les débuts du vingtième siècle, les femmes se mobilisèrent pour redéfinir et remettre en question ces limites qu'on leur a imposées.

La notion que « le personnel est politique » était dans une certaine mesure présente pendant la première vague du féminisme au sujet du suffrage féminin. Les campagnes féministes pour le vote s'attaquèrent à la notion de « sphères séparées » en défendant la vitalité de la participation des femmes dans la sphère publique pour

¹² *Ibid.*

¹³ Owen, Nicholas. "MEN AND THE 1970s BRITISH WOMEN'S LIBERATION MOVEMENT." *The Historical Journal*, vol. 56, no. 3, 2013. pp. 801–826.

¹⁴ Pateman, Carole. *The Sexual Contract*. Stanford, Calif: Stanford University Press, 1988.

¹⁵ Le concept *malestream* décrit la situation dans laquelle les spécialistes masculins des sciences sociales portent une perspective masculine à leurs recherches en supposant que les résultats s'appliquent aux femmes sans considérer les inégalités entre les hommes et les femmes.

la nation. Le défi de la notion « sphères séparées » a néanmoins eu lieu d'une façon plus fondamentale avec la seconde vague du féminisme des années 1970. À cette époque, les revendications n'étaient pas seulement d'accepter les femmes dans la vie publique sur un pied d'égalité avec les hommes, comme par exemple, les revendications de l'égalité de rémunérations entre hommes et femmes, mais de redéfinir le politique. Alors qu'on considérait les rôles des femmes au sein du foyer comme des questions privées, l'idée que « le personnel est politique » mettait en évidence les liens entre les expériences personnelles et les structures sociales et politiques plus large. En effet, cette notion insistait sur le fait que ces questions, considérées comme personnelles – comme la sexualité ou encore la garde des enfants –, étaient en fait des problèmes politiques qui nécessitaient une implication globale pour changer les situations dont les femmes n'étaient pas satisfaites. L'expression « le personnel est politique » fut popularisée à la suite de la publication d'un essai de la féministe radicale américaine Carol Hanisch sous le titre de « *The Personal is Political* » (1969)¹⁶. Dans son article, Hanisch défendit également l'importance politique des groupes de prise de conscience (*consciousness-raising groups*). En effet, le concept de « la prise de conscience » et le slogan « le personnel est politique » apparurent pour la première fois aux États-Unis au sein du mouvement de libération des femmes, mouvement qui a indéniablement influencé le développement du MLF en Grande-Bretagne¹⁷.

1.3 Les groupes de prise de conscience

Les dimensions politiques des expériences des femmes étaient articulées à travers le slogan « le personnel est politique », qui était un élément emblématique de la façon dont les groupes de prise de conscience (*consciousness-raising*) changeaient la perception que les femmes avaient sur elles-mêmes, sur leur rôle ainsi que sur leur situation sociale. Ces groupes se révélaient cruciaux dans la

¹⁶ *The Personal Is Political: The Original Feminist Theory Paper at the Author's Web Site* <http://www.carolhanisch.org/CHwritings/PIP.html>

¹⁷ Binard, Florence. « The British Women's Liberation Movement in the 1970s: Redefining the Personal and the Political », *Revue Française de Civilisation Britannique* [Online], XXII- Hors série | 2017, Online since 30 December 2017, connection on 22 October 2020. URL: <http://journals.openedition.org/rfcb/1688>; DOI: <https://doi.org/10.4000/rfcb.1688>

transformation de la vie de nombreuses femmes au cours des années 1970, et constituaient sans doute une des contributions les plus précieuses du MLF au changement social. L'influence des groupes de prise de conscience sur la vie des participantes était documentée dans des réflexions personnelles et des mémoires du mouvement féministe. À titre d'exemple, on peut citer la militante féministe Asphodel qui, témoignant de son implication dans le mouvement féministe à Londres, souligna que la prise de conscience de l'oppression patriarcale fut la chose la plus importante qui lui soit arrivée :

"... the struggle to rise our consciousness and free ourselves from the ultimate oppression-of believing that men had the right to oppress us- was the most important thing that ever happened to me"¹⁸.

Dès 1969, les femmes commencèrent à se regrouper pour échanger sur leur vie quotidienne¹⁹. Ces groupes constituaient une stratégie pour la libération des femmes face à différentes oppressions, en se basant sur leurs expériences personnelles et non pas sur des spéculations abstraites²⁰. En débattant collectivement, elles furent amenées à constater que ce qu'elles pensaient être des problèmes personnels étaient en réalité des expériences vécues par la majorité d'entre-elles. Ces observations les conduisirent à développer une analyse critique du modèle général de la domination masculine²¹.

1.4 Le travail collectif

La pratique des groupes de prise de conscience à travers le prisme de la notion du « personnel est politique » impliquait que les solutions aux problèmes personnels nécessitaient un mouvement collectif, afin de changer les choses pour toutes les femmes. Il s'agissait d'une autre particularité du mouvement féministe

¹⁸ Asphodel (1988) *'1968: Prague Winter, Feminist Spring'*, dans. Sebestyen, Amanda (ed). '68, '78, '88: From Women's Liberation to Feminism. Dorset: Prism Press. 1988. pp.7-14.

¹⁹ O'Sullivan, Sue. *"From 1969."* dans. Sebestyen, Amanda (ed). '68, '78, '88: From Women's Liberation to Feminism. Dorset: Prism Press. 1988. pp.51-62.

²⁰ Bryson, Valerie. (1992) *Feminist Political Theory: An Introduction*. Basingstoke: Macmillan. p.165.

²¹ Bryson, Valerie. (1999) *Feminist Debates: Issues of Theory and Political Practice*. Basingstoke : Palgrave.p.17.

britannique qui était de s'organiser en collectivité. Le MLF était fondé sur la prise de conscience collective des femmes qu'il était nécessaire de changer leur situation.

Le féminisme britannique s'est développé sans hiérarchie et sans dirigeante définie, mais grâce à une coopération et une égalité entre les femmes. En effet, la création des publications féministes fut le résultat de la prise de conscience collective de certaines femmes qui venaient d'un milieu masculin où les publications étaient réalisées dans une structure hiérarchique, et qui n'acceptaient plus de faire partie de ce processus. Ainsi, les périodiques étudiés dans ce travail de thèse furent tous produits de façon collective²².

Il faut noter que le mouvement féministe britannique n'a jamais été une entité homogène avec des expériences, des luttes et des objectifs communs. Cependant, la première décennie (les années 1970) du MLF était majoritairement dominée par des femmes blanches de classe moyenne. À partir de la fin des années 1970, et principalement au début des années 1980, cette position était activement remise en question. Les femmes de la classe ouvrière, les femmes noires, ou encore les lesbiennes ont commencé à s'exprimer et à s'organiser pour gagner leur place au sein du MLF et pour combattre leur propre forme d'oppression. Ces questionnements au sein du mouvement féministe conduisirent à plusieurs divisions et divergences entre les militantes, mais aussi au sein même des périodiques.

²² Le choix d'un fonctionnement collectif de chaque périodique sera davantage étudié dans la section suivante.

2 Les périodiques des femmes

Les femmes essayaient d'utiliser les réseaux existants pour se constituer une base de lectorat et diffuser leurs idées, mais ceux-ci étaient majoritairement dirigés par des hommes. Le mouvement devait trouver sa propre voix : en peu de temps celle-ci prit la forme de périodiques créés par les femmes. Les périodiques avaient tous en commun de viser la libération des femmes et de contribuer à la diffusion de divers messages sur le féminisme et les inégalités entre les sexes. Ces publications relevaient de multiples féminismes, basés sur différents courants de pensée politique. Cependant, si certaines de ces publications avaient des affiliations politiques claires, d'autres étaient ouvertes à diverses opinions. Qui plus était, au cours des années 1970, constatant que le MLF était composé de femmes blanches hétérosexuelles défendant leurs intérêts propres, des lesbiennes créèrent leurs propres périodiques. Vers la fin de la décennie, le mouvement fut à nouveau défié par des femmes noires qui fondèrent également leurs propres périodiques. Il est à noter qu'aucun des magazines lesbiens ne fut créé par des activistes noires. Comme on va le voir plus tard, ces femmes nièrent la question du lesbianisme pendant longtemps. Les travaux de Natalie Thomlinson montrèrent effectivement qu'un certain nombre de bulletins des activistes noires émergèrent en réaction au MLF pour révéler une lecture intersectionnelle. Ainsi, ces périodiques apparaissaient en deux temps : la plupart d'entre eux, fondés par des féministes blanches, furent publiés au début des années 1970 (2.1). D'autres, créés par des activistes noires, parurent vers la fin des années 1970 (2.2).

Pour présenter ces périodiques, je vais d'abord m'intéresser au contexte dans lequel ils étaient créés, puis montrer le développement de leurs fonctionnements jusqu'à leur disparition. Les créatrices de ces périodiques provenaient de milieux professionnels et politiques différents et avaient par conséquent des visions divergentes quant au contenu et à l'élaboration de ces journaux. Elles faisaient également face à des difficultés différentes tout au long de la publication, en fonction des périodes. C'est pourquoi la présentation de la création et du fonctionnement se fera séparément pour chaque périodique. On comparera leurs fonctionnements, leurs diffusions, leurs formes, leurs lignes éditoriales, pour finir par un aperçu des thématiques abordées. Bien qu'ils aient tous été formés et publiés en

collectivité, avec une certaine similarité dans les sujets abordés et parfois même une ressemblance de leur aspects physiques, on peut noter plusieurs différences, notamment dans leurs lignes éditoriales et leurs diffusions.

2.1 La création, et le fonctionnement des magazines des femmes blanches

2.1.1 *Shrew* (1969-1978)

Shrew fut la première source d'information féministe à émaner du MLF, diffusée en Grande-Bretagne. *Shrew* fut produit par les quatre groupes existant au sein du *London Liberation Workshop*, basés à *Tufnell Park, Belsize Lane, W11 (Ladbroke Road)* et *Peckham Ryede*. Il existait de 1969 à 1974, toutefois, quelques numéros supplémentaires étaient publiés entre 1976 et 1978²³. En effet, dans un premier temps, *Shrew* fut édité mensuellement, à tour de rôle, par un de ces groupes. Cependant, en 1971, l'accroissement des groupes et la diversification de l'atelier compliquèrent la politique de la rédaction alternée. Le bulletin succomba à ces différences en 1974, pour réapparaître pendant deux ans supplémentaires en 1976²⁴. La rédaction était dite « alternée » car, à chaque nouveau numéro, un groupe différent avait la liberté totale dans le choix du thème de l'ensemble du bulletin, de son contenu, de sa mise en page, de ses illustrations et de sa conception. Seul un noyau collectif de représentants fixes de *Shrew* s'engageait à aider à la production de chaque numéro²⁵. De 1969 à 1974, *Shrew* fut réalisé par des groupes existants au sein du *London Women's Liberation Workshop*. Cependant, lors de son retour en 1976, le magazine n'était plus le magazine de l'atelier de libération des femmes de Londres, mais un magazine ouvert à tous les groupes ou collectifs de femmes qui souhaitaient produire un numéro de *Shrew*²⁶. Les femmes qui souhaitaient se

²³ Bazin, Victoria. *Miss-Represented? Mediating Miss World in Shrew Magazine*, *Women: A Cultural Review*, 27:4, 412-431 (2016), DOI: 10.1080/09574042.2017.1301118. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301118> . *Shrew: Women's Liberation Workshop (1969-1978)*, www.grassrootsfeminism.net/cms/node/520.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Baines, Jess. "Doing It Ourselves: Countercultural and Alternative Radical Publishing in the Decade before Punk (2018)." *Academia.edu*.

²⁶ *Shrew*, automne 1976. p.2.

charger de la production d'un numéro du magazine devaient contacter les membres du *London Women's Liberation Workshop*.

Très peu d'informations furent communiquées sur l'atelier de libération des femmes de Londres. Néanmoins, certains noms ont pu être identifiés. Dans le premier *Shrew* de 1976, un groupe de femmes forma un collectif pour produire cette édition et pour annoncer les changements à ses lectrices, parmi elles Liz Cooper qui travaillait également pour *Red Rag*²⁷. Le premier numéro de *Shrew* fut produit par Lois Graessle et Janet Hadley²⁸. Journalistes de formation, Graessle et Hadley étaient très impliquées dans la mouvance féministe des années 1960. Elles étaient présentes lors des premiers ateliers du *London Women's Liberation Workshop* et contribuèrent à la création de *Shrew*²⁹. Graessle aida notamment à organiser la première manifestation contre un concours de Miss Monde et la première conférence nationale de libération des femmes à Oxford en 1970³⁰. Il est intéressant de souligner que Graessle et Hadley étaient toutes deux conscientes de l'intersection entre la race et le sexe. Influencée par le mouvement des droits civils, Graessle militait pendant de longues années pour les communautés marginalisées et elle défila à la marche de Selma avec Martin Luther King Jr en 1965³¹. Janet Hadley était une féministe très engagée et, tout au long de son militantisme au sein du MLF, le sexe et la race étaient étroitement liés dans sa compréhension de l'oppression. Son expérience au sein du mouvement *Black Power* et sa relation avec un homme antillais influencèrent beaucoup son activisme³². Hadley était l'un des membres principaux de la campagne contre l'utilisation du contraceptif injectable *Depo-Provera* et de la campagne en faveur de l'avortement. En effet, elle dirigea

²⁷ *OpenDemocracy*, www.opendemocracy.net/en/author/liz-cooper/.

²⁸ Bazin, Victoria. Miss-Represented? Mediating Miss World in *Shrew* Magazine, *Women: A Cultural Review*, 27:4, 412-431 (2016), DOI: 10.1080/09574042.2017.1301118. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301118>

²⁹ *Ibid.* "Lois Graessle Obituary." *The Guardian*, Guardian News and Media, 6 Apr. 2016, <https://www.theguardian.com/world/2016/apr/06/lois-graessle-obituary>. "Janet Hadley Obituary." *The Guardian*, Guardian News and Media, 13 Aug. 2013, <https://www.theguardian.com/world/2013/aug/13/janet-hadley-obituary>

³⁰ "Lois Graessle Obituary." *The Guardian*, Guardian News and Media, 6 Apr. 2016, <https://www.theguardian.com/world/2016/apr/06/lois-graessle-obituary>

³¹ *Ibid.*

³² Lambert, Caitlin, 'The objectionable injectable': recovering the lost history of the WLM through the Campaign Against Depo-Provera, *Women's History Review*, 29:3. 2020. pp. 520-539.

notamment la Campagne contre le *Depo-Provera* créé en 1978 (*Campaign Against Depo-Provera (CADP)*)³³. Bien que ces femmes étaient intéressées à la question raciale, l'étude du contenu publié dans *Shrew* révéla une sous-représentation de ces sujets.

2.1.2 *Women's Voice* (1972-1982)

Women's Voice (1972-1982) fut un magazine féministe né du mouvement socialiste britannique *International Socialists (IS)*, qui changea de nom en 1977 et devint le *Socialist Workers Party (SWP)*³⁴. Le *SWP* qui s'oppose à la classe dirigeante capitaliste disposa de sa propre théorie socialiste. En premier lieu, le *SWP* fut un parti d'extrême gauche trotskiste qui s'identifia au socialisme révolutionnaire. En effet le *SWP* estima que le système politique ne pouvait pas être modifié en faveur des travailleurs, et que seule l'action de masse des ouvriers pouvait provoquer une transformation complète. Selon eux, un nouveau système ne pouvait être construit que si les travailleurs prenaient collectivement le contrôle des richesses afin de les produire et de les distribuer en fonction des besoins³⁵. Ensuite, le *SWP* fut un parti politique qui fit partie de la Tendance Socialiste Internationale. Cela signifie que, selon eux, la lutte pour le socialisme ne pouvait réussir qu'à travers une lutte mondiale contre le capitalisme³⁶. Enfin, il déclara s'opposer au racisme, à l'impérialisme et à l'oppression. Le *SWP* refusa les contrôles d'immigration et fit campagne en solidarité avec les travailleurs d'autres pays. Il soutint le droit aux groupes de minorité ethnique d'organiser leur propre défense, les mouvements de libération nationale, ainsi l'égalité sociale, politique et économique pour les femmes. Le *SWP* fit également campagne pour la fin de toutes formes de discrimination à l'égard des lesbiennes, des hommes gais, et des

³³ *Ibid.*

³⁴ "Women's Voice: in Retrospect." *Lives; Running*, 26 Sept. 2013, <https://livesrunning.wordpress.com/2013/09/26/womens-voice-a-retrospective/>.

³⁵ "About Us." *About Us | Socialist Workers Party - an Anti-Capitalist, Revolutionary Party*, <https://www.swp.org.uk/about-us>

³⁶ *Ibid.*

personnes bisexuelles et transgenres³⁷.

À la fin des années 1960, des femmes comme Sue Bruley rejoignirent l'*IS* via les branches développées par le parti dans les universités³⁸. Elles essayèrent de faire reconnaître leurs problèmes au sein de l'*IS* et firent en sorte que les dirigeants prenaient au sérieux leur cause féministe³⁹. Cependant, au début des années 1970, le sexisme de certains hommes de l'*IS* et la focalisation du parti sur les travailleurs de l'industrie, ne correspondaient plus aux attentes de ces femmes qui s'engagèrent de plus en plus dans le MLF en intégrant des groupes de *consciousness-raising* et en participant aux conférences de libération des femmes⁴⁰.

Il existe peu d'information sur qui était chargé de l'édition du magazine. Pour les quatre premiers numéros, *Women's Voice* spécifia que Valerie Clark était éditrice, Jacquy Hayman productrice et Margaret Renn distributrice. À partir du numéro cinq, Barbara Kerr devint éditrice. Dans de nombreux de numéros, aucune précision n'était apportée sur le collectif chargé de la production du magazine. Seul le numéro 14 nous apprend que le groupe éditorial était composé de cinq personnes différentes (Elana Dallas, Margaret Wren, Sara Carver, Anna Paczuska (éditrice) et Melanie MacFadyean).

Women's Voice connaît un certain succès, en particulier entre 1974 et 1978 sous le gouvernement travailliste⁴¹. En effet, il y avait plus de 600 personnes au rassemblement organisé par le magazine à Manchester en 1975 et près de 1000 personnes à celui de Sheffield en 1978⁴². Le succès du magazine conduisit le *SWP* à créer en 1978 des groupes ouverts uniquement aux femmes, membres du *SWP*, et à d'autres femmes sympathisantes. 51 groupes de *Women's Voice* furent créés dont

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Bruley, Sue. Jam Tomorrow? Socialist women and women's liberation, 1968–82: an oral history approach, et Evan Smith & Matthew Worley (Eds) *Against the Grain: The British far left since 1956* (Manchester: Manchester University Press). 2014. pp. 155–172, p. 163.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ "Women's Voice: in Retrospect." *Lives; Running*, 26 Sept. 2013. Forster, Laurel. Spreading the Word: feminist print cultures and the Women's Liberation Movement, *Women's History Review*. 2016.

⁴² "Women's Voice: in Retrospect." *Lives; Running*, 26 Sept. 2013.

13 à Londres⁴³. Cependant, la création de ces groupes n'était pas autant appréciée au sein du *SWP* ce qui conduisit à les dissoudre en 1980. L'arrêt du magazine *Women's Voice* en 1982 fut annoncé pendant la conférence annuelle du parti pour plusieurs raisons⁴⁴. D'abord, la fin des années 1970 connut une crise économique et les priorités changèrent en faveur du mouvement ouvrier et en défaveur des mouvements féministes. À cela s'ajouta l'inquiétude du *SWP* au sujet de l'engagement politique de *Women's Voice*, qui s'éloigna de la ligne du *SWP* et s'approcha de plus en plus de la politique et des priorités du MLF. Enfin, le soutien financier du *SWP* au magazine devint litigieux, et on trouva de plus en plus de plaintes car, en plus d'être un fardeau financier, le magazine était de plus en plus autonome⁴⁵. Le *SWP* abandonna tous les travaux sur les femmes : petit à petit, le parti estima que l'oppression des femmes n'était pas la faute des hommes de la classe-ouvrière mais celle de la classe sociale⁴⁶. Ces informations sur le *SWP* et sur sa relation avec les membres du *Women's Voice* sont importantes dans la mesure où elles nous éclairent sur non seulement le fonctionnement du magazine, qui dépendait en partie de l'aide financière du parti politique, mais aussi sur l'approche que son collectif porta sur certains sujets.

L'organisation de ces femmes indépendamment du *SWP* ne semblait pas également appréciée Tony Cliff, leader du parti. Selon sa biographie écrite par Ian Birchall, Tony Cliff n'a jamais vraiment apprécié l'existence du magazine. Il semblait qu'il « ne montrait pas un grand enthousiasme » pour *Women's Voice* dès le début, et qu'il qualifia son lancement de « désastre »⁴⁷. Cependant, dans son autobiographie *A World to Win*, il regretta ne pas être proche du magazine. Bien qu'il fût membre de la direction du *SWP*, il dit n'avoir jamais été autorisé (sans

⁴³ *Ibid.* Bruley, Sue. Jam Tomorrow? Socialist women and women's liberation, 1968–82: an oral history approach, in Evan Smith & Matthew Worley (Eds) *Against the Grain: the British far left since 1956* (Manchester: Manchester University Press). 2014. pp. 155–172, p. 165.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Forster, Laurel. *Spreading the Word: feminist print cultures and the Women's Liberation Movement*, *Women's History Review*. 2016.

⁴⁶ Bruley, Sue. Jam Tomorrow? Socialist women and women's liberation, 1968–82: an oral history approach, in Evan Smith & Matthew Worley (Eds) *Against the Grain: the British far left since 1956* (Manchester: Manchester University Press). 2014. pp. 155–172, p. 165.

⁴⁷ "Women's Voice: in Retrospect." *Lives; Running*, 26 Sept. 2013.

préciser par qui) à participer aux activités du magazine⁴⁸:

“Sadly, although I was in the leadership of the SWP, I was never allowed to be involved in the activity of Women’s Voice. I never spoke at a Women’s Voice meeting, I never wrote a line for the magazine. I did speak to women, and often, but did so in the context of their being engineers, hospital workers, teachers, students, and so on⁴⁹.”

Tony Cliff souligna que sa non-implication dans le magazine s’expliqua par son désaccord avec ses camarades de *Women’s Voice*. Il était fermement fidèle au parti bolchevique qui insista sur les intérêts communs des travailleurs hommes et femmes et opposa le séparatisme des femmes⁵⁰. Tony Cliff était tellement éloigné du magazine qu’il avait très peu de connaissances à ce sujet. Cependant, ne pouvant pas éviter la question, il fit appel à Lindsey German, militante, membre du SWP et rédactrice en chef du magazine *Socialist Review* jusqu’à 2004, pour écrire sur le sujet avec lui et l’inclure dans son livre⁵¹. Lindsey German considéra que *Women’s Voice* devait être étroitement lié au parti : elle s’exprima d’ailleurs contre l’autonomie du magazine et la création des groupes, qu’elle décrit de « fondamentalement négative » et contre les revendications qui séparaient les femmes et les hommes⁵².

Du fait de son lien étroit avec le SWP, la production de *Women’s Voice* était fortement dépendante du parti. De fait, de sa création à son financement et, finalement, à son arrêt en 1982, les dirigeants du parti avaient leur mot à dire. Il était donc difficile de savoir à quel point le collectif du magazine le dirigea réellement, d’autant plus qu’il n’existait que très peu d’informations sur le fonctionnement de ce collectif ou sur l’identité des femmes qui le formaient, hormis le fait qu’elles étaient partisans du SWP. D’après Lindsey German, si la liaison de

⁴⁸ Cliff, Tony. *A World to Win: Life of a Revolutionary*. Bookmarks, 2000. p.146.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.* pp.148-150.

Women's Voice au parti socialiste et son dévouement dans les luttes des femmes ouvrières était évident, le but de sa création n'a jamais été clair⁵³. Elle ajouta que, malgré sa publication sur plusieurs années, le magazine n'arriva pas vraiment à prendre position indépendamment du parti politique socialiste⁵⁴. Ceci n'était pas du tout le cas avec *Red Rag* qui se détacha dès le début du parti marxiste : son collectif était bien plus transparent sur le fonctionnement du magazine et sur les problèmes rencontrés au fur et à mesure de la production.

2.1.3 *Red Rag* (1972-1980)

L'histoire de *Red Rag* commença au sein du *National Women's Advisory Committee*, fondée en 1944 comme un organe dans lequel les femmes pouvaient soulever des questions féministes au sein du parti communiste de Grande-Bretagne⁵⁵. Cependant, les préoccupations des femmes restent secondaires au sein du parti communiste. En effet, le parti considérait que les intérêts des femmes étaient liés aux intérêts de la classe ouvrière et, de ce fait, que leur oppression serait résolue par la transformation socio-économique qu'ils prônaient. Ceci n'empêcha pas les communistes de revendiquer une amélioration de la position des femmes dans la société, et de maintenir le *National Women's Advisory Committee* et le *National Women's Committee* au sein du parti, ce qui fournit un espace pour des discussions féministes⁵⁶. Néanmoins, l'omniprésence de l'oppression des femmes, que ce soit dans la sphère publique en générale ou au sein des institutions du mouvement ouvrier en particulier, et le statut inférieur des femmes au sein du parti communiste n'étaient pas sérieusement critiqués et analysés⁵⁷.

L'émergence de la deuxième vague du féminisme à la fin des années 1960

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Darlington, Joseph. "Red Rag: A Magazine's Journey from Communism to Civil Society." *Academia.edu*, https://www.academia.edu/33436395/Red_Rag_A_Magazines_Journey_from_Communism_to_Civil_Society

⁵⁶ Andrews, Geoff. *Endgames and New Times: the Final Years of British Communism 1964-1991*. Lawrence & Wishart, 2004. pp 60-68.

⁵⁷ *Ibid.*

et le développement du MLF engendrèrent de nouveaux défis pour le parti communiste. Beatrix Campbell, journaliste au *Morning Star*, fut l'un des membres principaux du *The Party Group* (créé en 1970 par Bill Warren à Londres) qui s'est formé au sein du *National Women's Advisory Committee*. Ce groupe chercha à transformer la relation entre les femmes et le parti communiste et à intégrer un programme féministe à la politique du parti⁵⁸. Campbell dénonça particulièrement la façon dont les questions relatives aux femmes furent banalisées, ignorées et détachées de la politique, alors que celles concernant les hommes furent considérées comme « universelles et humaines »⁵⁹. Dans l'objectif d'influencer davantage le parti, les membres du *Party Group* proposèrent une motion alternative à celle présentée par le *National Women's Advisory Committee* lors du congrès du parti en 1971, trop traditionnelle dans son analyse du rôle des femmes à leur goût⁶⁰. La motion alternative proposée par les féministes du *Party Group* critiqua l'analyse théorique limitée du parti sur la position des femmes dans la société et l'incapacité du parti à admettre la dimension patriarcale dans ses propres rangs⁶¹. La motion du *Party Group* fut rejetée au Congrès de 1971, mais elle marqua le début d'un féminisme plus marqué et critique à l'égard du parti qui chercha à s'affirmer dans une organisation plus indépendante⁶². C'est ainsi que Beatrix Campbell et d'autres féministes fondèrent *Red Rag* en 1972. La publication du magazine suscita beaucoup de tensions entre les membres du collectif et le parti communiste qui s'opposa à la production de *Red Rag*⁶³. En effet, les partisans publièrent le magazine sans l'accord du parti et, de ce fait, elles enfreignirent les règles du parti qui exigeaient que l'autorisation soit accordée par le comité exécutif avant la diffusion de tout journal par des membres du parti⁶⁴.

En juin 2020 *Red Rag* fut numérisé et publié en ligne grâce à l'aide de Natalie Thomlinson et d'Alan Finlayson, membre de l'*Amiel and Melburn Trust*⁶⁵.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ RED RAG, http://banmarchive.org.uk/collections/redrag/index_frame.htm

À l'occasion, Rosalind Delmar, aidée par d'autres membres du collectif de *Red Rag* comme Val Charlton, Bea Campbell and Sally Alexander, publia en octobre 2020 un article intitulé *Introducing Red Rag* à travers lequel elles revinrent à la fois sur le contexte dans lequel le magazine fut produit et sur certaines publications en particulier⁶⁶. Environ la moitié des femmes du collectif de *Red Rag* étaient membres du *London Women's Liberation Workshop* et celles qui lancèrent le magazine étaient membres du parti et principalement journalistes au sein de ses différentes publications⁶⁷. Le premier numéro de *Red Rag* fut produit par un groupe de jeunes féministes du parti comme Beatrix Campbell, Sue Slipman, Val Charlton, Irene Fick, Nell Myers, Mary Davis et Buzz Goodbody et des femmes d'une génération plus âgée, membres du parti depuis de nombreuses années et journalistes dans les magazines nationaux du parti comme Florence Keyworth, journaliste au *Daily Worker* depuis 1946, et Gladys Brooks, éditrice dans *Comment* qui assura la majeure partie du travail éditorial de *Red Rag*⁶⁸. Dès le deuxième numéro, des féministes du MLF non affiliées au parti communiste, comme Sheila Rowbotham, contribuèrent à la production du magazine. Ainsi, les trois premiers numéros furent produits par un collectif marxiste alors que les numéros suivants furent édités par un collectif plus large, issu de groupes de *consciousness-raising*, de centres de femmes, de l'*International Socialist*, du groupe *Cleaner's Action* ou encore de la gauche libertaire et de la Libération des homosexuels⁶⁹.

Ce n'est qu'au sixième numéro que le collectif de *Red Rag* décida d'expliquer comment les membres travaillaient ensemble et révéla certains désaccords et problèmes permanents qui affectèrent le bon fonctionnement du collectif. En théorie, depuis le début de *Red Rag*, toute femme intéressée par le magazine pouvait participer aux réunions et rejoindre le collectif si elle le

⁶⁶ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, Octobre 2020. <https://banmarchive.org.uk/red-rag/redrag-introduction/>

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Andrews, Geoff. *Endgames and New Times: the Final Years of British Communism 1964-1991*. Lawrence & Wishart, 2004. pp 60-68. Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, Juillet 2020. http://banmarchive.org.uk/collections/redrag/index_frame.htm

⁶⁹ *Red Rag* 4, Juillet 1973 "Editorial". p1.

souhaitait⁷⁰. Cependant, au vu des discussions sur la politique du magazine, sa relation avec le MLF et la nécessité de résoudre des difficultés de production, les femmes qui composaient le collectif décidèrent de stabiliser le groupe et, de ce fait, firent interdire l'ajout de toute nouvelle personne dans le collectif au cours de la production d'un numéro⁷¹. La question de la relation entre les membres du magazine et d'autres femmes fut résolue partiellement en organisant une réunion ouverte après la production d'un nouveau numéro pour en discuter⁷². Le collectif souligna tout de même que cette difficulté n'était pas encore résolue de manière satisfaisante. À part les problèmes relationnels avec des femmes de l'extérieur, le collectif fit aussi face à des problèmes relationnels internes. En effet, le collectif rencontra des soucis de répartition des tâches, dans la prise de décision et dans l'élaboration d'une politique commune⁷³. Certains sujets comme les revendications du MLF et la sexualité féminine suscitèrent un débat entre les membres de *Red Rag*⁷⁴. Les différences idéologiques au sein de magazine menèrent quelquefois à la non-publication de certains articles. Par exemple, l'éditorial du numéro 10 décrit comment la publication d'un éventuel article sur une conférence de la Campagne Nationale pour l'Avortement échoua à la suite d'un désaccord sur la publication ou non des critiques sur les groupes politiques de gauche qui dominaient cette conférence⁷⁵.

D'une part, ces difficultés d'organisation furent liées au désir du magazine de s'ouvrir aux diverses idées et aux différentes pratiques au sein du MLF et de ne pas se limiter au féminisme marxiste⁷⁶. D'autre part, le collectif connut depuis sa création un renouvellement constant de ses membres. Ainsi, le groupe n'arriva pas à se stabiliser et la question de l'identité politique se répéta avec l'arrivée de chaque

⁷⁰ *Red Rag* 6, "Editorial". p.2. Date non mentionnée. Ce numéro est publié entre 1973 et 1974.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Red Rag* 2, 1972. "A Summary of Selma James' Pamphlet *WOMEN, The Unions and Work*". *Red Rag* 2, 1972, Rowbotham, Sheila. "The Carrot, The Stick and The Movement". *Red Rag* 2, 1972. Cowley, Sue "Eclectic but not Dialectic". *Red Rag* 5 (entre 1973 et 1974), Campbell, Beatrix "Sexuality and Submission". *Red Rag* 6, Fell, Alison "Everyday Offensive—notes on ideology".

⁷⁵ *Red Rag* 10, hiver 1975-1976.

⁷⁶ *Red Rag* 6, "Editorial". p.2.

nouveau membre⁷⁷. En effet, Beatrix Campbell fut le seul membre du collectif présente du premier au dernier numéro en plus de Val Charlton qui rejoignit le collectif au deuxième numéro et y resta également jusqu'à la fin. D'après Rosalind Delmar, un groupe relativement stable travailla pourtant ensemble de la fin de 1972 à 1976⁷⁸. Le collectif affronta également la question, difficile, du financement et de la distribution du magazine. Assumer à tour de rôle cette responsabilité entraîna une surcharge pour une seule personne : le collectif annonça que, pour chaque numéro, les tâches devaient être clarifiées et la fonction de chacune définie pour atteindre une responsabilité mutuelle⁷⁹.

2.1.4 *Spare Rib* (1972-1993)

L'année de la création de *Red Rag* et *Women's Voice* (1972), un autre magazine féministe créé par Rosie Boycott et Marsha Rowe et nommé *Spare Rib* fit son apparition. Contrairement à *Shrew*, *Red Rag* ou *Women's Voice*, *Spare Rib* fut le seul magazine national du MLF à large diffusion. Il fut ainsi le plus connu en Grande-Bretagne. Il naquit de la presse *underground* de la fin des années 1960 et du début des années 1970. Différents éléments expliquèrent la création de *Spare Rib*. Comme pour les publications précédemment mentionnées, l'image des femmes et leurs rôles dans la société préoccupaient les féministes et les amenèrent à s'exprimer à travers leurs propres périodiques. La situation des femmes occupait l'esprit de Marsha Rowe dès son entrée à *OZ magazine*⁸⁰. En effet, *Spare Rib* naquit de la frustration ressentie par de nombreuses femmes qui occupaient de simples postes d'administration ou qui étaient cantonnées dans des fonctions d'assistantat, mais qui estimaient avoir leur mot à dire sur le travail éditorial de la presse *underground*⁸¹.

C'est à cette même époque que le mouvement féministe américain atteignit

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, juillet 2020.

⁷⁹ *Red Rag* 6, "Editorial". p.2

⁸⁰ Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Harmondsworth, Middlesex, England: Penguin, 1984.p.15.

⁸¹ *Ibid.*

les côtes britanniques. Les quelques journaux radicaux américains, particulièrement *LibeRATion*, qui arrivait régulièrement au bureau de *OZ*, commençaient à influencer les Anglaises et les encouragèrent à agir en prenant exemple sur leurs homologues américaines⁸². Les féministes américaines avaient déjà compris qu'en prenant le contrôle des journaux, elles s'assuraient un moyen de protestation contre la suprématie masculine. Elles n'étaient plus disposées à rester au service de la gent masculine, ni à se borner à n'en être que les auxiliaires.⁸³ Marsha Rowe affirma dans une interview de 2010 qu'elle était en 1972 « confiante et persuadée que si les Américaines pouvaient le faire, les femmes anglaises le pourraient tout autant⁸⁴. »

Tout commença lors d'une rencontre organisée par Michelene Wandor, éditrice de poésie dans *Time Out*⁸⁵ et co-fondatrice du magazine *Ink*⁸⁶, avec des femmes qui travaillaient dans la presse *underground*. Lors de leur troisième rencontre, Marsha Rowe et Rosie Boycott qui avait une expérience journalistique au sein de la presse *Frendz* décidèrent de créer un magazine alternatif pour les femmes⁸⁷. Contrairement aux femmes qui participaient à la production de *Shrew*, par exemple, et qui n'avaient pas particulièrement de connaissance dans l'édition, les créatrices de *Red Rag* et de *Spare Rib*, bien qu'insatisfaites de leurs statuts au sein de, respectivement, la presse communiste et la presse *underground*, avaient une grande expérience, déterminante dans la création de leurs magazines.

Ainsi, la création de *Spare Rib* bénéficia largement de l'expérience de Rosie Boycott et de Marsha Rowe dans la presse *underground* de l'époque. Elles rassemblèrent autour d'elles un groupe de femmes et constituèrent une équipe : Kate Hepburn s'occupa de la conception du logo, et, avec Sally Doust, elle prit en

⁸² *Ibid.* p.16.

⁸³ *Ibid.* p.15

⁸⁴ Afonsoduarte. "Interview with Marsha Rowe." *Palaver*. 04 May 2010. Web.

⁸⁵ *Time Out* est un magazine hebdomadaire de contre-culture publié à Londres en 1968 par Tony Elliot. Il proposait un point de vue alternatif sur des questions telles que les droits des homosexuels, l'égalité raciale et le harcèlement de la police. "Time Out Makes Capital Gains as Free Magazine." *Campaign: Marketing, Advertising and Media News & Analysis*. Web.

⁸⁶ *Ink*, presse *underground* britannique et également connu sous le nom de « *the other newspaper* » a été fondé par Richard Neville, co-fondateur du magazine *OZ* en mai 1971. "Ink." *Vintage Magazine Company*. Web.

⁸⁷ *Ibid.*

charge l'iconographie ; Rose Ades devint responsable de la production, et Marion Fudger de la publicité. Après avoir découvert le projet de *Spare Rib* dans un article du *Guardian*, Rosie Parker se rendit dans les bureaux du magazine et occupa le poste de rédactrice en chef⁸⁸. Cette somme de compétences professionnelles permettait de produire un magazine de haut niveau dès la toute première édition. *Spare Rib* devint rapidement le magazine féministe le plus connu de la deuxième vague du féminisme, et était produit en permanence dans l'intention d'atteindre une audience nationale. En effet, dès le premier numéro, le collectif annonça que *Spare Rib* est un espace ouvert à toutes les personnes, avec ou sans expérience de rédaction, pour publier leurs travaux⁸⁹. Ceci impliqua que le magazine ne tenait pas à une ligne éditoriale rigide avec des thématiques prédéterminées à traiter sous une perspective particulière. Ainsi, le périodique contenait une mosaïque de sujets et de visions différentes sur diverses questions préoccupant les femmes.

En février 1975, Marsha Rowe expliqua comment et pourquoi *Spare Rib* fonctionna en tant que collectif. À cette date, le collectif du magazine fut composé de six personnes de classe sociale et de niveau d'éducation variés avec différentes attentes, mais elles étaient rassemblées autour d'une compréhension commune de la libération des femmes et c'était ce qui leur permettait de travailler en tant que collectif⁹⁰. Les membres du collectif partagèrent les tâches comme la rédaction et la conception et assumèrent à tour de rôle les travaux routiniers, comme la collecte du courrier⁹¹. La responsabilité de l'organisation des différents emplois fut basée sur les intérêts et les capacités de chacun. Deux fois par semaine, le collectif se réunissait pour examiner les meilleures idées et prenait les décisions concernant le magazine⁹². Marsha Rowe compara le fonctionnement du magazine à celui d'une sphère mécanique où tout devait être assez fluide pour produire un numéro tous les

⁸⁸ *Ibid.* p.17.

⁸⁹ *Spare Rib* 1, juillet 1972. p.3.

⁹⁰ Rowe, Marsha. "EDITODIAL How and why does Spare work as a collective?". *Spare Rib* 32, février 1975. p.4.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

mois, tout en ayant des moments plus complexes à gérer :

“The magazine operates in a certain mechanical sphere, producing an issue every month. Inside the mechanism, we’ve had to unwind springs and work out a new, non-hierarchical structure which won’t go rusty when it has to be fluid for us to move. Yet it’s still a structure, so there’s something to hang onto when the energy ebbs away, and so there’s something concrete to analyse when faults appear⁹³.”

Le collectif ne procéda pas par le vote, parce que, selon les membres, ce processus était à l’encontre de la démocratie au sein du groupe. Marsha Rowe expliqua dans l’éditorial du mois de février 1975 que le vote empêcha la discussion des idées et impliqua que certaines personnes avaient raison et d’autres tort. Elle ajouta que le système du vote renforça les attitudes préconçues, qui s’agissaient souvent d’attitudes masculines selon les femmes⁹⁴. En revanche, les problèmes furent discutés le temps qu’il fallait afin de parvenir à une décision qui convenait à toutes⁹⁵. Ce travail collectif fut un projet voulu dès le début par Marsha Rowe et Rosie Boycott :

“Spare RIB will be the first national women’s magazine to aim at achieving collective, realistic solutions to women’s problems, to involve women in discussing how we can contribute originally and effectively to society and consciously avoid being elitist and thereby alienating⁹⁶.”

Cependant, cet esprit collectif entre les différentes éditorialistes et journalistes était le fruit d’une année de travail durant laquelle il fallait un modèle éditorialiste traditionnel, et, de ce fait, une certaine hiérarchie au sein du groupe. *Spare Rib* était au début structuré comme un magazine ordinaire, à savoir dirigé par Rosie Boycott et Marsha Rowe, les deux rédactrices en chef qui décidèrent des sujets du magazine et se réunissaient une fois par semaine pour les transmettre aux autres membres. Cependant, peu après sa première année (décembre 1973), une

⁹³ *Ibid.* p.5.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ "Facsimile of *Spare Rib* Manifesto." *The British Library*. The British Library, 06 May 2015. Web.

réorganisation globale du magazine fut mise en œuvre⁹⁷. Une fois que tous les membres avaient appris les différentes fonctions, elles établissaient un travail collectif qui dura jusqu'au dernier numéro du magazine, en 1992⁹⁸. Ainsi, elles brisaient les codes classiques et travaillaient collectivement, dans un système où les voix des participantes avaient un poids égal dans la prise des décisions. Encore une fois, cette initiative était due en partie à l'influence américaine. Comme le précisa Marsha Rowe, l'esprit américain du travail collectif, de la solidarité féminine et du partage plutôt que de la possession, l'avait influencée pour faire de *Spare Rib* un produit collectif⁹⁹.

2.1.5 *Sappho* (1972-1981)

En 1972, *Sappho*, un magazine féministe lesbien, reprit le flambeau de *Arena Three*, la première publication lesbienne au Royaume-Uni. *Arena Three* fut créé en 1964 et son dernier numéro fut publié en juillet 1971, en grande partie à cause des conflits administratifs et financiers au sein du principal organe organisateur, le groupe de recherche sur les minorités (*The Minorities Research Group*)¹⁰⁰. Interviewée en 1990, Jackie Forster, une activiste féministe lesbienne et l'une des principales instigatrices de *Sappho* qui occupa le poste de rédactrice en chef, se souvint des motivations de la création du magazine¹⁰¹. Elle raconta que, pendant environ trois mois, elle et d'autres femmes, membres de l'ancien comité de rédaction de *Arena Three* se rencontraient dans l'intention de rester en contact. Puis, progressivement, elles commencèrent à discuter de l'idée de créer un nouveau magazine. Une douzaine d'entre elles se réunissaient chaque semaine pour discuter la production de *Sappho*. Elles gardèrent le même comité de rédaction qui travaillait pour *Arena Three* et elles décidèrent que « le magazine devait être écrit sur les

⁹⁷ Rowe, Marsha. "EDITODIAL How and why does Spare work as a collective?". *Spare Rib* 32, février 1975. p.4. Afonsoduarte. "Interview with Marsha Rowe." *Palaver*. 04 May 2010. Web.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Afonsoduarte. "Interview with Marsha Rowe." *Palaver*. 04 May 2010. Web.

¹⁰⁰ "Arena Three: Britain's First Lesbian Magazine." *The British Library*, The British Library, 29 Nov. 2017, <https://www.bl.uk/lgbtq-histories/articles/arena-three-britains-first-lesbian-magazine>

¹⁰¹ "Jackie Forster Remembers the Founding of *Sappho*." *The British Library*, The British Library, 25 Feb. 2016, www.bl.uk/collection-items/jackie-forster-remembers-the-founding-of-sappho.

lesbiennes par des lesbiennes, et non par des personnes qui écrivaient sur les lesbiennes, il devait y avoir des photos, des bandes dessinées, des articles, des nouvelles, des poèmes et une liste des endroits où les lesbiennes pouvaient se retrouver¹⁰². » Ainsi *Sappho* fut lancé par douze femmes, dont Jackie Forster, Angie Chilton, Roz Stott, Jenny Green et Helen Milton¹⁰³. Le nom du magazine fut choisi en référence à la poète grecque *Sappho* qui est née sur l'île de Lesbos :

“We chose the name Sappho because it is self-explanatory. Because Sappho, herself was married and had a daughter. Her homosexual relation dominated her life. She was a supreme lyric poet and has remained a legendary figure for 2600 years¹⁰⁴.”

En réaction à la sous-représentation de leurs préoccupations dans le cercle des groupes des hommes homosexuels et au sein du mouvement féministe de l'époque, le collectif de *Sappho* précisa que le magazine était écrit et publié par des femmes homosexuelles pour des femmes homosexuelles qui avaient pour projet d'avoir leurs propres locaux : un club de restauration agréé, basé à Londres et un club résidentiel, réservé aux femmes lesbiennes¹⁰⁵. Le collectif définit également quatre objectifs à la création du magazine : rassembler les homosexuels ; soutenir les groupes minoritaires qui luttèrent contre l'oppression quelles que soient leurs différences ; encourager les groupes sociaux à l'échelle mondiale pour réunir les lesbiennes et faire connaître les groupes existants ; et accepter toute contribution non pornographique et portant un intérêt pour les homophiles¹⁰⁶.

Le dernier numéro de *Sappho* fut publié en 1981. L'arrêt, dû à des contraintes financières fut le résultat de « la baisse du nombre de lectrices, de la chute des abonnements et des critiques selon lesquelles il n'était pas suffisamment politique »¹⁰⁷. Dans l'éditorial du dernier numéro, Jackie Forster décrivit comment *Sappho* a rendu sa vie riche et gratifiante, et comment le périodique a galvanisé ses énergies dans des rôles inédits pour elle, comme DJ dans les discothèques, rédactrice en chef ou encore dactylographe sur le magazine. Grâce à *Sappho*, Forster prit la parole pendant différents événements comme des

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ “*Sappho Magazine.*” *The British Library*, The British Library, 14 June 2016, www.bl.uk/collection-items/sappho-magazine.

¹⁰⁴ *Sappho* 1 Volume 1. p.4.

¹⁰⁵ *Ibid.* p.3.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Sappho (Magazine, 1972- 1981)*, www.grassrootsfeminism.net/cms/node/522.

réunions, des conférences, des rassemblements, et elle écrivit également plusieurs textes sur et pour les lesbiennes dans des magazines, des livres et d'autres types de publications. Par-dessus tout, *Sappho* lui a permis d'aimer, d'être aimée et de rencontrer des personnes uniques et inoubliables¹⁰⁸. Elle continua ainsi sur l'avenir de *Sappho*:

“Our meetings, discos and office go on. [...] The magazine doesn't date like a newspaper. Our articles, stories, poems and services still operate. Our cover picture says it all. Remember the three Botticelli beauties -lesbian, bi and straight in full frontals? Now they are turning away to move on to whatever the future holds for us. Bye ...¹⁰⁹”

Pour conclure cette présentation des magazines de femmes blanches, on peut noter que ce travail de recherche a révélé une absence incontestable de la participation des femmes noires dans les magazines féministes. En 1981, Linda Bellos devint la première femme noire à entrer dans le collectif de *Spare Rib*¹¹⁰. Cependant, il n'y avait pas de lesbiennes noires dans celui de *Sappho*, qui n'abordait pas leurs préoccupations particulières. Ne faisaient-elles partie des groupes minoritaires que le magazine avait prévu de soutenir ? Si dans le cas de *Spare Rib* les femmes noires intégrèrent le collectif après une dizaine d'année de sa création, les autres magazines avaient rarement, voire jamais, fait participer ces femmes dans leur production. On peut dire alors que le travail collectif se limitait principalement à des femmes blanches souvent de la classe moyenne. Ainsi la différence raciale et sociale était rarement prise en compte, voire jamais pour certaine publication. Toutefois, ceci s'appliquait aussi pour les bulletins produits par des activistes noires puisqu'elles réservaient leurs publications seulement aux femmes noires.

2.2 La création et le fonctionnement des bulletins des activistes noires

Les bulletins des femmes noires jouèrent un rôle considérable dans le développement du féminisme noir britannique. À travers eux, les activistes critiquaient le racisme de l'Etat britannique et pouvaient discuter de la situation des femmes noires en Grande-Bretagne et ailleurs. Comme les publications présentées

¹⁰⁸ *Sappho* 12 Volume 8, novembre 1981.p.3.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ “The Limitations of Identity Politics.” *The British Library*, The British Library, 21 Apr. 2015, www.bl.uk/spare-rib/articles/the-limitations-of-identity-politics.

précédemment, les périodiques des femmes noires étaient principalement basés à Londres. Si la majorité des magazines féministes apparurent au début des années 1970 quand le MLF commença à prendre de l'ampleur, ceux des femmes noires apparurent plus tard, vers la fin des années 1970 et le début des années 1980, quand le mouvement des femmes noires commença à gagner en visibilité.

2.2.1 *Fowaad* (1979-1980)

Le bulletin *Fowaad* fut lancé en juillet 1979 à Londres par l'organisation activiste *OWAAD* dans l'objectif de créer un centre d'information pour les militantes noires dans tout le pays. Contrairement à beaucoup de groupes de femmes noires, les membres de *OWAAD* documentèrent leurs luttes à travers ce bulletin qui avait pour but d'assurer et de maintenir les échanges entre différents groupes. Dès le premier numéro, *OWAAD* expliqua donc l'intérêt de la création de *Fowaad*¹¹¹. Sous le titre « *First Word...* », les membres de *OWAAD* s'engagèrent à fournir les informations nécessaires sur les problèmes, les campagnes ainsi que les préoccupations qui affectaient au quotidien les travailleurs et travailleuses noires et femmes noires en général. Le bulletin fut créé pour fournir un espace où toutes les femmes noires pouvaient diffuser leurs opinions, échanger les idées, concevoir leurs stratégies, mais aussi pour inviter d'autres femmes à les soutenir dans leurs luttes quotidiennes. Pour finir, *OWAAD* mit l'accent sur l'esprit collectif du bulletin et invita toutes les femmes noires à s'impliquer dans la production du contenu pour faire de *Fowaad* un véritable porte-parole des femmes noires en Grande-Bretagne : « *OWAAD IS ALL OF US ! FOWAAD BELONGS TO ALL OF US ! MAKE IT YOUR MOUTHPIECE SISTERS !* »¹¹². On note que, contrairement aux autres magazines féministes, *Fowaad* n'avait pas une vision universaliste et s'adressa seulement aux femmes noires, regroupant les Africaines, les Caribéennes et les Asiatiques (Bangladaises, Pakistanaises et Indiennes). Cependant, bien que le bulletin se voulait comme un espace ouvert à toutes les femmes noires, ce dernier mit de côté les questions relatives aux femmes noires lesbiennes. En effet, la sexualité des

¹¹¹ *Fowaad* 1, juillet 1979. p.1.

¹¹² *Ibid.*

femmes était considérée par les activistes noires comme un sujet secondaire par rapport à d'autres questions plus urgentes, selon elles, comme le racisme des différentes législations promulguées par le gouvernement britannique.

Les pages de *Fowaad* ne mentionnaient aucun nom d'auteur ou d'autrice, pas même pour les éditoriaux. On sait uniquement que la production était assurée par les membres de *OWAAD* soit Stella Dadzie, Gail Lewis ou encore Olive Morris. Bien que le bulletin invitât toutes les femmes à participer à sa production, on ne sait pas à quel point des femmes autres que celles membres de *OWAAD* écrivaient dans *Fowaad* et aucune information ne fut communiquée sur son fonctionnement. Qui était le groupe en première ligne de la production ? Comment les fonctions étaient-elles réparties ? Et comment les choix du contenu étaient-ils déterminés ? Dans l'éditorial du numéro de juillet 1980, les membres annoncèrent que de nouvelles représentantes des groupes de femmes noires à Londres rejoignirent le bulletin et que les détails concernant ces femmes et les fonctions des comités de travail d'*OWAAD* ainsi que les dates et lieux de leurs réunions figuraient à la page 13¹¹³. Quatre pages étaient manquantes dans ce numéro dont la page 13. Par conséquent, toutes ces questions restent sans réponse.

Il est bien évident que *Fowaad* rencontrait des difficultés pour trouver des contributrices et pour attirer davantage de participantes noires, notamment des femmes en dehors de Londres :

“One of the problems we are still in the process of resolving is the regional representation in OWAAD of women who are outside London...articles to FOWAAD from black women's groups outside London...would ensure that our paper reflects what we are doing nationally rather than just concentrating on what sisters here in London are doing. We would greatly appreciate further ideas, especially from sisters outside London...”¹¹⁴”

En effet, les membres appelaient ses lectrices à envoyer leurs écrits presque

¹¹³ *Fowaad* 5, juillet 1980. p.1.

¹¹⁴ *Ibid.*

à chaque numéro. Par ailleurs, le fait que *Fowaad* ne comptait que sept numéros, montre bien que le bulletin n'avait pas vraiment réussi à rassembler un nombre suffisant de participantes. À cela s'ajoutait le problème financier qui semblait être une des principales causes de l'arrêt du bulletin en novembre 1980 : « *We urgently need sisters to subscribe to FOWAAD (1.50 for 6 issues) to help cover the cost of printing and distribution*¹¹⁵. »

2.2.2 *Speak Out* (1975-1983)

Comme *Fowaad*, *Speak Out* fut un bulletin né d'un groupe de femmes noires actives appelé *The Brixton Black Women's Group (BBWG)* qui était impliqué au sein de *OWAAD*. *Speak Out* fut publié de 1975 à 1983 et, comme *Fowaad*, aucune précision ne fut donnée sur le collectif du bulletin. Les activistes membres du *BBWG* comme Beverley Bryan, Olive Morris ou encore Elizabeth Obi et Gail Lewis, principalement impliquées dans les mouvements des noirs de la fin des années 1960 et début des années 1970, formaient le groupe en 1973. Puis, le groupe s'élargit légèrement. Cependant, étant donné sa petite taille, le groupe avait une capacité limitée pour lancer et maintenir des activités. Néanmoins, les membres se réunissaient régulièrement avec d'autres groupes et participaient à diverses activités. Les membres gardaient également un certain contact avec des groupes d'autres villes comme à Manchester avec qui elles organisaient des réunions afin d'échanger et de discuter de leurs idées¹¹⁶. Ceci impliquait que l'activisme des femmes noires, bien qu'en majorité londonien, était présent dans plusieurs villes. Par ailleurs, au sein même du mouvement des femmes noires, ces groupes exprimaient plusieurs idées et différents intérêts. À l'encontre de l'image diffusée par les activistes noires pendant les années 1970 d'un mouvement de femmes uni sur des questions communes, les débats de la fin de cette décennie et des années 1980 révélèrent plutôt une diversité des problèmes parmi les femmes noires, ce qui conduisit à une remise en question de l'unité du mouvement¹¹⁷.

¹¹⁵ *Fowaad* 3, novembre 1979. p.5.

¹¹⁶ *Speak Out* 1, "Editorial". pp.2-3.

¹¹⁷ Voir la partie 4.

À l'instar de *OWAAD* et *BBWG*, *Fowaad* et *Speak Out* étaient organisés de manière collective. Il n'y avait ni dirigeante ni porte-parole désignées. En effet, même au sein d'*OWAAD*, des personnes étaient chargées de la coordination des différents travaux du groupe et chacune d'entre elles était responsable devant un grand groupe de coordination collective qui était l'organe de décisions¹¹⁸. Les deux bulletins se basaient sur les contributions des membres de leurs groupes pour leur envoyer des articles, des poèmes, ou encore des comptes-rendus d'ouvrage.

2.3 Les périodiques des femmes : similarités et différences

Toutes ces publications furent créées par des femmes mécontentes de leur situation et qui cherchaient un moyen de s'exprimer et de partager leurs expériences, leurs idées et leurs activités. Elles étaient toutes basées à Londres, mais cherchaient à atteindre des femmes dans d'autres villes. Cependant, toutes ne réussissaient pas, pour plusieurs raisons dont la plus commune était financière. Seul *Spare Rib* se démarqua des autres périodiques par une certaine réussite, puisqu'il atteignit une audience nationale. Pratiquement toutes les fondatrices de ces publications étaient de la classe moyenne avec un certain niveau intellectuel, mais venant de milieux différents : partis politiques, presse *underground*, groupe de femmes du MLF, groupes de lesbiennes ou encore de groupes de femmes noires actives au sein du *Black Panther Party*. L'étude de ces périodiques a permis de noter certaines similarités et certaines différences entre eux. Par exemple, tous fonctionnaient en collectivité et certains publiaient sur des sujets similaires, comme la question de travail qu'on peut retrouver dans plusieurs d'entre eux. Néanmoins, on remarque plusieurs différences entre leur diffusion et la ligne éditoriale adoptée, allant du féminisme socialiste au féminisme lesbien ou encore au féminisme noir. Ainsi, il s'agit maintenant de comparer ces publications en fonction de leur mode de fonctionnement (2.3.1), de leur forme et de leur distribution (2.3.2), mais aussi de leur ligne éditoriale (2.3.3), déterminant les thématiques traitées (2.3.4).

¹¹⁸ *Speak Out* 5, décembre 1983. "Editorial on Black Women Organizing". p.3.

2.3.1 Les fonctionnements collectifs

L'autogestion horizontale en collectifs de femmes constituait la principale particularité des périodiques féministes, par rapport aux publications généralistes de la presse nationale et aux magazines féminins. Le travail collectif était en effet dans l'air du temps chez les féministes. Cette conscience de collectivité se développait de manière logique grâce aux groupes de *consciousness-raising* où les femmes avaient la totale liberté de parole et où les décisions pour l'organisation du mouvement féministe étaient prises de manière collective. Ainsi, suivant cette ligne, la production des publications était fondée sur la conscience collective des différentes personnes qui établissaient une relation non hiérarchique avec leurs lecteurs et lectrices. Dans les pages de ces périodiques, on trouve des éditoriaux, des pages de lettres, des échanges directs avec les lectrices et des appels à contributions donnant un caractère participatif à la production. Cette notion de collectif était adoptée par toutes les publications comme un élément essentiel dans les productions artistiques des militantes de l'époque. Par exemple, du fait de son fonctionnement, *Shrew* refléta parfaitement le caractère non hiérarchique et l'hétérogénéité du MLF britannique à travers son identité changeante. En effet, parce que des collectifs féministes différents se relaient pour l'éditer, *Shrew* illustra l'éthique démocratique et incarna les identités féministes collectives et multiples du MLF. Pour *Spare Rib*, le travail collectif était une manière de donner une chance aux femmes de se redéfinir pour apprendre par elles-mêmes et transmettre leurs connaissances les unes aux autres :

“To work collectively is to crash through the disastrous conventional attitude that some jobs are done by the clever and intellectual people (men, writers, editors, designers) and others are done by the not-so-clever, boring, even stupid people (women, secretaries, assistants, cleaners, accounts, selling advertising), to tumble tradition so that we, as women, make new chances, our own chances, to redefine ourselves. [...] There is no other way to produce Spare Rib except, inevitably and in contradiction to other commercial women's magazines, to work collectively. [...] There was always some sort of boss to do that. People still pester us with the question, 'Who's in charge round here?' Without a boss, without any authority

figure to lean on or ask questions of, we have had to learn for ourselves and teach each other and it's quite a public fumbling producing a magazine¹¹⁹.”

En revenant sur l'origine de la création de *Red Rag*, Rosalind Delmar souligna qu'environ la moitié des membres du magazine étaient venus des ateliers de libération des femmes à Londres où les femmes se réunissaient en démocratie participative sans structure de direction ni hiérarchie interne. Ces groupes de femmes étaient souvent restreints, encourageant la spontanéité, la diversité et la transparence¹²⁰. Dans un document cité par Rosalind Delmar, Gladys Brooks décrit les méthodes de travail adoptées par le collectif de *Red Rag*, sans rédactrice ni comité de rédaction pour décider de son orientation¹²¹. Ce travail collectif était pour la première fois explicité dans le sixième numéro du magazine :

“We called ourselves a collective out of our experience in the women's movement. This marked our refusal to have a hierarchy of responsibility or leadership and our commitment to equal responsibility and shared work on all levels of the production of Red Rag¹²².”

Ce choix collectif se retrouvait également chez *Women's Voice* qui avait pour stratégie de transformer ses lectrices en autrices en les sollicitant de contribuer à la rédaction du contenu dès le deuxième numéro¹²³ : « *We want to get a wider circulation, and we hope to improve WOMAN'S VOICE all the time. To do this we need your letters, your ideas, and your contributions¹²⁴.* » Cette même sollicitation était présente dans les pages de *Fowaad* qui tentait de créer une relation non hiérarchique entre les productrices et ses lecteurs et lectrices, en les invitant à participer dans la rédaction du bulletin. Cependant, il est important de noter que *Fowaad* et *Speak Out* visaient explicitement les femmes noires. Par conséquent, les rédactrices de ces publications étaient majoritairement si ce n'est pas entièrement,

¹¹⁹ Rowe, Marsha. “*EDITODIAL How and whv does Spare Dib work as a collective?*”. *Spare Rib* 32, février 1975. p.4.

¹²⁰ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, juillet 2020.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Red Rag* 6, “*Editorial*”. p.2.

¹²³ *Women's Voice* 2, septembre/octobre 1972.p.2.

¹²⁴ *Ibid.*

des femmes noires.

Dès le premier numéro, le collectif de *Sappho* invita ses lectrices et ses abonnées du monde entier à contribuer à la création du magazine, à envoyer leurs lettres et à assister aux réunions mensuelles pour faire part de leurs idées et de leurs opinions. Ces réunions, lors desquelles les idées d'articles étaient stimulées par les discussions ou par les intervenants, représentaient un élément fondamental dans la production du magazine. Pour une plus grande diffusion, les comptes-rendus de ces réunions étaient souvent publiés par le groupe de *Sappho* dans des magazines alternatifs, comme *City Limits* et *Time Out*¹²⁵. À l'instar des discours féministes au sens large, les membres du collectif de *Sappho* se préoccupaient de rendre compte de la discussion sur la création de contenu et le travail collectif, comme la plupart des autres périodiques féministes. Le sixième numéro contenait d'ailleurs un court article expliquant le processus de production et l'envoi du magazine à ses lectrices. Il était accompagné d'une page de photographies de femmes prises pendant les réunions organisées par *Sappho* et dans les bureaux pendant la préparation de l'expédition du magazine¹²⁶. Étant donné que toute personne intéressée pouvait contribuer au contenu publié, *Sappho* signala que les opinions exprimées ne reflétaient pas nécessairement l'opinion éditoriale¹²⁷.

Les activistes noires n'avaient pas explicitement précisé le fonctionnement collectif dans les pages de leurs bulletins. Néanmoins, pendant notre échange dans le cadre d'un interview, Stella Dadzie confirma l'esprit collectif avec lequel *Fowaad* fut produit. Elle expliqua que le contenu était produit par les membres de *OWAAD* et le plus souvent par des femmes de différentes organisations, qui soumettaient des articles sur des sujets qui les préoccupaient. Par ailleurs, Dadzie souligna que les auteures des articles n'étaient pas identifiées, d'une part pour les protéger du climat raciste de l'époque, et d'une autre part parce que c'était dans un esprit de

¹²⁵ *Sappho Lesbian Social Group*, web.archive.org/web/20130920104043/www.lesbian-friends.com/sappho.htm.

¹²⁶ *Sappho* 6 Volume 1 1972.

¹²⁷ *Sappho* 1 Volume 4 1975.p.2.

collectivisme que le contenu était écrit anonymement :

“... there was a sense that we worked as a collective, it wasn't necessarily to identify individuals and for some of us, I think, I can speak for myself, there was a sense that it was much dangerous to identify individuals, because that would mean they will be easily identifiable to others. [...] we don't identify people because they were revealing personal information. But I think as I said, we were working in a climate where civil rights weren't necessarily a state supported. [...] In that context, preserving people's identity and not necessarily make them obvious was a political strategy. [...] I think it was in a spirit of collectivism that the articles were written anonymously, and it was also part of the politics of the group, we didn't want individual women sort of become named in figureheads we were all working together as women and we wanted an equality in the way that we worked, that was an expression of it¹²⁸.”

Ce qui émerge ainsi de toutes ces productions, au-delà des positionnements féministes revendiqués, est le choix d'une structure collective et d'un mode de fonctionnement coopératif. Pour ces productions culturelles féministes, s'organiser collectivement relevait autant d'une stratégie que d'une critique de la production dominante masculine. Ce choix encourageait les femmes à se légitimer en tant qu'artistes, et c'était également un mode de travail qui rejetait les structures patriarcales et hiérarchiques dans le domaine de la production.

2.3.2 La diffusion et la forme des périodiques

Les périodiques de la deuxième vague du féminisme britannique créaient par des femmes et pour des femmes, majoritairement de façon collective, mais tous n'avaient pas la même ampleur ni le même format. Les publications féministes rompaient les barrières d'une presse traditionnelle, commerciale, qui incitait à la

¹²⁸ Dadzie, Stella. Interview via Zoom. 12 décembre 2021. Annexe 5.

consommation de masse. Elles privilégiaient au contraire une production indépendante, non capitaliste, dont les revenus venaient principalement des ventes, des abonnements et des aides. Les pages de ces publications comportaient très peu de publicité, voire aucune dans certains périodiques. On l'a vu, la publicité était évaluée de manière critique par les féministes comme un appareil idéologique qui promeut implicitement le sexisme et renforça l'inégalité des sexes. Ainsi, allant à l'encontre des principes féministes, les publicités furent éliminées des productions féministes. Cependant, cela n'était pas sans impacter le budget, bien moins important que la presse grand public... La circulation des périodiques était par conséquent plus restreinte, tout comme la qualité des livrets et de leur apparence. On s'intéressera en premier à la circulation des périodiques des femmes parmi lesquels *Spare Rib* se démarqua, avec une fréquence de publication et un tirage beaucoup plus important que les autres publications (2.3.2.1). Ensuite, on se focalisera sur la forme des périodiques où on distingue deux aspects : des publications sous forme de magazine et d'autres sous forme de bulletin (2.3.2.2).

- **La diffusion des périodiques**

Parmi ces publications, ce fut *Spare Rib* qui atteignit le plus grand nombre de personnes avec environ 32000 exemplaires par mois¹²⁹. Lancé en 1972 avec un minimum de fonds, le premier numéro de *Spare Rib* se vendit à 20,000 exemplaires¹³⁰. Comme la majorité des publications féministes de l'époque, *Spare Rib* fit face à une certaine crise économique, mais il réussit à être accessible chez des distributeurs de journaux locaux¹³¹. Avant *Spare Rib*, différents groupes qui formaient le *London Women's Liberation Workshop* commencèrent à produire le magazine *Shrew*. Cependant, la circulation de *Shrew* fut si limitée que certaines femmes ignoraient même son existence¹³². *Shrew* était produit plusieurs fois par an avec un tirage d'environ 5000 exemplaires, mais restait centré à Londres où il était

¹²⁹ Bouchier, David. (1983) *The Feminist Challenge: the Movement for Women's Liberation in Britain and the United States* (London: Macmillan Press). p.101.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Harmondsworth, Middlesex, England: Penguin, 1984.p.16.

disponible dans des librairies féministes telles que Silver Moon¹³³. Le magazine était aussi distribué par l'intermédiaire des centres de femmes et pendant les conférences et les événements organisés par le MLF¹³⁴. *Shrew* était publié de manière irrégulière. Il était produit quasiment mensuellement au cours de l'année 1971, mais le nombre de numéros diminua ensuite : on en compte un seul en 1976 et un dernier en 1978. Cependant, même en 1971, les exemplaires imprimés ne se vendaient pas¹³⁵. En effet, en décembre 1971, après trois mois sans avoir produit de nouveau numéro, le collectif de *Shrew* déplora le fait que les membres n'arrivaient même pas à vendre les 3000 exemplaires qui étaient imprimés chaque mois¹³⁶. *Red Rag*, *Women's Voice* ni *Fowaad* ou *Speak Out* n'avaient fait mieux. *Red Rag* était produit essentiellement grâce à l'autofinancement et aux collectes de fonds. Il était diffusé à 4000 exemplaires et distribué par plusieurs biais, dont les conférences et les réunions du MLF¹³⁷. Comme d'autres petits journaux politiques de l'époque, Rosalind Delmar souligna que *Red Rag* vivait au jour le jour et comptait sur l'engagement de ses collaboratrices¹³⁸. La circulation de *Women's Voice* était différente, car la production et la vente du magazine se faisaient par les branches du mouvement socialiste¹³⁹. Le premier numéro s'est vendu en 1500 exemplaires, c'est-à-dire tous ceux produits, le deuxième numéro s'est vendu à 2400 exemplaires sur les 3000 imprimés, et sur les 4100 imprimés du troisième numéro, 3600 furent distribués¹⁴⁰. Sur les 124 filiales de l'IS au début des années 1970, 58 distribuaient *Women's Voice*. Cependant, seulement une vingtaine d'entre elles participaient à la vente du magazine¹⁴¹. *Women's Voice* continua de produire seulement une centaine

¹³³ Laurel Forster (2016): Spreading the Word: feminist print cultures and the Women's Liberation Movement, *Women's History Review*.

¹³⁴ Baines, Jess. "Doing It Ourselves: Countercultural and Alternative Radical Publishing in the Decade before Punk (2018)." *Academia.edu*.

¹³⁵ Murdoch, Sue et de Winter, Anne. *Shrew Notes*. *Shrew*, décembre 1971 p.7.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Red Rag: A Magazine of Women's Liberation (1973? -1980?)*.

<https://www.grassrootsfeminism.net/cms/node/521>

¹³⁸ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, Juillet 2020.

¹³⁹ "Sam Farber and IS: The 1973 Visit and Beyond." *Grim and Dim*, <http://grimanddim.org/tony-cliff-biography/sam-farber-and-is-the-1973-visit-and-beyond/>

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

de numéros jusqu'à son arrêt en juillet 1982¹⁴². Comme la plupart de ces magazines féministes, *Sappho* était publié sans subvention et reposa sur le travail bénévole des éditrices et la générosité des abonnées, des lectrices et des collaboratrices. Pour financer le magazine, Jackie Forster ne comptait pas sur les abonnements et descendait souvent dans la rue pour le faire connaître et tentait de convaincre les commerçants de l'acheter¹⁴³. *Sappho* était un périodique mensuel tiré à 900-1000 exemplaires par mois. Le magazine était vendu en librairies, disponible lors des réunions des groupes et dans certains lieux tels que le club Gateways et une partie de sa distribution était aussi assurée par ses abonnées¹⁴⁴.

Il n'existe aucune information sur la circulation de *Fowaad* et *Speak Out*. Pourtant, comme le précisa Natalie Thomlinson, « étant donné l'ampleur du mouvement des femmes noires et le nombre limité des femmes qui participaient activement à la réalisation de ces bulletins, il semble peu probable qu'ils soient plus nombreux que quelques centaines¹⁴⁵. » Ceci implique que les femmes noires étaient moins impliquées et moins actives dans le MLF par rapport aux femmes blanches. Leur participation timide était liée principalement à leur situation particulière en tant que femmes noires en Grande-Bretagne pendant les années 1970. En effet, certaines d'entre elles, principalement les Caribéennes, étaient cheffes de familles et mères célibataires qui enchaînaient les emplois pour subvenir aux besoins de leurs familles. Par ailleurs, les femmes noires subissaient les conséquences des différentes législations racistes, des mauvaises conditions de travail, des limites à l'accès aux soins et de la stigmatisation de leurs enfants comme « sous-développé(e)s éducativement ». Cette liste incomplète des problèmes quotidiens rencontrés par les femmes noires pendant cette période explique leurs difficultés à s'impliquer dans le mouvement des activistes noires ou même d'en entendre parler. Elle justifie également le peu d'ampleur qu'a eu le mouvement des femmes noires

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ Turner, Georgina. (2009) CATCHING THE WAVE, *Journalism Studies*, 10:6, 769-788, DOI: 10.1080/14616700902920356.

<https://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/14616700902920356?needAccess=true>

¹⁴⁴ *Sappho (Magazine, 1972- 1981)*, www.grassrootsfeminism.net/cms/node/522. *Sappho Lesbian Social Group*, web.archive.org/web/20130920104043/www.lesbian-friends.com/sappho.htm.

¹⁴⁵ Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016.pp. 432-445.

et le petit nombre de publications qui en découlait.

- **La forme des périodiques**

Bien qu'ayant des formes différentes, tous les périodiques privilégiaient des pages d'articles, d'analyse politique et des écrits qui faisaient réfléchir les lecteurs et les lectrices. Ils contenaient très peu d'images, contrairement à ce qu'on peut trouver dans les pages colorées et envahies de photos des magazines féminins. Les périodiques des femmes étaient publiés sous trois formats : *Sappho*, *Women's Voice*, *Spare Rib*, *Red Rag* et *Shrew* étaient publiés sous forme de magazine, bien que certains numéros de *Women's Voice* sortissent en format journal, alors que *Fowaad* et *Speak Out* étaient édités sous la forme d'un bulletin.

Women's Voice était publié régulièrement tous les mois entre juillet 1972 et juillet 1982 dont certains numéros bimensuels. Avant 1972, un groupe de femmes membres de l'IS produit un bulletin dupliqué qui devint *Womans Voice* en 1972, avec une couverture sérigraphiée pour changer deux mois après et devenir alors un magazine :

“The newsletter gave way to Womans Voice in July 1972. It was still duplicated, but a silk-screened cover gave it a much smarter appearance. Two months later it changed again to a printed magazine. There was news on the Housing Finance Bill and equal pay, and a very cautious piece asking the question ‘are women inferior to men ?¹⁴⁶’”

Voici certaines pages de couvertures des *Womans/Womens Voice* qui étaient été publiées entre juillet 1972 et décembre 1973 :

¹⁴⁶ *Women's Voice* 37, janvier 1980. Couverture arrière.

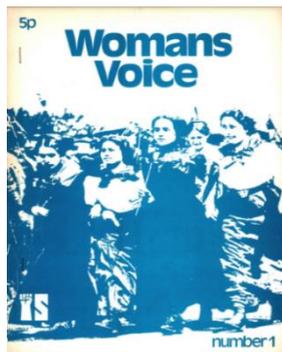


Figure 1 WV 1 1972

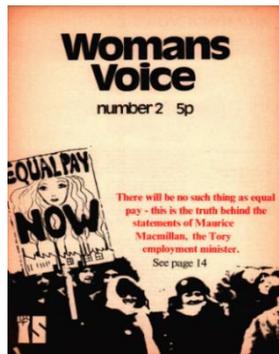


Figure 2 WV 2 1972

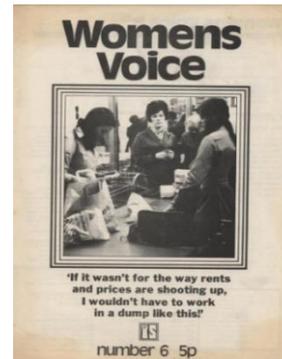


Figure 3 WV 6 1973

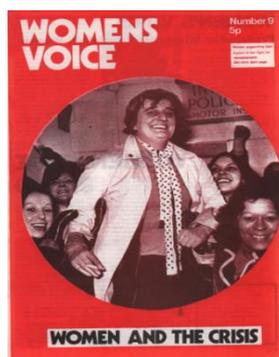


Figure 4 WV 9 1973

On remarque que le changement de format était lié à un changement idéologique. En devenant un magazine, *Womans Voice* établit sa propre approche des questions féministes, en s'inspirant du MLF tout en offrant une perspective distinctement socialiste. À partir du numéro 4 de janvier-février 1973, le magazine changea légèrement de titre pour devenir désormais *Womens Voice*, sans aucune explication. Le numéro 4 publia un premier article sur les femmes noires¹⁴⁷. Sans certitude, on peut alors supposer que le changement de titre refléta l'intérêt de représenter toutes les femmes avec leurs différences, au pluriel, dont les femmes noires.

En janvier 1974, *Womens Voice* change de format pour devenir un journal à la suite de la demande des lectrices et des lecteurs. Avec ce changement de format, *Women's Voice* décida de ne plus simplement parler de socialisme et de la libération des femmes, mais de s'organiser pour se battre en leur faveur¹⁴⁸. La publication

¹⁴⁷ Kirkham, Pat. "Asian Women on Strike". *Women's Voice* 4, janvier-février 1973. p.11.

¹⁴⁸ *Womens Voice* 37, janvier 1980. Couverture arrière.

garda ce format jusqu'en janvier 1977

« À NEW LOOK :

For many months people have been writing to us saying that Women's Voice would be easier to sell, easier to write for and more interesting as a newspaper. For this issue we've had lots of short, interesting items sent in that fit into a newspaper much better, and we are convinced too! We hope you like the change, and we hope you'll write something for the next issue of our 'new' paper. Barbara Kerr¹⁴⁹. »

Voici le format des *Women's Voice* publiés entre janvier 1974 et décembre 1976 :

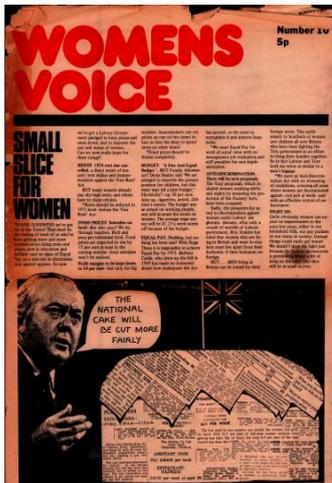


Figure 5 WV 10 1974



Figure 6 WV 11 1974



Figure 7 WV 29 1976

En janvier 1977, le journal réalisa son plus grand changement, d'après les éditrices, en reprenant la forme d'un magazine. L'aspect de *Women's Voice* devint très semblable à celui de *Spare Rib* en mettant davantage l'accent sur les problèmes des femmes de classe ouvrière¹⁵⁰ :

“In January 1977 we made our biggest change. We started again from

¹⁴⁹ *Womens Voice* 10, janvier 1974. p.6.

¹⁵⁰ Bruley, Sue. *JamTomorrow? Socialistwomen andwomen'sliberation, 1968–82: anoral history approach*, in Evan Smith & Matthew Worley (Eds) *Against the Grain: the British far left since 1956* (Manchester: Manchester University Press). 2014. pp. 155–172, p. 164.

number one, became a magazine, opened our pages out to our readers. We wrote: “Can man be free if women be a slave?” The answer is simply no. There will be no socialism as long as women are considered unequal.” The new magazine was so successful we went glossy in March 1978¹⁵¹.”

Ci-dessous des exemples des *Women’s Voice* qui ont été publiés entre janvier 1977 et juillet 1982 :

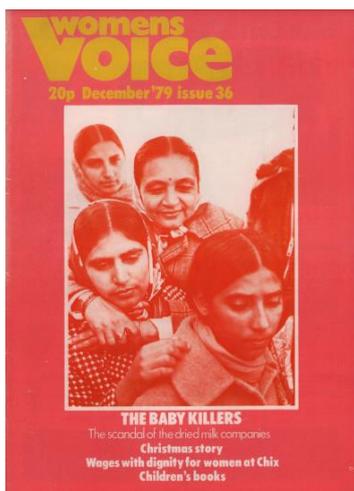


Figure 8 WV 36 1979

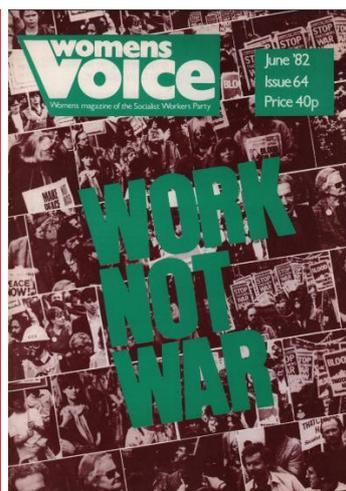


Figure 9 WV 64 1982

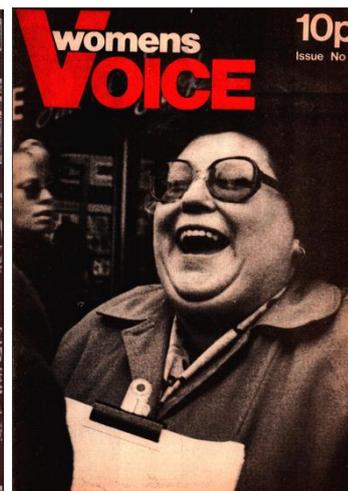


Figure 10 WV 1 1977

Contrairement à *Women’s Voice*, *Spare Rib* était produit du début jusqu’à la fin sous forme d’un magazine avec un design décrit par Marsha Rowe comme « à la fois stable et flexible, pour permettre des changements futurs tout en conservant le sentiment et l’identité de base » que le collectif voulait établir¹⁵². Dans le manifeste de *Spare Rib*, les fondatrices annoncèrent que le magazine aurait « une couverture en bichromie, des pages intérieures en noir et blanc avec occasionnellement de la couleur et une section d’informations de 8 pages imprimée sur du papier en couleur avec une préoccupation marquée pour l’attrait visuel, de belles et percutantes photographies¹⁵³. » Ainsi, *Spare Rib* ressembla à un magazine

¹⁵¹ *Women’s Voice* 37, janvier 1980. Couverture arrière.

¹⁵² “Design and *Spare Rib*.” *The British Library*, The British Library, 24 Apr. 2015, www.bl.uk/spare-rib/articles/design-and-spare-rib.

¹⁵³ “Facsimile of *Spare Rib* Manifesto.” *The British Library*, The British Library, 6 May 2015, <https://www.bl.uk/collection-items/facsimile-of-spare-rib-manifesto> “It will have 2-colour cover, black and white inside pages occasionally with spot colour, an 8-page news section in the centre

féminin, mais avec un contenu qui allait à l'encontre des stéréotypes conformistes des femmes, visible dans le titre même du magazine. En effet, le titre était un jeu de mots faisant référence à l'épisode biblique de la création d'Ève à partir de la côte d'Adam, impliquant que les femmes sont dépendantes dès le début des temps, dans une hiérarchie construite par la religion¹⁵⁴. Contrairement aux visages extrêmement maquillés et sophistiqués, les photos utilisées dans *Spare Rib* étaient celles de femmes dans la vie de tous les jours. En témoignent la photo de Marsha Rowe et Rosie Boycott choisie comme couverture du premier numéro, mais encore les photos de femmes prises sur leur lieu de travail ou pendant des manifestations. La plupart des pages étaient imprimées sur un papier brillant. Seules les informations et les annonces étaient imprimées sur un papier mat et légèrement épais, un choix délibéré, selon Marsha Rowe, pour différencier ces contenus du reste du magazine et fournir un noyau central plus solide qui pouvait compenser le peu de publicité¹⁵⁵.

Voici les pages de couvertures de certains numéros de *Spare Rib* :



Figure 11 SR 1 1972

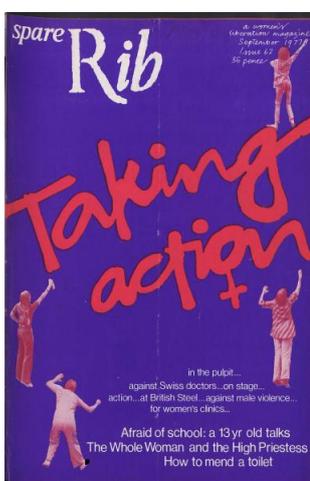


Figure 12 SR 62 1977

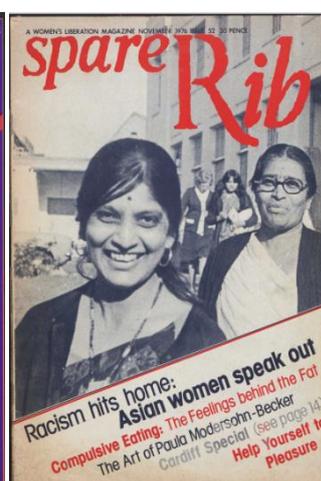


Figure 13 SR 52 1976

printed on coloured paper, and great attention to visual appeal with beautiful and powerful photographs.”

¹⁵⁴ “Design and *Spare Rib*.” *The British Library*, The British Library, 24 Apr. 2015, www.bl.uk/spare-rib/articles/design-and-spare-rib.

¹⁵⁵ *Ibid.*

Comme *Women's Voice* et *Spare Rib*, *Red Rag* était un magazine publié en noir et blanc. Certaines couvertures de *Red Rag* utilisaient de la couleur (notamment rouge). Les éditrices faisaient le choix de mettre des photos ou des dessins de femmes travailleuses sur les pages de couverture (Voir les deux premières couvertures ci-dessous). Rosalind Delmar nota que les deux derniers numéros avaient une couverture brillante et contenaient plus de pages que les numéros précédents (voir troisième photo ci-dessous)¹⁵⁶.



Figure 14 RR 3 1973

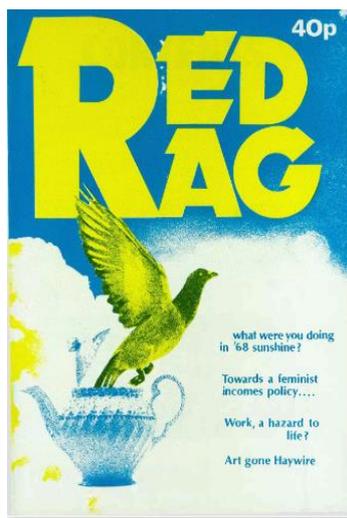


Figure 15 RR 5 1974

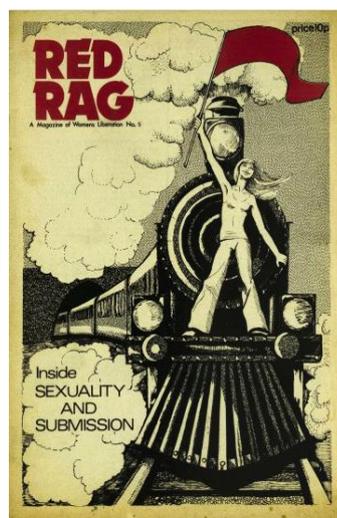


Figure 16 RR 14 1978

En revanche, l'aspect de *Shrew* variait énormément selon chaque numéro, puisque chaque collectif avait toute latitude sur la production du magazine. Chaque groupe assumait la responsabilité du thème, mais aussi de l'esthétique du magazine, de sa mise en page, de ses illustrations et de sa conception. Indépendamment de ces choix, le périodique restait en noir et blanc, à l'exception de quelques numéros qui avaient une couverture en couleur. Contrairement à l'aspect brillant et lisse de *Spare Rib*, *Shrew* était produit d'une façon plus artisanale, ce qu'on dénote par la présence de dessins et de sections manuscrites. Il ressemblait visuellement à un journal, ce qu'on retrouve par l'utilisation de papier journal et une mise en page souvent en colonnes. En décembre 1971, le collectif de *Shrew* annonça que la publication devait changer la mise en page et son apparence générale pour mieux se vendre¹⁵⁷. Le collectif nota que, jusqu'à cette date, *Shrew* renvoyait une image de « magazine

¹⁵⁶ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, juillet 2020.

¹⁵⁷ Murdoch, Sue et de Winter, Anne. *Shrew Notes*. *Shrew*, décembre 1971. p.7.

scolaire ». Ainsi, à partir du premier numéro de l'année 1972, il fut publié dans un format tabloïd¹⁵⁸. Afin d'arriver à cette apparence davantage professionnelle, le collectif détermina certaines modifications à mettre en œuvre par les groupes : garder une mise en page simple, sélectionner une seule police de caractères dans chaque numéro, vérifier que toutes les pages étaient numérotées dans le bon ordre ou encore avoir une liste du contenu sur les premières pages¹⁵⁹.

Voici quelques pages de couvertures des publications de *Shrew* :

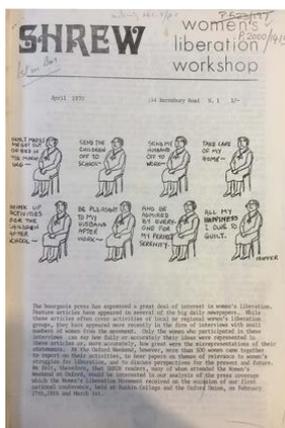


Figure 17 *Shrew* 1 1970



Figure 18 *Shrew* 9 1971

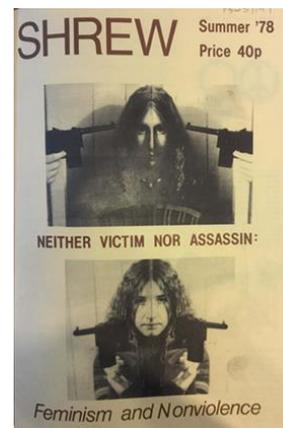


Figure 19 *Shrew* été 1978

En ce qui concerne *Sappho*, la collection était divisée en huit volumes et le magazine était publié en trois éditions différentes. La première édition comprenait les trois premiers volumes allant de mars 1972 à mars 1975. Cette première édition était plus simple que les deux autres. Elle comportait une couverture de différente couleur à chaque numéro sur laquelle était inscrit le slogan « Les femmes gays lisent » (“*Gay women read*”) en haut de la page, suivi du nom du magazine *Sappho* et du numéro de volume, puis du logo (le symbole de genre féminin qui comprenait deux visages de femmes se faisant face dans le cercle) :

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

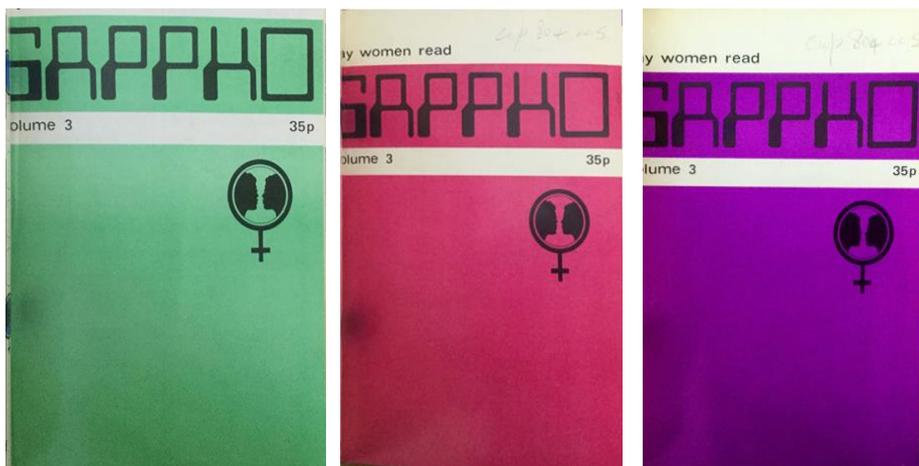


Figure 20 Sappho 9 Vol 3 1975 Figure 21 Sappho 5 Vol 3 1974 Figure 22 Sappho 2 Vol 3 1974

La deuxième édition comprenait les trois volumes qui suivaient, allant d'août 1975 à janvier 1979. Elle était également publiée dans une gamme de couleur différente avec le slogan et le titre en haut de la couverture. Une grande partie de la page de couverture était reprise par l'image des trois Grâces de Botticelli représentant les trois identités sexuelles : homosexuelle, bisexuelle et hétérosexuelle¹⁶⁰. Le symbole de genre féminin était déplacé sur la dernière page du magazine, au-dessus duquel on peut lire « voix lesbiennes/féministe » (“*lesbian/feminist voice*”) ou sur, certains, « mensuel lesbien/féministe » (“*lesbian/feminist monthly*”) et, sur la moitié inférieure de la même page, l'adresse du magazine :

¹⁶⁰ Sappho 12 Volume 8, novembre 1981.p.3.

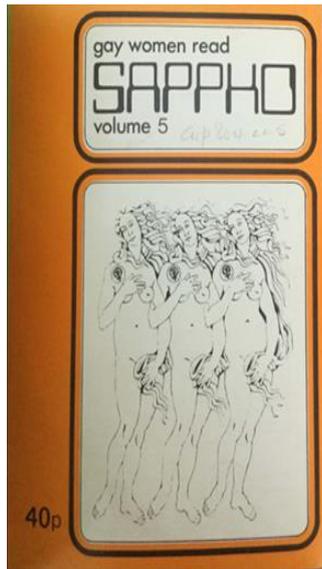


Figure 23 Sappho 3 Vol 5 1977

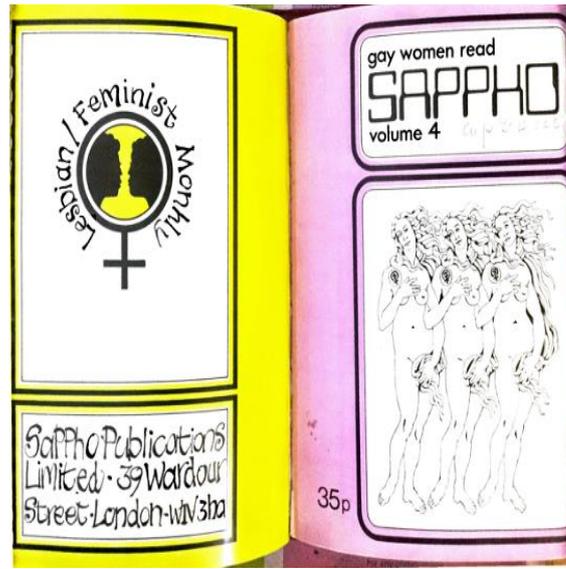


Figure 24 Sappho Vol 4

La troisième et dernière édition incluait les trois derniers volumes, allant de février 1979 à novembre 1981. Contrairement aux deux premières éditions qui étaient au format A6, la troisième édition était publiée au format A4, entièrement en papier jaune avec le titre, le contenu du numéro affiché sur la couverture et une photo différente à chaque numéro :

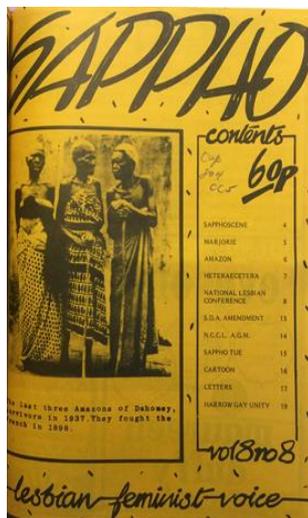


Figure 25 Sappho 8 Vol 8 1981



Figure 26 Sappho 3 Vol 7 1979



Figure 27 Sappho 6 Vol 7 1980

Fowaad et *Speak Out* étaient publiés sous forme de bulletin avec une mise en page semblable aux numéros de *Shrew* d'après décembre 1971. La liste du

contenu est, pour la plupart de ces bulletins, mentionnée dans les premières pages avec un titre reflétant la thématique principale du numéro. Contrairement aux autres publications, ces bulletins étaient produits entièrement en noir et blanc avec très peu d'illustrations, excepté sur les couvertures :



Figure 28 Fowaad 7 1980



Figure 29 Fowaad 1 1979

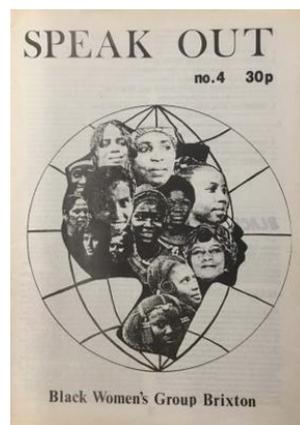


Figure 30 SO 4



Figure 31 SO 2

Ces différentes publications étaient beaucoup moins axées sur les images que les magazines féminins, par exemple. D'ailleurs, comme le souligna Pat Kahn, une typographe indépendante qui travaillait pour *Spare Rib* de 1973 à 1981, les femmes avaient beaucoup de choses à dire et, de ce fait, les pages étaient « lourdes de mots »¹⁶¹. Le choix des images était bien étudié : d'une part pour être en accord

¹⁶¹ "The Process of Designing *Spare Rib*." *The British Library*, The British Library, 16 Apr. 2015, <https://www.bl.uk/spare-rib/articles/the-process-of-designing-spare-rib>

avec les valeurs des publications et, d'autre part, pour compléter les écrits qui étaient souvent sur des sujets ignorés tant dans les magazines féminins que dans la presse généraliste. Ces publications réussissaient à trouver un langage visuel qui contredisait les stéréotypes des femmes comme femmes au foyer ou comme objets sexuels en mettant en avant l'image des femmes protagonistes à différents moments de la vie. Pour Tessa Jordan, ce format adopté par plusieurs périodiques féministes avait une « esthétique d'amateur ». En effet, les éditrices n'avaient que des expériences minimales dans l'édition et avaient des ressources limitées. Cependant, il s'agissait surtout d'un choix esthétique intentionnel pour résister à l'image brillante des périodiques grand public selon Tessa Jordan ¹⁶².

Si les choix esthétiques des magazines comme *Spare Rib*, *Women's Voice* ou *Red Rag* étaient en partie intentionnellement anticonformistes dans le but de détrôner l'image traditionnelle des femmes, les motifs étaient autres pour les activistes noires. Natalie Thomlinson souligna que les périodiques des activistes noires s'adressaient à un contre-public féministe. En effet, dès la fin des années 1970, les activistes noires critiquèrent les féministes blanches dont les préoccupations ne reflétaient pas nécessairement les besoins des femmes noires. Par conséquent, grâce à *Fowaad* et à d'autres publications, les activistes noires se créèrent un espace pour contester les pratiques racistes en général et dénoncer le mouvement des féministes blanches. Dans ces cas, le choix des images ne cherchait pas à contrer les stéréotypes sexistes des femmes, mais à mettre en avant les femmes noires au sein d'un mouvement féministe majoritairement blanc. Le côté « esthétique amateur » des bulletins des activistes noires était en grande partie lié au fait que, contrairement aux femmes blanches, de nombreuses femmes noires n'avaient pas assez de temps à consacrer à la production des bulletins ni les moyens économiques d'y contribuer¹⁶³.

¹⁶² Jordan, Tessa. "Branching Out: Second-Wave Feminist Periodicals and the Archive of Canadian Women's Writing." *ESC: English Studies in Canada* 36 (2010): 63 - 90.

¹⁶³ Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4 2016.pp. 432-445.

2.3.3 Les lignes éditoriales des périodiques

Ces publications apparaissaient toutes pendant la deuxième vague du féminisme britannique, avec différentes lignes éditoriales. En effet, les choix éditoriaux des périodiques reflétaient les divers courants féministes de l'époque.

L'identité de *Shrew* résida dans la nature de son fonctionnement et dans son contenu varié qui sensibilisait les lecteurs et les lectrices aux aspects de la féminité traditionnelle diffusés dans les magazines commerciaux. Contrairement aux publications grand public, la production de *Shrew* fut le fruit d'un effort collectif qui variait d'une édition à une autre. Par conséquent, *Shrew* proposait une palette de courants féministes basés sur différentes pensées politiques et philosophiques. En effet, les groupes qui produisaient *Shrew* étaient unis par des intérêts communs en matière de droits des femmes et d'égalités entre les sexes. Cependant, chacun avait sa propre approche politique et utilisait *Shrew* pour exprimer sa propre lecture de l'engagement féministe. Victoria Bazin nota que « l'identité discursive de *Shrew* était assurée non pas par son articulation du féminisme (qui était sans cesse contestée et déstabilisée), mais plutôt par son opposition farouche à la féminité hégémonique¹⁶⁴. » Selon elle, les collectifs qui produisaient *Shrew* reconnaissaient souvent leur position privilégiée en tant que femmes blanches appartenant à la classe moyenne¹⁶⁵.

Certains groupes exprimaient explicitement leur théorie féministe, comme *Radical Feminist Shrew*, alors que, pour d'autres il fallait se fier au contenu présenté qui en disait beaucoup sur l'affiliation politique et la vision féministe du collectif¹⁶⁶. En dépit des différents groupes qui participaient à la production de *Shrew*, les valeurs socialistes étaient évidentes dans le magazine d'une part pour la manière dont la production était partagée et d'autre part pour le contenu qui reconnaît plusieurs formes d'oppression comme la classe et la race.

¹⁶⁴ Bazin, Victoria. *Miss-Represented? Mediating Miss World in Shrew Magazine, Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016. pp. 412-431. "Shrew's discursive identity is held in place not by its articulation of feminism (which is repeatedly contested and destabilized), but rather by its strident opposition to hegemonic femininity."

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Shrew* 2, volume 5, avril 1973.

Si *Shrew* présentait une mosaïque de courants féministes, les autres publications adoptèrent une ligne éditoriale propre à chacune. Dès le premier numéro, le collectif définit *Red Rag* comme un magazine de libération des femmes explicitement marxiste féministe né du MLF¹⁶⁷. Les membres du collectif y présentaient un aperçu de leurs intentions pour le lancement de *Red Rag*. Ils les développaient, les argumentaient et les expliquaient dans des articles de ce premier numéro et des suivants. Le magazine visait un changement révolutionnaire qui serait marqué par la fin du capitalisme et l'instauration du socialisme. En dépit du caractère marxiste de cette déclaration, le magazine adoptait une position critique à l'encontre des pratiques du mouvement ouvrier. Le collectif rejetait en effet la perspective du parti selon laquelle les intérêts des femmes étaient traités d'une façon « générale » :

“In many respects the working-class movement already accepts the principles of women’s rights. But accepting principles is one thing and doing something about them is quite another. [...] The trade union movement is virtually silent about the discrimination which excludes women from many jobs. [...] It is argued by some that there is no need for a women’s liberation movement, that any issues of concern can be dealt with by the movement in general. But ‘in general’ we’ve been getting trodden on for a very long time!”¹⁶⁸

Les membres du magazine contestaient tout ce qui niait le droit des femmes à être libres. Leur but était de contribuer à la construction d'une alliance entre les femmes et le mouvement de la classe ouvrière. Le magazine offrit une explication marxiste de l'oppression des femmes, mais aussi des moyens pour la combattre et la surmonter. *Red Rag* déclara soutenir toutes les travailleuses et toutes les femmes qui cherchaient à construire une nouvelle société, et aspiraient à un changement de leur style de vie et des relations familiales et personnelles. Le magazine se déclara ouvert à toutes les femmes travailleuses à l'intérieur et à l'extérieur du MLF, aux

¹⁶⁷ “Declaration of Intent”. *Red Rag* 1, 1972. p.2.

¹⁶⁸ *Ibid.*

marxistes et aux non-marxistes tout comme aux politiques et aux non-politiques¹⁶⁹.

Dans le premier numéro, les membres présentèrent le but de la création du magazine à travers lequel on comprend qu'elles adoptaient une ligne éditoriale marxiste socialiste, sans définir pourtant leur perception féministe. C'est au quatrième numéro qu'elles expliquèrent ce qu'elles entendaient par être féministe marxiste et clarifièrent davantage leur position politique. Elles commencèrent par souligner que le magazine n'était pas associé au parti communiste et que son collectif ne se limitait pas aux partisans, mais comprenait aussi des féministes de différentes idéologies. Elles définirent ainsi leur féminisme :

“We are feminist first and foremost because feminism is the political movement which emerges as women’s response to their own oppression. The material base for this oppression is men’s real power and privilege, that is, their economic, social, cultural, and psychological dominance. [...] we have realised first of all that experiencing, and understanding will not by themselves change the situation, and secondly that women’s oppression is only part of a class and racist society whose total formation we must understand if we wish to change it. Women’s oppression is only one contradiction amongst a multiplicity of contradictions, to understand a part of which we must understand the whole. It is from this point of view that we emphasise the importance of the study of Marxism since it is the theoretical instrument for analysing the contradictions of an advanced capitalist society¹⁷⁰.”

Dans leur perception d'un féminisme marxiste, le collectif donna une nouvelle identité au marxisme en dehors de la gauche traditionnelle qui eut une approche féministe focalisée sur le capitalisme comme seule source d'oppression. Le collectif s'engagea même à une exploration critique des théories féministes comme le féminisme radical, mais aussi le féminisme marxiste afin de promouvoir un débat permanent sur la théorie et la pratique de la libération des femmes¹⁷¹. Contrairement au féminisme marxiste traditionnel, le collectif de *Red Rag* diffusa

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ “*Editorial*”. *Red Rag* 4, juillet 1973. p1.

¹⁷¹ *Ibid.*

un féminisme marxiste conscient de la manière complexe dont les femmes étaient opprimées.

À partir du numéro 11 publié en 1976, le collectif de *Red Rag* changea et les membres annoncèrent certaines modifications concernant la façon de traiter les sujets dans le magazine¹⁷². De plus, on peut noter un changement idéologique, de marxiste à socialiste :

“...we want Red Rag to become a forum for the arguments, analyses, and complex theoretical studies essential to the building of a mass socialist feminist movement. We guess that the lack of clarity which exists on the collective as to what constitutes our theoretical and strategical base as both feminists and Marxists is a problem for the women’s movement as a whole; it is only through socialist feminists using Red Rag to help in creating this base that the journal will remain a viable and necessary project¹⁷³.”

En effet, Rosalind Delmar souligna que, dans les quatre derniers numéros publiés entre 1976 et 1980, le terme « marxiste-féministe » fut rarement utilisé par rapport au terme « socialiste-féministe »¹⁷⁴. Contrairement à *Red Rag*, *Women’s Voice*, connu comme le magazine féminin du parti socialiste, adopta un positionnement éditorial socialiste pendant toute la période de sa publication. Dès le premier numéro, le collectif annonça que le magazine était socialiste dans son approche où la libération des femmes était perçue en association avec une société socialiste qui ne pouvait être construite sans un changement de la situation des femmes :

“Women’s voice will be socialist in its approach. Because the society we live in is geared towards profits and towards human needs, we cannot radically change women’s situation in this society. Only a socialist society can begin to do this. And

¹⁷² “Editorial”. *Red Rag* 11, automne 1976. p.2.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*, juillet 2020.

*socialism cannot be built without women; without our struggles to change our lives as workers, as mothers, as wives*¹⁷⁵.”

Au début des années 1970, près de neuf millions de femmes travaillaient, ce qui représentait un tiers de la population active en Grande-Bretagne¹⁷⁶. Selon le collectif du magazine, dans le grand débat sur la libération des femmes, la situation de ces femmes de la classe ouvrière était rarement mentionnée¹⁷⁷. De ce fait, *Women's Voice* était produit pour combler ces lacunes¹⁷⁸. C'étaient ces femmes-là précisément qui intéressaient *Women's Voice* qui tentait d'examiner et de discuter de leurs problèmes en utilisant une théorie socialiste.

Comme la plupart des publications féministes, *Spare Rib* adopta un positionnement éditorial engagé contre la presse féminine, qui était perçu par les féministes comme aliénante pour les femmes. Cependant, contrairement à *Red Rag* et *Women's Voice* qui visaient particulièrement les femmes de la classe ouvrière, *Spare Rib* déclara s'ouvrir à un plus large public. Dans son manifeste, les créatrices expliquèrent le positionnement éditorial du magazine, déclarant ne pas se limiter à une élite militante, mais cherchant à toucher toutes les femmes : « *Spare RIB will reach out to all women, cutting across material, economic and class barriers to approach them as individuals in their own right* ¹⁷⁹. » L'utilisation du pronom « *We* » reflétait la notion de « *sisterhood* » (sororité) qui dépassait les identités sociales et raciales. Le magazine signala adopter une ligne éditoriale accommodante¹⁸⁰. On peut le comparer à *Shrew* dans le sens où il offrit une image élargie du féminisme britannique. En effet, *Spare Rib* s'est progressivement intéressé à différents courants féministes comme le féminisme noir et le féminisme lesbien, mais il a également mis l'accent sur les travailleuses, ce qui affirmait son positionnement féministe socialiste.

¹⁷⁵ *Womans Voice* 1, juillet/août 1972, p.2.

¹⁷⁶ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.10.

¹⁷⁷ *Womans Voice* 1, juillet/août 1972, p.2.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ "Facsimile of *Spare Rib* Manifesto." *The British Library*, The British Library, 6 May 2015, <https://www.bl.uk/collection-items/facsimile-of-spare-rib-manifesto>

¹⁸⁰ *Ibid.*

Pendant les années 1970, les féministes lesbiennes commençaient à avoir plus d'affinités avec le MLF par opposition au Mouvement de libération des homosexuels, qui, dominé par les hommes, portait peu d'intérêt aux questions touchant les femmes¹⁸¹. En réponse au patriarcat et à la misogynie qui engendrait en partie l'oppression des femmes, les lesbiennes prirent leur cause en main par le biais de différents moyens, dont la publication de *Sappho* qui eut une ligne éditoriale pro lesbien et féministe. *Sappho* avait des préoccupations diverses, mais cherchait principalement à donner la parole aux femmes lesbiennes britanniques qui luttait contre une société homophobe. *Sappho* permettait à ces femmes de se faire entendre et de trouver du réconfort et du soutien. Il était également destiné à éduquer la société sur les réalités du lesbianisme et à soutenir les causes féminines¹⁸². Les membres du collectif souhaitaient que *Sappho* parlât pour les lesbiennes par les lesbiennes dans leur diversité, tout en déclarant que le magazine adoptait un militantisme de classe moyenne¹⁸³. Ainsi, le collectif présenta *Sappho* comme un magazine à la fois lesbien radical, progressiste-conservateur, libérateur et marxiste :

“Sappho will be militantly middle-class. Sappho will be subversive by questioning our conformist tenets. Sappho will be Radical Rave...Red Tory...Blue Labour...Liberal Life-Ladies...Marxist Mummies...Homo-emotional to the nth¹⁸⁴.”

À l'opposé des majorités des magazines féministes, *Fowaad* et *Speak Out* adoptèrent une ligne éditoriale axée sur la théorie des activistes noires qui n'était pas ouvertement féministe. Comme le mouvement des activistes noires, ces publications étaient principalement vouées à des questions relatives au racisme auquel faisait face la communauté noire en général plutôt qu'à des débats sur le

¹⁸¹ “Feminism and Lesbian Politics.” *Glasgow Women's Library*, <https://womenslibrary.org.uk/explore-the-library-and-archive/lgbtq-collections-online-resource/feminism-and-lesbian-politics/>

¹⁸² *Sappho (Magazine, 1972- 1981)*, www.grassrootsfeminism.net/cms/node/522.

¹⁸³ *Sappho* 1 Volume 1 1972. pp.3-4.

¹⁸⁴ *Ibid.*p.3.

patriarcat ou sur la politique de la personne. *Fowaad* et *Speak Out* placèrent l'oppression des femmes noires dans un cadre marxiste :

“As Women, our labour has always been both under-paid and under-valued. It is therefore hardly surprising that BLACK WOMEN have been the first to lose our jobs when firms have decided to reduce their work force in the interest of profits. Our situation has been further aggravated by the closure of so many nurseries, forcing us back into the home to do unpaid labour which Capitalism relies on¹⁸⁵.”

“The situation forces black people into the worst paid jobs, poorest living conditions and limited educational opportunities. For black women the situation is much worse. We are faced to take on the worse paid jobs under the worse conditions in order to help maintain our families¹⁸⁶.”

Natalie Thomlinson souligna que la politique marxiste du mouvement du *Black Power Party* influença considérablement l'analyse initiale des activistes noires sur l'oppression des femmes comme conséquence de leur position économique¹⁸⁷. Alors que *Fowaad* garda une ligne éditoriale marxiste sans lier les problèmes des femmes à la domination masculine, *Speak out* déclara son orientation socialiste à partir du numéro quatre :

“The other viewpoint is socialist feminism, which we in the Brixton Black Women's Group hold. To us it is clear that while male dominance goes back a long way, women's oppression today is inextricably linked with the whole system of class oppression...¹⁸⁸”

Dans l'éditorial, *Speak Out* expliqua que des facteurs idéologiques et

¹⁸⁵ *Fowaad* 4, février 1980. *Editorial*.p.1.

¹⁸⁶ *Speak Out* 1. *Editorial*.p.2.

¹⁸⁷ Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016.pp. 432-445. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301129>

¹⁸⁸ *Editorial-Black Feminism. Speak Out* 4.p.4.

culturels, économiques et politiques contribuaient à l’oppression des femmes¹⁸⁹. Le collectif reconnaît l’oppression sexuelle des femmes et établit que le genre signifiait « la division, l’inégalité et l’infériorité intériorisée » :

“The meaning of “woman” and “man” in social terms is what we call gender. The female is conditioned into passivity, submission and emotional dependence and the male into self-assertiveness, dominance and independence in the process of socialization. As woman, our consciousness is formed in the conditions of subordination and oppression¹⁹⁰.”

Contrairement aux autres publications féministes blanches *Fowaad* et *Speak out* ainsi que d’autres périodiques publiés par des femmes noires comme *We Are Here* et *Mukti* furent produits autour de la théorie d’intersectionnalité qui soutenait que l’oppression des femmes était fondée sur le sexe, la race et la classe. Cependant, à la différence de *Fowaad* et de *Speak out*, les périodiques *We are Here* et *Mukti* adoptèrent une ligne éditoriale féministe plus marquée et se concentrèrent sur les mêmes sujets qui préoccupaient les féministes blanches, comme la sexualité, le lesbianisme et l’oppression causées par les hommes¹⁹¹. Ces débats pratiquement introuvables dans *Fowaad* et *Speak out*, étaient discutés ouvertement dans ces publications, en soulignant comment ces questions étaient traitées différemment par les femmes noires ou blanches¹⁹².

Influencées par différents courants féministes, ces publications adoptèrent une ligne éditoriale spécifique. À travers une théorie socialiste, marxiste, lesbienne ou encore intersectionnelle, les périodiques fournissaient des analyses et des visions diverses sur la libération des femmes. De ce fait, le contenu était, dans une certaine mesure, différent d’une publication à une autre.

¹⁸⁹ *Ibid.* p.1.

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ Thomlinson, Natalie. ‘Second-Wave’ Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016. pp. 432-445. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301129>

¹⁹² *Ibid.*

2.3.4 Les thématiques abordées dans les périodiques

Ces publications tentaient de traiter différentes thématiques afin de dénoncer au mieux l'oppression des femmes. Néanmoins, l'étude des périodiques a révélé que certains sujets étaient récurrents. En effet, l'éducation, la santé ou encore le travail constituaient les questions les plus visibles. Cependant, leur traitement et leur fréquence différaient selon la ligne éditoriale. Par exemple, la situation des femmes dans le milieu professionnel était un sujet dominant pour *Women's Voice* et *Red Rag*, mais il apparaissait moins souvent dans les autres périodiques (en quantité comme en fréquence). Par ailleurs, certaines publications se focalisaient sur une thématique en particulier lorsque d'autres brassaient un plus large nombre de sujets. Par exemple, alors que *Sappho* s'intéressait principalement à la vie des femmes lesbiennes, d'autres périodiques comme *Spare Rib* ou encore *Shrew* traitaient aussi le lesbianisme au milieu de nombreux autres sujets, allant du travail jusqu'aux productions artistiques. De même, l'éducation, la santé ou encore la sexualité faisaient l'objet de certains articles dans les pages de *Red Rag* et *Women's Voice*, mais ils n'y représentaient pas des thématiques régulières comme dans *Spare Rib*.

Les bulletins des activistes noires traitaient des thématiques similaires à celles traitées dans les magazines des féministes blanches mais sous un angle différent, afin de refléter d'une part la situation particulière des femmes noires et d'autre part la situation des communautés noires en général (2.3.4.1). Cette section donne un aperçu sur les sujets les plus traités dans l'ensemble des périodiques : la santé et la sexualité des femmes (2.3.4.2), le travail (2.3.4.3), l'éducation (2.3.4.4), la situation des femmes à l'échelle internationale (2.3.4.5) et divers autres sujets (2.3.4.6).

2.3.4.1 *Fowaad* et *Speak Out* : un contenu axé sur la population noire en général

Le contenu de *Fowaad* et de *Speak out* se démarqua des autres magazines par le traitement de questions spécifiques à un groupe distinct de la population

britannique, soit les noirs en général et les femmes noires en particulier. En effet, contrairement aux autres périodiques qui publiaient principalement, si ce n'est exclusivement, du contenu relatif aux femmes, *Fowaad* et *Speak out* fonctionnaient comme une source d'information et discutaient les divers sujets touchant les femmes et les hommes noirs. *Speak Out* fournit un contenu plus théorique que *Fowaad* à travers lequel diverses positions politiques furent débattues et où l'anti-impérialisme, l'anticapitalisme et l'antiracisme furent souvent traités¹⁹³. *The BBWG* précisa que ces questions étaient essentielles dans l'étude de l'oppression des femmes noires :

“It is therefore impossible for us to consider the oppression of women separately from the international oppression by imperialism of our countries of origin, and our experience even here in Britain, of racism which moulds the life of our whole community. Yet we are also aware that overthrowing the whole capitalist and imperialist system does not automatically bring about an end to women's oppression. It is a specific and complex issue which needs to be addressed and dealt with directly, if it is to be dealt with effectively¹⁹⁴.”

Ces deux bulletins avaient tendance à se concentrer sur des problèmes plus larges qui affectaient le groupe noir en général. À l'instar du mouvement des femmes noires, ils se focalisaient sur la dénonciation du racisme de l'État britannique. Le sujet le plus traité dans ces bulletins était l'impact de la législation britannique sur la population noire et en second lieu l'éducation des enfants noirs. Dans les pages de *Fowaad* on peut lire des comptes rendus détaillés sur les campagnes organisées contre les lois migratoires et les cas d'expulsion. Ils traitaient notamment de la *Sus Law* et du *Census Test* de 1979, mais aussi de leurs impacts sur la population noire. De manière similaire, *Speak out* se concentrait sur le racisme inhérent à la législation britannique. À titre d'exemple, les lois sur l'immigration, *The Child Benefit Act* et la *Green Paper on Citizenship And*

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Speak Out* 4, p.4.

Nationality étaient examinés comme étant des législations racistes qui devaient être critiquées.

Contrairement à *Spare Rib*, *Shrew* ou encore à *Women's Voice* qui publiaient du contenu contestant l'image traditionnelles des femmes et promouvant l'égalité entre les sexes, *Speak Out* et *Fowaad* présentaient un contenu axé sur la communauté noire dans son ensemble et pas spécifiquement féministe. Ce choix de sujets était principalement représentatif des origines du mouvement des femmes noires qui s'inscrivaient dans le mouvement des noirs plutôt que dans le mouvement féministe¹⁹⁵. Dans l'interview réalisé en décembre 2021, Stella Dadzie détailla que beaucoup des activistes noires se réunissaient en tant que femmes noires préoccupées par la situation de leurs communautés et pas nécessairement en tant que féministes¹⁹⁶. Elle ajouta que, bien que des questions comme l'immigration et l'éducation avaient un impact profond sur les femmes noires, les activistes s'organisaient dans l'idée que leur militantisme devait profiter à l'ensemble de la communauté, et pas seulement aux femmes. Des mesures telles que la *Sus Law* et les brutalités policières qui affectaient principalement les hommes noirs avaient également un impact sur les femmes noires bien que celui-ci n'ait pas toujours été explicité dans les articles de *Fowaad*. Néanmoins, d'autres raisons expliquaient que les activistes noires n'optaient pour un contenu féministe, dont le rejet même du terme « féministe », seront développées dans la dernière partie de ce travail.

2.3.4.2 La sexualité et la santé des femmes

La sexualité des femmes constituait un thème tabou et rarement traité dans les médias britanniques. Ce sujet était particulièrement ouvertement discuté dans *Spare Rib*. En partageant leurs histoires personnelles pendant les réunions des groupes de sensibilisation, les femmes trouvaient un écho chez les autres et tiraient la conclusion que « le personnel est politique ». Alors que le MLF encourageait la libération de la parole sur la sexualité féminine, les pages de *Spare Rib* en servaient de caisse de résonance. Le contenu de *Sappho*, lui, était principalement axé sur les

¹⁹⁵ Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016.pp. 432-445. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301129>

¹⁹⁶ Dadzie, Stella. Interview via Zoom. 12 décembre 2021. Annexe 5.

questions des femmes lesbiennes et servait de forum pour les femmes du Royaume-Uni et d'ailleurs. Chaque page de *Sappho* révélait une expérience et des problèmes différents auxquels les lesbiennes étaient confrontées et des débats divers, comme la remise en question de la pression sociale et familiale à se marier et à avoir des enfants.

Si ce sujet était occasionnellement abordé dans les autres périodiques, il n'a jamais été traité dans les bulletins des femmes noires. Natalie Thomlinson expliqua cette omission par la complexité de la politique lesbienne au sein de la communauté noire, souvent socialement conservatrice en matière des droits des homosexuels¹⁹⁷. Ce n'était qu'au début des années 1980 que la sexualité des femmes prit place dans les discours de certaines activistes noires. Dans l'éditorial du mois de décembre 1983, *The BBWG* exposa quelques contradictions de l'organisation, notamment sur le sujet de la sexualité¹⁹⁸. En tant que membres fondateurs de *OWAAD* elles expliquèrent que la question de la sexualité des femmes noires était liée à la façon dont l'impérialisme structurait leur vie. En reliant la sexualité des femmes à l'ensemble complexe des relations sociales de classe, de race et de genre, les activistes noires souhaitaient éviter que leur organisation ait une orientation sexuelle. D'autre part, elles voulaient démontrer que la dépendance sociale, psychologique et émotionnelle aux hommes conduisait à un féminisme différent de celui des femmes blanches :

“Our argument was that imperialist relations structured and determined, not only our role in production-in factory and field-but that these relations also determine the emotional, sexual, and psychological aspects of black women’s lives. Consequently, we could only understand our sexuality in terms of the interplay between, on the one hand, class and race relations, and on the other, those relations between men and women. It was inevitable, therefore, that the specificity

¹⁹⁷ Thomlinson, Natalie. ‘Second-Wave’ Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016. pp. 432-445. <https://doi.org/10.1080/09574042.2017.1301129>

¹⁹⁸ *Editorial on Black Women Organising. Speak Out 5*, décembre 1983. pp.5.6.

*of our social, psychological and emotional dependence on men would lead to a different kind of feminism from that of white European women*¹⁹⁹.”

Par ailleurs, pendant longtemps, certaines activistes noires craignaient de parler de la sexualité, car cela pouvait être considéré comme un manque de sérieux par les hommes noirs. Le *BBWG* souligna que ceci illustre, ironiquement, la dépendance des femmes envers les hommes, c’est-à-dire des questions liées à la sexualité et à l’oppression des femmes²⁰⁰. Par ailleurs, certaines femmes noires pensaient que les questions de sexualité et de genre relevaient des préoccupations des féministes blanches, avec qui elles étaient en désaccord. Elles les considéraient comme des sujets « de luxe » par rapport à des questions vitales pour les femmes noires et pour la communauté noire en général, comme l’accès à l’emploi et à l’éducation²⁰¹. Ces éléments expliquaient en partie l’absence de contenu sur les lesbiennes noires et sur la sexualité des femmes en général dans les pages de leurs bulletins.

La santé, tout comme les autres problématiques majeures qui émergeaient d’une société majoritairement patriarcale, était traitée dans les périodiques. Les femmes cherchaient à s’approprier le contrôle et la connaissance de leurs corps indépendamment des hommes, des institutions religieuses et de la législation gouvernementale tout en étant en phase avec la révolution sexuelle. La couverture du sujet de la santé par ces périodiques se caractérisait par une approche distinctement féministe. Jamais encore la santé des femmes n’avait été abordée comme le faisaient ces publications. *Spare Rib* plaça les témoignages des femmes au centre de son contenu. Par exemple, alors que le cancer du sein est un sujet aujourd’hui démocratisé, ce n’était pas le cas pendant les années 1970. Dans son témoignage en 1975, Lin Layram détailla son expérience dans l’espoir d’aider les autres femmes à éviter certaines blessures et humiliations qu’elle avait vécues²⁰². Dans un article intitulé « *Sterilization* » (1975)²⁰³, Sue O’Sullivan parla

¹⁹⁹ *Ibid.* p.5.

²⁰⁰ *Ibid.* p.6.

²⁰¹ Dadzie, Stella. Interview via Zoom. 12 décembre 2021. Annexe 5.

²⁰² *Spare Rib* 37, juillet 1975, p.12.

²⁰³ *Spare Rib* 33, mars 1975, p.10.

ouvertement de son expérience de stérilisation en insistant sur le fait que chaque femme devrait avoir le contrôle sur sa fonction reproductrice. En partageant ainsi leurs expériences personnelles en détail et sans contraintes, les femmes prenaient conscience que la santé était conditionnée à un contexte social et qu'un changement radical était nécessaire.

Dans *Sappho* aussi, on trouve certains articles sur le cancer du sein dans le but de sensibiliser les femmes à cette maladie ainsi que des textes sur la question de l'avortement qui était au cœur du discours féministe²⁰⁴. En effet, le mouvement féministe s'est fortement mobilisé pour la liberté de la contraception et l'avortement, un sujet souvent retrouvé dans les pages des magazines féministes, mais aussi dans les bulletins des activistes noires. Cependant, ce sujet était traité avec une perspective différente, dans la mesure où : les femmes noires demandaient à la fois le droit à l'avortement et l'interdiction des stérilisations forcées. Stérilisations forcées, car certaines femmes noires se faisaient injecter du *Depo-Provera* (un contraceptif) contre leur gré. Dans un article paru dans le deuxième numéro de *Fowaad* contre le *Corrie Abortion Bill*²⁰⁵, les femmes noires se sont exprimées contre les féministes blanches du MLF qui ignoraient les conséquences graves que pouvait avoir l'avortement gratuit et volontaire sur les femmes noires.

2.3.4.3 Le travail

La situation des femmes dans les milieux professionnels fut principalement traitée dans les pages de *Women's Voice* et de *Red Rag*. Ces magazines se concentrèrent principalement sur les problèmes liés aux femmes de la classe ouvrière. *Red Rag* publia du contenu sur l'égalité salariale, les grèves organisées ou encore l'organisation syndicale comme la campagne des ménagères de nuit²⁰⁶. Ce

²⁰⁴ "Don't gamble with breast cancer". *Sappho* 8 Volume 1, novembre 1972. p.17. "Abortion". *Sappho* 12 Volume 3, mars 1975. p.18.

²⁰⁵ Le *Corrie Abortion Bill* fut introduit en 1979 pour réduire le délai pour l'avortement de 28 semaines de grossesse à 20 semaines et pour restreindre le droit à l'avortement.

²⁰⁶ "Equal Pay". *Red Rag* 1, 1972, p.10. "The night cleaning an assessment of the campaign". *Red Rag* 6. p.3. "Women students and the NUS women's campaign". *Red Rag* 7 c.1974. p.19. "Strike: Whittington Hospital 1973". *Red Rag* 4, juillet 1973. p.10.

magazine contenait aussi une partie importante d'étude théorique où on peut lire plusieurs réflexions sur le MLF ou encore sur les femmes et l'économisme²⁰⁷. De la même façon, *Women's Voice* fut avant tout un magazine pour les femmes de la classe ouvrière. Il assura une couverture médiatique des luttes pour le droit au travail, pour un salaire égal à travail égal, contre l'augmentation des loyers et la hausse des prix. Il traita aussi le double fardeau des femmes qui étaient censées occuper deux emplois, l'un au travail et l'autre à la maison. Par conséquent, il examina leurs besoins et leurs intérêts en tant que femmes au foyer et mères de famille. *Women's Voice* se définit comme un magazine socialiste parce qu'il considérait que la société britannique des années 1970 était axée sur le profit et non sur les besoins humains et que la lutte des femmes pour changer leur vie en tant que travailleuses, mères et épouses était un des piliers importants du socialisme²⁰⁸. *Women's Voice* couvrit de manière exhaustive les luttes des femmes au travail. Chaque numéro ou presque aborda le combat pour un salaire égal. Une grande partie du contenu fut aussi réservée pour couvrir les grèves organisées par des femmes ouvrières et pour discuter de l'importance des syndicats. *Spare Rib* donna aussi la parole à des femmes de différentes professions pour évoquer leur expérience et les divers problèmes rencontrés au sein de leur travail. En mai 1978, dans un article de quatre pages, Amrit Wilson exposa ce que les infirmières noires devaient subir comme racisme et inégalités sur leurs lieux de travail. En effet, les expériences particulières des ouvrières noires imprégnées par le racisme firent également partie du contenu de certains périodiques²⁰⁹.

2.3.4.4 L'éducation

Constatant que les élèves et les étudiants de l'époque, et les filles particulièrement, n'étaient pas impliqués dans les prises de décisions concernant leur éducation, *Spare Rib* ajouta cette thématique à son contenu éditorial donnant une possibilité à ces filles de s'exprimer librement sur ce sujet. Un numéro spécial

²⁰⁷ "Economism and the Question of Women". *Red Rag* 1, 1972, p.4. "What the women's movement means". p.7. *Red Rag* 11 Automne 1976. "What and Why ... Reflections on the Women's Movement". p. 7. *Red Rag* 7 c.1974, "The Fifth Demand?". p.4.

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ Voir la partie 3.

y était dédié, dans lequel les élèves et les enseignantes partageaient leurs expériences du sexisme dans les écoles et expliquaient comment y faire face²¹⁰. D'après Susan Hemmings, membre du collectif de *Spare Rib* entre 1976 et 1982 et auparavant enseignante, la dimension éducative du magazine était au début beaucoup trop généraliste, bien que l'ambition initiale des éditorialistes fût bien de couvrir les parcours éducatifs des filles de différents milieux socioculturels. Mais, rapidement, des articles plus spécifiques furent publiés pour témoigner des situations éducatives des filles noires et de classe ouvrière²¹¹. En effet, les problèmes des élèves noires étaient autres que le sexisme au sein des établissements scolaires. Pendant les années 1970, le racisme du système éducatif britannique a conduit à alimenter et à légitimer l'idée que les enfants noirs étaient moins intelligents que les autres enfants. Ainsi les élèves noirs étaient étiquetés comme étant en dessous du seuil normal sur le plan éducatif et placés à tort dans des écoles nommées *Educationally Sub-normal (ESN)*. L'éducation constituait également un des axes importants du débat pour les activistes noires. La discrimination raciale au sein des établissements scolaires, ainsi que l'impact négatif des projets éducatifs comme « *support classes* » ou « *adjustment units* » pour les élèves noires étaient des sujets abordés dans *Fowaad* et *Speak Out*.

2.3.4.5 La situation des femmes à l'échelle internationale

La sororité (*sisterhood*) était une des caractéristiques clés de la deuxième vague du féminisme. Les féministes utilisaient le terme « sœur » d'une part comme un terme offrant un sentiment collectif d'unité et de finalité et d'autre part, comme un terme reflétant la solidarité du mouvement des femmes et leur lutte commune contre le patriarcat. L'importance de ce sentiment de sororité était traduite dans les publications féministes par des articles traitant de la situation des femmes dans d'autres pays. À l'occasion de l'année internationale des femmes, le collectif de *Red Rag* consacra une grande partie de son numéro 9 (juin 1975) pour discuter de

²¹⁰ *Spare Rib* 75, octobre 1978.

²¹¹ "Girls and Education." *The British Library*. The British Library, 23 Apr. 2015. Web. Voir également le tableau en annexe 10 pour les références à la situation particulière des enfants noires à l'école dans les périodiques.

l'oppression des femmes au Chili, en Argentine, à Cuba, au Dhofar, en Chine, au Vietnam et au Japon²¹². Dans le numéro suivant, le magazine continua en traitant de la situation et des mouvements des femmes en Portugal, en Espagne et en Namibie²¹³. Par ailleurs, le premier numéro du cinquième volume de *Shrew* fut dédié aux femmes du Tiers Monde en Jamaïque, au Mexique et au Brésil. Le collectif de ce numéro souligna que les féministes du MLF étaient conscientes de l'oppression des personnes de la classe ouvrière, des personnes d'ethnie différente et dans d'autres pays. Il reconnaît participer d'une façon directe ou indirecte à l'oppression des femmes dans le Tiers Monde :

“Many women in the Women’s Liberation Movement were aware of the oppression of working-class people, of black people, of Third World people long before becoming aware of our own oppression as women and of the double or triple oppression of women within those other oppressed groups. [...] As women in a developed society, we participate directly or indirectly in the oppression of Third World Women. Women in the Third World are fighting the male imperialism of our society, and the male imperialism within their own society. Changing the oppressive nature of our society is what women’s liberation is about”²¹⁴.

Étant donné que *Spare Rib* et *Women’s Voice* étaient publiés sur une période plus longue et de façon plus régulière que les autres publications, on note un plus grand nombre d'articles sur la vie des femmes dans d'autres pays. Dès le premier numéro pour *Spare Rib*, et à partir du numéro 16 pour *Women’s Voice*, on peut lire plusieurs écrits sur des femmes dans divers pays. Ces articles abordèrent différents sujets, allant de la situation dégradante des travailleuses portugaises, au mouvement féministe en Italie, en Iran, aux États-Unis et dans d'autres pays ou encore les combats que les Palestiniennes menaient pour leur patrie. En dépit du nombre limité des publications des activistes noires, *Fowaad* et *Speak Out* publièrent aussi certains articles sur les femmes dans d'autres pays comme « *World Conference on*

²¹² *Red Rag* 9, juin 1975.

²¹³ *Red Rag* 10, hiver 1975-1976.

²¹⁴ *Shrew* 1 Volume 5.

Women »²¹⁵, « *Nambia Women's Day* »²¹⁶, « *Women and El Salvador* »²¹⁷ et d'autres écrits sur des informations plus générales comme sur l'invasion de la Grenade par exemple²¹⁸. Il en va de même pour *Sappho* qui publia des articles sur les femmes lesbiennes dans d'autres pays comme en Écosse, aux États-Unis, au Danemark, en Allemagne ou encore sur la situation des femmes en Inde²¹⁹. *Sappho* fournit régulièrement à son lectorat des informations sur les contacts des groupes, des réunions et les événements lesbiens à venir au niveau national, mais aussi au niveau international sous le titre *Overseas*²²⁰.

2.3.4.6 Les autres sujets divers

Les sujets mentionnés précédemment étaient ceux qui revenaient le plus souvent avec une fréquence différente selon les périodiques. Néanmoins, d'autres thèmes divers se trouvaient dans les pages de ces publications : permanents, comme la publication des lettres des lectrices et des productions d'artistes féminines, et d'autres occasionnels, selon les événements organisés à l'époque.

Les différents périodiques étaient présentés comme des espaces où les femmes pouvaient s'exprimer librement. Elles pouvaient publier des articles ou envoyer des lettres aux collectifs pour soumettre leurs points de vue sur des sujets différents et interagir avec les membres des collectifs. Les commentaires des lectrices critiquant le contenu des magazines étaient aussi ouvertement publiés et commentés si nécessaire, comme dans l'exemple suivant tiré du volume 5 de *Sappho*, publié en novembre 1976 :

²¹⁵ *Fowaad* 7, novembre 1980. *Reviews-World conference on Women*. p.9.

²¹⁶ *Speak Out* 5, décembre 1983. *Nambia Women's Day*. p.10.

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ *Ibid. Invasion of Grenada*. p.16. *Fowaad* 7, novembre 1980. *World news-Grenada*. p.8.

²¹⁹ *Sappho* 3 Volume 1, juin 1972. "Our problem or theirs?". p.3. *Sappho* 7 Volume 5 1977. "the danish women's movement". pp.6-7. "Gay Berlin". p.27. *Sappho* 9 Volume 5 1977. "American lesbians have custody problems too". pp.21-22. *Sappho* 9 Volume 3 1975. "Scottish lesbian feminists". p.14. *Sappho* 11 Volume 3 1975. "Women in India". p.10-13.

²²⁰ *Sappho* 7 Volume 1 1972. *Sappho* 7 Volume 2, octobre 1973. "Overseas". p.24.

“A Scots subscriber (see *Heteraecetera*) tells us that Sappho’s contents are becoming a little frivolous and boring.” We do not quarrel with her over this expression of opinion, or with any other correspondent who thinks us less than perfect-on the contrary, as we have always insisted, this is your magazine, and yours is the right to criticise, ours the moral obligation to heed whatever is not inconsistent with editorial policy. But what is frustrating is the generalised nature of such rebuke (or sometimes condemnation)²²¹.”

Les lettres publiées présentaient un large spectre de points de vue et d’expériences des femmes de tous âges, origines ou classes sociales. Ces lettres étaient prises en considération dans ce travail, particulièrement celles publiées dans *Spare Rib*, dans la mesure où elles révélaient les débats de l’époque et éclaircissaient dans une certaine mesure la nature du traitement des questions des femmes noires dans les périodiques.

Encourager et exposer la créativité des femmes a toujours été aussi au cœur de ces périodiques. Leur création était en soi un acte artistique. Avec cette démarche ces publications contribuaient à ouvrir une période de prospérité pour la fiction et la poésie féminine. Les périodiques constituaient des plateformes pour promouvoir les écrits et le travail artistiques des femmes dans leur diversité, mais pas seulement. En effet, la production artistique était très intégrée dans la culture du MLF. La musique, la danse, la littérature ou le théâtre étaient des moyens d’exprimer et de pratiquer une réalité culturelle différente où les femmes étaient autonomes, et certainement pas sous le pouvoir masculin. Ainsi, les périodiques présentés rassemblaient le féminisme et les travaux artistiques des femmes en publiant des nouvelles fictions et des poèmes presque à chaque numéro, pour certains. D’autres éditaient des revues régulières sur les travaux créatifs des femmes et des interviews avec les artistes mettant en avant le rôle des femmes artistes au sein du mouvement féministe²²². Il est à noter que les périodiques des activistes noires ainsi que *Sappho* proposaient également un contenu artistique, mais qui visait, respectivement, les

²²¹ *Sappho* 1 Volume 5, novembre 1976. p.3.

²²² *Spare Rib* 79, février 1979, p.36. *Red Rag* 4, juillet 1973.p.18. *Women’s Voice* 1, janvier 1977.p.22. *Shrew* octobre 1970.p.1. *Spare Rib* 46, mai 1976. pp.6-8.

femmes noires et les femmes lesbiennes en particulier.

D'autres sujets étaient traités de façon moins régulière dans les pages des périodiques. Par exemple, les périodiques publiaient occasionnellement des biographies d'anciennes militantes, par exemple celles de Florence Exten Hann par Sheila Rowbotham dans *Red Rag*, ou encore celle de Sylvia Ome Erike et d'Olive Morris dans *Speak Out*²²³. *Shrew* donna l'opportunité aux femmes de vivre l'expérience de la production d'un magazine et de ce fait, le contenu du périodique était très divers. Ainsi, on y trouve des sujets moins courants, comme la psychologie ou les livres pour enfants²²⁴. Tout en incorporant les caractéristiques traditionnelles des magazines féminins, *Spare Rib* réussit à se démarquer par un style éditorial unique. Il parla lui aussi de la beauté, de la mode et de la cuisine, mais sous un angle féministe. Par exemple, dans son premier numéro, une page double fut consacrée au jean, et illustrée par des photos d'hommes et de femmes, de toutes corpulences, qui n'étaient pas nécessairement des modèles professionnels²²⁵. Dans les pages de *Spare Rib* on peut lire des articles sur comment prendre soin de sa peau et de ses cheveux ou encore comment réparer une fenêtre sans l'aide des hommes²²⁶. De la même façon, dans les pages de *Women's Voice* on peut lire une série d'articles traitant des thématiques plus générales qu'on peut qualifier de *consciousness raising* comme « *Facts of life* »²²⁷, « *the price of being female* »²²⁸ ou encore « *Can We Liberate Women* »²²⁹.

Conclusion

Ces périodiques provoquaient sans aucun doute un choc culturel. Leur

²²³ *Red Rag* 5, (sans date, entre 1973 et 1974), "Florence Exten Hann-Socialist and Feminist. p.19. "Tribute to Sylvia Ome Erike 1953-1983". *Speak Out* 5. pp17-18. "Memories of Olive-A very strong and fearless Black sister". *Speak Out* 3. pp9-10.

²²⁴ *Shrew*, avril 1972. *Shrew*, octobre 1973.

²²⁵ *Spare Rib* 1, juillet 1972, pp 19-20.

²²⁶ *Spare Rib* 4, octobre 1972, "Splitting hairs". p.32. *Spare Rib* 2 août 1972, "Face Value- Cleansing, Toning, Moisturising". p.17. *Spare Rib* 3, septembre 1972, "Spare Parts -Broken Windows". p.39.

²²⁷ *Womans Voice* 2, Septembre /Octobre 1972, p.8.

²²⁸ *Womans Voice* 3, Novembre /Décembre 1972, p.8.

²²⁹ *Womans Voice* 4, Janvier /Février 1973, p.6.

aspect revendicatif fut au cœur de leur projet éditorial : ils établissaient une frontière claire entre la presse féminine et féministe. Plus que de simples relais du mouvement d'émancipation des femmes, ces publications constituaient un des principaux organes d'explication et de diffusion des idées féministes et de médiatisation des campagnes menées par les femmes dans toutes leurs diversités. Les périodiques représentaient ainsi une source incontournable sur l'activisme quotidien de ces femmes tout au long des années 1970 et 1980.

Ces périodiques furent forgés par le MLF. En effet, leurs lignes éditoriales, leurs contenus, leurs productions collectives mais aussi leurs relations avec leurs lectrices faisaient écho aux principes du MLF forgés autour du travail en collectivité et de l'adoption du moto : « le personnel est politique ». Un des principaux buts de ces publications était d'être accessible et d'atteindre le plus de femmes possible en servant de porte-voix où toute femme pouvait s'exprimer. De ce fait, la plupart d'entre elles se déclaraient ouvertes aux avis et aux contributions des lectrices. C'est pourquoi les périodiques comportaient de nombreux témoignages personnels et récits rédigés par des femmes impliquées, plutôt que par des journalistes.

Dans l'optique de toucher le plus grand nombre de femmes possible, ces périodiques abordaient une grande diversité de sujets dont certains étaient récurrents, comme la situation des femmes dans les milieux professionnels. Néanmoins, quelques différences essentielles, qu'elles soient contextuelles, éditoriales et/ou esthétiques distinguaient ces périodiques. Par conséquent, ces publications reflétaient une multiplicité de perspectives et d'identités féministes. Par exemple, *Women's Voice* était créé parce que les femmes socialistes n'arrivaient pas à faire entendre leurs voix dans les périodiques du parti socialiste ; la création de *Spare Rib* a eu lieu à la suite d'une rencontre entre certaines féministes, quand *Fowaad* a vu le jour à la suite de la première conférence de OWAAD dans le but de faire circuler l'activisme des femmes noires. Les créatrices des périodiques pouvaient avoir différentes visions de la libération des femmes, ce qui expliquait la diversité des lignes éditoriales, allant du féminisme socialiste, marxiste, lesbien ou encore le féminisme noir. Toutes n'avaient également pas les

mêmes ressources, ce qui a créé certaines différences, qu'il soit question de circulation ou d'aspect physique des périodiques. Comme on l'a vu, la situation et les intérêts différaient entre les femmes noires et blanches. On peut identifier d'autres questions qui intéressaient ces femmes et semblaient diverger comme la revendication de la contraception. Dans les parties qui vont suivre, je vais me focaliser sur deux thématiques principales, celles de l'immigration et du travail parce que c'étaient des questions qui étaient les plus développées dans les magazines. La question de la sexualité, par exemple, ne vient que beaucoup plus tard quand les activistes noires ont reproché aux féministes blanches, parfois rétrospectivement, de s'être battues pour la libération sur l'avortement et la contraception sans en tenir compte de la façon dont ces questions se posaient différemment pour les femmes noires. Dans la dernière partie de ce travail, d'autres différences d'intérêt seront abordées

DEUXIEME PARTIE

LES FEMMES NOIRES ET L'IMMIGRATION

Introduction

Depuis la Seconde Guerre mondiale, les personnes originaires des anciennes colonies britanniques constituaient une véritable source de main d'œuvre bon marché pour assurer les emplois non qualifiés, situés en bas de l'échelle économique. Au début largement promus par la Grande-Bretagne, ces mouvements migratoires venant de tout le Commonwealth devenaient vite embarrassants : la disponibilité des emplois diminuait en quelques années et la Grande-Bretagne n'avait plus besoin d'ouvrier(e)s en raison de problèmes socio-économiques et politiques. Dans ce contexte, les noir(e)s étaient souvent désigné(e)s comme boucs émissaires et, pendant les années 1970, le gouvernement britannique chercha à encadrer l'immigration de deux façons. D'une part, il promulgua des lois antidiscriminatoires visant à une meilleure intégration des immigré(e)s dans plusieurs domaines, tels que le travail et le logement (la loi sur les relations raciales de 1976). D'autre part, il mit en place des législations visant à réduire le flux des immigré(e)s. Le gouvernement britannique durcit non seulement les lois pour l'entrée des immigré(e)s mais il alimenta aussi ces lois avec des règles d'immigration imprécises, voire obscures, afin de facilement justifier leur refus.

Les années 1970 furent principalement marquées par le passage de la loi sur l'immigration de 1971 qui bouleversa la vie des personnes noires et des femmes en particulier. Pourtant, à l'exception du livre *Worlds Apart-Women under Immigration and Nationality Law* publié en 1985¹, la plupart des écrits à propos de l'influence de la politique d'immigration sur la population noire ne prirent pas en compte l'effet qu'elle pouvait avoir sur les femmes. Cela résulte en partie du fait que la majorité des lois n'accordèrent que très peu d'attention aux femmes, dans la mesure où leur statut dépendait souvent de celui de leurs maris. Du point de vue des autorités britanniques et du point de vue du grand public, les femmes asiatiques étaient des femmes au foyer. Cependant, cette vision générale ne reflétait pas nécessairement la réalité des faits, puisque les femmes asiatiques occupaient des

¹ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.

emplois dans le *NHS* ou dans les usines². Bien qu'elles aient joué un rôle important dans la main-d'œuvre migrante, elles étaient perçues par les autorités britanniques comme étant des « opprimées, confinées à la maison et dépendantes émotionnellement et matériellement de leur mari. »³. Ces perceptions existant dans la société britannique concernant les femmes noires et les femmes asiatiques en particulier étaient soutenues par les autorités britanniques, en partie parce que cela facilitait le contrôle de leur immigration. Cependant, cela avait en même temps véhiculé de fausses perceptions, comme, par exemple, la nécessité de la virginité au mariage pour toutes les femmes asiatiques. Ainsi, à la condition de dépendance de leur époux, imposée par certaines législations, s'ajoutaient les conséquences, souvent opprimantes, des lois : de fait, ces femmes subirent une double oppression, en tant qu'étrangères, et en tant que femmes.

Le sujet de l'immigration fut principalement soulevé par les bulletins des activistes noires, *Fowaad* et *Speak Out*, et par *Spare Rib* et *Women's Voice*, analysés dans cette partie. De la même façon que la plupart des questions particulièrement relatives aux femmes noires dont le racisme, l'immigration y fut traitée comme un sujet détaché des préoccupations du MLF dans les années 1970, un peu moins pendant les années 1980. De ce fait, le contenu publié sur l'immigration dans les pages des magazines féministes pendant les années 1970 paraît souvent factuel, sous forme d'article court et ne faisant pas l'objet d'un travail d'analyse. Par exemple, la plupart des références faites à des cas de déportation furent présentées sous forme de court rapport de faits, sans commentaires ni prise de position au sujet de l'incident. En ce qui concerne les bulletins des activistes noires, l'exposition de la situation des femmes face aux procédures d'immigration fut noyée dans un soutien général à la communauté noire. En effet, ces publications abordèrent fréquemment le racisme des lois migratoires et l'effet que ces dernières

² Voir partie 3.

³ Smith, Evan et Marmo, Marinella. "Uncovering the 'Virginity Testing' Controversy in the National Archives: The Intersectionality of Discrimination in British Immigration History." *Gender & History*, vol. 23, no. 1, 2011, pp. 147–165.

pouvaient avoir sur l'ensemble des personnes noires.

Après une présentation nécessaire des différents outils législatifs qui permettent d'éclairer la manière dont les inégalités étaient infligées aux femmes noires (1), cette partie s'intéressera aux différentes références portant sur l'expérience des femmes noires face aux procédures d'immigration relatées dans les pages des périodiques (2). On cherchera à savoir quelles questions furent soulevées, de quelle manière elles furent traitées et quels impacts elles eurent sur la vie des femmes concernées (3). On s'attachera par ailleurs à identifier les éventuelles dissemblances et similarités dans le traitement de ces questions et dans la vision portée sur ces sujets par les différents périodiques. Les différentes procédures d'immigration étant à la fois sexistes et racistes, on tentera de voir dans quelle mesure le caractère intersectionnel de ces discriminations fut pris en compte dans les écrits des périodiques. On pourra alors comparer la perception du sujet entre les magazines féministes et les bulletins des activistes noires. Cela permettra de souligner que, si *Spare Rib* et *Women's Voice* se positionnèrent de façon à dénoncer le racisme, ces magazines ne dénonçaient pas le sexisme.

1 Le contexte législatif britannique

L'immigration en Grande-Bretagne au cours du siècle précédant la Seconde Guerre mondiale fut principalement composée de travailleurs européens blancs (venus d'Irlande, d'Italie ou de Pologne). Bien que ces immigrants aient continué de jouer un rôle important même après la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement britannique se rendit rapidement compte que ce flux d'immigration ne répondait plus suffisamment aux besoins du pays et décida ainsi de se tourner vers une immigration postcoloniale. En conséquence, l'immigration d'après-guerre attira pour la première fois un grand nombre de travailleurs accompagnés de leurs familles, venus d'abord principalement des Caraïbes puis des pays asiatiques (comprenant l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh). Afin de combler les besoins en main-d'œuvre à bas coût pour reconstruire le pays après la guerre, la loi britannique sur la nationalité autorisa dès 1948 tous les citoyens du Commonwealth à entrer librement en Grande-Bretagne⁴. Cependant, dès le début des années 1970, le gouvernement britannique durcit les règles d'entrée dans le pays. Il fit voter une nouvelle loi au parlement pour examiner, clarifier et resserrer les règles d'immigration du Royaume-Uni. La loi sur l'immigration de 1971 refléta la consolidation de la politique migratoire britannique partagée entre la nécessité de faire venir des immigrants des anciennes colonies et une volonté de réduire cette immigration. En dépit des restrictions, le flux d'immigration continua de croître, atteignant un pic en 1972, quand le dictateur ougandais Idi Amin expulsa les Asiatiques africains du pays⁵. Il est à noter qu'en janvier 1973, au moment de l'entrée en vigueur de la loi sur l'immigration, le Royaume-Uni rejoignit la Communauté économique européenne (CEE) (devenue l'Union européenne en 1993). On remarque alors une préférence marquée pour les immigrés(e)s originaires de la CEE, bénéficiant d'une libre circulation, au dépend des migrants

⁴"Race Relations Act" The National Archives, 1 Jan. 1968.

<https://www.nationalarchives.gov.uk/education/resources/citizenship/>.

⁵ Archives, The National. "Commonwealth Immigration Control and Legislation." *The Cabinet Papers*. The National Archives, Kew, Surrey TW9 4DU, 28 Nov. 2008.

du Commonwealth qui subirent le resserrement de la loi de 1971.

Les citoyens du Commonwealth venant s'installer en Grande-Bretagne demeuraient cependant une source de préoccupation politique. En 1976, une nouvelle loi sur les relations raciales fut introduite afin de lutter contre la discrimination raciale et afin de promouvoir l'égalité raciale. En dépit des mesures législatives, la fin des années 1970 et le début des années 1980 furent le théâtre de troubles raciaux traduits par des vagues d'émeutes urbaines. La promulgation de la loi sur la nationalité britannique de 1981, qui entra en vigueur en 1983 et dont le but était de restreindre l'accès à la nationalité britannique, signala un changement de politique d'immigration. Si toutes ces lois, notamment celles sur l'immigration de 1971 (1.1), la discrimination raciale (1.2) et sur la nationalité de 1981 (1.3), eurent des conséquences sur la population immigrée en général, elles eurent un impact souvent différent pour ce qui concernait les immigrantes en particulier.

1.1 L'Immigration Act de 1971

À la suite de la promulgation de La loi sur l'immigration en 1971, le Royaume-Uni fut l'un des rares pays à ne pas accorder le droit d'entrée sur le territoire national à tous ses ressortissants. Ainsi, les citoyens du Commonwealth se confrontèrent aux mêmes restrictions qu'aux non ressortissants demandant à vivre et à travailler en Grande-Bretagne.

La nouvelle loi modifia en effet les modalités concernant les permis de travail et introduisit le terme « *patrial* ». Ce terme fut utilisé pour distinguer les personnes ayant le droit de résider au Royaume-Uni, c'est-à-dire ceux qui avaient une relation ancestrale avec la Grande Bretagne et ceux qui n'en avaient pas (*non-patrials*)⁶. Avant 1971, les autorisations de travail (« *vouchers* ») étaient accompagnées d'un droit de résidence permanent. Cependant, la loi de 1971 sur l'immigration remplaça ce système de « *vouchers* » par des permis de travail

⁶ Hayter, Teresa. *Open Borders: The Case against Immigration Controls*. Pluto Press, 2004. p. 54.

renouvelables. Ainsi, les citoyens des pays du Commonwealth n'étaient autorisés à rester en Grande-Bretagne qu'après y avoir vécu et travaillé pendant cinq ans⁷. Une grande majorité des citoyens les plus « anciens » des pays du Commonwealth tels que l'Australie, le Canada ou la Nouvelle-Zélande remplissaient les conditions, ce qui n'était pas le cas des citoyens issus des « nouveaux » pays du Commonwealth, c'est-à-dire les pays en développement d'Afrique, d'Asie et des Caraïbes qui n'avaient pas les mêmes relations avec le Royaume-Uni. Bien que la condition de la couleur de la peau ne fût pas mentionnée dans le texte de la loi, il était incontestable que les « *patrials* » étaient majoritairement blancs et donc que l'interdiction d'entrée affectait principalement les personnes noires⁸.

À l'instar de toutes les lois d'immigration antérieures, la principale critique portait sur la nuance raciste, exprimée cette fois-ci par la distinction entre « *patrials* » et « *non-patrials* ». Pendant une interview avec la *BBC*, Reginald Mauding, ministre de l'intérieur en 1971, interrogé sur le sujet, nia que le projet de loi ait un lien avec la couleur de la peau : « *Certainly not. Of course, they are more likely to be white because we have on the whole more whites than coloureds in this country, but there is no colour bar involved* ⁹. »

Son avis ne fut pas celui de Vishnu Sharma, secrétaire du *Joint Council for the Welfare of Immigrants*, qui critiqua en ces mots le projet de loi : « *I regard this bill as basically racially discriminatory, repressive and divisive* ¹⁰. » De fait, cette loi était discriminante envers les personnes noires. Elle créa un profond sentiment d'insécurité dans la vie de ces personnes et elle suscita la méfiance à l'égard des intentions du gouvernement. Elle donna l'image que les personnes noires étaient des citoyens de seconde classe, perçues comme indésirables sur le sol britannique. Ce contexte engendra plusieurs manifestations, principalement à Londres, où les gens protestèrent en grand

⁷ Yeo, Colin. "On This Day 60 Years Ago, the First Commonwealth Immigrants Act Came into Effect." *Free Movement*. <https://freemovement.org.uk/on-this-day-sixty-years-ago-the-first-commonwealth-immigrants-act-came-into-effect/>

⁸ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.35.

⁹ BBC ON THIS DAY | 24 | 1971: UK Restricts Commonwealth Migrants." *BBC News*. BBC, 24 Feb. 1971.

¹⁰ *Ibid.*

nombre contre le projet de loi sur l'immigration. À titre d'exemple, le 22 mars 1971, 5 000 personnes manifestèrent contre le projet de loi en marchant jusqu'à Whitehall.¹¹

La loi de 1971 sur l'immigration entra définitivement en vigueur le 1^{er} janvier 1973. Au moment de son adoption en 1971, un certain nombre de procédures, comme les dispositions relatives au rapatriement et les mesures relatives à l'immigration clandestine, entrèrent en vigueur, alors que d'autres attendirent le 1^{er} janvier 1973¹². La façon dont la plupart des procédures devaient être administrées ne fut pas spécifiée dans le texte de la loi sur l'immigration de 1971, mais fut définie dans un autre document appelé « les règles d'immigration » (*The Immigration Rules*). Ces règles constituèrent la principale réglementation concernant l'entrée et le séjour des personnes n'ayant pas le droit de résidence en vertu de la loi sur l'immigration de 1971 (les visiteurs, les étudiants, les travailleurs et les personnes à charge¹³. Elles détaillèrent également les « considérations générales » que le personnel du ministère de l'Intérieur (dont les agents de l'immigration) devait respecter. Elles stipulèrent notamment qu'ils devaient s'acquitter de leurs fonctions sans distinction de la race, de la couleur ou de la religion des personnes qui cherchaient à entrer ou à rester au Royaume-Uni¹⁴. De ce fait, « les règles d'immigration », présentées à la Chambre des communes en octobre 1972, comptèrent parmi les textes législatifs les plus importants de la loi de 1971 sur l'immigration. Il est à noter qu'elles étaient mises à jour régulièrement, et ce jusqu'à aujourd'hui. Ces règles d'immigration permirent également de clarifier et de transmettre des instructions aux agents de

¹¹ Cohen, Steve, et al. *From Immigration Controls to Welfare Controls*. Routledge, 2002.p225.

¹² Norton, Philip. INTRA-PARTY DISSENT IN THE HOUSE OF COMMONS: A CASE STUDY. THE IMMIGRATION RULES 1972, *Parliamentary Affairs*, Volume XXIX, Issue 4, AUTUMN 1976. pp.404-420, <https://doi.org/10.1093/oxfordjournals.pa.a054172>

¹³ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 1-4. « *The rules laid down by the Secretary of State as to the practice to be followed in the administration of this Act for regulating the entry into and stay in the United Kingdom of persons not having the right of abode shall include provision for admitting (in such cases and subject to such restrictions as may be provided by the rules, and subject or not to conditions as to length of stay or otherwise) persons coming for the purpose of taking employment, or for purposes of study. or as visitors. or as dependants of persons lawfully in or entering the United, Kingdom.* »

¹⁴ "Immigration Rules." *Immigration Rules: Introduction - Immigration Rules - Guidance - GOV.UK*, <https://www.gov.uk/guidance/immigration-rules/immigration-rules-introduction#:~:text=Immigration%20Officers%2C%20Entry%20Clearance%20Officers,remain%20in%20the%20United%20Kingdom.>

l'immigration sans nécessairement avoir à les transmettre au parlement. Ceci impliqua que ces instructions ne furent pas officiellement publiées et furent donc ainsi considérées comme secrètes¹⁵ :

« The Rules were also a way to codify, clarify and convey the content of the existing instructions given to immigration officers, not all of which had previously been published, although supplementary instructions and guidance (not inconsistent with the rules) were still permitted to be given to immigration officers without the requirement of laying them before Parliament¹⁶ »

Dans cette affirmation, Jocelyn Hutton faisait référence à un récent jugement daté de 2012 dans lequel la Cour suprême estimait qu'il était illégal de refuser une demande sur la base d'exigences qui ne figuraient pas dans les règles d'immigration¹⁷. Dans un article plus récent publié en 2018, Bruce Mennell fit également brièvement référence à ces instructions secrètes. Il notait qu'une série d'instructions non publiées furent transmises aux agents d'immigration et aux agents d'autorisation d'entrée pour détailler l'application des règles d'immigration¹⁸. Le secret de ces instructions fut également révélé dans le livre *Worlds Apart-Women under Immigration and Nationality Law* publié en 1985, dans lequel sept femmes, majoritairement noires, contestaient le racisme et le sexisme des lois et des pratiques britanniques en matière d'immigration et de nationalité. Elles écrivirent qu'outre les règles d'immigration publiées, il existait des instructions secrètes et non publiées destinées aux agents d'immigration. Ces instructions étaient composées de deux parties, l'une destinée aux agents

¹⁵ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.37. *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.37. Hutton, Jocelyn. *Spouse and Partner Immigration to the United Kingdom : History and Current Issues in British Immigration Policy*, Université du Québec à Montréal, Centre de recherche en immigration, ethnicité et citoyenneté (CRIEC). 2017. p.20.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Mennell, Bruce "Immigration Law Affecting Commonwealth Citizens who entered the United Kingdom before 1973". 2018.p11.

d'immigration à l'étranger et l'autre aux agents des ports et aéroports britanniques. Ces documents fournissaient de plus amples détails sur les critères et les raisons que les agents d'immigration devaient utiliser pour prendre des décisions à l'entrée du pays, et étaient constamment mis à jour par le ministère de l'Intérieur¹⁹. L'application de ces instructions secrètes permit l'apparition de pratiques pour refuser à tort l'entrée des femmes noires dans le pays. En effet, la loi sur l'immigration de 1971 ne donnait pas les mêmes droits aux hommes et aux femmes. Par exemple, les épouses et les enfants de moins de 18 ans devaient être expulsés avec le « chef de famille » si celui-ci était expulsé, mais ce règlement ne s'appliquait pas aux maris des femmes expulsées²⁰. Cette loi fut ainsi sexiste envers les femmes. Les hommes comme les femmes eurent des difficultés à faire venir leurs épouses/époux et fiancés/fiancées. Cependant, les critères d'entrée n'étaient pas les mêmes, comme on l'expliquera ensuite. En dix ans (entre 1973 et 1983), les règles d'immigration concernant l'entrée des maris et des fiancés étrangers furent modifiées quatre fois, notamment afin d'empêcher les femmes noires de faire venir leurs maris en Grande-Bretagne. En s'appuyant sur des déclarations aussi bien racistes que sexistes, les gouvernements successifs ont maintenu cette discrimination à l'égard des femmes pendant des années. Les hommes qui cherchèrent à rejoindre leurs épouses furent considérés comme une menace pour le marché du travail :

« It seems that marriage is being used by many young men of working age as a means of entering, working and settling in this country. This abuse of the concession is inconsistent with the general scheme of Commonwealth immigration control, particularly the employment voucher scheme. The Government have, therefore, decided concession under which male Commonwealth citizens are allowed to settle here in right of their wife must be withdrawn²¹. »

¹⁹ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. p.37.

²⁰ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 5.

²¹Hansard 30 janvier 1969 vol 776 cc366-7W. <https://api.parliament.uk/historic-hansard/written-answers/1969/jan/30/commonwealth-immigration-husbands-and>

A contrario, comme l'exprima Ivor Stanbrook²² lors d'un débat parlementaire en 1976, les femmes étaient par définition dépendantes de leurs maris et devaient donc traditionnellement rejoindre la famille de leur époux. En outre, puisqu'on estimait que les femmes ne contribuaient pas financièrement au ménage, elles n'étaient pas considérées comme une menace pour le marché du travail en Grande-Bretagne :

« It is part of the British way of life for the father to provide a home for the family, and it is the same in India. [...]. There is no rational argument in favour of saying that a wife in another country should be in a position to provide a home for her husband and children. It is contrary to all common sense, human nature and the way of life of both Britain and the sub-continent²³. »

« ...women are not necessarily bound to compete for employment and are unlikely to be breadwinners. [...] This is a fact of life, a common pattern. The majority of women do not threaten the labour market, particularly women from the Indian subcontinent²⁴. »

En effet, la dépendance supposée des femmes vis-à-vis des hommes était reflétée dans tous les aspects de la loi de 1971 sur l'immigration. Le peu de droits accordés à ces femmes était toujours conditionné par leur statut d'épouse. Si ces législations étaient en grande partie basées sur la conviction que les femmes devaient suivre leurs maris, alors les femmes qui cherchaient à entrer en Grande-Bretagne dans ce but n'auraient dû rencontrer aucune difficulté. Cependant, elles furent tout de même confrontées à de nombreux obstacles et restrictions en raison des politiques racistes qui tentaient de réduire au minimum le nombre d'immigrants noirs. En effet, les fiancées étaient supposées être admises en Grande-Bretagne sans

²² Ivor Robert Stanbrook était un politicien du parti conservateur britannique. Il a représenté Orpington en tant que membre du parlement de 1970 à 1992.

²³ Hansard 05 juillet 1976 vol 914 cc964-1094. <https://api.parliament.uk/historic-hansard/commons/1976/jul/05/immigration>

²⁴ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. pp.65-66.

avoir à obtenir une autorisation d'entrée préalable de leur pays d'origine (*The entry clearance system*²⁵). Néanmoins, des refus furent justifiés par des tests de virginité : dans la mesure où, selon les autorités britanniques, les femmes asiatiques n'étaient pas supposées avoir de relations sexuelles avant le mariage, le fait de ne plus être vierge pouvait légitimement être utilisé comme preuve suffisante d'un détournement de la loi et justifier le refus d'autorisation d'entrée sur le territoire britannique aux fiancées non-vierges. Cette pratique illégale devint courante à travers l'interprétation générale du terme « examen médical » dans le texte de la loi d'immigration de 1971. Le recours à cet examen médical fut justifié par l'information erronée selon laquelle la Grande-Bretagne aurait été « inondée » de migrants ayant obtenu l'entrée en Grande-Bretagne en prétendant mensongèrement être fiancés. Se fondant sur une vision homogénéisante, sexiste et raciste selon laquelle les futures épouses sud-asiatiques devaient être vierges, des tests de virginité pseudo-médicaux furent pratiqués sur de nombreuses femmes²⁶.

Parallèlement aux tests de virginité, les femmes et les enfants du sous-continent indien pouvaient également être radiographiés, d'une part, afin de déterminer si les adolescent(e)s ne mentaient pas sur le fait d'avoir moins de 18 ans à des fins de migration²⁷ et, d'autre part, pour vérifier si les femmes étaient assez âgées pour être mères²⁸. Comme pour les tests de virginité, la véracité et l'utilité de ces examens furent mises en doute et, en 1982, il fut prouvé que la pratique des rayons X était non seulement non fiable pour estimer l'âge mais également

²⁵ Depuis les années 1960, des agents d'autorisation d'entrée (*entry clearance officers*) furent employés par les hauts commissaires britanniques dans les pays du Commonwealth et par les gouvernements des territoires coloniaux pour fournir des autorisations/certificats d'entrée (*entry certificate*). La procédure d'autorisation d'entrée avait pour but de vérifier, avant l'arrivée d'une personne au Royaume-Uni, si elle remplissait les conditions d'entrée au pays conformément aux règles d'immigration. Un certificat d'entrée constituait une forme de visa, mais n'était pas appelé ainsi afin de ne pas suggérer que les citoyens du Commonwealth étaient traités comme des étrangers. Mennell, Bruce *Immigration Law Affecting Commonwealth Citizens who entered the United Kingdom before 1973*. 2018.

²⁶ Smith, Evan, et Marmo, Marinella. "Uncovering the 'Virginity Testing' Controversy in the National Archives: The Intersectionality of Discrimination in British Immigration History." *Gender & History*, vol. 23, no. 1, 2011, pp. 147–165.

²⁷ Smith, Evan, et Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014. p.117.

²⁸ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. p.106

dangereuse²⁹.

Les examens médicaux effectués par les agents de contrôle de l'immigration dans les années 1970 furent l'exemple le plus explicite de la manière dont les femmes migrantes, en particulier celles originaires d'Asie du Sud, furent soumises à des examens physiques, souvent humiliants, dans le cadre de la législation britannique. Le gouvernement britannique essayait à chaque nouvelle version de la loi soit de minimiser l'impact de ses politiques d'immigration, soit de légitimer ses méthodes de contrôle pour réduire le nombre d'immigrants illégaux. Les agents d'immigration refusaient donc intentionnellement les demandes d'entrée au pays en ayant recours à des procédures non fiables, comme les tests de virginité et les rayons X. Ces pratiques furent clairement un moyen pernicieux pour empêcher les personnes noires d'entrer en Grande-Bretagne, et du fait qu'elles visaient plus particulièrement les femmes asiatiques, ces pratiques relevaient à la fois du racisme et du sexisme des autorités.

Ces procédures eurent des effets calamiteux sur les communautés noires. Dans un premier temps, les familles se voyaient éclatées entre la Grande-Bretagne et leur pays d'origine. Ces méthodes de contrôle d'immigration encourageaient de fait un rapatriement volontaire, poussant toute personne souhaitant être réunie avec sa famille à quitter la Grande-Bretagne. Dans un second temps, les personnes cherchant à entrer dans le pays, dont les femmes, faisaient ainsi face à l'insécurité, au harcèlement des agents d'immigration, et aux retards interminables dans les traitements de dossiers, accompagnés de la souffrance et de l'indignité personnelles qui y étaient associées³⁰. Les articles publiés dans les périodiques à ce sujet ont révélé une discrimination certaine entre les femmes blanches et les femmes noires face aux procédures migratoires. Cette période de l'histoire britannique fut, de fait, marquée par des contradictions : au moment même où la loi des relations raciales de 1976 luttait contre les formes de discrimination raciale, les immigrantes et les

²⁹ Smith, Evan, et Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014. p.126.

³⁰ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. pp.106-107.

immigrés étaient triés au regard de critères raciaux.

1.2 Le *Race Relation Act* de 1976

L'immigration, particulièrement celle des personnes noires, a longtemps été une question très délicate en Grande-Bretagne. L'hostilité envers les personnes noires commença dans les années 1950 avec une série de violences comme les émeutes à *Notting Hill* et *Nottingham* en 1958. Mais la première législation ne fut introduite qu'en 1965. Cette dernière fut renforcée par la loi des relations raciales de 1968 qui rendait illégal d'interdire l'accès à un logement, à l'emploi ou aux services publics à une personne pour des raisons de couleur, de race, d'origine ethnique ou de nationalité³¹. En août 1972, Idi Amin Dada Oumee décida d'expulser les Asiatiques qui n'étaient pas des citoyens ougandais parce qu'il les considérait comme des "*bloodsuckers*" (sangsues) qui abusaient de la richesse du pays. Environ 80 000 personnes furent forcées de quitter le pays dans un délai de 90 jours. Dans la mesure où l'Ouganda était une ancienne colonie britannique, la plupart des Asiatiques expulsés envisagèrent de s'installer en Grande-Bretagne³². Leur arrivée engendra davantage de difficultés en termes d'immigration et de relation raciale.³³

En 1976, une nouvelle loi sur les relations raciales fut promulguée pour lutter contre des problèmes plus spécifiques de la discrimination raciale dans certains domaines de la vie publique. En effet, elle accorda une protection contre les discriminations fondées sur la race, la couleur, la nationalité, ou l'origine ethnique ou nationale dans les domaines de l'éducation, de l'emploi, du logement, de la formation, d'équipements et de services. Cette loi fut accompagnée par la création de la Commission pour l'Égalité Raciale (*Commision for Racial Equality* (CRE)). Cet organisme non gouvernemental financé par des fonds publics se

³¹ BBC ON THIS DAY | 8 | 1965: New UK Race Law 'Not Tough Enough'. *BBC News*, BBC, 8 Dec. 1965.

³² "BBC ON THIS DAY | 7 | 1972: Asians given 90 Days to Leave Uganda." *BBC News*, BBC, 7 Aug. 1972.

³³ Bristow, Mike. 'Britain Response to the Ugandan Asian Crisis: Government Myths versus Political and Resettlement Realities', *New Community*, vol. 5, No. 3 (Autumn 1976). pp. 265-79.

chargea d'examiner les cas de discrimination raciale et de promouvoir l'égalité raciale.³⁴

Cependant, la loi sur les relations raciales ne se révéla pas être un outil efficace contre l'oppression raciale. D'une part, ce texte de loi ne s'appliqua qu'aux salariés et aux employés. De ce fait, les officiers de police, considérés comme des agents, étaient exemptés de cette loi³⁵. Ceci permit que puissent se produire différents actes de discrimination raciale, dont la violence policière envers les membres des communautés noires. D'autre part, cette loi ne garantissait aucune équité dans le milieu professionnel. En effet, bien que la loi interdît la discrimination raciale dans les procédures de recrutement, l'absence d'un pouvoir d'exécution ferme de la loi faisait que certains employeurs réussissaient à discriminer à l'embauche pour des raisons raciales de manière plus subtile. En effet, comme le soulignèrent des activistes noires dans un article de *Fowaad*, publié en juillet 1980, aucun contrôle ne fut effectué sur les employeurs qui demandaient au *Job Centers* de ne convoquer que des « candidats blancs » pour les entretiens d'embauche³⁶.

1.3 Le *British Nationality Act* de 1981

La loi de 1981 fut adoptée par le gouvernement conservateur de Thatcher (1979-1990) au cours d'une période d'intense réorganisation institutionnelle. Elle remplaça la loi britannique sur la nationalité de 1948 qui régulaît l'obtention de la citoyenneté britannique. En vertu de cette loi, si une personne pouvait prouver sa naissance dans l'Empire britannique, elle pouvait revendiquer tous les droits de nationalité en Grande-Bretagne, soit le droit d'y vivre, d'y travailler et d'y faire

³⁴ "Commission for Racial Equality." *Commission for Racial Equality* - GOV.UK. <https://www.gov.uk/government/organisations/commission-for-racial-equality>

³⁵ Nedelec-Guyard, Alexandrine. « Les discriminations croisées à l'encontre des femmes juges et avocates en Angleterre et au pays de Galles (1970-2010) : étude de l'intersectionnalité. Thèse de doctorat en histoire et civilisation, sous la direction de Michel Prum. Paris, Université Paris Diderot, 2010. p.99.

³⁶ Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 14). Black Cultural Archives.

venir sa famille³⁷. La loi de 1948 n'affecta pas le droit de l'immigration : la migration au sein du Commonwealth était non contrôlée, ce qui permettait à la Grande-Bretagne d'accueillir une source de main-d'œuvre indispensable à l'époque³⁸. Néanmoins, cette loi était discriminatoire à l'égard des femmes. En effet, selon la section 5 de cette loi, une personne née après l'entrée en vigueur de la loi avait le droit à la nationalité britannique par l'ascendance à la condition que son père soit citoyen du Royaume-Uni et de ses colonies au moment de la naissance³⁹. La loi de 1981 corrigea cette discrimination fondée sur le sexe et autorisa l'acquisition de la nationalité britannique par l'ascendance maternelle ou paternelle⁴⁰.

Dès 1962, des lois furent élaborées pour contrôler l'entrée au Royaume-Uni. Des législations successives sur l'immigration comme le *Commonwealth Immigrants Act* de 1962 et la loi sur l'immigration de 1971 qui mirent en place des moyens pour empêcher les gens d'entrer et de s'installer dans le pays. Progressivement, l'immigration en provenance des anciennes colonies se restreignit. Cependant, les citoyens du Commonwealth avaient toujours bénéficié de certains avantages par rapport aux étrangers, tels que, dans certains cas, le droit de résidence au Royaume-Uni, le droit d'obtenir la citoyenneté, le droit de vote, ou encore le droit de travailler dans la fonction publique⁴¹.

Néanmoins, la loi britannique sur la nationalité de 1981 restreignit la citoyenneté britannique en modifiant en profondeur les critères de son acquisition. Il ne suffisait plus d'être née sur le sol britannique pour avoir la nationalité, mais il fallait prouver qu'au moins l'un des parents était citoyen britannique ou résidait légalement sur le territoire au moment de la naissance⁴². Cette loi aligna le droit de la nationalité sur le droit de l'immigration en instituant trois catégories de citoyens

³⁷ *British Nationality Act 1948*. Partie 1, section 1.

³⁸ Dixon, David. Thatcher's people: The British Nationality Act 1981. *Journal of law and society*, 10 (2). 1983. pp. 161–180.

³⁹ *British Nationality Act 1948*. Partie 2, section 5.

⁴⁰ *British Nationality Act 1981*. Partie 1, section 2-1.

⁴¹ Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30 (2)). Black Cultural Archives.

⁴² La loi britannique sur la nationalité de 1981. Partie 1 section 1.

correspondant aux distinctions entre groupes de citoyens du Royaume-Uni et des colonies établies par le droit de l'immigration⁴³ : les citoyens britanniques, les citoyens des territoires britanniques et les citoyens britanniques d'outre-mer⁴⁴. L'intention de la loi était d'associer citoyenneté et droit de résidence, ce qui profitait seulement aux citoyens britanniques⁴⁵. Ceci impliqua que les citoyens du Royaume-Uni et ceux des colonies sans droit de résidence, en vertu de la loi d'immigration, perdaient la citoyenneté britannique et devenaient soit citoyens des territoires dépendants britanniques, soit citoyens d'outre-mer. Autrement dit, les personnes des anciennes colonies indépendantes appartenant à la troisième catégorie n'avaient plus le droit de se déplacer librement dans les territoires sous dépendance britannique. En divisant la citoyenneté du Royaume-Uni et des colonies en trois catégories avec différents droits pour chacune, l'Etat britannique cherchait à priver une partie de ses citoyens de leur citoyenneté et ainsi de leurs différents droits⁴⁶. Les personnes appartenant aux deux dernières catégories pouvaient demander la citoyenneté après une résidence d'au moins 5 ans sur le territoire britannique⁴⁷. Ceux nés au Royaume-Uni de parents étrangers ne pouvaient avoir la nationalité britannique que seulement après dix ans de résidence⁴⁸. Une femme mariée à un citoyen du Royaume-Uni avait le droit de devenir une citoyenne britannique par une simple demande. La loi de 1981 abolit ce droit : les femmes, comme les hommes, devaient faire une demande de naturalisation. Une femme devait soit être mariée à un citoyen britannique et résider au Royaume-Uni depuis trois ans, soit y résider depuis 5 ans. Pour être naturalisée, une personne devait aussi être de « bonnes mœurs » (« *of a good character* ») et avoir une connaissance suffisante d'une des trois langues officielles (anglais, gallois, gaélique d'Ecosse). Quand tous

⁴³ Dixon, David. Thatcher's people: The British Nationality Act 1981. *Journal of law and society*, 10 (2). 1983.pp. 161–180.

⁴⁴ *British Citizenship, British Dependent Territories' Citizenship, and British Overseas Citizenship. British Nationality Act 1981.*

⁴⁵ Dixon, David. Constitutionalising racism: The British Nationality Bill 1981. *Critical social policy*, 1 (22). 1981.pp. 94–100.

⁴⁶ *Introducing Line of March: a Marxist-Leninist Journal of Rectification.* Institute for Scientific Socialism, 1980. <https://www.marxists.org/history/erol/uk.hightide/mlj-2-2.pdf> . Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30 (2)). Black Cultural Archives.

⁴⁷ La loi britannique sur la nationalité de 1981.

⁴⁸ La loi britannique sur la nationalité de 1981. Partie 2, section 4.

ces conditions étaient remplies, le ministre de l'Intérieur « pouvait, s'il estimait approprié », délivrer un certificat de naturalisation comme citoyen britannique⁴⁹.

En modifiant les critères d'acquisition de la nationalité britannique, la loi sur la nationalité de 1981 définit ainsi automatiquement une nouvelle relation entre les citoyens du Commonwealth et ceux des colonies, toujours dans le but de restreindre le nombre de ces derniers sur le territoire britannique. C'est dans ce sens que s'était orientée l'opinion de la future Première Ministre Margaret Thatcher pendant un interview en 1978 donnée à la *Granada World in Action* :

“[...] if we went on as we are then by the end of the century there would be four million people of the new Commonwealth or Pakistan here. Now, that is an awful lot and I think it means that people are really rather afraid that this country might be rather swamped by people with a different culture and, you know, the British character has done so much for democracy, for law and done so much throughout the world that if there is any fear that it might be swamped people are going to react and be rather hostile to those coming in. So, if you want good race relations, you have got to allay peoples' fears on numbers⁵⁰.”

Cette déclaration de Margaret Thatcher marqua un tournant dans la définition du racisme, dans la mesure où le problème ne semblait plus être la couleur de peau mais la différence de cultures, ces dernières étant incompatibles avec la « culture des anglais blancs ». Ces mots faisaient écho à la notion de multiculturalisme, qui, bien qu'apparue dans les années 1960, prit véritablement de l'ampleur à partir des années 1980. Les Britanniques passèrent ainsi de l'antiracisme à la défense des cultures⁵¹.

Bien que la race et l'ethnie n'aient pas directement abordés dans la loi de 1981, celle-ci concevait la citoyenneté de manière à exclure principalement les populations noires. En 1981, le *Sunday Times* expliquait que « pour définir la citoyenneté britannique et ceux qui appartenaient à la Grande-Bretagne, [la loi]

⁴⁹ La loi britannique sur la nationalité de 1981. Sections 6 et 18

⁵⁰ “TV Interview for Granada World in Action (‘Rather Swamped’).” *Margaret Thatcher Foundation*, www.margaretthatcher.org/docum

⁵¹ Binard, Florence. « Dépasser l'intégration et l'assimilation : du multiculturalisme à l'interculturalisme en Grande-Bretagne ? ». 2017.

abolissait le droit historique à la citoyenneté britannique des peuples coloniaux⁵². » Dans son article *The New Empire within Britain* de 1982, Salman Rushdie désapprouva les politiques de Margaret Thatcher et remit en cause le caractère envahissant du « racisme institutionnalisé » dans la société britannique, notamment à travers la loi sur la nationalité de 1981 :

« The combination of this sort of institutional racism and the willed ignorance of the public was clearly in evidence during the passage through Parliament of the Nationality Act of 1981. This already notorious piece of legislation, expressly designed to deprive black and Asian Britons of their citizenship rights, went through in spite of some, mainly non- white, protests. And because it didn't really affect the position of the whites, you probably didn't even realize that one of your most ancient rights, a right you had possessed for nine hundred years, was being stolen from you. This was the right to citizenship by virtue of birth, the ius soli, or right of the soil. For nine centuries any child born on British soil was British. Automatically. By right. Not by permission of the State. The Nationality Act abolished the ius soli. From now on citizenship is the gift of government. You were blind, because you believed the Act was aimed at the blacks; and so, you sat back and did nothing as Mrs. Thatcher stole the birthright of every one of us, black and white, and of our children and grandchildren for ever⁵³. »

À la suite de l'adoption de la loi sur la nationalité de 1981, il était vrai que, pour la première fois, hommes et femmes étaient égaux en ce qui concerne l'obtention de la nationalité britannique au moment du mariage. Cependant, au nom de cette égalité, les droits des femmes furent réduits. Tout d'abord, la nouvelle loi supprima le droit automatique des femmes mariées à des hommes britanniques de

⁵² « *for the first time seeks to define British Citizenship and those who 'belong to Britain' . . . [and] to abolish the historic right of common British citizenship enjoyed by the colonial peoples* ». Baucom, Ian. *Out of place: Englishness, empire, and the locations of identity*. New Jersey: Princeton University Press. 1999.p.195.

⁵³ Rushdie, Salman. *"The New Empire within Britain"*.
https://public.wsu.edu/~heglund/courses/389/rushdie_new_empire.htm

s'enregistrer en tant que citoyennes britanniques ainsi que celui des enfants nés en Grande-Bretagne d'être automatiquement citoyens. Ce changement posa des problèmes aux mères célibataires et à celles mariées à des réfugiés ou à des hommes non-résidents qui étaient originaires d'un pays où on ne permettait pas aux femmes de transmettre la citoyenneté aux enfants nés à l'étranger. Dans ces cas, l'enfant naissait apatride⁵⁴.

Pour conclure, il est clair que ces différentes législations avaient pour but d'enrayer les flux migratoires, particulièrement ceux des personnes noires. Ces lois conduisirent à un rapatriement et à un refus d'entrées volontaires massif de ces personnes. Cela eut des conséquences sur la vie des femmes noires qui virent leurs familles se disloquer et leur quotidien être chamboulé par les différentes procédures migratoires. Au moment même où le mouvement féministe se battait pour obtenir davantage de droits, pour l'égalité entre hommes et femmes, le gouvernement britannique ne manquait pas l'occasion de durcir les lois d'immigration, qui, par la suite allaient nuire à la liberté des femmes noires en particulier. En effet, comme nous l'avons vu, les lois ainsi élaborées affectèrent plus particulièrement les femmes qui se heurtèrent à de nombreux obstacles, allant des entretiens intrusifs avec les agents d'immigration jusqu'aux abus sexuels sous forme de « tests de virginité ». La plupart du temps, leur droit d'entrée leur était soit refusé d'office, soit accordé après de grands sacrifices personnels. Les femmes noires, principalement définies en fonction de leur dépendance à leur mari, furent exclues de certains progrès législatifs. Le sexisme et le racisme inhérents à ces législations les avaient affectées dans tous les domaines de leur vie. En tant qu'épouses, elles étaient condamnées à être dépendantes de leur mari ; en tant que mères et mères célibataires elles rencontraient des difficultés à faire venir leurs enfants en Grande-Bretagne ; et, en tant que travailleuses, elles étaient contraintes d'accepter les emplois les moins payés pour soutenir leur famille. Ces conséquences socio-politiques, débattues dans la presse féministe, seront l'objet du chapitre qui suit.

⁵⁴*Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. pp.44-45.

2 La question de l'immigration dans les périodiques

L'immigration fut un des sujets concernant les femmes noires qui fut le plus abordé dans la plupart des périodiques. On relève une cinquantaine de références à l'immigration des femmes noires dans *Spare Rib* et *Women's Voice*. Dans *Fowaad* et *Speak Out*, on discutait principalement des procédures gouvernementales qui affectaient directement toute la communauté noire, sans traiter de la situation des femmes en particulier. *Fowaad* publia 10 articles sur le sujet et *Speak Out* six articles. Il est à noter que *Shrew* et *Red Rag* ne publièrent aucun article sur le sujet. *Shrew* comporta une unique référence, sous la forme d'un message reçu par l'une des téléphonistes du magazine qui signala le passage de la loi d'immigration de 1971 et l'impact négatif qu'elle pouvait avoir sur les ouvrières noires⁵⁵. Ce message fut publié à la suite d'une interview avec May Videlle, femme de ménage d'origine caribéenne qui était impliquée dans la grève des « *night cleaners* ». Dans *Red Rag*, le sujet fut abordé brièvement dans trois articles ; une première référence dans un article du numéro 7 sur la conférence du MLF qui a eu lieu en 1974, une deuxième référence dans un article écrit par les membres du *BBWG* et une dernière référence dans un article écrit par *Women and Fascism Study Group*⁵⁶. Ainsi, notre analyse se base principalement sur le contenu publié par *Women's Voice* et *Spare Rib* qui concernait vraiment la question de l'immigration des femmes noires.

Il nous faut cependant souligner que le contenu publié dans *Women's Voice* et *Spare Rib* concernait principalement les femmes asiatiques. Il s'agira alors de comprendre pourquoi les autres femmes noires, les Caribéennes et les Africaines, étaient absentes des récits sur l'immigration (2.1), mais aussi pourquoi les périodiques abordèrent ce sujet principalement à partir du milieu des années 1970

⁵⁵ *Shrew*, décembre 1971.p.5. "FROM ONE OF OUR SYMPA THETJC TELEPHONISTS. The Immigration Bill will be passed in a few months. It will make legal the discrimination which black girls already suffer and is aimed to weaken the union by dividing workers against themselves. In the face of this attack, the solidarity which has already grown between cleaners will be even more essential. Nobody's job is safe where one woman can be sacked."

⁵⁶ McIntosh, Mary. "The 5th Demand?". *Red Rag* 7 (c.1974). p.5. The Brixton Black Women's Group. "...and what did we find?". *Red Rag* 13, 1978. p.16. Women and Fascism Study Group "Patriarchy Patriotism". *Red Rag* 13, 1978.p.19.

(2.2). Ensuite, on expliquera pourquoi *Spare Rib* et *Women's Voice* portèrent davantage d'intérêt à la situation particulière des femmes par rapport à *Fowaad* et *Speak Out* (2.3).

2.1 Un contenu davantage spécifique aux femmes asiatiques

Il est clair que les périodiques féministes perçurent la question de l'immigration comme l'un des principaux problèmes affectant les femmes noires, et en particulier les femmes asiatiques. En effet, on note peu de références aux immigrant(e)s des Caraïbes et à la discrimination qu'ils/elles subissaient du fait des lois sur l'immigration. Dans les articles publiés, les auteures parlèrent soit de la situation des femmes noires en général ou de la situation des femmes asiatiques en particulier, mais rarement de la situation des femmes caribéennes. Les références moindres aux Caribéennes s'expliquent en grande partie du fait qu'elles n'arrivèrent pas en Grande-Bretagne à la même période que les femmes asiatiques et qu'en conséquence, elles n'étaient pas concernées par les mêmes lois. En effet dans la mesure où la majorité des femmes caribéennes sont arrivées en Grande Bretagne juste après la Deuxième Guerre mondiale elles obtinrent la nationalité britannique grâce à la loi sur la nationalité de 1948. Elles étaient ainsi moins concernées par les politiques d'immigration restrictives établies à partir de 1962 avec le *Commonwealth Immigrants Act*. En revanche, l'arrivée des femmes asiatiques au début des années 1970 coïncidant avec le passage de la loi sur l'immigration de 1971, celles-ci étaient davantage concernées. Ceci ne signifie pas pour autant que les femmes caribéennes étaient à l'abri des règles d'immigration restrictives. Comme le souligna l'auteure anonyme d'un article publié dans le premier numéro de *Speak Out*, les lois sur l'immigration avaient de sérieuses implications, non seulement sur les femmes asiatiques, mais aussi sur les caribéennes⁵⁷. Ces dernières par exemple rencontrèrent des difficultés pour faire venir leurs enfants : elles devaient prouver leur parenté et répondre à plusieurs interrogatoires qui, selon l'auteure de l'article, étaient rarement à leur avantage⁵⁸.

⁵⁷ "British immigration laws-An attack on Black people". *Speak Out* 1. p.9.

⁵⁸ *Ibid.*

Ainsi, bien que leur nombre ait été moins important, les femmes caribéennes eurent elles aussi à souffrir des lois d'immigration.

2.2 Les dates de publication des articles

En raison de l'intérêt politique porté aux questions raciales, la majorité des articles dans *Spare Rib* et *Women's Voice* fut publiée à partir de la deuxième moitié des années 1970 et principalement vers la fin de cette décennie. Par exemple, les périodiques se sont intéressés à la loi sur la nationalité de 1981 avant même qu'il ne soit voté en octobre 1981 et avant qu'il n'entre en vigueur en janvier 1983. En revanche, *Spare Rib* et *Women's Voice* n'abordèrent l'impact de la loi sur l'immigration de 1971 sur les femmes que plus d'un an après son entrée en vigueur, en janvier 1973, ce qui laisse à penser qu'à l'époque, au début des années 1970, la question de l'immigration et celle de la race en général, ne suscitaient guère l'intérêt de ces périodiques. Différents éléments expliquent pourquoi la question raciale et, plus particulièrement, celle du racisme, génératrice des lois d'immigration ne fut abordée qu'à partir de la deuxième partie de la décennie. D'abord, la hausse des tensions raciales pendant cette période, étudiée par Vincent Latour dans son article « *Between Consensus, Consolidation and Crisis : Immigration and Integration in 1970s Britain* »⁵⁹, explique par exemple que plusieurs meurtres à motivation raciale furent commis, notamment à Londres⁶⁰. Cette période fut caractérisée aussi par l'organisation de marches délibérément provocantes et violentes dans les quartiers d'immigrés, orchestrées par le mouvement du Front National. Celles-ci suscitèrent une série d'articles dans *Women's Voice* contre le racisme du *National Front*⁶¹. De plus, différentes attaques raciales, dont les déportations et les règles d'immigration, furent publiquement dénoncées à travers plusieurs campagnes organisées principalement par des personnes noires. Selon

⁵⁹ Latour, Vincent. « *Between Consensus, Consolidation and Crisis : Immigration and Integration in 1970s Britain* », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XXII- Hors-série | 2017, mis en ligne le 30 décembre 2017. <https://doi.org/10.4000/rfcb.1719>

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Women's Voice* 9, septembre 1977. pp.2-3. *Women's Voice* 14, février 1978. pp.2-12. *Women's Voice* 15, mars 1978.p.9. *Women's Voice* 17, mai 1978. pp.3-4. *Women's Voice* 19, juillet 1978.p.7. *Women's Voice* 21, septembre 1978.p.7. *Women's Voice* 22, octobre 1978.p.9.

l'ouvrage *The Local Politics of Race*, ces problèmes devinrent des questions nationales, tout au moins dans la presse socialiste et noire⁶². La médiatisation de certains cas qui relevaient de la question d'immigration influença en partie le choix des sujets à traiter dans les périodiques féministes. Un des exemples les plus pertinents est le traitement dans les périodiques féministes de la pratique des tests de virginité, un mois après la publication de l'article de Melanie Philips dans le *Guardian*, presse généraliste à tendance socialiste, en février 1979. Tous ces facteurs incitèrent les périodiques des femmes à publier davantage sur les questions relatives aux femmes noires face à l'immigration. Ainsi, les magazines des féministes reprirent souvent les sujets d'actualité. Néanmoins, ils se distinguaient de la presse généraliste en se focalisant en particulier sur la situation des femmes.

2.3 *Spare Rib* et *Women's Voice* Vs *Speak Out* et *Fowaad* : des regards différents sur la situation des femmes

Spare Rib et *Women's Voice* portèrent un intérêt spécifique aux conséquences des lois et des règles d'immigration sur les femmes noires contrairement à *Fowaad* et *Speak Out*, qui se sont principalement intéressés à l'impact de ces lois sur les personnes noires, faisant seulement brièvement référence aux seules femmes. Cette différence s'explique par les choix de lignes éditoriales des magazines féministes et des bulletins des femmes noires. Tandis que *Spare Rib* et *Women's Voice* défendaient une approche féministe portant essentiellement sur les femmes, *Fowaad* et *Speak Out*, qui ne se revendiquaient pas ouvertement comme féministes, mais plutôt comme des organes marxistes, axèrent leur propos sur la question du racisme en général, davantage que sur les questions particulièrement relatives aux femmes :

“We the Black Women's Group do not see ourselves isolated from the wider society and are joint in our efforts with black men to triumph over racism in every form. So, our battle is two-fold. Our ideological standpoint will not allow us to concentrate merely on sexual discrimination though we are

⁶² Gabriel, J., et al. *The Local Politics of Race*. Macmillan, 1986.p.26.

bound to recognize it. Indeed, we justify an article on Immigration Laws taking up so much space in a women's paper in that if we probe deeper onto the problem, of institutional racism which is a characteristic of Capitalism; we will see that racism, along with sexism are established capitalist tools which have successfully served to keep certain groups subservient⁶³."

Comme l'illustre cette citation, ces femmes noires considéraient que l'oppression sexuelle et raciale était étroitement liée à la lutte de classe visant à détruire le système capitaliste et à libérer tout un chacun de toute forme d'oppression. Ceci expliqua pourquoi *Fowaad* et *Speak Out* ne se penchèrent pas sur la situation spécifique des femmes en matière d'immigration, même si cette approche globale n'a pas empêché les femmes noires de relever le caractère à la fois sexiste et raciste des lois d'immigration.

⁶³ The Black Women's Group. "British Immigration Laws-An attack on Black people". *Speak Out* 1.p.9.

3 Les femmes noires face aux différentes procédures migratoires

Dans cette section, on s'intéressera au contenu publié sur les femmes noires en lien avec l'immigration. On remarque que, sur cette question, les périodiques s'intéressèrent principalement aux conséquences de la loi sur l'immigration de 1971 sur les femmes noires. Cet intérêt s'exprima à la fin des années 1970 via une loi qui datait du début de cette décennie. On distingue des articles exposant l'impact des procédures régulant l'entrée des maris/fiancés des femmes résidant en Grande-Bretagne (3.1), l'entrée des femmes mariées/fiancées à des hommes résidents en Grande-Bretagne (3.2), l'entrée des enfants à charge pour une durée indéterminée (3.3) et la déportation (3.4). On note aussi quelques références à la loi sur la nationalité de 1981. Néanmoins, étant donné que cette loi n'entra en vigueur qu'en 1983, le contenu publié par les périodiques jusqu'en 1982 n'abordait la question que de manière théorique, en revenant principalement sur les changements apportés au droit à la nationalité et à la citoyenneté britannique. On s'intéressera à la façon dont les périodiques traitèrent l'impact des lois sur l'immigration sur les femmes noires : ce qui fut perçu comme raciste et ce qui fut perçu comme sexiste. On tentera ensuite de comprendre pourquoi la discrimination fut principalement portée sur la race au détriment du sexe (3.5). Enfin, on cherchera à identifier les conséquences concrètes des procédures migratoires sur la vie des femmes noires telles qu'elles furent présentées dans les pages des périodiques (3.6).

3.1 La situation des femmes britanniques/résidant, mariées/fiancées à des hommes étrangers

Le nombre d'articles au sujet des femmes résidant en Grande-Bretagne qui souhaitaient vivre avec leur mari/fiancé étranger dans le pays est assez proche entre *Spare Rib* (9 références) et *Women's Voice* (7 références). Il est à noter qu'en ce qui concerne *Spare Rib*, 4 des 9 articles furent rédigés par Amrit Wilson. Pour ce qui est de *Women's Voice*, lorsque l'article est signé, il apparaît que l'auteure est

une femme blanche et donc que le point de vue exprimé a été le plus souvent considéré comme externe⁶⁴.

Avant de s'intéresser au contenu publié par les magazines au sujet de ces femmes, il est indispensable de revenir, en premier lieu, sur les différentes règles qui édictèrent l'entrée de leurs mari/fiancé étranger et ce afin de comprendre les difficultés auxquelles elles faisaient face. Les règles d'immigration légiférant l'immigration des maris/fiancés étrangers furent modifiées trois fois entre 1970 et 1980. En janvier 1969, le ministre de l'Intérieur James Callaghan annonça de nouvelles restrictions concernant les maris issus du Commonwealth après avoir constaté une augmentation des entrées au titre d'une « concession »⁶⁵. L'admission des maris en tant que personnes à charge était limitée à ceux possédant un certificat d'entrée. Selon Amrit Wilson, afin d'obtenir ce certificat, les maris et les fiancés devaient démontrer que leur fiancée/épouse risquait de subir certaines « difficultés exceptionnelles » en quittant le Royaume-Uni. Ces difficultés étaient définies par le tribunal d'appel comme étant des situations « de nature durable ou permanente, telle que celles auxquelles pourrait être confrontée une femme s'installant dans un pays étranger en raison de différences de race, de langue, de coutume ou de religion ou en raison d'une intolérance politique⁶⁶. » Il est clair que cette définition favorisait les femmes blanches qui étaient considérées par les autorités britanniques comme plus susceptibles de rencontrer des problèmes en allant vivre en Inde que des femmes britanniques d'origine indienne par exemple.

En 1974, le ministre de l'Intérieur Roy Jenkins fit voter une modification des règles d'immigration au profit des femmes britanniques/résidentes, fiancées

⁶⁴ Bien que Amrit Wilson soit d'origine asiatique, elle n'exprime pas pour autant un point de vue totalement interne du fait qu'elle est déjà citoyenne britannique.

⁶⁵ "Commonwealth Immigration (Husbands and Fiances)." *Commonwealth Immigration (Husbands and Fiances)* (Hansard, 30 January 1969), https://api.parliament.uk/historic-hansard/written-answers/1969/jan/30/commonwealth-immigration-husbands-and#column_367w

⁶⁶ Wilson, Amrit. "Racism and Sexism-How they are linked under the Immigration Act". *Spare Rib* 25, juillet 1974.p.30. "The Appeals Tribunal has defined hardship as something "of a lasting or permanent nature such as might face a woman settling in a Strange country on account of differences of race, language, custom or religion or on account of political intolerance".

ou mariées à des hommes étrangers⁶⁷. Les fiancés et maris bénéficiaient de traitements différents. Pour ce qui était des maris, ils pouvaient définitivement rejoindre leur femme résidant en Grande-Bretagne. En revanche, les fiancés étaient, dans un premier temps, admis pour une durée de trois mois, puis autorisés à s'installer sans limite de temps une fois le mariage célébré⁶⁸. Il est intéressant de noter que, selon l'ouvrage *Worlds Apart : Women under Immigration and Nationality Law*, les règles d'immigration de 1974 furent adoptées en grande partie grâce à l'influence du MLF et en raison du scandale que la connaissance publique de la règle pour les fiancés et maris étrangers provoqua dans la société britannique⁶⁹. En effet, il fut noté dans un des articles de *Women's Voice* que plusieurs organisations de femmes firent campagne contre ces règles migratoires⁷⁰. Par ailleurs, l'opinion publique, stimulée par la presse et les députés de tous les partis politiques, était outrée du fait que les femmes (blanches) nées en Grande-Bretagne ne pouvaient pas vivre avec leur mari né à l'étranger⁷¹.

En 1977, cependant, une nouvelle restriction fut introduite permettant aux agents d'immigration de refuser l'entrée des fiancés et des maris s'ils suspectaient un mariage de convenance⁷². Les maris étaient dorénavant admis pour une période de 12 mois avant que leur demande ne soit définitivement acceptée, et ce à condition qu'ils parviennent à convaincre les agents d'immigration que leur mariage était sincère⁷³. En 1979, toujours dans l'optique de resserrer davantage le flux d'immigration, les règles changèrent pour autoriser les femmes nées en Grande-Bretagne ou celles descendantes de parents britanniques à faire venir leur

⁶⁷ Hansard. HC Deb 27 juin 1974 vol 875 cc535-6W. "Foreign Husbands and Fiancés." *Foreign Husbands and Fiancés*. https://api.parliament.uk/historic-hansard/written-answers/1974/jun/27/foreign-husbands-and-fiances#column_536w

⁶⁸ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.53.

⁶⁹ *Ibid*.

⁷⁰ Beatly, Ann. "Immigration Laws-Not just racist but sexist too!". *Women's Voice* 33, septembre 1979.p.5.

⁷¹ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.53.

⁷² *Ibid*. p.55.

⁷³ "Immigration (Marriages)." *Immigration (Marriages) (Hansard, 22 March 1977)*, <https://api.parliament.uk/historic-hansard/written-answers/1977/mar/22/immigration-marriages>

mari/fiancé pour s'installer sur le sol britannique⁷⁴. Ainsi, Les femmes qui n'étaient pas nées en Grande-Bretagne, celles qui n'avaient pas d'ancêtres britanniques ou encore celles qui avaient acquis la nationalité britannique par naturalisation n'avaient pas le droit de faire venir leur mari. Il apparaît clairement que ces règles d'immigration discriminaient les femmes de minorité ethnique tout en favorisant les femmes britanniques (blanches), au point que les femmes non britanniques avaient peu de chance de faire venir leur mari ou fiancé. De ce fait, beaucoup d'entre elles étaient obligées de quitter la Grande-Bretagne pour rejoindre leur époux à l'étranger.

3.1.1 Les femmes noires particulièrement victimes des règles d'immigration

Cette section tente d'identifier la manière dont *Spare Rib* et *Women's Voice* couvrirent les conséquences de ces procédures migratoires sur les femmes souhaitant faire venir leurs maris/fiancés en Grande-Bretagne. On remarque que les articles contenus dans les deux magazines soulignaient que les femmes blanches et les femmes noires étaient sujettes à ces procédures d'immigration. Toutefois, l'accent a été mis sur l'expérience des femmes noires présentées par les autrices comme plus vulnérables que les femmes blanches dans la même situation.

Parmi les références aux femmes blanches sujettes aux procédures migratoires on peut analyser l'article de Amrit Wilson, publié en juin 1976 dans *Spare Rib*. Elle exposa quelques situations de femmes blanches. Elle révéla que le ministère de l'Intérieur contournait les règles d'immigration de 1974 censées être au profit des femmes⁷⁵. De ce fait Wilson accusa les agents de l'immigration de transgresser la loi en émettant un jugement moral sur la nature des relations conjugales. En effet, en dépit de la loi, un régime de contrôle fut imposé aux maris

⁷⁴Hansard. HC Deb 22 mars 1977 vol 928 cc476-7W "IMMIGRATION." IMMIGRATION. https://api.parliament.uk/historic-hansard/commons/1979/dec/04/immigration#S5CV0975P0_19791204_HOC_252

⁷⁵ Wilson, Amrit. "WHY are you marrying her?". *Spare Rib* 47, juin 1976.p.15.

et aux fiancés, qui pouvaient se voir interdire l'entrée dans le pays, ou être soumis à un test austère, non sur leur identité, mais sur leurs intentions personnelles. Pour illustrer ces transgressions, Amrit Wilson prit en exemple le cas de Ann, femme britannique, et de son fiancé indien Ravi. Wilson ne précisa pas si Ann était une femme britannique blanche ou noire, mais son prénom pourrait peut-être laisser supposer qu'elle était blanche. Une nuit avant de se marier, la police et des agents de l'immigration perquisitionnèrent l'appartement de Ravi et le conduisirent au poste de police où ils l'enfermèrent dans une cellule. Ravi fut interrogé pendant cinq heures pendant lesquelles il dû répondre aux questions suivantes : « Combien de fois avez-vous eu des rapports sexuels ? », « pourquoi l'épousez-vous ? » « qui a organisé votre mariage ? ». En fonction des réponses à ces questions, les agents se prononçaient sur la sincérité de la relation et décidaient s'il pouvait s'installer en Grande-Bretagne. Amrit Wilson ne précisait pourtant pas ce qu'impliquaient les différentes réponses à ces questions sur la décision de la police. Lors d'une entrevue, Alex Lyon, à l'époque ministre d'État avec des responsabilités pour l'immigration, lui précisait que certaines questions pouvaient être posées sur les rapports sexuels, afin d'identifier les mariages de complaisance. Il ajoutait que les agents de l'immigration devaient être convaincus que le mariage était sincère. Selon Amrit Wilson, la raison de l'interrogatoire semble avoir été uniquement le fait que Ravi était indien et Ann britannique : l'argument selon lequel le mariage était un contrat moral plutôt que légal était alors utilisé pour séparer les couples mariés et exclure les immigrants.

Women's Voice exposa également des exemples de situations où les femmes blanches étaient impliquées. Dans son premier article sur le sujet publié en 1974, *Women's Voice* dévoila les cas de deux femmes blanches victimes de la loi d'immigration introduite en 1969, dont Joan Hassan⁷⁶. L'auteure de l'article soulignait que Joan Hassan s'était battue pendant deux ans afin de pouvoir vivre avec sa famille en Grande-Bretagne, parce que la loi stipulait qu'une femme qui avait épousé un homme britannique pouvait demander la citoyenneté britannique, à l'inverse du mari d'une femme britannique. Elle ajoutait que cette dernière

⁷⁶ "Women Fight Exile Threat". *Women's Voice* 11, mars-avril 1974, p.1.

devait s'installer dans le pays de son mari. Hassan était entré le pays avec un permis d'étudiant. Joan étant enceinte, il l'épousa et quitta l'université pour travailler en tant qu'ouvrier. A l'expiration de son permis d'étudiant, les autorités britanniques décidèrent d'expulser Hassan. Joan Hassan expliqua alors que, grâce à un avocat du Conseil National pour les Libertés Civiles (*National Council for Civil Liberties*), qui fit beaucoup de tapage sur leur cas, ils gagnèrent l'affaire et son mari put rester en Grande-Bretagne.

L'autrice du premier article publié sur ce sujet par *Women's Voice* considérait que les femmes constituaient un groupe homogène et laissait penser que les règles d'immigration affectaient de la même manière les femmes blanches et les femmes noires. L'article fut accompagné de la photo ci-dessous montrant des femmes, blanches et asiatiques, protestant contre l'exil des femmes britanniques.



Figure 1 Protestation contre l'exil des femmes britanniques⁷⁷

Cet article dénonçait le racisme des règles d'immigration, mais seulement envers les hommes asiatiques: « *But the law wasn't introduced to make women's lives difficult-it was to keep down the number of Asian males coming into Britain for arranged marriages.* » Ainsi, les procédures migratoires furent considérées comme impactant toutes les femmes, en dépit de leurs ethnicités. Bien que la loi fût en théorie présentée ainsi, son application n'a pas toujours été équitable, en

⁷⁷ *Ibid.*

particulier envers les couples mixtes ou noirs.

De prime abord, les procédures qui régulaient l'entrée des fiancés et des mariés étrangers au pays pour vivre avec leur femme concernaient toutes les femmes britanniques résidant en Grande-Bretagne quelles que soit leurs origines ethniques. Le changement des règles d'immigration en faveur des femmes en 1974 passa en grande partie parce que beaucoup de femmes blanches étaient concernées. En 1974, lors de l'introduction du projet de loi, Lena Jeger, parlementaire membre du parti travailliste, nota que les plaintes provenaient principalement de femmes britanniques mariées à des hommes australiens, suisses ou encore suédois, et qu'elle recevait très peu de cas des pays asiatiques. Bien que Jeger avoua ne pas mentionner cet état de fait dans le but d'obtenir du soutien pour son projet de loi, ses propos avaient sûrement beaucoup impacté le changement de la loi en 1974⁷⁸. Les deux magazines soulignèrent à plusieurs reprises que les règles d'immigration visaient clairement les femmes noires. Les exemples qui vont suivre révèlent que dans les cas où les femmes blanches étaient impliquées dans des procédures migratoires, ces dernières recevaient un traitement plus souple de la part des fonctionnaires des services d'immigration et voyaient rarement leur demande refusée.

Dans son article de juillet 1974, afin d'exposer le racisme de cette loi, Amrit Wilson a repris l'exemple cité dans l'article de *Women's Voice* publié quelques mois plus tôt (mars-avril 1974). Elle y relata l'expérience de Joan et de son mari Hassan, mais sous un angle différent. Alors que l'article de *Women's Voice* avait présenté un point de vue féministe et s'était appuyé sur le vécu de Joan et Hassan pour dénoncer la manière dont les lois d'immigration discriminaient les femmes, les traitant comme nécessairement dépendantes des hommes, Amrit Wilson dénonçait le caractère raciste de ces lois. Elle considérait que l'expérience des couples noirs était différente de celle des couples blancs en vertu même de la loi. Amrit Wilson notait, dans ce même article que certains exemples laissaient à penser que l'attitude du ministère de l'Intérieur s'était adouci

⁷⁸ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. p.52.

sous le gouvernement travailliste. Cependant, les agents de l'immigration semblaient avoir plus souvent fait preuve de « compassion » lorsque les maris ou les femmes concernés étaient blancs, comme dans le cas de Joan et Hassan. Bien qu'aucune des règles d'immigration mentionnées ne fasse de différence entre les races, il s'était révélé que les maris/fiancés des femmes noires, en particulier celles d'origine asiatique, étaient traités avec suspicion. Par exemple, Wilson nota que les faibles moyens financiers du mari d'une femme indienne installée en Grande-Bretagne n'étaient en aucun cas considérés comme une « difficulté exceptionnelle »⁷⁹. Cependant, occasionnellement, le Tribunal reconnaissait qu'il pouvait y avoir des difficultés quand une femme blanche devait aller vivre en Afrique ou en Asie. En effet, dans un des exemples cités où le couple fut finalement autorisé à rester en Grande-Bretagne, l'épouse était présentée par le tribunal d'appel comme « *the only English woman living in 50 square miles of the Indian Punjab* »⁸⁰. Amrit Wilson expliqua cependant que, face à un tribunal implicitement sexiste et raciste, une femme noire citoyenne britannique n'avait pas cette chance. En témoigne le cas de Usha, d'origine indienne, née et éduquée en Grande-Bretagne, qui fut contrainte de quitter la Grande-Bretagne en 1971 après son mariage pour aller vivre avec son mari dans la campagne du Punjab. En se basant sur d'autres témoignages similaires à celui de Usha, Amrit Wilson en déduisit que le Ministère de l'Intérieur s'était montré plus souvent indulgent avec des couples blancs.

Dans ses deux articles publiés dans *Spare Rib*, Amrit Wilson expliqua le sexisme de la loi qui permettait aux femmes britanniques de se faire rejoindre par leur mari étranger⁸¹. Elle souligna qu'en autorisant les hommes installés en Grande-Bretagne à faire venir leur femme et en empêchant les femmes de faire venir leur mari, on impliquait que, même en tant qu'immigrants, seuls les hommes comptaient. De même, alors que ces femmes devaient répondre à un long

⁷⁹ Wilson, Amrit. "WHY are you marrying her?". *Spare Rib* 47, juin 1976.p.15.

⁸⁰ Wilson, Amrit. "Racism and Sexism-How they are linked under the Immigration Act". *Spare Rib* 25, juillet 1974.p.31.

⁸¹ *Ibid.* Wilson, Amrit. "WHY are you marrying her?". *Spare Rib* 47, juin 1976.p.15.

interrogatoire et prouver « l'honnêteté » de leurs relations, les hommes britanniques mariés à des femmes étrangères ne subissaient aucun questionnement sur leur relation de couple. Ainsi, selon Amrit Wilson, l'hypocrisie raciale était renforcée par la discrimination de la loi envers les femmes.

En dépit de son premier article publié en 1974, *Women's Voice* s'intéressa davantage aux cas des couples asiatiques, montrant que ces lois portaient directement atteinte aux femmes asiatiques. Dans un article en avril 1977, l'auteure (anonyme) réagit au changement des règles d'immigration. Cette décision était prise à l'issue de contrôles « sélectifs » visant à effectuer des enquêtes plus détaillées et plus intimes sur la vie personnelle et sexuelle d'un couple. L'auteure souligna que ces contrôles ne ciblaient pas les immigrés blancs résidant dans les beaux quartiers londoniens, mais que ce harcèlement visait systématiquement les hommes et les femmes asiatiques et noirs. Elle ajouta que ces contrôles étaient utilisés contre les communautés qui avaient recours fréquemment à des mariages arrangés. Les mariages arrangés étant très communs dans la communauté asiatique, les femmes asiatiques étaient ainsi les plus concernées par ces contrôles. *Women's Voice* dénonça le caractère raciste des règles d'immigration dans deux autres articles respectivement intitulés : « *Asian couples harassed under racialists' charter* ⁸² » (mai 1977) et « *Stop these racist, sexist immigration laws* ⁸³ » (décembre 1979). S'appuyant sur le témoignage de femmes asiatiques, *Women's Voice* exposa le caractère intrusif et humiliant des procédures policières. Dans le premier article, Judith Condon retraça le cas de Iftakhar Mahmoud et de son mari qui subissaient de multiples visites surprises à toute heure de la part de la police et des services de l'immigration afin de vérifier « l'honnêteté » de leur relation de couple. Ce qui constituait l'honnêteté d'une relation n'était pas explicité dans l'article. Toutefois, à partir de l'interrogatoire de la police, on comprend qu'il fallait vérifier si les mariés vivaient bien ensemble et avaient une vraie relation de couple pour éliminer la possibilité d'un mariage

⁸² Judith, Condon. "*Asian couples harassed under racialists' charter*". *Women's Voice* 5, mai 1977.p.4.

⁸³ Trebilcock, Jan. "*Stop these racist, sexist immigration laws*". *Women's Voice* 36, décembre 1979.p.7.

arrangé dans l'objectif d'obtenir la résidence en Grande-Bretagne. Condon signala que dans d'autres cas, les questions les plus intimes et les plus humiliantes étaient posées aux couples indiens. Dans le second article publié en décembre 1979, Jan Trebilcock, raconta que les couples asiatiques étaient séparés sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas bénéficier de « motifs exceptionnels de compassion » (*exceptional compassionate grounds*), motifs qui, comme le nota d'ailleurs l'auteure, n'étaient jamais clairement définis par les administrations britanniques⁸⁴. Trebilcock souligna que ces règles étaient une attaque directe contre les femmes asiatiques, « dont la culture était niée, dont la vie familiale était menacée et qui souffraient d'un grand chagrin d'amour ». Cependant, bien que Trebilcock y qualifia les règles migratoires de sexistes elle n'explicita pas cette discrimination contre les femmes. Par ailleurs, elle ne détailla pas non plus la différence de traitement entre les femmes noires et les femmes blanches dans l'application des règles migratoires. Ainsi, elle n'expliqua pas non plus en quoi elles étaient racistes. En effet, certains récits sur l'expérience de ces femmes n'identifiaient pas explicitement les discriminations. L'article de Amrit Wilson de 1977 publié dans *Spare Rib* fut un autre exemple où le sexisme des lois migratoires était indirectement relevé. Elle écrivit qu'avant 1974, les femmes britanniques n'avaient pas le droit de vivre en Grande-Bretagne avec leur mari étranger. Sachant que cette restriction concernait seulement les femmes, Amrit Wilson faisait ainsi allusion au sexisme des lois sans le nommer⁸⁵. Bien qu'elle l'ait exprimé dans des articles précédents, dans cet article précis, Wilson fit seulement allusion à cet aspect des lois sans utiliser le terme de « sexisme ». Il

⁸⁴ Dans le livre *Immigration Control Procedures : Report of a formal investigation*, publié par la Commission pour l'égalité raciale (*Commission for Racial Equality*) en 1985, il est écrit que, en appliquant les instructions, les agents devaient tenir compte des circonstances particulières qui, bien qu'elles ne soient pas explicitées par les instructions, présentaient des caractéristiques de compassion pas clairement définis. Par exemple, les agents d'autorisation d'entrée pouvaient accorder une considération favorable si la femme était née à l'étranger mais qu'elle avait des liens familiaux étroits avec le Royaume-Uni. Dans un autre exemple, les agents d'immigration pouvaient se montrer indulgents s'ils identifiaient des difficultés qui pourraient advenir si la femme devait vivre en dehors du Royaume-Uni afin d'être avec son mari. *Immigration Control Procedures: Report of a Formal Investigation*. Commission for Racial Equality, 1985. p.13.p.62. https://www.jstor.org/stable/community.28327672?seq=5#metadata_info_tab_contents

⁸⁵ Wilson, Amrit. "Harassment now official". *Spare Rib* 59, juin 1977.p.29.

est probable que ces publications avaient pour but d'informer les lectrices des changements des règles et non pas de développer le sujet et d'analyser les sous-entendus des décisions gouvernementales au sujet de l'immigration.

Le changement des règles d'immigration en 1979 fut l'un des exemples les plus racistes du contrôle de l'immigration britannique. En effet, à l'issue de cette règle, très peu de femmes noires pouvaient vivre en Grande-Bretagne avec leur mari/fiancé étranger. Les membres du collectif de *Spare Rib* soulignaient en décembre 1979 que les femmes britanniques nées à l'étranger devaient recourir à la générosité du ministre de l'Intérieur pour obtenir ce droit, mais que, si elles étaient noires ou politiquement engagées, elles n'avaient aucune chance de l'obtenir⁸⁶. Comme noté dans un article publié par *Spare Rib* en mai 1982, cette règle était conçue pour ne pas affecter la plupart des femmes blanches, tandis que les femmes noires, même celles nées en Grande-Bretagne et citoyennes britanniques, étaient discriminées⁸⁷. Dans le même article, on lit que le racisme et le sexisme dont souffraient les femmes noires forçaient des centaines d'entre elles à choisir entre se séparer de leur mari ou se voir expulsées du pays⁸⁸. Autrement dit, contrairement aux hommes, les femmes mariées à des étrangers n'avaient pas le droit systématique de vivre sur le sol britannique. De la même façon, Ann Beatty mit en relief non seulement le racisme mais aussi le sexisme inhérent à ces règles d'immigration dans son article intitulé « *Immigration Laws-Not just racist but sexist too !* », de 1979 publié dans *Women's Voice*. Elle dénonça la discrimination contre les femmes britanniques qui souhaitent vivre avec leur époux étranger en Grande Bretagne et ajouta que les mesures prises allaient à l'encontre de la loi de 1975 sur la discrimination en raison du sexe⁸⁹ :

“All this because you're a woman-the government don't propose to change the law for men bringing foreign wives or fiancées into this country! Men

⁸⁶ Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrave, Ruth. “New rules, same story”. *Spare Rib* 89, décembre 1979.p.14.

⁸⁷ “The Right To Live here”. *Spare Rib* 118, mai 1982.p.16.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Beatty, Ann. “Immigration Laws-Not just racist but sexist too!”. *Women's Voice* 33, septembre 1979.p.5.

*have always been free to marry and live here with their wives, irrespective of the woman's nationality*⁹⁰.”

Le sexisme de la loi était également relevé dans les pages de *Fowaad*. Les femmes noires notèrent en février 1980 que les changements des règles d'immigration de 1979 affectaient les maris/fiancés des femmes résidant en Grande-Bretagne et non pas les épouses/fiancées des hommes résidants en Grande-Bretagne, et étaient ainsi considérés comme discriminatoires par rapport au sexe des demandeurs⁹¹. Dans l'éditorial du numéro de novembre 1979, les femmes noires montrèrent que contrairement aux hommes noirs, les femmes noires disposant d'un permis de travail n'avaient pas le droit de faire venir leur famille en Grande-Bretagne⁹².

Comme l'illustrent ces exemples publiés dans *Spare Rib* et *Women's Voice* les règles migratoires pénalisaient principalement les femmes résidant en Grande-Bretagne et liées à des hommes étrangers. Pour simplement avoir le droit de vivre avec leurs conjoints sur le sol britannique ces femmes étaient contraintes de remplir de nombreuses conditions qui ne cessaient de changer en fonction du contexte politique. Dans un climat particulièrement raciste, les femmes noires concernées par ces procédures étaient beaucoup plus vulnérables que les femmes blanches car l'emploi de termes vagues et imprécis dans le texte des règles migratoires laissait la possibilité aux agents de l'immigration de prendre des décisions subjectives et ainsi de discriminer de manière légale des personnes en fonction de leurs origines. Ces lois pénalisaient non seulement les femmes noires résidant dans le pays mais aussi celles qui, en tant qu'épouses ou fiancées, souhaitaient rejoindre leur conjoint résident en Grande-Bretagne.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ "Immigration Proposals-How the changes affect us". *Fowaad*, février 1980.p.4.

⁹² Editorial. *Fowaad* 3, novembre 1979.p.2.

3.2 L'entrée des femmes noires mariées et fiancées en Grande-Bretagne

L'entrée des femmes noires en Grande-Bretagne pouvait se réaliser sous deux conditions liées au statut marital, comme épouses ou comme fiancées ce qui donna lieu à des abus sexistes et racistes comme en témoignent les articles publiés dans *Spare Rib* et *Women's Voice* à propos de deux scandales notoires: d'une part, l'expérience atroce de Zahira qui, enceinte et souhaitant entrer sur le sol britannique avec son mari a fini par perdre son bébé à cause de l'attitude inhumaine des agents de l'immigration, et, d'autre part, la pratique humiliante et indigne des tests de virginité

3.2.1 L'entrée des femmes mariées : le scandale de Zahira

Le droit légal dont disposaient auparavant les hommes de faire venir leur femme et leurs enfants prit fin avec l'adoption de la loi sur l'immigration de 1971⁹³. Toutefois, les femmes et les enfants des hommes du Commonwealth qui s'étaient installés en Grande-Bretagne avant l'entrée en vigueur de la loi (en 1973) s'étaient vu garantir le droit de vivre avec leurs maris et leurs pères. A contrario, les enfants et les épouses des hommes installés en Grande-Bretagne après 1973, ne bénéficiaient d'aucune protection législative et étaient soumis aux règles d'immigration⁹⁴. Ces femmes étaient confrontées à de nombreux obstacles et restrictions mises en place en mai 1969 lors de l'introduction d'un système de control appelé « *The entry clearance system* ». Ce système permettait aux agents d'immigration de délivrer ou non un certificat d'entrée aux demandeurs. Selon le

⁹³ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 1-5. "The rules shall be so framed that Commonwealth citizens settled in, the United Kingdom at the coming into force of this Act and their wives and children are not, by virtue of anything in the rules, any less free to come into and go from the United Kingdom than if this Act had not been passed."

⁹⁴ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 1-4. "The rules laid down by the Secretary of State as to the practice to be followed in the administration of this Act for regulating the entry into and stay in the United Kingdom of persons not having the right of abode shall include provision for admitting (in such cases and subject to such restrictions as may be provided by the rules, and subject or not to conditions as to length of stay or otherwise) persons coming for the purpose of taking employment, or for purposes of study. or as visitors. or as dependants of persons lawfully in or entering the United Kingdom."

gouvernement, ce système était plus pratique pour les citoyens du Commonwealth, puisqu'il leur permettait de connaître à l'avance leur statut d'admission en Grande-Bretagne. Il permettait également de réduire les longs interrogatoires à l'aéroport de Heathrow. Cependant, après la mise en place du système, le nombre d'autorisations diminua considérablement, alors que le délai d'attente pour obtenir un entretien ne cessa d'augmenter, allant jusqu'à atteindre 4 ans dans certains cas. Bien que beaucoup de demandeurs finirent par réussir à entrer en Grande-Bretagne, parfois après de nombreux essais sur une dizaine d'années, certaines épouses, particulièrement celles issues du continent indien ne furent jamais autorisées à rejoindre leur mari⁹⁵.

Zahira et son cousin Aszal Galiara, installé en Grande-Bretagne, conclurent un mariage arrangé en janvier 1976. Le 20 octobre de la même année, ils arrivèrent en Grande-Bretagne. Les agents de l'immigration interrogèrent Aszal pendant quatre heures avant de le laisser passer, alors qu'il avait tous les documents requis pour rentrer chez lui. De plus, bien que le couple fût en possession de son certificat de mariage, Zahira se vit interdire l'entrée en Grande-Bretagne car elle n'avait pas de certificat d'entrée⁹⁶. Non seulement Zahira fut détenue pendant 12 heures, sans boire ni manger, alors qu'elle était à un stade avancé de sa grossesse mais plus grave encore, les agents d'immigration se moquèrent d'elle lorsqu'elle cria de douleur et refusèrent de contacter un médecin jusqu'à ce qu'elle commence à accoucher. L'accouchement se déroula très mal et résulta dans la mort du nourrisson. Ceci n'empêcha pas les agents de poursuivre leur interrogatoire avec Aszal : « comment pouvez-vous prouver que Zahira est votre épouse ? », « comment savez-vous que c'est votre bébé ? »⁹⁷. Après cet événement traumatique, Zahira finit par avoir la permission d'entrer en Grande-Bretagne.

Le 29 décembre 1976, Amrit Wilson publia un article dans le *Guardian* sur

⁹⁵ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. pages.79-80-88-89.

⁹⁶ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018.p.118.

⁹⁷ *Ibid.*pp.118-119. Wilson, J. "Horrific Story", *Spare Rib* 54, janvier 1977. p.5.

ce sujet⁹⁸. Le même mois, *Women's Voice* revint sur les faits avec un court article collectif intitulé « *Who Killed Zahira's Baby ?*⁹⁹ ». *Spare Rib* publia une lettre au sujet de Zahira en janvier 1977 et un article écrit par Amrit Wilson en février 1977¹⁰⁰. L'article d'Amrit Wilson publié dans *Spare Rib*, basé sur une entrevue avec Zahira, fournit plus de détails que celui publié dans *Women's Voice*. A la fin de l'article publié dans *Women's Voice*, on note un appel aux socialistes et aux anti-racistes de participer à la marche du 20 novembre 1976 en soutien à Zahira. L'emploi du prénom personnel « nous » (« *We urge all socialists and antiracists to be at the demonstration...*¹⁰¹») nous permet de déduire que l'article fut probablement écrit par plusieurs membres du collectif de *Women's Voice*. Cependant, aucun contenu ne fut publié sur cette marche, ni dans *Spare Rib* ni dans *Women's Voice*. En effet, Amrit Wilson et J.Wilson, auteure de la lettre « *Horrible Story* » publiée dans *Spare Rib* au sujet de Zahira¹⁰², soulignèrent que très peu de femmes étaient présentes à cette manifestation. En avril 1977, Margot Sinha, en faisant référence à l'histoire de Zahira dans une lettre envoyée à *Spare Rib*, avoua qu'elle souhaiterait davantage entendre parler d'autres actions contre la violence faite par le ministère de l'Intérieur et par la police aux femmes immigrées. Ceci sous-entend que pour certaines lectrices, les pages du magazine ne contenaient pas assez de contenu à ce sujet.

Les deux magazines présentèrent un contenu factuel, revenant sur les étapes atroces par lesquelles le couple, et plus spécifiquement Zahira, passa avant d'entrer en Grande Bretagne. Cependant, les auteures ne firent aucune analyse sur le sujet, se contentant de présenter les faits, sauf Amrit Wilson qui insinua dans son article que les lois migratoires étaient sexistes¹⁰³. Wilson expliqua que, pour entrer en

⁹⁸ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018.p.120.

⁹⁹ Le collectif du magazine. « *Who Killed Zahira's Baby?* ». *Women's Voice* 35, novembre-décembre.p.3.

¹⁰⁰ Wilson, J. « *Horrible Story* », *Spare Rib* 54, janvier 1977. p.5. Wilson, Amrit. « *The immigration officials just laughed-Atrocity at Heathrow* ». *Spare Rib* 55, février 1977. pp.20-21.

¹⁰¹ Le collectif du magazine. « *Who Killed Zahira's Baby ?* ». *Women's Voice* 35, novembre-décembre 1976.p.3.

¹⁰² J.Wilson. « *Horrible Story* ». *Spare Rib* 54, Janvier 1977. p.5.

¹⁰³ Wilson, Amrit. « *The immigration officials just laughed-Atrocity at Heathrow* ». *Spare Rib* 55, février 1977. pp.20-21.

Grande-Bretagne en tant qu'épouse, les femmes asiatiques étaient contraintes de subir des examens sexuels, de donner des détails par l'intermédiaire d'interprètes hommes sur ce qui s'est passé lors de leurs nuits de noces et d'expliquer pourquoi elles voulaient rejoindre leur mari en Grande-Bretagne. Ici, Amrit Wilson faisait non seulement allusion au sexisme des agents de l'immigration, mais aussi aux tests de virginité sans expliquer ou nommer cette pratique.

3.2.2 L'entrée des fiancées : les tests de virginité

En revanche, contrairement aux épouses, les fiancées étaient supposées pouvoir être admises en Grande-Bretagne sans avoir à obtenir une autorisation d'entrée préalable. En effet, la loi sur l'immigration de 1971 permettait l'accélération de l'immigration des fiancées, puisqu'elles n'avaient pas à subir la longue procédure de demande à laquelle étaient soumises les épouses. Elles pouvaient entrer dans le pays sans visas, mais avec une autorisation d'entrée à court terme. Cette autorisation était ensuite convertie en une forme plus longue de droit de séjour sur présentation d'un certificat de mariage britannique légitime, sous les trois mois qui suivaient son entrée¹⁰⁴. Néanmoins, certains refus étaient justifiés par le résultat des tests de virginité pratiqués sur ces femmes. Si les agents d'immigration soupçonnaient qu'une femme était mariée, mais qu'elle prétendait être fiancée pour éviter l'attente d'un visa, ils pouvaient la soumettre à un examen vaginal¹⁰⁵. De ce fait, même les femmes mariées, détentrices d'un visa préalablement obtenu, pouvaient être soumises à un test de virginité.

Le test de virginité acquit une notoriété nationale une semaine après la publication de détails sur cette pratique dans *The Guardian*, le 1^{er} février 1979, par

¹⁰⁴ Smith, Evan, and Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014. p.88. "Virginité Tests for Immigrants 'Reflected Dark Age Prejudices' of 1970s Britain." *The Guardian*, Guardian News and Media, 8 May 2011, www.theguardian.com/uk/2011/may/08/virginity-tests-immigrants-prejudices-britain.

¹⁰⁵ "Passport, Visa, Virginité? A Mother's Tale of Immigration in the 1970s." *The Guardian*, Guardian News and Media, 13 May 2011, www.theguardian.com/lifeandstyle/2011/may/13/virginity-tests-uk-immigrants-1970s.

la journaliste britannique Mélanie Philips¹⁰⁶. Bien que cet examen vaginal constituât une pratique fréquente qui existait depuis des années¹⁰⁷, ce ne fut qu'en mars 1979 que *Spare Rib* et *Women's Voice* publièrent un premier article à ce sujet¹⁰⁸. *Spare Rib* publia deux articles et une lettre en avril 1979, deux références brèves et une lettre en juin de la même année et une référence en août 1980 sur le sujet¹⁰⁹. Quant à *Women's Voice*, il ne publia qu'un seul article sur le sujet, bien qu'on y trouve une première référence en octobre 1976 dans l'article « *Racism-Who Profits ?* », sans suite :

*“Did you know that dependants who wish to join their families are given bone X-rays, and women are given vaginal inspections to check whether they are really unmarried or not, or to determine whether they have given birth to the children they claim as their dependents?”*¹¹⁰

On sait alors que le collectif du magazine était au courant des examens vaginaux depuis au moins octobre 1976 mais qu'il n'avait pas jugé pertinent de s'y intéresser davantage. En effet, l'objet de cet article était de dénoncer le système capitaliste. En citant le cas des tests de virginité, l'auteure ne cherchait à exposer ni le racisme ni le sexisme auxquels les femmes noires faisaient face lors de leur entrée en Grande-Bretagne. En effet, elle s'est basée sur des exemples cités dans un article publié par le collectif des journalistes anticapitalistes, *Counter Information Services (CIS)*¹¹¹, pour critiquer le système capitaliste :

“[...] this new CIS report works on the sound base that racism is a symptom of that well-known disease, capitalism, and that the fight to eliminate racism

¹⁰⁶ Phillips, Melanie. “From the Archive: Airport Virginité Tests Banned by Rees.” *The Guardian*, Guardian News and Media, 2 Feb. 2010, www.theguardian.com/uk/2010/feb/03/airport-virginity-tests-banned.

¹⁰⁷ Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. Pluto Press-2005 p. 78. Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018.p.114.

¹⁰⁸ *Spare Rib* 80, mars 1979.p.9. Le collectif du magazine. “Our point of view-Virginity tests-stop this vile racism” *Women's Voice* 27, mars 1979.p.4.

¹⁰⁹ *Spare Rib* 81, avril 1979.p.10, p.4 et p.11. *Spare Rib* 83, juin 1979. p.11 et p23. *Spare Rib* 97, août 1980.p.20.

¹¹⁰ *Women's Voice* 34, octobre 1976.p.6.

¹¹¹ *CIS (Counter Information Services)* était un collectif de journalistes anticapitalistes qui a opéré au Royaume-Uni de 1970 à 1984 d'une façon anonyme. Ses publications s'appelaient *Anti-Reports*. <http://anti-report.com/home/4559018053>

*is an integral part of the working-class struggle and not an isolated one. [...] one's first instinct when arguing with racists is usually to smash them in the face. this pamphlet provides some indispensable ammunition with which to destroy the arguments of any racist, even the most bitter National Front supporters drawn into prejudice by despair caused by the economic recession in which we are living*¹¹².”

Le racismisme des lois d'immigration était uniquement utilisé ici comme un élément d'argumentation pour critiquer le système capitaliste. L'auteure porta une vision socialiste à la question du racismisme qui, selon elle, ne pourrait se résoudre qu'en l'intégrant à la lutte de la classe ouvrière. Sans réaction de la part du magazine, on peut supposer que le collectif était de la même opinion. En effet, depuis sa création jusqu'à mars 1979, *Women's Voice* n'a publié que deux articles qui abordaient spécifiquement les conséquences des lois d'immigration sur les femmes. Les autres références aux procédures d'immigration étaient mentionnées dans le cadre d'une critique plus vaste du racismisme institutionnel et du Front National Britannique.

Marsha Rowe (membre du collectif de *Spare Rib* jusqu'en juillet 1976) a déclaré ne pas avoir entendu parler des tests de virginité avant 1979 et est persuadée que le collectif aurait écrit sur le sujet si les femmes en avaient eu connaissance¹¹³. Cependant, dans un article de janvier 1977, Amrit Wilson avait bien fait référence aux examens vaginaux que subissaient les femmes mariées asiatiques ce qui tendrait à prouver que le collectif de *Spare Rib* était au courant de ces tests depuis au moins janvier 1977. Jill Nicholls, membre du collectif du magazine de mars 1979 jusqu'en décembre 1983, a affirmé aussi que les féministes auraient publié sur le sujet plus tôt si elles l'avaient su et qu'il ne s'agissait pas d'un choix délibéré de ne pas en parler¹¹⁴. Il est effectivement possible que les membres du collectif n'aient pas bien compris ce que Amrit Wilson appela les « examens sexuels » dans son article de

¹¹² *Women's Voice* 34, octobre 1976.p.6.

¹¹³ Rowe, Marsha. Réponses remises à la suite d'un questionnaire. 9 juillet 2021. Annexe 2.

¹¹⁴ Nicholls, Jill. Réponses remises à la suite d'un questionnaire. 21 octobre 2021. Annexe 3.

1977, ou bien qu'elles n'aient pas lu attentivement l'article. En outre, il est important de garder à l'esprit que le plus souvent le collectif publiait ce qui leur était proposé et n'employait guère de journalistes. Il n'est pas impensable que le collectif de *Spare Rib* ne reçût aucune proposition d'article sur ce sujet avant 1979.

Il est important de souligner que ces examens vaginaux n'étaient pas uniquement inconnus ou méconnus des femmes blanches, mais aussi des femmes noires. Les membres de *BBWG* exprimèrent en effet leur solidarité avec les femmes asiatiques contre les tests de virginité en 1979, déclarant qu'elles n'avaient été que récemment informées de ces pratiques :

“We have just heard how women from the Sub-continent of Indian seeking entry to Britain are subjected to vaginal examination and, with their children, bone x-rays as part of British immigration procedures¹¹⁵.”

Ainsi, peu de personnes étaient informées des tests de virginité avant la publication de l'article de Mélanie Philips dans le *Guardian* en février 1979. Il semble qu'avant cet article, Amrit Wilson ait été une des rares personnes à dévoiler le sujet dans *Finding a Voice* (1978)¹¹⁶.

On peut se demander pourquoi le sujet des tests de virginité n'était davantage critiqué ou publicisé par les périodiques féministes dès leur mise en pratique. Selon Marsha Rowe, l'information a sans doute été étouffée (« *suppressed* »). Il est également possible que l'information n'ait même pas été divulguée par les femmes concernées. Les immigrantes asiatiques n'avaient peut-être pas parlé des tests, qui leur étaient sans doute présentés comme une procédure médicale habituelle. De plus, la majorité d'entre elles ne parlaient pas anglais, ignoraient probablement le caractère illégal de ces tests et n'avaient sans doute pas le réseau pour savoir à qui en parler. Même si certaines furent peut-être conscientes de l'illégalité des tests de virginité, elles ne s'y opposèrent sans doute pas par crainte de ne pouvoir rejoindre leur mari/fiancé en Grande-Bretagne. Par ailleurs, raconter

¹¹⁵ Black Women's Group, Brixton. *“Statement of Solidarity with Asian sisters against vaginal examinations and bone x-rays”*. Papers of Stella Dadzie (Dadzie 1/1/28). Black Cultural Archives.

¹¹⁶ Wilson, Amrit (1978). *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018. p.114.

par quoi elles étaient passées ne devait pas être facile pour ces femmes. Beaucoup d'entre elles ne partageaient pas facilement une telle expérience gênante et honteuse avec leur famille et encore moins avec leurs maris. En mai 2011, Huma Qureshi a publié un article dans le *Guardian*, revenant sur l'histoire de sa mère qui, 35 ans en arrière, avait été victime du test de virginité¹¹⁷. La mère de Qureshi, diplômée en études politiques, parlait couramment trois langues. Elle raconta qu'à l'époque elle était jeune, elle ne s'était pas opposée au test, car elle ne pensait qu'à une chose : pouvoir sortir de l'aéroport et rejoindre son mari. Elle nota que, sur le moment, elle pensait, parce que on lui a donné cette impression, qu'il s'agissait d'une procédure tout à fait ordinaire, qu'elle a ensuite oublié rapidement et n'en a jamais parlé à son mari. C'est en effet avec un certain recul que la mère de Huma Qureshi s'est rendu compte qu'elle ne méritait pas cette humiliation et que ces procédures avaient été une atteinte à ses droits. Beaucoup des femmes qui étaient sujettes aux tests de virginité ont dû/pu réagir comme la mère de Qureshi : cacher le sujet, jusqu'à ce qu'une d'entre elles décida de rompre le silence en février 1979.

Le test de virginité est une procédure qui fut dénoncée comme raciste par *Women's Voice* et *Spare Rib*. L'auteure de l'article publié par *Women's Voice* souligna que ce test n'était pas fiable médicalement et que des femmes blanches rhodésiennes, canadiennes, néo-zélandaises ou françaises n'y étaient pas soumises¹¹⁸. Le magazine déduisit ainsi que les tests de virginité avaient pour but d'effrayer et de harceler les femmes asiatiques et que le racisme qui ressortait de ces tests faisait partie des lois sur l'immigration vues comme discriminatoires à l'égard des personnes d'origine asiatique. Le test de virginité fut décrit par l'auteure comme preuve d'un « racisme abjecte », mais aussi comme un « cauchemar obscène », « dégoûtant », « barbare », « humiliant » ou encore comme une « agression », « indignité » et comme une pratique qui « dénie le droit à la vie

¹¹⁷ "Passport, Visa, Virginité? A Mother's Tale of Immigration in the 1970s." *The Guardian*, Guardian News and Media, 13 May 2011, www.theguardian.com/lifeandstyle/2011/may/13/virginity-tests-uk-immigrants-1970s.

¹¹⁸ Le collectif du magazine. "Our point of view-Virginity tests-stop this vile racism" *Women's Voice* 27, mars 1979.p.4.

privée »¹¹⁹. De la même façon, *Spare Rib* dénonça le racisme de cette pratique. Dans les publications du magazine, on retrouve les mêmes termes que ceux employés dans l'article de *Women's Voice* pour critiquer la pratique, comme « *harassment* », « *disgusting exercise* », ou encore « *humiliation* »¹²⁰.

Spare Rib et *Women's Voice* portèrent uniquement une lecture anti-raciste à cette pratique, alors que ce test était un des exemples les plus frappants du sexisme des procédures migratoires. Étrangement, ces magazines qui s'identifiaient ouvertement comme féministes, considérèrent la problématique de ces examens vaginaux seulement sous l'angle racial. Dans l'article intitulé « *Immigration tests in Britain* » publié en avril 1979, les membres du collectif de *Spare Rib* relatèrent que des députés indiens, révoltés par les tests de virginité, qualifièrent cette pratique de « viol » et d'« agression criminelle »¹²¹. Dans la page qui suit, le magazine partagea le rapport de Subhadra Butalia sur la réaction des médias et des activistes indiens au test de virginité au New Delhi. Les principaux journaux et une grande partie de l'opinion publique en Inde avaient en effet condamné cette pratique d'un point de vue racial, la qualifiant d'odieuse et de « nouvelle preuve choquante de la discrimination raciale pratiquée au Royaume-Uni à l'encontre des personnes noires¹²². » Les auteurs de nombreuses lettres publiées dans les journaux en Inde déclaraient que le fait de se préoccuper de la virginité de la fiancée d'un autre homme était un signe de colonialisme. D'autres qualifiaient le gouvernement britannique de barbare et de non civilisé. Du côté des femmes activistes, plusieurs manifestations furent organisées, accompagnées de slogans tels que : « les racistes s'excusent », « castrez les violeurs de Heathrow », « nous vous combattons sur notre terre »¹²³. À l'instar des magazines féministes, la majorité de l'opinion publique indienne s'accordait sur le racisme des pratiques du gouvernement

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrove, Ruth. "Harassment at Heathrow." *Spare Rib* 80, mars 1979.p.9. Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrove, Ruth. "Immigration Tests in Britain". *Spare Rib* 81, avril 1979.p.10.

¹²¹ Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrove, Ruth. "Immigration Tests in Britain". *Spare Rib* 81, avril 1979. pp.10.

¹²² *Ibid.* "Leading newspapers condemned the practice as obnoxious and "yet another shocking evidence of the racial discrimination practised in the UK against coloured people"

¹²³ *Ibid.*p.11.

britannique, dont les tests de virginité. Cependant, certains députés indiens et des femmes activistes en Inde décrivaient les tests de virginité comme un viol. Cette vision n'était pourtant pas partagée par les femmes en Grande-Bretagne. Interrogée sur ce point de vue, Stella Dadzie a expliqué considérer ces tests comme sexistes mais non pas comme des viols. Elle a trouvé cependant cette comparaison intéressante, puisqu'elle pouvait être liée à ce qui a été vu comme acceptable à faire avec le corps des femmes noires historiquement¹²⁴. D'un autre côté, considérer les tests de virginité comme un viol pouvait aussi être lié à la culture conservatrice et patriarcale indienne qui conçoit que la virginité des femmes est un gage d'honneur. Ainsi, même si toutes et tous ne s'accordaient pas sur l'usage des termes de « sexiste » ou ne qualifiaient pas certaines pratiques intrusives de « viols », il n'en reste pas moins que certaines l'avaient vécu comme un viol et qu'on peut relever le caractère sexiste de certaines pratiques.

Bien que les fonctionnaires des services de l'immigration se basaient sur des suppositions sexistes pour imposer à ces femmes des tests de virginité, les collectifs des magazines manquaient de souligner la discrimination sexuelle derrière cette pratique. En effet, le test de virginité n'était pas le seul élément des lois migratoires à ne pas être dénoncé comme sexiste par les périodiques.

Dans *Speak Out*, et sous le titre de « *The All Party Select Committee On Immigration-Another Attack on Black People* », l'auteure nota que les contrôles sur l'immigration étaient sexistes. Selon elle, le *Select Committee* recommandait de limiter le nombre des épouses et fiancées autorisées à immigrer en Grande-Bretagne et déduisit donc que le sexisme était utilisé comme un outil du racisme¹²⁵. À la fin de cet article, l'auteure souligna que le contrôle de l'immigration était une attaque sur les droits des femmes... Toutefois elle ne précisa à aucun moment quels étaient les éléments sexistes des lois migratoires.

¹²⁴ Dadzie, Stella. Interview Zoom. 08 décembre 2021. Annexe 5.

¹²⁵ "The All Party Select Committee on Immigration-Another Attack on Black People". *Speak Out* 2. pp5-6.

Dans d'autres articles, le sexisme des lois migratoires s'exprimait de façon indirecte, c'est-à-dire de manière allusive, sans que les auteures utilisent le terme de « sexiste ». Dans un autre article publié en janvier 1980, l'auteure se contentait d'expliquer que les femmes entrant en Grande-Bretagne pour rejoindre leur mari étudiant ou travailleur n'eurent plus le droit de travailler et durent être complètement dépendantes de leurs époux¹²⁶.

3.3 La situation des femmes noires avec des enfants à l'étranger

Les femmes noires résidant en Grande Bretagne pouvaient faire venir leurs enfants vivant à l'étranger, mais sous certaines conditions. Pour obtenir une autorisation d'entrer au Royaume-Uni pour une durée indéterminée en tant qu'enfant d'un parent, de parents ou d'un proche résident ou d'une personne en cours d'admission pour s'installer en Grande-Bretagne, il était nécessaire d'obtenir une autorisation préalable d'entrée de l'étranger. Il fallait également prouver à l'agent d'autorisation d'entrée du pays d'origine, puis à l'agent d'immigration au point d'entrée, que l'enfant demandeur était âgé de moins de 18 ans. Par ailleurs, l'un des parents devait avoir l'entière responsabilité (*sole responsibility*) d'élever l'enfant ou bien prouver qu'une « situation déplorable » à l'étranger rendait son entrée au Royaume-Uni nécessaire¹²⁷. Les conditions requises pour une demande d'autorisation de rester au Royaume-Uni pour une durée indéterminée étaient similaires (mais pas identiques) aux exigences relatives à l'autorisation d'entrée à durée indéterminée. Dans le premier cas, étant donné que la demande était faite dans le pays, il n'était pas nécessaire d'obtenir une autorisation d'entrée. Cependant, dans le cas d'un enfant âgé de plus de 18 ans, il était nécessaire de prouver que l'autorisation d'entrer ou de rester au Royaume-Uni était obtenue avant la demande d'installation¹²⁸. Le combat des femmes noires

¹²⁶ "Immigration: what the changes mean". *Spare Rib* 90, Janvier 1980.p.15.

¹²⁷ Rosenblatt, Jeremy, et Lewis, Ian. *Children and Immigration*. Cavendish, 1997.p.6 et p.313. Wilson, Amrit. "I am their mother; I care for them. They don't understand". *Spare Rib* 38, août 1975. pp. 17-18.

¹²⁸ *Ibid*.p.8.

pour vivre en Grande Bretagne avec leurs enfants résidant à l'étranger était reflété dans les magazines féministes notamment en ce qui concerne la situation particulière des femmes noires célibataires mais aussi à travers l'affaire d'Anwar Ditta.

Dans un article publié dans *Spare Rib*, Amrit Wilson relatait la situation spécifique des femmes noires célibataires résidant en Grande-Bretagne et souhaitant faire venir leurs enfants¹²⁹. Elle notait que ces femmes étaient victimes de lois racistes et sexistes. Selon elle, leurs enfants furent exclus parce qu'elles étaient noires et mères célibataires. L'auteure rapportait que les règles d'immigration contredisaient la loi sur l'Assistance Nationale de 1948, qui stipulait que les mères non mariées étaient les seules à pouvoir réclamer la garde de leurs enfants. En effet, selon ces règles, les mères célibataires n'obtenaient pas systématiquement ce droit mais devaient prouver que l'éducation des enfants relevait de leur seule responsabilité financière et morale (« *Sole responsible* »), ou que la famille ou d'autres considérations rendaient l'exclusion de l'enfant indésirable :

“‘Sole responsibility’, for example, means not just total financial responsibility, but ‘embodies thoughtfulness and care, moral responsibility more than anything else’ and it requires ‘cogent evidence of genuine interest in and affection for the child’. The second aspect, that ‘family or other consideration make exclusion undesirable’, means that the child must be shown to be ‘intolerably unhappy’ in the West Indies¹³⁰.”

Dans cet article, Amrit Wilson montrait à travers des exemples que les autorités utilisèrent toutes sortes d'arguments non justifiés pour refuser l'entrée des enfants. L'exemple de Dolseta Hamilton qui changea d'école sa fille Sonia âgée de 12 ans, restée en Jamaïque, est révélateur. La mise en œuvre de ce changement à

¹²⁹ Wilson, Amrit. *“I am their mother; I care for them. They don't understand”*. *Spare Rib* 38, août 1975. pp. 17-18.

¹³⁰ *Ibid.*

distance, depuis la Grande-Bretagne, fut perçu comme un manque d'intérêt et d'affection vis-à-vis de sa fille. Il semble alors que les autorités britanniques accusèrent arbitrairement Hamilton de manquer d'intérêt et d'affection pour sa fille, parce qu'elle ne se déplaçât pas jusqu'en Jamaïque. De fait, les autorités ne s'intéressèrent nullement au motif du changement d'école qui était peut-être tout à fait légitime. On peut également prendre comme exemple le cas de Mary Mathurin qui vit sa demande refusée, bien qu'elle ait démontré que ses deux filles vivaient dans quatre pièces avec onze adultes et plusieurs autres enfants et qu'elles étaient maltraitées par leur beau-père, à Sainte-Lucie. Selon les autorités, Mathurin ne pouvait prouver être en mesure de subvenir aux besoins financiers de ses filles que pour cinq années, ce qui était considéré comme insuffisant. D'après Sue Ashtiany, employée dans le *Joint Council for the Welfare of Immigrants*, et citée par Amrit Wilson dans son article, il était très difficile de prouver sa responsabilité financière, parce que les femmes ne pensaient pas systématiquement à garder tous les reçus de mandat prouvant leur capacité à soutenir seules leurs enfants. Et même si, par chance, elles les avaient gardés, les agents qui délivraient les certificats d'entrée trouvaient souvent un moyen de les détourner et ainsi refuser la demande. Par exemple, Winifred Stevenson se vit accuser d'avoir forgé de faux reçus de mandats pour prouver son soutien financier à son fils vivant en Jamaïque. Wilson ajouta que l'agent en charge des certificats d'entrée pouvait aller jusqu'à manipuler le père des enfants pour l'amener à dire qu'il souhaitait continuer à élever son enfant, et cela pouvait être une raison suffisante pour refuser la demande de la mère.

Amrit Wilson démontra aussi qu'il était également difficile de prouver, lorsque c'était le cas, que la situation des enfants à l'étranger était intolérable. Elle expliqua que le ministère de l'Intérieur (*Home Office*), considérait que les conditions de vie d'un enfant devaient être vraiment mauvaises en prenant comme référence non pas celles des enfants de Grande-Bretagne, mais celles du pays d'origine. Wilson souligna que ce principe « était raciste puisqu'il suggérait que le niveau de vie d'un enfant noir ne pouvait être comparé qu'à celui d'autres enfants noirs et non à ce que sa mère souhaitait pour lui en Grande-Bretagne. Dans les cas où des preuves au profit de l'enfant furent présentées, elles furent souvent perçues

comme insuffisantes pour satisfaire les agents britanniques. C'est par exemple le cas pour Beverley Morgan, une fille de 14 ans qui fut placée dans une famille d'accueil maltraitante. Les institutions d'immigration ne considérèrent pas que la situation nécessita qu'elle rejoigne sa mère en Grande-Bretagne. Les autorités jugèrent au contraire que, si cette condition était prouvée par les services chargés de l'affaire en Jamaïque, Beverley Morgan pourrait être déplacée vers une autre famille.

Bien qu'il n'existât pas de comparaison avec des femmes blanches dans la même situation dans les magazines, on comprend en lisant Amrit Wilson que ces procédures étaient racistes, dans le sens où elles s'appliquaient seulement aux femmes noires. Son article soulignait également le sexisme de ces procédures, ce qui implique que les hommes dans la même situation ne rencontraient pas de difficultés à faire venir leurs enfants de l'étranger. De la même façon, un article du troisième numéro de *Speak Out* permet également d'expliquer en partie le sexisme des lois, en revenant sur l'effet des différentes procédures migratoires¹³¹. L'auteure écrivait que lorsque les demandes provenaient de mères divorcées ou célibataires, les autorités britanniques suggéraient que la garde des enfants soit confiée à une autre personne. Selon elle, ces femmes étaient ainsi pénalisées par le refus de faire venir leurs enfants. L'exemple suivant montre que, même dans les cas des parents mariés, faire venir leurs enfants de l'étranger ne fut jamais évident.

L'affaire d'Anwar Ditta était un autre exemple reflétant le combat des femmes noires souhaitant vivre avec leurs enfants en Grande-Bretagne. Anwar Ditta est née à Birmingham, en Angleterre, en 1953 et grandit à Rochdale. En 1968, elle épousa au Pakistan Shuja Ud Din qui avait trois enfants. En 1974, son mari décida d'aller en Angleterre et, en 1975, Ditta le rejoignit. À leur arrivée en Grande-Bretagne, ils pensaient que leur mariage islamique ne serait pas reconnu par la loi britannique et se remarièrent donc. Le couple décida dans un premier temps de laisser ses enfants au Pakistan avec leur famille, le temps de bien s'installer à

¹³¹ Black Women 's Group Brixton. *Speak out* 3.p.11.

Rochdale. En septembre 1976, ils demandèrent que leurs enfants les rejoignent en Angleterre et en février 1978, le couple fut interrogé par les services d'immigration. En mai 1979, le haut-commissariat britannique d'Islamabad refusa d'accorder le droit d'entrer en Grande-Bretagne aux enfants d'Anwar Ditta. Ils dirent ne pas être convaincus que les enfants étaient liés à Anwar Ditta et Shuja Ud Din, ni qu'Anwar Ditta soit déjà allée au Pakistan¹³². A la suite de cette décision, Ditta et son mari firent appel, fournissant de nombreuses preuves que les enfants étaient les leurs. Malgré toutes ces preuves, le ministère de l'Intérieur ne revint pas sur sa décision. Il estima en effet que les enfants appartenaient à la belle-sœur de Ditta. Désespérée à la suite des multiples refus, Anwar Ditta décida de faire campagne pour faire venir ses enfants. En novembre 1979, le comité de défense d'Anwar Ditta (*Anwar Ditta Defence Committee (ADDC)*) fut créé. Plusieurs marches furent organisées pour la soutenir, dont une en mars 1980, à Rochdale. Malgré tous ces efforts, un nouvel appel de Ditta auprès du ministère de l'Intérieur fut rejeté en juillet 1980. Au début de l'année 1981 la chaîne de télévision, *Granada TV*, envoya une équipe d'enquêteurs au Pakistan. Elle paya également des analyses de sang pour Anwar, son mari et ses enfants au Pakistan. Le documentaire fut rapidement diffusé, révélant que les analyses de sang prouvaient bien que les enfants étaient ceux d'Anwar et de Shuja. Quelques mois plus tard, les enfants purent rejoindre leurs parents en Grande-Bretagne¹³³. La connaissance d'un réseau permettant d'attirer l'intérêt du grand public sur l'affaire s'est avéré fondamental dans la réussite du combat d'Anwar Ditta.

La lutte d'Anwar Ditta soulevait la question centrale du droit des noirs installés en Grande-Bretagne à faire venir les personnes à leur charge, sans avoir à subir de longs délais ni du harcèlement de la part des autorités. La cause d'Anwar fut rapportée dans différents périodiques nationaux et spécialisés, comme *The*

¹³² Smith, Evan et Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control Subject to Examination*. Palgrave Macmillan UK, 2014.p.151. Ramamurthy, Written by Dr Anandi. "Our Migration Story: The Making of Britain." <https://www.ourmigrationstory.org.uk/oms/families-divided-the-campaign-for-anwar-ditta-and-her-children>

¹³³ *Ibid.* Ellery, Drew. "There Ain't No Black in The Union Jack." *Coming in from the Cold*, 5 July 2019, <https://cominginfromthecold.com/2019/07/05/there-aint-no-black-in-the-union-jack/?fbclid=IwAR0ca7DrtffHerGQPylAuDdS0Ed4VrkWY1lvngFwxgiF1m-coqy8eTqoB8>

Guardian, The Observer, Morning Star, Newline, Fight Racism! Fight Imperialism, The Coracle, The Daily Express ou encore le *Rochdale Observer*¹³⁴. Les périodiques féministes s'intéressèrent à l'affaire au moment où elle devint publique : *Spare Rib* publia trois articles et deux références courtes au sujet, et *Women's Voice* deux articles et une référence brève à partir de 1980¹³⁵. Par ailleurs, l'intervention d'Anwar Ditta durant la Conférence National des Féministes Socialistes en 1980 avait sans doute incité les collectifs des magazines à publier sur son cas¹³⁶. Ce contenu fut principalement écrit par des femmes blanches, à l'exception d'une référence dans le *Women's Voice* du mois de décembre 1980 qui fut rédigée par Anita Kanani, membre du groupe de soutien d'Anwar. Par ailleurs, à l'exception d'un article de *Spare Rib* (*Spare Rib* 101) qui paraît dans la rubrique *Features* du magazine, le contenu sur l'affaire d'Anwar Ditta fut publié dans les rubriques *News* ou *Newshorts* des magazines. Les articles qui apparaissent dans *Features*, dits articles de fond, proposaient un traitement davantage approfondi d'un sujet en particulier. Alors que les articles d'actualité (*news articles*) relataient les faits dans un style concis, les articles de fond fournissaient plus de détails, dans un style analytique et interprétatif. Le fait que l'affaire d'Anwar Ditta fut exposée sous la forme d'un contenu d'actualité semble impliquer que ce sujet ne constituait pas une question d'intérêt pour les magazines féministes. Pourquoi cette affaire n'a-t-elle pas bénéficié de davantage de développement de la part de ces magazines ? Plusieurs éléments pouvaient expliquer cette couverture limitée de l'affaire. Pour commencer, la problématique de faire venir ses enfants de l'étranger ne touchait pas beaucoup de femmes, et celles concernées étaient en majorité des femmes noires. En effet, les femmes blanches qui devaient passer par cette procédure ne rencontraient pas de difficultés. Le comité de défense d'Anwar Ditta compara le

¹³⁴ Tandana online archive.

<https://theguardian.newspapers.com/search/#query=%22Anwar+Ditta%22>.

¹³⁵ Parkinson, Vanessa. "Born here but don't bring the kids". *Women's Voice* 38, février 1980.p.9. Kanani, Anita. "Anwar fights on". *Women's Voice* 47, décembre 1980.p.7. Auteure inconnue. "My children can come home". *Women's Voice* 51, avril 1981.p.7. Fitzsimons, Pat et McKay, Kath. "One wins one loses". *Spare Rib* 98, septembre 1980.p.17. Auteure inconnue. "Nasira and Anwar-fighting on". *Spare Rib* 100, novembre 1980.p.20. Woodhead, Sheila. "Up against Home Office Monsters". *Spare Rib* 101 décembre 1980.p.33. Cunningham, Ann. "Support for Anwar." *Spare Rib* 102, janvier 1981.p.14. Woodhead, Sheila. "Victory for one...". *Spare Rib* 106, mai 1981. pp.14-15.

¹³⁶ "Socialist Feminist Conference". *Fowaad* 7, novembre 1980.p12.

cas d'Anwar Ditta à celui de Shirley Webb dont le mari l'avait quittée en Afrique du Sud et qui, après avoir fait appel auprès du Premier Ministre, avait obtenu gain de cause et été autorisée à entrer en Grande-Bretagne avec ses quatre enfants. Le comité souligna que les différentes réponses du gouvernement britannique aux cas de Ditta et de Webb étaient fondées sur leur origine ethnique notant que Webb était blanche alors que Ditta était noire¹³⁷. Par conséquent, faire venir ses enfants de l'étranger n'était pas un sujet de discussion au sein des groupes de femmes blanches qui fournissaient la majorité des informations publiées dans les magazines féministes. Anwar Ditta relata pourtant que beaucoup d'autres femmes étaient dans la même situation. Mais, les magazines féministes n'avaient pas publié plus de contenu à ce sujet et l'affaire de Ditta était traité comme un cas singulier d'actualité à la suite de sa médiatisation. Bien que, la majorité du contenu fourni par les deux magazines était factuel, les quelques mots d'Anwar Ditta repris dans les articles suggéraient qu'elle luttait contre le racisme des lois migratoires :

“Although I'm fighting to bring my children over, this is part of a wider battle against racism, against racist laws and policies¹³⁸.”

“The Home Office is trying to destroy the families of Asian people here. [...] All immigration controls are aimed at us as black people¹³⁹.”

3.4 Rupture d'une relation ou maris déportés : femmes menacées de déportation

Des milliers de personnes furent déportées en vertu de la loi sur l'immigration de 1971. Certains de ces cas de déportation furent médiatisés et mettaient en évidence les nombreuses et différentes façons dont cette loi s'appliquait aux personnes noires installées en Grande-Bretagne. Ces cas pouvaient concerner des hommes, des enfants et des femmes, mais on s'intéressera ici particulièrement aux cas des femmes menacées d'expulsion. Selon la loi sur

¹³⁷ ADDC, *Bring Anwar's Children Home*, ADDC flyer, 1979, AD74, Tandana online archive, <http://www.tandana.org/data/pg/search.php?AD74.jpg> (tandana.org)

¹³⁸ Woodhead, Sheila. *“Up against Home Office Monsters”*. *Spare Rib* 101 décembre 1980.p.33.

¹³⁹ Auteure inconnue. *“My children can come home”*. *Women's Voice* 51, avril 1981.p.7.

l'immigration de 1971, les femmes mariées étaient considérées comme dépendantes de leurs maris. Ainsi, elles pouvaient être expulsées si leur mari l'était, mais pas l'inverse¹⁴⁰. Les périodiques féministes exposèrent les cas où des femmes étaient concernées. À l'instar de l'affaire d'Anwar Ditta, les ordres de déportation contre Nasira Begum, Nasreen Akhtar, Jaswinder Kaur ou encore Cynthia Gordon furent parmi les cas les plus médiatisés dans certaines presses généralistes et par conséquent les plus connus¹⁴¹. Ces cas de déportations firent l'objet de publications dans les magazines féministes en raison de leur médiatisation. Il est à noter que ces exemples ont eu plus d'ampleur que d'autres, non pas parce qu'ils étaient plus importants ou plus choquants que les autres, mais parce que les personnes concernées décidèrent de se battre contre la loi et réussirent ainsi à faire entendre leur voix. Non seulement ces femmes participaient aux marches contre les lois d'immigration pour faire connaître leur situation mais elles tenaient des conférences de presse ou organisaient des manifestations lors desquelles étaient distribuées des brochures expliquant leur situation et invitant les gens à les rejoindre pour protester contre les lois d'immigration¹⁴². Des groupes et des comités de soutien furent ainsi créés.

Ces lois d'immigration affectaient non seulement les femmes noires mais aussi des femmes d'autres nationalités. Les deux magazines citèrent quelques exemples de cas de déportation de Philippines, Marocaines ou encore Canadiennes et Allemandes. Ces femmes se battaient au moins deux ans pour pouvoir rester en Grande-Bretagne. Cependant, *Spare Rib* et *Women's Voice* ne publièrent qu'un contenu limité sur leur combat comme on va le voir dans les exemples ci-dessous.

¹⁴⁰ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 3-(5-(c)): "A person who is not patrial shall be liable to deportation from the United Kingdom-(c) if another person to whose family he belongs is or has been ordered to be deported." La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 5-(4): "For purposes of deportation the following shall be those who are regarded as belonging to another person's family-(a) where that other person is a man, his wife and his or her children under the age of eighteen; and (b) where that other person is a woman, her children under the age of eighteen."

¹⁴¹ Il serait intéressant de comparer les présentations de ces cas de déportations dans la presse généraliste et dans les périodiques féminins, bien que cela ne soit pas le sujet de cette thèse.

¹⁴² « *Deportation Threat but The Children Are British* », Newslite, mercredi 20 mai 1981. Tandana online archive. Réf: AD115 <http://www.tandana.org/data/pg/PDF/AD/AD115.pdf>

Nasira Begum, Nasreen Akhtar et Jaswinder Kaur furent toutes dans une situation similaire : elles risquaient d'être expulsées de Grande-Bretagne après s'être séparées de leur mari. Toutefois, elles remportèrent toutes leur combat contre la déportation. Jaswinder Kaur arriva en Grande-Bretagne en 1975 et se maria en 1976. En 1979, elle quitta son mari pour violence domestique à son encontre et à celle de son fils âgé de trois ans. Son mari fut arrêté et reconnu coupable de l'agression. IL s'est avéré qu'il était déjà marié et qu'il était en situation irrégulière, ce qui lui a valu d'être expulsé. À la suite de la déportation de son ex-mari, Jaswinder fut menacée d'être renvoyée en Inde à son tour et, donc, d'être séparée de son enfant, qui lui était citoyen britannique¹⁴³. Les deux magazines ne publièrent aucun article à son sujet. Les deux références repérées dans *Women's Voice* furent une lettre de la part des *Friends of Jaswinder Kaur* pour informer le magazine de la situation de Kaur, et une mention brève à son sujet dans l'éditorial du numéro de juillet 1981¹⁴⁴. De la même manière, *Spare Rib* publia seulement un bref résumé de la situation de Jaswinder Kaur en mai 1980, écrit par *The Friends of Jaswinder Kaur* et une courte annonce de sa victoire en juillet de la même année¹⁴⁵.

Nasira Begum arriva du Pakistan en Grande-Bretagne en 1976 pour rendre visite à son frère et, pendant son séjour, elle épousa un citoyen britannique. Après trois mois de mariage, son mari la quitta et elle partit vivre seule à Manchester. Le ministère de l'Intérieur l'accusa alors d'avoir contracté un mariage blanc et décida de l'expulser¹⁴⁶. *Spare Rib* et *Women's Voice* ne firent que cinq références à l'affaire de Nasira Begum dont le contenu fut souvent bref, résumant d'une manière concise l'avancée de son combat pour rester en Grande-Bretagne¹⁴⁷. La première référence, dans *Spare Rib*, fut une courte annonce faite par Sue O'Sullivan dans la

¹⁴³ Asian Youth Movement and Friends of Jaswinder Kaur, "Jaswinder Kaur deportation". Tandana online archive. Réf: SC4. <http://www.tandana.org/data/pg/PDF/SC/SC4.PDF>

¹⁴⁴ Friends of Jaswinder Kaur. "Deportation threat for Jaswinder". *Women's Voice* 52, mai 1981.p.22. Le collective du magazine. "Our Point of View-Thrown out for what". *Women's Voice* 54, juillet 1981.p.3.

¹⁴⁵ Friends of Jaswinder Kaur. *Spare Rib* 106, mai 1980.p.15. Auteure inconnue. "Jaswinder Kaur stays!". *Spare Rib* 109, juillet 1980.p.14.

¹⁴⁶ Friends of Nasira Begum. "Nasira Begum-Press Release". Tandana online archive. Réf: ST12. <http://www.tandana.org/data/pg/PDF/ST/ST12.pdf>

¹⁴⁷ Watson, Maureen. "Deportation Threat". *Women's Voice* 36, décembre 1979.p.6.

rubrique *Shortlists* sur une brochure produite par les ami(e)s de Nasira intitulée « *The Case of Nasira Begum : How you Can Stop Her Deportation* »¹⁴⁸. Sue O'Sullivan expliquait que cette brochure détaillait la situation de Nasira, reproduisait la couverture médiatique de son affaire et donnait une vision complète sur la manière dont les gens pouvaient la soutenir. *Spare Rib* ne publia aucun article propre au sujet de Nasira Begum. Dans le numéro de juin 1980, Judy Wajcman revint sur quelques détails concernant les cas de Nasira et d'Anwar Ditta à la suite d'un piquet de grève organisé en avril, devant le ministère de l'Intérieur, contre les lois d'immigration qui mettaient en lumière la situation de ces deux femmes¹⁴⁹. Les numéros de septembre et de novembre associèrent l'affaire de Nasira Begum à celles d'Anwar Ditta. De la même manière, l'affaire de Nasira Begum fut mentionnée dans le numéro de juin 1981, avec celle de Nasreen Akhtar. Ces trois femmes organisèrent et participèrent à plusieurs manifestations ensemble, ce qui explique en grande partie pourquoi le magazine établit un lien entre ces cas de déportation dans un même article. Le contenu proposé par *Spare Rib* resta superficiel concernant l'affaire de Nasira Begum : les auteures se contentèrent de rapporter les grandes lignes de son combat. Bien que *Women's Voice* ait publié un contenu spécifique à Nasira Begum, comme *Spare Rib*, le magazine ne donna que des informations concises par rapport à cette affaire. *Women's Voice* sourca les informations publiées, notant dans son article de décembre 1979 que les membres du magazine avaient interviewé Meggan Moreland, membre du groupe *Friends of Nasira Begum* pour écrire l'article. *Spare Rib* cita à deux reprises (SR95, SR100) les paroles de Nasira Begum mais ne mentionna pas ses sources.

Nasreen Akhtar vécut la même expérience et fut également menacée de déportation. En effet, le ministère de l'Intérieur découvrit que le couple vivait séparément et que leur mariage pakistanais n'était pas enregistré en Grande-Bretagne¹⁵⁰. Les deux magazines couvrirent l'affaire de Nasreen Akhtar de la même

¹⁴⁸ O'Sullivan, Sue. *Spare Rib* 93, avril 1980.p.30.

¹⁴⁹ Wajcman, Judy. "It's just my colour". *Spare Rib* 95, juin 1980.p.18.

¹⁵⁰ Nasreen Akhtar Defence Campaign, « *Stop Nasreen Akhtar Deportation* ». Tandana online archive. Réf:SC197. <http://www.tandana.org/data/pg/PDF/SC/SC197.PDF>

façon qu'ils couvrirent celles de Nasira Begum et de Jaswinder Kaur, c'est-à-dire de manière brève et concise¹⁵¹. Il existe d'autres exemples publiés sur des femmes dans cette situation, dont Venna et Lilli Luczak¹⁵². Dans d'autres cas comme celui Najet et Parveen Khan, des femmes furent menacées de déportation à la suite de la déportation de leurs maris¹⁵³. Les deux magazines publièrent également des cas de déportation solitaires comme celui de Shirley Graham, de Barbara Smith, de Norma Barnardo, Tajinder de Jit Singh et de Cynthia Gordon qu'on peut analyser de façon identique. La brièveté de la majorité des articles résidait principalement dans le fait que les magazines n'employaient pas des journalistes par faute de moyens. Les membres des collectifs travaillaient ensemble sur le contenu de chaque nouveau numéro à partir des récits qu'on leur envoyait, des sujets de l'actualité et de leurs réseaux féministes. Dans l'incapacité de mobiliser des personnes pour suivre tous les cas de déportation, qui étaient nombreux et dont les procédures duraient plusieurs années, les membres des collectifs se référaient le plus souvent aux rapports des comités de soutien de ces femmes.

La déportation fut souvent considérée par les deux magazines comme une procédure davantage raciste que sexiste. Par exemple, dans l'article de *Women's Voice* publié en novembre 1981, on lit que Shirley Graham fut déportée parce qu'elle était noire : « *Shirley's only crime is that she is black*¹⁵⁴. » Bien que cet article soit un extrait du rapport du Comité de Défense de la personne en question, et ne soit pas écrit par les membres de *Women's Voice*, on peut estimer que ces dernières partageaient les mêmes idées puisqu'elles les avaient publiées, et qu'elles cherchaient ainsi à signaler le racisme inhérent à la loi sur l'immigration. Dans la

¹⁵¹ *Women's Voice* 53, juin 1981.p.9. Le collective du magazine. "Our Point of View-Thrown out for what". *Women's Voice* 54, juillet 1981.p.3. Beatty, Caroline. "Racism is a daily experience". *Women's Voice* 59, Janvier 1982.p.11. Friends of Nasreen Akhtar. "Immigration: Adding Insult to Injury". *Spare Rib* 111, octobre 1981.pp13-14. Friends of Nasreen Akhtar. "Immigration: Adding Insult to Injury". *Spare Rib* 111, octobre 1981.pp.13-14.

¹⁵² Wilson, Amrit. "Racism and Sexism-How they are linked under the Immigration Act". *Spare Rib* 25, juillet 1974. p.31. Auteure inconnue. "Fighting to stay". *Spare Rib* 117, avril 1982. p11.

¹⁵³ Cox Harlesden, Sarah. "Stop these deportations-Najat Chaffee must stay". *Women's Voice* 63, mai 1982.p6. Cox Harlesden, Sarah. "Friends of Najat Chafee keep up the pressure". *Women's Voice* 64, juin 1982. p.7. Auteure inconnue. "Fighting to stay". *Spare Rib* 117, avril 1982.p11. Auteure inconnue. "Fighting to stay". *Spare Rib* 117, avril 1982.p11. Khan Family Defence Committee. "Defend Khan family from expulsion". *Women's Voice* 63, mai 1982.p6.

¹⁵⁴ "Her only crime...She is black." *Women's Voice* 57, novembre 1981.p.8.

même ligne que *Women's Voice* sur le cas de déportation de Shirley Graham, *Spare Rib* relata que les agents de l'immigration considéraient « légitime » de harceler les noirs et de les menacer de déportation même lorsqu'ils vivaient en Grande-Bretagne en situation légale¹⁵⁵. Dans un autre article de *Women's Voice* publié en 1982, Caroline Beatty revint sur différents cas de déportation pour mettre en lumière le racisme vécu par ces femmes au cours des procédures¹⁵⁶. Elle soulignait que l'objectif de cette loi était d'exclure les noir(e)s. Beatty expliquait également que, en vertu de la loi sur l'immigration, certaines personnes avaient le droit de faire appel aux décisions du ministère de l'Intérieur. Cependant, cela pouvait donner une fausse impression de justice puisque la loi était fondamentalement raciste. En effet, elle ajoutait que les juges de l'immigration dans les cours d'appel étaient nommés par le ministre de l'Intérieur même. En vertu de la section 15 de la loi sur l'immigration de 1971, le Ministère de l'Intérieur disposait d'un pouvoir étendu pour expulser tout ressortissant étranger dont il estimait que l'éloignement de Royaume-Uni serait « favorable au bien public » (« *conductive to the public good* »)¹⁵⁷. Cependant, aucune définition ou limitation ne fut renseignée sur ce que pouvait être « favorable au bien public ». Dans ce contexte, Barbara Smith, britannique d'origine allemande, qui avait toujours vécu en Grande-Bretagne fut condamnée à la déportation sous prétexte de la rareté des logements et des emplois. C'est ainsi qu'un des détectives du poste de police justifia à Barbara Smith son expulsion du pays :

“There are a lot of you Germans here. From the fourth to the eighth century AD, there was a succession of Saxon invasion of Britain. Now that jobs and housing are so scarce here, we feel it would be better for you to go back

¹⁵⁵ *Spare Rib* 116, mars 1982.p.14.

¹⁵⁶ Beatty, Caroline. “*Racism is a daily experience*”. *Women's Voice* 59, Janvier 1982.p.11.

¹⁵⁷ La loi sur l'immigration de 1971. Partie 2, section 15. La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 6.

*where you came from*¹⁵⁸.”

Cet exemple montre que les lois migratoires n'étaient pas seulement racistes envers les femmes noires, mais aussi envers les femmes d'autres origines. Barbara Smith se présentait comme une femme blonde aux yeux bleus qui avait vécu toute sa vie en Grande-Bretagne et qui ne se considérait pas comme une étrangère. Elle avouait même être favorable au passage des lois visant à renforcer le contrôle d'immigration. Cependant, bien qu'elle soit sentie britannique, ses origines germaniques furent une raison suffisante pour les autorités britanniques qui décidèrent de la déporter.

En effet, la loi d'immigration était clairement raciste mais également sexiste dans la mesure où les femmes mariées devaient habiter dans le même logement que leurs maris et qu'en outre elles étaient dépendantes de la situation légale de leur mari. Il est donc surprenant de constater que les membres des collectifs des deux magazines ne firent que rarement allusion au caractère sexiste de la loi. Elles se contentèrent de décrire les faits et de publier les rapports des comités de soutien de ces femmes menacées de déportation, sans pour autant se positionner. L'article d'octobre 1981 publié dans *Spare Rib* fut l'un des rares exemples où le sexisme de la procédure migratoire fut souligné. Dans cet article, les membres du collectif *Friends of Nasreen Akhtar* relevèrent l'attitude sexiste du juge P.P. Simpson qui la menaça de déportation à la suite d'une rupture conjugale sans divorce¹⁵⁹ :

*“He agreed openly with the comment of the Home Office representative that she could not possibly have considered herself married as she allowed herself to be beaten and thrown out of the house while pregnant*¹⁶⁰.”

Il poursuivit la lecture de son verdict affirmant qu'il n'était pas rare que des femmes musulmanes vivent avec des hommes en dehors du mariage. Non

¹⁵⁸ Brown, Brenda. *“I became an alien”*. *Women's Voice* 51, avril 1981. pp.16-17.

¹⁵⁹ Friends of Nasreen Akhtar. *“Immigration: Adding Insult to Injury”*. *Spare Rib* 111, octobre 1981. pp.13-14.

¹⁶⁰ *Ibid.*

seulement ces commentaires étaient irrespectueux et infondés, mais ils plaçaient Nasreen en position de coupable alors qu'elle était victime du racisme et du sexisme ambiants. On peut souligner l'existence d'un autre rare article publié dans *Women's Voice* en juin 1982 sur la question de la déportation d'immigrantes où le caractère raciste et sexiste des lois migratoires était mis en lumière¹⁶¹.

Dans la plupart des autres publications, le sexisme de la procédure de déportation fut souligné sans fournir d'explications¹⁶². Par exemple, dans l'article de *Women's Voice* sur la déportation de Shirley Graham¹⁶³, on lit que plusieurs femmes noires étaient menacées de déportation et que leurs droits et leurs statuts leur étaient subitement retirés en raison de leur couleur et de leur sexe. Ici, on n'explique pas dans quelle mesure les hommes et les femmes blanches subissaient différemment les règles d'immigration par rapport aux femmes noires. Dans d'autres articles, bien qu'on décrivît des situations sexistes, le terme lui-même ne fut pas employé. C'est-à-dire qu'on se contentait de décrire que les femmes noires qui se séparaient de leur mari risquaient de se faire expulser sous prétexte que leur statut de dépendantes (personnes à charge) qui leur avait permis d'entrer au Royaume Uni n'était plus valable¹⁶⁴.

3.5 Pourquoi les périodiques des femmes ont timidement dévoilé le sexisme des lois migratoires et de leurs pratiques ?

Les pratiques discriminatoires des fonctionnaires des services de l'immigration devaient être étudiées en adoptant une approche intersectionnelle. On

¹⁶¹ Cox Harlesden, Sarah. "Friends of Najat Chafee keep up the pressure". *Women's Voice* 64, juin 1982.p.7.

¹⁶² Friends of Jaswinder Kaur. *Spare Rib* 106, mai 1980.p.15. Friends of Jaswinder Kaur. "Deportation threat for Jaswinder". *Women's Voice* 52, mai 1981.p.22. Cox Harlesden, Sarah. "Stop these deportations-Najat Chafee must stay". *Women's Voice* 63, mai 1982.p.6. "Issues-Roads to Repatriation". *Fowaad*, Juillet 1980.p.6.

¹⁶³ "Her only crime...She is black." *Women's Voice* 57, novembre 1981.p.8.

¹⁶⁴ Parker, Rosie. "Fighting racist deportations". *Spare Rib* 107, juin 1981.p.11. Wajcman, Judy. "It's just my colour". *Spare Rib* 95, juin 1980.p.18.

l'a vu avec les exemples précédents : d'une part, les lois d'immigration imposant des restrictions aux migrant(e)s noir(e)s constituaient une forme du racisme institutionnel, d'autre part, ces lois étaient une illustration du patriarcat des législations britanniques et une attaque contre les droits des femmes. Dans la lignée de certains écrits de l'époque comme *Worlds Apart : Women under Immigration and Nationality Law*, ceux d'Amrit Wilson et des plus récents comme ceux de Evan Smith et Marinella Marmo sur les mesures de contrôle du flux d'immigration en Grande-Bretagne, il était important de considérer que la discrimination subie par les femmes noires était une combinaison de facteurs tels que la race, le sexe, la nationalité, l'âge, l'état civil ainsi que le statut socio-économique¹⁶⁵. Ainsi, toutes les migrantes non blanches ne furent pas soumises au test de virginité. Cet examen était souvent limité aux femmes migrantes du sous-continent indien et n'était pas effectué sur ces immigrantes uniquement parce qu'elles étaient femmes, mais parce qu'elles étaient originaires d'Asie du Sud, notamment de nationalité indienne, pakistanaise ou bangladaise, fiancées et en âge d'avoir des enfants. À cela s'ajoutait leur statut socio-économique qui était déterminé par celui de leur mari. De plus, selon les autorités britanniques, en jouant le rôle d'épouses, ces femmes étaient considérées comme primordiales pour maintenir un équilibre au sein de la société britannique, en isolant les communautés noires et en empêchant la menace sexuelle supposée posée par les hommes non blancs¹⁶⁶.

“[Their]role came to be seen as paramount for the maintenance of a balanced, mixed-race society, in which the non-white migrant would be contained and ghettoised. [...] A 1974 report by the Runnymede Trust,[...], wrote that a criminological study of the ‘male-dominated demographic structure’ of the Pakistani community had allegedly found that ‘Pakistanis are disproportionately involved in sexual offences.’ This implied that too many single Pakistani men were a problem and that as there were

¹⁶⁵ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018. pp 111-128. *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. Smith, Evan, and Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014.

¹⁶⁶ *Ibid.*

insufficient numbers of Pakistani women to satisfy their sexual desires, these men resorted to sexual violence (implicitly assumed to be against white women)¹⁶⁷.”

D'autres écrits se limitèrent à documenter l'existence du racisme dans le système britannique de contrôle de l'immigration. Dans son livre *Cartographies of Diaspora- Contesting identities* (1996), Avtar Brah se concentra sur la racialisation du contrôle de l'immigration qui se voit dans les différentes mesures juridiques introduites par les gouvernements britanniques successifs afin de réduire le nombre d'immigrants¹⁶⁸. À travers son étude exhaustive de la politique migratoire britannique depuis 1939, Ian Spencer, dans son livre *British Immigration Policy since 1939* (1997), affirma que les demandeurs noirs à l'immigration furent confrontés à des mesures beaucoup plus restrictives que ceux provenant d'autres pays, comme le Canada¹⁶⁹. Par conséquent, ces textes discutèrent de l'immigration en termes de discrimination raciale, la race ayant été un indicateur majeur du droit d'une personne à entrer et à résider en Grande-Bretagne. Ainsi, la question de la discrimination de sexe fut marginalisée et la fonction que jouait le genre pour favoriser cette discrimination raciale fut souvent négligée. Ces documents donnèrent l'impression que l'immigration était une affaire principalement masculine dans laquelle les femmes auraient joué un rôle secondaire.

Les questions sexistes étant au cœur du mouvement féministe de l'époque et de certains magazines comme *Spare Rib*, on peut supposer que la discrimination fondée sur le sexe aurait dû faire l'objet d'intérêt spécifique. Cependant, l'étude des articles et des différentes références au sujet des femmes noires en rapport avec l'immigration révèle que les périodiques exposèrent principalement l'aspect raciste des lois. L'aspect sexiste des lois sur l'immigration fut relevé, davantage dans *Spare Rib*, mais souvent discrètement. Ainsi dans la section suivante on tentera de

¹⁶⁷ Smith, Evan, and Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014. pp84-85.

¹⁶⁸ Brah, Avtar. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge, 1996.

¹⁶⁹ Spencer, Ian R. G. *British Immigration Policy since 1939: the Making of Multi-Racial Britain*. Routledge, 1997.

comprendre pourquoi une lecture raciale de ces lois a pris le dessus sur une lecture genrée.

On note une douzaine de références au sujet des femmes noires et de l'immigration dans *Spare Rib* et *Women's Voice*, sous forme de rapports objectifs. Il s'agit de cas de déportations publiés à titre informatif pour revenir sur les faits et retracer leurs avancements. À l'exception de ces références factuelles, tous les autres écrits soulignèrent le racisme des lois sur l'immigration. La majorité des titres des articles publiés dans les deux magazines reflétèrent cette discrimination : « *Virginity tests-stop this vile racism* », « *Fighting racist deportation* », « *Asian couples harassed under racialists' charter* », « *Nasira : Still victim of racist laws* ». On distingue néanmoins quelques titres qui dénoncèrent le sexisme et le racisme des lois comme : « *Stop these racist, sexist immigration laws* », « *Immigration laws-Not just racist but sexist too !* » et « *Racism and sexism-How they are linked under the Immigration Act* ». Cependant, comme on l'a vu, très peu de ces écrits analysèrent la discrimination des procédures migratoires de manière complète.

À l'instar des féministes blanches, les activistes noires mirent en avant le racisme des lois migratoires. Cependant, on constate une différence dans la dénonciation du racisme entre ce qui fut publié dans les magazines féministes et dans ceux des activistes noires. Alors que les magazines féministes expliquèrent généralement d'une façon concise la question du racisme des lois migratoires à travers des articles souvent courts, les activistes noires accordèrent plus d'espace à ce sujet, en développant et en analysant davantage la question. Dans *Fowaad* et dans *Speak Out*, les auteures noires signalèrent non seulement le racisme des lois sur l'immigration, mais elles tentèrent aussi d'en expliquer l'origine¹⁷⁰. Pour cela, elles revinrent sur les précédents flux d'immigration des personnes noires vers la Grande-Bretagne qu'elles considérèrent non pas comme un choix personnel mais comme le résultat de plusieurs centaines d'années d'impérialisme européen. Selon les activistes noires, les lois migratoires des années 1970 n'étaient pas un cas isolé

¹⁷⁰ "Latest Immigration Proposals: What they mean for us" *Fowaad* 2, septembre 1979. pp.8-9. "Immigration Proposals-How the changes affect us". *Fowaad*, février 1980.p.4. The Black Women's Group. "British Immigration Laws-An attack on Black people". *Speak Out* 1.p.10.

et ne pouvaient être expliquées indépendamment des précédentes législations. De leur point de vue, les contrôles mis en œuvre pendant cette période s'inscrivaient dans la continuité d'un racisme institutionnel établi depuis de nombreuses décennies et qui résultait de l'idéologie impérialiste de l'époque coloniale. Les activistes noires de *Speak Out* signalèrent que la propagande raciste et l'introduction des lois réduisant les droits des noir(e)s en Grande-Bretagne et de ceux et celles qui souhaitant y entrer étaient conduits au profit des politiciens et d'une société capitaliste. Ces derniers utilisaient les noir(e)s pour justifier les problèmes socio-économiques et politiques britanniques au lieu d'y faire face :

“... we exposed the debate around immigration for what it is - a means of legislating racism in order to blind people to the constant failure of governments to stop unemployment and improve the social services¹⁷¹.”

La plupart des féministes blanches ne proposaient pas une analyse anti-impérialiste des problèmes des femmes noires, ce que leur reprochaient les activistes noires. Bien qu'émergeant d'une gauche préoccupée par les questions de classe et de race, les féministes socialistes blanches rendirent insuffisamment compte du rôle que le colonialisme et l'impérialisme jouaient dans l'imbrication des discriminations sexistes et racistes. Contrairement à la majorité des féministes blanches, les femmes noires estimèrent, dès le début de leur activisme, que le féminisme devait s'engager dans une analyse du contexte historique de l'impérialisme. En effet, la mise en relation des différentes problématiques dans un contexte global d'impérialisme et de postcolonialisme fut le moteur essentiel du développement de leur activisme.

Apporter une lecture intersectionnelle aux questions relatives aux femmes noires en général fut loin d'être systématique dans les pages des périodiques. Le débat sur la relation entre la race, le genre et la classe dans la vie des femmes noires fut rarement étendu au sujet du contrôle de l'immigration. Néanmoins, certaines

¹⁷¹ *“The All Party Select Committee On Immigration-Another Attack on Black People”*. *Speak Out* 2. p5.

femmes réfléchirent à ces différents niveaux de discrimination dans leurs écrits. Dans une lettre envoyée et publiée en avril 1979 par *Spare Rib* au sujet des tests de virginité, Perminder Dhillon utilisa le terme « double oppression » pour dénoncer la situation des femmes noires sujettes aux procédures migratoires : « *Participate now in all the pressure being brought on the Home Office to alleviate the double oppression of our Asian and Black sisters*¹⁷². » Comme en témoigne cette lettre, on trouve rarement une analyse approfondie de l'aspect sexiste des lois sur l'immigration. Néanmoins, comme montré dans les précédentes sections, on peut identifier certains articles qui relevèrent le sexisme subi par les femmes, bien que brièvement. Dans d'autres articles, on remarque que les auteures se limitèrent à qualifier les lois migratoires de sexistes, mais sans expliquer comment elles discriminaient les femmes par rapport aux hommes. Cette approche fut également constatée par certaines femmes noires. Dans un article intitulé « *...and what did we find* » publié dans le numéro 13 de *Red Rag* en 1978, le groupe des femmes noires de Brixton écrivirent que les femmes noires étaient confrontées à une violation particulière de leur foyer et de leur vie privée en donnant comme exemple celles qui se faisaient questionner sur la véracité de leur parentalité¹⁷³. On comprend alors que les femmes noires, comparativement aux hommes noirs, étaient particulièrement discriminées par les lois migratoires. Cependant, cette constatation ne fut pas explicitement établie par le groupe des femmes noires de Brixton.

Les femmes constituaient une proportion beaucoup plus importante des migrants des années 1970 vers la Grande-Bretagne contrairement aux années 1950 et 1960. Les immigrants subissaient de mauvais traitements et faisaient face à des attitudes hostiles, mais les immigrantes étaient particulièrement exposées à ces risques dans les années 1970. En effet, elles souffraient alors doublement de cette malveillance en étant à la fois victimes de discriminations liées à leur statut de migrante et à leur genre. On l'a vu, les magazines féministes et les bulletins des activistes noires exposèrent le racisme et le sexisme auxquels ces femmes se heurtaient lors des procédures migratoires. Cependant, le racisme des lois qui

¹⁷² Perminder Dhillon. « *Virginity tests must stop* ». *Spare Rib* 81, avril 1979.p.4.

¹⁷³ Brixton Black Women's Group. « *...and what did we find* ». *Red Rag* 13, 1978.p.17.

poussaient à leur exclusion reçut davantage d'attention que leur discrimination sexuelle. On peut se demander pourquoi le racisme prit le dessus sur le sexisme dans la critique des féministes des lois migratoires. En effet, la vision que les magazines féministes portèrent sur les procédures d'immigration dépendait de deux choses : l'importance de l'intérêt communautaire pour les activistes noires et la faible conscience de l'intersectionnalité des discriminations.

L'analyse du contenu de leurs bulletins a montré que, bien que conscientes des discriminations particulières qu'elles subissaient en tant que femmes, les activistes noires s'intéressaient avant tout aux problèmes qui touchaient leurs communautés dans leur ensemble. Par exemple, les membres de *Speak Out* écrivirent clairement que leur point de vue idéologique ne leur permettait pas de se concentrer uniquement sur la discrimination sexuelle¹⁷⁴. Dans une interview datée de décembre 2021, Stella Dadzie, a signalé qu'en discutant de l'immigration, de l'éducation ou d'autres questions, il était inévitable de reconnaître que les femmes étaient souvent les premières victimes du racisme et du sexisme¹⁷⁵. Cependant, elle a ajouté que la conscience féministe, alors en plein développement, ne se retrouvait pas de la même façon dans tous les groupes de femmes. Dadzie a expliqué que, bien que certaines femmes noires s'identifiassent comme féministes à l'époque, beaucoup d'autres cherchaient simplement à se rassembler entre elles pour contester ce qui se passait et la manière dont cela affectait leur vie. Elles ne cherchaient donc pas spécialement à faire du féminisme un point central de leur militantisme. En effet, même pour les questions qui touchaient profondément les femmes noires, les activistes noires s'organisaient pour le profit de leurs communautés et pas seulement pour les femmes. Cet état de fait explique la façon dont les sujets étaient discutés dans des bulletins comme *Fowaad* et *Speak Out*. On y trouve donc plus de mention du racisme que du sexisme, même quand la question les touchait particulièrement, comme dans le cas des tests de virginité.

¹⁷⁴ The Black Women's Group. "British Immigration Laws-An attack on Black people". *Speak Out* 1.p.9.

¹⁷⁵ Dadzie, Stella. Interview Zoom. 08 décembre 2021. Annexe 5.

Cette vision des choses était également partagée par certaines féministes blanches qui, étant donné leur idéologie socialiste, considéraient que la question du racisme primait sur celle du sexisme. Dans son article « *Racism is a daily experience* » publié dans *Women's Voice* en janvier 1982, Caroline Beatty aborda la procédure de déportation dont les femmes noires étaient les victimes en adoptant un point de vue raciste sur la question¹⁷⁶. À la fin de son article, Beatty éclaircit néanmoins sa position, en soulignant que, bien que les procédures et les lois migratoires soient sexistes, les femmes n'auraient pas été attaquées si elles n'avaient pas été noires. Elle ajouta que le fait de se focaliser sur le sexisme subi par les femmes risquait de détourner l'attention, ou même d'excuser la nature essentiellement raciste du comportement du ministre de l'Intérieur légitimé par des lois racistes. Par conséquent, selon elle, les femmes menacées de déportation étaient principalement ciblées par le racisme, et c'est pour cette raison que les campagnes de soutien organisées par des groupes de femmes devaient embrasser une approche antiraciste :

“Lots of women's groups have responded to the particular situation of black women under the immigration law. [...] immigration law is primarily concerned with keeping out black people. [...] They are merely using marital breakdown as an excuse to deport another black person. Campaigns have to be fought on this basis. [...] The form of attack on women is often sexist, but they would not be facing the attack at all if they were not black”¹⁷⁷.”

Dans son éditorial du mois de juillet 1981, *Women's Voice* affirma que la loi sur l'immigration de 1971 définissait l'immigration en termes de race¹⁷⁸. Les membres du magazine annoncèrent s'opposer au racisme et, par conséquent, à tous les contrôles de l'immigration. Selon elles, parler de ce sujet et participer aux campagnes des femmes comme Nasira Begum, Cynthia Gordon ou encore Nasreen

¹⁷⁶ Beatty, Caroline. “*Racism is a daily experience*”. *Women's Voice* 59, Janvier 1982.p.11.

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ Le collective du magazine. “*Our Point of View-Thrown out for what*”. *Women's Voice* 54, juillet 1981.p.3.

Akhtar contre les règles migratoires ne fut pas uniquement une manière de les soutenir en tant que femmes, mais un moyen de lutter pour le droit des noirs partout dans le monde. Ainsi, à l'instar des activistes noires, les membres du collectif de *Women's Voice* considéraient leur soutien aux femmes noires comme un combat au profit de toute la population noire.

Toutefois, le manque de discours féministe derrière ces exemples reste surprenant pour des magazines qui se disaient féministes. Certaines activistes noires accusèrent les féministes blanches d'avoir intégré des normes racistes. Par exemple, dans leur article « *Challenging Imperial Feminism* », Valerie Amos et Pratibha Parmar soulignaient que certaines théories des féministes blanches étaient imprégnées par des stéréotypes liés aux interprétations coloniales et historiques du rôle des femmes noires¹⁷⁹. Elles expliquaient que certaines des féministes blanches se basaient sur l'image stéréotypée des femmes asiatiques comme passives et soumises à des pratiques oppressives au sein de leur famille pour se justifier d'aider ces femmes à se libérer de leur rôle. Par ailleurs, des féministes blanches justifiaient certaines pratiques législatives d'immigration par la protection qu'elles pouvaient offrir à des filles asiatiques contre le système des mariages arrangés. D'autres considérèrent que le sexisme vécu par les femmes noires était une caractéristique forte des relations entre les hommes et les femmes originaires d'Afrique, des Caraïbes et d'Asie. Ces hypothèses, considérées comme racistes, expliquent probablement que, au nom du respect des cultures, certaines féministes blanches « acceptèrent » certaines formes de sexisme dans des communautés qui ne sont pas des communautés blanches. Par conséquent elles ne les dénoncèrent pas forcément. Toutefois on peut noter que certaines activistes noires, comme Amrit Wilson, rejetèrent la tentative de certaines féministes blanches de discuter la nature sexiste de la société indienne, afin de convaincre les femmes indiennes de la nécessité de leur libération en tant que femmes. Amrit Wilson soulignait, au contraire, que ces femmes risquaient d'être regardées avec méfiance. De plus, selon

¹⁷⁹ Amos, Valerie, and Parmar, Pratibha. "Challenging Imperial Feminism." *Feminist Review*, No. 17, *Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives* (Autumn, 1984). pp. 3-19.

elle, ces arguments représentaient une forme courante de racisme britannique sous couvert de supériorité culturelle¹⁸⁰. Marsha Rowe, cofondatrice de *Spare Rib*, notait que, si aucune des féministes blanches ne niait l'oppression multiple des femmes noires, la mise en avant de certains aspects devait attendre que davantage de femmes noires puissent parler pour elles-mêmes¹⁸¹. Dans la même lignée, Roberta Hunter-Henderson trouvait condescendant de parler au nom des femmes noires¹⁸².

Pour conclure, on remarque que, parmi les activistes noires, comme parmi les féministes blanches, les avis étaient multiples. Ainsi, il est difficile d'expliquer pourquoi les féministes blanches ne dénoncèrent pas l'aspect sexiste de la vie des femmes noires en général, en relation avec les lois migratoires en particulier. Trop de facteurs sont à prendre en considération. Toutefois, l'analyse du contenu relatif aux femmes noires face aux procédures migratoires a révélé que les magazines féministes contestèrent l'accent mis à tort sur l'immigration comme une question essentiellement masculine, en mettant en avant la situation particulière des femmes et la façon dont elles étaient victimes des lois.

3.6 Les conséquences concrètes des procédures migratoires sur la vie des femmes noires

Ces différentes mesures restrictives entraînaient des conséquences désastreuses sur les personnes noires souhaitant entrer au Royaume Uni mais aussi sur celles qui y résidaient déjà. À partir du contenu publié sur ces femmes dans les périodiques, on peut distinguer quatre conséquences des législations migratoires sur la vie de ces femmes : la séparation de leurs familles, le harcèlement et l'intimidation morale et physique des agents de l'immigration, la possibilité de détériorer leur santé, et enfin le risque de rencontrer des problèmes financiers.

Une des conséquences des lois d'immigration qui ressort des articles publiés dans les périodiques féministes est la séparation des familles noires. Pour des

¹⁸⁰ Wilson, Amrit. "Editorial: Racism-Sexism". *Spare Rib* 41, novembre 1975.p8.

¹⁸¹ Rowe, Marsha. Réponses remises à la suite d'un questionnaire. 9 juillet 2021. Annexe 2.

¹⁸² Hunter-Henderson, Roberta. Entretien téléphonique. 18 août 2021. Annexe 6.

raisons économiques, les couples noirs, particulièrement les couples asiatiques, s'installaient dans un premier temps, seuls en Grande-Bretagne, en laissant leurs enfants dans leur pays d'origine. Cependant, au moment où leur situation économique se stabilisait, leur permettant de subvenir aux besoins de leurs enfants, ils demandaient qu'ils puissent les rejoindre en Grande-Bretagne. Cette procédure pouvait prendre plusieurs années durant lesquelles les parents noirs demeuraient séparés de leurs enfants, qui souvent se retrouvaient dans des situations difficiles dans leurs pays d'origine. Bien que les femmes noires aient pu avoir le droit de faire venir leurs enfants sous certaines conditions, le gouvernement britannique trouvait souvent des façons pour complexifier la procédure et retarder ainsi l'arrivée de ces derniers. Par ailleurs, certaines procédures duraient si longtemps que leurs enfants dépassaient l'âge de 18 ans et par conséquent ne remplissaient plus les conditions pour les rejoindre. Dans les cas rapportés par *Spare Rib* et *Women's Voice*, on pense à celui d'Anwar Ditta, qui bien qu'elle eût le droit de faire venir ses enfants en Grande-Bretagne était accusée de vouloir faire venir ceux d'une autre femme, et restait donc séparée d'eux pendant 5 ans. Les exemples des mères célibataires cités par Amrit Wilson dans son article dans *Spare Rib* reflétaient les difficultés et les obstacles que ces femmes devaient franchir pour faire venir leurs enfants en Grande-Bretagne. Comme expliqué par Wilson, les motifs des refus étaient souvent injustifiables et insensés.

Le regroupement familial des migrants du Commonwealth était l'une des questions les plus importantes de l'agenda migratoire au cours des années 1970. Aux yeux du gouvernement britannique, il n'y avait aucun avantage socio-économique à l'entrée des enfants dans le pays. Par conséquent, on tentait par tous les moyens de limiter cette migration. Volontairement ou pas, les demandes étaient traitées avec beaucoup de retard, et le processus prenait ainsi souvent plusieurs mois, voire plusieurs années, durant lesquelles les familles demeuraient séparées.

Tel aussi était le cas pour les femmes qui souhaitent faire venir leurs maris étrangers, particulièrement les hommes noirs. Une d'entre elle raconta son histoire

dans un des articles de *Women's Voice*¹⁸³. Elle expliqua que son mari devait en premier lieu déposer un dossier à Delhi pour une demande de résidence permanente, procédure qui pouvait durer minimum un an et demi. Non seulement ce couple était séparé pendant longtemps mais en plus l'épouse était enceinte et craignait l'arrivée de son enfant sans la présence de son père, qui peut être ne pourrait pas le voir avant un moment¹⁸⁴. De la même façon, les femmes noires qui cherchaient à rejoindre leur mari résidant en Grande-Bretagne devaient passer par des longues procédures, en commençant par l'obtention d'un certificat d'entrée délivré par le Haut-Commissariat Britannique (*British High Commission*) dans le pays d'où elles venaient, ce qui pouvait prendre des années¹⁸⁵.

Le gouvernement britannique redoutait que des personnes puissent contourner la loi pour entrer en Grande-Bretagne sous de faux motifs. Cette suspicion à l'égard des immigrants entraînait des examens et des enquêtes autant minutieuses qu'intimidantes. Ainsi, non seulement les femmes noires étaient contraintes de se séparer de leurs familles, mais elles étaient en plus soumises à un processus fatiguant et souvent humiliant. En effet, les femmes noires qui cherchaient à rejoindre leurs maris en Grande-Bretagne ou celles qui voulaient y faire venir leurs époux subissaient de longues sessions d'interrogatoire, parfois répétitives, dont les questions pouvaient être qualifiées de « grossières »¹⁸⁶. En effet, Les fonctionnaires des services de l'immigration traitaient souvent les immigrants et particulièrement les femmes avec malveillance en leur imposant des procédures brutales dont le but était de les torturer et de les humilier. Les procédures émanant des lois d'immigration bousculaient la vie de plusieurs femmes noires. Les épouses souhaitant rejoindre leur mari en Grande-Bretagne dépendaient d'une évaluation subjective par un agent d'immigration qui évaluait la fiabilité de leurs paroles. Elles devaient répondre à une série de questions gênantes sur leur vie de

¹⁸³ Trebilcock, Jan. "Stop these racist, sexist immigration laws". *Women's Voice* 36, décembre 1979.p.7.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrove, Ruth. "Immigration Tests in Britain". *Spare Rib* 81, avril 1979.p.10.

¹⁸⁶ Auteure inconnue. "Marriage: a quite change in the small print". *Women's Voice* 4, avril 1977.p.2.

couple et à d'autres questions diverses, souvent fallacieuses et faites pour les embrouiller. Les agents de l'immigration utilisaient ensuite leurs réponses confuses comme des preuves de malhonnêteté et ainsi refusaient leurs demandes¹⁸⁷. On pense à l'exemple de Iftakhar Mahmoud quand les services de l'immigration se sont rendus chez elle pour lui poser des questions destinées à la déstabiliser, en lui demandant par exemple de donner la taille des vêtements de son mari, de prouver qu'ils n'étaient pas à son frère ou à son père, ou encore de dire quel petit-déjeuner elle préparait à son mari.¹⁸⁸ Dans d'autres cas, les questions les plus intimes et les plus humiliantes étaient posées aux couples indiens : on leur posait des questions sur l'endroit et la façon dont ils dormaient, sur le lieu de leur lune de miel, ou encore sur leur méthode de contraception et les raisons pour lesquelles ils l'avaient arrêté.

Les fonctionnaires des services de l'immigration pouvaient aller plus loin que ces questions humiliantes. En effet, *Spare Rib* et *Women's Voice* rapportèrent aussi la pratique des tests de virginité, l'une des mesures les plus scandaleuses que les agents de l'immigration imposaient aux femmes asiatiques, épouses et fiancées, souhaitant rejoindre leur époux/fiancé en Grande-Bretagne. *Women's Voice* rapporta les détails de cette pratique atroce, qui se déroula dans des conditions humiliantes : « *A woman told me to take all my clothes off. I was given nothing to cover myself [...] I waited like that for 20 minutes [...] I asked to be seen by a lady doctor, but they said no*¹⁸⁹. » Cette pratique barbare non seulement choquait ces femmes à leur arrivée, mais elle avait également des conséquences néfastes sur la santé mentale de certaines d'entre elles : « *I have been feeling very bad mentally ever since. I was very embarrassed and upset. I have never had a gynaecological examination before*¹⁹⁰. » Ce point nous mène ainsi vers les conséquences

¹⁸⁷ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. p.84.

¹⁸⁸ Trebilcock, Jan. "Stop these racist, sexist immigration laws". *Women's Voice* 36, décembre 1979.p.7.

¹⁸⁹ Le collectif du magazine. "Our point of view-Virginity tests-stop this vile racism" *Women's Voice* 27, mars 1979.p.4.

¹⁹⁰ *Ibid.* Nicholls, Jill, Philips, Angela et Wallsgrave, Ruth. "Harassment at Heathrow." *Spare Rib* 80, mars 1979.p.9.

désastreuses des mesures migratoires sur la santé des femmes noires.

Les femmes noires suivant une procédure migratoire étaient moralement épuisées étant donné les longues démarches administratives, les traitements scandaleux des agents de l'immigration et leurs conséquences déplorables sur leurs vies de couple, de famille ou encore sur leurs santé mentales. Par ailleurs, la maltraitance des fonctionnaires des services de l'immigration allait parfois jusqu'à mettre en danger la vie de ces femmes. On peut penser au cas de Zahira déjà abordé précédemment qui, à cause du mauvais traitement de la part des agents de l'immigration, perdit son enfant et aurait pu perdre sa vie elle aussi¹⁹¹. On peut aussi penser à l'exemple de Shirley Graham qui fut enfermée pendant une semaine dans un centre de détention pendant que les agents de l'immigration vérifiaient la légalité de sa résidence au pays. Entre temps, son diabète et sa tension artérielle se sont détériorés en raison des interrogatoires des employés de l'immigration et du retard à lui fournir les soins médicaux appropriés¹⁹². Parallèlement aux tests de virginité, des femmes et des enfants du sous-continent indien étaient radiographiés. Les effets néfastes que les rayons X pouvaient avoir sur les enfants et les femmes n'ont pas été traités dans les pages des magazines à l'exception d'un article publié dans *Spare Rib* par Sue O'Sullivan qui souligna brièvement la dangerosité de cette pratique, sans pour autant donner davantage d'explication sur son impact sur la santé des personnes¹⁹³.

Les femmes noires suivant des procédures migratoires étaient susceptibles de faire face à des problèmes financiers, qui poussèrent certaines à abandonner leur demande. D'autres choisissaient de rendre leurs combats publics, solution qui pouvait bien fonctionner, mais qui était encore plus coûteuse. Les coulisses des luttes des femmes noires contre les lois d'immigration n'ont pas fait l'objet de récit dans les magazines, à l'exception d'un article publié dans *Spare Rib* sur l'affaire

¹⁹¹ Wilson, J. "Horrible Story", *Spare Rib* 54, janvier 1977. p.5. Le collectif du magazine. "Who Killed Zahira's Baby?". *Women's Voice* 35, novembre-décembre 1976.p.3.

¹⁹² Beatty, Caroline. "Racism is a daily experience". *Women's Voice* 59, Janvier 1982.p.11. Auteure inconnue. "Her Only Crime...She is Black". *Women's Voice* 57, novembre 1981.p.8.

¹⁹³ O'Sullivan, Sue. "Racist to the bone". *Spare Rib* 109, juillet 1980.p.14.

d'Anwar Ditta¹⁹⁴. Dans cet article, Sheila Woodhead révéla la situation financière délicate dans laquelle se retrouvait la famille d'Anwar Ditta. Ditta perdit deux emplois à cause de son combat, et occupa des emplois très peu qualifiés, comme la fabrique de taies d'oreiller à domicile (elle signa un contrat dans lequel elle s'engageait à coudre et plier entre 2000 et 3000 taies par semaine), pour un revenu très faible. En effet, elle avait besoin de prouver qu'elle travaillait, puisqu'elle devait subvenir aux besoins de ses enfants au Pakistan. Alors que Anwar Ditta passa le reste de son temps à faire campagne pour l'entrée de ses enfants en Grande-Bretagne, alors que son mari travaillait sept jours sur sept pour répondre aux besoins de la famille¹⁹⁵. Malgré ça, Ditta avait souvent manqué d'argent pour financer sa lutte. La situation d'Anwar Ditta refléta celle des autres femmes, qui remportèrent leur combat en partie grâce aux dons.

En conclusion, les différentes procédures de la loi sur l'immigration de 1971 avaient systématiquement entraîné des conséquences sur les familles asiatiques et afro-caribéennes. Comme le montrent les différentes publications des magazines, les femmes noires subissaient une forme de torture psychologique dès leur arrivée sur le sol britannique. À cela s'ajoutaient les pratiques brutales des agents d'immigration, comme les tests de virginité, la division des familles et la détention des migrantes. Il est indéniable ainsi que la loi de 1971 sur l'immigration avait des éléments racistes et sexistes.

Conclusion

Les procédures d'immigration par lesquelles les femmes noires étaient obligées de passer constituaient une lente et douloureuse expérience. Les magazines féministes permettaient d'aborder différentes procédures auxquelles les femmes étaient soumises et de rapporter diverses difficultés auxquelles elles étaient confrontées. Ils fournissaient un tableau riche, reflétant le vécu de ces femmes et des conséquences des lois migratoires qu'elles subissaient au quotidien. Cependant,

¹⁹⁴ Woodhead, Sheila. "Up against Home Office Monsters". *Spare Rib* 101, décembre 1980.p.33.

¹⁹⁵ Parkinson, Vanessa. "Born here but don't bring the kids". *Women's Voice* 38, février 1980.p.9.

en tenant compte de la fréquence de publication de *Spare Rib* et de *Women's Voice* et de la quantité de sujets abordés dans chaque numéro, il est clair que la question des femmes noires et de l'immigration ne représentait qu'une infime partie de leur contenu respectif.

Par ailleurs, les questions relatives à ce sujet étaient souvent traitées de manière factuelle, comme des faits d'actualité et, non par des articles de fond. Bien que certaines restrictions sur les immigrantes aient été mises en place dès les débuts des années 1970, il a fallu attendre que certains événements (marches, changements au niveau des règles d'immigration, articles dans la presse généraliste, ...) remettent le sujet à l'ordre du jour pour que les magazines féministes abordent ces questions. Ne concernant pas la majorité des femmes blanches britanniques, et n'étant pas lié aux préoccupations et aux revendications du mouvement féministe dominant de l'époque, le sujet de l'immigration était soit totalement ignoré par certains magazines, soit sous-représenté dans d'autres, soit, enfin, traité avec beaucoup de détachement.

Enfin, bien que les procédures d'immigration aient été fondées sur des idées sexistes, *Spare Rib* et *Women's Voice* ne s'intéressaient guère au sujet sous un angle féministe, démontrant que l'approche intersectionnelle des discriminations n'était pas encore assimilée par la majorité des féministes. Les questions de la race, de la classe et du genre étaient envisagées de manière compartimentée et, ainsi, la question de l'immigration était traitée comme une question principalement raciale. Toutefois, il est à noter qu'avant même que la légiste Kimberlé Crenshaw ne forge le terme d'« intersectionnalité » en 1989, on peut voir dans le mouvement des femmes des années 1970 un début d'analyse de plusieurs questions de manière conjointe en adressant la relation entre le genre, la race et la classe sociale. Cette perspective était en premier visible dans les rangs des activistes noires. Cependant, pour des raisons idéologiques marquées par un intérêt généraliste en la communauté noires et un rejet de l'approche féministe, les activistes noires rejoignaient d'une certaine manière les féministes blanches dans leur analyse de la question de l'immigration.

Le sexisme dans les lieux de travail était au cœur des préoccupations des féministes. Cette discrimination touchait les femmes blanches comme les femmes noires, mais les femmes noires étaient en plus confrontées au racisme, dissociant ainsi les expériences des femmes noires et blanches. On peut alors se demander si l'intersectionnalité des discriminations était également timidement soulevée dans les articles sur les ouvrières noires, ou si les périodiques féministes permettaient de pousser plus en avant cette analyse.

TROISIEME PARTIE
LES FEMMES NOIRES ET LE TRAVAIL

Introduction

Arrivées en Grande-Bretagne avec un contrat de travail ou en tant que personnes à charge acceptées au titre de la loi sur le regroupement familial, les femmes noires ont fait partie du paysage professionnel des années 1970 et des confrontations de classe qui ont marqué cette période. L'entrée sans précédent des femmes en général et des femmes noires en particulier sur le marché du travail après la Seconde Guerre mondiale a entraîné une nouvelle approche de la contestation sociale, nécessaire pour porter leurs revendications. En effet, une main-d'œuvre plus diversifiée a engendré des formes d'action plus complexes.

L'immigration en Grande-Bretagne a été vécue par les femmes noires comme « rentrer à la maison », non seulement par les retrouvailles avec leur famille, mais aussi par un fort sentiment d'appartenance à la famille impériale britannique¹. Cependant, à leur arrivée, elles se sont retrouvées dans un pays marqué par des inégalités et des attitudes discriminatoires. Nombre d'entre elles sont retombées en bas de l'échelle sociale pour ce qui est du logement, de l'éducation, mais aussi du travail. Elles furent confinées dans des emplois peu valorisés, faiblement rémunérés, souvent avec peu de sécurité et pendant de longues heures. Les ouvrières noires constituaient en effet une main-d'œuvre exploitable au statut d'immigrantes vulnérables.

Les femmes noires ont fait partie de celles qui ont mené des actions revendicatives pour améliorer leur situation en tant qu'ouvrières. Parmi ces femmes, on peut prendre l'exemple de Jayaben Desai, originaire de Gujarat en Inde, qui, peu après son installation en Grande Bretagne vers la fin des années 1960, est devenue une des figures célèbres de l'histoire industrielle du pays dans les années 1970. Toutefois, ces femmes, particulièrement les Asiatiques, ont été vues par la presse généraliste britannique, et souvent par des analystes du marché du travail,

¹ McDowell, Linda. *Working Lives: Gender, Migration and Employment in Britain, 1945-2007*. John Wiley & Sons Inc., 2013.p.95.

non pas comme des membres de la classe ouvrière, mais comme des mères et des épouses « étrangères »².

L'esprit féministe a comme objectif de restituer l'expérience des femmes de manière à légitimer leurs voix comme source de pouvoir. Cette partie explore la relation entre les périodiques des femmes et le militantisme des ouvrières noires. À terme, elle met en lumière la manière dont leurs voix font partie intégrante du MLF. Comme pour la partie précédente, ce sont les deux magazines *Spare Rib* et *Women's Voice* qui ont le plus traité les questions relatives aux ouvrières noires. De fait, cette partie se base principalement sur le contenu publié dans ces magazines, en citant sporadiquement certaines des références identifiées dans les autres périodiques, dont l'unique article qui a été publié dans *Fowaad* sur les grévistes de *Futters*³. La majorité des articles étudiés dans cette partie concerne les grèves organisées pendant les années 1970 qui sont les plus couvertes par les périodiques. Par ailleurs, les publications concernent majoritairement les ouvrières asiatiques pour des raisons explicitées dans la troisième section de cette partie.

Pour commencer, il est nécessaire de revenir sur le contexte juridique (1) et historique (2) de la situation des femmes actives et, en particulier, des noires. En effet, on verra que, bien que certaines législations aient été promulguées en faveur des femmes, ces dernières sont restées victimes de discriminations sexistes. Si l'on ajoute à ceci l'enjeu racial, la situation des femmes noires s'avère encore plus compliquée. Ces femmes ont été confrontées à une discrimination raciale dans leur lieu de travail, mais elles ont toutefois vécu des expériences différentes selon le moment de leur entrée en Grande-Bretagne. Ensuite, il faut distinguer les différentes références portant sur le combat des ouvrières asiatiques face aux inégalités rencontrées (3). Dans ce cadre, on cherchera à savoir quelles problématiques ont été soulevées par les périodiques féministes, de quelles manières ce sujet a été traité et dans quelle mesure le contenu publié a été révélateur de la situation de ces ouvrières. Par ailleurs, les luttes des femmes ouvrières pendant

² *Ibid.* p.136.

³ *Fowaad* 2, septembre 1979, p.6.

les années 1970 ont établi des identités collectives plurielles différentes (4). Par exemple, la campagne des ménagères de nuit (*The Night Cleaners Campaign*) a prétendument formé une conscience féministe, alors que la grève des vêtements de Leeds (*Leeds Clothing strike*) s'est concentrée sur des objectifs syndicalistes⁴. On peut se demander alors quelle a été l'identité des combats des ouvrières asiatiques ? La quatrième section de cette partie répondra à cette question et éclairera aussi la lecture que les magazines féministes ont portée sur ces combats. On finira par identifier les divergences entre *Spare Rib* et *Women's Voice* dans leur traitement du sujet et par tenter d'expliquer le peu de références relevées dans les autres périodiques.

⁴ Fairbairn, Lily. 'Born to Struggle': Working-Class Women's Activism in 1970s Britain. 2019. <https://northumbria-cdn.azureedge.net/-/media/documents/word-documents/departments/humanities/dissertation-repository/lily-fairbairn.pdf>

1 Contexte juridique

L'évolution de la place des femmes dans le monde professionnel est en partie liée aux différentes législations adoptées. Contrairement aux États-Unis, où le *Civil Rights Act* de 1964 incluait les questions de genre et de race, les législations relatives aux différents groupes sont restées distinctes au Royaume-Uni jusqu'à leur fusion dans l'*Equality Act* publié en 2010⁵. L'*Equality Act* a réuni toutes les dispositions de lutte contre les discriminations qui existaient au préalable, dont le *Equal Pay Act* de 1970, le *Sex Discrimination Act* de 1975, le *Race Relation Act* de 1976, le *Disability Discrimination Act* de 1995 ainsi que le *Employment Equality Regulation* de 2003 concernant la religion, les croyances et l'orientation sexuelle et enfin le *Employment Equality Regulation* de 2006 concernant l'âge⁶. Cette section s'intéresse aux deux repères légaux principaux relatifs à la discrimination fondée sur le sexe en matière d'emploi : le *Equal Pay Act* de 1970 et le *Sex Discrimination Act* de 1975. Ces deux lois, avec l'*Employment Protection Act*, ont modifié le cadre législatif qui a modelé l'expérience des femmes sur le marché du travail.

1.1 *Equal Pay Act* de 1970

Dans leur article « *The Equal Opportunities Commission* » de 1978, Byrne Paul et Joni Lovenduski ont signalé que la Grande-Bretagne avait moins progressé vers l'égalité salariale pendant les années 1970 que tout autre pays européen, à l'exception du Luxembourg⁷. La première loi adoptée contre la discrimination entre les femmes et les hommes a été la loi d'égalité de salaires (*Equal Pay Act*) votée par le gouvernement travailliste de Harold Wilson en 1970 et qui est entrée en vigueur en 1975. La loi sur l'égalité salariale visait à interdire la discrimination salariale entre hommes et femmes effectuant un travail identique ou globalement similaire, ainsi que les autres différences dans les conditions de travail.

⁵ Legislation.gov.uk. *Equality Act* 2010. <https://www.legislation.gov.uk/ukpga/2010/15/contents>

⁶ Government Equalities Office, et al. "Explanatory Notes to Equality Act 2010." *Explanatory Notes*, Queen's Printer of Acts of Parliament. <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2010/15/notes>

⁷ Byrne, Paul, et Lovenduski, Joni. "The Equal Opportunities Commission." *Women's Studies International Quarterly*, vol. 1, no. 2. 1978. pp. 131–147.

Compte tenu de l'attitude réticente des syndicats, les femmes ont dû se mobiliser à plusieurs reprises pour obtenir ce droit à l'égalité⁸. En effet, la loi sur l'égalité salariale a été adoptée à la suite des grèves des travailleuses protestant contre les conditions de travail inégales. La mobilisation la plus importante a été celle des machinistes couturières de l'usine Ford de Dagenham. En juin 1968, elles ont protesté pour demander une reclassification de leur travail. Bien qu'elles remplissent les mêmes tâches que les hommes, leur emploi était classé comme un travail non qualifié, ce qui permettait à Ford de leur verser un salaire inférieur de 15% à celui des hommes du même classement⁹. Ce mouvement de grève a donné lieu à d'autres actions similaires et à la formation de *The National Joint Action Committee On Women's Equal Rights*, organisation syndicale rassemblant ouvrières, syndicalistes et féministes pour promouvoir l'égalité salariale et les droits des femmes. Une grande marche a été organisée par cette organisation à Londres en 1969, rassemblant plus de 30 000 personnes pour l'égalité salariale¹⁰.

Barbara Castle, ministre de l'Emploi et de la Productivité (1968-1970), a été en particulier connue pour avoir poussé l'adoption de la loi sur l'égalité salariale avant la défaite du parti travailliste en 1970. Par conséquent, le salaire horaire moyen des travailleuses, qui représentait environ 60% du salaire moyen des hommes en 1970, a été augmenté pour atteindre 70% de celui des hommes en 1976¹¹. Cependant, la loi de 1970 était suffisamment ambiguë pour permettre à certains employeurs de créer des postes différents pour les femmes afin d'éviter la parité salariale avec les hommes¹². Certaines grévistes de l'usine de Ford n'étaient pas satisfaites, puisque leur travail n'était toujours pas reconnu comme un métier

⁸ Jaejin Shim. (2008). "Equality or the right to work? Explanation and justification of anti-discrimination rights in employment", Thèse de philosophie, sous la direction de Hugh Collins et Nicola Lacey, The London School of Economics and Political Science. p.236.

⁹ Equal Pay and Equality Legislation." *The British Library*, The British Library, 17 Jan. 2014, www.bl.uk/sisterhood/articles/equal-pay-and-equality-legislation.

¹⁰ Guillaume, Cécile. "La Mobilisation Des Syndicats Anglais En Faveur De L'égalité Salariale (1968-2012)." *Travail, Genre Et Sociétés*, n° 30, no. 2, 2013, p. 93., doi :10.3917/tgs.030.0093.

¹¹ Deakin, Simon F., et al. *Are Litigation and Collective Bargaining Complements or Substitutes for Achieving Gender Equality? a Study of the British Equal Pay Act*. Centre for Business Research, University of Cambridge, 2014.

¹² "The Ford Sewing Machinists Strike and the History of the Struggle for Equal Pay." *USAPP*, 7 June 2018. <https://blogs.lse.ac.uk/politicsandpolicy/the-1968-ford-sewing-machinists-strike-and-the-history-for-equal-pay-for-women/>

qualifié, ce qui les a poussées en 1984 à renouveler les grèves pour reclasser leur travail de non qualifié à semi-qualifié¹³.

Malgré des augmentations considérables et parfois spectaculaires des salaires, les femmes ont continué d'être beaucoup moins payées que les hommes. Ceci a été mis en avant par Mandy Snell dans son article "*The Equal Pay and Sex Discrimination Acts : Their Impact in the Workplace*" publié en 1979¹⁴. Elle a décrit les conclusions du projet porté par la *London School of Economics Equal Pay and Opportunity* et a examiné les implications de ces lois sur les salaires des femmes. Mandy Snell a conclu que, si les différences entre les salaires horaires moyens ont diminué, l'écart est resté important. La situation salariale des femmes s'est améliorée, mais la majorité des travailleuses demeurent piégées dans les grades les plus bas et à des taux inférieurs à ceux des hommes. Mandy Snell a expliqué que la principale raison à la persistance des bas salaires était l'inégalité d'opportunité professionnelle pour les femmes. Entre autres, la plupart des femmes occupent des emplois moins qualifiés faiblement rémunérés, et continuent à être moins payées en dépit du système de paiement équitable¹⁵.

Entre 1970 et 1975, les grèves des femmes revendiquant une égalité salariale sont maintenues et soutenues par les féministes du MLF. Ces dernières ont continué le combat contre la discrimination sexuelle et pour un « travail égal, salaire égal » qui représente l'une des quatre revendications initiales du mouvement formulées lors de la première conférence nationale en 1970 à Oxford. Ces revendications ont été largement soutenues également par la presse féministe de l'époque comme *Spare Rib* et *Women's Voice* qui ont assuré une couverture médiatique des différentes grèves et ont incité les femmes à rejoindre le mouvement syndical. Le MLF a également aidé à faire adopter la deuxième loi sur la discrimination envers les femmes en Grande-Bretagne, le *Sex Discrimination Act* en 1975.

¹³Equal Pay and Equality Legislation." *The British Library*, The British Library, 17 Jan. 2014, www.bl.uk/sisterhood/articles/equal-pay-and-equality-legislation

¹⁴ Snell, Mandy. "The Equal Pay and Sex Discrimination Acts: Their Impact in the Workplace." *Feminist Review*, no. 1, 1979, pp. 37–57. JSTOR, JSTOR, www.jstor.org/stable/1394749.

¹⁵ *Ibid.*

1.2 *Sex Discrimination Act de 1975*

La différence entre la situation professionnelle des femmes au début du 20^e siècle et celle des années 1970 réside dans le fait qu'il y a eu moins d'exclusion délibérée des femmes des postes de cadre, de direction ou managériale. Par ailleurs, le recrutement ou la promotion des femmes dans certaines professions dites « genrées » sont restées problématiques. Les femmes ont souvent été perçues comme incompetentes pour les postes les plus qualifiés. De ce fait, de nombreux emplois ont été différenciés selon le sexe et les recruteurs ont été fortement influencés par ces stéréotypes dans leur décision de sélection. Dans le cadre d'une discussion sur la discrimination sexuelle ouverte sur le lieu de travail avant la loi sur la discrimination sexuelle de 1975, Lesley Julia Abdela, spécialiste britannique des droits et de la représentation des femmes, nous fait part de son expérience : on lui a refusé un poste pour la simple raison qu'elle est une femme. Pendant son entretien pour un poste de *Account Executive* avec J.Walter Thompson, l'agence de publicité la plus importante à Berkeley Square, le recruteur a refusé de donner le poste à Lesley Julia Abdela et lui a proposé celui d'assistante comme alternative¹⁶.

Le *Sex Discrimination Act* a été présenté pour régler ces problèmes. En effet, la loi de 1975 sur la discrimination fondée sur le sexe vise à promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes et à offrir des opportunités égales aux deux sexes. Elle a créé le *Equal Opportunities Commission (EOC)*, agence non gouvernementale chargée de l'égalité des chances¹⁷. La loi a interdit la discrimination des hommes et des femmes au travail, dans l'éducation, la prestation de biens et de services ou encore dans le logement. Il est également devenu illégal de discriminer une personne mariée au travail¹⁸. Le *Sex Discrimination Act* a identifié deux types de discriminations fondées sur le sexe. La discrimination directe qui concernait le traitement injuste envers une personne en raison de son

¹⁶ Lesley, Julia Abdela. "Lesley Abdela Discusses Sex Discrimination Pre-Legislation." *The British Library*, The British Library, 14 Apr. 2015, www.bl.uk/collection-items/lesley-abdela-sex-discrimination-pre-legislation.

¹⁷ Snell, Mandy. "The Equal Pay and Sex Discrimination Acts: Their Impact in the Workplace." *Feminist Review*, no. 1, 1979, pp. 37–57. *JSTOR*, JSTOR, www.jstor.org/stable/1394749.

¹⁸ Sex Discrimination Act 1975. *Legislation.gov.uk*, Queen's Printer of Acts of Parliament. www.legislation.gov.uk/ukpga/1975/65/enacted

sexe ou de son état matrimonial. La discrimination indirecte qui regroupait les conditions imposées aux individus hommes et femmes équitablement, mais qui favorisait l'un des deux sexes. Par exemple, une exigence d'une hauteur minimale est considérée discriminatoire à l'égard des femmes, car elles sont généralement plus petites que les hommes¹⁹.

Selon Mandy Snell le succès de la loi a été très limité. Ce n'est pas très surprenant selon elle car il n'existait pas d'obligation contraignant les employeurs à prendre des mesures efficaces afin d'éliminer la ségrégation au travail et créer une véritable égalité d'opportunité professionnelle entre les sexes²⁰. Certains managers allaient jusqu'à reconnaître et justifier la présence d'une discrimination au sein de leurs entreprises et estimaient qu'un changement aurait été inutile en l'absence d'une revendication de la part des femmes, des syndicats ou par de l'*EOC* :

“Legislation doesn't mean a company will act differently. We won't change our personnel decisions, just how we go about them...Just as we keep a 'good' mix on race by finding reasons to reject most Asians, so we will find reasons to reject women for some jobs²¹.”

La troisième législation qui a influencé la participation et l'expérience des femmes dans le marché du travail est celle des droits à la maternité. Les modifications qui avaient été apportées aux droits des travailleuses enceintes avaient pour but de permettre aux femmes de continuer à travailler pendant et après la grossesse. La publication en 1975 de l'*Employment Protection Act* a permis à la législation de proposer des mesures en faveur de ces femmes.

1.3 *Employment Protection Act* de 1975

Les droits de maternité ont été introduits pour la première fois en Grande-Bretagne en vertu de la *Social Security Act* en 1973. Cette loi prévoyait une « allocation maternité » pour 18 semaines pour une période allant jusqu'à 11

¹⁹ Radford, John. *Gender and Choice in Education and Occupation*. Taylor and Francis, 2002.p.106

²⁰ Snell, Mandy. “The Equal Pay and Sex Discrimination Acts: Their Impact in the Workplace.” *Feminist Review*, no. 1, 1979, pp. 37–57. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/1394749.

²¹ *Ibid*

semaines avant la date de la naissance prévue. Cependant, cette législation ne conférait aucun droit de retour au travail après une période d'absence pour donner naissance et prendre soin de l'enfant²². Ce n'est qu'en 1975 que le droit d'arrêter et de reprendre le travail fut ainsi introduit dans le cadre de l'*Employment Protection Act*. La loi donnait aux femmes le droit à six semaines de congé de maternité rémunéré, et, plus important, le droit de reprendre le travail dans un délai de 29 semaines après l'accouchement²³.

Malgré le passage de ces lois censées favoriser la place des femmes dans le milieu du travail et réduire les inégalités entre les sexes, les femmes restaient vulnérables à la discrimination en raison de leur sexe. Les femmes noires faisaient face à cette même discrimination et subissaient en plus une discrimination raciale.

²² Long, Vanessa. "Statutory Parental Leave and Pay in the UK: Stereotypes and Discrimination." *The Equal Rights Review*, Vol. 9, 2012, p.54.

²³The Employment Protection Act, Part II, section 35.

http://www.legislation.gov.uk/ukpga/1975/71/pdfs/ukpga_19750071_en.pdf

2 Contexte historique : les femmes noires dans le marché du travail

Afin de comprendre le combat des femmes noires ouvrières dont témoignent les publications de certains périodiques, il est essentiel de s'informer sur leur situation dans le milieu professionnel. Les femmes caribéennes et les femmes asiatiques sont arrivées à différents moments en Grande-Bretagne et, par conséquent, se retrouvent dans des secteurs d'activité distincts (2.1). Par ailleurs, dans plusieurs combats ouvriers, les femmes noires ont milité séparément des ouvrières blanches. Ceci implique qu'elles faisaient face à différents problèmes probablement dus à une certaine inégalité entre elles sur le marché du travail (2.2). Le premier recensement britannique à recueillir des informations sur la composition ethnique de la population fut effectué en 1991. De ce fait, très peu de statistiques sont aujourd'hui disponibles pour refléter la situation des personnes noires dans le monde du travail, et encore moins celle des femmes noires pendant les années 1970 et 1980 (2.2.1). Ainsi, je me base, pour mes analyses, sur certains travaux de recherche qui fournissent une étude comparative sur la situation des femmes blanches et des femmes noires au travail. Ces études étant partiellement complètes, les critiques de certaines auteures seront prises en considération. Plusieurs éléments comme les lieux et les heures de travail, le taux de chômage, le niveau d'étude, le salaire ou encore l'âge, sont importants dans la construction du paysage professionnel féminin et dans la comparaison de la situation des femmes blanches et des femmes noires dans le marché du travail. Cependant, cette section n'a pas pour but de revenir sur tous ces éléments de comparaison, mais de souligner certaines données relatives au contenu recensé sur les ouvrières noires dans les différents périodiques. Dans ces derniers, la majorité des articles traitent des grèves organisées par les femmes noires contre les bas salaires, les mauvaises conditions de travail et la non-syndicalisation. Par conséquent, on s'intéresse ici à la disparité salariale entre les femmes blanches et les femmes noires, les niveaux d'emplois variés et les nombreux secteurs d'activité où elles se retrouvent (2.2.2) ainsi que leurs rapports au mouvement syndical (2.2.3).

2.1 L'arrivée des femmes noires en Grande-Bretagne : différentes périodes, différents contextes et emplois occupés

La quasi-totalité de l'immigration de personnes originaires des Caraïbes et du sous-continent indien a eu lieu après la Seconde Guerre mondiale. Le moment de l'immigration a varié entre les différents groupes de femmes noires et entre les hommes et les femmes. La plupart des hommes caribéens sont venus en Grande-Bretagne dans les années 1950 et au début des années 1960, tandis que les hommes asiatiques sont arrivés sur une période plus longue, en plusieurs phases, à la fin des années 1950, dans les années 1960 et dans les années 1970. L'immigration des femmes caribéennes a été un peu plus lente et plus tardive que celle des hommes, bien que, au moment du recensement de 1982, la moitié d'entre elles disent être arrivées au milieu de l'année 1962. L'arrivée des Caribéens et des Caribéennes a progressivement ralenti dans les années 1960 et diminue encore plus après 1972, en partie à cause des restrictions imposées par les lois sur l'immigration. La majorité des hommes asiatiques sont arrivés en Grande-Bretagne entre 1962 et 1968, suivis des immigrants afro-asiatiques²⁴. En ce qui concerne les femmes asiatiques, la majorité d'entre elles ont émigré plus tard que les hommes, au début des années 1970. La migration des Indiennes (46% avant avril 1968) a eu lieu un peu plus tôt que celle des Pakistanaïses (27% avant avril 1968) et des Bangladaïses (13% avant avril 1968)²⁵.

Jusqu'à l'introduction de la loi sur l'immigration de 1971, l'immigration à des fins de travail était essentiellement masculine. Contrairement aux hommes qui avaient une valeur économique en tant que main-d'œuvre qualifiée ou non qualifiée et aux Caribéennes recrutées pour travailler principalement comme infirmières dans le *NHS*, les femmes provenant du sous-continent indien étaient considérées par le gouvernement britannique comme n'ayant aucune valeur sur le marché du travail. La plupart d'entre elles sont arrivées en Grande-Bretagne en tant que membres de famille à charge (comme femmes, enfants, ou parents âgés). Afin de sortir ce groupe de femmes de l'invisibilité dans laquelle on les a mises pendant des années, il a

²⁴ Brown, Colin. *Black and White Britain: The Third PSI Survey*. Gower, 1994. pp.18-19.

²⁵ *Ibid.*p.27.

fallu regarder du côté de la sphère du travail, paradoxalement, là où l'on ne s'attendait pas à les trouver.

Après la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement britannique a encouragé les habitants des colonies britanniques à venir travailler en Grande-Bretagne, car il y avait une grande pénurie de main-d'œuvre dans le pays. Parmi eux, des femmes originaires de nombreux pays du Commonwealth, mais principalement des Caraïbes, ont répondu à l'appel. La raison de leur immigration était clairement économique. La majorité d'entre elles ont quitté leur pays à la suite du faible niveau de vie et du manque de perspective d'emploi. Ces femmes s'orientaient vers la Grande-Bretagne pour trouver un travail qui leur rapporterait un salaire supérieur à celui qu'elles pouvaient obtenir dans leur pays d'origine. Considérées plus dociles que les employées britanniques, elles travaillaient à plein-temps ou à mi-temps, souvent avec des horaires très durs et étaient mal payées²⁶. L'immigration des personnes caribéennes fut aussi à l'origine de l'effondrement de l'économie des Caraïbes durant la guerre, qui était basée sur la production de matières premières pour les produits manufacturés et les produits alimentaires pour le marché britannique. Le gouvernement britannique a interdit le développement de l'industrie locale pour maintenir les colonies économiquement dépendantes de la « mère patrie », ce qui a encouragé l'émigration vers la Grande-Bretagne des Caribéens et Caribéennes à la recherche de travail. C'est ainsi que le nombre de personnes entrantes en Grande-Bretagne a augmenté pendant cette période²⁷.

Quand les Caribéennes sont arrivées après la Seconde Guerre mondiale, le système de santé publique britannique (*The National Health Service (NHS)*) venait de naître, et le pays était en déficit de main-d'œuvre. Les femmes caribéennes sont arrivées en réponse aux campagnes de recrutement pour combler les besoins du *NHS*²⁸. Par conséquent, les employées du *NHS* étaient principalement des Caribéennes. Les femmes asiatiques immigrant plus tard ont occupé différents

²⁶ Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30). Black Cultural Archives.

²⁷ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.p.124.

²⁸ Beverley, Bryan, et al. *Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. Virago, 1985.p.89.

emplois, principalement comme ouvrières dans des usines. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale les services de santé employaient principalement des femmes de la classe moyenne, cependant, dans les années 1950, les emplois d'aides-soignantes et, dans une moindre mesure, d'infirmières, délaissés par les femmes blanches, furent de plus en plus occupés par des femmes noires²⁹.

Les femmes caribéennes, contrairement à d'autres femmes des pays du Commonwealth, notamment les Asiatiques, ont émigré indépendamment des hommes pendant cette période, dans l'objectif de travailler. En effet, leur rôle important au sein de la famille caribéenne leur a permis d'émigrer de manière indépendante pour trouver du travail. Néanmoins, certaines d'entre elles ont émigré pour rejoindre leur mari, mais elles devaient quand même travailler pour économiser suffisamment d'argent afin d'améliorer leur vie à leur retour dans leur pays. À leur arrivée en Grande-Bretagne, la situation s'est avérée plus complexe que ce qu'elles pensaient et, très vite, leurs ambitions ont changé. Elles étaient limitées à des emplois mal payés et, même en tant qu'infirmières, elles étaient aussi exploitées. La vie était plus difficile et plus chère que prévu, il leur était donc difficile d'économiser de l'argent et de retourner chez elles. Elles ont donc commencé à s'installer en Grande-Bretagne et à faire venir leurs enfants. À partir de là, elles ont commencé à combattre les règles d'immigration qui affectaient directement leur vie professionnelle.

À partir de 1970, les femmes qui arrivaient en Grande-Bretagne étaient principalement des Asiatiques, visibles en tant que membres de famille, acceptées en vertu des règles de regroupement familial. Contrairement aux groupes précédents, qui avaient souvent un emploi à leur arrivée, beaucoup de ces femmes étaient réduites à leur identité d'épouse, de fiancée, ou de mère. Beaucoup d'entre elles avait rejoint leur mari qui travaillait déjà et essayaient d'intégrer le monde professionnel britannique pour compléter le budget familial. Elles finissaient par être confrontées aux mêmes problèmes que les autres femmes, les migrantes et les travailleuses. En tant que femmes, elles partageaient le même destin que les femmes

²⁹ Ramdin, Ron, *The Making of The Black Working Class in Britain*, Gower, Verso, 2017.p.473.

de toutes les classes sociales dont on pensait que la place était à la maison pour s'occuper des enfants. En tant que migrantes, les femmes étaient soumises à toutes les formes de discrimination subies par les travailleurs étrangers. En comparaison avec les travailleurs et travailleuses indigènes, elles obtenaient les emplois les plus dangereux, les plus monotones, les plus dévalués et les moins payés. Les travailleuses noires se chargeaient du travail que la population locale ne voulait pas faire à cause des mauvaises conditions offertes. En retour, elles ne bénéficiaient pas des avantages sociaux auxquels avaient droit les travailleurs et travailleuses contribuant à l'économie du pays³⁰.

Puisque les femmes asiatiques composaient le plus large groupe des femmes immigrées pendant les années 1970 en Grande-Bretagne, beaucoup de travaux sur cette période se sont focalisés sur leur expérience en particulier. Dans son livre de 2013 *Working Lives : Gender, Migration and Employment in Britain, 1945-2007*, Linda McDowell a mis l'accent sur l'expérience des femmes migrantes d'origine indienne. Elle explique que les femmes qui arrivaient du Pakistan ou du Bangladesh étaient moins susceptibles de travailler en dehors du foyer, principalement pour des raisons religieuses³¹. Comparées aux femmes britanniques, elles étaient davantage susceptibles d'être employées à temps plein et dans le secteur manufacturier. En effet, Linda McDowell indique que la répartition sectorielle de ces femmes était différente de celle des femmes nées au Royaume-Uni, qui étaient concentrées dans trois types d'emploi : la vente, le travail de bureau et de secrétariat, les services sociaux et à la personne³².

³⁰ Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30). Black Cultural Archives.

³¹ McDowell, Linda. *Working Lives: Gender, Migration and Employment in Britain, 1945-2007*. John Wiley & Sons Inc. 2013.p.133.

³² *Ibid.*p.134.

2.2 La situation des femmes blanches et la situation des femmes noires dans le marché du travail

2.2.1 La sous-représentation des femmes noires actives dans les statistiques

Deux enquêtes ont été menées par le *Political and Economic Planning (PEP)*, une en 1966 dans seulement six villes d'Angleterre en excluant les femmes³³, et une en 1974 qui avait une portée plus large, mais excluait les personnes noires vivant dans des zones à très faible densité de population immigrée³⁴. D'autres sondages réalisés par le *EEC Labor Force Survey*, ou le *OPCS General Household Survey* ont collecté des informations sur des groupes ethniques sur un échantillon généralement trop insignifiant pour fournir des estimations fiables par groupe ethnique et par sexe. Pareillement, l'enquête du *National Department of Employment Surveys* auprès des femmes au travail inclut des femmes de minorité ethnique, mais encore une fois en nombre insuffisant pour en tirer des conclusions³⁵. Ainsi, il est impossible de s'appuyer sur ces chiffres officiels pour avoir une image de l'employabilité des femmes noires à l'époque.

Dans son article *The Performance of Immigrants in The United Kingdom* de 1997, Brian D. Bell utilise vingt rapports du *General Household Surveys (GHS)* sur la période 1973-1992 afin d'examiner la performance des immigrants sur le marché du travail³⁶. Bell fait une distinction entre les Caribéens, les Indiens, les immigrants blancs et les anciens du *Commonwealth*, et constate que les immigrants noirs sont ceux qui ont le plus subi de désavantage salarial. Dans son étude, Bell fait rarement référence aux femmes de minorité ethnique. D'autres travaux comme celui de Barry R. Chiswick³⁷ ou encore celui de Yaojun Li et Anthony Heath se focalisent

³³ William Wentworth, Daniel, *Racial Discrimination in England*, Penguin 1968.

³⁴ David J Smith, *Racial Disadvantage in Britain*. Penguin 1977.

³⁵ *Ibid.* p.50.

³⁶ Bell, Brian D. "The Performance of Immigrants in the United Kingdom: Evidence from the GHS." *The Economic Journal*, vol. 107, no. 441, 1997, pp. 333-344. *JSTOR*. <https://www.jstor.org/stable/2957946>

³⁷ Barry R. Chiswick. The earnings of white and coloured male immigrants in Britain. *Economica*, 47. 1980. pp.81-87.

exclusivement sur les hommes de minorité ethnique, en ignorant ainsi la participation considérable des femmes au marché du travail³⁸.

Irene Bruegel, une féministe socialiste qui s'est intéressée à l'évolution de la place des femmes sur le marché du travail et à l'intersection de la classe, du sexe et de la race, a participé activement au mouvement féministe, à la syndicalisation et aux campagnes en faveur des groupes défavorisés, en particulier des migrants et des réfugiés³⁹. Dans son article *Sex and Race in the Labour Market* publié en 1989, elle a souligné le manque de travaux mettant en évidence les différences raciales entre les femmes ouvrières⁴⁰. Irene Bruegel a expliqué ce manque par la sous-représentation des femmes de minorité ethnique dans les différents sondages. Elle a montré que l'enquête la plus complète sur le traitement des personnes issues des minorités ethniques et qui établit une distinction entre les sexes en fonction de la race est celle réalisée par Colin Brown en 1982 pour le *PSI (Policy Studies Institute)*. Les précédentes enquêtes s'axaient sur les différences entre hommes noirs et hommes blancs, démontrant que l'idéologie patriarcale de l'époque victorienne persistait encore⁴¹. Dans celle-ci, les femmes étaient financièrement dépendantes des hommes. De ce fait elles occupaient une position subordonnée sur le marché du travail, trop insignifiante pour être incluses dans les statistiques.

Dans son article paru en 1993 "*Race and culture in the gendering of labour markets : South Asian young Muslim women and the labour market*", Avtar Brah, auparavant professeur de sociologie à Birkbeck et spécialiste des questions de race, de genre et d'identité ethnique, a indiqué que le genre constitue un élément clé dans la formation du marché du travail. Cependant, les études de genre sur le marché du travail ont souvent ignoré les expériences des femmes appartenant à des minorités

³⁸ Yaojun Li, Heath, Anthony. "Minority ethnic men in British labour market (1972-2005)", *International Journal of Sociology and Social Policy*, Vol. 28 Issue: 5/6. 2008. pp.231-244.

³⁹ "The Irene Bruegel Bequest." *Feminist Review Trust*, www.feminist-review-trust.com/the-irene-bruegel-bequest/.

⁴⁰ Bruegel, Irene. "Sex and Race in the Labour Market." *Feminist Review*, no. 32, 1989. pp. 49-68.

⁴¹ *Ibid.*

ethniques⁴². Selon Sylvia Walby, les expériences de ces dernières étaient différentes de celles de leurs homologues blanches, en raison des structures racistes qui les défavorisaient dans l'exercice d'un travail rémunéré⁴³. En effet, la loi sur l'immigration de 1971, ostensiblement raciste, a négativement impacté la vie professionnelle des femmes noires, les amenant à se confronter à un racisme que les femmes blanches ne connaissaient pas. Par exemple, le système des permis de travail issu de la loi sur l'immigration de 1971 a restreint l'entrée des travailleurs et travailleuses et a soumis les titulaires de permis de travail à une stricte surveillance et par conséquent à une insécurité, car leur titre de séjour dépendait de leurs employeurs. Ils et elles pouvaient être contraints de quitter le pays si leurs services n'étaient plus sollicités. Par ailleurs, en tant que titulaires d'un permis de travail, les femmes ont été particulièrement privées de la possibilité de faire entrer leur mari et leurs enfants en vertu des règles d'immigration⁴⁴.

2.2.2 Comparaison des salaires, des niveaux d'emplois et des secteurs d'activité

Plusieurs récits ont témoigné de la mauvaise situation des femmes noires dans les lieux de travail ; elles exerçaient les métiers les plus défavorisés avec des salaires minimes⁴⁵. Selon l'enquête de 1982 menée par Colin Brown, le salaire médian hebdomadaire des femmes blanches est supérieur de 4£ à celui des femmes asiatiques, mais inférieur de 3£ à celui des femmes caribéennes (tableau 1). Dans les catégories de niveau d'emploi les femmes noires ne sont pas systématiquement moins payées que les femmes blanches, mais restent moins bien payées que les hommes (tableau 2). Dans son rapport d'enquête en 1974, David Smith a suggéré trois explications à la similarité des salaires entre femmes blanches et femmes noires. D'abord, les très faibles revenus des femmes en général, ce qui laissait peu

⁴² Brah, Avtar, "'Race and culture' in the gendering of labour markets: South Asian young Muslim women and the labour market", *New Community*, n° 3, April 1993. p.441.

⁴³ Walby, Sylvia. *Theorizing Patriarchy*. Blackwell, 1991.p.14.

⁴⁴ *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985. pp.125-126.

⁴⁵ Mama, Amina. 'Black Women, the Economic Crisis and the British State', *Feminist Review* 17 (Autumn 1984), 22–34. Lewis, Gail. 'Black Women's Employment and the British Economy', dans Winston James et Clive Harris (eds.) *Inside Babylon: The Caribbean Diaspora in Britain* (London and New York: Verso, 1993. pp. 73–96.

de place à davantage de disparité entre les différents groupes ethniques. Ensuite, dans la mesure où les Caribéennes travaillaient dans des lieux syndiqués, elles bénéficiaient généralement des taux de rémunération plus élevés. Enfin, parce que les femmes noires étaient présentes dans des grandes entreprises ou des organisations du secteur public, elles étaient mieux rémunérées que celles travaillant dans les petites entreprises du secteur privé⁴⁶.

Tableau 1 : Gross earnings of full-time employees⁴⁷

		Median Weekly Earnings	Unweighted Base
Men :	White	£ 129.00	526
	West Indian	£ 109.20	383
	Asian	£ 110.70	862
Women :	White	£ 77.50	247
	West Indian	£ 81.20	319
	Asian	£ 73.00	237

Tableau 2 Gross earnings of female full-time employees by job level⁴⁸

	All		Aged 25-54	
	White	Asian and West Indian	White	Asian and West Indian
All	77.50	78.50	91.50	81.90
Professional, Employer, Manager	(106.80)	(122.10)	104.70	(129.50)
Other non-manual	81.70	86.00	98.60	97.30
Skilled Manual	(66.90)	(74.40)	(70.60)	(74.20)
Semi-skilled and Unskilled Manual	(66.50)	72.40	(72.00)	75.60

Parmi les femmes noires, les femmes asiatiques gagnaient moins que les femmes caribéennes (tableau 1) mais au sein du groupe asiatique, nous pouvons

⁴⁶ Brown, Colin. *Black and White Britain: The Third PSI Survey*. Gower, 1994.p.169.

⁴⁷ *Ibid.* p.112.

⁴⁸ *Ibid.* p.114.

constater d'autres différences. Le tableau 3 montre que les Pakistanaises et les Bangladaises gagnaient moins que les autres. La situation des Bangladaises était particulièrement mauvaise, leur revenu médian hebdomadaire étant inférieur d'environ £33 à celui des Afro-asiatiques et même de £20 à celui des Pakistanaises. Colin Brown explique que cette différence de salaire entre les groupes asiatiques est liée à la maîtrise de la langue anglaise. Selon lui, les femmes (et les hommes) asiatiques qui parlaient difficilement l'anglais occupaient des positions défavorisées sur le marché du travail et percevaient donc des salaires moindres⁴⁹.

Tableau 3 Asians: full-time employees' gross earnings (£ Median weekly pay)⁵⁰

	Men	Women
All Asians	110.70	73.00
Indian	115.40	72.80
Pakistani	106.20	(64.30)
Bangladeshi	88.50	(43.80)
African	114.20	76.80
Muslim	103.30	(67.10)
Hindu	117.20	79.60
Sikh	116.10	68.90
Speaks English:	<u>Men</u>	
	Manual	Non-Manual
Fluently	110.80	147.90
Fairly well	108.80	120.50
Slightly/Not at all	94.20	(109.30)

Parmi ceux qui travaillaient, il y avait une grande différence entre les niveaux d'emplois occupés par les blancs et ceux occupés par les personnes noires. Cette constatation vaut pour les hommes, mais dans le cas des femmes, la situation était différente. L'effectif des femmes en général était faible par rapport à celui des hommes dans la catégorie du groupe socio-économique (employeurs, cadres et travailleurs professionnels) ; en même temps, le contraste entre les femmes noires et les femmes blanches était beaucoup moins marqué. La proportion des

⁴⁹ *Ibid.* p.182.

⁵⁰ *Ibid.* p.216.

travailleuses blanches dans les métiers non manuels était plus élevée (62%) que celle des femmes noires (53% pour les Caribéennes, 48% pour les Asiatiques et 40% pour les Indiennes). Toutefois, le pourcentage d'Asiatiques (6%) dans les métiers du groupe socio-économique était presque aussi élevé que celui des femmes blanches (7%). Le pourcentage des travailleuses dans d'autres métiers non manuels (hors la catégorie du groupe socio-économique) parmi les Caribéennes (52%) était aussi élevé que celui des femmes blanches (55%), mais le taux était un peu plus bas pour les Asiatiques (42%). Bien que les femmes noires aient été plus nombreuses que les blanches à effectuer des travaux manuels semi-qualifiés, le pourcentage des travailleuses non qualifiées était plus élevé chez les femmes blanches, ce qui s'explique en grande partie par la forte proportion de femmes blanches travaillant à temps partiel. Cependant, les études menées par le *London Living Standards Survey* en 1986 ont montré que les différences raciales ont été beaucoup plus marquées si l'on considère le temps de travail. L'étude a révélé que parmi les travailleuses à temps plein, les femmes noires étaient trois fois plus employées dans un travail manuel que les femmes blanches⁵¹.

Les Caribéennes et les Asiatiques se retrouvaient dans des secteurs d'activité différents que les employées blanches. Les Caribéennes et les femmes blanches étaient réparties de manière similaire entre le secteur manufacturier (respectivement 20% et 21%) et le secteur tertiaire (respectivement 72% et 70%), tandis que les Asiatiques étaient plus souvent présentes dans le secteur manufacturier (44%) que les femmes blanches, en particulier dans les industries du textile et de l'habillement (21% des Asiatiques contre 4% des blanches). Il existe toutefois une divergence dans les proportions des différents groupes au sein des services « professionnels et scientifiques », qui représentaient 40 % des femmes caribéennes, 25 % des femmes blanches, 19 % des femmes indiennes et seulement 7 % des femmes afro-asiatiques. Ces données s'expliquent en partie par la classification des employées dans le secteur privé ou public. Environ la moitié des Caribéennes travaillaient pour les organismes publics dont le service national de santé, contre 25 % des blanches et 6

⁵¹ Bruegel, Irene. "Sex and Race in the Labour Market." *Feminist Review*, no. 32, 1989, p.55.

% des Asiatiques. Cependant, 75 % des employées asiatiques travaillaient dans le secteur privé, contre 64 % des blanches et 43 % des Caribéennes.

Selon Irene Bruegel et Avtar Brah, ces données renvoient une image différente de la réalité, une image où les différences raciales entre femmes sont très peu visibles⁵². Certes, l'échantillon étudié par Colin Brown est plus représentatif que ceux des précédentes enquêtes, mais Irene Bruegel suspecte qu'un nombre important de femmes qui travaillaient à domicile, dans les magasins ou comme assistantes maternelles ait été exclu de l'étude. Vu que l'enquête du *PSI* sous-estime ces emplois, les niveaux d'emploi et les salaires des femmes noires sont susceptibles d'avoir été surestimés⁵³. Par ailleurs, Bruegel et Brah contestent les statistiques concernant les femmes musulmanes en activité économique, car une proportion importante de celles travaillant à domicile n'est pas prise en compte⁵⁴. Selon Bruegel, les résultats de l'enquête de Brown concernant les niveaux d'emploi et de rémunération des femmes asiatiques pourraient être sérieusement faussés, puisque les femmes musulmanes représentaient presque la moitié de l'échantillon des femmes asiatiques du *PSI*⁵⁵.

2.2.3 Les femmes face à un syndicat sexiste et raciste

Les années 1970 et 1980 ont été marquées par des changements économiques notables avec un accès à l'emploi plus important que jamais pour les femmes. Parallèlement à leur participation au marché du travail, le taux de la syndicalisation des femmes a aussi augmenté pendant cette période, passant de 31.2% en 1970, à 40.4% en 1979⁵⁶. Cependant, il est important de noter que ce n'est pas parce qu'un plus grand nombre de femmes adhéraient aux syndicats que leurs préoccupations et leurs besoins étaient traités ou que l'égalité entre elles et les hommes était atteinte. En effet, les femmes syndicalistes ont été sous-représentées

⁵² *Ibid.* p. 49

⁵³ *Ibid.* p.50.

⁵⁴ *Ibid.* Brah, Avtar. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge, 1996.p.70

⁵⁵ Bruegel, Irene. "Sex and Race in the Labour Market." *Feminist Review*, no. 32, 1989, p.51.

⁵⁶ Stevenson, George, Stuart, Michael (2016) 'The Women's Liberation Movement and the Intractable Problem of Class, c. 1968 - c. 1979'. Durham theses, Durham University. p.40. <http://etheses.dur.ac.uk/11430/>

dans les instances dirigeantes, parmi les délégués et très peu d'entre elles ont été actives à temps plein⁵⁷. Cela reflète le désintérêt des syndicats, principalement dirigés par des hommes, pour les questions féministes et le manque de volonté à appliquer la loi sur l'égalité salariale de 1970.

La syndicalisation des femmes ne fut pas le seul élément complexifiant la structuration du mouvement syndical. Pendant la même période, Colin Brown a également noté un fort taux de syndicalisation des travailleurs et travailleuses noires. Son enquête a révélé que, en 1982, 56% des employés asiatiques et caribéens étaient syndiqués, contre 47% des employés blancs. Parmi les femmes salariées, 34% des blanches étaient syndiquées, contre 57% des Caribéennes et 38% des Asiatiques⁵⁸. Selon Brown, la différence d'adhésion aux syndicats entre les femmes noires et blanches s'explique par le type d'emploi occupé et la quotité de travail (temps plein ou mi-temps) qui a favorisé l'adhésion des employées noires⁵⁹. Malgré les taux de syndicalisation plus importants dans les rangs des travailleurs et des travailleuses noires, le bilan du mouvement syndical pendant les années 1970 et 1980 reste caractérisé par un racisme marqué et une négligence indéniable des questions raciales. Colin Brown a noté que les travailleurs noirs syndiqués ont été beaucoup moins susceptibles d'occuper des postes hauts placés avec du pouvoir que les membres blancs⁶⁰. L'accès à ces postes a été par conséquent encore moins possible pour les syndicalistes noires. Dans son article *Unequal Comrades : Trade Unions, Equal Opportunity and Racism* publié en 1986, John Wrench, membre du centre de recherche sur les relations ethniques à l'université de Warwick, examine le bilan des syndicats envers l'égalité des opportunités et la lutte contre le racisme⁶¹. Il note que, malgré un certain intérêt pour la lutte contre le racisme motivé par plusieurs facteurs, dont les critiques croissantes des syndicalistes noirs concernant la négligence des syndicats, des conflits révélant le racisme syndical, ou encore la

⁵⁷ *Ibid.* p.41.

⁵⁸ Brown, Colin. *Black and White Britain: The Third PSI Survey*. Gower, 1994.p.169.

⁵⁹ *Ibid.* p.170.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Wrench, J. 'Unequal comrades: trade unions, equal opportunities and racism', in Jenkins, R. et Solomos, J. (eds), *Racism and Equal Opportunity Policies in the 1980s*, Cambridge, Cambridge University Press. 1986.

croissance inquiétante du Front National, le mouvement syndical est resté « aveugle » face au racisme auquel les travailleurs noirs étaient confrontés⁶². En effet, les syndicalistes considéraient que les travailleurs noirs faisaient face aux mêmes problèmes que les travailleurs blancs. Cela explique pourquoi les responsables syndicaux demeuraient réticents par rapport à la mise en place des mesures contre la discrimination raciale⁶³.

On peut conclure que les pratiques et les priorités du mouvement syndical sont restées limitées aux questions affectant les hommes blancs et que la syndicalisation même plus nombreuse des femmes noires n'a pas conduit à une éventuelle prise en compte de leurs problèmes. Les conflits étudiés ci-dessous illustrent clairement la marginalité des travailleuses noires dans le mouvement syndical et démontrent que le racisme et le sexisme sévissaient dans ses propres rangs.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

3 Les femmes noires au travail dans *Spare Rib* et *Women's Voice*

Après une consultation minutieuse de chaque magazine publié entre 1972 et 1982 (ce qui représente un total de 101 numéros pour *Women's Voice* et de 125 pour *Spare Rib*), j'ai constaté différentes formes de contenu faisant référence aux femmes noires ouvrières : des articles, des brèves et des contenus divers⁶⁴. J'ai pu identifier 11 articles dans *Spare Rib* et 24 articles dans *Women's Voice* et une dizaine de brève dans chaque magazine sur les femmes noires ouvrières. J'ai également noté une dizaine de références diverses dans des contenus variés sur le sujet dans *Spare Rib* et une vingtaine dans *Women's Voice*. *Women's Voice* a ainsi fourni plus de contenu sur les ouvrières noires que *Spare Rib*. En effet, *Women's Voice* avait remarqué la sous-représentation des femmes de la classe ouvrière dans les débats féministes et s'était par conséquent présenté comme leur porte-parole.

On peut distinguer trois thèmes parmi les références aux femmes noires de la classe ouvrière dans *Spare Rib* et *Women's Voice* : une première catégorie, qui constitue la majorité des références, regroupe les marches et les grèves menées par ces dernières ; une deuxième comprend un contenu général sur leur situation de travail ; et une troisième catégorie concerne des sujets singuliers et originaux (ex. la première femme noire plombière)⁶⁵. Ce contenu concerne principalement les femmes asiatiques. On peut l'expliquer par deux raisons : d'un côté, les femmes noires ne sont pas arrivées au même moment en Grande-Bretagne et n'ont pas occupé les mêmes emplois, comme expliqué précédemment. D'un autre côté, les femmes caribéennes se sont moins manifestées dans des actions de grèves car,

⁶⁴ Brève : un texte court d'une dizaine de lignes fournissant une information concise. Contenus divers : une lettre, une image ou un paragraphe/phrase dans un article, éditorial ou annonce.

⁶⁵ Voici quelques exemples : dans un article intitulé "Co-operating Women" (*Spare Rib*, juillet 1982.p.39.), Linda Bellos et Louise Williamson parle de *Stonebridge Asian Food Co-Operative*. C'est une entreprise menée par des femmes asiatiques pour préparer et vendre des plats aux restaurants locaux, aux usines et aux particuliers. Dans le numéro 20 de *Women's Voice* en 1978, Claudine Eccleston, une femme noire qui travaille dans la plomberie, parle de l'hommage qu'elle a reçu du gouvernement britannique. *Women's Voice* publie un article sur Manjit Kaur, travailleuse et syndicaliste active dans la *Indian Workers Association*, à la suite de son décès. L'article retrace la vie de Manjit Kaur et son dévouement aux différentes luttes de la classe ouvrière noire en particulier.

travaillant majoritairement dans le milieu de la santé, elles n'avaient que peu l'occasion de participer à des grèves (qui sont considérées comme « non professionnelles » car elles nuiraient en premier lieu à la santé des patients)⁶⁶. Pourtant, cela ne signifie pas qu'elles soient restées totalement inactives.

L'analyse du contenu des magazines révèle que *Spare Rib* et *Women's Voice* ont couvert les luttes des ouvrières asiatiques de façon aléatoire : ces questions n'apparaissaient pas régulièrement, et certaines d'entre elles ont reçu plus d'attention que d'autres (3.1). En les étudiant de près, on remarque que, bien que ces grèves aient eu lieu à des endroits différents, les revendications étaient toutefois similaires (3.2). On peut également voir que, alors que leur militantisme a été peu reconnu dans la presse généraliste, les magazines féministes l'ont mis en avant de différentes manières (3.3). Cependant, on note que les femmes noires ont rarement participé à la production de ces contenus. Ainsi, on s'attachera à identifier dans quelle mesure le traitement de la question des ouvrières noires par les magazines des femmes blanches est ethnocentrique (3.4).

3.1 La visibilité des luttes des femmes noires dans *Spare Rib* et *Women's Voice*

Spare Rib et *Women's Voice* ont rapporté sur une dizaine de grèves menées par des femmes noires. Deux de ces grèves ont seulement été couvertes par *Women's Voice* : *Kenilworth* en 1974, et *Lewdens* en 1979. La grève de *Futters* en 1979 a été couverte par *Spare Rib* et *Fowaad*, mais n'a fait l'objet que d'une image dans *Women's Voice*. Parmi ces grèves, on distingue celles qui ont historiquement reçu plus d'attention comme celle de *Grunwick*, et d'autres qui ont été majoritairement ignorées de l'histoire des luttes des femmes noires ouvrières des années 1970 et 1980, comme la grève de *Wynuna* en 1972. Bien que *Spare Rib* et *Women's Voice* aient mis en lumière certaines de ces grèves autrement passées inaperçues, il est tout à fait probable que d'autres aient eu lieu sans avoir fait l'objet de couverture médiatique ou furent uniquement couvertes par des périodiques

⁶⁶ Field, Paul, et al., editors. *Here to Stay, Here to Fight: A Race Today Anthology*. Pluto Press, 2019.p.72.

spécialisés, comme *Race Today* qui s'adressait à la communauté noire britannique.

La visibilité des grèves dépendait beaucoup de leur médiatisation. À l'époque, les sujets concernant les femmes, particulièrement ceux sur leur militantisme, ont été sous représentés dans la presse nationale. Celles concernant les femmes noires ont été encore moins médiatisées et étaient ainsi peu connues. Étant donné leur idéologie socialiste et féministe, *Spare Rib* et *Women's Voice* se sont intéressés à certaines de ces grèves. Néanmoins, certaines grèves ont reçu plus de couvertures que d'autres, certaines ont été mentionnées d'une façon tardive et d'autres ont été ignorées. Il est à noter que la grève de *Grunwick* s'est démarquée des autres conflits menés par des femmes noires. *Grunwick* a été l'une des grèves qui a reçu le plus de couvertures médiatiques et qui a fait l'objet de plusieurs récits non seulement dans la presse généraliste mais également dans *Spare Rib* et *Women's Voice*. Jusqu'à aujourd'hui, la grève de *Grunwick* prend souvent le devant par rapport aux autres grèves. À l'occasion du 45^{ème} anniversaire de la grève à *Imperial Typewriters* une exposition a été organisée à Leicester de juin à octobre 2019. Pour cet événement, des écrivains, des écrivaines et des militantes dont Amrit Wilson ont été invités pour témoigner de l'histoire oubliée de la résistance à Leicester et plus particulièrement de la grève de *Imperial Typewriters*. Amrit Wilson a cependant fait plus de références à la grève de *Grunwick* qu'à celle de *Imperial Typewriters*⁶⁷.

La grève de *Grunwick* a pris plus d'ampleur que d'autres grèves pour plusieurs raisons. D'abord, ce fut une longue grève (1976-1978) qui a pris une dimension nationale et qui a été considérée comme un tournant dans l'histoire du syndicalisme britannique et des relations raciales⁶⁸. Contrairement aux grèves précédentes, les grévistes asiatiques de *Grunwick* ont connu un soutien sans

⁶⁷ Wilson, Amrit. ' *The Strike at Imperial Typewriters*, <https://strikeatimperial.net/amrit-wilson>

⁶⁸ "The Intersectional Politics of the *Grunwick* Strike." *Hatful of History*, 26 Feb. 2014, <https://hatfulofhistory.wordpress.com/2014/02/26/the-intersectional-politics-of-the-grunwick-strike/> The Intersection of Race, Class and Gender at the *Grunwick* Strike." *Hatful of History*, 23 Aug. 2015. <https://hatfulofhistory.wordpress.com/2015/08/23/the-intersection-of-race-class-and-gender-at-the-grunwick-strike/>

précédent, non seulement de la part du mouvement syndical, mais aussi d'autres travailleurs noirs et blancs, femmes comme hommes, qui ont activement participé au piquet de grève⁶⁹. Ensuite, elles ont reçu le soutien d'organisations politiques de gauche et de certains députés comme Audrey Wise, une parlementaire travailliste, qui a participé à la grève et qui a été arrêtée par la police⁷⁰. Enfin, la meneuse Jayaben Desai, a été la première ouvrière asiatique à diriger une grève d'une telle ampleur en Grande-Bretagne. Bien que les femmes asiatiques, et les femmes noires en général, aient participé activement à différentes grèves avant *Grunwick*, aucune d'entre elles n'y avait joué le rôle de leader, de porte-parole ou de négociateur avec les syndicats.

Ces éléments expliquent en grande partie la couverture médiatique importante de la grève. C'est ce qui fit de *Grunwick* la grève la plus citée et connue parmi celles organisées par les ouvrières noires. Néanmoins, les raisons pour lesquelles les ouvrières de *Grunwick* ont décidé de faire grève étaient assez classiques et étaient les mêmes depuis le début des années 1970.

3.2 Plusieurs révoltes pour des raisons similaires : mauvaises conditions de travail, bas salaire et non-représentation syndicale

Pour chaque grève mentionnée, *Spare Rib* et *Women's Voice* indiquaient les raisons pour lesquelles les femmes noires étaient en grève. On note que ces femmes ont fait grève dans différentes entreprises à différents moments, mais pour des raisons presque similaires : des conditions de travail déplorables, des bas salaires et la non-représentation syndicale. Ces raisons d'ordre social sont mises en avant par les magazines et aussi par les grévistes.

Spare Rib et *Women's Voice* ont souvent rapporté la souffrance des grévistes noires à cause des conditions de travail inhumaines. Ces femmes travaillaient dans des endroits non sécurisés. Par exemple, les ouvrières asiatiques à *Wynuna* ne

⁶⁹ Holgate, Jane. *Organising Black and Ethnic Minority Workers: Trade Union Strategies for Recruitment and Inclusion*. 2004. p.62. Chris, Thomas. "The Great Grunwick Strike - A History." *Vimeo*. <https://vimeo.com/100301347>

⁷⁰ Chris, Thomas. "The Great Grunwick Strike - A History." *Vimeo*. <https://vimeo.com/100301347>

disposaient d'aucun service de premiers secours⁷¹. Celles de *Futters* manquaient d'équipement comme des gants de travail, ce qui mettait leur santé en danger⁷². *Fowaad* a souligné qu'en l'absence d'équipements nécessaires, certaines des ouvrières ont développé des maladies :

“Work consists of dipping certain components into oil. At the end of the day, I have to clean out the machine shaving using by bare hands. I developed rashes and swellings all over my body.” [...] After I had been working on this machine for some time, I developed acute stomach pains⁷³.”

Un médecin généraliste était présent lors des conversations entre *Fowaad* et les ouvrières de *Futters*, et il a confirmé que ces conditions de travail pouvaient entraîner un cancer de la peau ou des maladies pulmonaires mortelles. Il a ajouté que l'exposition continue à des niveaux sonores aussi élevés pourrait provoquer une surdité permanente et que les femmes enceintes risquaient de perdre leurs bébés ou d'accoucher de bébés malformés⁷⁴.

En plus du manque d'équipement et de sécurité qui nuisait à la santé des ouvrières, on peut également noter le manque d'hygiène. À *Futters*, à *Meaden Plastics* ou encore à *Chix*, les ouvrières asiatiques travaillaient dans des locaux sans équipements sanitaires propres⁷⁵. Sharojben Patel, une des employées à *Futters*, a ainsi témoigné des mauvaises conditions d'hygiène : « *There's only one toilet upstairs for 40 workers, and it's rarely cleaned. There is no drinking water, just a dirty old sink⁷⁶.* »

Par ailleurs, les employées asiatiques subissaient la maltraitance, l'exploitation et l'humiliation de leurs supérieurs ou employeurs qui étaient, pour la plupart, des hommes blancs. Les ouvrières à *Chix* ne bénéficiaient pas

⁷¹ *Women's Voice* 7, juillet/août 1973.p.4.

⁷² *Spare Rib* 82, mai 1979.p.11. *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6.

⁷³ *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Women's Voice* 32, août 1979.p.4. *Spare Rib* 82, mai 1979.p.11. *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6. *Women's Voice* 38, février 1980.p.7.

⁷⁶ *Spare Rib* 82, mai 1979.p.11. *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6.

d'indemnités maladie ni de régime de retraite et travaillaient pendant neuf heures, avec une seule pause thé de dix minutes⁷⁷. Les ouvrières à *Futters* étaient victimes d'un traitement abusif de leur employeur qui profitait de leur non-maîtrise de la langue anglaise pour leur faire signer des documents signifiant qu'il pouvait les renvoyer à tout moment sans salaire et ajoutant des règles de travail sans leur accord⁷⁸. Les employées asiatiques de *Grunwick* décidèrent également de se mettre en grève en grande partie à cause des mauvaises conditions de travail. Cependant, les médias et les grévistes mirent beaucoup plus en avant le droit de se syndiquer, au mépris de ces conditions de travail qui ont réellement été la cause initiale de la grève. Contrairement à ce qui a été diffusé dans la plupart des médias grand public de l'époque, *Spare Rib* et *Women's Voice* ont exposé la situation des travailleuses asiatiques au sein de *Grunwick* telle qu'elle était, et ont mis en avant leur maltraitance par les employeurs. En effet, ces ouvrières se révoltaient pour leur dignité : elles étaient obligées de demander l'autorisation de se rendre aux toilettes, se faisaient souvent traiter de « stupides » et étaient menacées de licenciement pour la moindre chose :

Jayaben Desai: *"Then inside we were treated badly. If you didn't keep up the speed you were sacked. [...] He used to come round with the wages packets and throw them at us as though we were dogs. [...] Always they said you would be sacked if you disobey orders. [...] He thought we were all stupid..."*⁷⁹

*"The management were racist too. They used to talk about the women, saying they're stupid and they couldn't understand English-but they understood every word"*⁸⁰.

⁷⁷ *Spare Rib* 92, mars 1980.p.19.

⁷⁸ *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6.

⁷⁹ *Women's Voice* 7, juillet 1977.p.17.

⁸⁰ *Women's Voice* 2, février 1977.p.5.

“Voicing the smallest grievance is met with the threat of the sack. [...] Even going to the toilet is an ordeal: permission has to be sought from the managers or supervisors⁸¹.”

Les femmes enceintes et les mères furent particulièrement opprimées. Les employeurs ne leur accordaient pas la possibilité d’aller aux rendez-vous médicaux. Elles étaient licenciées à l’arrivée du bébé et devaient se représenter à nouveau au travail pour récupérer leur emploi. Les mères n’avaient presque jamais l’accord de ramener leurs enfants chez le médecin en cas de besoin⁸². De même, elles se retrouvaient souvent en difficulté au moment de les récupérer à la fin de la journée à cause des heures de travail supplémentaires imposées à la dernière minute :

“A woman is automatically sacked when having a baby and told to re-apply for work. This means that she has to start again at the minimum rate of pay for untrained workers⁸³.”

“What I mean by slave treatment is that if a woman is pregnant, for example, she can't get time off to go to the clinic. The management says why can't we go on 'Saturdays, but the clinic is not open on that day. Many of our women have small children at school or in nurseries. The management tells you halfway through the day that you must work overtime that night — but this is terrible because you can't pick up your children and you can't contact your home⁸⁴.”

Une autre des revendications principales des grévistes étaient les bas salaires. Ces femmes travaillaient non seulement dans des conditions déplorables, mais gagnaient de très bas salaires. Par exemple, une ouvrière asiatique à Wynuna touchait entre 6£ et 12£ pour une semaine de travail de 40 heures. Certaines d’entre elles ont raconté qu’elles devaient travailler pendant les pauses pour parvenir à

⁸¹ *Spare Rib*, janvier 1977.p.18.

⁸² *Women’s Voice* 7, juillet 1977.p.17.

⁸³ *Spare Rib*, janvier 1977.p.18.

⁸⁴ *Spare Rib*, août 1977.p.7.

gagner 11 ou 12£⁸⁵. Les employées asiatiques à *Grunwick* étaient rémunérées à un taux moyen de 28£ par semaine, soit 44£ en dessous de la moyenne des femmes à Londres⁸⁶. Pour certaines grèves, comme celles menées à *Chix* et à *Imperial Typewriters*, les grévistes asiatiques ont signalé que les femmes blanches qui travaillaient avec elles touchaient un salaire plus élevé⁸⁷. Les différentes grèves organisées avaient lieu dans des usines qui, pour la plupart, employaient une majorité de femmes noires et où les rares employées blanches étaient favorisées (meilleurs postes, salaires et conditions de travail) par rapport aux employées noires.

Le droit à se syndiquer constituait une autre revendication récurrente. Les employeurs veillaient à priver les travailleuses noires de leurs droits fondamentaux, dont le droit de se syndiquer, pour mieux les exploiter. Cependant, les ouvrières asiatiques étaient conscientes de l'importance de se syndiquer pour améliorer leurs conditions de travail sur le long terme. Elles n'y arrivèrent pas toujours⁸⁸.

Trois conflits se distinguent des précédents : à l'hôpital psychiatrique St.Bernards, à *Kenilworth Components* et à *Lewdens*, les femmes asiatiques ont fait grève contre le licenciement de leurs collègues. D'abord, sans l'accord de leur syndicat, les ouvrières asiatiques de l'hôpital psychiatrique St.Bernards se sont mises en grève pour la réintégration de leur directeur, monsieur Sithi, à qui elles étaient très reconnaissantes pour l'amélioration de leurs conditions de travail⁸⁹. Ensuite, durant l'été 1974, l'usine de plastique *Kenilworth Components* à Leicester a licencié sept employées parce qu'elles demandaient une augmentation salariale qu'elles finirent par obtenir (elles passèrent de 13£ à 18£ pour 42 heures de travail hebdomadaire). 30 ouvrières asiatiques firent grève pour protester contre ce licenciement. Enfin, dans l'usine *Lewdens* à Leyton en 1979, un délégué syndical

⁸⁵ *Women's Voice* 7, juillet/août 1973.p.4.

⁸⁶ McDowell, Linda, Sundari, Anitha et Pearson, Ruth. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the 'Great Grunwick Strike', London, UK, 1976–1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014. pp. 595-619.

⁸⁷ Solomos, John. *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*. Hutchinson in Association with the Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982.p.266. "Timeline." '*The Strike at Imperial Typewriters*, <https://strikeatimperial.net/timeline>

⁸⁸ *Women's Voice* 14. Janvier 1975. p.5. *Women's Voice* 48, Janvier 1980.p.7.

⁸⁹ *Women's Voice* 18, juin 1978.p.8.

nommé John Buniar a été licencié parce qu'il s'était déplacé sans permission dans l'usine pour aider un collègue qui avait du métal fondu sur ses vêtements. 70 personnes, dont la majorité était des ouvrières asiatiques, se sont mises en grève pour protester contre le licenciement injuste de leur collègue mais aussi pour obtenir un droit syndical⁹⁰. Dans les deux derniers exemples, les femmes asiatiques ont été trahies par leurs collègues hommes qui ont essayé de profiter de leur initiative pour obtenir une augmentation de salaire. En effet, à *Lewdens*, les femmes ont été soutenues par très peu d'hommes, influencés par les rares promesses de la direction et une hausse de salaire dérisoire pour reprendre leur travail. Avec l'arrêt de la grève par les hommes, l'employeur a réussi à mettre la pression sur les grévistes femmes et à mettre fin au piquet de grève⁹¹. À *Kenilworth* l'employeur a essayé d'arrêter la grève en proposant 3 pence de plus par heure de travail pour les hommes et le licenciement de 17 femmes, une offre qui a été acceptée par le syndicat, sans l'accord des grévistes. Les femmes asiatiques ont réussi en premier lieu à rallier les hommes à leur cause et elles ont refusé l'offre. Cependant, après 17 semaines de grève, sans aide financière, et étant déjà au bord de la pauvreté, les hommes ont cédé à l'accord de l'employeur et les femmes ont ainsi perdu leur combat⁹².

Aujourd'hui encore, certaines ouvrières asiatiques font face à ces problèmes. À travers un documentaire diffusé sur la chaîne de télévision Arte en 2021 concernant la *Fast Fashion*, on découvre des ateliers de textiles précaires et illégaux à Leicester employant une majorité de femmes originaires du sous-continent indien⁹³. Non seulement ces ateliers sont implantés dans des bâtiments ne respectant pas les normes de sécurité mais ils offrent aussi des salaires excessivement bas, voire illégaux (2 à 3£ de l'heure). Ces problèmes de travail, aussi bien aujourd'hui que dans les années 1970, étaient en grande partie à l'origine

⁹⁰ *Women's Voice* 30, juin 1979.p.8.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Women's Voice* 14. Janvier 1975. p.5. *Women's Voice* 48, Janvier 1980.p.7.

⁹³ Roux, Hugo. "Sur Arte, Le Linge Sale De La Fast Fashion." https://www.liberation.fr/lifestyle/sur-arte-le-linge-sale-de-la-fast-fashion-20210309_L2KENAAEMZCK5EDSXZDZD2ETBE/ . FR, FashionNetwork.com. "A Leicester, Le Fléau De L'exploitation Des Petites Mains Du Textile." <https://fr.fashionnetwork.com/news/A-leicester-le-fleau-de-l-exploitation-des-petites-mains-du-textile,1235383.html>

d'un comportement raciste et sexiste des employeurs. Ces discriminations ont été très peu condamnées du côté des grévistes comme du côté des collectifs de *Spare Rib* et de *Women's Voice*. Le 4^{ème} titre de cette partie tentera de comprendre les raisons qui expliquent ce choix de vision. Mais d'abord on s'intéressera à la façon dont les magazines féministes ont couvert le combat de ces ouvrières, largement ignoré par les médias grand public.

3.3 *Women's Voice* et *Spare Rib* : la mise en avant du militantisme des femmes noires

"...the images of Asian women as workers in Britain have, by and large, been erased. In fact, even at the time of the remarkably militant strikes of Asian women right through the 1970s – at Imperial Typewriters, Grunwick's, Futter's and other workplaces – the dominant images of Asian women in the media were rarely courageous, determined or even working-class women. They were portrayed either as suffering or quietly accepting their lot in the context of the family and their 'traditional' culture⁹⁴."

Amrit Wilson (2006)

C'est ainsi qu'Amrit Wilson s'est exprimée en 2006 sur la couverture médiatique des luttes des femmes asiatiques ouvrières. Elle a souligné qu'elles ont soit été largement ignorées, soit principalement considérées comme passives, n'ayant aucun pouvoir d'action, comme soumises face à la situation. Cette affirmation semble corroborée par les faits, dans la mesure où les médias grand public ont déformé les informations sur ces grèves, quand ils ne les ont pas simplement ignorées (3.3.1). Toutefois, contrairement à ce qu'on pouvait lire dans les médias grand public de l'époque, *Spare Rib* et *Women's Voice* se sont intéressés à la participation active des femmes noires aux grèves. Dans les grèves couvertes par les deux magazines, les ouvrières sont apparues comme une force puissante et militante démolissant le mythe de la passivité des femmes asiatiques. Leur

⁹⁴ Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. Pluto Press, 2006.p.129.

militantisme et dynamisme sur les piquets de grève et lors des réunions, ainsi que leur détermination à se battre jusqu'au bout, donnaient à voir des femmes fortes et non soumises (3.3.2).

3.3.1 Couverture des médias grand public

Dans son article sur la grève de *Mansfield Hosiery* publié dans *Spare Rib* en mars 1974, Bunnie Bunsee a souligné que l'implication des femmes asiatiques dans la grève n'a pas été prise en compte dans la presse généraliste⁹⁵. On peut citer, à titre d'exemple, deux articles publiés dans *The Times* et dans *Workers Press* qui ont fait totale abstraction de la participation de ces femmes à la grève⁹⁶. Dans les deux articles du *Socialist Worker* consacrés à cette grève, le journaliste a parlé des travailleurs de l'usine en général, ne montrant la présence des femmes asiatiques qu'à travers une photo d'elles sur le piquet de grève⁹⁷. Ainsi, bien que la grève de *Grunwick* ait dominé les médias pendant deux années et que les images des grévistes aient fait la une des principaux journaux, dont *The Times*, les femmes asiatiques n'ont guère été présentées comme des militantes⁹⁸. Linda McDowell, Sundari Anitha et Ruth Pearson ont noté que le dossier visuel fourni par les commentateurs masculins (journalistes et syndicalistes) a dévalorisé la cause des grévistes. Elles ont souligné que, dans la plupart des journaux nationaux, Jayaben Desai a été représentée comme une figure isolée (on pense notamment à la célèbre photo où elle tient une pancarte sur laquelle est écrit : *the workers united will never be defeated*). Son engagement et sa détermination ont été perçus comme inattendus, voire choquants. Aux yeux des Britanniques, Jayaben Desai ne représentait pas

⁹⁵ *Spare Rib* 21, Mars 1974, p.18.

⁹⁶ Shuster, Alvin. Special to The New York Times. "Asians in a British Mill Striking for Right to Better Jobs." *The New York Times*, The New York Times, 27 Dec. 1972. <https://www.nytimes.com/1972/12/27/archives/asians-in-a-british-mill-striking-for-right-to-better-jobs.html> . *Workers Press* 951, 20 décembre 1972. "The Hosiery Strike That Exposed Racialism." p.7. <https://www.marxists.org/history/etol/newspape/workers-press-uk/n951-dec-20-1972-Workers-Press.pdf>

⁹⁷ *Socialist Worker* 297, 11 novembre 1972.p.16. *Socialist Worker* 296, 4 novembre 1972.p.16. <https://www.marxists.org/history/etol/newspape/sw-gb/index.htm#i72>

⁹⁸ McDowell, Linda, Sundari, Anitha et Pearson, Ruth. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the 'Great Grunwick Strike', London, UK, 1976–1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014. pp. 595-619.

seulement une femme, mais une femme originaire d'une communauté associée à la soumission féminine et à l'autorité patriarcale⁹⁹. En effet, l'étonnement de la presse concernant son « héroïsme » a mis en lumière d'une part l'ignorance du rôle joué par ces femmes dans des conflits antérieurs comme ceux de *Mansfield Hosiery* et *Imperial Typewriters* et, d'une autre part, comme le souligne Jayaben Desai dans un interview, l'ignorance de la majorité blanche britannique de l'histoire de l'Inde et du rôle que des femmes asiatiques y ont joué¹⁰⁰. Linda McDowell, Sundari Anitha et Ruth Pearson ont noté aussi que, quand Jayaben Desai ou les autres femmes asiatiques grévistes ont été évoquées dans la presse, l'accent a souvent été mis sur leur apparence physique (« *tiny Indian immigrant from Tanzania* », « *striking eyes* », « *...patrolled in saris* »), ce qui, selon elles, a accentué la différence entre elles et le reste des grévistes et a révélé un certain non-respect vis-à-vis des grévistes femmes¹⁰¹. On peut même dire que la presse, dirigée par des hommes blancs, n'a pas admis la présence de femmes, et encore moins de femmes asiatiques, à la tête d'une grève ouvrière, mouvements qui étaient habituellement dirigés par des hommes, souvent blancs. En effet, les grévistes de *Grunwick* ont été étiquetées par leur origine en soulignant souvent leur apparence physique « atypique » de manière à les éloigner de leur cause initiale et à les exclure de ce qui était considéré comme des travailleurs typiques de la classe ouvrière.

3.3.2 Couverture des magazines féministes : un militantisme fort loin des préjugés de soumission

Hormis leurs origines ethniques, l'un des principaux obstacles auxquels ces femmes furent confrontées était la barrière de la langue, question sur laquelle nous reviendrons dans les pages qui suivent. Cependant, dans certaines grèves comme *Grunwick* et *Mansfield*, ceci ne les a pas empêchées de prendre la parole et faire entendre leur voix. Pat Kirkham a souligné dans son article publié dans *Women's*

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ Thomas, Chris. "The Great Grunwick Strike - A History." *Vimeo*, 16 Mar. 2021, vimeo.com/100301347.

¹⁰¹ McDowell, Linda, Sundari, Anitha et Pearson, Ruth. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the 'Great Grunwick Strike', London, UK, 1976–1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014. pp. 595-619.

Voice de février 1973 sur la grève de *Mansfield Hosiery* que certaines femmes ont apporté un soutien « traditionnel » aux grévistes (servir du thé et préparer à manger) quand d'autres ont exprimé leur opinion en prenant la parole sur le piquet de grève et en défiant directement non seulement leur employeur, mais aussi le syndicat, dans l'espoir de changer leur situation¹⁰² :

*“Many women have shown their support in the traditional ways of making tea and food on the picket. But others have gone beyond this and stood on the picket line themselves. [...] The few women who have done this are greatly admired by the other women for their courage and outspokenness and have won the respect of the men”*¹⁰³.

Les femmes asiatiques ont participé activement aux piquets des grèves par leur présence en première ligne mais aussi en s'opposant aux briseuses et briseurs de grève qui souhaitaient continuer à travailler¹⁰⁴. Dans la plupart des articles, *Spare Rib* et *Women's Voice* ont inclus des témoignages de certaines grévistes. Cela a mis un coup de projecteur sur leur participation aux différents conflits, et avant tout, sur leur détermination à combattre non seulement leurs employeurs, mais aussi leurs familles patriarcales. En effet, en protestant, en prenant la parole en public et en agissant pour leur situation en tant que femmes ouvrières, les femmes asiatiques ont brisé le stéréotype de soumission aux employeurs et à leurs familles. Comme l'ont souligné Pat Kirkham et Ann Rossiter, en menant un combat de classe, les femmes asiatiques ont agi par défi envers leur communauté conservatrice qui considérait comme déshonorant que les femmes s'exposent et s'expriment en public¹⁰⁵. L'activisme de ces femmes était soit souligné à travers les témoignages des grévistes soit par les auteures des articles¹⁰⁶. Dans un cas cependant, l'absence de témoignage porte préjudice à l'image du militantisme des femmes asiatiques. En effet, dans le numéro de novembre 1973 de *Spare Rib* au sujet de la grève de *Wyuna*,

¹⁰² *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11. *Spare Rib* 21, mars 1974, p.18.

¹⁰³ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11.

¹⁰⁴ *Spare Rib* 21, mars 1974, p.18. *Women's Voice* 14, janvier 1975. p.5.

¹⁰⁵ *Spare Rib* 25, juillet 1974, p.4. *Spare Rib*, janvier 1977.p.18.

¹⁰⁶ *Spare Rib* 92, mars 1980.p.19.

un article a adopté le point de vue des personnes qui ont aidé les grévistes, dont Michael Mindell, responsable du syndicat national *Tailors and Garment Workers* à Londres, minimisant ainsi l'initiative prise par ces femmes¹⁰⁷. Le magazine a même été jusqu'à associer leur succès à Neyrs Williams, initiatrice de l'enquête qui a été menée pour vérifier la certitude des plaintes posées par les ouvrières : « ... *the factory was unionised as a result of her efforts. By July this year there was one hundred per cent membership. Here's how ...* »¹⁰⁸. » Cet exemple reste cependant une exception : la plupart des articles mettaient en avant le combat de ces femmes.

Les deux magazines témoignent en général plutôt d'une certaine admiration pour le courage des ouvrières asiatiques, révélé par le lexique utilisé par les journalistes. *Spare Rib* et *Women's Voice* ont parlé du « courage », de la « volonté » et de la « détermination » de ces femmes à gagner leurs combats ouvriers. Ce paragraphe d'un article publié en août 1975 par *Women's Voice* sur les grévistes asiatiques est un exemple représentatif de la manière dont les magazines ont présenté les différentes luttes de ces femmes :

“*A group of young Asian girls in the new STC factory on Southgate have shown their strength. [...] With the lead given by militant shop stewards they are proving themselves able to win concessions on regarding which workers who have been unable to get*”¹⁰⁹.

Spare Rib et *Women's Voice* ont surtout mis en avant le militantisme ouvrier de ces femmes. Le combat des grévistes à Wynuna a été considéré par *Spare Rib* comme une « *Success story* » et *Women's Voice* l'a vu comme un pas en avant dans la lutte de classe : « *This is very important step forward in the struggle against low wages and nineteenth century conditions in the factories à Southall.* »¹¹⁰. La grève à l'hôpital St. Bernards a été un autre exemple où *Women's Voice* a célébré l'initiative prise par les grévistes pour demander la réintégration de leur directeur :

¹⁰⁷ *Spare Rib* 17, novembre 1973. p.19.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Women's Voice* 20, août 1975.p.8.

¹¹⁰ *Spare Rib* 17, novembre 1973. p.19. *Women's Voice* 7, juillet/août 1973.p.4.

“It may be difficult for white women to imagine what a bold step that was. The few Asian male cleaners who are also out on strike, some of them husbands of the women, are mildly jealous of the limelight the women are getting—imagine, the first time on strike for all these people and it’s the women who lead it¹¹¹.”

Comme on va le voir ultérieurement dans cette partie, le combat des ouvrières asiatiques a été largement considéré comme un combat de classe par ces femmes mais aussi par les périodiques. Toutefois, le lexique que *Spare Rib* et *Women’s Voice* ont utilisé pour rapporter ces événements et la façon dont ces magazines ont salué les exploits de ces femmes relevaient clairement d’une approche féministe. Les femmes asiatiques se sont affirmées, elles ont veillé à changer leur situation et elles ont mené leurs propres luttes. Elles ont ainsi, parfois inconsciemment, sans le vouloir, été contre le système patriarcal.

Le militantisme de ces femmes a été aussi exposé à travers les photographies souvent publiées en illustration des différentes références à leurs luttes. Il est important de noter que la plupart des photos publiées ont été celles de femmes asiatiques. D’une part parce que ce sont elles qui constituaient la majorité de la main d’œuvre dans les usines où elles ont mené le combat et où il a eu le plus de grèves. On trouve un nombre limité de photos des grévistes caribéennes parce que, comme nous l’avons vu, la majorité d’entre-elles travaillaient dans des secteurs où les grèves étaient relativement rares. *Spare Rib* et *Women’s Voice* ont fourni un dossier visuel notable montrant les grévistes à différents moments des grèves. Les images suivantes sont celles des grévistes de *Chix* et de *Grunwick* reflétant leur joie (figure 1), leur confiance et leur détermination (figure 3 et 4), mais aussi leur scepticisme et leur inquiétude concernant des résultats de leurs combats, comme on le voit bien sur le visage d’une des grévistes de *Chix* (figure 2) :

¹¹¹ *Women’s Voice* 18, juin 1978.p.8.



Figure 1 Des grévistes à Chix¹¹²

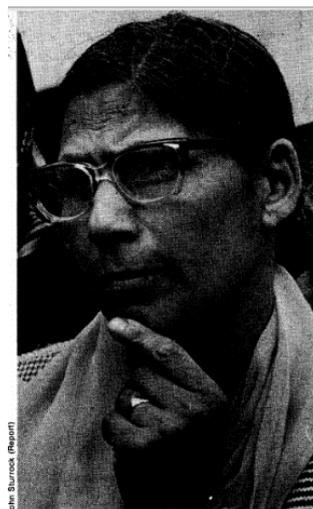


Figure 2 Une des grévistes à Chix¹¹³



Figure 3 Des grévistes à Grunwick¹¹⁴

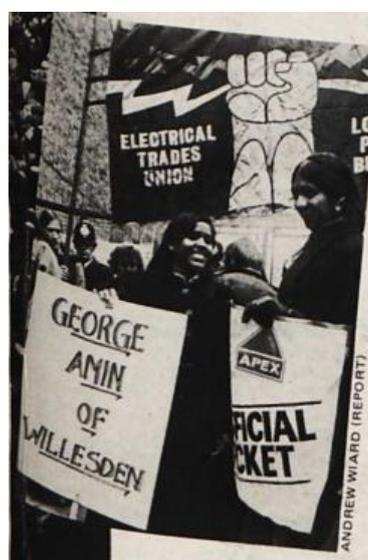


Figure 4 Des grévistes à Grunwick¹¹⁵

Parmi les images publiées, on note certaines où les grévistes débattent, négocient et font entendre leurs voix pendant les piquets de grève. Ces photos en disent beaucoup sur le rôle actif qu'elles ont joué dans les grèves et surtout dans les décisions collectives à prendre. À titre d'exemple, ces deux photos de Jayaben Desai en train de discuter avec Lawrence Daly, membre du *Miners Union* et avec les policiers (figure 6), ou encore la photo d'une des grévistes à *Chix* qui n'a pas

¹¹² *Women's Voice* 41, mai 1980. p.5.

¹¹³ *Women's Voice* 43, juillet-août 1980. p.5

¹¹⁴ *Spare Rib* 63, octobre 1977.p.31.

¹¹⁵ *Spare Rib* 61, août 1977.p.7.

hésité à prendre le devant et s'exprimer en toute confiance (figure 7).



Figure 5 Jayaben Desai et Lawrence Daly¹¹⁶



Figure 6 Jayaben Desai et des policiers ¹¹⁷

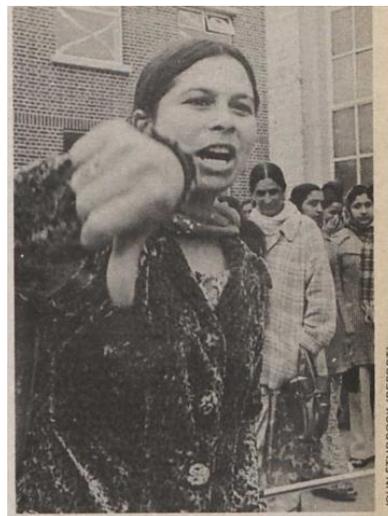


Figure 7 Une gréviste à Chix¹¹⁸

¹¹⁶ *Women's Voice* 11, novembre 1980.p.10.

¹¹⁷ *Women's Voice* 7, juillet 1977.p.17.

¹¹⁸ *Spare Rib* 96, juillet 1980.p.9.

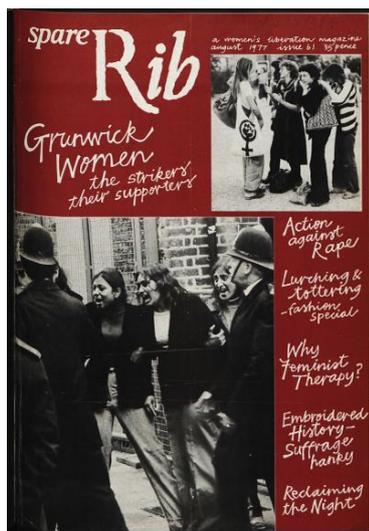


Figure 8 Spare Rib 61, août 1977

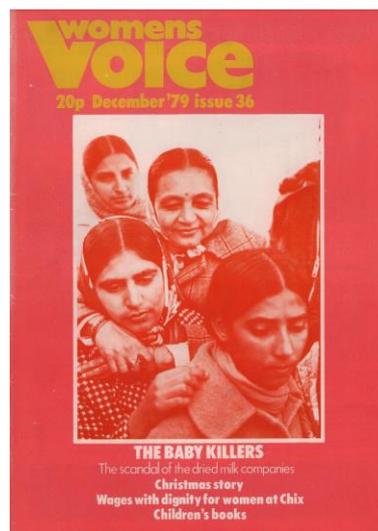


Figure 9 Women's Voice 36, décembre 1979

On note aussi que *Spare Rib* et *Women's Voice* ont chacun publié des photos des grévistes en couverture d'un de leur numéro (figure 8 et 9). Le numéro d'août 1977 de *Spare Rib* a affiché en couverture du magazine l'image d'une femme blanche avec deux grévistes asiatiques accompagnée du titre « *Grunwick Women - The strikers their supporters* », afin d'illustrer l'article sur le soutien apporté par des féministes blanches au mouvement¹¹⁹. *Women's Voice* a publié une image des grévistes de *Chix* en couverture de son numéro de décembre 1979¹²⁰. D'une autre part, le fait que les magazines se focalisaient sur les femmes a été une manière de mettre en avant non seulement leurs situations particulières, mais aussi leur aptitude à la changer pour le mieux. En effet, les grévistes asiatiques ont souvent été en campagne avec des grévistes hommes, mais les photos de ces derniers ont été très peu publiées dans les magazines. Pour la grève de *Grunwick* où des grévistes Caribéennes, en nombre moins important que les Asiatiques, ont aussi participé au conflit, *Spare Rib* et *Women's Voice* n'ont pas inclus des photos d'elles. Comme la plupart des médias, les magazines ont ignoré le peu de Caribéens(e)s présents et ont ainsi couvert partiellement la diversité ethnique des grévistes de *Grunwick*¹²¹

¹¹⁹ *Spare Rib* 61, août 1977.

¹²⁰ *Women's Voice* 36, décembre 1979.

¹²¹ McDowell, Linda, Sundari, Anitha et Pearson, Ruth. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the 'Great Grunwick Strike', London, UK, 1976–1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014. pp. 595-619.

Ces images parmi beaucoup d'autres ont brisé davantage le mythe de la passivité des femmes asiatiques. Elles montrent qu'elles avaient conscience de leurs droits et reflètent une image d'elles prêtes à casser les barrières sociales et culturelles pour les obtenir. Les photos publiées par les deux magazines montrant des femmes confiantes, déterminées et fières du combat qu'elles menaient ont mis en avant leur participation active et ont fait d'elles des meneuses des différents conflits.

Pour conclure, on peut dire que le militantisme des femmes noires a reçu une plus grande attention de la part des magazines *Spare Rib* et *Women's Voice* que dans les médias traditionnels de l'époque. Ceci est visible dans le choix même des photos publiées, dans l'inclusion de plusieurs témoignages d'elles et dans la valorisation de leurs actions. D'une manière significative, les deux magazines ont remis en question le stéréotype des femmes asiatiques passives. *Spare Rib* et *Women's Voice* les ont présentées comme des femmes déterminées, actives et centrales dans les différentes grèves en publiant des images d'elles en première ligne des conflits, prenant la parole lors des rassemblements ou en encore défiant les policiers. Par conséquent, en cherchant à rendre visible le militantisme de ces femmes, *Spare Rib* et *Women's Voice* ont présenté les grévistes noires comme des protagonistes actives. Pendant les années 1970, les récits des femmes blanches ont souvent été critiqués pour leur invisibilisation des femmes noires et portant le plus souvent un regard ethnocentrique. Qu'en est-il donc pour les écrits publiés dans les magazines féministes souvent rédigés par des femmes blanches ?

3.4 Contenu écrit majoritairement par des femmes blanches : une vision ethnocentrique ?

“...it was certainly not the case that the accounts of socialist feminists can be considered as speaking for working-class women in the movement, just as anti-racist feminists cannot be said to have

*spoken for black women, although it is significant that liberationists attempted to speak to the former*¹²².”

Dans cette citation de 2016, Steven George Stuart Michael, auteur de la thèse *The Women's Liberation Movement and the Intractable Problem of Class*, considère qu'il n'est pas pertinent pour des féministes socialistes de classe moyenne de parler au nom des femmes de la classe ouvrière de la même façon qu'il n'est pas approprié pour des féministes antiracistes de parler pour les femmes noires. Si l'on suit son raisonnement, il est encore moins envisageable que des féministes socialistes blanches aient pu parler au nom de femmes noires de la classe ouvrière. C'est sans doute pourquoi Natalie Thomlinson a noté en 2012 que les féministes blanches ont parlé maladroitement (« *clumsily* ») des problèmes liés aux femmes noires¹²³.

Cette question nous intéresse particulièrement car les différentes références aux femmes noires ouvrières relevées dans *Women's Voice* et *Spare Rib*, ont été majoritairement écrites par des femmes blanches, souvent de la classe moyenne. Il faut noter que, pour certaines références, l'auteur(e) est anonyme et pour d'autres, des éléments de biographie n'ont pas été retrouvés (comme Sue Lloyd-Evelyn, Mary Ann Stuart ou Susan Pearce). Parmi celles qui ont écrit sur le sujet et qui ont pu être identifiées, on peut citer Pat Kirkham, auteure, professeure experte en histoire du design, du cinéma, du genre et de la classe, Ann Rossiter, une féministe irlandaise, Bea Campbell, Val Charlton et Nell Myers des féministes marxistes ou encore Lindsey German, activiste britannique de gauche et membre du *SWP*. On note aussi que certaines femmes blanches employées dans des usines ont écrit au sujet des grèves menées par les femmes asiatiques comme Judy Wajcman, à l'époque employée dans une usine et militante du MLF, qui a écrit un article dans

¹²² Stevenson, George, Stuart, Michael (2016) 'The Women's Liberation Movement and the Intractable Problem of Class, c. 1968 - c. 1979', Durham theses, Durham University. p.13. <http://etheses.dur.ac.uk/11430/>

¹²³ Thomlinson, Natalie. "The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement." *History*, vol. 97, no. 327, 2012, pp. 453–475., doi:10.1111/j.1468-229x.2012.00559. x.

Spare Rib sur les grévistes à *Chix* et Susan Moroney, qui a écrit sur les grévistes de *Grunwick*, là où elle était aussi employée.

Certaines femmes noires ont écrit dans ces magazines. Parmi elles on relève la présence de Amrit Wilson, Rehana Minhas, une écrivaine qui s'intéresse à l'égalité dans l'éducation¹²⁴ et Bunnie Bunsee, un étudiant militant indien originaire d'Afrique du Sud. D'autres ont écrit sur le sujet comme Soonu Jehangir et Enid Kahn, qui me sont inconnues.

Les différentes références aux femmes noires ouvrières ont été majoritairement écrites par des femmes blanches, souvent de la classe moyenne, dans les périodiques féministes en dehors de ceux créés par des activistes noires comme *Fowaad* et *Speak Out*. Pour commencer, il est utile de noter que le faible nombre d'écrivaines noires, particulièrement sur les sujets concernant les ouvrières noires dans les magazines féministes peut s'expliquer de plusieurs façons (3.4.1). Par ailleurs, les témoignages des ouvrières noires ont souvent été cités et certains articles se basent sur des interviews réalisées avec elles (3.4.2). Cela veut dire que le contenu des magazines a été plutôt authentique concernant l'expérience de ces femmes. Cependant, en s'intéressant au contenu publié sur les ouvrières en général, on note une certaine vision ethnocentrique sur le sujet (3.4.3).

3.4.1 Peu de femmes noires ont écrit dans les magazines : barrière de la langue et appartenance à des réseaux différents

Comme mentionné précédemment, la barrière de la langue constituait un obstacle non négligeable à la fois dans la communication avec les media généralistes et dans l'écriture d'articles par les militantes noires. Si l'anglais était la première langue pour les Caribéennes, il était le plus souvent la deuxième, voire la troisième langue pour les Africaines et pour la majorité des Asiatiques. En effet, le

¹²⁴ Brah, Avtar and R. Minhas. "Structural Racism or Cultural Difference: Schooling for Asian Girls" dans G. Weiner (ed.) *Just a Bunch of Girls*. 1985.

problème de la langue s'est posé pour la plupart des femmes asiatiques qui ont mené les grèves. Dans certains conflits, elles ont dû faire appel à des personnes extérieures comme porte-parole comme Bunnie Bunsee pour la grève de *Mansfield*. Les difficultés de compréhension se sont avérées problématiques pour certaines grévistes. Par exemple, à l'hôpital St. Bernards, plusieurs ont eu du mal à suivre une réunion syndicale, la traduction en punjabi étant lente ce qui fait qu'elles ont finalement voté contre leurs propres intérêts. Dans de très nombreuses situations, elles ne savaient pas vraiment ce pourquoi elles votaient¹²⁵. Dès lors on comprend mieux pourquoi les grévistes asiatiques ont peu écrit sur leurs combats dans les magazines féministes. Il est même probable qu'elles en ignoraient l'existence puisqu'elles ne pouvaient pas les lire.

Un autre point important à noter réside dans le fait que les femmes blanches et les femmes noires n'appartenaient pas aux mêmes réseaux. Au début du mouvement notamment, les différents groupes féministes n'étaient pas faciles d'accès pour toutes. D'une part, les femmes impliquées dans le mouvement et qui ont créé les groupes militants avaient tendance à être issues de milieux politiques et sociaux largement blancs et de classe moyenne¹²⁶. La majorité des femmes noires à l'époque étant principalement issue de la classe ouvrière fit qu'elles n'eurent guère de contact avec le mouvement féministe, il en fut de même pour les femmes blanches de la classe ouvrière. En outre, les ouvrières étaient souvent submergées par les obligations familiales, les longues heures de travail et le souci de gagner leur vie, ce qui ne leur laissait guère le temps pour penser et encore moins pour s'investir dans des activités féministes. Enfin, dans son article publié dans *Women's Voice* en 1979, Karim Sandu, une ouvrière à la cantine de la *British Airway* pendant les années 1970, souligne que certaines femmes asiatiques s'enfermaient dans leur propre communauté et vivaient de manière presque isolée du monde extérieur.

¹²⁵ *Women's Voice* 18, juin 1978.p.8.

¹²⁶ Thomlinson, Natalie. "The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement." *History*, vol. 97, no. 327, 2012, pp. 453–475., doi:10.1111/j.1468-229x.2012.00559. x.

Selon elle, ces femmes avaient très peu de connaissances sur la Grande-Bretagne et sur les vies que les personnes menaient dans cette société¹²⁷.

Comme pour les ouvrières blanches, les problèmes des ouvrières noires ont aussi été exprimés par les femmes de la classe moyenne blanche ou noires, en partie au vu de la barrière de la langue. Certes, les femmes noires de la classe ouvrière ont été soutenues par les femmes noires de la classe moyenne, comme les membres de *SBS* et *OWAAD*, mais leurs problèmes ont aussi été ignorés par beaucoup de femmes noires de cette classe¹²⁸. Durant les années 1970, les activistes noires cherchaient encore à s'organiser en tant que groupe et elles commençaient à peine à écrire leurs histoires. Par ailleurs, elles étaient moins nombreuses que les féministes blanches de la classe moyenne. Dans le cadre d'un entretien téléphonique, Arati Banerjea s'est confiée sur les difficultés qu'elle a rencontrées pour trouver un travail et un logement et sur sa préoccupation à gérer les problèmes domestiques. Tout ceci lui laissait peu de temps pour s'intéresser aux publications des activistes noires et encore moins le temps pour s'informer sur les différents problèmes de sa communauté. Selon Arati Banerjea, beaucoup de femmes noires étaient préoccupées à gagner leur vie et n'avaient probablement pas assez de temps pour écrire et envoyer des articles pour une éventuelle publication, processus qui, selon elle, demandait du temps. Par conséquent, peu d'entre elles ont eu l'occasion de s'intéresser aux ouvrières noires.

La barrière de la langue, le manque d'investissement des femmes noires de la classe moyenne, et l'appartenance à des réseaux très distincts expliquent en grande partie le manque d'écrivaines noires dans les magazines féministes. On peut ajouter à ceci la tension et le désaccord sur les idées féministes entre les activistes noires et les féministes blanches (voir partie 4) qui a sans doute renforcé le manque de collaboration. Toutefois, en dépit de ces obstacles, les voix des ouvrières noires ne furent pas totalement occultées.

¹²⁷ *Women's Voice* 31, juillet 1979. p.18.

¹²⁸ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018.p.86.

3.4.2 La participation indirecte des ouvrières noires dans la production des articles : inclusion des témoignages et réalisation des interviews

Bien que principalement rédigés par des femmes blanches, les magazines *Spare Rib* et *Women's Voice* s'efforcèrent toutefois de leur donner la parole en citant les témoignages recueillis et en réalisant des interviews. La plupart des articles publiés donnaient ainsi la part belle aux paroles des grévistes. Cela apportait une certaine pertinence aux contenus et permettait aux lecteurs et lectrices d'avoir des récits de première main, en plus de donner l'opportunité à ces femmes d'exprimer leurs idées. C'est à travers ces paroles rapportées qu'on ressent encore le mieux l'énergie avec laquelle elles ont mené leur combat. En effet, ces témoignages, en plus de donner une voix à ces femmes grévistes, ont valorisé leurs combats et leurs attitudes déterminés :

“‘We are fighting for our rights. We want to go in with our union’ [...] ‘It’s very difficult sitting outside in the cold weather. I’m sick through standing in the cold. But I cannot go home and leave these ladies. I cannot sleep at night. I cannot stop thinking of this strike.’¹²⁹”

“‘We are staying here until we win’ they told Women’s Voice, ‘We have been here for four months. If we go now, what’s the use of having fought at all?’ [...] ‘Because we are Asian, he thought we would go quietly away after a few weeks. ‘But we are here to win’ [...] ‘We will all go back together when the union is recognized. Without that, it is useless to return.’¹³⁰”

Des entrevues publiées dans les magazines ont permis d'obtenir des récits d'expérience personnelle à travers lesquels les femmes noires ont pu s'exprimer. En juillet 1979, *Women's Voice* a publié une entrevue “A Free Ticket to a Dirty Job” réalisée par Melanie McFadyean, journaliste et conférencière britannique auteure de nombreuses publications, notamment sur l'injustice sociale,

¹²⁹ *Women's Voice* 36, décembre 1979.p.6.

¹³⁰ *Women's Voice* 38, février 1980.p.7.

l'immigration et l'asile¹³¹. McFadyean y peint le portrait de Karim Sandu, une ouvrière dans la cantine de la *British Airways* et déléguée syndicale dans le *TGWU*¹³². Karim Sandu lui a exposé le racisme auquel les ouvrières asiatiques faisaient face, son combat en tant que déléguée syndicale, mais aussi sa libération en tant que femme :

“I don't believe in religion anymore. I don't like all this 'you can't eat meat; you can't drink or smoke'. [...] I don't like the husband going to the pub and the wife staying at home ... [...] I used to have problems with my husband, he was always right. But I said no, this is my way and it's the right way, or you can tell me why it's not right and I will do it your way. Now it's alright, we agree¹³³.”

Une autre interview publiée dans *Women's Voice* “*They Don't Mind Ordering Us Around, But They Won't Eat with Us*” réalisée par Khalid Rashid avec une infirmière diplômée d'État (*State-registered nurse*) d'origine jamaïcaine¹³⁴ est révélatrice d'une prise de conscience émancipatrice. La femme interviewée dit avoir toujours entendu et appris que l'Angleterre est la “*Mother Country*” et que son destin dépendait de ce pays lointain. Dans cet interview, elle relate son expérience personnelle centrée sur la discrimination, qui, en effet, était celle de la majorité des infirmières de couleurs. Elle dit avoir très vite compris que ce qu'on lui avait enseigné en Jamaïque était en fait complètement différent de la réalité.

En octobre 1982, *Spare Rib* a publié les interviews menées dans le cadre de la réalisation de la pièce de théâtre *Motherland* qui a mis en scène la réalité de l'expérience des femmes caribéennes en Grande-Bretagne¹³⁵. Dans ces témoignages, les femmes exposent les discriminations qu'elles rencontraient en cherchant du travail à la fin des années 1950 :

¹³¹ “Trustees.” *Baobab*, <https://baobabsurvivors.org/content/trustees>

¹³² *Women's Voice* 31, juillet 1979 pp.18-19.

¹³³ *Ibid.* p.18.

¹³⁴ *Women's Voice* 21, septembre 1975.p.6.

¹³⁵ *Spare Rib* 123, octobre 1982.p.6.

“When I came to England 1958, it was very hard for me to get a job. One of the reasons was because I'm Black. And they put this as an excuse, y'know, asking how long I'm in the country and sometimes I said four weeks or three weeks according to the time I went to look for jobs. And they say, "Oh, we can't employ you because you don't have the country's experience," and "Oh, we can't employ you because you're not in the country long enough," and "Oh, we can't employ you because we've taken in so many Jamaicans and do so and so for them and they turn us down," and these were the things I heard all along the way¹³⁶.”

Ces quelques rares entrevues faites avec les grévistes ont été plutôt utilisées pour consolider les articles et non pas pour être publiées en entier. Bien que le nombre réduit de ces témoignages ne laisse que peu de place aux ouvrières noires pour s'exprimer, ils ont le mérite de chercher à présenter les opinions politiques de ces dernières. Ainsi, il semble que les articles majoritairement écrits par des femmes blanches n'ont pas nécessairement déformé la réalité des luttes des ouvrières noires ni fourni des rapports à caractère ethnocentrique. Le fait de considérer les récits écrits par les féministes socialistes/antiracistes prenant la parole ou pas au nom des femmes de la classe ouvrière noire dépend en partie de la participation directe ou indirecte de ces dernières dans la réalisation du contenu. On peut dire que les articles publiés par *Spare Rib* et *Women's Voice* sur les grèves des femmes ont été généralement fidèles avec les faits et les opinions des grévistes, retranscrivant leur parole aussi rigoureusement que possible.

Steven George Stuart Michael a souligné que les femmes noires ont trouvé un moyen de s'exprimer dans diverses publications quand elles se sont rendu compte que leur voix n'était pas entendue et que leur existence était rendue invisible dans le MLF. Cependant, toujours selon lui, les femmes de la classe ouvrière n'ont pas bénéficié de telles opportunités. Ce sont ainsi les féministes socialistes, comme

¹³⁶ *Ibid.* p.8.

Sheila Rowbotham et Lynne Segal, qui ont attiré l'attention de l'opinion publique sur les inégalités et les oppressions de classe en leur nom¹³⁷.

Dans la partie suivante, nous allons nous intéresser aux manifestations ou grèves menées conjointement par des ouvrières blanches et noires et nous pencher sur le caractère ethnocentrique des articles qui ont couvert ces événements.

3.4.3 Les limites d'un contenu représentatif des ouvrières noires

Les récits ou les propos des féministes blanches ont souvent été considérés par les activistes noires comme non représentatifs pour les femmes noires¹³⁸. Certaines activistes noires, comme Hazel Carby, reprochaient aux féministes blanches de ne pas reconnaître l'effet du racisme sur la vie des femmes noires¹³⁹. Cependant, ceci s'applique partiellement au contenu publié sur les ouvrières noires dans les périodiques qui ont majoritairement été écrits par des femmes blanches. En effet, certaines des auteures blanches, comme Pat Kirkham et Hermione, ont non seulement souligné le racisme, mais aussi la pression culturelle auxquels les ouvrières noires faisaient face¹⁴⁰. Par ailleurs, même dans les écrits des femmes noires et les témoignages des grévistes inclus dans les articles, l'enjeu raciste ne fut pas abordé systématiquement. Bien que les rares évocations explicites du racisme au travail aient été souvent portées par des femmes noires (Amrit Wilson, Karim Sandu), certaines d'entre elles comme Soonu Jehangir ou Jayaben Desai, à l'instar des femmes blanches, ont fait abstraction du racisme.

Un seul exemple de publication où le combat des ouvrières noires a été réduit à une image stéréotypée peut être décrit comme « maladroit ». Dans son

¹³⁷ Stevenson, George, Stuart, Michael (2016) 'The Women's Liberation Movement and the Intractable Problem of Class, c. 1968 - c. 1979', Durham theses, Durham University. p.13. <http://etheses.dur.ac.uk/11430/>

¹³⁸ La non-représentativité des femmes blanches ainsi que les reproches qui leur ont été adressés (maladresse, préjugés, racisme, ...) feront l'objet davantage de développement avec des exemples dans la quatrième partie de ce travail de thèse.

¹³⁹ Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London : Hutchinson, 1982. p.118.

¹⁴⁰ *Women's Voice* 4, Janvier/Février 1973, p.11. *Spare Rib* 21, Mars 1974, p.18. Harris, Hermione. "Black Women and Work". *Shrew* octobre 1972. pp.8.9.

article sur les grévistes de *Grunwick* dans *Spare Rib* Ann Rossiter a expliqué l'exploitation et la maltraitance des travailleuses par leur arrivée récente en Grande-Bretagne, par leur difficulté à trouver un travail et par leur absence d'expérience syndicale¹⁴¹. Ces facteurs, selon elle, les transformaient en cibles faciles à exploiter: « *The fact that the workers, many of them recent immigrants, find it hard to get a job and have never been in a union before makes them an easy target for exploitation*¹⁴². » L'auteure note également l'humiliation familiale à laquelle s'exposent ces grévistes en « délaissant » leur foyer au profit d'une grève. Jayaben Desai a aussi subi cette humiliation, mais, contrairement à d'autres femmes, elle a été soutenue par son mari dès le début :

*“It takes a great deal of guts for an Asian woman to come out on strike and stand on a picket line in the full glare of publicity day after day. All sorts of psychological pressures are brought to bear on her. Members of her family may gossip and deprecate her, as it is considered a dishonour for a woman to put herself in the public eye*¹⁴³.”

Certes, ces pressions n'étaient pas nécessairement le fait de l'origine ethnique et pouvaient advenir dans de nombreux milieux où l'on retrouve ce système patriarcal¹⁴⁴. Cependant, à l'instar de la presse nationale, Ann Rossiter nous présente une image stéréotypée des femmes asiatiques soumises et passives, bien qu'il ait eu beaucoup de femmes asiatiques héroïnes de la classe ouvrière à l'avant-garde des actions contre les bas salaires et les conditions de travail déplorables. Ceci reflète probablement sa méconnaissance des mobilisations précédentes des femmes asiatiques dans des grèves et, par conséquent, son article sous-estime les combats de ces dernières et leur capacité à s'organiser pour améliorer leur situation.

¹⁴¹ *Spare Rib* 54, janvier 1977.p.18.

¹⁴² *Spare Rib*, janvier 1977.p.18.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ On peut penser au film *We Want Sex Equality* qui revient sur le combat d'ouvrières blanches pour un salaire égal à celui des ouvriers hommes. One note que les maris « blancs » avaient des difficultés à accepter que leurs femmes délaissent le foyer au profit d'une grève.

Comme la majorité des autres auteures des articles concernant les ouvrières noires, Ann Rossiter n'a pas pris en compte le racisme des employeurs comme une cause directe à la situation déplorable de ces femmes. Mettre à l'écart le racisme des employeurs peut déformer l'image complète des ouvrières noires et offrir un traitement maladroit des problèmes des femmes asiatiques ouvrières. Le fait que les femmes noires n'aient pas, elles non plus, toujours évoqué les enjeux raciaux dans leurs différentes luttes, rend la question beaucoup plus complexe. Il ne s'agit pas simplement de maladresse des femmes blanches qui écartent le racisme de leur traitement des problèmes relatifs aux ouvrières noires.

Cela dit, on observe une vision ethnocentrique claire concernant la question des ouvrières dans les magazines féministes. Les articles au sujet des ouvrières n'évoquaient pas toujours les problèmes spécifiques aux ouvrières noires. Le traitement des grèves des infirmières et des aides-soignantes est un exemple révélateur de la vision ethnocentrique que les femmes blanches ont porté sur ce combat. Pendant la grève des infirmières de 1974, les problèmes spécifiques aux employées caribéennes ont été ignorés par le syndicat, par leurs collègues blanches, et, par voie de conséquence, n'ont pas été mentionnés dans les articles de presse. En effet, en 1972 les aides-soignantes et en 1974 les infirmières se sont mobilisées pour des augmentations de salaires. Les employées caribéennes se sont jointes à ces conflits, mais lorsqu'elles soulevaient la question de la discrimination raciale lors des réunions, celle-ci était systématiquement occultée. La principale raison de cet état de fait est que le syndicat ainsi que les autres grévistes blanches (les personnes présentes aux réunions), percevaient les grévistes de la *NHS* comme un groupe homogène, et dissociaient les questions de classe des questions raciales¹⁴⁵ :

“... when black women tried to raise issues specific to them they were told that this was not what the union was for: ‘We haven’t raised the question of

¹⁴⁵ Il est à noter que les féministes étaient confrontés à ce même problème d'exclusion lors des réunions au sein des groupes socialistes. Lorsqu'elles abordaient des questions d'égalité des sexes, il leur était rétorqué, par leurs camarades masculins, qu'il s'agissait de question d'ordre privé et non politique. D'où le slogan « le privé est politique ».

*discrimination because at our first meeting it was said it wasn't a meeting for that.*¹⁴⁶”

Spare Rib et *Women's Voice* ont couvert la grève des infirmières de 1974, et dans leur traitement du conflit, on observe que dans les deux magazines, les grévistes sont présentées comme un groupe homogène¹⁴⁷. Homogénéiser les expériences des femmes de différentes ethnicités a effacé l'expérience marginale de certaines d'entre elles. L'exemple du recours aux agences intérimaires par les femmes noires illustre ce problème. Dans un article de *Women's Voice* l'auteure cite une motion décidée en réunion qui visait l'interdiction de travailler avec des agences intérimaires (*Agency Nurses*) pour deux raisons : ces agences coûtaient cher au système de santé et les hôpitaux avaient besoin de personnels fixes et stables :

*“At our first meeting we decided that the best action would be to ban working with agency nurses. There's 300 in King's [Hospital] and £12,500 a week is spent on them – the hospital would collapse without them. Of course, it's hard on them, but if they're bothered about the state of nursing, they should be in the NHS fighting with us*¹⁴⁸.”

Si d'un point de vue global, cette motion faisait sens, elle reflétait une grave méconnaissance de la situation particulière des femmes noires. En effet, comme l'a souligné une des infirmières caribéennes citée dans l'ouvrage *Here to Stay, Here to Fight : A Race Today Anthology*, celles qui attaquaient les agences intérimaires auraient dû avant tout s'interroger sur ce qui motivait les femmes noires ce qui leur aurait permis de comprendre qu'en l'occurrence, elles n'avaient guère d'autres choix :

“I support the strike wholeheartedly. Nurses are saying they won't work with Agency nurses and I think they're being silly, because they should find out

¹⁴⁶ Field, Paul, et al., editors. *Here to Stay, Here to Fight: A Race Today Anthology*. Pluto Press, 2019.p.87.

¹⁴⁷ *Women's Voice* 11, mars/avril 1974.p.4. *Women's Voice* 12, summer 1974.p.7. *Spare Rib* 21, mars 1974.p.13. *Spare Rib* 25, juillet 1974.p.17. *Spare Rib* 26, août 1974.p.17.

¹⁴⁸ *Women's Voice* 11, mars/avril 1974. p.4.

*why nurses have to go on the Agency, because in my case it's not because I wanted to but because I was forced to – I can't do without working. If I could have got back into the hospital, I would have because there is more security and there are periods with the Agency when I can't get work at all, like in the winter when the nurses are not on holidays. If you are ill on the Agency, you get no pay and no looking after*¹⁴⁹.”

Spare Rib n'a publié qu'un seul article entièrement consacré aux infirmières noires, en mai 1978 : « *Nursing and Racism* » écrit par Amrit Wilson dans lequel elle expose le racisme subi par ces dernières¹⁵⁰. En ce qui concerne *Women's Voice*, on note l'existence d'une unique interview d'une infirmière diplômée d'État d'origine indienne, réalisée par Khalid Rashid intitulé « *They Don't Mind Ordering Us Around, But They Won't Eat With Us* »¹⁵¹. Contrairement aux autres articles de *Spare Rib* et *Women's Voice* portant sur le combat des infirmières, ces deux références soulevaient la question de la situation particulière des infirmières noires, notamment parce que leurs auteures se basaient sur les expériences personnelles. Ces exemples montrent que pour que le contenu des articles reflète la spécificité des problèmes auxquels étaient confrontées les femmes noires il était indispensable de leur donner l'opportunité d'écrire sur ou de témoigner de leurs propres situations.

La partialité de la représentation des ouvrières noires réside donc principalement dans le fait que les articles sur les combats des femmes au travail ont rarement pris en considération la situation particulière des femmes ouvrières noires. Dans les cas contraires, les mentions sont souvent brèves, et n'apportent guère de développement à la question. À titre d'exemple, en 1973, le cinquième numéro de *Women's Voice* a publié trois articles sur les mauvaises conditions de travail du corps médical au sein du *NHS*. Sandy Rose, auteure du premier article, exprime son sentiment de dégoût vis-à-vis des conditions de travail et de l'ambiance en général dans le *NHS*. Elle explique que les Indiens, internes en médecine, qui

¹⁴⁹ Field, Paul, et al., editors. *Here to Stay, Here to Fight: A Race Today Anthology*. Pluto Press, 2019. p.79.

¹⁵⁰ *Spare Rib* 70, mai 1978. p.8.

¹⁵¹ *Women's Voice* 21, septembre 1975.p.6.

travaillent pendant de longues heures contre un salaire dérisoire, doivent se montrer obéissants devant les médecins-conseil (« *consultants* »), souvent blancs, racistes et anti-ouvriers : « *Because servility is necessary to survive as a doctor, especially if you are black*¹⁵². ». Dans la page qui suit, sous le titre de « *Nurses Must Fight Back* », Herma D., travailleuse au *Chelmsford Group Hospitals* a évoqué les problèmes des infirmières étrangères étant exploitées, mal payées et menacées d'être expulsées ¹⁵³.

En février 1973, *Women's Voice* a abordé les problèmes des travailleurs, majoritairement des femmes, au sein du *NHS* dans un article écrit par Sandra Peers¹⁵⁴. Un des problèmes soulevés était la mauvaise organisation des ouvriers pour revendiquer des meilleurs salaires et conditions de travail. Sandra Peers a souligné qu'une des causes de cette mauvaise organisation était la forte proportion de travailleurs noirs. Elle a expliqué que le racisme du personnel avait engendré une dissension entre les travailleurs blancs et noirs. Par ailleurs, de nombreux travailleurs étrangers craignaient tellement d'être licenciés ou d'être expulsés, qu'ils ne prenaient aucune mesure qui puisse mettre en péril leurs positions. Les travailleurs noirs du *NHS* sont ici considérés par l'auteure plus comme des obstacles que comme des victimes des mauvaises conditions de travail. Dans cet article, l'auteure est consciente de la situation différente des travailleur(e)s noir(e)s, du racisme qu'ils subissaient et qui les empêchaient de protester et de soutenir les révoltes. Cependant, cette situation a été vue comme un obstacle à l'organisation des travailleurs, et non comme un problème à prendre en compte. Comme l'a souligné Natalie Thomlinson, cet exemple illustre la manière maladroite avec laquelle les femmes blanches parlaient des personnes noires.

Ces références, parmi beaucoup d'autres, ont été écrites par des femmes blanches. Toutefois, en l'absence de témoignages des femmes noires, ces écrits ont partiellement, parfois de manière maladroite, parlé des problèmes de ces dernières. Dans les articles abordant des sujets ne concernant pas spécifiquement les femmes

¹⁵² *Women's Voice* 5, mars/avril 1973.p.7.

¹⁵³ *Women's Voice* 5, mars/avril 1973.p.8.

¹⁵⁴ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973.p.3.

noires, *Spare Rib* et *Women's Voice* ont souvent négligé le fait que les processus de genre et de classe pouvaient affecter distinctement les femmes de différentes origines ethniques et raciales, ce qui explique que leurs écrits revêtent un caractère ethnocentrique.

En conclusion, les articles de *Spare Rib* et *Women's Voice* sur les ouvrières noires, à propos des grèves menées par des femmes asiatiques, ont révélé qu'en dépit du fait qu'ils aient écrit majoritairement par des femmes blanches de la classe moyenne, ne signifiait pas qu'ils soient nécessairement invisibilisant pour les femmes noires. En se basant sur les témoignages des grévistes, ces récits ont été plutôt représentatifs des combats de ces femmes et ont ainsi montré des faits plus proches de la réalité des choses. En revanche, dans les articles concernant la situation des femmes (en général) au travail ou dans ceux qui ont traité des luttes menées par des femmes noires et des femmes blanches, les auteures blanches avaient tendance à homogénéiser les problèmes des grévistes et ainsi à marginaliser les femmes noires qui, cependant, au vu de leur différence ethnique, vivaient des expériences distinctes qui auraient nécessité des prises en compte spécifiques. Dès lors on comprend mieux les critiques d'activistes noires qui reprochaient aux féministes blanches de porter une vision homogénéisante et ethnocentrée sur les sujets concernant les femmes en général¹⁵⁵.

Le racisme que subissaient les ouvrières noires a rarement été évoqué, et quand il l'était, c'était souvent par des femmes noires. Cependant, dans la majorité des témoignages des grévistes - y compris ceux de femmes noires -, l'enjeu raciste n'était pas soulevé. Les problèmes auxquels les femmes noires au travail étaient confrontées étaient abordés principalement sous l'angle unique de la classe sociale

¹⁵⁵ Anthias, F., & Yuval-Davis, N. *Racialized Boundaries: Race, Nation, Gender, Colour and Class and the Anti-Racist Struggle*. Taylor & Francis e-Library, 2005. Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982.212-235. Amos, Valerie, et Parmar, Pratibha. "Challenging Imperial Feminism." *Feminist Review*, No. 17, *Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives* (Autumn, 1984), pp. 3-19. Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a Reader*. Routledge, 1997.

et ce, que ce soit par les femmes blanches ou par les femmes noires contemporaines des évènements.

La partie qui suit s'intéresse à la représentation des combats des grévistes noires dans les périodiques des femmes. On s'efforcera de répondre à la question suivante : dans quelle mesure le traitement de ces combats en termes de classe sociale a été le fait que le contenu ait été principalement écrit par des femmes blanches ?

4 Les périodiques féministes et « l'intersectionnalité » de la discrimination sur les lieux de travail

“In all cases, ethnic minority women tend to be the losers, for they are the meeting point of the intersection of class, ethnic, and gender disadvantage and exclusion”¹⁵⁶.

Anthias and Yuval-Davis (1992)

Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, comme beaucoup d'autres femmes noires¹⁵⁷, considèrent que la situation des femmes noires en Grande-Bretagne est le produit de l'intersection entre l'ethnie, la classe et le genre. En effet, le cas des ouvrières noires a mis en évidence le lien entre ces trois questions. Leurs combats ont fait l'objet d'écrits à la fois antiracistes, ouvriers et féministes, révélant le caractère intersectionnel de leur lutte.

Les féministes des années 1970 se sont intéressées à la discrimination sexuelle dans les milieux de travail, sans pourtant accorder beaucoup d'attention aux constructions racialisées qui y prenaient place. Comme l'a signalé Hazel Carby en 1982, seuls les récits des féministes noires permettaient d'identifier des tentatives de théorisation de l'interconnexion entre la classe, le genre et la race¹⁵⁸. Néanmoins, il faut noter que même parmi les femmes noires, certaines n'adoptaient pas explicitement une lecture intersectionnelle de leurs problèmes. À titre d'exemple, Amrit Wilson a écrit sur la grève de *Grunwick* dans deux de ses livres, une première fois en 1978 et une deuxième fois en 2006¹⁵⁹. En 1978, si Wilson a insisté sur le racisme auquel les ouvrières asiatiques furent confrontées durant la

¹⁵⁶ Anthias, F., & Yuval-Davis, N. *Racialized Boundaries: Race, Nation, Gender, Colour and Class and the Anti-Racist Struggle*. Taylor & Francis e-Library, 2005. p. 87.

¹⁵⁷ Papers of Stella Dadzie (Dadzie /1/1/21). *“Problems in the relationship between The Black Women's Movement and The White Women's Movement”*. Black Cultural Archives.

¹⁵⁸ Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982.212-235. p.111.

¹⁵⁹ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018. Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. Pluto Press, 2006.

grève de *Grunwick*, ce n'est que d'une façon indirecte qu'elle a fait référence au combat anti patriarcal que certaines de ces femmes ont mené. Par exemple, Jayaben Desai lui a raconté que, lorsqu'elle s'était rendue avec d'autres femmes aux domiciles de certaines ouvrières de *Grunwick* pour les encourager à rejoindre la grève elles s'étaient retrouvées face aux maris qui voulaient empêcher leurs épouses de participer à la lutte :

“Personally, I don't think it is traditions which are weighing them down but the fact that they have no support at home. Their husbands don't want them to do anything which is not passive, and in the end women end up believing the same¹⁶⁰.”

Amrit Wilson a implicitement fait référence à la question du patriarcat en citant les propos de Jayaben Desai, mais ni l'une ni l'autre n'a évoqué explicitement une lutte féministe concernant la grève à *Grunwick*. En 2018, Amrit Wilson a déclaré que, dans les années 1970, le terme d'« intersectionnalité » n'était pas encore utilisé. Certes, mais comme d'autres féministes noires, elle savait que les expériences vécues par les femmes noires étaient façonnées par l'imbrication de la race, de la classe et du genre¹⁶¹. Ne pas mettre davantage en avant la notion genrée de la grève en 1978 a été probablement lié au fait que Wilson avait pour but de refléter le plus possible les opinions de ces femmes qui ne s'identifiaient pas comme féministes¹⁶². En revanche, dans son livre publié en 2006, elle insiste sur le fait que la grève de *Grunwick* fut un conflit mettant en jeu la race et le genre¹⁶³. Dix ans plus tard, en 2016, dans un article publié à l'occasion du quarantième anniversaire de la grève de *Grunwick*, elle a évoqué la nécessité d'une lecture plus large révélant le caractère intersectionnel du conflit¹⁶⁴. D'une manière similaire, Linda McDowell, Sundari Anitha et Ruth Pearson ont, elles aussi, défendu, avec le recul du temps,

¹⁶⁰ Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. Daraja Press, 2018.p.102.

¹⁶¹ *Ibid.*p.14.

¹⁶² *Ibid.*p.207.

¹⁶³ Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. Pluto Press, 2006. p.149.

¹⁶⁴ Wilson, Amrit. “‘We Are the Lions, Mr. Manager’: Revisiting the Great Grunwick Strike.” *Ceasefire Magazine*, 3 Aug. 2016, <https://ceasefiremagazine.co.uk/we-lions-mr-manager-revisiting-great-grunwick-strike/>

que la grève aurait dû être considérée à travers une optique intersectionnelle¹⁶⁵. Il est cependant difficile de trouver des preuves de revendications féministes dans les témoignages des grévistes, qui, pour la plupart - si ce n'est pour toutes - ont situé leur lutte en termes de classe sociale, quelquefois en termes de race, très rarement en termes de genre.

4.1 Les révoltes des ouvrières noires : un combat de classe

Natalie Thomlinson a relèvé dans son livre publié en 2016, que durant une interview en 1986, Jayaben Desai avait d'une certaine façon rejeté toute alliance avec le féminisme de l'époque : « *she was clearly deeply equivocal about the feminist movement, claiming that she had no truck with what she labelled as an "extremist feminist idea"*¹⁶⁶. » Comme nous l'avons vu, les grévistes noires ont rarement dénoncé explicitement le racisme qu'elles subissaient au travail. Les banderoles qu'elles levaient pendant les piquets de grève portaient sur des demandes d'ordre social et non racial. Un des exemples les plus frappants où les grévistes ont identifié leur lutte à un combat de classe a été celui de *Grunwick*. Pour la plupart des médias nationaux et pour la majorité des syndicalistes et des grévistes, hommes comme femmes, la grève de *Grunwick* a concerné principalement le droit syndical¹⁶⁷. En effet, les premières revendications des ouvrières (augmentations de salaires et améliorations des conditions de travail) ont été relayées, non seulement par le mouvement syndical, mais aussi par Jayaben Desai et d'autres grévistes noir(e)s, en une lutte syndicale :

Jayaben Desai: “*We are fighting for union recognition in this company...*¹⁶⁸”

¹⁶⁵ Sundari, Anitha, et al. “Striking Lives: Multiple Narratives of South Asian Women’s Employment, Identity and Protest in the UK.” *Ethnicities*, vol. 12, no. 6, 2012, pp. 754–775., doi :10.1177/1468796811435316.

¹⁶⁶ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan, 2016.p.77.

¹⁶⁷ The Intersection of Race, Class and Gender at the *Grunwick* Strike.” *Hatful of History*, 23 Aug. 2015. <https://hatfulofhistory.wordpress.com/2015/08/23/the-intersection-of-race-class-and-gender-at-the-grunwick-strike/>

¹⁶⁸ Chris, Thomas. “The Great Grunwick Strike - A History.” *Vimeo*. <https://vimeo.com/100301347>

Des grévistes asiatiques: “*We were thinking it is good for all workers, not for only us, you know, for who is coming after us to work inside...*”¹⁶⁹”

“*I walked out in support of union recognition. I came out in solidarity. If the union was to come inside, it would be good for everyone.*”¹⁷⁰”

Les mauvaises conditions de travail ont concerné principalement les employé(e)s dans le service de vente par correspondance. Comme l’illustre la dernière citation, les femmes asiatiques ont rejoint Jayaben Desai par solidarité et afin d’intégrer un syndicat. Ces femmes ont déclaré n’avoir aucun problème avec leur employeur : « *To tell you the truth it was first class. There was no problem at all. I was happy there*”¹⁷¹. ». Il semble alors que ce soit plutôt l’identité communautaire, l’amitié entre certaines femmes ou la solidarité féminine ouvrière qui a persuadé ces femmes de faire la grève plutôt que l’insatisfaction sur leurs lieux de travail. Ces grévistes ont eu tendance à mettre en avant l’unification de la classe ouvrière en lutte au-delà des différences de genre ou de race et ont ainsi situé leur conflit en termes de classe. Cela dit, Jayaben Desai a noté que les journalistes n’ont pas abordé la question raciale et elle a demandé à Amrit Wilson pendant une interview organisée au moment de la grève d’écrire sur le sujet¹⁷². Ceci implique que les grévistes étaient conscientes de la discrimination qu’elles subissaient en raison de leur différence raciale, mais elles dissociaient ce problème de celui de la classe. Le concept d’intersectionnalité n’étant pas encore théorisé par les femmes noires et encore moins par celles de la classe ouvrière, les formes d’oppression et de subordination liées à la race, au sexe et à la classe étaient considérées comme étant cumulatives plutôt que croisées. Cependant, c’est l’intersection de ces subordinations qui est essentielle à la compréhension et à la résolution des problèmes des femmes noires.

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Ibid.* McDowell, Linda, Sundari, Anitha et Pearson, Ruth. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the ‘Great Grunwick Strike’, London, UK, 1976–1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014. pp. 595-619.

¹⁷² Wilson, Amrit. “Discusses the Grunwick Strike.” *The British Library*, The British Library, 10 Apr. 2015, www.bl.uk/collection-items/amrit-wilson-grunwick-strike.

À l’instar de la plupart des grévistes noires, les magazines féministes ont principalement perçu les luttes des femmes ouvrières noires comme des conflits d’ordre social. L’accent a été mis sur les demandes (meilleures conditions de travail, meilleurs salaires et représentation syndicale), et le succès des grévistes a été considéré comme un pas en avant dans la lutte de classe : « *This is very important step forward in the struggle against low wages and nineteenth cent conditions in the factories à Southall*¹⁷³. » Dans le cas de la grève de *Grunwick*, *Women’s Voice* a non seulement considéré le conflit comme un combat de classe, mais a particulièrement mis l’accent sur le droit syndical :

“*The 10 months old strike at Grunwick film-processing factory for the basic right to belong to a union is still going on*¹⁷⁴.”

“*Mrs Desai once worked at Grunwicks. For 10 months she has been on a picket line determined to win the right to belong to a union*¹⁷⁵.”

“*Show Grunwicks and the TUC that we are still prepared to fight for the right to join a trade union*¹⁷⁶.”

4.2 Reconnaissance des enjeux racistes et sexistes dans les luttes des ouvrières noires : cas séparés

Bien que sans en faire le sujet principal de leurs articles, les écrits publiés dans *Spare Rib* et *Women’s Voice* ont parfois mis en avant une certaine reconnaissance du sexisme ou du racisme subi par les travailleuses noires. Seuls deux exemples sortent du lot : pour la grève de *Mansfield* et la grève de *Futters*, ces enjeux ont été pris en considération et ont fait l’objet d’un certain développement. Dans *Spare Rib*, Bunnie Bunsee a exposé le racisme subi par les femmes asiatiques au sein de l’usine de *Mansfield*. Selon lui, la grève a relevé principalement des questions raciale et sociale. Cette vision de la grève a aussi été partagée par d’autres employées asiatiques qui sont venues soutenir leurs camarades à *Mansfield Hosiery*.

¹⁷³ *Women’s Voice* 7, juillet/août 1973.p.4.

¹⁷⁴ *Women’s Voice* 6, juin 1977. p.9.

¹⁷⁵ *Women’s Voice* 7, juillet 1977. p.17.

¹⁷⁶ *Women’s Voice* 11, novembre 1977. p.10.

Quelques jours après le début de la grève, des ouvrières asiatiques de l'usine voisine, Clarence Street, ont cessé le travail et ont rejoint la grève par solidarité. L'une d'entre elles a expliqué qu'elles l'avaient fait pour soutenir tous les employés asiatiques : « *The colour bar applies to us all. If our brothers are on strike, we have to give them support. They need to feel self-respect, when they are treated like dogs how can we go in, if our brothers are out*¹⁷⁷. » Un autre exemple où le combat des grévistes asiatiques a été traité d'un point de vue social et racial est celui de la grève à *Futters*, par *Spare Rib* et *Fowaad*¹⁷⁸. Les deux périodiques ont abordé les raisons qui ont poussé les femmes asiatiques à faire grève : bas salaires, conditions de travail indécentes, nuisant à leur santé, mais aussi insultes racistes fréquents des contremaîtres qui étaient majoritairement des hommes blancs : « *supervisors and chargehands mainly white men often shout racist abuse*¹⁷⁹. » Les grévistes à *Futters* ont été soutenues par la communauté noire et par des femmes noires militant au sein de divers groupes tels que *AWAZ*, *Harlesden Asian Women's Group* et *Brent Asian Elders* qui les ont rejoints au piquet de grève. *Spare Rib* a signalé que les grévistes ont accueilli ce soutien dans un contexte plus large qu'une simple aide à la majorité des femmes qui ne parlaient pas l'anglais. La solidarité de la communauté noire a été un aspect important de la grève dans la mesure où les problèmes de ces femmes ouvrières s'inscrivaient dans l'expérience du racisme et de la lutte contre celui-ci par les personnes noires. *Spare Rib* a ajouté que la lutte contre le racisme ne se limitait pas aux femmes dans leur lieu de travail, mais s'étendait aux femmes qui se faisaient retirer leurs aides complémentaires, qui étaient victimes d'insultes raciaux par la police, par la population blanche et dans les institutions comme les hôpitaux. *Fowaad* a relié la situation dégradante dans laquelle se trouvaient les femmes noires ouvrières en général et celles de *Futters* en particulier au colonialisme qui les avait contraintes une première fois à immigrer en Afrique de l'Est puis une seconde fois en Grande-Bretagne afin de répondre aux besoins économiques britanniques à moindre coût. *Fowaad* a souligné que la structure raciste et sexiste du marché du travail britannique veillait à placer ces femmes en bas de l'échelle tout en les privant de leurs droits. *Fowaad* et *Spare Rib* ont ainsi

¹⁷⁷ *Spare Rib* 21, Mars 1974, p.18.

¹⁷⁸ *Spare Rib* 82, mai 1979.p.11. *Fowaad* 2, septembre 1979.p.5.

¹⁷⁹ *Fowaad* 2, septembre 1979.p.6.

porté un regard plus large sur le conflit à *Futters*. Ils n'ont pas limité les problèmes des ouvrières asiatiques à une question de classe, mais les ont considérés comme encrés dans une question raciale. En effet, ces femmes ont souffert de ces conditions non seulement parce qu'elles étaient des ouvrières, mais parce qu'elles étaient des ouvrières asiatiques.

Pour *Fowaad*, l'intersection de la race et de la classe a été plus évidente, dans la mesure où le bulletin était rédigé par des activistes noires. En revanche, pour *Spare Rib* cet article est loin de refléter la ligne éditoriale. L'analyse sociale et raciale de la grève de *Mansfield* est due à l'identité de l'auteur de l'article, Bunnie Bunsee qui à l'époque était un étudiant militant indien originaire d'Afrique du Sud. Pour l'article sur la grève de *Futters*, le nom de l'auteure n'a pas été mentionné. Ainsi, on peut soit supposer que les grévistes ont critiqué ouvertement le racisme dont ils étaient pris pour cible dans leurs usines, ce qui a été pris en considération par l'auteure, soit parce que la personne qui écrivait l'article portait elle-même un intérêt spécifique à cette question.

On identifie d'autres références aux femmes noires ouvrières qui ont souligné la question du racisme. Par exemple, dans l'éditorial du mois de novembre 1975 de *Spare Rib*, Amrit Wilson a fait référence aux ouvrières noires en les décrivant comme une « main-d'œuvre docile pour le capital britannique ». Ces dernières étaient, selon elle, considérées comme inférieures et traitées comme des « animaux » par leurs collègues blancs et blanches¹⁸⁰. Dans certaines publications, *Women's Voice* a insisté sur l'union des travailleurs noirs et blancs pour un unique combat associant le problème du racisme à celui de la classe ouvrière¹⁸¹. En novembre 1981, *Women's Voice* a rejeté l'idée reçue que les personnes noires, représentant un faible pourcentage de la population britannique, étaient à l'origine de tous les problèmes sociaux dont celui du chômage : « *White people have created a phantom called black people and they use us to escape seeing the cause of their own problems*¹⁸². » Ces références ne parlent pas du racisme comme vécu par les

¹⁸⁰ *Spare Rib*, novembre 1975, p.8.

¹⁸¹ *Women's Voice* 28, avril 1976.p.6 et *Women's Voice* 22, octobre 1975.p.3.

¹⁸² *Women's Voice* 57, novembre 1981.p.9.

ouvrières noires en particulier, mais montrent toutefois que le magazine avait conscience de son impact sur leurs vies. Brièvement dans un autre exemple, *Women's Voice* a parlé du *Right to work campaign* et a reconnu qu'il était plus difficile de trouver du travail en tant que femme noire que femme blanche : « *Young, female and black, no chance of a job*¹⁸³. »

Parmi toutes les références recensées sur les ouvrières noires, un seul article a porté une lecture que l'on pourrait qualifier d'intersectionnelle sur leur combat¹⁸⁴. Comme Bunnie Bunsee, Pat Kirkham a aussi participé à la promotion du combat de classe mené par les femmes asiatiques à *Mansfield*. Cependant, Kirkham a reproché à Bunsee de ne pas aborder l'un des principaux problèmes auxquels les femmes asiatiques ont été confrontées, à savoir, le conservatisme de leur communauté¹⁸⁵. Dans son article « *Asian Women on Strike* » publié dans *Women's Voice* en 1973, elle a insisté sur la manière dont les femmes asiatiques ont agi par défi envers leur communauté conservatrice. Ces femmes se sont libérées de leur rôle traditionnel de mère et d'épouse pour celui de soutien de famille, et ont été ainsi amenées à lutter pour de meilleures conditions de travail. Pat Kirkham a également noté que ces femmes exerçaient souvent deux emplois, un premier à l'usine de *Mansfield Hosiery* et un deuxième à la maison en s'occupant de la famille. Une des grévistes qui a parlé à *Women's Voice* a revendiqué « *the need for good nursery schools for the good of children and mothers of all races* »¹⁸⁶. Ces femmes ont contré les idées sur ce qu'elles devaient et ne devaient pas faire et, consciemment ou inconsciemment, leurs propos s'inscrivaient dans un combat féministe. Pat Kirkham a expliqué que leur participation à la grève était un pas en avant considérable ayant nécessité beaucoup de courage de leur part au vu du conservatisme de leurs communautés¹⁸⁷. Certes, les femmes asiatiques sont allées contre leur culture en se mobilisant, mais les normes patriarcales imprégnaient encore les esprits de certaines. Par exemple, les grévistes femmes et hommes

¹⁸³ *Women's Voice* 22, octobre 1975.p.3.

¹⁸⁴ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11.

¹⁸⁵ *Spare Rib* 25, juillet 1974, p.4.

¹⁸⁶ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11.

¹⁸⁷ Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. Pluto Press, 2006.p.153.

asiatiques ne se sont pas mélangés au piquet de grève de *Mansfield Hosiery*, et certaines se sont limitées à un rôle traditionnel en préparant du thé et à manger pour ravitailler les grévistes. Par conséquent, le magazine a présenté les grévistes asiatiques d'une part comme des femmes militantes de la classe ouvrière qui se battaient pour améliorer leurs conditions de travail et défier leur culture patriarcale, et d'autres part comme des femmes attachées à leur rôle traditionnel, deux images qui font partie de la réalité des ouvrières asiatiques. En tenant compte aussi du racisme subi par ces femmes, Pat Kirkham a reflété la triple oppression (économique, raciste et sexiste) à laquelle ces grévistes asiatiques faisaient face. Elle a ainsi noté explicitement cette oppression: « *Asian women suffer at work, first of all because they are workers, then because they are women, and again because they are black*¹⁸⁸.» Étant donné son intérêt féministe, Kirkham a considéré les grévistes asiatiques en tant que femmes : elle a brièvement souligné le sexisme au sein de l'usine en considérant les inégalités salariales. Son intérêt pour la situation de ces femmes en tant que femmes a été reflété dans l'image qu'elle a choisie pour accompagner son article. En effet, Kirkham et Bunsee ont utilisé la même photo, mais Kirkham a choisi la moitié de l'image montrant uniquement les femmes asiatiques :



Figure 10 : Des grévistes à Mansfield Hosiery¹⁸⁹



Figure 11 : Des grévistes à Mansfield Hosiery¹⁹⁰

¹⁸⁸ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11.

¹⁸⁹ Kirkham, Pat. « *Asian Women on Strike* ». *Women's Voice* 4, janvier/février 1973, p.11.

¹⁹⁰ Bunsee, Bonnie. « *Women in Struggle: The Strike at Mansfield Hosiery* ». *Spare Rib* 21, mars 1974. p.18.

Deux exemples permettaient d'aborder un moment où le sexisme a été le plus mis en avant dans le combat des ouvrières noires : le traitement de la grève de *Grunwick* par *Spare Rib*. En effet, le magazine s'est intéressé au sexisme de certains grévistes hommes¹⁹¹. Dans un article publié durant le mois d'août 1977, Bea Campbell et Val Charlton ont souligné qu'au tout début de la grève, certains hommes¹⁹² avaient tendance à vouloir prendre le rôle de meneur et de protecteur et de reléguer les femmes à des tâches secondaires, comme préparer et servir le thé. Cependant, soutenues par le *Brent Trade Council*, les femmes ont exigé leur égalité avec les hommes sur les piquets de grève. Certaines d'entre elles ont également dû faire face à la résistance de leur époux. Campbell et Charlton ont aussi noté que bien que les femmes représentassent alors 50% des membres de l'*APEX*, le syndicat n'a pas porté d'intérêt au traitement sexiste et raciste de George Ward, copropriétaire de *Grunwick*, envers les femmes asiatiques : « *No, we hadn't thought of that* », a répondu Eddie Hayes, président de l'*APEX* de Londres, « *But you've got a point. You have definitely got a point, maybe it could have been productive to address our women as women*¹⁹³ ». Il est clair que les syndicalistes ne se sont pas intéressés aux questions genrées et ont considéré les demandes des femmes comme des problèmes de classe. Dans le même article, Gail Lewis, féministe noire, et d'autres féministes blanches, saluaient d'une part le soutien des syndicalistes, mais soulignaient d'autre part le sexisme sur le piquet de grève. Les femmes ont été considérées par certains comme physiquement faibles, et traitées comme des personnes « stupides » qui freinaient les demandes des grévistes :

“In one struggle with the police you would hear men testing manhood by saying things like 'What sort of man are you, hitting a woman?' to the police,” said Gail Lewis. “So, I said 'Hey what's this, we are here as part of the struggle and if you are suggesting that women are more feeble then we'll have that out with you here and now.’ When another woman overheard male pickets complaining that 'We'd have got that if it wasn't for those silly women in the

¹⁹¹ *Spare Rib* 61, août 1977, pp6-8 et p.46.

¹⁹² Campbell et Charlton n'ont pas précisé l'origine ethnique de ces hommes. Cependant puisqu'elles ont parlé des premiers jours de la grève, les grévistes étaient accompagnées d'hommes noirs.

¹⁹³ Campbell, Bea. Charlton, Val. « *Grunwick Women* » *Spare Rib* 61, août 1977, p.8.

way'," she countered, 'Wait a minute, those silly girls who have been holding that gate all this time.'¹⁹⁴."

Dans un article publié en octobre 1977 dans *Spare Rib*, intitulé « *We are getting up again now* »¹⁹⁵, Bea Campbell et Nell Myers faisaient le compte rendu d'une conférence au sujet de la grève de *Grunwick* organisée par le *South East Regional Council of the TUC*, qui s'était tenue à Londres le 23 août. Elles notaient que seulement deux femmes avaient parlé pendant cette conférence et que personne n'avait souligné qu'il s'agissait d'une lutte organisée par des femmes, ni qu'elle bénéficiait d'un soutien massif de féministes présentes au piquet de grève¹⁹⁶. Le manque de participation des femmes à la conférence a été considéré comme problématique par les autrices. Par ailleurs, *Spare Rib* a considéré la fin de la grève de *Grunwick* comme une défaite des questions féministes¹⁹⁷. Ces articles reflétaient la vision féministe avec laquelle *Spare Rib* a commenté les événements d'une grève essentiellement considérée comme un combat de classe, alors même que les questions féministes semblaient ne pas préoccuper autant les grévistes asiatiques.

4.3 Entre conscience, non-reconnaissance et/ou ignorance des enjeux racistes et sexistes

Les magazines comportent quelques références brèves et parfois indirectes au racisme et/ou au sexisme subi par les grévistes asiatiques. Celles-ci nous en apprennent beaucoup sur la conscience que les femmes avaient quant à l'interaction des oppressions, bien que jamais clairement exprimée. *Women's Voice* a par exemple remis en question la capacité du mouvement syndical à soulever les problèmes des ouvrières asiatiques à *Wynuna* : « *Support for these women's struggles is vital ; and it must come from the trade union a whole. Verbally opposing racialism and sex discrimination is not enough*¹⁹⁸. » Le magazine n'a pas rapporté

¹⁹⁴ *Spare Rib* 61, août 1977. p.46.

¹⁹⁵ *Spare Rib*, octobre 1977. p.31.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Spare Rib* 74, septembre 1978.p.12.

¹⁹⁸ *Women's Voice* 7, juillet/août 1973.p.4.

explicitement le racisme et le sexisme probablement subi par les ouvrières asiatiques au sein de *Wyuna*. Cependant, cette phrase révèle que l'auteur de l'article était conscient que les conditions subies par ces femmes en tant qu'ouvrières étaient aussi le résultat d'un employeur raciste et sexiste. Dans un numéro spécial consacré aux combats menés par les femmes pendant les années 1970 publié en janvier 1980, *Women's Voice* a fait référence aux grévistes asiatiques à *Kenilworth* et a publié le témoignage de l'une d'entre elles, Champa Behen. Celle-ci a déclaré que les réunions décisives à la grève étaient organisées à une heure tardive ce qui empêchait les femmes d'y participer, pour des raisons culturelles :

“*It's difficult enough for us to argue with our families about having to be on the picket line, but it is quite impossible to come to a meeting at a pub, late in the evening. The final decision to call off the strike was taken at such a meeting, with seven men and only one woman present*¹⁹⁹.”

Women's Voice s'est contenté de rapporter la grève en tant qu'un combat de classe. Néanmoins, la publication des mots de Behen a permis de refléter les enjeux sexistes et racistes qui ont contribué à la défaite de la grève. Ses paroles ont mis en lumière les discriminations indirectes fondées sur le sexe et sur la race auxquelles ces femmes faisaient face. Ce témoignage a été publié par le magazine en 1980, après que le *Sex Discrimination Act* (1975) et le *Race Discrimination Act* (1976) eurent été votés, reconnaissant la notion de discrimination indirecte. Cependant, cet article de *Women's Voice* n'a pas rebondi sur la double discrimination indirecte subie par ces femmes.

Dans *Women's Voice* comme dans *Spare Rib*, la grève de *Chix* a été principalement présentée comme un combat de classe en mettant en avant le droit syndical. Néanmoins, Susan Pearce a noté dans son article écrit dans *Women's Voice* en février 1980 que la victoire de ces femmes asiatiques signifierait un pas en avant pour les femmes, pour les travailleurs immigrés et pour tous ceux qui luttent pour les droits syndicaux²⁰⁰. Ceci implique que, bien que les demandes des

¹⁹⁹ *Women's Voice* 48, janvier 1980.p.7.

²⁰⁰ *Women's Voice* 38, février 1980.p.7.

grévistest relevassent d'un combat de classe, elles ne remportèrent pas seulement une lutte de classe à travers leur victoire, mais triomphèrent également du sexisme et du racisme, d'une certaine manière.

De toute évidence, le racisme syndical a été ignoré par ces magazines. À l'exception de la grève de *Grunwick*, on note un manque du soutien syndical aux grévistes noires. En effet, les femmes n'ont pas été soutenues par les syndicats pour certaines grèves comme à *Imperial Typewriter* en 1974, à *Heathrow* en 1975 ou encore à *Futters* en 1979. À *Imperial Typewriter*, une quarantaine de femmes asiatiques se mirent en grève pendant une dizaine de semaines pour protester contre l'inégalité salariale entre elles et leurs collègues blanches. Le *TGWU* (*Transport and General Workers' Union*) a non seulement refusé d'officialiser la grève, mais, main dans la main avec la direction de l'usine, ils ont nié la discrimination raciale. George Bromley, négociateur local du *TGWU*, s'est même permis de minimiser le conflit en déclarant que la grève était due aux tensions entre les employées africaines et asiatiques²⁰¹. Les grévistes ont accusé le syndicat d'être raciste en refusant de les soutenir, mais aussi d'être complice de leur sous-rémunération et de s'opposer activement à la grève²⁰². C'est ainsi que le conflit à *Imperial Typewriters* est devenu un exemple flagrant éclairant le racisme des syndicats et au sein des entreprises.

Pendant d'autres grèves, les syndicats sont intervenus davantage pour mettre fin au conflit et satisfaire les employeurs que pour soutenir les demandes des grévistes. Par exemple, lors de la grève de *Kenilworth Components* à Leicester en 1974, les grévistes, manquant d'expérience dans l'organisation d'une grève, se sont tourné(e)s vers le *TGWU* qui non seulement les a ignorées mais s'est mis d'accord

²⁰¹ Ramdin, Ron. *The Making of The Black Working Class in Britain*, Gower, Aldershot, 1987. p.416. Sivanandan, Ambalavaner. *From Resistance to Rebellion: Asian and Afro-Caribbean Struggles in Britain*. Institute of Race Relations, 1986.p.140.

²⁰² Ramdin, Ron. *The Making of The Black Working Class in Britain*, Gower, Aldershot, 1987. pp. 271-280. Hatfulofhistory. "Before the 'Unity' of Grunwick: 40 Years since the Imperial Typewriters Strike." *New Historical Express*, 17 June 2014, https://hatfulofhistory.wordpress.com/2014/06/18/before-the-unity-of-grunwick-40-years-since-the-imperial-typewriters-strike/#_edn1

avec l'employeur pour licencier 17 d'entre elles²⁰³. Dans un autre exemple, la grève des femmes asiatiques à Chix en 1979 a été officialisée et les grévistes ont reçu leurs indemnités de grève, mais avec un certain retard²⁰⁴. En outre, comme l'a souligné Pratibha Parmar le syndicat s'est montré « apathique » en ce qui concerne la cause des grévistes²⁰⁵. En effet, David Bassnet, secrétaire général du *NUGMW*, a essayé d'arrêter la grève en faisant pression pour mettre fin aux piquets et aux indemnités de grève²⁰⁶. Sans le soutien des autres syndicats, les syndicalistes du *GMWU* ne voulaient pas s'investir pleinement dans la grève. Ainsi, certains, comme Jeremy McMullen, responsable régional du *GMWU*, avaient une attitude « défaitiste » :

“... the trade union bureaucracy dragged its feet. The regional secretary of the union GMWU said, we've been playing it very low key because there has been very little response from other unions. Maybe we'll have to change our tactics”²⁰⁷.

“But Jeremy McMullen, GMWU regional officer, is not interested in physically stopping the vans which carry scabs and supplies into the factory [...] His defeatism is not echoed by the women on strike”²⁰⁸.

L'intervention des syndicats a été loin d'être systématique. En effet, par exemple, la *National Union of Hosiery and Knitwear Workers* a refusé d'officialiser avant le 5 décembre 1972 la grève de *Mansfield* qui avait débuté en octobre²⁰⁹. Les grévistes, hommes et femmes asiatiques, ont contraint le syndicat à officialiser la grève grâce au soutien de leur communauté locale et en occupant les locaux²¹⁰.

²⁰³ *Women's Voice* 14, janvier 1975. p.5. *Women's Voice* 48, janvier 1980.p.7.

²⁰⁴ *Women's Voice* 37, janvier 1980.p.24.

²⁰⁵ Solomos, John. *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*. Hutchinson in Association with the Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982.p.266.

²⁰⁶ *Women's Voice* 36, décembre 1979.p6.

²⁰⁷ Solomos, John. *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*. Hutchinson in Association with the Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982.p.266.

²⁰⁸ *Women's Voice* 39, mars 1980.p.7.

²⁰⁹ *Women's Voice* 4, janvier/février 1973. p.11.

²¹⁰ *Spare Rib* 21, mars 1974, p.18.

Ces conflits ont mis en évidence le manque de volonté des syndicats pour soutenir les travailleurs noirs dans leurs revendications. Les syndicats et les travailleurs blancs avaient tendance à soutenir les grévistes noirs quand les demandes étaient en leur faveur (comme pour l'augmentation des salaires)²¹¹. Dans le cas contraire (comme pour une mobilisation contre la discrimination), les travailleurs noirs perdaient le soutien des deux²¹². Le racisme syndical est seulement visible dans les magazines grâce à des articles écrits par des femmes noires. Dans l'éditorial du mois de février 1982, *Spare Rib* a annoncé le début d'une série d'articles sur la politique migratoire et le racisme en Grande-Bretagne rédigée par Kum-Kum Bhavnani, cinéaste et auteure américaine d'origine indienne et professeure en sociologie et en études féministes à l'université de Californie à Santa Barbara²¹³. Dans son article publié en avril 1982 sous le titre de « *Racism in the Union*²¹⁴ », elle a noté que la grève de *Imperial Typewriters* a été l'un des exemples les plus frappants de la résistance des travailleuses et travailleurs noir(e)s contre le racisme des syndicats. En janvier 1975, *Women's Voice* a brièvement fait référence aux grévistes de *Imperial Typewriters* dans un récapitulatif des grèves de l'année 1974 sous le titre de « *A Striking Record*²¹⁵. » Le magazine y constatait que cette année-là, les femmes avaient montré qu'elles pouvaient se battre pour améliorer leurs conditions de travail, bien qu'elles aient été battues dans la plupart des cas. Selon *Women's Voice*, ces échecs étaient dus au manque de soutien et au manque d'expérience dans la manière de mener une grève. Pour réussir, il leur aurait fallu bénéficier du soutien d'autres travailleurs, généraliser leur combat et être aidées par des syndicalistes expérimentés²¹⁶. A l'époque, ni *Women's Voice* ni *Spare Rib* n'ont mentionné le racisme des syndicats, ce qui interroge. La proximité du collectif de *Women's Voice* avec le mouvement social et avec les syndicats est une explication mais elle est insuffisante dans la mesure où *Spare Rib* n'a pas non plus fait état du

²¹¹ Betts, Graeme Stuart. *Working-class Asians in Britain: Economic, social and political changes, 1959-1979*. MPhil thesis. SOAS University of London. 1981.pp.222-223. <https://eprints.soas.ac.uk/28557/>

²¹² *Ibid.*

²¹³ *Spare Rib* 115, février 1982.p.3.

²¹⁴ *Spare Rib* 117, avril 1982.p.25.

²¹⁵ *Women's Voice* 14, janvier 1975. p.4.

²¹⁶ *Ibid.*

racisme des syndicats. Alors, on peut penser que les magazines séparaient en fait la question raciale de celle de la classe, comme le prouve l'absence d'articles sur la grève de *Imperial Typewriters*. Contrairement aux autres conflits, cette grève est la seule où les femmes asiatiques ont clairement fait grève contre la discrimination raciale dont elles souffraient au sein de l'usine. En mai 1974, une des ouvrières asiatiques a reçu par erreur le salaire d'une collègue blanche et elle a ainsi constaté qu'elle et ses collègues asiatiques étaient moins payées que cette collègue pour un travail similaire. Elles se sont adressées à la direction de l'entreprise puis au syndicat pour contester cette inégalité²¹⁷. Sans réponses convaincantes à leurs interrogations, un groupe de 39 femmes asiatiques a quitté le travail, suivi par 500 travailleurs pour réclamer l'égalité salariale, la possibilité de promotions et demander le paiement des primes²¹⁸. Cette grève a explicitement dénoncé les discriminations et les inégalités raciales au sein des entreprises et dans les organisations syndicales. La grève de *Imperial Typewriters* n'a été couverte ni par *Spare Rib* ni par *Women's Voice*. Les deux magazines se sont contentés d'annoncer que des informations sur la mobilisation des femmes asiatiques et sur le déroulé de la grève figuraient dans le magazine *Race Today*. Pat Kirkham a souligné que dans la mesure où *Women's Voice* et *Spare Rib* ont publié une annonce identique à ce sujet, il s'agissait probablement d'une notice provenant directement du comité de grève²¹⁹ :

“THE STRIKE AT IMPERIAL TYPEWRITERS: How 27 Asian women walked off the job and brought out 500 workers on the picket line. The full story of this important strike is told in the July issue of Race Today. Available at 15p from good bookshops or £2.00 annual subscription from 184 King's Cross Road, London WC1²²⁰.”

²¹⁷ “Timeline.” ‘ *The Strike at Imperial Typewriters*, <https://strikeatimperial.net/timeline>

²¹⁸ Ramdin, Ron, *The Making of The Black Working Class in Britain*, Gower, Aldershot, 1987. pp. 271-280.

²¹⁹ Kirkham, Pat. Black women workers in feminist magazines 1970s-1980s [message électronique]. 31 mai 2021. Annexe4.

²²⁰ *Women's Voice* 11, mars-avril 1974. p.2. *Spare Rib* 26, août 1974, p.2.

Les magazines féministes n'ont pas informé leur lectorat de l'activisme de ces dernières alors que la mobilisation des femmes asiatiques à *Mansfield Hosiery* a été rapportée. Cela montre que *Spare Rib* et *Women's Voice* ont fourni un contenu aléatoire concernant les luttes de ces femmes. Dans le cas de *Women's Voice*, l'absence du traitement de cette grève est surprenante, puisque le magazine s'était présenté à plusieurs reprises comme porte-parole des conflits des ouvrières. On peut supposer que pour *Spare Rib* et *Women's Voice*, la grève d'*Imperial Typewriters* a été interprétée comme un conflit racial plutôt qu'un conflit de classe, ce qui expliquerait pourquoi un périodique comme *Race Today* a été considéré comme plus apte pour traiter la question.

Cette omission parmi d'autres dans les magazines s'explique par une sous-représentation des femmes noires en général. En effet, le collectif de *Spare Rib* a reconnu que, jusqu'en 1983, le magazine visait principalement les femmes blanches²²¹. Selon Pat Kirkham, cette omission peut être considérée comme une indication du manque d'intérêt des comités de rédaction de ces magazines pour les femmes noires²²². Cette opinion avait déjà été exprimée par Pat Kirkham dans une lettre envoyée à *Spare Rib* en juillet 1974²²³. Elle avait souligné qu'il serait utile que le magazine puisse produire plus de contenus sur les femmes noires et examiner certains des problèmes culturels auxquels elles étaient confrontées. Jusqu'à ce numéro de juillet 1974, aucune référence aux femmes ouvrières afro-caribéennes n'avait été faite. Par conséquent, Kirkham a soit utilisé politiquement le terme « noires » pour désigner les femmes asiatiques, soit qu'elle souhaitait voir davantage de contenu sur les femmes afro-caribéennes en plus des références faites aux femmes asiatiques. De même, *Women's Voice* ne fait pas référence aux femmes noires en général avant le quatrième numéro de janvier-février 1973, dans un article au sujet de la grève de *Mansfield Hosiery*.

²²¹ *Spare Rib* 137, décembre 1983, p.3.

²²² Kirkham, Pat. Black women workers in feminist magazines 1970s-1980s [message électronique]. 31 mai 2021. Annexe 4.

²²³ *Spare Rib* 25, juillet 1974, p.4.

4.4 Les raisons de l'absence d'une lecture genrée et raciale

Certains des exemples mentionnés précédemment reflètent une certaine conscience du racisme subi par les ouvrières noires. Cependant cette question est soit non développée soit ignorée par les magazines. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce manque d'intérêt apparent pour la discrimination raciale. La non-revendication du racisme par les grévistes elles-mêmes en est un fait qui néanmoins ne saurait être généralisé. En effet, le groupe *SBS* a souligné que les grévistes de *Chix* avaient constaté que leurs situations et leurs préoccupations avaient été réduites à la cause générale de la lutte pour la reconnaissance syndicale. Ainsi, selon *SBS*, le fait de se concentrer uniquement sur la question de classe était symbolique de l'ignorance de l'enjeu raciste et sexiste qui avait donné lieu à la grève à *Chix*²²⁴. Ces femmes souffraient en effet de discrimination raciale au sein de l'usine :

“There is a lot of discrimination. In fact, discrimination had always been present ever since I started working here thirteen years ago, on three shillings a week. We get different pay rates from the white women working with us and harassment from the supervisors, who have always been white since my days at the factory”²²⁵.

Cette partie de l'histoire n'a pas été relatée dans les deux magazines. D'une façon similaire, Jayaben Desai a évoqué la question raciale avec Amrit Wilson, mais elle l'a rarement, voire jamais, exposée sur le piquet de grève ou pendant d'autres interviews. Ainsi, ces grévistes étaient conscientes du racisme qu'elles subissaient et l'ont exprimé mais pas de manière systématique. Dans ces deux exemples, les grévistes ont parlé du racisme avec des femmes noires. On peut supposer que parler du racisme dépendait de l'identité de l'interlocuteur. Certaines grévistes ont peut-être fait le choix, consciemment ou pas, de ne pas parler des questions raciales avec des femmes blanches. Celles qui ne parlaient pas l'anglais

²²⁴ Solomos, John. *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*. Hutchinson in Association with the Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982.p.266.

²²⁵ *ibid.*

ont, par exemple, été confrontées au problème de la langue ce qui a pu aussi les empêcher de s'exprimer sur la question.

Par ailleurs, l'idéologie socialiste des féministes blanches explique en grande partie la subordination des questions raciales aux questions de classe. Dans son article écrit en 1983, « *Towards an anti-racist feminism* », Jenny Bourne, activiste dans le mouvement antiraciste depuis le début des années 1970 et qui travaillait à l'institut des relations raciales, a noté que, en soutenant la gauche, les femmes soutenaient une ligne politique qui allait à l'encontre des principes féministes. En effet, selon elle, en combattant le fascisme plutôt que le racisme, la gauche subordonnait la question raciale à la question de classe²²⁶. Dans le deuxième numéro de *Women's Voice* publié en septembre/octobre 1972, une des lectrices a expliqué dans une lettre que certaines socialistes avaient des convictions très conservatrices sur certains sujets, dont la discrimination raciale. Par conséquent, une des fonctions les plus difficiles du magazine a été de changer la mentalité de ces femmes socialistes²²⁷. G. Lunn, l'auteure de la lettre n'a pas explicité la vision conservatrice que certaines socialistes portaient sur la question raciale. Cependant, dans le numéro suivant publié en novembre/décembre 1972, Valerie Clark, éditrice du magazine, a consacré l'éditorial pour réfuter l'accusation des immigrants noirs d'être à l'origine des problèmes de chômage, du manque de logement ou encore de la pauvreté²²⁸. Le capitalisme est selon elle la cause de tous ces problèmes. Valerie Clark a souligné que les femmes noires et les femmes blanches ont surmonté leurs différences afin de se battre pour de meilleurs salaires. Elle a ajouté que certaines personnes avaient ainsi réalisé que leurs intérêts étaient les mêmes, et que l'ennemi n'était donc pas le travailleur noir, mais l'employeur. Elle ajouta que certaines personnes avaient ainsi réalisé que leurs intérêts étaient les mêmes, et que l'ennemi n'était donc pas le travailleur noir, mais l'employeur. De ce fait, Valerie Clark a réuni les ouvrières noires et blanches en redéfinissant les deux camps (travailleuses contre employeurs). Cette unité de la classe laborieuse pour les socialistes explique

²²⁶ Bourne, Jenny. "Towards an Anti-Racist Feminism." *Race & Class*, vol. 25, no. 1, 1983, pp. 1–22.

²²⁷ *Women's Voice* 2, septembre/octobre 1972.p.13.

²²⁸ *Women's Voice* 3, novembre/décembre 1972.p.2.

le traitement des problèmes d'une façon souvent homogène dans les pages de *Women's Voice* et la marginalisation des enjeux raciaux qui affectèrent la situation des ouvrières noires. Cette idée a été exprimée à plusieurs reprises, dont dans cette annonce publiée en octobre 1975 sur *Flame*, le journal des travailleurs noirs du SWP :

“Black workers suffer for the same reason as white. Flame believes in class unity, but we believe that we must take the initiatives ourselves. A united struggle is only possible if black workers are seen to be fighting alongside their white brothers and sisters”²²⁹.

Dans la même page, on note un article publié originellement dans le *Independent Socialist Canada* « *The only way the oppressed can free themselves is through the socialist revolution* »²³⁰. Dans cette publication, Edna Richardson exprimait ses idées socialistes en constatant que ce n'était qu'en combattant « le système » que les groupes opprimés comme les femmes et les noirs pouvaient se libérer. Toujours dans la même page on remarque la photo suivante de deux filles noires :

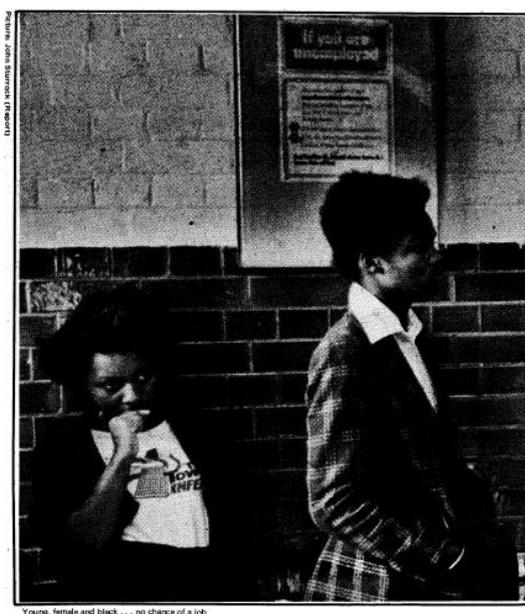


Figure 12 : Photo de deux filles noires. *Women's Voice* 22, octobre 1975.p.3.

²²⁹ *Women's Voice* 22, octobre 1975.p.3.

²³⁰ *Ibid.*

Cette photo est accompagnée d'une légende : « *Young, female and black ... no chance of a job* ». Ces mots soulignent clairement que plusieurs enjeux s'entrecroisaient pour expliquer la situation particulière des femmes noires. Il est quelque peu étonnant que deux idées si contradictoires aient pu être exposées dans la même page. Toutefois, ce paradoxe a été mis en lumière par Jenny Bourne, qui a signalé dans son article de 1983²³¹ que les féministes socialistes s'exprimaient parfois, peut-être inconsciemment, à l'encontre de leurs principes. En effet, bien que ceci ait été rarement identifié dans les publications, en 1976, *Women's Voice* a explicitement considéré d'une façon équitable et simultanée les combats de genre, de race et de la classe et a même rejeté la primauté du combat de classe :

“It's no good just saying we want women workers to join the struggle, we support the liberation of women, but first we have to fight the class struggle. [...] Racism and sexism don't just affect blacks and women. They affect all workers, directly, in their work life and their private life. Fighting racism and sexism is not an alternative to the class struggle. Not an added extra. Not a thing that comes in priority behind the class struggle. It is part of the class struggle. And where, in history that fact has been forgotten, it has proved to be the herald of defeat, or the result of defeat. At the same time, it is no use just stating such facts. We believe in actively taking account of them²³².”

Ayant analysé les différentes références aux femmes noires ouvrières dans le magazine, on peut en conclure qu'hormis quelques exceptions, *Women's Voice* n'a pas tenu compte des divisions (de genre, de race et de classe) dans son traitement des révoltes des femmes noires ouvrières. Certes, le magazine a pris en considération de ces faits en publiant un contenu sur des questions de femmes, de race et de classe, mais pas de manière équitable dans le nombre des articles publiés et encore moins d'une façon intersectionnelle dans le traitement des sujets.

²³¹ Bourne, Jenny. “Towards an Anti-Racist Feminism.” *Race & Class*, vol. 25, no. 1, 1983, pp. 1–22.

²³² *Women's Voice* 28, avril 1976.p.6

Spare Rib et *Women's Voice* ont échoué à traiter la question du racisme en partie aussi parce que les féministes ont adopté une théorie unitaire des femmes et d'une sororité universelle. L'idée d'universalité des intérêts a hégémonisé les préoccupations des femmes, tout en prenant en référence les femmes blanches, souvent de la classe moyenne. Ajouté à cela, les femmes n'avaient pas une vision féministe de la lutte contre le racisme. Tous ces éléments expliquent pourquoi la question raciale n'a pas fait l'objet d'une considération dans les articles portant sur les mouvements de grèves.

La sous-représentation de l'éventuel sexisme que les ouvrières noires subissaient reflète aussi la primauté de la question de classe dans le traitement fourni par les magazines et leur échec à voir les choses d'une manière intersectionnelle. À l'exception de la vision féministe portée par *Spare Rib* à la grève de *Grunwick*, le traitement du sexisme vécu par les ouvrières noires et femmes noires en général n'a guère été pris en compte. La non-considération par *Spare Rib* du sexisme vécu par ces dernières reflète une sous-estimation, voire de l'ignorance vis-à-vis de l'expérience du sexisme auquel les femmes noires devaient faire face. Cela révèle la défaillance du magazine qui n'a pas exposé clairement l'interconnexion entre le genre, la classe et la race. En effet, en 1979, le collectif de *Spare Rib* a été bouleversé à la lecture d'un texte qui traitait du sexisme vécu par les femmes asiatiques, ce qui l'a amené à le publier et à remettre en question sa ligne éditoriale qui jusqu'alors visait un public féminin blanc²³³.

Pour ce qui est de *Women's Voice*, l'idéologie socialiste adoptée par le magazine explique en grande partie la non-considération de l'enjeu sexiste dans les luttes des ouvrières noires. Pat Kirkham a noté qu'« au sein des groupes de gauche, les questions concernant les femmes étaient toujours considérées comme un détournement des questions de classe²³⁴. » Étant un magazine féministe ancré dans la politique socialiste, qui ne considérait pas l'égalité entre les sexes possible dans une société construite sur d'autres inégalités, et bien que *Women's Voice* ait porté

²³³ *Spare Rib* 80, mars 1979.p.26.

²³⁴ Kirkham, Pat. Black women workers in feminist magazines 1970s-1980s [message électronique]. 31 mai 2021. Annexe 4.

une vision féministe plus développée que le parti socialiste, l'influence politique a eu le dessus dans la ligne éditoriale du magazine. Par conséquent, *Women's Voice* a interprété le combat des grévistes asiatiques comme étant principalement un conflit de classe.

Pour conclure, les reproches faits aux féministes blanches concernant leur manque de considération du racisme et leur déficience à avoir une vision intersectionnelle au sujet des femmes noires, nécessitent d'être relativisés. En effet, certains magazines comme *Spare Rib* et *Women's Voice* ont traité des situations des femmes noires de la classe ouvrière. Par-dessus tout, la considération de l'interconnexion des questions de genre, de classe et de race n'a pas aussi été automatique du côté des femmes noires, dont les ouvrières.

5 Divergence dans la couverture des questions relatives aux ouvrières noires

On constate certaines différences entre *Spare Rib* et *Women's Voice* dans leur façon de couvrir le sujet des femmes noires ouvrières. La différence la plus importante réside dans l'intérêt considérable de *Women's Voice* sur ces questions par rapport à *Spare Rib*. Malgré un traitement des grèves parfois un peu tardif²³⁵ et la non-couverture de certains conflits (5.1), *Women's Voice* a été avant-gardiste en comparaison de *Spare Rib* (5.2). Pour les autres périodiques comme *Red Rag*, *Shrew*, *Fowaad* ou encore *Speak Out*, on relève une sous-représentation indubitable de ces femmes (5.3).

5.1 Une couverture retardée pour certaines grèves : des raisons différentes

Bien que les articles soient souvent apparus dans *Women's Voice* avant *Spare Rib*, les deux magazines ont traité certaines grèves avec retard et ce pour des raisons parfois différentes, parfois similaires (comme *Grunwick*) ou encore inexplicables.

C'est seulement plus d'un an après le début de la grève de *Mansfield* (octobre 1972), que *Spare Rib* a choisi de publier un article sur le sujet²³⁶. La raison pour laquelle le magazine a décidé de parler de la grève un an et demi après son début n'est pas claire. Ce choix peut être interprété par le fait qu'à partir de juin 1973, le magazine s'est davantage intéressé aux femmes de la classe ouvrière en général, en créant une rubrique récurrente sur le travail. Cependant, l'article sur *Mansfield* apparaît dans la rubrique *News*, ce qui rend encore plus ambiguë la raison pour laquelle le magazine a abordé le sujet à une date aussi tardive. Pour la grève à *Heathrow* qui eut lieu en juillet 1975 et qui dura deux semaines²³⁷, *Spare Rib* n'y fit référence brièvement qu'en septembre de la même année. De la même façon,

²³⁵ À la suite du manque d'information, pour certaines grèves la date exacte de leur début m'est inconnue. Ainsi, cette section est basée sur les grèves pour qui cette information a été identifiée.

²³⁶ *Spare Rib* 21, mars 1974, p.18.

²³⁷ Arif Azad. "Heathrow Strike and Asian Workforce." *Economic and Political Weekly*, vol. 40, no. 41, 2005, pp. 4412–4414. JSTOR. <https://www.jstor.org/stable/4417254>

Spare Rib rapporta la grève de *Meaden Plastics* (juillet 1979) avec trois mois de retard²³⁸. Il est difficile d'identifier la ou les raisons de ces couvertures tardives. Le fait que peu de femmes aient été chargées de la production du magazine peut expliquer le retard qu'elles ont eu sur certains sujets.

Pour *Women's Voice*, les raisons du retard de publication de certaines références au sujet des grèves des ouvrières noires sont plus explicites. C'est seulement plus de 5 mois après le début de la grève à *Kenilworth* (été 1974) que *Women's Voice* publiait un article sur le sujet, dans le cadre d'un récapitulatif des différentes grèves organisées par des femmes durant l'année 1974²³⁹. En janvier 1980, à l'occasion d'un numéro spécial revenant sur les différentes luttes des femmes pendant les années 1970, *Women's Voice* a fait une deuxième fois référence à la grève de *Kenilworth* et a publié une image des grévistes de *Futters* (mars 1979) accompagnée de la description suivante : « *Above, Asian women strike for a decent wage at Futters, North London*²⁴⁰. » C'est l'unique référence à cette grève identifiée dans *Women's Voice*.

Spare Rib et *Women's Voice* couvrent également avec du retard la grève menée par des ouvrières asiatiques à *Wynuna* qui a duré six mois. *Women's Voice* est revenu sur ce conflit avec un article intitulé « *Southall, London-Asian women fight in sweatshops* », dans le numéro des mois de juillet et août 1973, c'est-à-dire vers la fin du conflit²⁴¹. *Spare Rib* a publié l'article « *A success story* » sur le sujet en novembre 1973, presque un an après le début de la lutte des femmes asiatiques²⁴². L'explication à ce retard est différente pour les deux magazines. *Spare Rib* a choisi de parler de ces femmes dans le cadre d'un dossier de textes consacrés aux femmes noires à *Southall*. Ainsi, étant la plus récente, la lutte des femmes asiatique à *Wyuna* permettait de refléter la situation de plusieurs ouvrières noires de la région. Par ailleurs, *Women's Voice* en a parlé dans un rapport sur les luttes des femmes au

²³⁸ *Spare Rib* 88, novembre 1979.p.15.

²³⁹ *Women's Voice* 14, janvier 1975. p.5.

²⁴⁰ *Women's Voice* 37, janvier 1980.p.8.

²⁴¹ *Women's Voice* 7, juillet/août 1973. p.4.

²⁴² *Spare Rib* 17, novembre 1973. p.19.

cours des deux mois précédents la publication du numéro 7 « *Women Fight back : Reports from women's struggles over the past two months ...*²⁴³ »

Au vu de ces exemples, on peut noter que les raisons du retard dans la couverture des grèves ne sont pas les mêmes pour les deux magazines. Dans le cas de *Women's Voice*, les grèves ont été rapportées soit dans le numéro qui suit le début du conflit soit dans les récapitulatifs des différentes luttes organisées par des femmes que le magazine faisait périodiquement. Pour *Spare Rib*, les dates auxquelles les références aux grèves furent publiées sont aléatoires et sans raison claire. Cependant, on peut mentionner un exemple pour lequel *Spare Rib* et *Women's Voice* ont rapporté les événements d'une façon tardive pour une raison similaire. Ce n'est qu'après quatre mois du début de la grève de *Grunwick* pour *Spare Rib* et cinq mois pour *Women's Voice* que les deux magazines ont commencé à en parler. On peut se demander pourquoi ce retard de traitement pour l'une des grèves qui ont reçu le plus d'attention de la part des médias ? Fin mai 1976, presque trois mois avant le début de la grève de *Grunwick*, des travailleuses de l'entreprise *Trico* sont entrées en grève pour l'égalité salariale. La grève à *Trico* a été l'une des grèves qui a marqué le militantisme des ouvrières pendant les années 1970, car les femmes ont obtenu gain de cause après 21 semaines²⁴⁴. Dès le début de la grève et jusqu'à sa fin, *Spare Rib* et *Women's Voice* ont proposé des dossiers textuels et visuels notables sur la grève à chaque numéro²⁴⁵. Alors que la grève de *Grunwick* a commencé deux mois avant la fin de la grève à *Trico*, *Women's Voice* et *Spare Rib* sont restés exclusivement concentrés sur les grévistes de *Trico*. La première référence à la grève de *Grunwick* dans *Spare Rib* a été écrite par Amrit Wilson dans un article publié en novembre 1976 sur le racisme vécu par les personnes asiatiques à Blackburn et à Bradford. À la fin de cet article, Amrit Wilson a présenté la grève dans un court paragraphe, accompagné probablement d'une image qui est masquée sur la version numérique du magazine. Dans le dernier article de *Spare Rib* sur la fin de la grève à *Trico* on annonçait que les grévistes rejoindraient celles de

²⁴³ "Southall, London Asian women fight in sweatshops". *Women's Voice* 7, juillet/août 1973. p.4.

²⁴⁴ Stevenson, George. "The Forgotten Strike: Equality, Gender, and Class in the Trico Equal Pay Strike." *Labour History Review*, vol. 81, no. 2. 2016, pp. 141-168.

²⁴⁵ *Spare Rib*, 1976 (49-53). *Women's Voice* 1976 (30-35).

Grunwick pour les soutenir. *Spare Rib* publiait donc un premier article sur le sujet le mois qui suit.

Comme la grève de *Trico*, *Grunwick* est considérée parmi les grèves les plus importantes des ouvrières pendant les années 1970. Cependant, alors que la grève de *Trico* a incarné une des demandes les plus importantes du mouvement de libération des femmes, l'égalité salariale, la grève de *Grunwick* a été largement perçue comme une lutte de classe, ce qui peut expliquer que certaines féministes de l'époque aient eu un intérêt moindre dans cette affaire. Le fait d'ignorer les premiers mois de la grève de *Grunwick* sous-entend que les éditrices des magazines ont estimé que ce n'était pas un combat proche de la conscience féministe du MLF, bien qu'il ait porté aussi sur les bas salaires des femmes. Jenny Bourne a expliqué que les femmes blanches ont apporté leur soutien aux grévistes de *Grunwick* au moment où la gauche a moins parlé de discrimination raciale et davantage de syndicalisation, officialisant ainsi la grève comme un conflit socialiste²⁴⁶. L'explication de Jenny Bourne peut être une piste à considérer en ce qui concerne la couverture de *Spare Rib* et de *Women's Voice* de la grève de *Grunwick*. Cependant, cette interprétation ne peut pas s'appliquer aux autres conflits, puisque certains ont été mentionnés parfois des mois après leur fin. Néanmoins, l'hypothèse de Jenny Bourne explique d'une part la vision de classe que les deux magazines ont portée aux luttes des ouvrières noires et d'autre part, le non-traitement de la grève de *Imperial Typewriters*. Ce postulat implique que les féministes blanches ne s'intéressaient pas aux questions raciales. Comme supposé précédemment, les deux magazines n'ont pas rapporté la grève de *Imperial Typewriters* parce que les demandes des grévistes relevaient d'un combat racial.

5.2 *Women's Voice* relativement plus investi et avant-gardiste sur les questions des ouvrières noires par rapport à *Spare Rib*

Comme précisé au début de cette partie, *Women's Voice* a fourni davantage de contenu sur les femmes noires ouvrières que *Spare Rib*, ce qui peut s'expliquer

²⁴⁶ Bourne, Jenny. "Towards an Anti-Racist Feminism." *Race & Class*, vol. 25, no. 1, 1983, pp. 1–22.

par son intérêt particulier porté aux femmes de la classe ouvrière. Certaines grèves comme *Kenilworth* (1974) et *Lewdens* (1979) ont été seulement rapportées par *Women's Voice*, à l'exception de la grève de *Futters* (1979) qui n'a été couverte que par *Spare Rib* et *Fowaad*. *Women's Voice* a été avant-gardiste sur les grèves menées par les femmes noires par rapport à *Spare Rib*, notamment pour les conflits de *Mansfield* (1972), *Heathrow* (1975) et *Meaden Plastics* (1979).

D'autres éléments ont fait de *Women's Voice* un magazine plus proche des questions relatives aux ouvrières noires. Pour certaines grèves comme celles de *Wynuna*, *Lewdens* et *Chix*, les articles publiés ont été écrits à la suite d'une visite des membres du magazine ou des auteures des textes aux grévistes sur leur piquet de grève. En spécifiant ces rencontres, *Women's Voice* paraît proche des grévistes. En revanche, *Spare Rib* n'a jamais précisé la façon dont les informations sur les grèves ont été recueillies. Pour la grève de *Chix* en particulier, on constate un investissement clairement plus important de la part de *Women's Voice* que de *Spare Rib*. *Women's Voice* a couvert la grève de *Chix* à travers sept articles, une brève et deux autres références au conflit, dont une dans l'éditorial du numéro 42, publié en janvier 1980. *Spare Rib* n'a publié que deux articles et deux brèves à ce sujet. *Women's Voice* n'a pas seulement consacré plus de place que *Spare Rib* à la grève, mais les rédactrices se sont montrées plus engagées et investies dans le conflit. En effet, les auteures se sont montrées soucieuses de la réussite des grévistes en publiant à la fin de chaque référence à la grève des recommandations données aux lectrices afin qu'elles soutiennent les grévistes et contribuent à la réussite de leur combat. Ces conseils consistaient à se rendre sur le piquet de grève, à boycotter les bonbons de l'usine, à inviter les grévistes aux réunions syndicales, à bloquer les produits destinés à, ou, provenant de *Chix* et à apporter une aide financière aux grévistes.

Un article publié en juin 1980 intitulé « *Sikh Temple support for Chix* » et écrit par Enid Kahn, met particulièrement en lumière l'engagement du magazine pour la cause des ouvrières de *Chix*²⁴⁷. Cet article revient sur une réunion qui s'est

²⁴⁷ *Women's Voice* 42, juin 1980.p.5.

tenue le 11 mai 1980 dans une salle du temple sikh à Leicester. Organisée par le groupe *Women's Voice* de la région en collaboration avec une association des femmes indiennes, la réunion avait pour objectif de recueillir le soutien de la communauté locale aux grévistes. Des membres de *Women's Voice* et une quarantaine de femmes asiatiques, dont certaines grévistes de *Chix*, ont participé à la réunion et beaucoup d'entre elles ont fait part de leurs conditions de travail. Cette réunion a permis de récolter 107£ pour les grévistes, mais aussi de tisser des liens entre les ouvrières et leur communauté et entre les membres du magazine et ces femmes asiatiques²⁴⁸. Dans le même numéro, dans la rubrique *Our Point of View*, qui est l'équivalent d'un éditorial, *Women's Voice* a fait référence à la grève sous le titre de *Chix victory* ?²⁴⁹. Selon le magazine, l'obtention de la reconnaissance syndicale après de longs mois de grève a été une victoire pour les femmes asiatiques, victoire susceptible d'encourager d'autres ouvriers et ouvrières à mener des combats similaires. Le collectif de *Women's Voice* a critiqué cependant le rôle joué par le syndicat, qui, selon lui, aurait dû s'engager davantage pour une victoire totale et inciter l'usine à accepter le retour au travail pour toutes les grévistes au lieu d'accepter l'accord proposé par Denis Rose, propriétaire de *Chix*. Le magazine soulignait alors que la lutte de ces femmes avait montré que, grâce à la solidarité d'autres travailleurs, les personnes les moins expérimentées dans le monde du travail pouvaient gagner une lutte²⁵⁰. Le fait de parler de la grève dans la rubrique *Our Point of View* montre que, pour le magazine, ce conflit a marqué le combat des femmes ouvrières, au point de le prendre comme référence pour les luttes à venir. En effet, selon cet éditorial, cet évènement avait montré que les grévistes ne pouvaient compter que sur eux/elles-mêmes et sur le soutien d'autres travailleurs pour gagner²⁵¹. En d'autres termes, le magazine ne faisait pas trop confiance au syndicat.

Dans le numéro 38, Susan Pearce a souligné que la victoire de ces femmes asiatiques était aussi importante pour toutes les femmes que cela ne l'était pour

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ *Ibid.*p.3.

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ *Ibid.*

elles²⁵². Ainsi, le combat de ces ouvrières asiatiques a été un pas en avant pour toutes les femmes et leur victoire a été vue comme une participation clé à la libération des femmes. Contrairement à *Women's Voice*, *Spare Rib* a seulement fourni un contenu limité sur la grève (2 articles pour 8 mois de grève), mais aussi un contenu informatif revenant uniquement sur les points principaux du conflit. En effet, le premier article de mars 1980 relatait les conditions de travail des ouvrières asiatiques et brièvement les résultats de la grève jusqu'à cette date (marquée par la baisse de l'activité de l'usine et l'arrestation de certaines grévistes par la police). Le deuxième article abordait les derniers jours de la grève. En ce qui concerne la grève de *Chix*, on peut dire que *Spare Rib* a couvert le conflit principalement par solidarité et *Women's Voice* plus par empathie.

5.3 La sous-représentation des ouvrières noires dans les autres périodiques

Contrairement au contenu que l'on trouve dans *Spare Rib* et *Women's Voice*, celui des autres périodiques étudiés est très limité concernant les femmes noires de la classe ouvrière. Pour *Red Rag* et *Speak Out*, on ne relève aucun article à leur sujet, et seulement quelques références brèves et générales. *Fowaad* et *Shrew* ont publié respectivement un et trois articles.

Dans les références brèves et générales, les magazines ne traitaient du combat des ouvrières que en tant que groupe homogène de femmes combattant le capitalisme et le sexisme des hommes syndicalistes. Par exemple, Sally Alexander a publié un article concernant la campagne des *Night Cleaners* dans le sixième numéro de *Red Rag* paru en 1974²⁵³. Alexander a commencé son article par noter que la campagne des ménagères de nuit occupait alors une place particulière dans l'histoire du MLF puisque c'était la première fois, à Londres du moins, que le mouvement des femmes était activement impliqué dans la lutte des travailleuses pour s'organiser. L'article d'Alexander est accompagné de la photo ci-dessous,

²⁵² *Women's Voice* 38, février 1980.p.7.

²⁵³ Alexander, Sally. "The Night Cleaners-an assessment of the campaign". *Red Rag* 6, 1974.p.3.

montrant des femmes, probablement des ménagères de nuit, durant une manifestation :

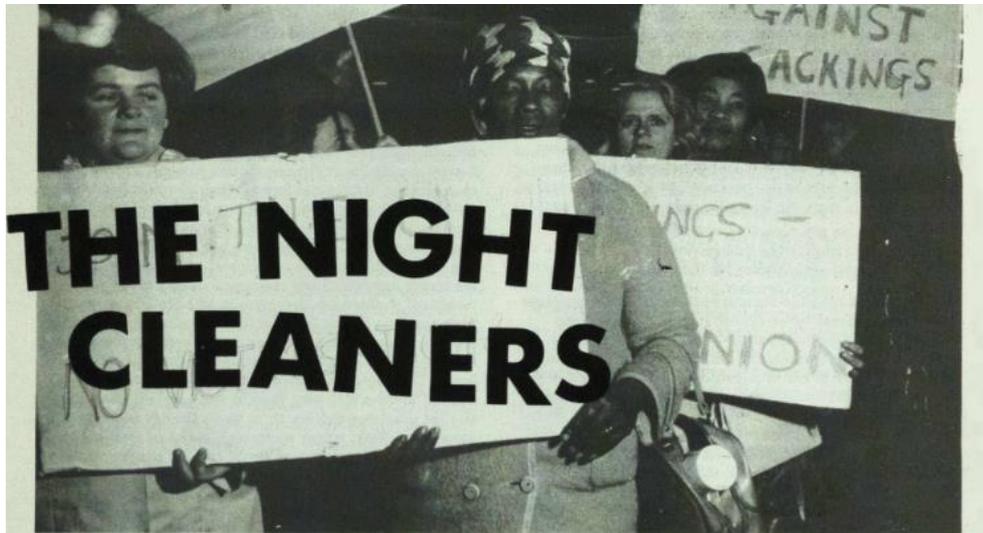


Figure 13 : Des ménagères de nuit manifestent. *Red Rag* 6, 1974.p.3.

On voit sur cette photo des femmes noires et des femmes blanches protestant pour l'amélioration de leurs conditions de travail. Alexander a noté qu'un grand pourcentage des ménagères de nuit étaient des immigrantes (caribéennes, asiatiques, grecques, espagnoles, irlandaises), qui méconnaissaient leurs droits, ne parlaient pas toujours très bien l'anglais et étaient ainsi facilement intimidées. Ce fut la seule information que Sally Alexander a fournie concernant les nettoyeuses noires. Elle ne fait pas référence au racisme que les nettoyeuses noires/immigrantes subissaient en plus de la discrimination sexiste et classiste. Elle a pu ne pas être informée sur la situation particulière des ouvrière noires, probablement à cause du problème de la langue dont elle parle dans son article. Néanmoins, l'absence d'une réflexion sur le racisme vécu par ces femmes donne à son article une vision ethnocentrique. De la même façon, dans un numéro spécial sur la lutte de ces femmes, *Shrew* publie un interview avec May Videlle, une nettoyeuse de nuit caribéenne²⁵⁴. Bien que Videlle ait fait référence au racisme des managers et des

²⁵⁴ Un interview avec May Videlle-une nettoyeuse de nuit. « *Victimization and militant action* ». *Shrew* décembre, 1971.p.5.

superviseurs, aucun commentaire éditorial n'a été fourni concernant la discrimination raciale que Videlle subissait.

A part l'article de Sally Alexander, le racisme subi par les ouvrières n'est que brièvement relaté dans un article intitulé « *Feminists in the factory* » publié dans le numéro 11 de *Red Rag* publié en 1976²⁵⁵. Dans deux autres numéros et en se basant sur les comptes rendus des grèves dans le *Morning Star* et le *Socialist Worker*, *Red Rag* a listé les différentes actions organisées par les ouvrières en incluant certains évènements organisés par les ouvrières noires²⁵⁶. On relève un deuxième article publié dans *Shrew* dans lequel une femme anonyme relatait une conversation qu'elle avait eue avec sa voisine Barbara, d'origine jamaïcaine, à la suite de la visualisation d'un film sur les femmes ouvrières. Durant la conversation, Barbara a raconté une partie de son expérience en tant qu'ouvrière noire. Un article publié sous le titre de « *Black Women and Work* » en octobre 1972 dans *Shrew* se démarque par un récit bien documenté sur l'expérience des ouvrières noires²⁵⁷. Néanmoins, ces témoignages ont été retranscrits par des femmes blanches. En effet, pour *Red Rag* comme pour *Shrew*, aucune femme noire n'était impliquée dans la production, et, de ce fait, elles ne représentaient qu'un intérêt secondaire pour leurs collectifs respectifs.

Certaines des féministes blanches exprimaient leur sympathie et étaient compréhensives aux besoins des migrantes noires, sans pour autant intégrer les demandes de ces femmes au programme féministe du MLF²⁵⁸. L'article publié dans *Shrew* dont on vient de parler, « *Black Women and Work* » écrit par Hermione Harris, présentait un dossier textuel riche sur l'expérience des femmes noires ouvrières. Surtout, elle y a abordé ce sujet en adoptant une approche intersectionnelle, encore rarement ancrée dans la majorité des analyses féministes de l'époque. Cependant, bien que certaines des premières féministes à éditer *Shrew*,

²⁵⁵ Un interview réalisé par Sheila Young avec 5 féministes travaillant dans une usine. « *Feminists in the factory* ». *Red Rag* 11, 1976.p.17.

²⁵⁶ « *Striking Progress 1972-1973* ». *Red Rag* 5 1974.p.23. « *Striking Progress 1973-1974* ». *Red Rag* 8 1975.p.28.

²⁵⁷ Harris, Hermione. « *Black Women and Work* ». *Shrew* octobre 1972. pp.8-9.

²⁵⁸ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016.pp.44-45.

comme Lois Graessle, étaient conscientes de l'intersection possible entre la race et le sexe, ce genre de réflexion était très rare et les questions relatives aux femmes noires restaient isolées de celles portées par le MLF.

L'idéologie marxiste embrassée par certaines femmes était marquée principalement par un raisonnement en termes de classes sociales. Cette priorité accordée aux relations de classe au détriment des relations raciales explique que *Red Rag* n'ait pas eu une lecture racialisée sur la question des ouvrières, tout comme, on le rappelle, la plupart des ouvrières noires elles-mêmes. On peut également souligner que le contenu publié par *Red Rag* était particulièrement théorique par rapport à *Women's Voice* ou encore à *Spare Rib*. Contrairement à *Women's Voice*, *Red Rag* comporte peu de contenu sur les grèves des ouvrières en général, d'où l'absence de publications relatives aux combats des ouvrières noires. Par ailleurs, *Women's Voice* et *Spare Rib* étaient publiés plus régulièrement et avec un plus grand tirage que les autres périodiques féministes. *Red Rag* n'a publié que 13 numéros (pour plus d'une centaine pour *Women's Voice* et *Spare Rib*) : les éditrices ont ainsi eu moins d'opportunité pour diversifier ce contenu et inclure les questions relatives aux femmes noires.

Conclusion

Les femmes noires ont joué un rôle crucial dans le paysage professionnel des années 1970 en Grande-Bretagne, faisant taire les idées préconçues que véhiculait à leur égard en premier lieu le gouvernement britannique. Les magazines féministes ont réussi d'une part à exposer ce rôle en les représentant comme des femmes battantes, capables de s'opposer au système capitaliste discriminatoire, et d'autre part à révéler la situation déplorable dans laquelle ces femmes travaillaient.

Bien que les expériences des femmes noires ouvrières soient marquées par le racisme, le classisme et le sexisme, leurs luttes sont perçues principalement comme un combat de classe. La non-considération des femmes blanches quant aux autres discriminations qu'elles subissaient a souvent été critiquée par les activistes noires. Cependant, les choses étaient comme souvent bien plus complexes. D'une part, la couverture de *Spare Rib* et de *Women's Voice* des ouvrières noires a révélé une certaine conscience, bien que rarement formulée comme telle, du racisme et du sexisme enduré par ces femmes. Toutefois, les deux magazines ne développaient presque jamais la question et ne rebondissaient que très peu sur des éléments qui relevaient en partie du racisme, comme ce fut le cas, par exemple, concernant la réticence des syndicats envers les luttes des ouvrières noires. D'autre part, l'influence des féministes blanches et de leur idéologie politique socialiste, explique en partie la vision que ces magazines, à travers elles, ont portée sur les combats des femmes noires. En outre, certaines grévistes noires interprétaient, elles aussi, leur lutte dans le cadre d'un combat de classe. De fait, parmi les femmes noires elles-mêmes, certaines portèrent une vision homogène sur les problèmes les concernant. Ainsi, on comprend à la lecture de ces magazines que l'angle d'approche intersectionnel était encore peu assimilé dans les rangs des femmes blanches, comme dans les rangs des femmes noires.

Par ailleurs, on a pu voir que la qualification des écrits des femmes blanches comme « ethnocentriques » s'est avérée discutable. Il est vrai que les publications sur les femmes ouvrières en général ne tiennent que rarement compte des problèmes des noires. Cependant, ces derniers ont été abordés distinctement, dans des articles

dédiés spécifiquement à ces questions, qui n'étaient pas ainsi ignorées pour autant. Ceci révèle que bien que certaines féministes blanches aient été conscientes des questions concernant les femmes noires, elles échouèrent à les intégrer aux revendications du MLF.

Certaines divergences ont pu être relevées dans la couverture de ce sujet par les périodiques féminins. En général, *Women's Voice* a été plus investi et avant-gardiste que *Spare Rib* dans la publication de contenu concernant les ouvrières noires. Néanmoins, on note que les deux magazines ont traité certaines grèves après qu'elles ont eu lieu. Ainsi, les deux magazines ne veillaient pas nécessairement à informer sur les grèves en temps réel, mais à sensibiliser leurs lecteurs et lectrices sur le combat de ces femmes. On peut néanmoins s'interroger sur le fait que des articles publiés au moment même où les grèves avaient lieu auraient pu servir de soutien à ces femmes. Il est à noter que les autres magazines publiés par des femmes blanches ont clairement fait abstraction des problèmes des femmes noires. Loin de refléter le racisme des autrices de ces magazines, cette sous-représentation était étroitement liée à la nature de la relation entre les activistes noires et les féministes blanches.

QUATRIEME PARTIE
L'ACTIVISME DES FEMMES NOIRES

Introduction

« *The attitude of the 'brothers', however, often undermined our participation. We could not realise our full organisational potential in a situation where we were constantly regarded as sexual prey. Although we worked tirelessly, the significance of our contribution to the mass mobilisation of the Black Power era was undermined and overshadowed by the men. They both set the agenda and stole the show*¹. »

L'activisme des femmes noires dans les années 1970-1980 a pris plusieurs formes. En parallèle à l'apparition du MLF, un autre groupe de femmes a commencé à prendre conscience de l'oppression qu'elles subissaient. Les mots ci-dessus, tirés de l'ouvrage *The Heart of the Race : Black Women's Lives in Britain*, publié en 1985, décrivent leur situation en tant que femmes noires actives au sein du mouvement *Black Power*. Depuis les années 1950 et jusqu'au début des années 1970, les femmes noires se sont engagées, avec les hommes, pour faire face à une Grande-Bretagne hostile et raciste. On peut nommer Claudia Jones, qui est fréquemment présentée comme la femme incarnant le mieux l'esprit combatif des militantes noires des années 1950. Sa notoriété reflète le rôle important que les femmes ont joué dans la lutte des noirs en Grande-Bretagne². Vers la fin des années 1960, les femmes noires ont rejoint le nouveau mouvement *Black Power* pour traiter les questions qui touchaient à leur vie quotidienne, notamment les lois racistes sur l'immigration, le traitement violent de la police et les politiques discriminatoires en matière de logement et d'emploi³. En dépit de leur engagement, certaines femmes se sont pourtant senties vulnérables et maltraitées au sein du mouvement. L'une d'entre-elles a ainsi dénoncé l'attitude des hommes qui ne comprenaient rien à l'oppression des femmes, dont la majorité était sexiste et ne prenait pas au sérieux

¹ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.143.

² *Ibid.*p.135.

³ *Ibid.*p.143.

les problèmes concernant les femmes ⁴. Dans une large mesure, les hommes considéraient que les femmes étaient inaptes à prendre des décisions :

“...when it came to making decisions, things were dominated by men. We had very little say in anything, [...] The brothers used to be busy making all the decisions, taking all the initiatives, and we got to take the minutes, make the coffee, that sort of thing⁵.”

Des femmes noires, comme des femmes blanches décidèrent de se regrouper avec l'idée, entre autres, de s'opposer à l'oppression masculine et au dédain des hommes face à leurs problèmes. Cependant, ces femmes se sont organisées en dehors du MLF ce qui interroge : pourquoi ne se sont-elles pas associées au MLF ? La réponse la plus courante à cette question, et qui a été partagée par la plupart des femmes noires, réside dans l'ignorance ou la non-prise en considération de leurs problèmes spécifiques par les féministes blanches entraînant de ce fait un certain racisme au sein du MLF. Toutefois, dans un article intitulé *The Colour of Feminism : White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement* publié en 2012, Natalie Thomlinson a souligné que, bien qu'il y ait une part de vérité dans ces accusations, ces critiques étaient plutôt « simplistes »⁶. Dans cet article, elle a exploré de nombreuses façons dont les féministes blanches de cette époque ont abordé la question de la « race ». Elle y a expliqué que la relation des féministes blanches à la « race » aurait dû être considérée de manière plus nuancée. Il est ainsi important, selon elle, de s'interroger sur la signification du mot « racisme » et sur la manière dont ce terme limite notre compréhension du rapport des femmes blanches à la notion de « race ».

Pourquoi un mouvement interracial n'a-t-il jamais pu exister ? Pourquoi et comment les femmes noires ont-elles pris leur essor indépendamment ? Ce sont ces questions qui sous-tendent l'analyse dans laquelle s'inscrit la première section de

4 Ibid.p.144.

5 Ibid.

6 Thomlinson, Natalie. “The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement.” *History*, vol. 97, no. 327. 2012. pp. 453–475.

cette partie. Pour répondre à ces questions, on tentera d'identifier d'autres raisons que l'accusation de racisme à l'égard des féministes blanches pour expliquer la division ethnique qui s'est formée dans les organisations féministes (1). Pour ce faire, on explorera les origines et les objectifs du mouvement des femmes noires en les comparant à certains principes du MLF. La deuxième section de ce travail s'attachera à évaluer comment l'organisation des femmes noires dans les périodiques a été couverte (2). *Spare Rib* étant le seul magazine féministe à avoir publié sur ce sujet, ce qui suit se basera principalement sur son contenu en comparaison avec le peu de références identifiées dans les périodiques des femmes noires. Par ailleurs, un nombre important des publications sur le sujet dans *Spare Rib* s'interrogeait sur la place des femmes noires et le traitement de leurs problèmes dans la perspective du mouvement féministe en général et du magazine en particulier. Ce débat n'a pas eu lieu dans les bulletins des femmes noires à l'exception d'un long article dans *Speak Out* qui revenait sur les contradictions dans l'organisation des femmes noires⁷. De ce fait, la dernière section de cette partie s'attachera à relever la manière dont *Spare Rib* a traité les tensions entre les féministes blanches et les activistes noires, jouant ainsi un rôle de baromètre du mouvement des femmes pendant les années 1970 et la décennie suivante (3).

⁷ "Editorial on Black Women Organizing". *Speak Out* 5, décembre 1983. pp. 2-7.

1 L'activisme des femmes noires et le MLF

Cette section démontre que les femmes noires et les femmes blanches avaient des revendications divergentes et opposées, une vision différente sur ce que c'est qu'un mouvement de femmes et percevaient le féminisme autrement. Ceci explique en grande partie leur séparation et donc le manque de relations entre elles. Pourtant, certaines collaborations ont existé entre les femmes noires et les femmes blanches et ont d'ailleurs augmenté, paradoxalement, à la suite des accusations de racisme. Ces collaborations ont cependant montré que la relation entre ces femmes restait limitée, marquée par certaines tensions et que le problème de la « race » était irrésolu.

1.1 Le développement d'un mouvement de femmes noires non féministe

À la fin des années 1960, les femmes blanches et, dans une certaine mesure, les femmes noires, ont pris conscience de l'oppression qui les plaçait dans une position subordonnée sur tous les plans. À cette période, les femmes blanches semblaient être confiantes et fermes dans leur décision de se lancer dans un mouvement féministe pour changer les choses, même si le mouvement n'était pas défini au début. Ce n'a pas été le cas pour les femmes noires. Dans ce qui suit, on montrera comment le mouvement des femmes noires s'est développé loin de l'objectif de combattre une société patriarcale, ce qui était le but du MLF.

Contrairement aux féministes du MLF, certaines femmes noires avaient encore au début des années 1970 des notions conservatrices du genre, elles étaient divisées entre la loyauté à leur communauté et à elles-mêmes en tant que femmes. Certaines d'entre elles n'étaient pas suffisamment armées pour défier leur situation, comme le raconte une femme active au sein de *Black Power* :

“There was this romantic image of African womanhood around at the time, and although a lot of us were beginning to take on the idea that Black women were strong and had a role to play in the struggle, many of us still

*hadn't reached the stage where we could challenge the idea that we should walk three paces behind men*⁸.”

L'une des caractéristiques principales du MLF était l'organisation autonome dans un espace réservé exclusivement aux femmes⁹. Les activistes noires n'avaient pas pris un tel engagement. Parmi les organisations établies au cours du début des années 1970, on peut signaler l'existence du *Liverpool Black Sisters* au nord du pays. Cette organisation fut créée au début des années 1970 par des femmes noires de la région pour souligner le manque de structures d'accueil pour les enfants et le manque de soutien pour traiter de questions sensibles comme l'immigration, la santé et le travail¹⁰. En 1973, au sud du pays, les femmes noires s'organisaient sous le nom de *Brixton Black Women's Group (BBWG)*, groupe formé au sein des organisations du *Black Power* à Londres. Ce dernier est considéré par certaines historiennes comme le premier groupe autonome pour les femmes noires¹¹. En raison du sexisme que subissaient les femmes noires et sous l'influence de certaines figures éminentes comme Olive Morris, Angela Davis, mais aussi portées par ce qui se passait dans le mouvement de libération en Afrique, les femmes noires ont été amenées à examiner leur propre rôle dans la lutte des noirs contre le racisme. Au sein de ces groupes, elles échangeaient leurs expériences communes d'oppressions raciales et sexistes. Grâce à ces discussions, elles ont progressivement pris conscience qu'il y avait des sujets qui les concernaient particulièrement en tant que femmes noires, et autour desquels elles pouvaient s'organiser¹². Comme l'explique l'une d'entre elles, alors qu'elles forgeaient des

⁸ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.145.

⁹ Owen, Nicholas. "MEN AND THE 1970s BRITISH WOMEN'S LIBERATION MOVEMENT." *The Historical Journal*, vol. 56, no. 3.2013. pp. 801–826.

¹⁰ Nelson, William E. *Black Atlantic Politics: Dilemmas of Political Empowerment in Boston and Liverpool*. State Univ. Of New York Press, 2000. p.272. Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.243.

¹¹ Bogle, Marlene T. "Brixton Black Women's Centre: Organizing on Child Sexual Abuse." *Feminist Review*, no. 28, 1988, p. 132. Corrin, Chris. *FEMINIST PERSPECTIVES ON POLITICS*. Routledge, 2017. p.108.

¹² Donnell, Alison. *Companion to Contemporary Black British Culture*. Taylor and Francis, 2013. p.58. Corrin, Chris. *FEMINIST PERSPECTIVES ON POLITICS*. Routledge, 2017. p.108. Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. Routledge, 2006. p.3. Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.pp.148-149.

liens entre elles, inconsciemment, elles préparaient les bases du mouvement des femmes noires qui allait émerger à la fin de la décennie 1970¹³.

Ces femmes qui essayaient de se distinguer du mouvement des noirs et du MLF, ont été accusées par les hommes noirs activistes et par d'autres femmes noires de diviser et d'affaiblir les organisations des noirs. Certaines activistes noires étaient convaincues qu'elles devaient renforcer la position des femmes au sein des organisations des noirs, alors que d'autres pensaient qu'il était nécessaire de créer des groupes autonomes pour les femmes noires¹⁴. Dans les deux cas, il est clair qu'elles n'étaient pas prises au sérieux par les hommes. Les activistes noires étaient non seulement accusées par les hommes de se mobiliser dans le vide, mais aussi d'imiter les femmes blanches de la classe moyenne et d'être une « bande de lesbiennes » :

“We were very wary of the charges that we might be splitting the Black struggle or mobilising in a vacuum or imitating middle class white women. These were the kinds of criticism black men were making at the time. [...] The attack was that we were all just a bunch of lesbians, implying that we had just come together to discuss our sexual preferences and weren't serious about taking anything else up which had relevance to the black community¹⁵.”

Les femmes noires et les femmes blanches ne s'engageaient pas de la même façon dans un mouvement de libération à cause de certaines différences idéologiques. Comme on l'a vu, tandis que le MLF commençait à prendre de l'ampleur dans le pays, certaines activistes noires n'étaient pas encore conscientes de leur statut subordonné dans la famille et dans la société, quand d'autres encore n'étaient pas convaincues de la nécessité de s'organiser en autonomie, hors des organisations masculines. Par ailleurs, celles qui tenaient à former un groupe de

¹³ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.148.

¹⁴ *Ibid.*p.149.

¹⁵ *Ibid.*p.150.

femmes comme le *BBWG* n'excluaient pas la participation des hommes. Contrairement aux féministes du MLF, les femmes du *BBWG* ou plus tard celles de *OWAAD* étaient plutôt favorables à la participation des hommes car elles estimaient être confrontées aux mêmes problématiques :

“Our group is not an anti-men at all. We have what I'd describe as a 'controlled' relationship with them. When we have study sessions on Black history and culture, men come along. Other meetings however are exclusively women's meetings. [...] ... we are giving space to things that particularly concern Black women, because for a long time these have been ignored or neglected. [...] the reality is that it's not a Black man's struggle or a Black woman's struggle, but a Black people's struggle¹⁶.”

De fait, dès le début de leur mouvement, les femmes noires ont affiché une vision différente de celle établie par le MLF sur l'émancipation des femmes. La déclaration ci-dessous, prononcée par une des activistes noires membre du *BBWG* est très révélatrice des différences d'approches :

“So although we had begun to form women's caucuses and women's study groups, what Samora Machel had to say about women's emancipation made a lot more sense to us than what Germaine Greer and other middle-class white feminists were saying¹⁷.”

Au début des années 1970, de nombreuses activistes noires pensaient à l'instar de Samora Machel, premier président de la République populaire du Mozambique indépendante¹⁸, que la libération des femmes s'inscrivait dans le cadre de la lutte contre le régime colonial et non dans une perspective féministe. Machel estimait que les femmes ne pouvaient ni ne devaient mener une lutte autonome pour leur propre émancipation, mais qu'elles devaient être guidées par les hommes afin

¹⁶ *Ibid.*p.173.

¹⁷ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London : Virago.p.149.

¹⁸ Samora Machel (1933-1986) est un homme politique mozambicain, membre du Frelimo (Le Front de libération du Mozambique) et premier président de la République populaire du Mozambique indépendante entre 1975 et 1986. <https://www.britannica.com/biography/Samora-Machel>

de prendre conscience de leur oppression¹⁹. Dans cette optique, Machel rejetait le discours féministe occidental qui, selon lui, était mené par des bourgeoises sur des concepts superficiels :

“There are those who see emancipation as mechanical equality between men and women. This vulgar concept is often seen among us. Here emancipation means that women and men do exactly the same tasks, mechanically dividing their household duties. ‘If I wash the dishes today you must wash them tomorrow, whether or not you are busy or have the time.’ If there are still no women truck drivers or tractor drivers in FRELIMO, we must have some right away regardless of the objective and subjective conditions. As we can see from the example of capitalist countries, this mechanically conceived emancipation leads to complaints and attitudes which utterly distort the meaning of women’s emancipation. An emancipated woman is one who drinks, smokes, wears trousers and miniskirts, who indulges in sexual promiscuity, who refuses to have children, etc²⁰.”

Il est clair que la subordination des femmes aux hommes au Mozambique ne s’était pas arrêtée en dépit du discours sur l’émancipation des femmes, alors que le rejet de cette infériorité était au cœur du discours féministe britannique dès le début. Dans son livre *The Female Eunuch* (1970), document fondamental du mouvement féministe, Germaine Greer dénonçait le rôle traditionnel des femmes dans la société. Elle les incitait à remettre en question tout ce qu’on leur avait appris sur le sexe, l’amour, la romance, leur corps et leurs droits²¹. Ces idées étaient

¹⁹ Kruks, Sonia. “Mozambique: Some Reflections on the Struggle for Women's Emancipation.” *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 7, no. 2, 1983, pp. 32-41. Urdang, Stephanie. “‘Precondition for Victory’: Women's Liberation in Mozambique and Guinea-Bissau.” *Issue: A Journal of Opinion*, vol. 8, no. 1. 1978. pp. 25-31.

²⁰ Machel, Samora. “The Liberation of Women Is a Fundamental Necessity for the Revolution.” *The Liberation of Women Is a Fundamental Necessity for the Revolution by Samora Machel 1973*, www.marxists.org/subject/africa/machel/1973/liberation-women.htm.

²¹ Nelson, Camilla. “Friday Essay: The Female Eunuch at 50, Germaine Greer's Fearless, Feminist Masterpiece.” *The Conversation*, 23 Oct. 2020, theconversation.com/friday-essay-the-female-eunuch-at-50-germaine-greers-fearless-feminist-masterpiece-147437.

perçues par les activistes noires comme « un changement de mode de vie » qui, pour elles, n'avaient aucune importance au regard de leurs préoccupations, c'est-à-dire des « questions de survie, comme le logement, l'éducation et la brutalité policière²². »

Au cours des années 1970, alors que les féministes blanches concrétisaient peu à peu leurs objectifs comme l'adoption de la loi sur l'égalité des salaires en 1970, la loi sur la discrimination sexuelle et la loi sur la protection de l'emploi en 1975, les problèmes des femmes noires ne cessaient de s'accumuler. Les restrictions des lois d'immigration notamment leur rendaient la vie de plus en plus difficile. Ce contexte a favorisé la création, en 1978, d'une organisation réunissant les groupes des femmes noires sous une organisation mère (*umbrella organisation*) nommée *OWAAD*. Dans une interview menée en février 2011 par Natalie Thomlinson, Stella Dadzie a expliqué que les femmes noires dont elle faisait partie s'étaient inspirées de l'échec des femmes engagées dans les luttes de libération africaine pour faire mieux et créer leur propre structure²³. En effet, ces femmes ont constaté qu'il était difficile d'amener les hommes à considérer leurs préoccupations sérieusement.

Les groupes de femmes noires créés pendant les années 1970 étaient dispersés et isolés car, faute de structure commune, elles n'avaient pas la possibilité de communiquer entre elles dans le cadre d'un mouvement fédérateur²⁴. Avec la création de *OWAAD*, rassemblant les organisations des femmes noires existant à travers le pays, le mouvement des femmes noires a commencé à prendre de l'ampleur en Grande-Bretagne. *OWAAD* a été créé en février 1978, lorsqu'un groupe d'environ 15 femmes noires s'est réuni à Coventry pour discuter de l'éventuelle création d'une organisation propre aux femmes noires²⁵. La réunion avait été initiée par des femmes de l'Union des étudiants africains (Royaume-Uni) (*African Student's Union (UK)*). Presque toutes les femmes présentes faisaient déjà

²² Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.149.

²³ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016.p.86.

²⁴ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003. p.10.

²⁵ Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), "*OWAAD Draft Constitution*". Black Cultural Archives

partie des organisations noires, des organisations d'étudiants ou des groupes similaires basés dans la communauté²⁶. Elles étaient toutes frustrées, non seulement par l'incapacité à aborder des questions qui touchaient spécifiquement les femmes noires, mais aussi par le manque de considération des hommes qui ne les considéraient pas comme leurs égales sur le plan politique et intellectuel. Les femmes noires subissaient une triple oppression fondée sur la race, la classe et le sexe. Certaines de leurs préoccupations coïncidaient parfois avec celles de la population noire, d'autres fois avec celles des femmes blanches et d'autres fois encore avec celles de la classe ouvrière, mais elles ne sentaient jamais complètement représentées dans ces trois mouvements. En effet, c'est l'incapacité de ces trois groupes à prendre en compte leurs revendications et leurs luttes qui les a conduites à s'isoler et à former un mouvement autonome ou elles pouvaient se défendre vis-à-vis de ces trois oppressions. Mirza a exprimé ce besoin dans un ouvrage publié vingt ans après les débuts du mouvement, intitulé *Black British Feminism : A Reader* :

“The invisibility of black women speaks of the separate narrative constructions of race, gender and class: in a racial discourse, where the subject is male, in a gendered discourse, the subject is white, and a class discourse, where race has no place. It is because of these ideological blind spots that black women occupy a most critical space we can imagine questions that could not have been imagined before; we can ask questions that might not have been asked before²⁷.”

Initialement, l'organisation s'appelait « Organisations des femmes d'Afrique et d'ascendance africaine » (*Organisation of Women of Africa and African Descent*). Cependant, comme la défense des droits des femmes noires en Grande-Bretagne était le principal objectif de ces femmes, elles ont rapidement réalisé qu'elles devaient impliquer et représenter également les femmes originaires du sous-continent indien. Ainsi, à la fin de l'année 1978, le nom de l'organisation

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a Reader*. Routledge. 1997.p.4.

fut changé pour l'« Organisation des femmes d'origine asiatique et africaine » afin de réunir l'ensemble des femmes noires victimes du colonialisme :

“Because of a similar historical experience, as victims of Colonialism; and because both groups have experienced racism and economic exploitation to the same degree since arriving in Britain. We believe that the two major ethnic groups of Black people in this country share a common struggle²⁸.”

OWAAD a réparti les questions à traiter en deux grandes catégories : les sujets qui touchaient l'ensemble de la communauté noire, y compris les jeunes et les enfants, et les sujets qui présentaient un intérêt particulier pour les femmes noires. Les activistes au sein de *OWAAD* ont également soutenu d'autres campagnes, organisées par les mouvements syndicaux ou par le MLF. En effet, en fonction des enjeux, les activistes noires unissaient leurs forces à celles des hommes noirs, à celles des féministes blanches ou encore à celles du mouvement ouvrier. Elles s'identifiaient aussi aux luttes des noirs et aux autres peuples opprimés à travers le monde luttant pour leur libération, contre l'exploitation économique qu'ils subissaient. Bien qu'elles accordassent une priorité aux questions qui affectaient leur vie quotidienne, elles percevaient leur libération en tant que femmes noires en lien avec la lutte mondiale contre l'impérialisme. Elles considéraient ainsi *OWAAD* comme une organisation anti-impérialiste²⁹.

Pendant quatre ans, *OWAAD* a milité sur diverses questions telles que l'immigration et la déportation, la violence domestique, l'exclusion des enfants de l'école, l'action syndicale des femmes noires et la santé³⁰. *OWAAD* a aidé les femmes noires à se rassembler, planifier, discuter et organiser le soutien apporté aux luttes de libération dans leurs pays d'origine et à comprendre les questions les concernant en Grande-Bretagne. En mars 1979, *OWAAD* a organisé la première conférence nationale des femmes noires qui a réuni environ 300 femmes noires originaires de toute la Grande-Bretagne, à Brixton. En attirant des personnes de

²⁸ Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), “*OWAAD Draft Constitution*”. Black Cultural Archives.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ “Stella Dadzie Discusses *OWAAD*.” *The British Library*, The British Library, 9 Apr. 2015.

<https://www.bl.uk/collection-items/stella-dadzie-owaad>

divers horizons, en rassemblant les groupes locaux de femmes noires existants et en encourageant la formation d'autres groupes, la conférence est souvent considérée comme l'événement fondateur du mouvement des femmes noires en Grande-Bretagne³¹. Des femmes présentes ont été très inspirées par les rencontres qu'elles y firent et décidèrent de former des groupes dans leur propre communauté comme à *Hackney*, East London, West London ou encore à *Southall*³². OWAAD a organisé trois autres conférences et a produit un bulletin bimensuel appelé *Fowaad* à travers lequel les militantes noires ont pu écrire leurs propres articles, présenter leurs visions des faits et informer les femmes de l'avancée de leur mouvement.

Dans la Grande-Bretagne des années 1980, il était très important de faire partie d'un groupe spécifique afin d'affirmer son identité personnelle mais aussi sociale. Lovenduski et Randall ont souligné que « l'affirmation d'une identité spécifique par un groupe encourage[ait] l'affirmation de l'identité de ses sous-groupes » ce qui entraînait une fragmentation parfois souhaitée³³. La construction identitaire devint également un sujet central au sein de OWAAD. Alors que, au début, ces femmes cherchaient à voir ce qui les rassemblait, elles s'efforcèrent rapidement à comprendre ce qui pouvait les diviser, comme la diversité ethnique et culturelle :

“To be disunited, in the face of the State's concerted attacks on our rights, our status and our welfare, would be against the interests of all Black people, and can only serve the divide-and-rule tactics of those who oppress and exploit us. It is for this reason that OWAAD rejects all unnecessary distinctions between these two groups of Black people, but proudly and consciously uses the collective term BLACK to refer to people of Asian, African and Afro-Caribbean descent. We disagree with the Apartheid mentality which accepts such divisive and irrelevant labels as "coloured"

³¹ Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), “OWAAD Draft Constitution”. Black Cultural Archives.

³² Group, Brixton Black Women's. “Black Women Organizing.” *Feminist Review*, no. 17. 1984. p. 84. <https://journals.sagepub.com/doi/10.1057/fr.1984.30>

³³ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). pp.87-88.

*or Bhalf-caste", and we organise on the principle that racism and economic exploitation are far more significant to us than ethnic and cultural diversity*³⁴.”

La diversité au sein de *OWAAD* était à la fois leur plus grande force et la cause de tensions au sein du groupe ou, comme l’a écrit Stella Dadzie « ...*that very diversity that was both our strength and our Achilles heel*³⁵. » En effet, bien que *OWAAD* ait lutté pour maintenir l’unité entre les profils variés de femmes asiatiques, afro-caribéennes et africaines, les différences entre elles devinrent de plus en plus apparentes. Il est possible que l’inclusion des femmes asiatiques ait pu contribuer à la dissolution de *OWAAD*, car il y avait souvent des désaccords entre elles et les femmes afro-caribéennes qui demeuraient majoritaires dans l’organisation³⁶. Dans son livre *Cartographies of Diaspora : Contesting identities* publié en 1996, Avtar Brah, professeure de sociologie, spécialiste des questions de « race », de genre et d’identité ethnique à Birkbeck, explique que la fin de *OWAAD* fut le résultat de plusieurs facteurs, dont un désaccord sur l’analyse du « racisme » et du « féminisme »³⁷. Les activistes noires étaient convaincues de l’importance du racisme dans leur oppression en Grande-Bretagne, mais elles étaient pourtant divisées sur l’analyse de ce racisme et de son lien avec la classe sociale et d’autres formes d’inégalités³⁸. Pour certaines, le racisme était une structure autonome d’oppression et devait être abordé comme tel. Pour d’autres le racisme devait être traité en lien avec la classe sociale³⁹. Le deuxième facteur qui a pu conduire à la dissolution de *OWAAD*, selon Avtar Brah, était l’identification ou non en tant que féministe. Dans certains groupes comme le *SBS* fondé en 1979, composé d’une majorité de femmes asiatiques, les activistes étaient plus ouvertes à l’idée de se qualifier comme féministes⁴⁰. Elles considéraient important de traiter les pratiques

³⁴ Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), “*OWAAD Draft Constitution*”. Black Cultural Archives.

³⁵ “Stella Dadzie Discusses *OWAAD*.” *The British Library*, The British Library, 9 Apr. 2015, www.bl.uk/collection-items/stella-dadzie-owaad.

³⁶ Papers of Stella Dadzie (Dadzie/1/1/12). Black Cultural Archives.

³⁷ Brah, Avtar. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge. 1996. p.107.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.* Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016. pp.74-5.

culturelles sous leurs formes oppressives. En effet, certains sujets comme la violence masculine envers les femmes et les enfants, la répartition inégale des corvées domestiques entre les hommes et les femmes, le mariage forcé, la clitoridectomie, l'hétérosexisme et la répression des lesbiennes étaient considérés avec une attention particulière par certaines femmes noires alors que d'autres n'en faisaient pas une priorité⁴¹. En traitant ces questions, le *SBS* déclarait ne pas abandonner la lutte antiraciste. Au contraire, le groupe estimait apporter « une perspective antiraciste au mouvement des femmes et une perspective féministe à la lutte des noirs⁴². »

Le rejet du terme « féministe » par certaines activistes noires était à l'origine de leur conviction que le féminisme était anti-hommes et fut une des raisons de situer leur organisation en dehors du MLF. Certaines activistes au sein du *BBWG* et de *OWAAD* ont refusé d'endosser le terme « féministes ». Beaucoup d'entre-elles l'ont considéré comme symbolique d'une idéologie blanche anti-hommes qui, de ce fait, allait à l'encontre de la relation étroite qu'elles avaient avec les hommes noirs dans les luttes raciales⁴³. En outre, selon certaines femmes et hommes noirs, être féministe impliquait souvent une sympathie pour le lesbianisme. Certaines activistes au sein de *OWAAD* considéraient la sexualité et le lesbianisme comme sujets de luxe loin de leurs priorités :

“But the majority of Black women would see those kinds of things as ‘luxury’ issues. What’s the point of taking on male violence if you haven’t dealt with State violence ? Or rape, when you see Black people’s bodies and lands being raped everyday by the system ? If women want to sit around discussing who they go to bed with, that must be because it’s the most

⁴¹ Brah, Avtar. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge, 1996. p.107.

⁴² Wilson, Amrit, and Southall Black Sisters. “Against the Grain: A Celebration of Survival and Struggle, Southall Black Sisters, 1979-1989.” *Feminist Review*, no. 39, 1991. pp. 193-195.

⁴³Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women’s Lives in Britain*. London: Virago.p.173.

important thing in their lives and that's all they want to deal with. In my mind, that's a privilege most of us don't have⁴⁴."

Ainsi, l'écart entre les priorités des activistes noires et celles des féministes blanches firent, qu'à l'époque, les deux mouvements semblaient inconciliables pour nombre d'entre-elles.

1.2 Des revendications différentes et opposées

Le développement du mouvement des femmes noires montre clairement que les féministes blanches et les activistes noires n'avaient pas les mêmes priorités et ne partageaient pas les mêmes intérêts politiques, que ceux-ci pouvaient parfois même être opposés. La réunion au sein d'un même mouvement social fut donc très difficile. Dès le début des années 1980, l'essai très cité et influent « *White woman listen ! Black feminism and the boundaries of sisterhood* » de Hazel V. Carby, professeure d'études africaines et américaines à l'université de Yale, a mis en lumière certaines différences parmi les femmes⁴⁵. Elle y décrivait comment le sexisme et le racisme avaient tendance à se renforcer l'un l'autre et appelait le mouvement féministe à en tenir compte. Carby relevait également trois concepts centraux de la théorie féministe qui posaient problèmes quand ils étaient appliqués à la vie des femmes noires : « la famille », « le patriarcat » et « la reproduction »⁴⁶. Les exemples dans les récits des femmes noires concernaient de très nombreux domaines mais les plus fréquents portaient sur la sexualité, le rapport au travail, la famille et le patriarcat.

Les revendications des femmes au sein du MLF au sujet de la sexualité allaient à l'encontre des intérêts des femmes noires. Le concept de « reproduction » notamment a été à l'origine d'un clivage. L'accès à l'avortement fut par exemple une des quatre premières revendications portées par le MLF dès la première conférence nationale en 1970. La demande de ce droit mettait à l'écart les autres

⁴⁴ *Ibid.* p.174.

⁴⁵ Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. pp.212-235.

⁴⁶ *Ibid.*

revendications tels que les abus reproductifs (la stérilisation forcée et le recours au *Depo-Provera*) dont étaient victimes les femmes noires⁴⁷. En effet, l'avortement n'était pas une pratique qu'elles avaient des difficultés à obtenir⁴⁸. Une d'entre elles témoignait en mars 1977 dans *Spare Rib* s'être fait facilement avorter « parce qu'elle était « noire » et parce que son médecin était raciste ». Ce même médecin refusait systématiquement l'avortement et la pilule à ses patientes blanches. Elle expliquait également que les femmes noires « se faisaient avorter et probablement stériliser de force, simplement pour empêcher la population noire de croître en nombre⁴⁹. »

La demande d'une compensation salariale pour les corvées domestiques (*Wages for housework*) faisait aussi beaucoup parler chez les féministes blanches, alors que ce n'était pas une question urgente pour les activistes noires. Ces dernières étaient plus intéressées par une rémunération adéquate pour le travail qu'elles faisaient en dehors de la maison en tant que femmes de ménage de nuit (*night cleaners*), par exemple, et par la mise en place de solutions pour faire garder leurs enfants⁵⁰. En effet, pendant que les femmes au foyer, blanches et de classe moyenne, se battaient pour le droit au travail, les femmes noires, qui apportaient parfois l'unique salaire de la famille, souffraient d'un « surmenage chronique » dans des emplois relevant de l'exploitation ou elles étaient sous-rémunérées⁵¹. Il est à noter que les féministes blanches faisaient partie principalement de la classe moyenne, alors que beaucoup des activistes noires appartenaient à la classe laborieuse.

Les premières tentatives des femmes noires de s'organiser entre elles et de s'exprimer en leur propre nom n'avaient pas pour objectif de remettre en cause leur

⁴⁷ *Ibid.* p.116.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Spare Rib* 56, mars 1977. p.27.

⁵⁰ Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.149.

⁵¹ Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. Routledge, 2006. p.11.

rôle au sein de la famille, contrairement à la majorité des féministe blanches⁵². Carby évaluait la famille noire par rapport à une image et une idéologie universelle fondée sur « une famille nucléaire blanche progressiste ». Cependant, ce modèle de famille contemporaine « capitaliste » qui était considéré comme la source d'oppression des femmes s'appliquait rarement à la situation des femmes noires⁵³. Carby argumentait que, bien que la famille ait pu être une source d'oppression pour les femmes noires, elle restait la principale source de résistance politique et culturelle contre le racisme⁵⁴. En accord avec Carby, Nira Yuval-Davis a affirmé que « *the family may not be the major site for women's oppression when families are kept apart by occupying or colonizing forces (as in Lebanon or South Africa)...*⁵⁵ » Par ailleurs, Carby a considéré que les problèmes de sexualité des femmes noires étaient dus au racisme des blancs et non à la famille noire, ou bien que la difficulté d'accès à une carrière professionnelle par les jeunes filles asiatiques était due à des préjugés racistes sur l'idéologie de leur famille plutôt qu'à leurs propres familles:

“Ideologies of black female sexuality do not stem primarily from the black family. The way the gender of black women is constructed differs from constructions of white femininity because it is also subject to racism⁵⁶.”

“Asian girls in schools, for example, are fighting back to destroy the racist mythology of their femininity. As Pratibha Parmar has pointed out, careers officers do not offer them the same interviews and job opportunities as white girls. This is because they believe that Asian girls will be forced into marriage immediately after leaving school. The common-sense logic of this

⁵²Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p.145.

⁵³ Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. pp.212-235 et p.115.

⁵⁴ *Ibid*.p.112.

⁵⁵ Anthias, Floya, and Nira Yuval-Davis. "Contextualizing Feminism - Gender, Ethnic and Class Divisions." *Feminist Review*, vol. 15, no. 1, 1983, pp. 62–75.

⁵⁶ Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson,1982. pp.212-235.

*racism dictates that a career for Asian girls is thought to be a waste of time*⁵⁷.”

Hazel Carby finissait par souligner que les féministes blanches considéraient le mariage romantique occidental comme meilleur qu'une union dans une famille noire. Cependant, les femmes blanches n'y connaissaient manifestement pas grand-chose :

*“Black family structures have been seen as pathological by the state and are in the process of being constructed as pathological within white feminist theory. Here, ironically, the Western nuclear family structure and related ideologies of "romantic love" formed under capitalism are seen as more "progressive" than black family structures. An unquestioned common-sense racism constructs Asian girls and women as having absolutely no freedom, whereas English girls are thought to be in a more "liberated" society and culture*⁵⁸.”

Pour finir, la notion de patriarcat, réduite par les féministes blanches à la domination masculine, a été considérée par Carby comme une forme d'impérialisme théorique qui ne tenait pas compte du manque relatif du pouvoir des hommes noirs par rapport aux hommes blancs. Le terme « patriarcat », comme utilisé par les féministes blanches omettait l'analyse de ce terme dans l'étude des intersections entre le genre, la classe et le racisme⁵⁹. Valerie Amos et Pratibha Parmar ont considéré que le patriarcat ne pouvait pas être limité à l'oppression des femmes, mais qu'il fallait replacer cette définition dans un cadre politique et économique plus large pour une meilleure compréhension des relations au sein de la communauté noire :

“We would argue that the arguments of radical feminists who see patriarchy as the primary determining feature of women's oppression ignores totally

⁵⁷ *Ibid.*p.113.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*pp.111-115.

*the inapplicability of such a concept in analysing the complex of relations obtaining in the Black communities both historically and at present*⁶⁰.”

Le MLF était un mouvement social. Par définition, un mouvement social regroupe des personnes ayant en commun un intérêt et des revendications à faire valoir. Partant de cette définition, les femmes noires et les femmes blanches ne se retrouvaient pas dans la même situation, ne partageaient pas les mêmes intérêts et avaient des visions différentes, voire opposées sur certaines notions et revendications. Parce que le vécu et les luttes des femmes noires étaient structurés par le racisme, leurs opinions étaient différentes de celles des femmes blanches. Les femmes noires estimaient plus important de se battre contre les violences policières, le racisme de l'État, les politiques discriminatoires des autorités locales concernant le logement ou bien encore le traitement raciste dont souffraient leurs enfants à l'école que pour les revendications des féministes blanches. En raison de ces différences, certaines notions comme la « famille », le « patriarcat », ou encore la « sexualité » étaient comprises différemment. Comme le notent Vicki Randall et Joni Lovenduski, de nombreuses questions abordées au sein du MLF étaient souvent formulées de manière à en exclure les femmes noires⁶¹. Ces femmes avaient sûrement des besoins en commun à faire valoir, mais les différences et les oppositions étaient si grandes et si complexes qu'elles laissaient peu d'espace d'entente entre elles. De toute évidence, cela les empêchait de se réunir en un seul mouvement. En effet, les activistes noires considéraient que l'incapacité des féministes blanches à aborder sérieusement leurs problèmes liés à la race et à la classe sociale devaient les conduire à s'organiser de manière distincte⁶² et ce d'autant plus que certaines accusaient le MLF d'être « raciste ».

⁶⁰ Amos, Valerie, et Parmar, Pratibha. "Challenging Imperial Feminism." *Feminist Review*, No. 17, Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives (Autumn, 1984). pp. 3-19 et p.9.

⁶¹ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p 80.

⁶² Beverley, Bryan, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. 1993[1985]. *The Heart of the Race: Black Women's Lives in Britain*. London: Virago.p174.

1.3 L'invisibilité des femmes noires dans le MLF : féministes blanches racistes ?

Valerie Amos et Pratibha Parmar écrivaient en 1984 que « la théorie féministe dominante blanche ne parl[ait] pas des expériences des femmes noires et lorsqu'elle tent[ait] de le faire, c'[était] souvent dans une perspective et avec un raisonnement raciste⁶³. » De son côté, Hazel Carby expliquait que « l'origine du développement de la critique féministe noire de la théorie et de la pratique féministe blanche résidait dans le racisme croissant des féministes blanches et dans leur manque de pertinence envers la vie des femmes noires⁶⁴. » Elle ajoutait deux choses : d'une part le MLF ne reconnaissait pas l'effet du racisme sur la vie des femmes noires et d'autre part il ne cherchait pas à analyser son propre racisme :

“White women in the British WLM are extraordinarily reluctant to see themselves in the situations of being oppressors, as they feel that this will be at the expense of concentrating upon being oppressed⁶⁵.”

En 1978, Pratibha Parmar et Kum-Kum Bhavnani écrivaient :

“The women's movement in Britain has never taken up the question of racism in any real way and because this issue affects all black women, we feel that a failure to take it up has ensured and will continue to ensure that the Women's Liberation Movement as a whole is irrelevant to the needs and demands of most black women. It is fairly clear that we are not 'all sisters together' and it is important to understand why this is so⁶⁶.”

⁶³ Amos, Valerie et Parmar, Pratibha. “Challenging Imperial Feminism.” *Feminist Review*, No. 17, Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives (Autumn, 1984), pp. 3-19. “White, mainstream feminist theory, be it from the socialist feminist or radical feminist perspective, does not speak to the experiences of Black women and where it attempts to do so it is often from a racist perspective and reasoning.”

⁶⁴ Carby, H.V. “White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood.” *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. p.118.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Parmar, Pratibha. “Other Kinds of Dreams.” *Feminist Review*, no. 31. 1989. pp. 56-65.

Dans l'article dont est tiré cet extrait, Pratibha Parmar et Kum-Kum Bhavnani s'intéressaient au racisme au sein du MLF, exposant et critiquant l'analyse et les pratiques féministes concernant la famille, le contrôle de l'immigration, l'avortement et la contraception. *Spare Rib* a ainsi expliqué son refus de publier leur article :

“The problem is that while our movement [my emphasis] is undoubtedly failing to reach large numbers of black women we have not in fact made the precise mistakes your paper describes [...] We didn't really feel your article could form a basis for discussion inside the feminist community as it betrays so many misconceptions about the movement's history⁶⁷.”

Les activistes noires se sont senties exclues du mouvement féministe qui ne représentait en fait, selon elles, que des femmes blanches. Le besoin des femmes noires à demander la reconnaissance et la diversité dans le projet féministe était contradictoire avec la notion initiale d'un projet féminin universel à travers le MLF. En l'occurrence ici, *Spare Rib* s'était présenté en théorie comme ouvert à toutes les femmes qui souhaitaient exprimer leur oppression. Toutefois, son contenu durant la première dizaine d'années de sa publication reflétait principalement les préoccupations des femmes blanches.

Ce qui précède ne constitue qu'un échantillon des critiques développées dans la plupart des livres et articles publiés à partir de la fin des années 1970 par des activistes noires. Comme nous l'avons souligné, Natalie Thomlinson a noté qu'il existe dans ces critiques une part importante de vérité, mais qu'elles ont souvent été « simplifiées⁶⁸. » Elle défend l'idée que, plutôt que d'être simplement « racistes », beaucoup de féministes blanches étaient conscientes de la question de la « race », mais étaient incapables de traduire cette prise de conscience en action, et même, lorsqu'elles s'efforçaient de le faire, elles le faisaient de manière « maladroite » (*clumsily*)⁶⁹. Thomlinson considère que certains récits (comme

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Thomlinson, Natalie., *The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement*, *History*, July 2012. pp.453-475.

⁶⁹ *Ibid.*

Other Kinds of Dreams : Black Women's Organisations and the Politics of Transformation de Julia Sudbury) ont exagéré le racisme des féministes blanches sans chercher à comprendre pourquoi ces dernières ne réussissaient pas à répondre adéquatement aux critiques qui leur étaient adressées⁷⁰. Vicki Randall et Joni Lovenduski ont expliqué que, bien que le racisme touchât tout le monde, il était plus difficile pour les personnes blanches de s'en rendre compte car leur couleur était considérée comme « normale » dans le contexte de la Grande-Bretagne. C'est pour cette raison que les féministes blanches ne comprenaient pas la particularité de la situation des femmes noires et elles ont généralisé leurs problèmes spécifiques à toutes les femmes. Au contraire, « les femmes noires ne [pouvaient] pas parler de leurs problèmes en dehors du contexte du racisme et de la résistance, ne serait-ce que parce que leur couleur [n'était] jamais « invisible »⁷¹. »

Dans l'optique d'aller au-delà de la critique des féministes blanches comme racistes, il est indispensable de comprendre ce que le terme « racisme » signifie. D'après Natalie Thomlinson, de nombreuses féministes noires ont utilisé une définition du terme bien plus radicale que celle de beaucoup de féministes blanches. Dans une interprétation radicale du « racisme », l'ignorance et le désintérêt ne sont pas considérés comme des positions neutres, mais « des attitudes rendues possibles et soutenues par l'État raciste⁷². » Dans ce sens, « il n'existe pas de position neutre ; tout ce qui n'est pas explicitement antiraciste est raciste⁷³. » Dans une interprétation socialiste traditionnelle, le racisme est compris en tant que sous-produit de l'impérialisme et du capitalisme⁷⁴. Toutefois, certaines féministes blanches ont essayé de comprendre comment le fait de grandir dans une société raciste structurait inévitablement leurs attitudes inconscientes à l'égard de la « race »⁷⁵. On identifie

⁷⁰ Thomlinson, Natalie. "Sisterhood is plain sailing?" Multiracial feminist collectives in 1980s Britain. In: Schulz, K. (ed.) *The Women's Liberation Movement: Impacts and Outcomes*. Berghahn. 2017.

⁷¹ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p.81.

⁷² Thomlinson, Natalie. *The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement*, *History*, July 2012. pp.453-475.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

cette prise de conscience davantage vers les années 1980 qu'on étudiera ultérieurement.

La réalité sur le racisme des féministes blanches est moins sombre que le tableau que les activistes noires avaient dépeint. L'intérêt général pour la politique antiraciste devint plus évident à la fin des années 1970 avec la montée de la politique d'extrême droite, le traitement des femmes immigrées et la violence raciale dans les villes britanniques⁷⁶. Néanmoins, les féministes blanches n'étaient pas complètement ignorantes des problèmes des femmes noires avant cette date⁷⁷. Beaucoup des premiers membres du MLF étaient impliquées dans le mouvement anti-impérialiste, s'intéressaient aux luttes des femmes à l'échelle internationale et s'étaient même inspirées du mouvement de libération des noirs avec qui elles étaient en contact⁷⁸. Cependant, dans ce dernier cadre, les relations étaient souvent nouées avec les hommes plutôt qu'avec les femmes noires avec qui elles n'avaient guère de contact, ce qui peut expliquer qu'elles n'aient pas intégré leurs besoins dans leur agenda féministe⁷⁹. Dans son livre *Beyond the Pale : White Women, Race and History* publié en 1992, l'universitaire britannique Vron Ware a expliqué que l'absence d'un grand nombre de femmes noires a été une des raisons qui ont fait que la « race » et le racisme ont été relégués au second plan au cours des années 1970. Cependant, à partir de 1978, des groupes de féministes ont toutefois commencé à s'organiser spécifiquement contre le racisme en réaction à une plus grande visibilité des groupes fascistes⁸⁰. Des groupes comme Femmes contre le racisme et le fascisme (*Women Against Racism and Fascism (WARF)*) et Femmes contre l'impérialisme (*Women Against Imperialism (WAI)*) ont commencé à faire campagne contre le racisme au sein du MLF⁸¹. Certains groupes locaux de féministes ont développé une nouvelle façon de penser conjointement le genre et la

⁷⁶ Bouchier, David. *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the USA*. Schocken Books, 1984. p.193.

⁷⁷ Thomlinson, Natalie. The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement, *History*, July 2012., pp.453-475.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ Ware, Vron. *Beyond the Pale: White Women, Race and History* (1992). Verso London 1992.p.16.

⁸¹ Thomlinson, Natalie. The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement, *History*, July 2012. pp.453-475. Bouchier, David. *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the USA*. Schocken Books, 1984. p.193.

« race », en traitant le racisme personnel⁸². Par exemple, un des groupes de femmes a publié une brochure intitulée « Le racisme, une affaire personnelle » (*Taking Racism Personally*) afin de faire circuler l'idée que les blancs devaient assumer la responsabilité de leur propre racisme et antisémitisme⁸³. En dépit de toutes ces tentatives pour lutter contre le racisme, la structure de ces actions, comme celle du mouvement féministe, était dominée par des femmes blanches peu réceptives à ces combats⁸⁴. Les organisatrices nommaient des féministes blanches comme porte-parole sur les questions affairant au racisme et à l'impérialisme, et les événements étaient souvent organisés de sorte que les activistes noires s'en trouvaient exclues⁸⁵. Ces échecs montrent à quel point le MLF a échoué à comprendre la nature du racisme en Grande-Bretagne et n'a, par conséquent, pas réussi à intégrer les problèmes auxquels étaient confrontées les femmes noires⁸⁶. Ces initiatives que Natalie Thomlinson a qualifiées de « maladroitement » ont été vivement critiquées par les activistes noires, au point de susciter une certaine autoréflexion critique de la part des féministes blanches. Jenny Bourne a suggéré que les féministes blanches sont passées de chercher comment combattre le racisme (entre 1977 et 1979) à se questionner sur la dominance blanche du mouvement des femmes (à partir de 1980)⁸⁷. Beaucoup de féministes blanches ont réussi à dépasser la colère d'être accusées de racisme pour accepter et essayer de dépasser leur place privilégiée dans une structure de pouvoir blanche. Certaines publications comme *Spare Rib* et la *London Women's Liberation Newsletter* ont cherché à accroître la diversité raciale de leurs collectifs⁸⁸. On a pu noter alors des signes de prise de conscience de la nécessité de prendre en compte la diversité ethnique et un questionnement sérieux de la part de certaines femmes blanches à propos de leur racisme.

⁸² Ware, Vron. *Beyond the Pale: White Women, Race and History* (1992). Verso London 1992.p.16.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Thomlinson, Natalie. The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement, *History*, July 2012. pp.453-475.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

Cependant, Amina Mama a souligné que ces tentatives de contester l'hégémonie évidente de la majorité blanche ont souvent été très « défensives et parfois antagonistes »⁸⁹. Elle explique que certaines femmes ont continué à ignorer la question de la « race », la considérant comme un sujet que les femmes noires devaient régler elles-mêmes. Beaucoup ont continué à rencontrer des difficultés à admettre leur racisme⁹⁰. En effet, les premières réactions des féministes blanches aux critiques des activistes noires furent dans la contre-attaque et le déni. Certaines ont accusé les activistes noires de promouvoir « un séparatisme diviseur » (« *a divisive separatism* »), d'utiliser des tactiques agressives « masculines », incompatibles avec la nature essentiellement pacifique des femmes, et de détourner la cause en insistant sur l'antiracisme et en soutenant les hommes noirs contre les attaques racistes⁹¹. D'autres ont reproché aux activistes noires d'être antiféministes, notamment lorsqu'elles refusèrent d'apporter leur soutien à la demande du droit à l'avortement (invoquant les expériences de stérilisation forcée qu'elles subissaient)⁹². Selon Julia Sudbury, certaines féministes ont utilisé le racisme comme cause des divisions existant dans les luttes de libération des femmes afin de s'exonérer, de toute participation à l'oppression raciale⁹³.

Avec un certain recul, il ressort que la dissolution du mouvement féministe blanc fut plutôt liée à l'incapacité des féministes du MLF à prendre en considération les problèmes des femmes noires mais aussi, à d'autres facteurs, comme la non-représentation des lesbiennes, des femmes en situation de handicap, des juives ou d'autres minorités non noires au sein du mouvement⁹⁴.

Au cours des années 1980, des féministes blanches se penchèrent de plus en plus sur les questions de diversité et de différence suivant trois approches relevées par Julia Sudbury. La première approche, menée par Michèle Barrett et Mary McIntosh utilisait l'ethnocentrisme pour analyser le désaccord entre femmes

⁸⁹ Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. Routledge, 2006. p.10.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.201.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*p.107.

blanches et noires⁹⁵. Ces auteures ont réexaminé leurs écrits à la lumière des accusations de racisme au sein du mouvement féministe dans un article intitulé “*Ethnocentrism and Socialist Feminist Theory*”, publié en 1985⁹⁶. Cet article a fait l’objet des mêmes accusations, leur travail ayant été jugé insuffisamment engagé avec la réalité des femmes noires, voire raciste⁹⁷. Barret et McIntosh ont rejeté la possibilité que les féministes soient racistes, choisissant plutôt de discuter et de reconnaître l’ethnocentrisme au sein du MLF⁹⁸. Une deuxième approche a été largement adoptée par les féministes libérales visant à créer l’égalité d’opportunités pour les femmes noires et blanches en améliorant l’accès à l’éducation et aux infrastructures juridiques, politiques et économiques. Dans cette démarche, les féministes blanches ont tout simplement ajouté le racisme à leurs préoccupations existantes⁹⁹. La troisième stratégie pour répondre aux reproches des femmes noires a été la reconnaissance du racisme comme un facteur clé dans l’interaction entre les femmes noires et blanches. Cette approche a été développée dans une perspective féministe où les femmes blanches cherchaient à comprendre et à reconnaître le racisme qu’elles avaient en elles sous la forme de *consciousness raising*¹⁰⁰.

Une trentaine d’années après, Natalie Thomlinson revient sur la relation des féministes blanches avec la « race » en interviewant quinze femmes d’origines ethniques différentes dans trois localités différentes. Dans son article intitulé “*Race and discomposure in oral histories with white feminist activists*”, elle a examiné le témoignage de quatre militantes féministes blanches : Bridget Cullen, Irlandaise, Miriam Levy, juive blanche, Adele Cohen, juive danoise et Valerie Hall

⁹⁵ *Ibid.*p.209.

⁹⁶ Barrett, Michèle et McIntosh, M. 'Ethnocentrism and socialist-feminist theory' *Feminist Review* No. 20. 1985. pp. 23-47.

⁹⁷ Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. Routledge, 2006.p.15. Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. 212-235. Sudbury, Julia. 'Other Kinds of Dreams': *Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.209. Bhavnani, Kum-Kum et Margaret Coulson. "Transforming Socialist-Feminism: the Challenge of Racism." *Feminist Review*, vol. 80, no. 1.2005. pp. 87–97.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Sudbury, Julia. 'Other Kinds of Dreams': *Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge. 2003.p.211.

¹⁰⁰ *Ibid.*p.2014.

(pseudonyme), militante féministe blanche¹⁰¹. Thomlinson a noté que Bridget Cullen et Miriam Levy présentaient des récits contradictoires et chaotiques, reflétant à quel point la question de la « race » était toujours d'actualité, contrairement à Adele Cohen et Valerie Hall qui traitèrent la question de la « race » d'une façon plus fluide et plus cohérente. Elle en déduit que plus les femmes blanches étaient engagées dans des discours sur le racisme (le cas de Cullen et Levy), moins elles étaient capables de « se montrer calmes » (« *to generate composure* »). D'un autre côté, moins elles s'engageaient dans les critiques des femmes noires (le cas de Adele Cohen et Valerie Hall), moins elles étaient en conflit interne sur les questions soulevées et ont ainsi pu générer un plus grand degré de calme. Thomlinson a suggéré que le malaise (« *discomposure* ») qui résultait des efforts des activistes pour s'engager dans des discours sur leur propre racisme et leur avantage social d'être blanche était certes un grand défi pour les féministes blanches, mais plus que tout, une prise de conscience qui conduisait à leur politisation sur la question raciale. Elle a souligné que réagir aux critiques qui les accusaient d'être racistes était un défi tellement difficile pour les féministes blanches que nombre d'entre elles, comme Valerie Hall et Adele Cohen, trouvaient plus facile de rejeter l'idée d'être impliquée dans le racisme de la société blanche. Selon Thomlinson, cela expliquait leur échec à débattre la question raciale. Selon elle, il était crucial que les femmes blanches des minorités ethniques reconnaissent le privilège d'être blanches ainsi que leur oppression ethnique. Il fallait également que les femmes blanches reconnaissent l'impact de leur place en tant que blanches, dans une société raciste, sur les minorités ethniques¹⁰². Malgré un certain engagement au sein des groupes de personnes noires, Valerie Hall et Adele Cohen ne pensaient pas que la « race » puisse structurer la manière dont le mouvement féministe fonctionnait. Par ailleurs, elles désapprouvèrent le comportement séparatiste des militantes noires et elles refusèrent l'idée d'être elles-mêmes racistes¹⁰³.

¹⁰¹ Thomlinson, Natalie. "Race and Discomposure in Oral Histories with White Feminist Activists." *Oral History*, vol. 42, no. 1.2014. pp. 84–94. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/24342962>

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*

Selon Sheila Rowbotham, les féministes blanches ne voulaient pas être racistes, mais elles avaient la conviction qu'il ne fallait pas parler au nom des autres¹⁰⁴. Elle a ajouté que les femmes avaient toujours été définies de l'extérieur, par les hommes, et qu'elles ne souhaitent pas jouer ce rôle avec les femmes noires. Selon elle, le racisme « n'était pas l'intention, c'était une sorte de notion de démocratie ... de parler de soi-même¹⁰⁵. »

On voit qu'il y a eu beaucoup d'interactions entre les féministes blanches et les activistes noires autour de ces critiques. Certaines femmes blanches, comme certaines femmes noires, étaient moins ouvertes pour discuter et essayer de trouver un terrain d'entente. Cependant, beaucoup essayèrent de différentes manières de trouver une solution à l'impasse dans laquelle le mouvement féministe se retrouvait, même si elles n'aboutirent pas à de réelles solutions.

1.4 Les collaborations entre féministes blanches et activistes noires

Dans les années 1970, certains organismes ont rassemblé les femmes noires et blanches. Par exemple, le *King's Cross Women's Centre* était une structure qui offrait un dialogue continu entre les femmes de différentes origines ethniques, sociales et économiques et servait de base pour des organisations comme le *Black Women for Wages for Housework (BWfWfH)* créé au début des années 1970 par des femmes noires actives dans la *Wages for Housework Campaign (WHC)* ou encore le *Black Women Against Rape*¹⁰⁶. Les femmes noires collaboraient et travaillaient étroitement avec des femmes blanches dans le cadre de la *WHC*, dans des organisations des lesbiennes et des prostituées et d'autres pour la lutte contre le viol

¹⁰⁴ Rowbotham, Sheila. « Memories of the beginning of Women's Liberation groups in Britain in 1969 ». La Maison de la Recherche de l'université Paris IV Sorbonne. 21 novembre 2019.

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p.111. Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge. 2003.p.217.

et pour la paix¹⁰⁷. Des femmes noires comme des femmes blanches étaient dans le collectif qui dirigeait le *King's Cross Women's Centre* et utilisaient ses services¹⁰⁸.

Dans une interview de plusieurs membres du *BBWG* intitulée « *Talking Personal, Talking Political* » publiée dans *Trouble and Strife* en 1990, Gail Lewis a montré que certaines des premières femmes du groupe avaient « au moins une certaine sympathie » avec l'organisation de femmes blanches du *South London Women's Charter*, étant donné que celle-ci se concentrait sur des questions de classes sociales et sur les relations entre les femmes de la classe ouvrière et le travail¹⁰⁹. Dans la même interview, Melba Wilson a estimé que, si le *BBWG* avait été créé, c'était en partie parce que certains membres du groupe avaient été impliqués dans des organisations de femmes blanches, mais les avaient quittées, désabusés par le racisme et le refus d'accepter l'existence des problèmes concernant les femmes noires¹¹⁰. Entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, le *BBWG* a beaucoup changé. Les membres du groupe se sont revendiquées comme féministes socialistes et ont commencé à s'engager dans la lutte féministe lesbienne¹¹¹. Les membres du groupe nouèrent petit à petit des liens avec certaines organisations de femmes blanches, en particulier celles qui s'intéressaient à la lutte contre l'impérialisme, comme les organisations de femmes irlandaises. Elles avaient également des contacts avec les regroupements de femmes blanches pour les droits reproductifs. Gail Lewis a souligné que les femmes noires comme les femmes blanches avaient une fausse idée de la politique du *BBWG* concernant la question de l'avortement et a affirmé que les membres avaient toujours soutenu la revendication du droit des femmes à l'avortement mais que par ailleurs, elles s'étaient également souciées de la situation particulière des femmes noires¹¹² :

“The B.W.G supports a women's right to safe and legal abortion and any campaign that seeks to safeguard and/or extend this right. At the same time

¹⁰⁷ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge. 2003.p.217.

¹⁰⁸ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p.111.

¹⁰⁹ *Trouble and Strife*, "Talking Personal, Talking Political", 19 (summer 1990). pp.44-52.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

*we expect such a campaign to include in its information and propaganda the position of Black women vis-a-vis abortion. This is rarely the case [...] The Black Women's Group says, YES defeat the Bill-But also defeat ALL the other attempts to deny Black women their right to choose*¹¹³.”

Les années 1980 ont été marquées par plusieurs alliances entre des activistes noires et des organisations de femmes blanches qui luttèrent contre le racisme, l'impérialisme ou encore le capitalisme. Gail Lewis a montré que ces alliances n'étaient pas que question de principe, mais relevaient d'une démarche stratégique¹¹⁴. L'organisation *Women Against Fundamentalism (WAF)* créée en 1989 par des membres des *SBS* constitue un exemple démontrant la possible unification de femmes noires et blanches pour une même cause : faire face à la menace que représentait la montée des intégrismes religieux pour la sécurité et l'indépendance des femmes¹¹⁵. Julia Sudbury a souligné la démarche stratégique derrière l'alliance entre femmes noires et femmes blanches au sein du *WAF*¹¹⁶. En effet, la participation des féministes blanches permettait de rassembler davantage de ressources et d'avoir accès aux médias et aux revues féministes, qui, de manière stratégique, mettaient en valeur le travail du *WAF* et des *SBS*¹¹⁷. Les *SBS* se sont également alliées avec *Women Against Violence Against Women (WAVAW)*, un groupe de féministes radicales, afin de créer une coalition appelée le *Network of Women (NOW)* qui avait pour objectif de protester contre les violences domestiques¹¹⁸. En dépit d'intérêts communs, le succès de *NOW* fut mitigé. Les événements organisés étant dominés par une majorité de lesbiennes blanches, les

¹¹³ Papers of Stella Dadzie (Dadzie/1/1/34). “*Black Women and Abortion*” Brixton Black Women's Group. Black Cultural Archives.

¹¹⁴ *Trouble and Strife*, “*Talking Personal, Talking Political*”, 19 (summer 1990). pp.44-52.

¹¹⁵ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.p.219.

¹¹⁶ *Ibid.*p.220.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Thomlinson, Natalie. “Sisterhood is plain sailing?” Multiracial feminist collectives in 1980s Britain. In: Schulz, K. (ed.) *The Women's Liberation Movement: Impacts and Outcomes*. Berghahn. 2017.

idées des femmes noires n'étaient pas prises en considération. Par ailleurs, les SBS ont estimé que ces actions s'éloignaient de leurs objectifs initiaux¹¹⁹.

Pendant les années 1970, certaines organisations ont donc permis à des femmes noires et blanches de travailler ensemble. Ceci était possible d'une part parce que ces organisations traitaient des sujets qui touchaient toutes les femmes en dépit de leur ethnicité, et d'autre part, parce que les luttes correspondaient aux préoccupations des femmes noires. Cependant, les années 1980 comptèrent davantage de collaborations multiraciales. Lovenduski et Randall ont souligné que les femmes noires ont fait part d'une plus grande volonté de travailler avec les féministes blanches socialistes parce qu'elles prenaient davantage leurs arguments au sérieux¹²⁰. Julia Sudbury a affirmé la bonne volonté de certaines féministes blanches, tout en indiquant que certaines ont tiré profit de l'existence des organisations autonomes de femmes noires et se sont dispensées de repenser leur analyse politique : elles ont fait appel à ces organisations pour afficher une certaine diversité, nécessaire à leurs événements¹²¹. Selon Sudbury, « cette approche a créé une relation parasitaire entre les femmes blanches et noires et a laissé le féminisme blanc fondamentalement inchangé ¹²² ». Natalie Thomlinson a montré que c'étaient souvent les femmes noires qui travaillaient au sein des collectifs blancs et non le contraire. Il s'agissait pour elles d'avoir notamment accès aux ressources et aux services numériques¹²³. On peut en conclure que certaines relations étaient basées sur les intérêts propres à chaque groupe, ce qui a laissé le problème initial, la question raciale, en suspens. Certaines femmes noires étaient pessimistes sur la possibilité de transcender la question du racisme au sein des collectifs multiraciaux¹²⁴. Pour différentes raisons, beaucoup d'organisations ont échoué à collaborer et d'autres ont démontré des difficultés dans la manière de travailler au

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p.112.

¹²¹ Sudbury, Julia. *'Other Kinds of Dreams': Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge. 2003.p.205.

¹²² *Ibid.*

¹²³ Thomlinson, Natalie. "Sisterhood is plain sailing?" Multiracial feminist collectives in 1980s Britain. In: Schulz, K. (ed.) *The Women's Liberation Movement: Impacts and Outcomes*. Berghahn. 2017.

¹²⁴ *Ibid.*

sein d'un groupe multiracial¹²⁵. Toutefois, les femmes noires comme les femmes blanches ont soulevé un défi en travaillant ensemble.

Pour conclure, la relation entre les féministes blanches et les activistes noires a été émaillée de joies et de peines, de succès et d'échecs, d'accords et de désaccords. Linda Bellos a décrit son expérience dans un collectif multiracial avec ces mots :

“Working on a racially mixed collective has for me been exciting, challenging and positive, as well as painful and negative. But in the main, my feeling is that we must work out ways of dealing with each other which neither patronise or powertrip but set a standard for what a non-racist feminist future might be¹²⁶.”

La question du racismisme au sein du MLF était très compliquée, ce qui reflétait en grande partie la complexité de la relation entre féministes blanches et activistes noires. Cependant, d'autres facteurs ont pu expliquer la création de deux mouvements distincts. Ces femmes vivaient dans des contextes sociaux, économiques et politiques distincts. Leurs différentes expériences de vie ont entraîné des revendications et des priorités divergentes, puisque leurs visions de certains concepts étaient complètement opposées. On peut ajouter à cela le sentiment des femmes noires d'avoir été rejetées et ignorées par les féministes blanches. Selon la plupart des femmes noires, le MLF ne répondait pas à leurs problèmes en tant que femmes noires et ne s'intéressaient qu'aux questions touchant personnellement les femmes blanches sans prendre en considération la race et la classe qui étaient aussi importantes pour les femmes noires que la discrimination sexuelle. Les féministes blanches étaient accusées d'ignorer l'interaction entre genre, classe et race dans la vie des femmes noires et de se focaliser principalement sur le genre pour expliquer l'oppression des femmes. Le

¹²⁵ *Ibid.* Lovenduski J. Randall V., *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). p.113. *“Can Black and White Women Work Together?”*. *Spare Rib* 168, juillet 1986.p.18.

¹²⁶ Bellos, Linda, *“Advice to White Collectives Wishing to Employ Black Workers”*. May 1984. Papers of Stella Dadzie. Black Cultural Archives.

racisme des féministes blanches fut largement évoqué par la plupart des activistes noires. Les réactions à ce reproche furent radicalement divergentes. Quand certaines féministes rejetèrent complètement ces allégations parce qu'elles se considéraient comme des alliées, d'autres avaient la conviction qu'il ne fallait pas parler au nom des autres et ne pensaient en aucun cas être racistes, d'autres, enfin, reconnurent leur racisme. Marsha Rowe, cocréatrice de *Spare Rib* et membre de son collectif jusqu'en juillet 1976, a rejoint Roberta Hunter-Henderson dans deux de ses explications¹²⁷. Rowe a reconnu n'avoir personnellement pas côtoyé de femmes noires pendant longtemps. De plus, bien qu'elle, et d'autres femmes blanches, étaient conscientes de la multiple oppression des femmes noires, elles ne voulaient pas parler en leurs noms. Les témoignages de Henderson et de Rowe révèlent la complexité de la situation qui, en effet, ne pouvait pas se résumer à de simples accusations de racisme. Il existe certainement encore une multitude de points de vue différents sur le sujet, mais ceci ne les a pas empêchées de collaborer pendant les années 1970 et, de façon plus visible, pendant les années 1980. Pendant les années 1970, les femmes noires et blanches se connaissaient très peu et se rencontraient rarement, ce qui explique le peu de collaborations notables¹²⁸. Pendant les années 1980, des féministes blanches ont essayé d'intégrer la dimension de la « race » dans leur politique et elles ont travaillé avec les activistes noires dans les mêmes collectifs et au sein des mêmes organisations. Ce fut un pas vers l'avant, mais l'antiracisme des féministes blanches restait théorique pour de nombreuses femmes noires qui se sentaient toujours marginalisées, même dans leurs relations directes avec plusieurs d'entre elles.

¹²⁷ Rowe, Marsha. Réponses remises à la suite d'un questionnaire. 9 juillet 2021. Annexe 2.

¹²⁸ Thomlinson, Natalie. "The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement." *History*, vol. 97, no. 327. 2012. pp. 453–475.

2 L'activisme des femmes noires dans les périodiques

Les femmes noires ont commencé à s'organiser dès le début des années 70 en formant des groupes dans plusieurs villes du pays. Elles y discutaient des nombreux problèmes les affectant et cherchaient à venir en aide aux femmes noires dans le besoin. Cependant, l'étude de l'ensemble des périodiques révèle que, à l'exception des bulletins des activistes noires (*Fowaad* et *Speak Out*), les magazines féministes publièrent peu de contenu sur l'organisation et l'activisme des femmes noires, voir aucun pour certains. Alors que *Red Rag* et *Sappho* ne publièrent rien sur le sujet, *Shrew* et *Women's Voice* n'en parlèrent qu'une seule fois chacun. *Shrew* a publié une interview avec Gerlin Bean, l'une des membres fondateurs des deux groupes de femmes noires les plus influents de Londres et l'une des rares femmes noires à assister à la première conférence nationale de libération des femmes au Ruskin College en 1970¹²⁹. *Women's Voice* a signalé brièvement une manifestation organisée par AWAZ¹³⁰ contre la brutalité du gouvernement britannique dans son numéro de juillet 1979¹³¹. Il est à noter que le contenu limité proposé par le magazine sur l'activisme des femmes noires ne résulte pas forcément de l'ignorance des membres du collectif, mais plutôt de leur ligne éditoriale qui visait principalement les questions relatives aux femmes de la classe ouvrière. D'ailleurs, on remarque qu'il en fut de même concernant le MLF : *Women's Voice* n'a pour ainsi publié que très peu sur le MLF.

Lors d'un entretien téléphonique, Roberta Hunter-Henderson, ancienne membre du collectif de *Red Rag*, a pu nous donner son avis concernant la sous-représentation des femmes noires dans le magazine¹³². Sa principale explication fut que pendant les années 1970, un grand nombre d'évènements prirent place simultanément. Selon elle, beaucoup des évènements qui ont eu lieu dès la fin des années 1960 furent en partie liés à la nouvelle génération d'après-guerre qui voulait défier l'État de différentes manières. Bien que les femmes aient participé à plusieurs

¹²⁹ *Shrew*, septembre 1971. pp.10-12.

¹³⁰ Le nom AWAZ signifie "Voix" en ourdou.

¹³¹ *Women's Voice* 31, juillet 1979.p.6.

¹³² Hunter-Henderson, Roberta. Entretien téléphonique. 18 août 2021. Annexe 6.

de ces actions (le mouvement hippie, réunions d'étudiants, grèves pour l'égalité des salaires, manifestations contre le Vietnam, etc.), elles les soutinrent souvent passivement, sans avoir mot au chapitre. En conséquence, ces femmes ont décidé de s'organiser pour faire entendre leurs voix. Henderson a précisé que pratiquement toutes ces femmes étaient blanches. Si certaines étaient des travailleuses, la plupart étaient des étudiantes, puisque que tout avait commencé sur un campus universitaire. Lors de la première conférence qui a eu lieu au Ruskin Collège, les femmes n'avaient pas la moindre idée de qui allait venir parce qu'il n'y avait pas de connexion organisée entre les différents groupes de femmes qui se s'étaient formés dans tout le pays. Ces femmes ont développé leur propre récit reflétant leurs problèmes et les revendications qu'elles ont élaboré en conséquence.

Etant donné qu'il n'y avait pas de femmes noires parmi elles, ces organisations ne reflétaient pas les préoccupations des femmes noires. En effet, Henderson a poursuivi en précisant que seules deux femmes noires avaient assisté à la première conférence du MLF, dont Gerlin Bean pour qui l'évènement s'était avéré intéressant mais n'avait pas répondu à toutes ses attentes. Dès lors, les femmes noires ont commencé à former leurs propres groupes et à écrire leurs propres récits relatifs à leurs situations. Pour Henderson, les femmes blanches ne pouvaient pas représenter les femmes noires pour elles-mêmes, car cela aurait été condescendant (« *patronising* »). De plus, elle a noté que la majorité des féministes blanches n'avaient pas de contacts avec les femmes noires. Elle a ajouté qu'elles se sont soutenues mutuellement en termes de manifestations, mais qu'elles estimaient que la rédaction des récits devait être propre aux personnes qui en faisaient l'expérience.

Pour résumer, selon Henderson, les activistes noires et les féministes blanches se sont organisées séparément et parallèlement parce qu'elles se connaissaient très peu et avaient des intérêts différents. En outre Henderson, comme beaucoup d'autres féministes, estimait qu'il serait déplacé, voire condescendant, d'écrire au nom des femmes noires, qu'elles seules étaient en droit de parler pour elles.

On l'a vu, plusieurs facteurs expliquent la non-présence de contenu relatif aux femmes noires dans les magazines des féministes blanches. Toutefois, *Spare Rib* se démarqua en publiant une quinzaine d'articles sur l'organisation de femmes noires et une vingtaine de références sous forme de débats et de questionnements autour de la place des femmes noires dans le mouvement féministe et dans le magazine même. Comme l'a noté Marsha Rowe, il était inédit à l'époque d'avoir des femmes noires en couverture d'un magazine féminin, mais *Spare Rib* le fit dès les années 1980¹³³. Dans les bulletins des activistes noires, chaque numéro de *Fowaad* et de *Speak Out* ou presque compte des références des femmes à leurs activités. Pour ces raisons, *Spare Rib*, *Fowaad* et *Speak Out* forment les documents principaux utilisés dans cette partie, sans que l'on puisse vraiment comparer les trois périodiques qui ne publièrent pas avec la même intensité pendant toute la période. On pourra cependant comparer la nature du contenu publié et la manière dont le sujet a été abordé.

Beaucoup des groupes de femmes noires et leurs activités sont longtemps restés très restreints et relativement inconnus des activistes noires et des féministes blanches jusqu'à l'organisation de leur première conférence nationale en 1979. On commence à voir apparaître des publications sur le sujet vers la fin des années 1970 dans *Spare Rib* (2.1). En ce qui concerne *Fowaad* et *Speak Out*, dont les publications furent très limitées, on trouve mention de l'activisme des femmes noires dès leur première publication et d'une façon régulière. Cependant, si on prend en considération le nombre des numéros de *Spare Rib*, on peut dire que ce magazine a porté moins d'intérêt à ce sujet par rapport aux périodiques des femmes noires (2.2). Toutefois, on remarque une certaine similarité dans les sujets traités dans les trois périodiques ce qui peut s'expliquer par le fait que le contenu ait été rédigé par des femmes noires y compris dans *Spare Rib*. En ce qui concerne *Fowaad* et *Speak Out*, les auteures étaient exclusivement des femmes noires, membres d'*OWAAD*, du *BBWG* ou d'autres groupes. Pour *Spare Rib*, les publications ont été principalement écrites par Linda Bellos, Afshan Begum ou des membres anonymes

¹³³ *Ibid.*

de *OWAAD*. En dépit du nombre limité des articles, le contenu publié a révélé la diversité des visions parmi les femmes noires qui pendant longtemps avaient été représentées comme un groupe homogène (2.3). Les conférences organisées par *OWAAD* ont été l'un des principaux événements du mouvement des femmes noires à faire l'objet de publications dans les périodiques. On se demandera alors quelles furent les préoccupations des femmes noires dévoilé par ce contenu (2.4).

2.1 Dates des publications

Ce n'est qu'à l'occasion de la première conférence nationale des femmes noires, organisée par *OWAAD* le 18 mars 1979, que les membres des différents groupes se rencontrèrent pour la première fois. À la suite de cette conférence, l'organisation des femmes noires a commencé à être visible et à faire parler d'elle dans les bulletins des femmes noires, mais aussi dans certains magazines des féministes blanches. Ainsi, dans *Spare Rib*, les premières références à l'organisation des femmes noires apparaissent vers la fin des années 1970. Les raisons pour lesquelles le magazine n'a pas publié plus tôt sur le sujet sont les mêmes que pour les autres sujets concernant les femmes noires, notamment la non-appartenance des femmes noires et des femmes blanches aux mêmes réseaux et les intérêts différents concernant la libération des femmes. Dans *Spare Rib*, les publications ont souvent eu lieu après que les activités des femmes noires se sont produites. Par exemple, en janvier 1979, *Spare Rib* a publié un rapport sur une conférence, organisée en novembre 1978 à Southall, et dont les participantes étaient principalement des femmes asiatiques¹³⁴. La création du groupe *AWAZ* a seulement été notée dans les pages du magazine en août 1978, alors que le groupe avait été créé au milieu des années 1970¹³⁵. De la même manière, deux articles ont été publiés en juin et en octobre 1979 sur la première conférence nationale des femmes noires qui avait eu lieu en mars de la même année¹³⁶. Il est possible que les membres du magazine n'aient pas eu d'informations concernant la conférence avant qu'elle ne

¹³⁴ "Sisters in Southall". *Spare Rib* 78, janvier 1979.p.14.

¹³⁵ "AWAZ-Asian Women's Movement". *Spare Rib* 73, août 1978.p.25.

¹³⁶ "Black Women Together" *Spare Rib* 83, juin 1979.p.11.

se déroule, et, dans ce cas *Spare Rib* a joué un rôle informatif plutôt que de soutien à ces évènements.

Néanmoins, lors de la deuxième et de la troisième conférence, le magazine a promu l'événement avant qu'il ne se produise et a publié à chaque fois un article récapitulatif. Dans ces cas, on peut dire que le magazine a non seulement diffusé les activités des femmes noires, mais qu'il les a aussi soutenues en informant ses lectrices de leur existence. De la même façon, les membres de *Spare Rib* ont annoncé l'apparition du deuxième numéro de *Fowaad*¹³⁷.

Cependant, le soutien que le magazine a porté aux activités des femmes noires est discutable, dans la mesure où ces publications n'ont pas été fréquentes. Par ailleurs, peu de femmes noires lisaient ce périodique et il est peu probable qu'un grand nombre de femmes blanches qui le lisaient aient participé aux événements organisés par les femmes noires. Dans le meilleur des cas, les publications de *Spare Rib* ont porté à la connaissance de leur lectorat les activités des femmes noires. En effet, les récits sur les différentes organisations des femmes noires ont rarement, voire n'ont jamais, relevé la présence de femmes blanches et les femmes noires ont souvent critiqué le manque de soutien des féministes blanches.

2.2 L'intérêt porté à l'activisme des femmes noires

Fowaad et *Speak Out* ont publié respectivement six et cinq articles concernant l'organisation des femmes noires¹³⁸. À la fin de chaque numéro, les membres de *Fowaad* ont mentionné les coordonnées des différents groupes. Les membres de ces deux bulletins ont généralement traité ce sujet sous forme d'articles longs ou d'éditoriaux. Le choix d'aborder l'activisme des femmes noires dans les éditoriaux reflète l'importance de ce sujet pour les membres des collectifs. Du côté de *Spare Rib*, les membres ont publié sept articles courts à l'exception d'un seul qui fait quatre pages et cinq annonces. Pour un magazine qui a publié mensuellement

¹³⁷ "Fowaad". *Spare Rib* 89, décembre 1979.p.30.

¹³⁸ Pour les bulletins des femmes noires, il est à noter que ce qui suit est basé sur les numéros disponibles à la *Black Cultural Archives* dont beaucoup de pages sont manquantes.

pendant plus d'une dizaine d'années, on peut dire que le contenu sur l'organisation des femmes noires a été très faible. De plus, à l'exception de deux références qui sont apparues comme articles de fond dans la rubrique *Features*, les autres références ont été publiées dans les rubriques *News* ou *Newshorts*. Marsha Rowe a souligné que la sous-représentation des femmes noires était le résultat de leur absence dans le cercle des femmes du MLF¹³⁹. Le fait de publier la plupart du contenu dans la rubrique actualité montre que les questions soulevées par les femmes noires étaient éloignées de celles du MLF.

L'intérêt porté à l'activisme des femmes noires peut être aussi évalué au regard des photos publiées. Il est à noter cependant que *Fowaad* et *Speak Out* ne contenaient que très peu de photos à l'exception des couvertures qui montraient toujours des images illustrant la question centrale traitée dans le numéro. *Fowaad* ne publia qu'une seule photo de l'organisation des femmes noires, les montrant pendant la première conférence nationale feuilletant des livres en vente (figure 1) :



Figure 1: First National Black Women's conference (organised by OWAAD. Photo of Bookstall)¹⁴⁰.

Speak Out a publié des photos dans trois de ses numéros en page de couverture. Pour son premier numéro (figure 2), le bulletin a choisi une bande dessinée mettant en avant le rôle des femmes noires à travers le temps : durant la

¹³⁹ Rowe, Marsha. Réponses remises à la suite d'un questionnaire. 9 juillet 2021. Annexe 2.

¹⁴⁰ *Fowaad* 1, juillet 1979. page de couverture.

Révolution industrielle, contre l’esclavage, en tant que victimes du système capitaliste et comme des activistes contre le racisme, le sexisme et le capitalisme. Pour son quatrième numéro (figure 3), les membres ont choisi une image de femmes noires caribéennes et asiatiques et pour le numéro suivant (figure 4) une sélection de plusieurs photos de femmes noires durant des manifestations, des conférences et des réunions. Ce choix d’image fait écho au contenu publié sur les activités des femmes noires dans ces numéros :



Figure 2: *Speak Out* 1¹⁴¹

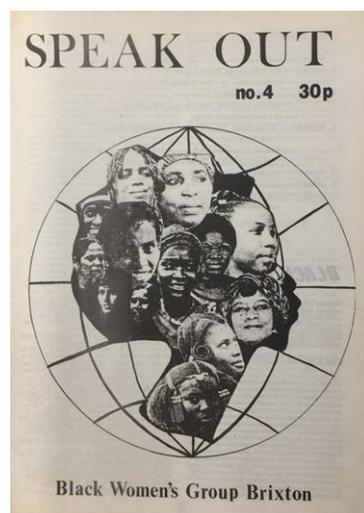


Figure 3 : *Speak Out* 4¹⁴²

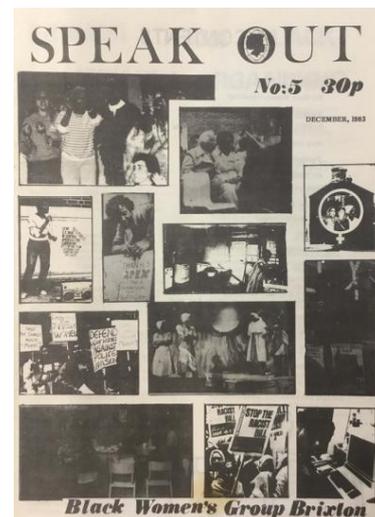


Figure 4 : *Speak Out* 5¹⁴³

¹⁴¹ *Speak Out* 1.

¹⁴² *Speak Out* 4. Page de couverture.

¹⁴³ *Speak Out* 5. Page de couverture.

Du côté de *Spare Rib* on constate également un nombre limité de visuels sur l'activisme des femmes noires. Seuls les articles rapportant la première (figure 5) et la deuxième conférence nationale des femmes noires (figure 6) ont été accompagnés de photos des participantes :

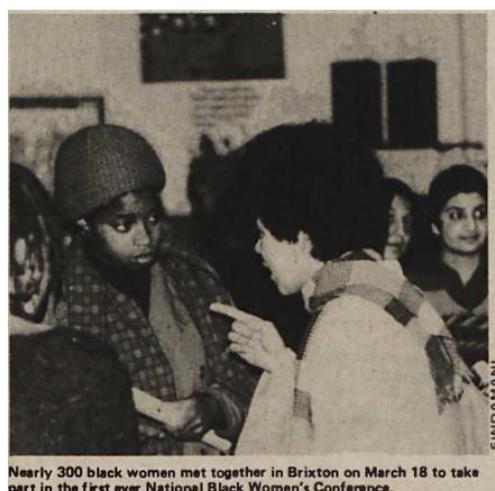


Figure 5 : *Spare Rib* 83, juin 1979¹⁴⁴



Figure 6 : *Spare Rib* 87, octobre 1979¹⁴⁵

¹⁴⁴ *Spare Rib* 83, juin 1979.p.11.

¹⁴⁵ *Spare Rib* 87, octobre 1979.pp42-43.

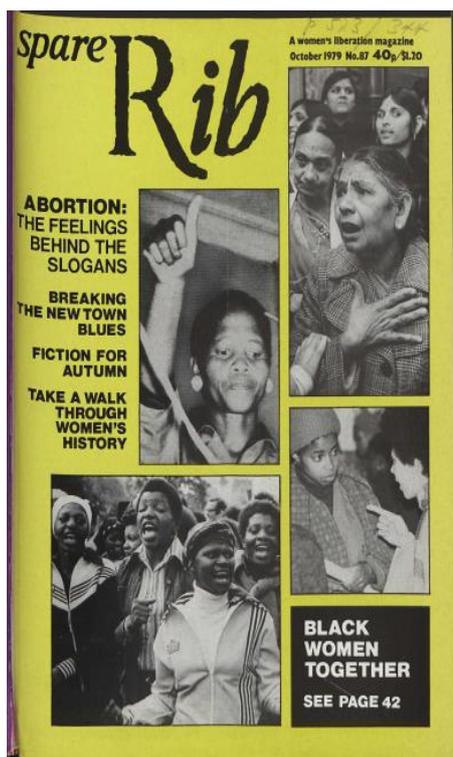


Figure 7 : Spare Rib. Page de couverture¹⁴⁶

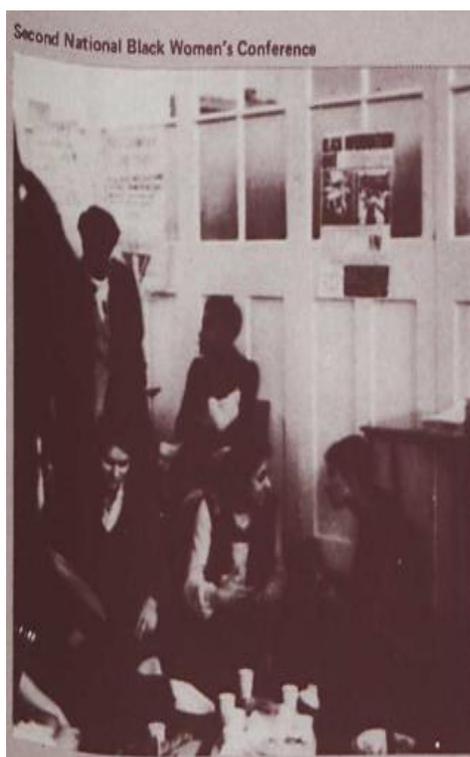


Figure 8 : Spare Rib 95, juin 1980¹⁴⁷

À l'occasion de l'article publié sur la deuxième conférence nationale des femmes noires (figure 8), et dans la perspective de promouvoir une définition large du féminisme concernant non seulement les femmes blanches de la classe moyenne, mais les femmes de toutes les classes sociales et de toutes couleurs de peau, le collectif du magazine a consacré la page de couverture au combat des femmes noires (figure 7). La couverture du numéro d'octobre 1979 présente quatre photographies de femmes asiatiques et afro-caribéennes accompagnées du titre de l'article principal du magazine : « *Black Women Together* ». Parmi ces femmes, certaines semblent inquiètes, bouleversées et préoccupées. Une deuxième photo prise en contre plongée montre une femme au visage éclairé qui ne semble afficher ni satisfaction ni mécontentement, levant le pouce et regardant vers le bas. En bas de la page, la photo montre une femme noire perplexe, mais attentive à ce que lui dit une autre participante. Par ailleurs, dans la photo publiée par *Fowaad* (figure 1) et dans une de celles publiées dans *Speak Out* (figure 4), on constate la présence de

¹⁴⁶ *Spare Rib* 95, juin 1980.

¹⁴⁷ *Ibid.* p.49.

femmes blanches. Ce choix peut illustrer d'une part l'ouverture des femmes noires au débat avec les femmes blanches et, d'autre part, l'envie d'être entendues et d'avoir la possibilité de s'exprimer. Enfin, une dernière photo présente quatre femmes manifestant en chantant ou en criant un slogan avec un air énergique et heureux. Cette page de couverture renforce d'une part l'idée d'une lutte des femmes noires unies dans les mêmes combats pour l'égalité et, d'autre part, l'alliance de la lutte contre la discrimination et de celle du mouvement des femmes pour l'émancipation.

Le faible nombre des publications identifiées dans *Spare Rib* peut questionner l'intérêt porté par ce magazine à l'activisme des femmes noires. Toutefois, les images accompagnant les publications des années 1970 ont tout de même exposé la détermination et le sérieux des femmes noires à mener leur combat.

2.3 Groupes et activités : la diversité de l'activisme des femmes noires

Du côté de *Spare Rib* comme du côté des bulletins des femmes noires, le contenu publié sur les différents groupes d'activistes noires est très négligeable. Dans le numéro de juillet 1977 de *Spare Rib*, Afghan Begum a écrit sur un groupe de femmes asiatiques fraîchement créé¹⁴⁸. Dans le septième bulletin le collectif de *Fowaad* a publié un court article sur le *BBWG* et un autre sur un piquet de grève organisé conjointement par *SBS* et *Ealing Women's Group*, un groupe de femmes blanches, contre les concours de beauté¹⁴⁹. Dans le numéro de décembre 1983, *Speak Out* a partagé les activités du *Peckham Black Women's Group* qui s'est formé en octobre 1981 à la suite de la conférence organisée par *OWAAD*¹⁵⁰. Les autres références prenaient la forme de courtes annonces de nouvelles publications, comme la sortie du deuxième numéro de *Fowaad* ou le bulletin *Black/Brown Women's Liberation* ainsi que de nouvelles créations de groupes, comme celle de *AWAZ*. Ces quelques références témoignent de la diversité des activités menées par

¹⁴⁸ Begum, Afghan. "Six daughters, six dowries to find". *Spare Rib* 60, juillet 1977.p.30.

¹⁴⁹ *BBWG*. "B.W.G(Brixton) Black Women's Centre". *Fowaad* 7.p.19. "Southall Black Sisters-No to Womens Degradation". *Fowaad* 7.p.18.

¹⁵⁰ *Peckham Black Women's Group*. "Peckham Black Women's Group". *Speak Out*, décembre 1983.p.15.

les activistes noires, mais aussi de leur vision des choses. En effet, certaines ont créé des groupes et ont publié des bulletins pour diffuser leurs idées. D'autres ont formé des centres d'information et d'accompagnement pour les femmes dans le besoin, comme AWAZ et menèrent ou participèrent à des grèves.

La composition ethnique des groupes varie. En effet, certains groupes se sont particulièrement intéressés à la situation des femmes asiatiques. Afghan Begum a expliqué dans son article publié dans *Spare Rib* que le groupe dont elle faisait partie se composait de sept membres actifs, originaires du Pakistan, de l'Inde, du Bangladesh et de Ceylan, qui se réunissaient pour discuter des formes spécifiques d'oppression qu'elles subissaient¹⁵¹. De la même manière, le collectif de *Spare Rib* a présenté AWAZ comme un centre dirigé par et dédié aux femmes asiatiques : « *an Asian Women's centre in London, which will be run by Asian women for Asian women.* »¹⁵². Ce centre visait à aider les femmes asiatiques en détresse ayant pour but d'atténuer leur isolement, de promouvoir leur émancipation et de combattre le racisme. D'autres groupes comme le *Brixton Black Women's Centre* ont eu pour objectif de soutenir les femmes noires en général et non pas un groupe ethnique en particulier. Enfin, ces groupes étaient plus ou moins ouverts à la collaboration avec les féministes blanches. En effet, certains groupes se sont opposés catégoriquement à la coopération avec des féministes blanches et ont clairement exprimé leur mécontentement envers l'ignorance de ces dernières, comme on peut le lire dans le numéro de *Spare Rib* publié en juillet 1978, tout en acceptant une aide financière de la part des féministes blanches :

*“A few of us are committed to attacking the white supremacist attitudes and ignorance of white sisters, as well as asserting our existence inside and outside the Women's Liberation movement. [...] Contribution from black women only, though financial assistance from white sisters will be appreciated!”*¹⁵³

¹⁵¹ Begum, Afghan. “Six daughters, six dowries to find”. *Spare Rib* 60, juillet 1977.p.30.

¹⁵² “AWAZ-Asian Women's Movement”. *Spare Rib* 73, août 1978.p.25.

¹⁵³ “Black/Brown Women's Liberation Newsletter”. *Spare Rib* 72, juillet 1978.p.23.

D'autres groupes se sont montrés plus ouverts à l'idée de travailler avec des femmes blanches, parfois avec certaines réserves. Bien que le groupe dont Afshan Begum faisait partie se composait de et visait principalement les femmes asiatiques et leurs problèmes, les membres s'exprimèrent pour la collaboration avec des « féministes occidentales », lorsque l'intérêt était commun, comme la lutte pour la libération des femmes. Le groupe venait d'être créé au moment de la publication de l'article en juillet 1978 et les membres n'avaient pas encore défini ce qu'elles entendaient par « la libération des femmes ». Leur ouverture aux féministes blanches leur avait peut-être permis de se décider sur le sujet. Cependant, elles insistèrent sur le fait qu'elles ne cherchaient pas à s'occidentaliser ni à résoudre leurs problèmes en adoptant des normes occidentales :

“...we want to work alongside Western feminist groups. Although as Asian women we suffer double oppression, there is much that we share as women struggling for liberation. [...] We want to emphasize it is not Westernisation we seek-we have yet to decide what true liberation means. We do not imply that the alternative to oppression is adoption of Western standards¹⁵⁴.”

Ces deux citations témoignent de la complexité de la relation qu'ont pu avoir les femmes de différentes ethnies avec les femmes blanches durant la deuxième vague du féminisme britannique. Ces femmes étaient relativement jeunes et montraient beaucoup d'entrain à l'idée de pouvoir se libérer de leurs oppressions. Cela les a, d'une certaine manière, empêchées de prendre conscience de la diversité des problèmes. Par conséquent, elles ont été limitées pour trouver des solutions et les adapter à différentes situations. En effet, la signification du terme « oppression » diffère d'un groupe de femmes à un autre suivant les vécus, les appartenances ethniques et religieuses, les cultures et les traditions. De plus, si certaines avaient choisi leurs définitions, d'autres cherchaient encore des réponses. Le peu de coopération entre les femmes noires et les femmes blanches au sujet de leur libération ne peut pas s'expliquer seulement par l'ignorance et le racisme de

¹⁵⁴ Begum, Afghan. “Six daughters, six dowries to find”. *Spare Rib* 60, juillet 1977.p.30.

certaines féministes blanches, mais il s'agit plutôt du résultat de l'intersection entre plusieurs éléments complexes dont ceux cités en amont (section 1 de cette partie).

Bien que les membres de *Fowaad* aient veillé à partager le plus de contacts possibles avec différents groupes, les écrits publiés provenaient principalement du collectif et des groupes basés à Londres. Ainsi, les groupes existant en dehors de Londres furent sous-représentés.

2.4 Les conférences nationales des femmes noires

Entre 1979 et 1982, le groupe *OWAAD* a organisé quatre conférences nationales. Hormis un long article publié dans le cinquième numéro, en 1983¹⁵⁵ *Speak Out* ne contient aucun article spécifique concernant ces conférences. Dans cet article, le collectif revenait sur les débuts de l'activisme des femmes, les conférences et les problèmes soulevés pendant toute cette période, en portant une lecture critique sur le parcours des femmes noires.

Puisque *Fowaad* fut créé à la suite de la première conférence, l'éditorial du premier numéro fut consacré à cet événement par le groupe¹⁵⁶. Par ailleurs, le collectif *OWAAD* ne put publier que sur les deux premières conférences, dans la mesure où le dernier numéro de *Fowaad* fut publié en novembre 1980. *OWAAD* a également publié une brochure d'une vingtaine de pages intitulée *Black Women in Britain Speak Out* dans laquelle le groupe rapportait en détail les différents points discutés pendant la conférence¹⁵⁷. Pour la deuxième conférence, le groupe a publié une annonce et a dédié l'éditorial du mois de juillet 1980 ainsi qu'un article dans le même numéro à ce sujet¹⁵⁸. Du côté de *Spare Rib*, le collectif a publié deux articles au sujet de la première conférence, a annoncé la tenue de la deuxième conférence

¹⁵⁵ "Editorial on Black Women Organizing". *Speak Out* 5, décembre 1983. pp. 2-7.

¹⁵⁶ "Editorial". *Fowaad* 1. pp2-3.

¹⁵⁷ *OWAAD*. "Black Women in Britain Speak Out".

¹⁵⁸ *Fowaad*, février 1980. Dernière page. "Editorial". *Fowaad*, juillet 1980. p.1. "Reviews-Second Conference". *Fowaad*, juillet 1980. p.10.

et a publié un article après son déroulement. Pour la troisième et la quatrième conférences, le magazine a publié un article à chaque fois¹⁵⁹.

Le contenu consacré aux différentes conférences revenait à chaque fois sur les sujets traités durant ces événements. Lors de la première conférence, il s'agissait principalement de conversations autour de la colonisation et de l'esclavage et menant à d'autres discussions portant sur le racisme et le sexisme des lois migratoires. Celles présentes soulevèrent des questions telles que le système éducatif, l'utilisation raciste du *Depo-Provera*, la participation des femmes noires aux campagnes contre la loi permettant à la police d'interpeler toute personne suspecte (*SUS*)¹⁶⁰ ou encore l'ignorance du *NHS* de la drépanocytose¹⁶¹. L'article publié par *Spare Rib* durant le mois d'octobre 1979 au sujet de la première conférence a consacré un espace important aux trois groupes de femmes noires qui avaient participé activement à l'organisation de l'événement *AWAZ*, *BBWG* et *United Black Women's Group*. Les membres ont présenté leur groupe et se sont exprimées sur les différentes activités qu'elles organisaient pour libérer les femmes noires et la population noire en général de leurs oppressions.

Pour la deuxième conférence, les membres de *OWAAD* reprirent l'article publié dans *Fowaad* en juillet 1980 pour rapporter le déroulé de l'événement dans le *Spare Rib* du mois de juin de la même année. Dans cet article, les activistes noires soulignaient les progrès réalisés entre la première et la deuxième conférence. En effet, la deuxième conférence s'est déroulée sur deux jours, contrairement à la première qui a eu lieu en une seule journée, et a accueilli presque le double des femmes, soit 600 femmes noires. À l'inverse de la première conférence où seulement *OWAAD* avait pris la parole, la deuxième conférence servit de forum

¹⁵⁹ *Spare Rib* 38, juin 1979.p.11. "Black Women Together". *Spare Rib* 87, octobre 1979.p.42. "Black Women Fight Back". *Spare Rib* 95, juin 1980.p.49. *OWAAD*. "Black Women meet".*Spare Rib* 108, juillet 1981.p.15. "Black Women in Struggle 2/3 May". *Spare Rib* 106, mai 1981.p.28. Bellos, Linda. "Black Women's Conference". *Spare Rib* 121, août 1982.

¹⁶⁰ La loi *SUS* (de « *suspected person* ») était une loi de contrôle et de fouille qui permettait à un officier de police d'arrêter, de fouiller et potentiellement d'arrêter des personnes soupçonnées d'être en infraction avec la section 4 de la loi *Vagrancy Act* de 1824.

¹⁶¹ La drépanocytose une maladie du sang héréditaire dont souffraient principalement les personnes noires.

pour une variété de groupes, dont un grand nombre s'était formé à la suite du premier événement.

On note une similarité dans les sujets traités tout au long des deux événements. Une originalité de la deuxième conférence peut être relevée : autour d'un atelier de discussion nommé *Consciousness raising/Black Feminism*, certaines femmes noires ont tenté de clarifier le terme « féminisme noir » et ses implications. En effet, pendant la première conférence, les activistes noires n'ont pas utilisé ce terme. L'auteure noire qui a relaté la première conférence dans *Spare Rib* en juin 1979 a utilisé l'expression « *black/feminist issues* », sans expliquer l'implication des questions féministes pour elle. Effectivement, la question de se désigner comme féministe ou pas et la signification de ce terme ont été des sujets controversés au sein des groupes des activistes noires. Bien que ce sujet ait commencé à prendre de l'ampleur pour certaines femmes noires, les membres de OWAAD ne prirent pas en considération ces interrogations aussitôt. D'après le rapport de la première conférence fourni par OWAAD dans le numéro de juillet 1981 de *Spare Rib*, le « féminisme noir » n'a pas fait l'objet de discussions. Cependant, le groupe a noté qu'un atelier a eu lieu pour les lesbiennes noires, mais sans toutefois exprimer leur avis sur ce sujet qui a longtemps été omis des intérêts du groupe.

Durant les trois premières conférences, les femmes noires mirent l'accent sur l'unité afro-asiatique. Selon elles, leurs expériences communes en tant que citoyennes de seconde classe en Grande-Bretagne, ainsi que leurs histoires partagées en tant que victimes du colonialisme et de l'impérialisme, constituaient un lien fort entre elles, transcendant les différences ethniques et culturelles existantes¹⁶². Elles ajoutèrent que les femmes d'ascendance asiatique et africaine partageaient des principes communs vis-à-vis de l'organisation indépendante des femmes noires et de l'unité entre elles. Elles soulevèrent notamment l'impossibilité

¹⁶² "Black Women Together". *Spare Rib* 87, octobre 1979.p42. *Spare Rib* 95, juin 1980. p.49. OWAAD. "Black Women meet".*Spare Rib* 108, juillet 1981. p.15.

de lutter uniquement contre l'une de leurs oppressions subies, qu'il s'agisse du sexe, de la race ou de la classe sociale¹⁶³.

Finalement, les femmes membres du groupe de planification de OWAAD se revendiquèrent « féministes » à la quatrième conférence. Durant celle-ci, les discussions inclurent plus particulièrement les questions du « féminisme noir », de la sexualité, du lesbianisme ou encore des violences faites aux femmes noires. Les différents points de vue des femmes sur ces sujets ont remis en cause l'unité tant mise en avant pendant des années. Linda Bellos se chargea d'écrire le compte rendu de la quatrième conférence, publié dans le numéro d'août 1982 de *Spare Rib*. Elle exposa son point de vue personnel selon lequel la présomption d'unification des femmes noires sous couvert de leur couleur de peau uniquement semblait raciste dans la mesure où cette union suggérait que toutes les femmes noires étaient les mêmes :

“What did we mean by feminism? Was it a white plot? Did feminism mean we would not work with Black men? Was the issue of sexuality a flippant diversion? To say only, that there were divisions amongst Black women over these issues is to miss the point, unless a sham unity is supposed amongst all Black women because we are Black. Such an assumption always strikes me as racist¹⁶⁴.”

Pour Bellos, homogénéiser les femmes noires poussait à l'effacement de l'identité multiple des femmes noires. En effet, certaines activistes noires ont accusé de racisme les féministes blanches qui considéraient les femmes noires comme un groupe homogène. Par analogie, Linda Bellos a critiqué de raciste les activistes noires qui, à leur tour, présentaient les femmes noires comme constituant un groupe homogène.

Le contenu publié par les périodiques sur l'activisme des femmes noires met avant tout en relief les sujets préoccupants pour les femmes noires à l'époque et sur

¹⁶³ OWAAD. “Black Women meet”. *Spare Rib* 108, juillet 1981. p.15.

¹⁶⁴ Bellos, Linda. “Black Women’s Conference”. *Spare Rib* 121, août 1982.p.12.

lesquels se basait leur activisme. Cependant, il révèle aussi les différents intérêts que ces femmes avaient par rapport aux féministes blanches. En effet, si les femmes noires expliquaient leurs différents problèmes par le colonialisme et l'impérialisme, les femmes blanches associaient principalement leur oppression au système patriarcal. Les auteures de la plupart de ces références n'ont pas critiqué l'activisme des féministes blanches. Néanmoins, certains passages témoignent de la relation tendue qu'entretenaient ces deux groupes. Il s'agira maintenant de montrer comment les périodiques des femmes ont pu refléter la nature et le développement de la relation entre les différents groupes de femmes noires et de femmes blanches.

3 Les périodiques féministes : un baromètre de la relation entre les féministes

Les différents récits féministes sur l'activisme féminin des années 1970 et 1980 relèvent une évolution de la relation entre les activistes noires et les féministes blanches pendant cette période. Les débuts des années 1970 ont connu une désunion entre les deux groupes de femmes car les féministes blanches ne prenaient pas suffisamment en considération les revendications des activistes noires, et ces dernières leur en tinrent rigueur. Ceci n'empêcha pas l'existence de quelques collaborations entre ces femmes. Comme nous l'avons vu, vers le milieu des années 1970, de plus en plus de femmes noires commencèrent à s'organiser séparément des féministes blanches car leurs problèmes et leurs visions étaient trop différents. Néanmoins, la question d'établir un activisme commun restait d'actualité dans la mesure où les féministes blanches cherchaient à adapter les revendications existantes à la situation des femmes noires et à produire une lecture antiraciste, anticapitaliste et anti-impérialiste aux sujets traités. La fin de la décennie et le début des années 1980 furent marqués par un mélange de reconnaissances, de remises en question et d'initiatives de la part des féministes blanches. Elles entraînèrent certaines collaborations mais furent aussi la cause de désaccords et de débats controversés, non seulement entre féministes blanches et activistes noires, mais aussi au sein du mouvement même des femmes noires.

Ce sujet d'ores et déjà abordé dans certains livres, comme celui de Natalie Thomlinson¹⁶⁵, n'a jamais été abordé à travers le prisme des périodiques des femmes. Ces enchaînements d'événements et les différentes phases qui ont caractérisé la relation entre, d'une part, les féministes blanches et les activistes noires et, d'autre part, les femmes noires elles-mêmes, se reflètent dans les pages des périodiques. Ces précieux documents nous permettent d'étudier le développement de la relation entre ces femmes, en commençant par une première phase de frustration des activistes noires face à l'ignorance de leurs problèmes (3.1). On poursuivra sur les critiques portées par les activistes noires aux écrits des

¹⁶⁵ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016.

femmes blanches les concernant (3.2). Pour finir, on identifiera les éventuelles collaborations entre les différents groupes (3.3) et l'émergence des débats multiples dans chacun d'entre eux (3.4).

3.1 Femmes noires « ignorées », femmes noires « frustrées »

Le contenu publié par les périodiques féministes reflète en effet les différentes phases identifiées ci-dessus. On a vu que, dans un premier temps, les activistes noires ont souvent reproché aux féministes blanches d'ignorer leurs problèmes. On note par exemple dans *Spare Rib* que des lectrices noires avaient signalé à plusieurs reprises le manque de contenu les concernant. Par exemple, en 1974, à la fin de sa lettre au sujet des grévistes asiatiques à *Mansfield Hosiery Mills*, Pat Kirkham a proposé au collectif de *Spare Rib* de produire plus de sujets sur les femmes noires afin d'examiner certains des problèmes culturels qu'elles rencontrent¹⁶⁶. De même, deux ans plus tard, en 1976, les membres du Forum Socialiste Asiatique regrettaient que la question de l'oppression des femmes noires n'ait été sérieusement abordée par aucun des groupes de la gauche, y compris le mouvement des femmes :

“As women in the Asian Socialist Forum, we feel that the question of the oppression of black women is particularly poignant and one which has not been seriously taken up by any of the groups of the left including the women's movement¹⁶⁷.”

Vers la fin des années 1970, le sujet de l'exclusion des femmes noires a commencé à prendre de la place au sein du MLF, ce qui apparaît clairement dans *Spare Rib*, notamment dans un rapport sur la conférence nationale de libération des femmes qui eut lieu en 1977, publié en mai 1977¹⁶⁸. Ce rapport se composait de plusieurs récits de femmes qui avaient assisté à la conférence et soumis leurs impressions au magazine. Une des sections de l'article qui a été consacrée à la

¹⁶⁶ Kirkham, Pat. “Asian Women”. *Spare Rib* 25, juillet 1974.p.4.

¹⁶⁷ Membres du *Asian Socialist Forum*. “Fight against Racism”. *Spare Rib* 49, août 1976.p.22.

¹⁶⁸ “Women's Liberation 1977”. *Spare Rib* 58, mai 1977.p.6.

question du racisme montrait la tension croissante concernant les expériences des femmes noires. Cette partie fut rédigée par le collectif des *Bradford Women* et Rachel Williams, et était accompagnée de quelques commentaires des rédactrices du magazine. Les femmes de Bradford y ont donné leur point de vue sur l'atelier « race et fascisme » composé principalement de femmes blanches. Elles conseillaient aux femmes blanches de combattre leur propre racisme et celui du MLF et leur reprochaient de prendre en compte que les femmes caribéennes et asiatiques partageaient les mêmes expériences racistes, ce qui, selon elles, reflétait un manque de conscience et de connaissance de leurs différences culturelles. Rachel Williams a également souligné que seulement 35 femmes noires avaient participé à la conférence ce qui était significatif du fait qu'elles ne se faisaient guère d'illusions quant au traitement du racisme par les féministes blanches. Dans cet article, Williams rapportait certains faits corroborant cette situation :

“On Sunday rape and racism were discussed as separate issues. The irony of this came about when one white lady had the audacity to stand up and say that black men were largely responsible for most rapes. [...] All of a sudden it was announced that too much time had been devoted to previous sessions, so now only five minutes can be admitted for the discussion of racism. Can you believe five minutes for a discussion on racism?”¹⁶⁹

Les rapports écrits par le collectif des *Bradford Women* et Rachel Williams ont mis l'accent sur le mécontentement des femmes noires présentes à la conférence. Il est à noter que, dans cet article, le collectif de *Spare Rib* a accompagné ces deux rapports sur le racisme de commentaires. Les membres du collectif ont peut-être souhaité porter une attention et une clarification supplémentaires à ces parties de l'article. Par ailleurs, les rédactrices ont souligné que beaucoup de femmes ont applaudi lorsque les femmes noires ont pris le micro et elles se sont demandé avec suspicion s'il ne s'agissait pas d'un « racisme inversé ». Le collectif de *Spare Rib* a également commenté le passage où Williams mentionnait l'intervention d'une femme qui accusait les hommes noirs d'être

¹⁶⁹ *Ibid.* p.10.

responsables de la majorité des viols, en soulignant que, pour certaines il s'agissait de dire que les hommes noirs sont tenus responsables de la plupart des viols par la police et les tribunaux. Ces deux commentaires ont été suivis par un point d'interrogation, ce qui a pu sous-entendre deux choses. D'une part, le collectif semblait essayer d'atténuer la tension en apportant de nouveaux éléments pour éventuellement corriger le commentaire de Williams. D'autre part, cette réflexion sur la prise de parole des femmes noires reflète l'incertitude et la gêne du magazine envers la question du racisme. Ces commentaires faits par le collectif montrent que les membres n'avaient pas encore clairement pris position face au sujet du racisme et étaient probablement encore incertaines quant à la façon de le traiter ou bien étaient-elles peu désireuses de s'engager dans un tel débat controversé et susceptible de diviser leurs lectrices. En effet, aucun contenu sur la question du racisme au sein du MLF n'a ensuite été publié pendant plus d'un an. Ce n'est que dans le numéro d'août 1978 que le sujet a soudainement refait surface.

Réagissant à la couverture par *Spare Rib* de la conférence nationale de la libération des femmes qui eut lieu en mai 1978, Joan Mortimer et Annie Rotheram, membres du *Brighton Women's Liberation* ont écrit au magazine pour exprimer leur mécontentement face au positionnement des féministes noires¹⁷⁰. Elles ont reproché au collectif de *Spare Rib* d'avoir publié un contenu « partial et inexact ». Parmi les points non mentionnés, il aurait au moins fallu, selon elles, souligner la présence des femmes noires à la conférence. Elles ont raconté qu'une femme noire est intervenue pour signaler que, si les femmes noires n'étaient pas autorisées à parler pendant la conférence, elles ne reviendraient plus jamais à cet événement. Mortimer et Rotheram ont ajouté que, bien qu'il ait été reconnu lors de la précédente conférence en 1977 que le fait d'applaudir chaque fois qu'une femme noire prenait la parole était condescendant et raciste, les participantes avaient cependant laissé faire. Elles ont souligné que les femmes noires présentes ont accusé les femmes blanches de racisme, de classisme et de fascisme. Selon elles, les questions de classe, de race et d'impérialisme ont pris le dessus sur la discussion initiale de la

¹⁷⁰ Mortimer, Joan et Rotheram, Annie. "Another view of the plenary". *Spare Rib* 73, août 1978. pp.20-21.

conférence qui avait pour sujet la sixième revendication du MLF et d'autres principes féministes. Finalement, cette lettre ne reprochait pas au MLF d'ignorer les questions relatives aux femmes noires mais au contraire, les membres du *Brighton Women's Libération* semblaient être dérangées par l'intervention des femmes noires pendant la conférence et n'hésitèrent pas à souligner qu'elles étaient, avant toute autre chose, féministes :

“Our politics are feminist. We analyse our oppression as due to male supremacy, to the patriarchy. Men are our oppressors, the enemy, and not some abstract "system". The system is created and perpetuated by men for the benefit of all men. Capitalism, class, racism, fascism, colonialism, and imperialism are all male institutions, current manifestations of male rule - the patriarchy¹⁷¹.”

On remarque ici une similitude avec ce qui avait été rapporté sur la précédente conférence, reflétant non seulement la colère et la frustration des femmes noires, mais aussi la relégation de leurs problèmes au sein du MLF. On peut ainsi affirmer qu'en 1978, la plupart des femmes blanches n'avaient pas encore pris conscience de la possibilité que certaines femmes, dont les noires, se sentaient opprimées par d'autres femmes, qu'elles subissaient des formes d'oppression tout autant pesante que le sexisme.

En 1979, Miriam Yagud, une des lectrices du magazine, écrivait pour exprimer son mécontentement quant à la façon dont *Spare Rib* négligeait de mentionner le problème du racisme dans un article sur le programme politique de Margaret Thatcher :

“... I was very shocked that no mention was made of the fact that Thatcher was standing on a specifically racist platform, and won the election because of the racist immigration policies of her party. Why was this so obviously

¹⁷¹ *Ibid.* p.21.

*ignored? Was your collective afraid of upsetting or offending its white middle-class readership?*¹⁷²”

Miriam Yagud demandait également dans sa lettre au collectif d’arrêter de dissimuler ces questions, mais au contraire de les reconnaître et de s’organiser pour s’y opposer. Elle finissait sa lettre en recommandant au collectif de publier davantage d’articles écrits par des personnes noires, ce qui leur permettrait d’être enfin sujets et pas uniquement objets des textes. La décision des membres du magazine de publier ce genre de lettres indique qu’elles étaient conscientes de leur ignorance au sujet du racisme. Cependant, l’année suivante, le magazine continua d’éviter la question. Les seuls articles parus sur le thème du racisme et de la situation des femmes noires furent deux rapports sur les conférences nationales des femmes noires, deux articles sur l’affaire d’Anwar Ditta, et deux références aux grévistes à Chix. Dans le numéro de février 1980, une lettre écrite par Janice Zoots, une femme noire, a fait écho au devoir de *Spare Rib* de confier aux femmes noires le soin d’écrire des articles sur leurs propres expériences soulevé par Miriam Yagud¹⁷³. À défaut, Zoots soulignait que les membres du magazine prenaient une orientation impérialiste liée à l’appartenance des membres du MLF à la classe moyenne blanche.

Compte tenu de ces critiques, il est surprenant de voir que le collectif ne proposa aucun changement permettant d’intégrer des femmes noires dans la production du magazine et dans l’écriture des articles. Malgré les quelques récits publiés sur la situation particulièrement difficile des femmes noires et leur décision de s’organiser de manière autonome et séparément du MLF, le collectif du magazine n’aborda pas directement ces questions. On peut penser que cela ne s’adressait pas au lectorat du magazine, constitué en majorité par des femmes blanches, tout comme le collectif. Par ailleurs, comme le montre clairement l’éditorial de juillet 1980, le racisme fut l’un des sujets controversés qui causa des

¹⁷² Yagud, Miriam. “*Racism*”. *Spare Rib* 85, août 1979.p.4.

¹⁷³ Zoots, Janice. “*TV Racism*”. *Spare Rib* 91, février 1980.p.5.

problèmes au sein du collectif : cela entraîna des désaccords au sujet de certaines publications et des questionnements sur la nature du contenu du magazine :

*“Controversial articles have always been a problem area for Spare Rib [...] The Spare Rib Collective itself contains a variety of feminist opinion. Do we tend to suppress our differences to keep the peace, and so arrive at a safe but boring 'common denominator'? How much should Spare Rib be an open forum, and how much should we develop our own 'line'? We have certainly had bitter disagreements over some articles — do they stimulate debate within and about the movement? Is it necessary to publish such material in order to open issues out and move us forward? Or are the views expressed so offensive to some collective members that we couldn't print them? Could they be harmful to other groups of women — lesbians, separatists or Black women, for instance? Where does 'responsibility' become censorship ?”*¹⁷⁴

Vers la fin des années 1970 et le début des années 1980 toutefois, *Spare Rib* réussit à considérablement diversifier son contenu pour toucher davantage les femmes noires, sans que ce soit pour autant exempt de critiques. En effet, jusqu’au début des années 1980, les femmes noires, notamment les lesbiennes noires, estimaient que le contenu les concernant restait très insuffisant. Longtemps absentes, non seulement dans *Spare Rib* mais aussi dans *Sappho*, les lesbiennes noires aspiraient désormais à une certaine visibilité. Dans une lettre envoyée à *Spare Rib* en août 1982, Dorotea montrait du doigt le manque de contenu sur les lesbiennes en général, et l’absence de références aux lesbiennes noires en particulier¹⁷⁵. À l’occasion du cinquième anniversaire du mouvement des lesbiennes britannique, *Spare Rib* a publié un article sous forme de compilation de témoignages¹⁷⁶. Shauna, Helen et Ros, ont souligné que beaucoup de lesbiennes, notamment celles résidant en dehors de Londres, étaient isolées du mouvement lesbien. Shauna relevait que le mouvement n’était pas parvenu à résoudre ce

¹⁷⁴ “Editorial”. *Spare Rib* 96, juillet 1980.p.3.

¹⁷⁵ Dorotea. “Race is not a separate issue”. *Spare Rib* 121, août 1982.p.4.

¹⁷⁶ Parker, Jan et Isherwood, Pam. “Happy Birthday 837 8602”. *Spare Rib* 123, octobre 1982.p.49.

problème d'ouverture et qu'il y avait encore des lacunes. Elle notait également l'absence de femmes noires au sein du mouvement.

Les membres du mouvement incorporèrent des détails sur les groupes de lesbiennes noires dans leurs informations générales afin de les transmettre aux femmes noires qui appelaient leur hotline¹⁷⁷. Ces témoignages pointent une séparation entre les lesbiennes noires et les lesbiennes blanches. Dans la mesure où la majorité des groupes de femmes noires marginalisait la question du lesbianisme, les lesbiennes noires se retrouvaient exclues non seulement du mouvement des lesbiennes, mais aussi de l'activisme des femmes noires. Les lesbiennes noires ne s'organisèrent qu'à partir du mois de juin 1981 par la création d'un atelier national pour lesbiennes qui s'installa au centre des femmes noires à Brixton¹⁷⁸. À la suite de cet atelier, un groupe de soutien pour les lesbiennes noires se réunit toutes les deux semaines¹⁷⁹. Il existe peu de contenu sur les lesbiennes noires dans les numéros de *Spare Rib* des années 1980. À l'exception de quelques articles qui reflètent l'expérience des lesbiennes noires et une poignée de lettres dénonçant le racisme dans le mouvement lesbien, aucun contenu de fond n'a été publié sur ce sujet¹⁸⁰. De la même façon, les lesbiennes noires ont été aussi exclues des pages de *Sappho* malgré les reproches de quelques lectrices. Dans le numéro de janvier 1973 de *Sappho*, A. Glasgow, une lectrice du magazine, se présente comme non racisée, proposait dans sa lettre d'inclure du contenu sur les femmes noires homosexuelles¹⁸¹. Quelques mois après, en juin 1973, une lectrice se questionnait dans une lettre sur la situation des hommes et des femmes gays en Inde et au Pakistan. Le collectif répondit en ces mots : « *I'm stumped ! can anyone answer this ?*¹⁸² ». Cette réaction montre bien que le collectif de *Sappho* ignorait

¹⁷⁷ *Ibid.* p.50.

¹⁷⁸ "Black Lesbians' Workshop". *Spare Rib* 109, août 1981.p.11.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ Gerry; Sunita; Dolores. "Three black women talk about sexuality and racism". *Spare Rib* 135, octobre 1983.p.6. Madhu, Patel. "The struggle to be accepted as a person". *Spare Rib* 136, novembre 1983.p.26. Aberdeen Lesbian Line Group. "Racism and lesbian line". *Spare Rib* 143, juin 1984.p.3. Zehra. "Immigrant Lesbians". *Spare Rib* 162, janvier 1986.p.4. Hensman, Savitri. "Living and Struggling Together". *Spare Rib* 165, avril 1986.p.44

¹⁸¹ A.Glasgow. *Sappho* V1, 10 janvier 1973.p.6.

¹⁸² R.P Yorks. *Sappho* V2, avril 1973.p.10.

complètement la situation des lesbiennes indiennes, pakistanaises et noires en général. En effet, deux articles seulement concernent des lesbiennes noires. « *Child Benefit Lobby* » fut publié par Rachael Smith afin de faire le compte rendu d'une réunion de la Chambre des Communes où des femmes noires, dont des lesbiennes, débâtèrent au sujet d'une nouvelle législation qui visait à retirer les allocations aux femmes immigrées¹⁸³. Une grande partie de l'article a été réservé au témoignage d'une mère lesbienne africaine qui exposait l'effet dévastateur que pouvait avoir la perte des allocations sur la vie des femmes noires et la vie des lesbiennes noires en particulier. La deuxième publication repérée dans *Sappho* est un article intitulé « *Working Class Lesbians* », écrit par Kay Young, une femme noire lesbienne de la classe ouvrière¹⁸⁴ qui parut dans la revue *Gay Left*¹⁸⁵. L'article de Young ne mentionnait pas la situation des lesbiennes noires en général, mais plutôt des ouvrières lesbiennes en particulier. Au final, il apparaît clairement que très peu d'informations furent publiées sur les lesbiennes noires.

Les lesbiennes se détachèrent du MLF parce qu'elles ne se reconnaissaient pas dans ses revendications. Comme dans la plupart des groupes féministes où les femmes noires étaient sous-représentées, voire non représentées, les lesbiennes noires furent également exclues du mouvement des lesbiennes. Les raisons de l'absence de ces femmes dans le mouvement lesbien sont également celles qui expliquent leur absence du mouvement féministe en général. Néanmoins, il faut prendre en compte un autre élément qui concerne les femmes asiatiques en particulier : la contrainte culturelle. Sans pour autant généraliser, il apparaît que ces femmes ont souvent grandi avec des traditions strictes les empêchant de discuter de leur sexualité et encore moins de leur orientation sexuelle. Le témoignage de cette lesbienne asiatique reflète la situation de beaucoup d'entre elles :

“It is hard to survive as a woman and harder as a lesbian, but to be an Asian lesbian it is much, much harder still. [...] The more I thought about it all the worse I felt; my feelings were churned about to suit other people, and

¹⁸³ Smith, Rachael. “CHILD BENEFIT LOBBY”. *Sappho* 6 V6, 1978. p.6.

¹⁸⁴ Young, Kay. “Working Class Lesbians”. *Sappho* 8 V6, 1978.p.14.

¹⁸⁵ *Gay Left* (1975-1980) est une revue socialiste qui a été créé par un collectif d'hommes homosexuels à Londres. <http://gayleft1970s.org/>

the hardest part was yet to come — my parents. My parents are typical Asian parents, wanting the best for their daughter, especially as I was the only daughter they had, and I was the eldest in the family. They were in the process of arranging a marriage for me...¹⁸⁶

3.2 Un traitement maladroit des questions des femmes noires

Les femmes noires n'ont pas seulement accusé les féministes blanches de les ignorer, mais aussi de mal traiter les sujets les concernant. Les reproches faits par Janice Zoots en 1980 avaient déjà été formulés par Amrit Wilson en novembre 1974 dans une lettre de protestation écrite en réaction au récit de Anne Doggett publié dans le numéro de septembre de *Spare Rib* de la même année au sujet du statut des femmes en Inde après sa visite du pays¹⁸⁷. Doggett a visiblement basé son rapport sur ses propres observations pendant son séjour et sur certains témoignages d'Indiennes recueillis au sein des organisations politiques. Amrit Wilson a relevé plusieurs éléments inexacts dans le récit de Doggett qui avait omis d'évoquer des sujets comme l'effet de l'impérialisme sur les femmes indiennes :

“She could have tried talking to a few ordinary women instead. Could she speak any Indian language? I am sure women from a white country would not be described from such an outside viewpoint. It is as though a group of women had been described by a man who watched them but never spoke to them. [...] the effect of imperialism on the position of Asian women is not discussed and the women revolutionaries now serving long-term prison sentences are not mentioned¹⁸⁸.”

Anne Doggett s'est excusée auprès de Amrit Wilson dans un retour de lettre, en admettant avoir effectivement commis des erreurs dans son rapport¹⁸⁹. Elle avançait pour sa défense que, en plus de n'avoir pas pu lire l'article avant sa

¹⁸⁶ Patel, Madhu. *“The Struggle to be accepted as a person”*. *Spare Rib* 136, novembre 1983.p.26.

¹⁸⁷ Wilson, Amrit. *“Racist Sensationalism?”*. *Spare Rib* 29, novembre 1974.p.20.

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*

publication, sa maladresse était aussi due à son manque de connaissance approfondie sur le sujet et la difficulté à inscrire une analyse de la situation des femmes dans un cadre politique. Bien qu'elle déclarât assumer l'entière responsabilité de ses erreurs, elle reprochait également à *Spare Rib* de personnaliser et de neutraliser les questions politiques à l'extrême. Elle qualifia ce manquement de « désinvolture journalistique »:

“[...]and secondly, the tendency of Spare Rib itself to personalize and neutralise political issues. The words on the cover and title pages ‘Eve-teasing and Widow-burning’ are examples of this approach. I think this is crucial for Spare Rib to face if it is to make a serious attempt to precisely reflect the variety of analysis within the Movement and not merely blur the differences into a hazy but glib journalese¹⁹⁰.”

Malgré les recommandations d'Anne Doggett, *Spare Rib* n'a pas réagi à cet échange avec Amrit Wilson ni aux reproches faits par Doggett, et n'a pas non plus changé son approche concernant la diversité des problèmes politiques. Les membres du magazine ont reporté deux fois leur réponse sur le sujet, sans tenir leur engagement. Le fait que le collectif n'ait pas donné suite à cet échange peut confirmer les reproches faits par Doggett. En effet, il est possible que les membres du magazine aient choisi le titre et restructuré l'interview de Doggett d'une manière désinvoltée et irréfléchie. La publication de l'échange entre Wilson et Doggett peut néanmoins être interprétée comme une reconnaissance des membres du collectif de *Spare Rib* de leurs erreurs, mais elles n'ont pas interagi parce qu'elles n'ont pas encore pensé au sujet et par conséquent elles se sont retrouvées dans l'incapacité de s'expliquer. Ce n'est que vers la fin des années 1970 et début des années 1980 que *Spare Rib* s'est exprimé ouvertement sur le sujet et a même intégré des femmes noires dans son collectif, marquant une des collaborations entre les femmes noires et les femmes blanches.

¹⁹⁰ *Ibid.*

3.3 Des femmes blanches et des femmes noires travaillent ensemble

En janvier 1979, un article paru dans *Spare Rib* rapportait l'existence de « *Mothers, Daughters and Sisters* », une conférence interculturelle qui eut lieu à Southall et qui fut, selon les organisatrices, « une première du genre »¹⁹¹. Durant cette conférence, une femme asiatique, une Jamaïcaine et une Anglaise blanche parlèrent de leur expérience dans la manière d'élever leurs filles en Grande-Bretagne. Toutefois, le rapport de *Spare Rib* reprit seulement les interventions de femmes asiatiques qui étaient visiblement en majorité. Cette publication prouve que des ateliers regroupant des femmes de différentes origines existaient, bien qu'en faible nombre.

Un autre exemple témoignant de collaborations entre ces femmes fut publié en septembre 1980 dans *Spare Rib* sous forme d'une interview réalisée avec les membres de *See Red*, un atelier de posters, dont le collectif comprenait une femme noire, Kainde¹⁹². À la fin de l'interview, le magazine ajoutait les réflexions de Kainde puisqu'elle était absente lors des entretiens. Kainde tenait à expliquer les raisons pour lesquelles elle avait rejoint l'équipe de *See Red*. Elle déclarait qu'outre le désir d'apprendre ce métier artistique, elle voulait mettre à profit ces compétences afin de développer des idées sur certaines expériences, attentes et frustrations des femmes noires en Grande-Bretagne par le biais des affiches. Elle soulignait la différence entre l'expérience des femmes britanniques blanches et celle des femmes noires et souhaitait que cet aspect ressorte clairement dans les affiches produites par *See Red*. Kainde notait également l'importance de se questionner sur la vie en Grande-Bretagne et sur les identités complexes de son peuple. Elle concluait ainsi:

“Finally, I see my role at See Red as a means of opening up to other black women the media of silk screen printing for our own use, so that together we can lay open, present and focus attention on how we see ourselves here,

¹⁹¹ “*Sisters in Southall*”. *Spare Rib* 78, janvier 1979.p.14.

¹⁹² “*See Red*”. *Spare Rib* 98, septembre 1980.p.52.

*and more relevantly, put over the directions we want to see ourselves moving in*¹⁹³.”

En effet, à travers les photos qui accompagnèrent cette publication, on peut penser que Kainde a réussi à concrétiser ses souhaits. Parmi les affiches publiées on constate la présence des femmes noires lors de différents moments de leur vie, en tant qu’ouvrières, grévistes ou encore en tant femmes puissantes dans la lutte pour le changement.



Figure 9 : See Red's posters. Spare Rib 98, septembre 1980. pp.53-55 ¹⁹⁴

¹⁹³ Ibid.p.55.

¹⁹⁴ "See Red". Spare Rib 98, septembre 1980. pp.53-55.



Figure 10 : Le collectif de *See Red*, de gauche à droite :
Pru, Sussie, Sue, Kainde et Sarah¹⁹⁵.

Bien que Kainde fût la seule femme noire dans le collectif, cet atelier incarnait une certaine unité entre les femmes noires et les femmes blanches pour combattre les expériences oppressives connues par les femmes en général. Grâce à la présence de Kainde, le travail de *See Red* a pu se diversifier en abordant l'oppression des femmes noires.

De la même manière, en mars 1982, *Spare Rib* annonçait le lancement du journal *Outwrite*¹⁹⁶. Le collectif de *Outwrite* se composait de femmes noires et de femmes blanches. Les membres avaient pour objectif d'atteindre un maximum de femmes possible, tout en leur permettant de s'exprimer à travers ce journal et de participer à sa réalisation. Les rédactrices ajoutaient que le journal s'efforceraient de refléter la vie et les luttes des femmes partout dans le monde, en particulier des femmes noires et des femmes du « tiers monde ». Elles insistèrent sur le fait que *Outwrite* allait être un journal qui publierait « dans l'intérêt d'un véritable mouvement internationaliste pour la libération des femmes ». Ces souhaits faisaient écho à la présentation du lancement de *Spare Rib* en 1972. À l'époque les membres du collectif avaient aussi exprimé leurs ambitions de représenter toutes les femmes.

¹⁹⁵ *Ibid.* p.52.

¹⁹⁶ "Women Reclaim the News-Outwrite Women's Newspaper." *Spare Rib* 116, mars 1982.p.21.

Cependant, cela ne fut que partiellement atteint. L'utilisation du mot « *truly* » dans la phrase « *We want this newspaper to work in the interests of a truly internationalist movement for the liberation of women* » par les membres de *Outwrite* sous-entendait que, bien que ce souhait ait d'ores et déjà été exprimé par d'autres groupes, il ne s'était jamais concrétisé.

Dans le cadre de la collaboration entre les femmes noires et les femmes blanches, on peut également citer l'exemple du collectif de *Spare Rib* qui, au mois de mai 1983, était composé pour moitié de « femmes de couleur »¹⁹⁷. Ceci changea le contenu du magazine qui devint représentatif de beaucoup plus de femmes, ce qui fut d'ailleurs salué par plusieurs lectrices, dont des femmes noires. Cependant, l'origine de l'inclusion de ces femmes avait déjà été remise en cause par Arati Banerjea, une femme indienne, membre du collectif de *Spare Rib*, à partir d'octobre 1982¹⁹⁸. Lors d'un entretien téléphonique, Banerjea avait souligné qu'en réalité le magazine ne vendait pas assez d'exemplaires et perdait de l'argent. À l'époque, le Conseil du Grand Londres (*Greater London Council*), qui finançait de nombreux projets, avait exigé l'insertion de personnes de minorités ethniques en contrepartie d'une aide financière. Ainsi, même si Arati Banerjea avait salué l'initiative du magazine, cela restait, selon elle, une question d'argent. Dans son article « *Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine* », Lucy Delap a également noté que le Conseil du Grand Londres avait demandé explicitement au magazine de s'ouvrir à un lectorat davantage diversifié notamment aux personnes noires, à celles issues de minorités ethniques, aux lesbiennes et aux personnes handicapées¹⁹⁹. L'initiative du magazine à intégrer des femmes noires avait ainsi été remise en question. Toutefois, il est probable aussi que *Spare Rib* n'ait pas pu augmenter son effectif auparavant, ni intégrer ces femmes plus tôt faute de moyens. Les aides financières leur permirent donc de proposer des emplois pour des femmes noires dans le cadre de sa politique anti-raciste, indépendamment des exigences du Conseil du Grand Londres.

¹⁹⁷ Editorial. *Spare Rib* 130, mai 1983.p.4.

¹⁹⁸ Banerjea, Arati. Entretien téléphonique. 13 août 2021. Annexe 7.

¹⁹⁹ Delap, Lucy. *Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine, Women: a cultural review*, 32:3-4. 2021. pp.248-271.

L'inclusion des femmes noires dans le collectif de *Spare Rib* commençât en 1981, une dizaine d'années après sa création. Linda Bellos fut la première femme noire du collectif. Les années suivantes, d'autres femmes noires rejoignirent le collectif du magazine, dont des Asiatiques, mais aussi des femmes de différentes religions, dont des juives. Alors que le contenu du magazine devenait de plus en plus multiculturel, cette diversité engendra des conflits et des désaccords.

3.4 Début de reconnaissance et émergence de débats

Bien que certaines activistes noires aient reproché aux féministes blanches d'ignorer leurs problèmes, certaines femmes blanches étaient conscientes de l'oppression particulière subie par les femmes noires. Ceci fut également visible dans les pages de *Spare Rib*. En mars 1979, le collectif de *Spare Rib* reconnut que le magazine visait principalement les femmes blanches. Il se rendit compte de la différence entre l'oppression des femmes d'une communauté à une autre et s'engagea à fournir la possibilité à toutes les femmes de parler de leurs expériences²⁰⁰. En 1981, le magazine décida d'inclure des femmes noires dans son collectif, reflétant sans doute leur prise de conscience de l'importance de diversifier les membres du magazine pour pouvoir fournir plus de contenu sur les femmes noires, par des femmes noires²⁰¹. En 1982, sous le titre « *Racism and Feminism* », une des membres du collectif de *Spare Rib* s'exprimait brièvement sur la nécessité d'expliquer pourquoi le racisme devait être une question féministe²⁰². Elle prit l'exemple du livre *What Next in Law*, écrit par Lord Denning, dans lequel il contestait le droit des noirs de faire partie d'un jury. Elle expliqua que les remarques racistes de l'auteur du livre affectaient particulièrement les femmes noires et que, par conséquent, cela devait devenir une préoccupation féministe²⁰³.

Cependant, ces déclarations faites a priori au profit des femmes noires, n'étaient pas suffisantes et ne furent pas suivies d'actions en faveur de leurs

²⁰⁰ *Spare Rib* 80, mars 1979.p.26.

²⁰¹ *Spare Rib* 109, août 1981.p.38. *Spare Rib* 120, juillet 1982.p.44.

²⁰² *Racism et Fiminism*. *Spare Rib* 120, juillet 1982.p.13.

²⁰³ *Ibid.*

problèmes. En effet, certaines femmes blanches estimaient qu'elles ne pouvaient pas intervenir. On peut le voir dans deux lettres publiées dans *Spare Rib*. La première relatait l'expérience de Nicki Brading à qui on refusa de prolonger son séjour à l'hôtel parce que son compagnon était noir. Valerie Wilmer notait dans une autre lettre que cette réaction était plutôt courante envers les couples mixtes. Elle ajoutait que, si cette expérience avait certes été gênante pour Nicki Brading, les femmes noires subissaient ce genre de discrimination quotidiennement²⁰⁴. Dans la même lettre, Wilmer réagissait également à l'éditorial du mois de novembre 1975, écrit par Amrit Wilson, dans lequel elle clarifiait la situation des femmes noires en Grande-Bretagne en faisant ainsi un point sur l'attitude des féministes blanches :

“A white women’s comment on the male chauvinism of black communities serves no purpose. In any case the struggle for women’s liberation in a community can only come from within that community”²⁰⁵.”

A l'instar de Wilson, Wilmer soulignait que les femmes noires n'avaient pas besoin que les femmes blanches leur fassent prendre conscience de leur oppression au sein de leur propre communauté. Elle ajoutait que les femmes noires auraient l'énergie pour améliorer leur propre situation en tant que femmes lorsque des progrès considérables auraient été réalisés pour l'égalité raciale. Wilmer finissait sa lettre avec l'idée que les femmes blanches n'avaient pas de place dans la lutte des femmes noires, sauf pour les soutenir et faire valoir leurs conditions particulières :

“Sisterhood is beautiful and powerful, too — we know that — but to my mind, whites have no place in the black struggle against oppression other than to support it and publicise prevailing conditions. And as a journalist and photographer, that is what I try to do at every opportunity”²⁰⁶.”

En réponse à la lettre de Valerie Wilmer, Elinor Parker soulignait le droit des femmes noires de décider de la cible de leur lutte, entre le racisme et le sexisme. En outre, elle rejetait l'idée que ces femmes devaient faire un pas en arrière pour

²⁰⁴ Wilmer, Valerie. *“Men With a ‘Stable of States’”*. *Spare Rib* 44, mars 1976.p.8.

²⁰⁵ Wilson, Amrit. *“Editorial: Racism-Sexism”*. *Spare Rib* 41, novembre 1975.p.8.

²⁰⁶ Wilmer, Valerie. *“Men With a ‘Stable of States’”*. *Spare Rib* 44, mars 1976.p.8.

soutenir les hommes de leur communauté²⁰⁷. À travers ces deux lettres, on comprend que le manque de contenu sur les femmes noires n'était pas uniquement lié à l'ignorance des femmes blanches de leurs problèmes. Certaines féministes blanches étaient conscientes de la multiple oppression des femmes noires, mais ne se sentaient pas légitimes pour prendre la parole à leur place. Ceci fut en partie mal interprété par les activistes noires qui pensèrent que c'était une forme de racisme, considérant notamment le manque de soutien de la part des femmes blanches.

Dans le cadre d'une interview, Nicola Murray, Cynthia Cockburn et Jeanette Mitchell interrogèrent quatre femmes sur leurs expériences avec le gouvernement britannique. Deux femmes noires, Lena et Parita, parlèrent du racisme du gouvernement et de son impact sur les noirs en général et sur les femmes en particulier²⁰⁸. Pendant l'interview, on leur demandait leur avis sur la possibilité d'une union entre les activistes noires et les femmes blanches. Avec très peu de conviction, Lena et Parita répondirent qu'une éventuelle union pouvait exister, à condition de mettre en place un processus continu d'apprentissage, de confrontation, de débat, de lutte et de travail en commun. En effet, on passa à la fin des années 1970 et au début des années 1980 d'une phase d'ignorance des questions concernant les femmes noires à une phase de débats acharnés. Ces discussions prirent également place dans les pages de *Spare Rib*.

Les femmes blanches s'engagèrent à soutenir davantage les activités et les combats des femmes noires. Certaines commencèrent même à prendre en main la question du racisme et à défier leur propre oppression des femmes noires :

"Many white women grow up believing that racism is something nasty 'out there'. 'It's nothing to do with me.' It's difficult for us to face up to the possibility that we may be oppressing some of our sisters. But avoiding the reality will not make it go away²⁰⁹."

²⁰⁷ Parker, Elinor. "Racism and Sexism". *Spare Rib* 46, mai 1976.p.4.

²⁰⁸ Murray, Nicola., Cockburn, Cynthia., Mitchell, Jeanette. "The State as we know it". Lena et Parita. "Lena and Parita: The State is racist". *Spare Rib* 107, juin 1981.pp24-25.

²⁰⁹ Hammings, Susan. "What, me racist ? ». *Spare Rib* 101, décembre 1980.p24.

C'est ainsi que Susan Hemmings, membre du collectif de *Spare Rib* commençait son article *What, me racist ?* Grâce à cet article les membres du magazine franchirent une première étape vers l'incorporation d'une vision anti-raciste dans leur auto-analyse en tant que collectif. L'article citait dans un premier temps une lettre (non datée) écrite par Jan McKenley²¹⁰, une militante des droits reproductifs et une féministe noire impliquée dans le MLF. Suivait le texte de Susan Hemmings dans lequel elle reconnaissait son propre racisme, et soulignait le racisme de la société britannique et du MLF. Alors que les rédactrices de *Spare Rib* exprimaient leur espoir que cet article soit « le début du débat et de l'exploration des opinions » sur le racisme dans le magazine, McKenley indiquait dans sa lettre que ce n'était guère le début du débat au sein du MLF. À travers sa lettre McKenley exprimait sa déception à l'égard du mouvement féministe auquel elle reprochait de négliger la question du racisme. Du fait de cette négligence, avec beaucoup de frustration, McKenley écrivait qu'elle se sentait invisible et cherchait à montrer aux femmes blanches leur désintérêt par rapport aux questions relatives aux femmes noires :

“I'm beginning to feel invisible again within the WLM, having to work myself up to making 'heavy' statements that will embarrass sisters in meeting - I can see the eyebrows going up already - 'Not racism - that old chestnut again - it's so boring.' Well, if it's boring for you, white sister Yes, there is a Black women's movement which I feel part [of], but a little bit of me feels you're being let off the hook lightly. I've got no monopoly on dealing with racism - it's your problem too. You know a lot of the arguments too. I'm not going to drag them up but how about taking them out of the 1978 file and looking at them again because I'm very much 1980/81 and I'm very visible. And if you don't take that file off the shelf, I hope it falls on your bloody head, so don't say you haven't been warned!”

²¹⁰ Jan Mckenley a été l'une des coordinatrices de la campagne nationale pour l'avortement de 1978 à 1979. Mckenley a été aussi l'une des membres fondateurs du *Hackney Black Women's Consciousness Raising Group*. British Library, <https://www.bl.uk/people/jan-mckenley>

Dans ce passage, McKenley exprimait une profonde frustration envers l'apathie des femmes blanches du MLF. Les termes utilisés comme la répétition de « *again* » plusieurs fois, « *that old chestnut* » et « *boring* » laissent transparaître le sentiment de fatigue chez les femmes blanches concernant la question du racisme. Ce vécu fut différent pour McKenley qui, en plus des sentiments d'isolement et de colère découlant de son invisibilité, risquait d'être encore plus exclue en choisissant de parler du racisme à un groupe de femmes principalement blanches. Elle leur rappelait ainsi que le racisme n'était pas une question ennuyeuse datant de 1978, mais que c'était aussi leur problème et qu'elles devaient le reconnaître et le traiter le plutôt possible. Plus haut dans sa lettre, McKenley soulignait que, à l'exception de quelques femmes qui travaillèrent dur pour lutter contre le racisme, la majorité des femmes du MLF se basaient seulement sur leurs propres intérêts et priorités pour mener leur activisme. Elle les comparait donc à la gauche masculine qui, selon elle, abordait certains sujets uniquement lorsqu'ils devenaient « tendances », « d'actualité » et correspondant à leur idéologie. La lettre de Jan McKenley mit en relief une dynamique de pouvoir inégale entre les féministes blanches et les activistes noires. En effet, les femmes noires subissaient « le racisme » de certaines femmes blanches et durent ensuite se charger de les sensibiliser au racisme.

Dans la première partie de son récit, Susan Hemmings relatait la première fois qu'elle se heurta à la réalité de son racisme. Elle révélait que, bien qu'avec un certain retard, elle se rendait maintenant compte de l'effet de son racisme sur la vie quotidienne des personnes noires. En deuxième partie, Hemmings mettait en lumière différentes occasions où le gouvernement britannique était raciste et expliquait comment la plupart des habitants du pays étaient poussés à penser que c'était une réaction légitime :

“For centuries, Britain and other imperialist nations have built their economy by exploiting other peoples' labour and resources, getting rich from keeping them poor. And most of us have grown up thinking this is justifiable because of propaganda that told us in our story books, text books and 'entertainment' that these peoples are savage, stupid, unreliable and

*backward. This hasn't just happened to far away peoples, but to Irish people too*²¹¹.”

Susan Hemmings poursuivait sur le racisme systémique du MLF. Elle admettait que les féministes blanches avaient tardé à prendre en compte les critiques des activistes noires et qu’elles avaient refusé de reconnaître leur rôle d’opresseur envers les femmes noires. Elle ajoutait que, pour changer la relation entre les femmes blanches et les femmes noires dans le mouvement, les femmes blanches devaient dans un premier temps examiner leur propre relation à l’impérialisme. Selon elle, il ne fallait plus seulement écouter, mais croire les femmes noires lorsqu’elles parlaient de leurs expériences.

En notant la lenteur des femmes blanches à prendre en compte la question du racisme et en présentant certains éléments expliquant cette attitude, Susan Hemmings essayait de répondre aux critiques formulées dans la lettre de McKenley et par d’autres femmes noires. Cet article cherchait à montrer les progrès réalisés dans la reconnaissance de l’importance d’intégrer une analyse antiraciste par le collectif de *Spare Rib*. Cependant, dans quelle mesure ce récit était-il réellement antiraciste ? Dans son article, après être convenu qu’en raison de l’omniprésence et de l’institutionnalisation du racisme, aucune féministe blanche ne pourrait jamais dire qu’elle n’était pas raciste, Susan Hemmings faisait volte-face et désignait l’homme blanc comme le problème : « *Feminists have pointed out that in our world, "Man is the Prototype", all the rest of us are measured, negatively against Him. But we might just as well say, "White Man"*²¹². » Cette déclaration reflète la tendance des féministes blanches à faire de l’homme blanc l’ennemi archétypal de tous les problèmes des femmes. En essayant de reconnaître le racisme, Hemmings en arrivait à l’associer à la masculinité et, donc, dans une certaine mesure, à associer le racisme au patriarcat. Cette attitude niait en partie l’autonomie de la lutte des femmes noires et pourrait alors être comprise comme une échappatoire à l’accusation de racisme.

²¹¹ Hamming, Susan. "What, me racist? ». *Spare Rib* 101, décembre 1980.p.26.

²¹²*ibid*.p27.

Par ailleurs, le choix du titre *What, me racist ?* pour son article indique qu'il existait probablement encore un sentiment de réserve à l'égard des débats sur le racisme parmi les féministes blanches. Dans les derniers mots, Susan Hemmings écrivait que cet article était « encore loin d'être une analyse adéquate », ce qui n'échappa pas, en effet, aux lectrices. Une première réponse, écrite par Kum-Kum Bhavnani fut publiée deux mois plus tard²¹³. Dans une lettre intitulée, « *Racism* » Bhavnani exprimait sa perplexité au sujet de l'article de Susan Hemmings et sa colère face au fait qu'un débat sur le racisme n'ait pas eu lieu plus tôt. Bhavnani révélait que, deux ans plus tôt, le magazine avait rejeté un de ses articles, écrit en collaboration avec une autre femme noire au sujet du racisme au sein du MLF, sous le prétexte que ses idées étaient fausses. Elle se disait révoltée contre le choix du magazine de publier une courte lettre d'une femme noire suivie d'un long article d'une femme blanche. Elle dénonçait ainsi le magazine qui au lieu de publier la lettre de McKenley aurait dû publier un long article rédigé par une femme noire. Bhavnani considérait comme inapproprié d'initier le débat sur le racisme dans le MLF avec l'article d'une femme blanche. Elle poursuivait en disant que, en ne faisant aucune référence aux groupes tels que *Women Against Racism and Fascism*, Susan Hemmings insinuait être la première femme blanche à avoir découvert le racisme. Selon Bhavnani, le racisme ne devait pas être un sujet de débat. La question n'était pas de contester ou pas le racisme, ni de savoir si on s'intégrait ou non dans une perspective anti-impérialiste, mais de savoir comment le combattre et déterminer sur quelle base politique s'appuyer. Elle expliquait alors que cette base politique devait en partie tenir compte des différences entre les femmes noires. Bhavnani poursuivait son propos en faisant référence à plusieurs points soulignés par McKenley, notamment la nécessité pour les femmes blanches d'assumer la responsabilité de leur racisme : « le racisme est un problème de Blancs », mais aussi d'écouter les préoccupations des femmes noires et de faire de leur mieux pour les soutenir.

²¹³ Bhavnani, Kum-Kum. "Racism". *Spare Rib* 103, février 1981. p.22.

Le collectif de *Spare Rib* et Susan Hemmings répondirent brièvement et partiellement aux critiques de Kum-Kum Bhavnani. Le collectif s'accordait avec Bhavnani sur la manière dont les membres avaient rejeté sa proposition d'article sans raison valable, mais sans pour autant expliquer pourquoi ni même s'en excuser. Par ailleurs, le collectif expliquait que la décision de publier un article écrit par une femme blanche pour lancer le débat sur le racisme avait été prise à la suite d'une longue conversation avec des activistes noires qui avaient confirmé qu'il s'agissait de la meilleure façon de le faire. Hemmings réagissait ensuite sur le reproche formulé par Bhavnani à propos de l'omission des groupes antiracistes et anti-impérialistes. Elle expliquait que leur intégration aurait au contraire pu donner l'impression de prendre en compte l'existence de groupes qui s'intéressaient au sujet et que, par conséquent, les femmes blanches n'avaient pas besoin de développer davantage ces questions. Néanmoins, elle reconnut qu'une étude des activités de ces groupes aurait été d'une grande utilité pour éclaircir la manière de combattre le racisme et invita les lectrices à explorer cet aspect du sujet²¹⁴.

Dans cette réponse, le magazine n'expliquait toujours pas pourquoi le sujet du racisme ou les questions relatives aux femmes noires avaient tant tardé à être abordés. Les membres ne réagirent pas non plus aux accusations de racisme faites par certaines femmes noires. De plus, Hemmings ne répondit pas à toutes les critiques de Bhavnani si ce n'est pour justifier et défendre le contenu de son article. Mais des tensions internes peuvent également expliquer en partie pourquoi elles ne répondirent que partiellement aux reproches faits par Kum-Kum Bhavnani. En effet, ces échanges coïncidèrent avec un débat croissant sur la sous-représentation des lesbiennes dans le magazine et la division du collectif, avec la démission de Amanda Sebestyen²¹⁵. Au cœur de cette tension, les rédactrices durent publier un contenu pour s'engager dans le débat contre le racisme, sans peut-être mesurer vraiment les conséquences d'une réponse incomplète.

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ Sebestyen, Amanda. "A Statement". *Spare Rib* 101, décembre 1980.p19. Woods, Sandra. "Give us disputes". *Spare Rib* 101, décembre 1980.p.4.

Alors que le débat sur le racisme commençait à être de plus en plus présent dans les pages de *Spare Rib*, les discussions sur l'antisémitisme et le sionisme gagnaient également de la place. En réaction à l'article de Hemmings, deux lettres de deux femmes juives, Sue Wilson et Annie McDowall, parurent dans le numéro de mars de *Spare Rib* ²¹⁶. Wilson y déclama sa frustration en lisant l'article de Hemmings où le racisme ne concernait que des personnes noires opprimées par les blancs. McDowall perçut l'article comme une occasion pour les femmes blanches de la classe moyenne de se confronter à leur propre racisme, mais souhaitait qu'elles examinent dans le même temps leur propre antisémitisme. Ces deux lettres démontrent que les femmes juives, tout comme les femmes noires, estimèrent que leurs expériences de racisme, bien que différentes, étaient également ignorées des discours féministes en général.

Les lettres de Bhavnani, de McDowall et de Wilson ainsi que les réponses des rédactrices de *Spare Rib* permirent de réaliser en partie le souhait du magazine de prolonger le débat sur la question du racisme à la suite de la publication de l'article de Hemmings. Dans la continuité de ce débat, et en suivant les propositions des femmes noires, le collectif écrivit des rapports et commenta la conférence organisée par les féministes socialistes ayant pour thème *Women's Oppression and Imperialism*²¹⁷.

La première mention se trouve dans un article s'intitulé « *What's Imperialism Got to Do with Me ?* » publié en janvier 1981, composé de deux parties un premier rapport rédigé par le groupe de planification de la conférence intitulé : « *The Need for an Anti-Imperialist Framework* » et un deuxième rapport écrit par Sue O'Sullivan et publié sous le titre de « *Connections Between Our Struggles* ». Dans le premier texte, les organisatrices de la conférence commençaient par souligner que, bien que les opinions politiques des participantes étaient différentes, elles s'unirent toutes autour de la nécessité d'examiner les causes pour lesquelles le

²¹⁶ Wilson, Sue et McDowall, Annie. "Racism-replies". *Spare Rib* 104, mars 1981.p.5.

²¹⁷ O'Sullivan, Sue. *The planning group of the 1980 National Socialist Feminist Conference. "What's Imperialism Got to Do with Me?"*. *Spare Rib* 102, Janvier 1981.p.22.

MLF britannique ne s'était encore jamais intéressé, de manière analytique ou pratique, aux questions pertinentes pour la classe ouvrière, les femmes noires, les Irlandaises et pour d'autres minorités coloniales. Elles expliquaient que la conférence avait pour but d'examiner la manière dont l'absence d'un cadre anti-impérialiste global avait pu influencer le développement de la théorie et de la pratique du féminisme socialiste. Elles admettaient s'être concentrées sur les préoccupations d'une section particulière de femmes, principalement blanches, anglaises et de classe moyenne, sans tenir compte de la position structurelle des autres femmes en Grande-Bretagne ou dans les pays « sous-développés ». Les organisatrices de la conférence terminaient leur rapport en notant que la réussite ou l'échec de l'événement ne pourrait être visible que sur le long terme, mais espéraient exercer une influence sur les activités des féministes socialistes à venir. Elles exposaient néanmoins quelques-uns de leurs ressentis à propos de l'événement, en commençant par l'aveu qu'une analyse profonde de l'oppression des femmes et de l'impérialisme n'avait pas pu aboutir par faute de temps. De plus, les femmes noires présentes avaient reproché aux féministes blanches d'adopter encore une vision eurocentriste :

“Firstly, whether the relevant areas were discussed and not whether a full analysis of women's oppression and imperialism was achieved, as this was not possible in such a short space of time. Secondly, whether a eurocentrist view, which is so prevalent among the left and the women's movement, was challenged. The criticisms made by Black and colonial minority women at the conference are particularly relevant here, as they felt that women at the conference had not yet begun to do this and had not understood the implications of imperialism and why it must be a priority to organise within an anti-imperialist perspective²¹⁸.”

Dans le second texte, en suivant ces arguments, d'ailleurs proches de certains reproches faits par des femmes noires, Sue O'Sullivan commençait par exposer les aspects les plus importants de la conférence. Il s'agissait notamment de

²¹⁸ *Ibid.* p.23.

la discussion sur la nécessité d'une vision anti-impérialiste pour la libération de toutes les femmes, et de la reconnaissance des différences dans les décisions des femmes sur la manière dont elles choisissaient de lutter pour leur liberté et sur ce qu'elles considéraient comme des domaines importants à aborder²¹⁹. Elle enchaînait sur la prise de conscience des limites des revendications féministes, autre élément d'importance à ses yeux. Elle donnait à ce propos l'exemple de la demande du droit à l'avortement et de l'analyse de la famille comme institution répressive. Selon elle, certaines campagnes n'étaient, en effet, pas pertinentes pour les femmes noires qui étaient victimes d'avortements forcés et dont les familles étaient détruites du fait des lois migratoires. À l'instar du groupe d'organisation de la conférence, Sue O'Sullivan concluait son article en notant que cet événement ne marquait que le début des débats, et qu'il était normal qu'un certain nombre de problèmes n'ait pas encore été résolu. Il est intéressant de souligner que les limites de la conférence citée par O'Sullivan rejoignaient celles signalées dans le premier rapport :

“First, a clear analysis of imperialism did not emerge. We tended to stay at the descriptive level of what happened in each country as a result of imperialism and to make various interpretations of those results. [...] Secondly, although we focused on women's specific oppression, we didn't fully confront the causes of that oppression. While many women denied any automatic cross-class, cross-race links among women, there still remained the question of patriarchy. [...] Thirdly, the demand for unconditional support of national and liberation struggles tended to stay at the level of a moral imperative²²⁰.”

Ces deux rapports sur la conférence nationale des féministes socialistes sur l'anti-impérialisme révélèrent un début de changement dans les idées et les attitudes des féministes blanches envers les femmes noires. Les féministes blanches écoutèrent en grande partie les recommandations des activistes noires, dans le sens où elles se remirent en question, reconnurent leurs maladresses, et commencèrent à

²¹⁹ *Ibid.* pp-23-24.

²²⁰ *Ibid.* p.24.

ressentir le besoin d'intégrer une lecture anti-raciste et anti-impérialiste à leur analyse afin de se rendre compte des multiples sources d'oppression et des différentes trajectoires de luttes. De plus, elles notèrent elles-mêmes les limites de leurs accomplissements, auto-critique qu'elles n'avaient jamais formulée auparavant.

Ce travail de sensibilisation cherchait toujours à susciter un débat entre les femmes. Cependant, contrairement aux retours publiés à la suite de la publication de l'article de Susan Hemmings « *What, me racist ?* », les réflexions directes à cette publication n'apparurent pas dans les pages de *Spare Rib*, mais dans celles de *Fowaaad*. Les activistes noires furent souvent déçues par les différents événements où des féministes blanches tentaient de faire évoluer leur vision de l'oppression des femmes dans le but de considérer davantage les femmes noires.

Un article paru dans *Fowaad* au sujet de la conférence des féministes socialistes sur l'anti-impérialisme, soulignait que la plupart des femmes noires qui avaient participé aux précédentes conférences s'étaient senties frustrées et isolées²²¹. L'auteure expliquait que non seulement les femmes blanches ne réussissaient pas à comprendre le racisme institutionnalisé et ses effets sur la communauté noire en Grande-Bretagne, mais les femmes noires qui avaient été présentes aux conférences s'étaient senties détachées de l'évènement en raison de la perspective blanche de la classe moyenne qui prédominait dans la majorité des ateliers. Bien que le thème de cette conférence eût été « les femmes et l'anti-impérialisme », les femmes noires présentes repartirent, encore une fois, déçues et convaincues que rien n'allait changer. Alors que les participantes noires se préparaient à discuter de la relation entre les mouvements des femmes noires et des femmes blanches, une réunion improvisée par des femmes blanches durant la conférence a décrété qu'un atelier réservé aux femmes noires uniquement serait plus utile. Les raisons invoquées par les décisionnaires montraient que l'anti-impérialisme et le racisme étaient encore des sujets ambigus pour elles, qu'elles rencontraient des difficultés pour les comprendre et les examiner et qu'elles

²²¹ "Socialist Feminist Conference". *Fowaad* 7, novembre 1980. pp.11-12.

s'estimaient toujours non concernées par ces questions. En effet, la première raison était la diversité des points de vue sur la manière d'aborder le sujet et la difficulté de tous les satisfaire. La deuxième raison résidait dans l'indécision des femmes blanches sur la démarche à adopter pour remédier à la situation. Enfin, ces dernières estimaient qu'il serait plus fructueux pour les femmes noires de discuter entre elles, ce qui leur permettrait de se sentir moins isolées²²². L'auteure de l'article montrait que les femmes blanches passèrent complètement à côté de l'essentiel et que, finalement, peu d'entre elles comprirent ce qu'était véritablement l'impérialisme. Elle expliquait que ces femmes avaient tendance à s'opposer à l'impérialisme simplement parce qu'elles l'associaient au patriarcat, mais aussi parce que certaines considéraient que lutter contre l'oppression sexiste/sexuelle était une priorité absolue alors que d'autres encore percevaient l'impérialisme comme un problème extérieur et propre au tiers-monde. L'auteure ajoutait enfin que ces femmes étaient incapables de reconnaître l'effet que l'impérialisme pouvait avoir sur la vie quotidienne des personnes opprimées.

Cet article montre qu'à ce stade encore, le débat sur des questions liées aux femmes noires avec certaines femmes blanches demeurait problématique. Certains détails repris par les activistes noires, comme la séparation des femmes noires et des femmes blanches dans des ateliers différents, ne furent pas relevés dans l'article de *Spare Rib*. Néanmoins, beaucoup des reproches formulés par les activistes noires furent également rapportés par les féministes blanches. Malgré les efforts des féministes blanches, dont elles-mêmes reconnurent les limites, l'article de *Fowaad* critiquait la conférence, ne mentionnant que les failles de l'événement. Bien que les reproches faits aient reflété bien des réalités, les activistes noires sous-estimèrent probablement la volonté des femmes blanches à reconnaître les différentes situations économiques, culturelles et politiques dans leur analyse féministe. Le seul point positif mis en évidence dans l'article de *Fowaad* fut l'atelier de discussions durant lequel les femmes noires purent apprendre beaucoup de choses. L'auteure parlait ici sans doute de l'atelier consacré aux femmes noires uniquement.

²²² *Ibid.*

Malgré les critiques continues des activistes noires, la vision de beaucoup de féministes blanches changea, donnant plus de crédit à la situation particulière des femmes noires. Cela apparaît de façon incontestable au sein du MLF comme au sein du magazine *Spare Rib*. Ce changement est d'une part visible sur la forme, puisqu'on voit apparaître plus de contenu visant les femmes noires, davantage de pages de couverture montrant des photos de ces dernières et on note la diversification ethnique du collectif. D'autre part, ce changement est aussi visible sur le fond, notamment concernant la vision portée par les membres blancs du collectif sur certains sujets. Par exemple, alors que le collectif de *Spare Rib* n'avait pas analysé les implications racistes de la politique de Margaret Thatcher en 1979²²³, Sue O'Sullivan dénonçait l'impérialisme et le racisme de l'attitude de Thatcher en juin 1981 :

“Mrs Thatcher said more than once that Britain and India have the same density of population — [...] But even if the population densities of the two countries are the same, it's an irrelevant comparison because this false 'equality' ignores the reality of imperialism. It puts 'population' forward as a neutral category, instead of seeing it in a political context of class, race, and international power relations. Thatcher's tactics obscure a harsh reality...”²²⁴”

L'évolution de la perception de *Spare Rib* face au sujet des femmes noires fut également constatée par les lectrices du magazine. Dans la même lettre où Dorotea suggérait au collectif d'inclure du contenu relatif aux lesbiennes noires, elle soulignait l'amélioration du traitement des sujets concernant les femmes noires en général. Dorotea confiait se sentir rassurée du fait que les femmes noires étaient devenues visibles dans le magazine et pouvaient faire entendre leur voix. Elle terminait sa lettre en invitant *Spare Rib* à poursuivre dans cette voie: *“Keep on listening to your readers, and you can only go on to greater strengths”²²⁵.”* Il semble alors que le magazine avait pris en considération les critiques et les demandes adressées auparavant. Ce fut la même chose concernant les revendications des

²²³ *“Is Margaret Thatcher for Women?”*. *Spare Rib* 82, mai 1979. pp.34.

²²⁴ O'Sullivan, Sue. *“Thatcher's racist distortions”*. *Spare Rib* 107, juin 1981.p.14.

²²⁵ Dorotea. *“Race is not a separate issue”*. *Spare Rib* 121, août 1982.p.4.

lesbiennes. Par exemple, en décembre 1982, *Spare Rib* publiait une lettre de Stella Coyle, jeune lectrice âgée de 15 ans dans laquelle celle-ci exposait les problèmes rencontrés par les jeunes lesbiennes ouvrières et demandait au magazine de publier davantage de contenu les concernant ainsi que des informations sur les groupes d'adolescents gays. Coyle soulignait que les jeunes filles noires ouvrières étaient les plus vulnérables: “*It is young, Black and working class women who are the most vulnerable [...] and if we are Black, such harassment is twofold*²²⁶”. La façon dont Stella Coyle finissait sa lettre est révélatrice de la considération des femmes noires au sein du magazine :

*“The protests of Black feminists have contributed to an increased awareness about racism in Spare Rib's articles, so please make an effort to combat ageism and tokenism in the same way. We young feminists will keep the movement alive. Don't ignore us!”*²²⁷”

Malgré son jeune âge, cette fille relevait la prise de conscience du magazine face au sujet du racisme et réalisait que les critiques des activistes noires avaient beaucoup contribué à ce changement. En envoyant une lettre au collectif, Stella Coyle prit les femmes noires comme modèles pour inciter le magazine à prendre en compte sa demande. De plus, dans sa lettre Coyle mentionnait également la situation des filles noires. On peut donc penser que *Spare Rib*, avait fortement influencé Coyle dans la manière de transmettre son message et dans sa considération des filles noires, confirmant la réussite du magazine à prendre en compte les femmes noires.

Dans son article publié en janvier 1981, Sue O’Sullivan notait que le débat initié pendant la conférence « *Women’s Oppression and Imperialism* » n’était qu’à ses débuts et que de nombreux problèmes restaient encore à résoudre²²⁸. Les activistes noires présentes durant cette conférence signalèrent également que l’atelier des femmes noires avait soulevé davantage de problèmes qu’il n’en avait

²²⁶ Coyle, Stella. “*Keeping the movement alive*”. *Spare Rib* 125, décembre 1982.p.5.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ O’Sullivan, Sue. “*Connections Between Our Struggles*”. *Spare Rib* 102, Janvier 1981.p.24.

résolu²²⁹. En effet, le débat sur le racisme ne faisait que commencer. Dans plusieurs villes, et pour différentes raisons, les femmes se rassemblèrent pour discuter cette question. Par exemple, en juillet 1982, des féministes à Sheffield organisèrent une conférence sur la race et la classe parce qu'elles estimaient manquer de connaissance et d'information sur ces sujets. *Spare Rib* publia sur cette conférence un article intitulé « *Yes But ...* » accompagné d'un dessin illustrant les questionnements des femmes blanches et des femmes noires durant cet évènement :



Figure 11 : Illustration des femmes lors de la conférence de Sheffield.²³⁰

Les questions posées sur cette image n'étaient pas seulement propres aux participantes de la conférence de Sheffield, mais reflétaient les interrogations de nombreuses femmes au sein du MLF. Par ailleurs, ces questions révélèrent la complexité de la relation entre ces femmes. Alors que les femmes noires se demandaient pourquoi elles devaient continuer à expliquer les choses aux femmes blanches, ces dernières ne comprenaient pas pourquoi les femmes noires ne les sollicitaient pas. Ce problème de communication fut en grande partie à l'origine de leur désaccord.

La publication de *Spare Rib* sur cette conférence prit la forme de témoignages de deux participantes : Jackie et une féministe noire anonyme. Le compte-rendu de cet évènement était semblable à celui de la conférence des féministes socialistes sur l'anti-impérialisme. Dans un premier temps, Jackie

²²⁹ "Socialist Feminist Conference". *Fowaad* 7, novembre 1980. pp.11-12.

²³⁰ Jackie et une femme noire. "Yes But...". *Spare Rib* 122, septembre 1982.p.18.

fournissait un rapport objectif, exposant les différents points de vue : certaines participantes refusèrent de parler de leur propre racisme tout en se considérant comme anti-racistes car elles aidaient les femmes noires pendant leurs manifestations. D'autres reconnurent leur racisme et furent ouvertes aux propositions des femmes noires. Enfin, une dernière catégorie de femmes s'engagea à combattre le racisme et à affronter le leur. La question de la classe sociale devait également être discutée. Cependant, Jackie soulignait que la plupart des femmes présentes étaient blanches de la classe moyenne : beaucoup d'entre elles se montrèrent réticentes à aborder la question de la classe. Leur désintérêt créa une division entre les participantes, forçant les femmes de la classe ouvrière à s'organiser entre elles pour discuter de leurs problèmes. Selon Jackie, bien qu'il y ait eu des divisions idéologiques, le fait que la conférence ait eu lieu et que de nombreuses femmes évoquèrent les questions de la race et de la classe, était déjà en soi une avancée positive²³¹.

Dans un second temps, bien que la féministe noire (c'est ainsi qu'elle se présentait) déclarât avoir eu le sentiment que certaines femmes parvinrent à comprendre le racisme que les femmes noires ressentaient dans la société blanche, elle soulignait également que, selon elle, le racisme restait une question éloignée pour la majorité des participantes. Elle notait que, en tant que féministe noire, elle avait toujours eu du mal à accepter son identité noire, ce qui était sans doute en partie lié au fait que le mouvement des féministes blanches générât un sentiment d'insécurité chez les femmes noires. Elle concluait son rapport en signalant l'absence d'une véritable solidarité des féministes blanches de la classe moyenne envers les femmes noires et/ou appartenant à la classe ouvrière²³².

Cette conférence peut être étudiée comme un autre exemple de débat acharné au sein du MLF entre les féministes blanches et les activistes noires qui commença au début des années 1980. Ce fut aussi le cas au sein du magazine *Spare Rib*, particulièrement lors de l'inclusion de femmes de différentes ethnicités dans le

²³¹ *Ibid.*

²³² *Ibid.*

collectif. Leur présence eut deux conséquences : elle participa d'une part à l'adoption d'une ligne éditoriale anti-raciste, mais d'autre part, multiplia les désaccords au sein du collectif. Les numéros des années 1980 sont donc marqués par une diversité remarquable des sujets traités mais aussi par la divergence d'opinions et des divisions des membres du collectif face à la question du racisme mais aussi à celle du sionisme et de l'antisémitisme²³³. Le conflit au sein des membres du collectif de *Spare Rib* se ressentit dans plusieurs numéros. Un article annonçant la tenue d'une réunion entre les membres noires du collectif avec des lectrices « de couleur » uniquement, pour discuter des sujets d'intérêt commun, reflète bien ce conflit. Dans cette annonce, les membres noires exprimaient leur mécontentement envers les membres blanches :

“We, the Women of Colour (of Afro-Caribbean, Asian, and Third World descent) compromised, when we came to work on Spare Rib in October 1982. Despite our reservations, and in spite of the obvious contradictions of working on a mixed collective, we felt that we were doing the right thing. We have not had any acknowledgment, or recognition for our efforts. Now, we have reached the position where we are under attack from white women. Since we started work here, we have been under tremendous pressure from white women to accommodate their priorities, at the cost of Black and Third world issues. We have refused to do that²³⁴. »

Les membres noires du collectif déclaraient se sentir « attaquées » par les femmes blanches, qui, selon elles, priorisaient certaines questions au détriment des sujets relatifs aux femmes noires. Bien que les femmes noires du collectif n'aient inclus aucun détail ni décrit de situation particulière pour illustrer leurs accusations, ce passage permit de mettre en exergue leur mésentente avec le reste du collectif. Dans l'éditorial du mois de mai 1983, les membres noires du collectif notaient la difficulté d'affronter les différences et de s'engager dans des luttes communes. Elles ajoutaient que, malgré ces différences qui divisaient le collectif, le magazine continuait de publier les discussions en cours concernant son orientation

²³³ Editorial. *Spare Rib* 130, mai 1983.p.4.

²³⁴ “PUBLIC MEETING OF READERS- WOMEN OF COLOUR ONLY”. *Spare Rib* 132, juillet 1983.p.16.

idéologique, les sujets traités et la manière dont ils étaient présentés. En effet, ces discussions ne cessèrent d'exister et se diversifièrent même davantage.

On peut également noter l'emploi de l'expression « *Women of Colour* », suivi, entre parenthèses, d'une liste de différentes ethnicités réunies sous ce terme. Les débats apparus dans *Spare Rib* vers la fin des années 1970 et le début des années 1980 révélaient ces aspects du conflit entre les femmes noires et les femmes blanches. En effet, comme nous l'avons vu, le terme « noir » était alors utilisé pour désigner sans distinction les Asiatiques et les Afro-Caribéennes. Alors que, pendant les années 1970, l'accent fut mis sur les questions relatives aux femmes asiatiques, liées à leur vie en Grande-Bretagne et non pas à leur activisme dans le MLF (situations professionnelles, immigration, mariages arrangés), les publications de la fin de cette décennie et du début des années 1980 se focalisèrent sur le « noir » en opposition au « blanc ». Pendant cette période, le mot « noir » fut particulièrement utilisé comme un terme politique qui permettait d'englober toutes les femmes de races différentes, dans le but de les distinguer des femmes blanches qui avaient des intérêts et des priorités différentes. L'utilisation de cette terminologie, par les femmes blanches comme par les femmes noires, renforçait ce sentiment de différence.

Au cours des années 1980, on passe d'une politique identitaire homogène à une politique identitaire des différences. En effet, parallèlement au conflit entre femmes noires et blanches, des discussions sur les différences entre les femmes noires commençaient à surgir parmi les activistes noires et à prendre de la place dans les pages de *Spare Rib*. L'utilisation du terme américain « femmes de couleurs » à la place de « noires » semblait toujours être problématique, dans le sens où cela ne reflétait toujours pas les différences entre ces femmes. La discussion autour des différences entre femmes noires commença à être visible dans les pages de *Spare Rib* une fois que les femmes noires eurent une place dans le magazine et particulièrement au sein du collectif. Outre leur colère et frustration envers les féministes blanches, les femmes noires se remirent en question au sujet de l'identité

unitaire qu'elles avaient adoptée pendant les dernières années et sur laquelle elles avaient basé leur activisme.

Comme ce travail l'a montré, le traitement de la question de la race dans les écrits des féministes blanches est incertain. On retrouve ce même sentiment dans les écrits des femmes noires. Un article de Arati Banerjea intitulé « *Black to Black - Which way now ?* » éclaire cette impression²³⁵. Ce texte avait pour objectif de discuter des différences entre les femmes qui se définissaient comme « noires » dans l'espoir d'ouvrir le débat entre les femmes noires/femmes de couleurs. Dans l'éditorial du mois de janvier 1984, Maxine Angus, membre noire du collectif, faisait appel à d'autres femmes noires pour organiser une réunion afin que les femmes d'origine africaine et afro-caribéenne et les femmes du sous-continent indien puissent définir elles-mêmes ce qu'était le « féminisme noir ». Dans le même éditorial elle cherchait également à élargir le lectorat du magazine en visant particulièrement les lectrices noires :

“Spare Rib is a women's liberation magazine which is trying to develop the politics of anti-racism from a feminist point of view, so we need positive and critical support especially from our black readers...to fulfil our commitment²³⁶.”

Les membres du collectif avaient besoin de ressentir le soutien de leurs lectrices, spécifiquement de leurs lectrices noires pour discuter des sujets les concernant et pour confirmer l'engagement du magazine dans une politique antiraciste. Cette demande peut révéler le manque de soutien des lectrices noires ou bien l'insuffisance des échanges avec elles. Elle montre également la confusion des activistes noires face à la définition de leur identité et de leur militantisme. Ce questionnement persista durant les années 1980. L'article intitulé « *Black Women : Definition and Struggles* », paru dans le numéro de mars 1984, met également en lumière ce débat acharné. Cette publication est constituée d'une discussion entre Farzaneh et Manny, membres asiatiques du collectif de *Spare Rib*, et les *SBS* dans

²³⁵ Arati. “*Black to Black - Which way now?*”. *Spare Rib* 136, novembre 1983.p.17.

²³⁶ Maxine Angus. “*1984-Black Women So Far...*”. *Spare Rib* 138, janvier 1984.p.3.

le but de lancer le débat sur les définitions des termes « noir », « femmes de couleurs », « tiers-monde » et « féminisme noir »²³⁷. Selon Farzaneh et Manny, cette discussion eut lieu afin de chercher la meilleure façon de se définir en tant que militante et de déterminer leur politique.

Ces références ne constituent que quelques exemples de nombreux échanges dans les pages de *Spare Rib*. Elles illustrent les débats lancés par les lectrices, comme par les membres du collectif, autour de la remise en question de l'unité entre les femmes noires, longtemps pensée comme incontestable. Ces débats ont mis en lumière les différences entre les groupes de femmes et ont problématisé la politique d'alliance, longtemps adoptée et défendue par les activistes noires. Ces discussions furent significatives, car elles entraînaient des changements dans l'organisation des femmes noires et dans leur autodéfinition en tant qu'activistes. Ces débats ne prirent pas autant de place au sein de *Fowaad* ou de *Speak Out*, sans doute, en partie, en raison du nombre limité des tirages. Néanmoins, le collectif de *Speak Out* a consacré l'éditorial de son cinquième numéro à une discussion sur l'organisation des femmes noires. Bien que les activistes noires aient, bien sûr, débattu de ce sujet bien avant l'apparition de l'article en décembre 1983, leurs échanges n'avaient jamais été aussi bien documentés : « *The demise of OWAAD has brought out the need to document our struggle before any more of our history is lost to us*²³⁸. » Comme précisé dans cette citation, la dissolution de *OWAAD* incita les activistes à documenter leur lutte. De plus, la fin de *OWAAD* révéla de nombreuses oppositions, tant personnelles que politiques, entre les groupes de femmes noires. La présence de cet éditorial, via lequel les membres du *BBWG* tentèrent d'exposer et de soulever certaines de ces controverses prend alors tout son sens. L'article était articulé en trois parties : une première sur l'organisation des femmes noires (dont les différentes conférences), une deuxième sur les contradictions de cette organisation (dont les questions de la sexualité, du féminisme et de l'unité/différences entre les

²³⁷ Farzaneh et Manny. "Black Women: Definition and Struggles". *Spare Rib* 140, mars 1984.p.28.

²³⁸ *Brixton Black Women's Group*. "Editorial on Black Women Organising". *Speak Out* 5, décembre 1983. pp.2-7.

femmes) et une troisième sur les leçons à retenir pour éviter de répéter les controverses du passé.

Une des premières contradictions soulevées dans cet article fut la conviction absolue d'une unité entre les femmes noires en Grande-Bretagne et ailleurs. L'auteure remarquait d'abord que les femmes noires n'étaient pas préparées à affronter les différences entre elles. En effet, ces différences résultaient de leurs expériences directes alors même que le concept « noir » avait des significations autres pour celles qui vivaient dans des sociétés dominées par les blancs par rapport à celles qui vivaient dans des sociétés « ostensiblement indépendantes » par exemple. De la même façon elle expliquait que de nombreuses femmes craignaient que la reconnaissance de ces différences puisse conduire à une rupture ou à un déni de l'unité objective que le racisme britannique et le colonialisme historique leur avaient imposé. La solution, selon elle, impliquait la nécessité de développer l'unité politique, sans minimiser les différences entre elles, afin de pouvoir combattre les diverses formes d'oppression qui les divisaient²³⁹.

L'approche des femmes noires concernant des sujets tels que la sexualité ou le féminisme contenait également des contradictions. Le sujet de la sexualité des femmes noires fut longtemps absent des débats, car il était lié à la manière dont l'impérialisme structurait la vie de ces femmes. Lorsque certaines d'entre elles soulevèrent cette question, elles considérèrent qu'une compréhension complète de la sexualité des femmes ne pouvait être acquise que, premièrement, par rapport à l'ensemble des relations sociales de classe, de race et de sexe, et, deuxièmement, en tant qu'élément de cet ensemble. Cependant, bien que leur argument fût que tous les aspects de la vie étaient sociaux, leur approche faisait de la question sexuelle un domaine privé. Par ailleurs, l'oppression spécifique des femmes noires fut éclipsée par la lutte plus large menée par les noirs qui estimaient que les problèmes des femmes constituaient une question secondaire qui pouvait les détourner de leur lutte. Le *BBWG*, auteur de l'éditorial, soulignait que les leçons à tirer de la dissolution de *OWAAD* étaient triple, et qu'il fallait donc : maintenir la question des

²³⁹ *Ibid.*

relations entre les sexes au cœur de la lutte et examiner la construction de la sexualité, et soutenir les lesbiennes. Elle ajoutait que, en tant que féministes socialistes noires, il leur revenait de souligner que l'oppression des femmes était inextricablement liée aux questions de race et de la classe, et qu'il fallait les aborder simultanément. Par conséquent, il fallait continuer à s'organiser de manière autonome et à aborder les problèmes auxquels elles étaient confrontées en tant que femmes noires. Mais il fallait également qu'elles apportent une perspective féministe au travail de leurs camarades dans les organisations noires progressistes mixtes²⁴⁰.

Cette publication marquait clairement la remise en question par les femmes noires de leur organisation pendant les années 1970. Elle constituait également une occasion de reconnaître les failles de leur activisme et d'en tirer des leçons pour mieux concrétiser leur combat en tant que femmes noires. Cet article montre que les activistes avaient elles-mêmes « maladroitement » traité les sujets concernant les femmes noires au sens politique, ce qui fut particulièrement reproché aux féministes blanches. Tel était le contexte des années 1980 : un bouillonnement de débats entre femmes blanches et noires et entre femmes noires, dans le but d'obtenir une meilleure représentation des femmes dans le MLF. Dans l'ensemble, ces débats résolvaient un certain nombre des problèmes soulevés pendant cette période, mais ils laissaient également beaucoup de questions en suspens, dont certains sujets qui, à ce jour, demeurent d'actualité. On pense, par exemple, aux termes utilisés pour nommer les minorités ethniques. Alors que, pendant les années 1980, les discussions tournaient autour de l'utilisation des termes « *black* », « *brown* », « *coulored* » ou encore « *Third World* », on assiste aujourd'hui à des débats concernant l'emploi des termes *BAME* (*Black, Asian and minority ethnic*) et *BME* (*Black and Minority Ethnic*). Ces questionnements terminologiques montrent bien qu'aucun de ces termes ne peut englober toutes les femmes. Au contraire, mener une politique d'union identitaire finit par davantage fragmenter les groupes, car cela laisse trop d'interrogations sans réponses.

²⁴⁰ *Ibid.*

Conclusion

Les différents principes et suppositions idéologiques sur lesquels les femmes se sont basées pour former le MLF, ainsi que la nature des réseaux politiques et sociaux dans lesquels elles se sont organisées expliquent en grande partie pourquoi la majorité des femmes noires ne s'y retrouvaient pas. Bien que les féministes aient réclamé une solidarité entre les femmes (« *sisterhood* »), la façon dont elles développèrent leurs théories au sein du MLF était trop typique d'un mouvement de personne blanche de classe moyenne. De ce fait, les femmes noires furent mises en retrait d'un mouvement supposé être national et censé répondre aux problématiques rencontrées par toutes les femmes. En réaction, au cours des années 1970, et principalement à la fin de cette décennie, les femmes noires se regroupèrent afin de dénoncer l'homogénéité du MLF. Elles cherchèrent dans le même temps à faire reconnaître les différences entre les femmes ainsi que les différentes formes de discrimination complexes qu'elles subissaient, au croisement de différents rapports sociaux. Le mouvement des femmes noires fut différent de celui des féministes blanches, dans la mesure où il était davantage ancré dans la politique communautaire que le MLF. Le mouvement mettait davantage l'accent sur d'autres oppressions, comme la race et la classe sociale, que ne le faisait la majorité des féministes blanches. Par ailleurs, contrairement aux féministes blanches, et malgré une certaine tension avec les hommes noirs, les activistes noires furent plus disposées à collaborer avec les hommes de leurs communautés. Néanmoins, au cours de cette période et principalement dans les années 1980, les femmes noires interagirent de plus en plus avec les féministes blanches, en particulier avec les socialistes, dans la mesure où elles pouvaient échanger sur leurs analyses basées sur l'anti-impérialisme et le marxisme.

Bien que timidement, *Spare Rib* fut le seul magazine créé par des féministes blanches à publier sur l'organisation des activistes noires. Au cours des années 1970, les féministes blanches se montrèrent peu équipées pour affronter la question de la « race » qui se présentait à elles. C'est probablement pour cela que *Spare Rib*

délégua la tâche aux femmes noires de parler de leur activisme. Cela entraîna plus tard, dans les années 1980, la diversification du contenu du magazine qui visait alors une meilleure représentation de ces femmes. *Spare Rib* fut également le seul périodique à mettre en lumière la complexité de la relation entre les féministes blanches et les activistes noires. En effet, il s'agissait d'un tableau beaucoup plus complexe et nuancé que des récits simplistes, réduisant les féministes blanches à des racistes ignorant ou se désintéressant des préoccupations des femmes noires. Par ailleurs, le magazine a apporté un éclairage sur les dynamiques et sur les multiples facettes du mouvement des femmes noires. Si les critiques des femmes noires concernant le contenu ethnocentré de *Spare Rib* se sont avérées légitimes et constructives à la fin des années 1970, il est important de souligner qu'elles ont ouvert la voie à d'autres perspectives, elles aussi, complexes. En effet, les numéros des années 1980 montrent que la décennie fut marquée par la formation de coalitions diverses et par la mise en place d'un collectif multiracial. Cela permit d'une part aux féministes blanches et aux activistes noires de se remettre en question et de mieux se comprendre, et d'autre part, d'établir un terrain qui donna naissance à davantage de mésententes et de débats.

CONCLUSION

En mobilisant divers outils historiques et en analysant des articles issus de la presse féministe britannique, cette thèse s'est efforcée de mettre en évidence la représentation des femmes noires dans les périodiques féministes des années 1970 par le prisme de trois thèmes : l'immigration, le travail et l'activisme. Ces sujets n'étaient pas propres à la presse féministe. Ils reflétaient des questions discutées dans le mouvement des femmes noires en particulier, mais aussi au sein de la société britannique. La manière dont les périodiques des femmes ont abordé ces thématiques permet d'approcher leurs fonctionnements collectifs. L'analyse de ces débats démontre comment ces publications ont traité ces questions, au point de mettre en évidence les fractions au sein du MLF. Le dépouillement de l'ensemble des périodiques s'est principalement concentré autour de deux magazines féministes, *Spare Rib* et *Women's Voice*, tout en citant sporadiquement certains textes intéressants publiés dans d'autres périodiques.

Dès les débuts des années 1970, les femmes partagèrent leurs expériences personnelles au sein du MLF qui s'était formé en contestation de l'oppression patriarcale. Elles élaborèrent un mouvement féministe synthétisé par le slogan « le personnel est politique ». Cela leur permit de développer une conscience individuelle au sein de petits groupes de sensibilisation (« *consciousness-raising groups* »), qui furent une des stratégies élaborées du MLF. Afin d'élaborer les demandes des féministes du mouvement, des conférences nationales furent organisées. La première conférence, en 1970, marqua le début d'un militantisme revendicateur. Dès ses débuts, le MLF se caractérisa par son hétérogénéité, puisqu'il regroupait des féministes socialistes, marxistes, radicales, ou encore lesbiennes. L'expérience des femmes pouvait ainsi varier considérablement selon les classes sociales, les orientations idéologiques, la sexualité ou encore selon l'âge et les origines ethniques. Ces disparités furent fortement visibles, notamment durant la conférence nationale qui eut lieu à Londres en avril 1977, lors de laquelle les féministes se divisèrent en différents ateliers, en fonction de leur identité¹. Tandis que les femmes de la classe ouvrière se sentaient délaissées par les féministes de la classe moyenne qui dominaient le MLF, le peu d'activistes noires présentes étaient,

¹ « *Women's Liberation 1977* ». *Spare Rib* 58, mai 1977, pp.6-16.

quant à elles, scandalisées par les préjugés racistes de certaines intervenantes. Cette hétérogénéité se traduisit également dans les périodiques produits par les femmes tout au long des années 1970. Bien que ces publications différassent par leur ligne éditoriale, leur contenu, leur présentation, leur périodicité, toutes affirmaient leur visée militante. Certains magazines, comme notamment *Spare Rib*, qui s'est démarqué par une diffusion importante, avaient une apparence tout à fait professionnelle, une belle présentation avec des rubriques récurrentes et un contenu souvent accompagné d'illustrations. D'autres comme *Shrew* et *Fowaad* se caractérisaient par une périodicité variable et une allure plus modeste. Néanmoins, *Spare Rib*, comme *Women's Voice*, *Shrew*, *Red Rag*, *Sappho*, *Fowaad* et *Speak Out*, furent créés par des petit groupes de femmes qui assumaient l'ensemble des tâches de production en collectivité, souvent bénévolement et, pour certaines, anonymement.

Les critiques des activistes noires dès les années 1970 soulignèrent que les théories féministes blanches dominantes à l'époque ne reconnaissaient pas la race et la position des femmes noires. Dans son article « *White Women Listen !* » publié en 1982, Hazel Carby démontrait que les théories féministes blanches ne tenaient pas compte des rôles joués par l'esclavage, le colonialisme et l'impérialisme dans la construction des relations entre les sexes². Elle soulignait que, non seulement les féministes blanches ignoraient l'histoire des femmes noires avant leur arrivée en Grande-Bretagne mais, que par ailleurs, elles fermaient les yeux sur leurs expériences et leurs luttes dans leur pays d'origine. Valerie Amos et Pratibha Parmar écrivaient de la même manière, en 1984, que non seulement la théorie féministe dominante blanche ne parlait pas des expériences des femmes noires, mais que, lorsqu'elle tentait de le faire, c'était souvent dans une perspective et avec un raisonnement raciste³. Ces textes, parmi beaucoup d'autres, permettent de mettre

² Carby, H.V. "White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood." *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*. London: Hutchinson, 1982. pp.212-235.

³ Amos, Valerie et Parmar, Pratibha. "Challenging Imperial Feminism." *Feminist Review*, No. 17, Many Voices, One Chant: Black Feminist Perspectives (Autumn, 1984). pp. 3-19. "White, mainstream feminist theory, be it from the socialist feminist or radical feminist perspective, does not speak to the experiences of Black women and where it attempts to do so it is often from a racist perspective and reasoning."

en évidence comment le MLF s'est formé en marginalisant les femmes noires. Les féministes blanches de la classe moyenne, incapables de voir au-delà de leurs propres préoccupations, furent accusées d'ignorance et d'insensibilité face aux besoins des femmes noires. On leur reprocha également de ne pas reconnaître le racisme de l'État dans lequel elles vivaient et auquel elles participaient. Ce consensus général des activistes noires qui accusaient de racisme les féministes blanches a constitué un point de départ instructif pour ce travail de recherche.

L'un des principaux objectifs des périodiques étudiés était d'atteindre le plus grand nombre de femmes possible. Les féministes socialistes qui représentaient depuis la première conférence nationale le groupe le plus visible du MLF, s'attachèrent à impliquer toutes les femmes, y compris celles issues des classes sociales les plus vulnérables. Les femmes noires faisant en grande majorité partie de cette catégorie, et leurs discours étant souvent critiques, on pouvait questionner leur intégration dans les périodiques. L'analyse des périodiques a révélé que les accusations de racisme qui purent être formulées par les activistes noires ne rendaient pas justice aux tentatives intentées par les féministes blanches de s'intéresser à la question du racisme. Ainsi, on a pu identifier l'engagement des féministes blanches qui abordèrent la situation particulière des femmes noires dans leurs magazines, et on a pu comprendre la manière avec laquelle elles ont agi envers ces sujets.

L'immigration et le travail figuraient parmi les principaux sujets qui préoccupaient les activistes noires pendant les années 1970. Ces thèmes ont également fait partie des questions les plus traitées concernant les femmes noires dans les magazines féministes, en particulier dans *Spare Rib* et *Women's Voice*. Les procédures d'immigration que subissaient les femmes noires et leur statut d'ouvrières constituaient une douloureuse expérience. Les deux magazines abordèrent la situation de ces femmes dans leurs textes. À travers leurs pages, on découvre différentes procédures migratoires imposées à ces femmes et les multiples difficultés auxquelles elles étaient confrontées. Ces publications fournirent également un dossier textuel riche sur le vécu de ces femmes, qui parfois vivaient en Grande-Bretagne et souhaitaient faire venir leurs proches (maris/fiancés et

enfants), ou bien vivaient à l'étranger et souhaitaient rejoindre leur famille en tant qu'épouse ou fiancée. Certaines furent victimes de déportation, parce que la loi les subordonnait à leurs conjoints. En outre, les magazines montrèrent que ces femmes étaient sujettes aux harcèlements et aux intimidations morales et physiques. Il arrivait qu'elles soient involontairement séparées de leurs familles qui, dans la plupart des cas, représentaient le seul pilier de leur vie. Les femmes noires ouvrières subirent également de nombreuses discriminations d'ordre raciste et sexiste : *Spare Rib* et *Women's Voice* mirent en avant le rôle crucial que ces femmes jouaient dans le monde du travail britannique des années 1970 et, plus particulièrement, dans le combat de classe durant cette période. D'une part, les magazines révélèrent la situation déplorable dans laquelle de nombreuses femmes noires travaillaient, à savoir les mauvaises conditions professionnelles, les bas salaires et la non-représentation syndicale. D'autre part, contrairement à l'image que véhiculait la société britannique sur les ouvrières noires, en particulier pour les Asiatiques, vues comme obéissantes et passives, les magazines apportèrent des témoignages de femmes fortes, battantes et motivées luttant pour améliorer leur statut d'ouvrière face à un système capitaliste discriminatoire. En effet, à travers les mots et les images, *Spare Rib* et *Women's Voice* montrèrent ces femmes qui furent en première ligne de plusieurs grèves.

Toutefois, en tenant compte des 10 ans durant lesquels *Spare Rib* et *Women's Voice* furent publiés mensuellement et du riche contenu de chaque numéro, il est indéniable que les questions relatives aux femmes noires en général, et les problématiques de l'immigration et du travail en particulier, ne représentèrent qu'une infime partie de ce contenu. Ces deux thématiques furent systématiquement abordées en retard par rapport aux événements (début des grèves, passage des lois migratoires), souvent de manière factuelle, apparaissant généralement dans la rubrique « actualités » des magazines. Pour ce qui est du contenu publié sur l'organisation du mouvement des femmes noires, il était logique de ne trouver que peu de publications sur ce sujet puisque ce dernier ne devint officiel que vers la fin des années 1970.

Bien que le contenu analysé dans les magazines *Spare Rib* et *Women's Voice* révèle une certaine prise en considération des problématiques spécifiques aux femmes noires, il ressort clairement de l'étude des autres magazines (*Red Rag*, *Shrew* et *Sappho*) que ces thèmes étaient presque totalement invisibles. Le contenu de ces publications fait écho aux reproches des activistes noires qui disaient être ignorées. Cependant, loin du simple « racisme » des féministes blanches, de multiples facteurs peuvent expliquer ces lacunes. Par exemple, on peut citer un manque de ressources financières et humaines pour traiter des différents sujets sur les femmes dans diverses situations, des différences idéologiques entre les féministes blanches et les activistes noires, mais aussi le fait que les féministes blanches et les féministes noires ne se côtoyaient guère pour de multiples raisons dont le fait qu'elles ne vivaient pas dans les mêmes quartiers et ne fréquentaient pas les mêmes lieux. En outre, les féministes blanches qui étaient au courant et conscientes de la situation particulière des femmes noires ne souhaitaient pas parler en leurs noms (ayant à l'esprit, notamment, le fait que certaines activistes noires avaient exprimé leur désapprobation des prises de parole des blanches « en leur faveur » car elles les considéraient comme condescendantes dans le meilleur des cas). Ces éléments expliquent en partie la lecture ethnocentrique que la plupart des féministes blanches portèrent aux problématiques relatives aux femmes. En effet, les publications sur les ouvrières ou encore sur la question de la reproduction ne rendaient pratiquement jamais compte de la situation particulière des femmes noires. Cependant, lorsque ces problématiques furent finalement abordées, elles le furent également de façon distincte, sans que des liens ne soient établis entre noires et blanches, comme si elles appartenaient à des sphères différentes et distinctes. De plus, lorsque les questions relatives aux femmes noires étaient traitées, le sujet abordait le racisme subi par ces femmes mais ne portait guère sur les revendications du MLF.

Ce travail a également permis d'identifier l'angle d'approche avec lequel ces magazines abordèrent ces thématiques. Beaucoup d'activistes noires reprochèrent aux féministes blanches de ne pas considérer les différentes discriminations dont elles étaient victimes de manière simultanée. Effectivement,

les magazines féministes ne percevaient généralement les questions particulières aux femmes noires que d'un angle d'approche singulier.

Les procédures migratoires étaient considérées comme relevant uniquement du racisme et les luttes des ouvrières noires comme étant le fruit d'un combat de classe. Ainsi, les magazines ne développaient pas d'analyses genrées sur ces questions et ce, bien que les membres des collectifs de *Spare Rib* et de *Women's Voice* réclament avant tout du féminisme. Il est important de souligner que cette vision des choses n'était pas l'apanage des féministes blanches, la plupart des écrits de femmes noires, y compris ceux publiés dans ces magazines, présentaient eux aussi une vision cloisonnée des questions de race, de classe ou de genre. Il va sans dire que beaucoup de féministes blanches et d'activistes noires étaient conscientes du croisement des discriminations, cependant cette lecture analytique intersectionnelle n'avait pas encore été élaborée de manière théorique dans les années 1970. Néanmoins, les choses changèrent peu à peu dans les années 1980 où on commença à s'intéresser aux croisements des discriminations, avant même que l'« intersectionnalité » ne soit théorisée par la militante américaine des droits civiques Kimberlé Crenshaw en 1989. Pendant les années 1970, les activistes noires se revendiquaient en grande majorité marxistes, et raisonnaient ainsi en termes de classes sociales, elles estimaient que le système capitaliste était à l'origine de toutes les formes d'oppression (de classe, sexuelles et raciales). Le plus souvent, elles s'intéressaient en priorité aux questions qui touchaient la communauté noire en général et n'accordaient qu'un intérêt secondaire aux questions touchant les femmes de manière spécifique. De ce fait, leurs écrits ne mobilisaient pas une lecture genrée des problèmes. Cette vision des choses a également été partagée parmi les féministes blanches d'idéologie socialiste et marxiste, notamment dans les pages de *Women's Voice*. Par ailleurs, bien que rédigés par des femmes blanches, beaucoup d'articles publiés dans les magazines féministes étaient basés sur les témoignages de femmes noires et reflétaient ainsi davantage leurs propos. De plus, les féministes blanches, irritées par un passé pas si lointain où les hommes parlaient en leur nom, évitaient de faire de même avec les femmes noires. Certaines refusèrent ainsi de porter un regard différent (genré) sur les problèmes des femmes

noires avant que ces dernières ne se soient prononcées sur le sujet. En effet, il fallut attendre la fin des années 1970 pour que certaines activistes noires s'expriment sur le besoin d'apporter une perspective féministe à leurs préoccupations.

Dans la mesure où ils constituaient le principal espace de débat interne pendant cette période, les périodiques se sont avérés particulièrement utiles pour éclairer la position des femmes noires dans le MLF et pour examiner les relations entre elles et les féministes blanches. S'ils soulevaient la difficulté d'avoir une multiplicité de points de vue⁴, c'est sans aucun doute cette multiplicité des opinions qui a fait avancer le MLF et a encouragé le débat, notamment en ce qui concerne la discussion sur la race qui sévit à partir de la fin des années 1970. Les pages de *Spare Rib* en témoignent, grâce à l'intense diversification menée par le magazine tout au long des années 1980, en cherchant à incorporer du contenu sur les femmes noires mais aussi en les faisant directement participer à la production du magazine en tant que membres du collectif, ces numéros du magazine furent autant marqués par l'union sans précédent entre les femmes, que par le début de débats acharnés qui se développèrent au fil du temps et qui continuent d'occuper les féministes jusqu'à ce jour.

Ce travail de thèse couvre toutes les années 1970. À travers trois thématiques clés, l'immigration, le travail et l'activisme des femmes noires, l'un des objectifs primordiaux de cette recherche a été de démontrer la transformation de leur sentiment de frustration en une véritable lutte pour leurs droits, qui s'est accentuée vers la fin des années 1970, en utilisant les magazines féministes. On a pu alors révéler la complexité du sujet, qui était souvent abordé de façon simpliste et linéaire jusque-là, et montrer que l'invisibilité des femmes noires dans le MLF fut le produit d'une convergence d'éléments personnels et collectifs mais aussi idéologiques et politiques. Ce travail nuance ainsi par la démonstration les accusations de racisme à l'encontre des féministes blanches. Par ailleurs, il met en exergue les contradictions des unes et des autres : des activistes noires accusaient les féministes blanches d'invisibilisation, et en même temps les interdisaient de

⁴ Il est à noter que cette multiplicité de points de vue était un objectif voulu par les collectifs des magazines.

parler au nom des femmes noires, certains des écrits des féministes blanches révélèrent leur conscience et d'autres leur inconscience sur les questions de racisme. Finalement, certes les femmes noires étaient en grande partie invisibles dans les magazines féministes, mais elles n'étaient pas pour autant invisibilisées.

Le dépouillement des magazines a révélé d'autres thématiques relatives aux femmes noires. On a pu par exemple identifier du contenu sur l'éducation, la santé, la violence ou encore les productions artistiques. Ces thèmes ont été classés dans un tableau, placé en annexe de ce travail. Ils pourront être étudiés dans le futur afin d'alimenter et d'approfondir les conclusions déjà établies. On peut souligner qu'un contenu important sur les femmes noires à l'étranger fut publié par les magazines. En effet, le MLF britannique portait un intérêt particulier à la condition et à l'activisme de ces femmes. Cependant, cet intérêt fut beaucoup critiqué, notamment à cause des suppositions colonialistes sur la vie « arriérée » que menaient ces femmes dont ces textes étaient imprégnés⁵. Il serait ainsi intéressant de savoir avec quelles approches les magazines féministes ont abordé ces sujets. Une autre recherche pourrait également être menée sur les années 1980, par exemple afin de comparer le magazine *Spare Rib* qui se diversifie à ce moment-là, et le magazine *Outwrite* (1982), créé principalement dans le but de représenter les femmes dans toutes leurs diversités.

⁵ Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016. p.46.

BIBLIOGRAPHIE

Tous les liens sont actifs au 09/10/2022.

1. Corpus des périodiques (1970-1982)

Fowaad

Red Rag

Sappho

Shrew

Spare Rib

Speak Out

Womens's Voice

2. Ouvrages généraux sur le féminisme

“About Southall Black Sisters.” *Southall Black Sisters*, 15 Apr. 2021.

“Arena Three: Britain’s First Lesbian Magazine.” *The British Library*, The British Library. <https://www.bl.uk/lgbtq-histories/articles/arena-three-britains-first-lesbian-magazine>. 29/11/2017.

“Facsimile of *Spare Rib* Manifesto.” *The British Library*. The British Library, 06 May 2015. 12/04/2017.

“Feminism and Lesbian Politics.” *Glasgow Women’s Library*, <https://womenslibrary.org.uk/explore-the-library-and-archive/lgbtq-collections-online-resource/feminism-and-lesbian-politics/>

“*Sappho* Magazine.” *The British Library*, The British Library, 14 June 2016, www.bl.uk/collection-items/sappho-magazine

“*Women’s Voice*: in Retrospect.” *Lives; Running*, 26 Sept. 2013, <https://livesrunning.wordpress.com/2013/09/26/womens-voice-a-retrospective/>.

Afonsoduarte. "Interview with Marsha Rowe." *Palaver*. 04 May 2010. <https://afonsoduarte.tumblr.com/post/538575214/interview-with-marsha-rowe> .

Amos, Valerie et Parmar, Pratibha. « *Challenging imperial feminism* », dans Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. 1997. London et New York, Routledge. pp. 54-58.

Anthias, F., & Yuval-Davis, N. *Racialized Boundaries: Race, Nation, Gender, Colour and Class and the Anti-Racist Struggle*. Taylor & Francis e-Library, 2005.

Anthias, Floya, and Nira Yuval-Davis. “Contextualizing Feminism - Gender, Ethnic and Class Divisions.” *Feminist Review*, vol. 15, no. 1, 1983, pp. 62–75.

Asphodel. ‘1968: *Prague Winter, Feminist Spring*’, dans Sebestyen, Amanda (ed). ‘68, ‘78, ‘88: *From Women’s Liberation to Feminism*. Dorset: Prism Press. 1988. pp.7-14.

Aspinall, Peter J. “Collective Terminology to Describe the Minority Ethnic Population: The

Persistence of Confusion and Ambiguity in Usage - Peter J. Aspinall, 2002.” *SAGE Journals*, 1 Jan. 1992.

Baines, Jess. “Doing It Ourselves: Countercultural and Alternative Radical Publishing in the Decade before Punk. 2018.
https://www.academia.edu/37346730/Doing_it_ourselves_Countercultural_and_alternative_radical_publishing_in_the_decade_before_punk_2018 . 25 mars 2019.

Barrett, Michèle et McIntosh, M. 'Ethnocentrism and socialist-feminist theory' *Feminist Review* No. 20. 1985. pp. 23-47.

Basch Françoise, Barret-Ducrocq Françoise. « Le mouvement des femmes, Londres 1980 : du privé au politique », dans *Cahiers Charles V*, n°3, avril 1981. *Civilisation britannique contemporaine*. pp. 91-106.

Bazin, Victoria. « *It's Capitalism, not me sweetheart': Women's Activist Magazines on the Left* ». dans Forster, Laurel et Hollows, Joanne. *Women's Periodicals and Print Culture in Britain, 1940s-2000: The Postwar and Contemporary Period*. Edinburgh University Press. 2020. pp. 245-260.

Bazin, Victoria. *Miss-Represented? Mediating Miss World in Shrew Magazine, Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016. pp. 412-431.

Bellos, Linda, “*Advice to White Collectives Wishing to Employ Black Workers*”. May 1984. Papers of Stella Dadzie. Black Cultural Archives.

Bellos, Linda. “The Limitations of Identity Politics.” *The British Library*, The British Library, 21 Apr. 2015, www.bl.uk/spare-rib/articles/the-limitations-of-identity-politics.

Bellos, Linda. *What is Black Feminism?* (16.05.1984). Papers of Stella Dadzie. Black Cultural archives.

Beth Cohen, Rachel. ‘Researching Difference and Diversity Within Women’s Movements: Sisterhood and After’, *Women’s Studies International Forum* 35 (2012). pp.138-140.

Bhavnani, Kum-Kum, and Margaret Coulson. “Transforming Socialist-Feminism: the Challenge of Racism.” *Feminist Review*, vol. 80, no. 1, 2005. pp. 87–97.

Binard, Florence. « The British Women’s Liberation Movement in the 1970s: Redefining the Personal and the Political », *Revue Française de Civilisation Britannique* [Online], XXII- Hors série | 2017, Online since 30 December 2017, connection on 22 October 2020. URL: <http://journals.openedition.org/rfcb/1688>; DOI: <https://doi.org/10.4000/rfcb.1688>

Bogle, Marlene T. “Brixton Black Women's Centre: Organizing on Child Sexual Abuse.” *Feminist Review*, no. 28, 1988.

Bouchier, David. *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the USA*. Schocken Books, 1984.

Brah, Avtar and R. Minhas. “Structural Racism or Cultural Difference: Schooling for Asian

Girls” dans Weiner, Gaby (ed.) *Just a Bunch of Girls*. Milton Keynes: Open University Press. 1985.

Brah, Avtar. *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge, 1996.

Brixton Black Women's Group. “Black Women Organizing.” *Feminist Review*, no. 17, 1984, pp. 84-89.

Bruley, Sue. Jam Tomorrow? Socialist women and women’s liberation, 1968–82: an oral history approach, dans Evan Smith & Matthew Worley (Eds) *Against the Grain: The British far left since 1956* (Manchester: Manchester University Press). 2014. pp. 155–172.

Bryan, Beverley, Dadzie, Stella et Scafe, Suzanne. *The heart of the race: Black women’s lives in Britain*. Virago. 1985.

Bryson, Valerie. *Feminist Debates: Issues of Theory and Political Practice*. Basingstoke: Palgrave. 1999.

Bryson, Valerie. *Feminist Political Theory: An Introduction*. Basingstoke: Macmillan. 1992.

Bunglawala, Zamila. “Please, Don't Call Me BAME or BME!” *Civil Service*, 8 July 2019.

Caine, Barbara. *English Feminism, 1780-1980*. Oxford, England: Oxford UP, 1997.

Carby, Hazel. « *White women listen! Black feminism and the boundaries of sisterhood* », dans Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. 1997. London et New York, Routledge. pp. 45-53.

Chambers, Donna et Worrall, Rob. *The Frontiers of Sisterhood: Representations of Black Feminism in Spare Rib (1972–1979)*, dans Smith, Angela. (eds) *Re-reading Spare Rib*. Palgrave Macmillan. 2017. pp. 159-178.

Coote, Anna et Campbell, Beatrix. *Sweet Freedom: The Struggle for Women’s Liberation*. Oxford, OX, UK: B.Blackwell 1987.

Corrin, Chris. *FEMINIST PERSPECTIVES ON POLITICS*. Routledge, 2017.

Crenshaw, Kimberlé (1989) "Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics," *University of Chicago Legal Forum*: Vol. 1989, Article 8.

Dadzie, Stella. “Stella Dadzie Discusses OWAAD.” *The British Library*, The British Library, 9 Apr. 2015. <https://www.bl.uk/collection-items/stella-dadzie-owaad>

Darlington, Joseph. “Red Rag: A Magazine’s Journey from Communism to Civil Society.” https://www.academia.edu/33436395/Red_Rag_A_Magazines_Journey_from_Communism_to_Civil_Society_.04/10/2019.

Delap, Lucy. « *Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine* », *Women: a cultural review*, 32 :3-4. pp. 248-271. 2021.

Delap, Lucy. *Feminist Business Praxis and Spare Rib Magazine*, *Women: a cultural review*,

32:3-4. 2021. pp. 248-271

Delmar, Rosalind. *Introducing Red Rag*. Amiel Melburne Trust Archive. Octobre 2020.

Donnell, Alison. *Companion to Contemporary Black British Culture*. Taylor and Francis, 2013.

Fisher, Tracy. *What's Left of Blackness Feminisms, Transracial Solidarities, and the Politics of Belonging in Britain*. Palgrave Macmillan, 2012.

Forster, Jackie. "Jackie Forster Remembers the Founding of *Sappho*." *The British Library*, The British Library. www.bl.uk/collection-items/jackie-forster-remembers-the-founding-of-sappho .25/11/ 2017.

Forster, Laurel. "Spreading the Word: Feminist Print Cultures and the Women's Liberation Movement." *Women's History Review*, volume 25, issue 5 (Octobre 2016). pp. 812-831.

Gemma Tang Nain. Black Women, Sexism and Racism: Black or Antiracist Feminism? *Feminist Review*, No. 37 (Spring, 1991). pp. 1-22.

Hanisch, Carol. *The Personal Is Political: The Original Feminist Theory*. <http://www.carolhanisch.org/CHwritings/PIP.html>. 15 septembre 2018.

Held, Nina. 'They look at you like an insect that wants to be squashed': an ethnographic account of the racialized sexual spaces of Manchester's Gay Village. *Sexualities*, 20 (5-6). 2017. pp. 535-557.

Hemmings, Susan. "Girls and Education." *The British Library*. The British Library, 23 Apr. 2015. <https://www.bl.uk/spare-rib/articles/girls-and-education>

Jeffreys, Sheila. *The Lesbian Heresy: a Feminist Perspective on the Lesbian Sexual Revolution*. Spinifex Press, 1993. Jeffreys, Sheila. *The Lesbian Revolution Lesbian Feminism in the UK, 1970-1990*. Routledge, 2018.

Jeffreys, Sheila. *Unpacking Queer Politics: a Lesbian Feminist Perspective*. Polity Press, 2003.

Jordan, Tessa. "Branching Out: Second-Wave Feminist Periodicals and the Archive of Canadian Women's Writing." *ESC: English Studies in Canada* 36 (2010). pp. 63-90.

Kahn, Pat. "The Process of Designing *Spare Rib*." *The British Library*, The British Library, 16 Apr. 2015, <https://www.bl.uk/spare-rib/articles/the-process-of-designing-spare-rib> .

Kirca, Süheyla. *Popularizing feminism: a comparative case study of British and Turkish women's magazines*. PhD thesis, University of Warwick. 2000.

Kruks, Sonia. "Mozambique: Some Reflections on the Struggle for Women's Emancipation." *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 7, no. 2, 1983, pp. 32-41.

Lambert, Caitlin. 'The objectionable injectable': recovering the lost history of the WLM through the Campaign Against Depo-Provera, *Women's History Review*, 29:3. 2020.pp. 520-539.

Larsen, Izzy, et al. "Did the Feminist Challenge Actually Shake Up the Print Press in 1969? Press Representations of Women in the Run-up to Women's Lib." *History Matters*, 3 Apr. 2020.

Lovenduski J. Randall V. *Contemporary Feminist Politics: Women and power in Britain* (Oxford, 1993). pp.87-88.

Machel, Samora. "The Liberation of Women Is a Fundamental Necessity for the Revolution." Dans Machel, Samora. *Mozambique Sowing the Seeds of Revolution*, Mozambique. 1973. pp. 21-36. <https://www.marxists.org/subject/africa/machel/1973/liberation-women.htm>

Malpocher, Corrine. *Sexuality, race and Zionism: conflict and debates in 'Spare Rib', 1972-1993*. Thèse de doctorat. University of York. 2009.

Mama, Amina. "Black Women, the Economic Crisis and the British State." *Feminist Review*, vol. 17, no. 1, 1984. pp. 21–35.

Mama, Amina. *Beyond the Masks: Race, Gender and Subjectivity*. Routledge, 2006.

McCall, Leslie. "The Complexity of Intersectionality." *Signs*, vol. 30, no. 3, 2005, pp. 1771–800.

Mendes, Kaitlynn. "Framing Feminism: News Coverage of the Women's Movement in British and American Newspapers, 1968–1982." *Social Movement Studies*, vol. 10, no. 1, 2011. pp. 81–98.

Mirza, Heidi Safia. *Black British Feminism: a reader*. London et New York, Routledge. 1997.

Moi, Toril. "Feminist, Female, Feminine" in Belsey, Catherine, and Jane Moore. *The Feminist Reader: Essays in Gender and the Politics of Literary Criticism*. Palgrave Macmillan, 1997. pp.117-231.

Napikoski, Linda. "Socialist Feminism vs. Other Types of Feminism." ThoughtCo.

Nedelec-Guyard, Alexandrine « Les discriminations croisées à l'encontre des femmes juges et avocates en Angleterre et au pays de Galles (1970-2010) : étude de l'intersectionnalité. Thèse de doctorat en histoire et civilisation, sous la direction de Michel Prum. Paris, Université Paris Diderot, 2010.

Nelson, William E. *Black Atlantic Politics: Dilemmas of Political Empowerment in Boston and Liverpool*. State Univ. Of New York Press, 2000.

O'Sullivan, Sue. "From 1969." dans Sebestyen, Amanda (ed). '68, '78, '88: *From Women's Liberation to Feminism*. Dorset: Prism Press. 1988. pp.51-62.

O'Sullivan, Sue. "Passionate Beginnings: Ideological Politics 1969-72." *Feminist Review*, no. 11, 1982. pp. 70-86.

3. Ouvrages spécifiques sur les femmes noires

Owen, Nicholas. "MEN AND THE 1970s BRITISH WOMEN'S LIBERATION MOVEMENT." *The Historical Journal*, vol. 56, no. 3, 2013, pp. 801–826.

Papers of Stella Dadzie ((Dadzie /1/1/21. "Problems in the relationship between The Black

- Women's Movement and The White Women's Movement*". Black Cultural Archives.
- Papers of Stella Dadzie (dadzie 1 1 2), "*OWAAD Draft Constitution*". Black Cultural Archives.
- Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 14). Black Cultural Archives
- Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30 (2)). Black Cultural Archives
- Papers of Stella Dadzie (Dadzie/1/1/34). "*Black Women and Abortion*" Brixton Black Women's Group. Black Cultural Archives.
- Parmar, Pratibha. "Other Kinds of Dreams." *Feminist Review*, no. 31, 1989.pp. 55-65.
- Pateman, Carole. *The Sexual Contract*. Stanford, Calif: Stanford University Press, 1988.
- Pugh, Martin. *Women and the Women's Movement in Britain* (1st ed.1992), London, Macmillan, 2nd ed. 2000.
- Red Rag: A Magazine of Women's Liberation* (1973?-1980?).
<https://www.grassrootsfeminism.net/cms/node/521> . 25/10/2019.
- Robinson, Solveig: "*Women's Periodicals*." 19th Century UK Periodicals. Detroit : Gale, 2008.
- Rowe, Marsha. "Design and *Spare Rib*." *The British Library*, The British Library, 24 Apr. 2015, www.bl.uk/spare-rib/articles/design-and-spare-rib
- Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Penguin Books, 1982.
- Rowe, Marsha. *Spare Rib Reader*. Penguin Books, 1982.
- Rushdie, Salman. "*The New Empire within Britain*".
https://public.wsu.edu/~hegglund/courses/389/rushdie_new_empire.htm
- Sappho (Magazine, 1972- 1981)*, www.grassrootsfeminism.net/cms/node/522.
- Sedgwick, Claire. *Feminist Media: from the Second Wave to the Digital Age*. Rowman & Littlefield, 2020.
- Shrew: Women's Liberation Workshop (1969-1978)*,
www.grassrootsfeminism.net/cms/node/520. 3 novembre 2018.
- Smith, Angela. *Re-reading Spare Rib*. Palgrave Macmillan. 2017.
- Stevenson, George, Stuart, Michael. 'The Women's Liberation Movement and the Intractable Problem of Class, c. 1968 - c. 1979'. Durham theses, Durham University.2016.
- Sudbury, Julia. '*Other Kinds of Dreams*': *Black Women's Organisations and the Politics of Transformation*. Routledge, 2003.
- Taylor, Lisa-Marie. "THE LESBIAN REVOLUTION by SHEILA JEFFREYS." FiLiA, FiLiA, 1 Nov. 2018.

Thomlinson, Natalie. 'Second-Wave' Black Feminist Periodicals in Britain, *Women: A Cultural Review*, 27:4. 2016. pp. 432-445.

Thomlinson, Natalie. "Sisterhood is plain sailing?" Multiracial feminist collectives in 1980s Britain. In: Schulz, K. (ed.) *The Women's Liberation Movement: Impacts and Outcomes*. Berghahn. 2017.

Thomlinson, Natalie. *Race, Ethnicity and the Women's Movement in England, 1968-1993*. Palgrave Macmillan UK, 2016.

Thomlinson, Natalie., The Colour of Feminism: White Feminists and Race in the Women's Liberation Movement, *History*, July 2012. pp.453-475.

Trouble and Strife, "Talking Personal, Talking Political", 19 (summer 1990). pp.44-52.

Turner, Georgina. CATCHING THE WAVE, *Journalism Studies*, 10:6. 2019. pp. 769-788.

Urdang, Stephanie. "'Precondition for Victory': Women's Liberation in Mozambique and Guinea-Bissau." *Issue: A Journal of Opinion*, vol. 8, no. 1, 1978, pp. 25-31.

Walby, Sylvia. *Theorizing Patriarchy*. Blackwell, 1991.

Ware, Vron. *Beyond the Pale: White Women, Race and History* (1992). Verso London 1992.

Wilson, Amrit, and Southall Black Sisters. "Against the Grain: A Celebration of Survival and Struggle, Southall Black Sisters, 1979-1989." *Feminist Review*, no. 39, 1991. pp. 193-195.

Wilson, Amrit. *Dreams, Questions, Struggles: South Asian Women in Britain*. London: Pluto, 2006.

Wilson, Amrit. *Finding a Voice: Asian Women in Britain*. London: Virago, 1978.

Youngblood, Teresa. *Not our newspapers: women and the underground press, 1967-1970*. M.A. Florida State University 2004.

4. Ouvrages sur l'immigration

"Commonwealth Immigration Control and Legislation." *The Cabinet Papers*. The National Archives, Kew, Surrey TW9 4DU, 28 Nov. 2008. <https://www.nationalarchives.gov.uk/cabinetpapers/themes/commonwealth-immigration-control-legislation.htm#:~:text=The%20Commonwealth%20Immigration%20Act%201968&text=The%20Conservative%20Enoch%20Powell%20and,a%20citizen%20of%20the%20UK>

"BBC ON THIS DAY | 24 | 1971: UK Restricts Commonwealth Migrants." BBC News. BBC, 24 Feb. 1971. http://news.bbc.co.uk/onthisday/hi/dates/stories/february/24/newsid_2518000/2518513.stm. 01/10/2020.

"BBC ON THIS DAY | 7 | 1972: Asians given 90 Days to Leave Uganda." BBC News, BBC, 7 Aug. 1972. http://news.bbc.co.uk/onthisday/hi/dates/stories/august/7/newsid_2492000/2492333.stm

“BBC ON THIS DAY | 8 | 1965: New UK Race Law 'Not Tough Enough'.” BBC News, BBC, 8 Dec. 1965.
http://news.bbc.co.uk/onthisday/hi/dates/stories/december/8/newsid_4457000/4457112.stm

“Commission for Racial Equality.” Commission for Racial Equality - GOV.UK.
<https://www.gov.uk/government/organisations/commission-for-racial-equality>

“Immigration Rules.” *Immigration Rules: Introduction - Immigration Rules - Guidance - GOV.UK*, <https://www.gov.uk/guidance/immigration-rules/immigration-rules-introduction#:~:text=Immigration%20Officers%2C%20Entry%20Clearance%20Officers,remain%20in%20the%20United%20Kingdom.> 15/10/2020.

“TV Interview for Granada World in Action (‘Rather Swamped’).” *Margaret Thatcher Foundation*. <https://www.margaretthatcher.org/document/103485>

ADDC. Bring Anwar’s Children Home, ADDC flyer, 1979, AD74, Tandana online archive, <http://www.tandana.org/data/pg/search.php?AD74.jpg> (tandana.org)

Baucom, Ian. *Out of place: Englishness, empire, and the locations of identity*. New Jersey: Princeton University Press. 1999.

Binard, Florence. « Dépasser l’intégration et l’assimilation : du multiculturalisme à l’interculturalisme en Grande-Bretagne ? ». 2017.

Bristow, Mike. ‘Britain Response to the Ugandan Asian Crisis: Government Myths versus Political and Resettlement Realities’, *New Community*, vol. 5, No. 3 (Autumn 1976). pp. 265-79.

La loi britannique sur la nationalité de 1948. Partie 1, section 1.

La loi britannique sur la nationalité de 1948. Partie 2, section 5.

La loi britannique sur la nationalité de 1981. Partie 1, section 2-1.

La loi britannique sur la nationalité de 1981. Partie 2, section 4.

La loi britannique sur la nationalité de 1981. Sections 6 et 18.

Cohen, Steve, et al. *From Immigration Controls to Welfare Controls*. Routledge, 2002.

Dixon, David. *Constitutionalising racism: The British Nationality Bill 1981*. *Critical social policy*, 1 (22). 1981. pp. 94–100.

Dixon, David. *Thatcher’s people: The British Nationality Act 1981*. *Journal of law and society*, 10 (2). 1983. pp. 161–180.

Ellery, Drew. “There Ain't No Black in The Union Jack.” *Coming in from the Cold*, 5 July 2019. <https://cominginfromthecold.com/2019/07/05/there-aint-no-black-in-the-union->

[jack/?fbclid=IwAR0ca7DrffHerGQPylAuDdS0Ed4VrkWY1lvngFwxgiF1m-coqy8eTqoB8](http://www.parliament.uk/parliamentary-information/publications-research/immigration-and-asylum/immigration-control-procedures-report-of-a-formal-investigation)

Gabriel, J., et al. *The Local Politics of Race*. Macmillan, 1986.

Hansard. HC Deb 04 décembre 1979 vol 975 cc253-382.

Hansard. HC Deb 05 juillet 1976 vol 914 cc964-1094.

Hansard. HC Deb 22 mars 1977 vol 928 cc476-7W.

Hansard. HC Deb 27 juin 1974 vol 875 cc535-6W.

Hansard. HC Deb 30 janvier 1969 vol 776 cc366-7W.

Hayter, Teresa. *Open Borders: The Case against Immigration Controls*. Pluto Press, 2004.

Hutton, Jocelyn. *Spouse and Partner Immigration to the United Kingdom : History and Current Issues in British Immigration Policy*, Université du Québec à Montréal, Centre de recherche en immigration, ethnicité et citoyenneté (CRIEC). 2017.

Immigration Control Procedures: Report of a Formal Investigation. Commission for Racial Equality, 1985.

Introducing Line of March: a Marxist-Leninist Journal of Rectification. Institute for Scientific Socialism, 1980. <https://www.marxists.org/history/erol/uk.hightide/mlj-2-2.pdf>

Latour, Vincent. « Between Consensus, Consolidation and Crisis : Immigration and Integration in 1970s Britain », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XXII- Hors-série | 2017, mis en ligne le 30 décembre 2017, consulté le 10 juillet 2022. URL: <http://journals.openedition.org/rfcb/1719>

Mennell, Bruce “*Immigration Law Affecting Commonwealth Citizens who entered the United Kingdom before 1973*”. 2018.

Nasreen Akhtar Defence Campaign. “Stop Nasreen Akhtar Deportation”. Tandana online archive. Réf:SC197.

<http://www.tandana.org/data/pg/search.php?T1=SC197&T2=&T3=&btn1=Search>

Newsline. “Deportation Threat but The Children Are British”. AD115. mercredi 20 mai 1981. Tandana online archive,

<http://www.tandana.org/data/pg/search.php?T1=cynthia&T2=&T3=&btn1=Search>.

Norton, Philip. INTRA-PARTY DISSENT IN THE HOUSE OF COMMONS: A CASE STUDY. THE IMMIGRATION RULES 1972, *Parliamentary Affairs*, Volume XXIX, Issue 4, AUTUMN 1976. pp. 404-420.

Papers of Stella Dadzie (Dadzie 1/1/28). “Statement of Solidarity with Asian sisters against vaginal examinations and bone x-rays”. Black Cultural Archives.

Phillips, Melanie. “From the Archive: Airport Virginity Tests Banned by Rees.” *The Guardian*, Guardian News and Media, 2 Feb. 2010, <https://www.theguardian.com/uk/2010/feb/03/airport-virginity-tests-banned>

Qureshi, Huma. "Passport, Visa, Virginity? A Mother's Tale of Immigration in the 1970s." *The Guardian*, Guardian News and Media, 13 May 2011. <https://www.theguardian.com/profile/humaqureshi>

Rosenblatt, Jeremy et Lewis, Ian. *Children and Immigration*. Cavendish, 1997.

Smith, Evan et Marmo, Marinella. "Uncovering the 'Virginity Testing' Controversy in the National Archives: The Intersectionality of Discrimination in British Immigration History." *Gender & History*, vol. 23, no. 1, 2011, pp. 147–165.

Smith, Evan, and Marmo, Marinella. *Race, Gender and the Body in British Immigration Control: Subject to Examination*. Palgrave Macmillan, 2014.

Spencer, Ian R. G. *British Immigration Policy since 1939: the Making of Multi-Racial Britain*. Routledge, 1997.

Tandana online archive.

<https://theguardian.newspapers.com/search/#query=%22Anwar+Ditta%22>

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 1-4.

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 1-5.

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 3-(5-(c)).

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 6.

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 2, section 15.

La loi sur l'immigration de 1971. Partie 1, section 5.

Travis, Alan. "Virginity Tests for Immigrants 'Reflected Dark Age Prejudices' of 1970s Britain." *The Guardian*, Guardian News and Media, 8 May 2011, www.theguardian.com/uk/2011/may/08/virginity-tests-immigrants-prejudices-britain

Women, Immigration and Nationality Group. *Worlds Apart: Women under Immigration and Nationality Law*. Pluto Press, 1985.

Yeo, Colin. "On This Day 60 Years Ago, the First Commonwealth Immigrants Act Came into Effect." *Free Movement*. <https://freemovement.org.uk/on-this-day-sixty-years-ago-the-first-commonwealth-immigrants-act-came-into-effect/> .

5. Ouvrage sur le travail

"Before the 'Unity' of Grunwick: 40 Years since the Imperial Typewriters Strike." *New Historical Express*, 17 June 2014, https://hatfulofhistory.wordpress.com/2014/06/18/before-the-unity-of-grunwick-40-years-since-the-imperial-typewriters-strike/#_edn1

"Indians Stage Big Pay Fight". *Socialist Worker* 296, 4 novembre 1972.p.16.

<https://www.marxists.org/history/etol/newspape/sw-gb/1972/296-11-04-1972.pdf>

“Solidarity Strikes Spread”. *Socialist Worker* 297, 11 novembre 1972.p.16.
<https://www.marxists.org/history/etol/newspape/sw-gb/1972/297-11-11-1972.pdf>

“The Intersection of Race, Class and Gender at the *Grunwick* Strike.” *New Historical Express*, 23 Aug. 2015. <https://hatfulofhistory.wordpress.com/2015/08/23/the-intersection-of-race-class-and-gender-at-the-grunwick-strike/>

“The Intersectional Politics of the *Grunwick* Strike.” *New Historical Express*, 26 Feb. 2014, <https://hatfulofhistory.wordpress.com/2014/02/26/the-intersectional-politics-of-the-grunwick-strike/>

“The Irene Bruegel Bequest.” *Feminist Review Trust*, www.feminist-review-trust.com/the-irene-bruegel-bequest/.

“Timeline.” ' *The Strike at Imperial Typewriters*, <https://strikeatimperial.net/timeline>

Lesley, Julia Abdela.“Lesley Abdela Discusses Sex Discrimination Pre-Legislation.” *The British Library*, The British Library, 14 Apr. 2015, www.bl.uk/collection-items/lesley-abdela-sex-discrimination-pre-legislation.

AFP. “A Leicester, Le Fléau De L'exploitation Des Petites Mains Du Textile.” <https://fr.fashionnetwork.com/news/A-leicester-le-fleau-de-l-exploitation-des-petites-mains-du-textile,1235383.html>

Andrews, Geoff. *Endgames and New Times: the Final Years of British Communism 1964-1991*. Lawrence & Wishart, 2004. pp 60-68.

Arif Azad. “Heathrow Strike and Asian Workforce.” *Economic and Political Weekly*, vol. 40, no. 41, 2005. pp. 4412–4414.

Bell, Brian D. “The Performance of Immigrants in the United Kingdom: Evidence from the GHS.” *The Economic Journal*, vol. 107, no. 441, 1997, pp. 333–344.

Betts, Graeme Stuart. *Working-class Asians in Britain: Economic, social and political changes, 1959-1979*. MPhil thesis. SOAS University of London. 1981.pp.222-223.

Bourne, Jenny. “Towards an Anti-Racist Feminism.” *Race & Class*, vol. 25, no. 1, 1983, pp. 1–22.

BRAH, Avtar, “‘Race and culture’ in the gendering of labour markets: South Asian young Muslim women and the labour market”, *New Community*, n° 3, April 1993.

Brown, Colin. *Black and White Britain: The Third PSI Survey*. Gower, 1994.

Bruegel, Irene. “Sex and Race in the Labour Market.” *Feminist Review*, no. 32, 1989. pp. 49-68.

Byrne, Paul et Joni Lovenduski. “The Equal Opportunities Commission.” *Women's Studies International Quarterly*, vol. 1, no. 2, 1978, pp. 131–147.

Chiswick., Barry R. The earnings of white and coloured male immigrants in Britain. *Economica*, 47. 1980. pp.81-87.

Cliff, Tony. *A World to Win: Life of a Revolutionary*. Bookmarks, 2000.

Dadzie, Stella. Papers of Stella Dadzie (Dadzie 11 30). Black Cultural Archives.

David J Smith, *Racial Disadvantage in Britain*. Penguin 1977.

Deakin, Simon, Butlin, S., McLaughlin, C., & Polanska, A. Are litigation and collective bargaining complements or substitutes for achieving gender equality? A study of the British equal pay act. *Cambridge Journal of Economics*, 39. (2015). pp. 381-403.

Equality Act 2010. Legislation.gov.uk <https://www.legislation.gov.uk/ukpga/2010/15/contents.29/04/2019>.

Fairbairn, Lily. 'Born to Struggle': Working-Class Women's Activism in 1970s Britain. 2019. <https://northumbria-cdn.azureedge.net/-/media/documents/word-documents/departments/humanities/dissertation-repository/lily-fairbairn.pdf>

Field, Paul, et al., editors. *Here to Stay, Here to Fight: A Race Today Anthology*. Pluto Press, 2019.

Government Equalities Office, et al. "Explanatory Notes to Equality Act 2010." *Explanatory Notes*, Queen's Printer of Acts of Parliament. <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/2010/15/notes>

Guillaume, Cécile. "La Mobilisation Des Syndicats Anglais En Faveur De L'égalité Salariale (1968-2012)." *Travail, Genre Et Sociétés*, n° 30, no. 2, 2013.pp. 93-110.

Holgate, Jane. *Organising Black and Ethnic Minority Workers: Trade Union Strategies for Recruitment and Inclusion*. 2004.

Jaejin Shim. (2008). "Equality or the right to work? Explanation and justification of anti-discrimination rights in employment", Thèse de philosophie, sous la direction de Hugh Collins et Nicola Lacey, The London School of Economics and Political Science.

Lewis, Gail. 'Black Women's Employment and the British Economy', dans Winston James et Clive Harris (eds.) *Inside Babylon: The Caribbean Diaspora in Britain* (London and New York: Verso, 1993), pp. 73-96.

Long, Vanessa. "Statutory Parental Leave and Pay in the UK: Stereotypes and Discrimination." *The Equal Rights Review*, Vol. 9, 2012.

Mama, Amina. 'Black Women, the Economic Crisis and the British State', *Feminist Review* 17 (Autumn 1984). pp. 22-34.

McDowell, Linda, Sundari Anitha et Ruth Pearson. Striking Narratives: class, gender and ethnicity in the 'Great Grunwick Strike', London, UK, 1976-1978, *Women's History Review*, 23:4. 2014.pp. 595-619.

McDowell, Linda. *Working Lives: Gender, Migration and Employment in Britain, 1945-2007*. John Wiley & Sons Inc., 2013.

Radford, John. *Gender and Choice in Education and Occupation*. Taylor and Francis, 2002.

Ramdin, Ron, *The Making of The Black Working Class in Britain*, Gower, Verso, 2017.

Roux, Hugo. "Sur Arte, Le Linge Sale De La Fast Fashion." https://www.liberation.fr/lifestyle/sur-arte-le-linge-sale-de-la-fast-fashion-20210309_L2KENAAEMZCK5EDSXZDZD2ETBE/

Rudge, John. "Sam Farber and IS: The 1973 Visit and Beyond." *Grim and Dim*, <http://grimanddim.org/tony-cliff-biography/sam-farber-and-is-the-1973-visit-and-beyond/>

Sex Discrimination Act 1975. Legislation.gov.uk. www.legislation.gov.uk/ukpga/1975/65/enacted

Shuster, Alvin. "Asians in a British Mill Striking for Right to Better Jobs." *The New York Times*, The New York Times, 27 Dec. 1972. <https://www.nytimes.com/1972/12/27/archives/asians-in-a-british-mill-striking-for-right-to-better-jobs.html>

Sisterhood and After Research Team. "Equal Pay and Equality Legislation." *The British Library*, The British Library, 17 Jan. 2014, www.bl.uk/sisterhood/articles/equal-pay-and-equality-legislation.

Sivanandan, Ambalavaner. *From Resistance to Rebellion: Asian and Afro-Caribbean Struggles in Britain*. Institute of Race Relations, 1986.

Snell, Mandy. "The Equal Pay and Sex Discrimination Acts: Their Impact in the Workplace." *Feminist Review*, no. 1, 1979, pp. 37–57.

Solomos, John. *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*. Hutchinson in Association with the Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982.

Stevenson, George. "The Forgotten Strike: Equality, Gender, and Class in the Trico Equal Pay Strike." *Labour History Review*, vol. 81, no. 2, 2016, pp. 141–168.

The Employment Protection Act, Part II, section 35. http://www.legislation.gov.uk/ukpga/1975/71/pdfs/ukpga_19750071_en.pdf

Thomas, Chris. "The Great Grunwick Strike - A History." *Vimeo*, 9 Mar. 2021, vimeo.com/100301347.

Wade, Philip. "The Hosiery Strike That Exposed Racism." *Workers Press* 951, 20 décembre 1972. <https://www.marxists.org/history/etol/newspape/workers-press-uk/n951-dec-20-1972-Workers-Press.pdf>

William Wentworth, Daniel, *Racial Discrimination in England*, Penguin 1968.

Wilson, Amrit. "'We Are the Lions, Mr. Manager': Revisiting the Great Grunwick Strike." *Ceasefire Magazine*, 3 Aug. 2016, <https://ceasefiremagazine.co.uk/we-lions-mr-manager-revisiting-great-grunwick-strike/>

Wilson, Amrit. "Amrit Wilson Discusses the Grunwick Strike." *The British Library*, The British Library, 10 Apr. 2015, www.bl.uk/collection-items/amrit-wilson-grunwick-strike.

Wilson, Amrit. *The Strike at Imperial Typewriters*, <https://strikeatimperial.net/amrit-wilson>

Wilson, Kevin. "The Ford Sewing Machinists Strike and the History of the Struggle for Equal Pay." *USAPP*, 7 June 2018. <https://blogs.lse.ac.uk/politicsandpolicy/the-1968-ford-sewing-machinists-strike-and-the-history-for-equal-pay-for-women/>

Wrench, J. 'Unequal comrades: trade unions, equal opportunities and racism', dans Jenkins, R. and Solomos, J. (eds), *Racism and Equal Opportunity Policies in the 1980s*, Cambridge, Cambridge University Press. 1986.

Yaojun Li, Heath, Anthony. "Minority ethnic men in British labour market (1972-2005)", *International Journal of Sociology and Social Policy*, Vol. 28 Issue: 5/6. 2008. pp.231-244.

INDEX

Index Rerum

- A**
- Abortion Bill..... 108
avortement 16, 50, 57, 108, 116, 305, 306,
311, 315, 319, 359, 366
- Archives 26, 27, 28, 39, 230, 394, 405
Black Cultural Archives 26, 27, 132,-134,
161, 208, 210, 254, 299, 301-303, 320,
322, 328, 394, 398, 402, 405
- British Library 19, 26, 69-72, 87, 88, 93, 99,
110, 201-203, 257, 301, 303, 359, 393-
396, 398, 403-406, 440
- Arena Three..... 70, 393
- AWAZ..... 259, 324, 327, 333, 334, 337
- B**
- Black Panther 76, 421, 435, 437, 438
Black Power 38, 57, 101, 291, 294, 295
- Bradford Women* 343
- Brent Asian Elders*..... 259
- Brighton Women's Liberation*..... 344
- Brixton Black Women's Group 11, 75, 76, 101,
104, 106, 107, 138, 161, 183, 295, 297, 304,
319, 320, 326, 333, 337, 376, 377, 398, 435
- C**
- Civil Rights Act..... 200
- Commonwealth Immigrants Act 124, 133, 139,
402
- Commonwealth 119, 122, 123, 124, 126,
127, 129, 133, 135, 139, 144, 155, 156,
188, 208, 209, 211, 399, 401, 402
- consciousness-raising* 5, 52, 53, 59, 64, 77, 383
- Coracle* 170
- D**
- Daily Worker* 64
- Daily Express* 170
- Disability Discrimination Act..... 200
- Discrimination raciale 32, 110, 123, 130, 131,
132, 163, 180, 198, 205, 219, 248, 266, 269,
271, 272, 280, 285
- E**
- Ealing Women's Group* 333
- Employment Protection Act 7, 200, 204, 205,
405
- F**
- Féminisme 4, 15-21, 24-29, 34-40, 48, 50-52,
54, 55, 62, 63, 65, 68, 72, 76, 80, 95, 97-99,
106, 110, 113, 115, 182, 184, 256, 294, 303,
304, 321, 332, 335, 338, 339, 365, 375-377,
388, 393, 460
- féminisme lesbien 35, 36, 76, 99
- féminisme libéral 35
- féminisme marxiste..... 35, 65, 97, 98
- féminisme noir 17, 19, 24, 35, 37, 38, 39, 72,
76, 99, 115, 338, 339, 375, 376, 460
- féminisme radical..... 35, 97
- féminisme révolutionnaire 35
- féminisme socialiste..... 35, 76, 115, 365
- Fowaad 6, 19, 26, 27, 29, 30, 49, 73-76, 78, 79,
82-84, 92, 94, 100-105, 108, 110-112, 115,
120, 132, 138, 139, 141, 142, 154, 170, 178,
181, 184, 198, 221, 224, 225, 240, 259, 260,
277, 281, 283, 324, 326, 328, 329, 332, 333,
336, 337, 367, 368, 371, 376, 384, 393, 430,
431, 441-443, 446, 447, 460
- Frendz*..... 67
- Front National..... 140, 160, 219
- G**
- Guardian 48, 57, 68, 141, 156, 158, 159, 161,
162, 170, 402, 425, 434
- H**
- Harlesden Asian Women's Group*..... 259
- I**
- Ink..... 67
- International Socialists 11, 58, 59, 73, 82, 84,
405, 428, 429

Intersectionnalité 41, 120, 129, 397, 402, 432, 434, 437, 438, 460
Invisibilisation..... 1, 15, 238, 389
Invisibilité..... 1, 8, 15, 207, 310, 360, 389, 460

L

La loi sur l'égalité salariale 200, 201, 218
 Equal Pay Act..... 7, 200, 201
La loi sur l'immigration de 1971 119, 122, 125, 127, 133-140, 143, 155, 158, 171, 172, 176, 185, 192, 213, 402
La loi sur la discrimination sexuelle... 203, 299
 Sex Discrimination Act 7, 200, 202, 203, 204, 265, 405
La loi sur la nationalité 123, 135, 136, 139, 140, 143
La loi sur les relations raciales 119, 123, 131, 132
Ladies Mercury..... 42
Les grèves 8, 27, 108, 109, 138, 174, 198, 199, 201, 202, 206, 220-223, 225, 227-235, 237-239, 241, 245-249, 252, 254-271, 275, 277-283, 285, 286, 288, 325, 333, 334, 386
 Chix 224, 227, 234-237, 240, 265, 267, 271, 281-283, 346, 443
 Futters 198, 221, 224, 225, 258, 259, 260, 266, 278, 281, 431
 Grunwick 221-223, 225, 227, 229-231, 234, 235, 237, 240, 247, 254-258, 263, 264, 266, 275, 277, 279, 280, 403, 405, 406, 422, 423, 425, 426, 443
 Imperial Typewriters 222, 227, 229, 231, 266, 268-270, 280, 403, 406, 422, 423, 425, 428
 Kenilworth 221, 227, 228, 265, 266, 278, 281
 Lewdens..... 221, 227, 228, 281
 Mansfield Hosiery 230-232, 241, 258, 260-262, 267, 270, 277, 281, 342, 428, 429, 443
 Meaden Plastics 224, 278, 281
 Wynuna 221, 223, 226, 232, 233, 264, 265, 278, 281
Les règles d'immigration 6, 119, 125-127, 129, 139-141, 144-146, 148-151, 153, 154, 166, 178, 193
LibeRATion..... 67
Liverpool Black Sisters..... 295

M

Morning Star..... 63, 170, 285, 429
MS..... 21
Mukti..... 19, 102

N

National Health Service 11, 120, 207, 208, 248, 249-251, 337
National Women's Advisory Committee 62, 63
Newline 170, 172, 401
Night cleaners 138, 306, 438
 ménagères de nuit .. 108, 199, 283, 284, 443

O

Observer..... 48, 170
Older Feminist Network 28, 441
Outwrite 354, 355, 390, 437
OWAAD 11, 27, 31, 32, 37-39, 73-76, 79, 106, 115, 242, 297, 299, 301-304, 326, 327, 329, 333, 336-339, 376, 377, 395, 398, 430, 437, 443
OZ..... 66, 67

P

Peckham Black Women's Group 333
Presse underground 19, 48, 66, 67, 76, 399, 420, 421

R

Race Today 221, 222, 249, 250, 269, 270, 404, 425, 428
Red Rag 5, 11, 19, 20, 25, 26, 29, 30, 49, 57, 62-67, 78, 82, 84, 89, 94, 96-99, 103, 108-111, 113, 114, 138, 183, 277, 283-286, 324, 384, 387, 393, 395, 396, 398, 432, 435-437, 438, 442, 443, 446, 460
Rochdale Observer 170
Ruskin College 50, 324, 436

S

Sappho 6, 26, 37, 49, 70-72, 79, 83, 84, 90, 91, 100, 103, 105, 106, 108, 112, 113, 324, 347, 348, 349, 384, 387, 393, 396, 398, 442, 446, 460
Scarlet Women 20
See Red 352, 353, 354, 444
Shrew 5, 19, 20, 25-27, 29, 30, 49, 56-58, 66, 67, 77, 81, 82, 84, 89, 90, 92, 95, 96, 99, 103, 105, 111, 113, 114, 138, 246, 277, 283-285, 324, 384, 387, 393, 394, 398, 438, 442, 446, 460
Silver Moon 82

Sisterhood 17, 20, 21, 24, 38, 99, 110, 201, 202, 246, 252, 254, 275, 305, 307, 310, 312, 316, 320, 321, 357, 379, 384, 394, 395, 399, 405, 426

Social Security Act..... 204

Socialist Review..... 61

Socialist Workers Party 11, 58-61, 239, 273, 428

Southall Black Sisters 11, 33, 39, 242, 271, 303, 304, 320, 321, 333, 375, 393, 399, 434, 437

Spare Rib 3, 5-8, 11, 19-30, 42, 43, 48, 49, 66-70, 72, 76-78, 81, 84, 86-89, 93, 94, 99, 103, 105, 107, 109-111, 113-115, 120, 121, 138, 139-141, 143, 144, 146, 150, 152, 153, 154, 155-157, 159-163, 165, 166, 170-178, 180, 181, 183, 187-193, 198, 199, 202, 220-226, 229, 230, 232-240, 243-247, 249, 250, 252, 258-265, 267-270, 275-281, 283, 286-288, 293, 306, 311, 314, 322, 323, 326-328, 331-339, 342-348, 350-359, 361-364, 367-376, 379, 380, 383-390, 393, 395-398, 420-423, 425-429, 432, 433, 439-444, 453, 460

Speak Out 6, 11, 19, 26, 27, 29, 49, 75, 76, 78, 82-84, 92, 100, 101, 10-106, 110-112, 114, 120, 138, 139, 141, 142, 164, 168, 181, 182, 184, 240, 277, 283, 293, 324, 326, 328-330, 332, 333, 336, 376, 384, 393, 441, 443, 447, 460

Sunday Times..... 135

Sus Law 104, 105, 431

Syndicat 7, 109, 201, 204, 217, 218, 223, 227, 228, 232, 233, 248, 257, 263, 266-269, 282, 287

T

Test de virginité 6, 129, 130, 137, 141, 155, 158-164, 179, 183, 184, 190-192

examen vaginal 158, 159

examens sexuels 160

Tiers Monde..... 111

Third World 111, 373, 378, 426

Tiers Monde..... 23, 24, 29

Tiers Monde..... 354

Time Out..... 67, 79, 421

Time..... 48, 230

V

Votes For Women 42

W

We are Here..... 19, 102

Womans Voice 84, 85, 99, 114

Women Against Fundamentalism..... 11, 320

Women Against Imperialism..... 313, 426

Women Against Racism 313, 362, 426

Women's Voice 5-8, 11, 19, 25-27, 29, 30, 42, 49, 58-62, 66, 78, 82, 84-87, 89, 94, 98, 99, 103, 105, 108, 109, 111, 114, 115, 120, 121, 13-141, 143, 145-149, 151, 153-155, 157, 159, 160, 162, 163, 170, 172-176, 178, 181, 185, 186, 188-190, 193, 198, 199, 202, 220-223, 225, 229, 232-234, 237-239, 241, 243-245, 249-252, 258, 260, 261, 264, 265, 268-270, 272-283, 286-288, 324, 383-388, 393, 422, 429, 433, 434, 443, 444, 461

Index Nominum

A

A. Glasgow 348
Ades Rose 68
Akhtar Nasreen 172, 173, 174, 175, 177, 186,
401
Alexander Sally 64, 283, 284, 285
Alexandrine Guyard-Nedelec 3
Amos Valerie 17, 20, 186, 252, 308, 309, 310,
384, 393
Andrews Geoff 62, 64, 403
Angus Maxine 375
Anthias Floya 32, 38, 252, 254, 307, 393
Ashtiany Sue 167
Asphodel 53, 394
Azad Arif 277, 403

B

Baines Jess 56, 82, 394
Banerjea Arati 4, 28, 29, 242, 355, 375, 439
Nefertiti 440
Barnardo Norma 175
Barrett Michèle 315
Bassnet David 267
Baucom Ian 136, 400
Bazin Victoria 20, 56, 57, 95, 394
Bean Gerlin 324, 325, 433, 436
Beatty Ann 153
Beatty Caroline 175, 176, 185, 191
Begum Afshan 326, 335
Begum Nasira 172, 173, 174, 175, 185
Behen Champa 265
Bell Brian 211, 403
Bellos Linda 39, 72, 220, 322, 326, 337, 339,
356, 394
Belsey Catherine 41, 397
Beth Cohen Rachel 38, 394
Betts Graeme Stuart 268, 403
Bhabha Jacqueline 30
Bhavnani Kum-Kum 268, 310, 311, 316, 362-
364, 394
Binard Florence 1, 3, 50, 52, 135, 394, 400
Birchall Ian 60
Bogle Marlene 295, 394
Bouchier David 35, 47, 81, 313, 395
Bourne Jenny 272, 274, 280, 314, 403
Boycott Rosie 66, 67, 69, 88, 422

Brading Nicki 357
Brah Avtar 180, 212, 213, 217, 240, 303, 304,
395
Bristow Mike 131, 400
Bromley George 266
Brooks Gladys 64, 78
Brown Brenda 177
Brown Colin 30, 177, 207, 212-215, 217, 218,
333, 334, 404
Bruegel Irene 212, 216, 217, 403, 404
Bruley Sue 59, 60, 86, 395
Bryan Beverley 17, 31, 38, 75, 208, 291, 295-
297, 299, 304, 306, 307, 309, 395, 437
Bunglawala Zamila 31, 395
Buniar John 228
Bunsee Bunnie 230, 240, 241, 258, 260-262,
428
Butalia Subhadra 163
Byrne Paul 200, 404

C

Caine Barbara 16, 395
Callaghan James 144
Campbell Bea 64, 239, 263, 264, 429
Campbell Beatrix 16, 63, 64, 66
Carby Hazel 17, 20, 24, 246, 252, 254, 305,
307, 308, 310, 316, 384, 395
Carver Sara 59
Castle Barbara 201
Chambers Donna 21, 22, 23, 24, 395
Charlton Val 64, 66, 239, 263
Chilton Angie 71
Chris Thomas 223, 231, 256, 295, 395, 405
Clark Valerie 59, 272, 434
Cliff Tony 60, 61, 404, 428
Clive Harris 213, 404
Cockburn Cynthia 358
Cohen Adele 316, 317
Cohen Steve 125, 400
Collins Hugh 201, 404
Condon Judith 151, 152
Cooper Liz 57
Coote Anna 16, 395
Cowley Sue 65
Cox Harlesden Sarah 175, 178
Coyle Stella 370
Crenshaw Kimberlé 40, 193, 388, 395
Cullen Bridget 316, 317

D

Dada Oumee Idi Amin 122, 131, 429
Dadzie Stella 4, 17, 27, 28, 31, 38, 39, 74, 79,
80, 105, 107, 132-134, 161, 164, 184, 208,
210, 254, 291, 295-297, 299, 301-304, 306,
307, 309, 320, 322, 394, 395, 398, 402, 405,
430
Dallas Elana..... 59
Daly Lawrence 235, 236, 443
Darlington Joseph..... 62, 395
Davis Angela..... 295, 421
Davis Mary 64
De Jit Singh Tajinder..... 175
De Winter Anne..... 82, 89
Deakin Richard..... 48, 201, 404
Deakin Simon..... 48, 201, 404
Delap Lucy 20, 355, 396
Delmar Rosalind 19, 64, 66, 78, 82, 89, 98, 396
Denis Rose..... 282
Desai Jayaben 197, 223, 225, 230, 231, 235,
236, 246, 247, 255-258, 271, 443
Dhillon Perminder 183
Ditta Anwar 11, 166, 168-172, 174, 188, 192,
346, 400, 402
Dixon David 133, 134, 401
Doggett Anne 350, 351
Donnell Alison 295, 396
Dorotea..... 347, 369
Doust Sally 67
Drew Ellery 169, 401

E

Eccleston Claudine 220
Exten Florence..... 114

F

Fairbairn Lily..... 199, 404
Farber Sam 82, 405
Farzaneh 375, 376
Fick Irene..... 64
Finlayson Alan 63
Fisher Tracy..... 38, 396
Forster Jackie 19, 20, 37, 59, 60, 70, 71, 82, 83,
394, 396
Foster Laurel..... 18
Fudger Marion..... 68, 420, 422

G

Galiara Aszal 156
German Lindsey 61, 239
Goodbody Buzz 64
Gordon Cynthia 172, 175, 185
Graessle Lois 57, 286
Graham Shirley..... 175, 176, 178, 191
Green Jenny 71, 104
Greer Germaine 297, 298, 420
Guillaume Cécile 201, 404

H

Hadley Janet 57
Hall Valerie..... 316, 317
Hamilton Dolseta..... 166, 167
Hanish Carol 52, 396
Harris Hermione 213, 246, 285, 404
Hassan Hassan 147, 148, 149, 150
Hassan Joan 147, 148, 149, 150, 344, 422
Hayes Eddie..... 263
Hayman Jacquy..... 59
Hayter Teresa..... 123, 401
Health Anthony..... 211, 212, 406
Held Nira 37, 396
Hemmings Susan 110, 359-364, 367, 396
Hensman Savitri 348
Hepburn Kate..... 67
Holgate Jane 223, 404
Hunter-Henderson Roberta 4, 28, 187, 323-
325, 435, 438
Hutton Jocelyn..... 126, 401

I

Isherwood Pam 347

J

Jackie 21, 70, 71, 83, 371, 372, 396
Jaejin Shim 201, 404
Jeffreys Sheila..... 36, 396
Jeger Lena..... 149
Jehangir Soonu 240, 246
Jenkins Roy..... 144, 218, 406
Jones Claudia..... 291
Jordan Tessa 94, 396

K

Kahn Pat 93, 396
Kainde 352, 353, 354, 444
Kanani Anita..... 170
Kaur Jaswinder..... 172, 173, 175, 178
Kaur Manjit 220
Kerr Barbara 59, 86
Keyworth Florence 64
Khan Enid..... 240, 281
Khan Parveen 175
Kirkham pat 4, 29, 85, 231, 232, 239, 246, 261,
262, 269, 270, 275, 342, 428
Klug Francesca..... 30
Kruks Sonia..... 298, 396

L

Lacey Nicola..... 201, 404
Latour Vincent..... 1, 3, 140, 401
Layram Lin 107
Lena..... 149, 358
Lesley Abdela Julia 203, 403
Levy Miriam..... 316, 317
Lewis Gail 75, 213, 263, 319, 320, 404
Lewis Ian 165, 402
Lloyd-Evelyn Sue..... 239
Long Vanessa 205, 404
Lovenduski Joni 200, 302, 309, 312, 318, 319,
321, 322, 397, 404
Luczak Lilli 175
Lunn.G..... 272
Luther King Martin 57
Lyon Alex..... 147

M

Machel Samora..... 297, 298, 397
Madhu Patel..... 348, 350
Mahmoud Iftakhar 151, 190
Malpocher Corrine 19, 21, 25, 397
Mama Amina 32, 213, 295, 306, 315, 316, 397,
404
Manny..... 375, 376
Marmo Marinella 120, 129, 130, 158, 169, 179,
180, 402
Mathurin Mary 167
Mauding Reginald 124
McCall Leslie 41, 397
McDowall Annie 364
McDowell Linda 197, 210, 227, 230, 231, 237,
255, 257, 405
McFadyean Melanie 243, 244
McKenley Jan..... 359, 360, 361, 362

McIntosh Mary 138
McMullen Jeremy 267
Mendes Kaitlynn..... 47, 48, 397
Mennell Bruce 126, 129, 401
Milton Helen..... 71, 395
Mindell Michael 233
Minhas Rehana 240, 395
Mirza Heidi Safia 17, 30, 252, 300, 393, 395,
397
Mitchelle Jeanette 358
Moi Toril..... 41, 397
Moore Jane 41, 397
Moreland Meggan..... 174
Moroney Susan 240
Morris Olive 74, 75, 114, 295
Mortimer Joan..... 344
Murdoch Sue..... 82, 89
Murray Nicola..... 358
Myers Nell 64, 239, 264

N

Najet..... 175
Nelson William..... 295, 298, 397
Neville Richard..... 67
Nicholls Jill 4, 29, 153, 160, 163, 189, 190, 425
Norton Philip 125, 401

O

Obi Elizabeth 75
Ome Erike Sylvia..... 114
Owen Nicholas 51, 295, 397
O'Sullivan Sue 47, 174, 191, 364-366, 369,
370, 397, 424

P

Paczuska Anna..... 59
Parita 358
Parker Elinor 357
Parker Jan 347
Parker Rosie..... 68
Parkinson Vaness..... 170, 192
Parmar Pratibha 17, 20, 186, 252, 267, 307-
311, 384, 393, 398
Pateman Carol..... 51
Pearce Sussan 239, 265, 282, 436
Pearson Ruth 227, 230, 231, 237, 255, 257, 405
Peers Sandra 251
Philips Melanie 141, 153, 159, 161, 163, 189,
190
Prum Michel 1, 3, 132, 393
Pugh Martin 16, 398

Q

Qureshi Huma..... 162, 402

R

R.Chiswick Barry 211
Radford John 204, 405
Ramdin Ron..... 209, 266, 269, 405
Randall Vicki 302, 309, 312, 318, 319, 321,
322, 397
Rashid Khalid..... 244, 250
Ravi 147
Renn Margaret..... 59
Richardson Edna..... 273
Robinson Solveig 42, 398
Ros..... 347
Rose Sandy 68, 250, 282
Rosenblatt Jeremy 165, 402
Rossiter Ann..... 232, 239, 247, 248
Rotheram Annie 344
Roux Hugo 228, 405
Rowe Marsha 4, 19, 29, 48, 49, 66-70, 78, 81,
87, 88, 160, 161, 187, 323, 326, 329, 393,
398, 420, 424, 441
Rowbotham Sheila 64, 65, 114, 246, 318
Rushdie Salman..... 136, 398

S

Sandu Karim..... 241, 244, 246
Scafe Suzanne 17, 31, 38, 291, 295-297, 299,
304, 306, 307, 309, 395, 437
Sebestyen Amanda 53, 363, 394, 397
Sedgwick Claire 21, 22, 23, 398
Segal Lynne..... 246
Sharma Vishnu 124
Sharojben Patel..... 224
Shauna 347
Shuster Alvin..... 230, 405
Shutter Sue 30
Sinha Margot 157
Sivanandan Ambalavaner..... 266, 405
Slipman Sue..... 64
Smich Rachael..... 349
Smith Angela..... 19
Smith Barbara..... 175, 176, 177
Smith David..... 213
Smith Evan 59, 60, 86, 179, 395
Snell Mandy 202, 203, 204, 405
Solomos John 218, 227, 267, 271, 405, 406
Spencer Ian 180, 402

Stanbrook Ivor Robert 128
Steven, George, Stuart, Michael 217, 239, 246,
398
Stevenson George 217, 239, 246, 279, 398, 405
Stevenson Winifred 167
Stott Roz 71
Stuart Mary Ann 239
Sudbury Julia 22, 32, 37, 38, 295, 299, 312,
315, 316, 318, 319, 320, 321, 398
Sundari Anitha 227, 230, 231, 237, 255, 256,
257, 405

T

Tang Nain Gemma..... 32, 396
Taylor Lisa-Marie 36, 204, 252, 254, 295, 393,
396, 398, 405
Thatcher Margaret 132, 133, 134, 135, 136,
345, 369, 400, 401
Thomlinson Natalie 19, 22, 32, 33, 38, 55, 63,
83, 94, 101, 102, 105, 106, 239, 241, 251,
256, 285, 292, 299, 303, 311-314, 316, 317,
320-323, 341, 390, 399
Trebilcock Jan..... 151, 152, 189, 190
Turner Georgina..... 83, 399

U

Ud Din Shuja 168, 169
Usha 150

V

Venna..... 175
Videlle May 138, 284, 285

W

Wajcman Judy 174, 178, 239
Walby Sylvia 35, 213, 399
Wallsgrove Ruth 153, 163, 189, 190
Wandor Michelene..... 67
Ward George..... 263
Ware Vron 313, 314, 399
Warren Bill 63
Webb Shirley 171
William Wentworth Daniel..... 211, 406
Williams Neys 233
Williams Rachel 343, 344
Williamson Louise..... 220
Wilmer Valerie 357

Wilson Amrit 17, 18, 30, 109, 143, 144, 146,
 147, 149-152, 156-161, 165-168, 175, 179,
 186-188, 191, 222, 229, 240, 242, 246, 250,
 254, 255, 257, 260, 261, 271, 279, 304, 350,
 351, 357, 364, 399, 406, 421, 426, 433, 436
 Wilson Harold 200
 Wilson Melba 319, 433
 Wilson Sue 364
 Winston James..... 213, 404
 Wise Audrey..... 223
 Woodhead Sheila..... 170, 171, 192
 Worrall Rob..... 21, 22, 23, 24, 395
 Wren Margaret 59
 Wrench John..... 218, 406

Y

Yaojun Li..... 211, 212, 406
 Yeo Colin..... 124, 402
 Ygud Miriam 345, 346
 Young Kay..... 261, 274, 285, 349
 Yuval-Davis Nira.... 32, 38, 252, 254, 307, 393

Z

Zahira..... 6, 155, 156, 157, 191
 Zoots Janice 346, 350

ANNEXES

ANNEXE 1

Voici le formulaire de consentement envoyé par mail à l'ensemble des personnes avec qui j'ai pris contact pour les entretiens et à qui j'ai envoyé des questionnaires.



This project has received funding from the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under grant agreement No 665850

You are invited to participate in a research study looking at the representation of Black women in British feminist periodicals (1970s-1980s). Please read this form carefully and ask any questions you may have before agreeing to take part in the study.

What this study is about: The purpose of this study is to understand how racial issues were treated by different feminist periodicals.

What we will ask you to do: If you agree to participate in this research study, you will be asked to give your opinion concerning some interrogations related to the research subject.

Risks and benefits: This experiment involves no known risks or discomfort to you, nor is it expected to be of any direct benefit to you. However, you may find the project interesting.

Taking part is voluntary: Your participation is completely voluntary. You are free to withdraw consent and discontinue participation in the project at any time.

Please write initials in/tick the box associated with your requirements among the following:

I do not wish to remain anonymous	
I wish to remain anonymous	
I wish to review the information before it is released	

Please write initials in the box associated to the statements you agree with among the following:

I agree that notes be taken during the interview	
I agree that my words be recorded	
I understand that the transcript of my interview will be shared for academic purposes	
I agree that my words be used for the benefit of the study	
I agree to be quoted directly	

Authorization:

By signing this form, you authorize the researcher to use your responses and to name you as the author of these responses. The research findings can be shared more broadly through publications and conferences so that other interested people may learn from it.

However, if you wish to remain anonymous, I will keep your name separate from your words; I will not use your name in any quotations or reports of my findings; I will use a pseudonym of your choice; and I will omit or obscure any identifying details.

Your written answers/the transcript of the recording will be included in the appendices of the thesis.

If you have any questions: Please do not hesitate to contact:

The Principal Investigator: Lobna Chebbah lobnachebbah@gmail.com

STATEMENT OF CONSENT:

I have read the above information and have received answers to all the questions that I asked. I consent to take part in the study.

Signature of Participant

Date

STATEMENT OF CONSENT OF BEING RECORDED:

I agree to be audio recorded. I understand that these recordings will be used, as described above.

Signature of Participant

Date

Les entretiens et les réponses aux questionnaires (Annexe 2 – Annexe 7) ont été retirés de la version en ligne de la thèse pour des raisons de confidentialité.

ANNEXE 8

Liste des figures

Partie 1 :

Figure 1 : Page de couverture *Women's Voice* 1, juillet-août 1972.

Figure 2 : Page de couverture *Women's Voice* 2, septembre-octobre 1972.

Figure 3 : Page de couverture *Women's Voice* 6, mai-juin 1973.

Figure 4 : Page de couverture *Women's Voice* 9, novembre-décembre 1973.

Figure 5 : Page de couverture *Women's Voice* 10, janvier-février 1974.

Figure 6 : Page de couverture *Women's Voice* 11, mars-avril 1974.

Figure 7 : Page de couverture *Women's Voice* 29, mai 1976.

Figure 8 : Page de couverture *Women's Voice* 36, décembre 1979.

Figure 9 : Page de couverture *Women's Voice* 64, juin 1982.

Figure 10 : Page de couverture *Women's Voice* 1, janvier 1977.

Figure 11 : Page de couverture *Spare Rib* 1, juillet 1972.

Figure 12 : Page de couverture *Spare Rib* 62, septembre 1977.

Figure 13 : Page de couverture *Spare Rib* 52, novembre 1976.

Figure 14 : Page de couverture *Red Rag* 3, 1973.

Figure 15 : Page de couverture *Red Rag* 5, 1974.

Figure 16 : Page de couverture *Red Rag* 14, 1978.

Figure 17 : Page de couverture *Shrew* 1, avril 1970.

Figure 18 : Page de couverture *Shrew* 9, décembre 1971.

Figure 19 : Page de couverture *Shrew* été 1978.

Figure 20 : Page de couverture *Sappho* 9 Vol 3, mars 1975.

Figure 21 : Page de couverture *Sappho* 5 Vol 3, septembre 1974.

Figure 22 : Page de couverture *Sappho* 2 Vol 3, mai 1974.

Figure 23 : Page de couverture *Sappho* 3 Vol 5, janvier 1977.

Figure 24 : Exemple de page de couverture et de la dernière page de *Sappho* Vol 4.

Figure 25 : Page de couverture *Sappho* 8 Vol 8, novembre 1981.

Figure 26 : Page de couverture *Sappho* 3 Vol 7 1979.

Figure 27 : Page de couverture *Sappho* 6 Vol 7, janvier 1980

Figure 28 : Page de couverture *Fowaad* 7, novembre 1980.

Figure 29 : Page de couverture *Fowaad* 1, juillet 1979.

Figure 30 : Page de couverture *Speak Out* 4.

Figure 31 : Page de couverture Speak Out 2.

Partie 2 :

Figure 1 : Protestation contre l'exil des femmes britanniques. Women's Voice 11, mars-avril 1974.p.1.

Partie 3 :

Figure 1 : Des grévistes à Chix. Women's Voice 41, mai 1980. p.5.

Figure 2 : Une des grévistes à Chix. Women's Voice 43, juillet-août 1980. p.5.

Figure 3 : Des grévistes à Grunwick. Spare Rib 63, octobre 1977.p.31.

Figure 4 : Des grévistes à Grunwick. Spare Rib 61, août 1977.p.7.

Figure 5 : Jayaben Desai et Lawrence Daly. Women's Voice 11, novembre 1980.p.10.

Figure 6 : Jayaben Desai et des policiers. Women's Voice 7, juillet 1977.p.17.

Figure 7 : Une gréviste à Chix. Spare Rib 96, juillet 1980.p.9.

Figure 8 : Page de couverture. Spare Rib 61, août 1977.

Figure 9 : Page de couverture. Women's Voice 36, décembre 1979.

Figure 10 : Des grévistes à Mansfield Hosiery. Women's Voice 4, Janvier/Février 1973, p.11.

Figure 11 : Des grévistes à Mansfield Hosiery. Spare Rib 21, mars 1974. p.18.

Figure 12 : Photo de deux filles noires. Women's Voice 22, octobre 1975.p.3.

Figure 13 : Des ménagères de nuit manifestent. Red Rag 6, 1974.p.3.

Partie 4 :

Figure 1: First National Black Women's conference (organised by OWAAD. Photo of Bookstall). Fowaad 1, juillet 1979. Page de couverture.

Figure 1 : Page de couverture. Speak Out 1.

Figure 3 : Page de couverture. Speak Out 4.

Figure 4 : Page de couverture. Speak Out 5.

Figure 5 : Femmes noires lors de la 1ère conférence. Spare Rib 83, juin 1979.p.11.

Figure 6 : Femmes noires lors de la 2ème conférence. Spare Rib 87, octobre 1979.pp42-43.

Figure 7 : Page de couverture. Spare Rib 95, 1980.

Figure 8 : Femmes noires lors de la 2ème conférence. Spare Rib 95, juin 1980.p49.

Figure 9 : See Red's posters. Spare Rib 98, septembre 1980.
pp.53-55.

Figure 10 : Le collectif de See Red, de gauche à droite : Pru, Sussie, Sue, Kainde et Sarah.
Spare Rib 98, septembre 1980. p.52.

Figure 11 : Illustration des femmes lors de la conférence de *Sheffield*. *Spare Rib* 122,
septembre 1982.p.18.

ANNEXE 9

Liste des tableaux

Tableau 1: Gross earnings of full-time employees.

Tableau 2: Gross earnings of female full-time employees by job level.

Tableau 3: Asians: full-time employees' gross earnings (£Median weekly pay).

ANNEXE 10

Références aux femmes noires dans la presse féministe (1970-1982)

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
Shrew											
Oct 1970 p.3	■										
Dec 1970 p.2	■										
Sep 1971 p10.11.12								■	■		
Dec 1971 pp.4-5	■										
Dec 1971 p.5		■									
Oct 1972 p.8/9	■										
Vol 5 n°1 (1973?)			■								■
Autumn 1976											■
Red Rag											
RR 5 p.22	■										
RR 6 p.3											■
RR 6 p.6	■										
RR 7 p.5		■									
RR 7 p.28			■								
RR 6 p.19		■									
RR 8 p.30	■										
RR 9			■								
RR 10 p.10			■								
RR 11 p.19	■										
RR 13 p.16-17	■	■		■	■			■			
RR 13 p.19		■									
RR 15 p.28					■						
Sappho											
Vol 2 Oct 1973 P.24			■								
Vol 3 11 1975 p.10			■								
Vol 6 6 1978 P.6									■		
Fowaad											
Fowaad 1 p.2								■			■
Fowaad 1 p.3		■		■							
Fowaad 1 p.5		■									
Fowaad 1 p.6						■					
Fowaad 1 p.8					■		■				
Fowaad 2 sep1979 p.2	■	■		■							■
Fowaad 2 Sep79 p.4					■	■					
Fowaad 2 Sep79 p.5	■										
Fowaad 2 Sep79 p.7			■								

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
Fowaad 2 pp.8-10											
Fowaad 3 p.2											
Fowaad 3 p.3											
Fowaad 3 p.4											
Fowaad 3 p.6											
Fowaad 3 p.7											
Fowaad 3											
Fowaad Feb 1980 p.2											
Fowaad Feb 1980 p.3-5											
Fowaad Feb 1980 p.6											
Fowaad Feb 1980 p.7											
Fowaad Feb 1980 last page											
Fowaad Juil 1980 p.1											
Fowaad Juil 1980 p.5											
Fowaad Juil 1980 p.6											
Fowaad Juil 1980p.10											
Fowaad Juil 1980p.15											
Fowaad 7 Nov 1980 edit p.1											
Fowaad 7 p.2											
Fowaad 7 pp.4-8											
Fowaad 7 p.8											
Fowaad 7 p.9											
Fowaad 7 p.10											
Fowaad 7 p.11											
Fowaad 7 p.16											
Fowaad 7 p.19											
Speak Out											
SO 1 p.2											
SO 1 p.3											
SO 1 p.9											
SO 1 p.6											
SO 2 p.2											
SO 2 p.5											
SO 2 p.7											
SO 2 p.8											
SO 3 pp.1-3											
SO 3 p.5											
SO 3 p.7											
SO 3 p.8-11-12											
SO 3 p.9											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
SO 4 p.1											
SO 4 p.13											
SO 5 pp.2-7											
SO 5 p.15											
SO 5 p.17											
SO 5 p.18											
SO 5 p.24											
Women's Voice Série 1											
WV 3 P.2											
WV 4 p.3											
WV 4 p.11-12											
WV 5 p.7											
WV 7 p.4											
WV 10 p.7											
WV 11 p.1											
WV 11 p.2											
WV 12 p.1											
WV 12 p.3											
WV 13 p.7											
WV 14 Jan75 p.4											
WV 14 Jan75 p.5											
WV 15 Mar75 p.5											
WV 16 Avr75 p.3											
WV 17 Mai75 p.3											
WV 18 Juin75											
WV 19 Juil75											
WV 20 Août75p.3											
WV 20 Août75p.8											
WV 21 Sep75 p.6											
WV 22 Oct75 p.3											
WV Rally p.3											
WV 25 Jan76 p.6											
WV 25 Jan76 p.7											
WV 26 Fev76 p.5											
WV 27 Mar76 p.4											
WV 27 Mar76 p.6											
WV 28 Avr76 p.2											
WV 28 Avr76 p.6											
WV 29 Mai76 p.7											
WV 30 Juin76 p.1/5											
WV 30 Juin76 p.2											
WV 30 Juin76 p.3											
WV 30 Juin76 p.7											
WV 31 Juil76 p.2											
WV 31 Juil76 p.3											
WV 31 Juil76 p.4											
WV 32 Aou76 p.8											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
WV 32 Aou76 p.6											
WV 33 Sep76 p.4											
WV 34 Oct76 p.6											
WV 35 Nov76 p.3											
WV 35 Nov76 p.4											
Women's Voice Série 2											
WV 1 Jan77 p.20											
WV 2 p.5											
WV 3 p.14											
WV 3 p.12											
WV 4 p.2											
WV 4 p.6											
WV 4 p.7											
WV 5 p.4											
WV 5 p.9											
WV 5 p.15											
WV 6 p.9											
WV 7 p.17											
WV 8 p.9											
WV 8 p.10											
WV 8 p.17											
WV 9 p.2											
WV 9 p.3											
WV 9 p.5											
WV 10 Oct77 p.7											
WV 11 Nov77 p.19											
WV 12 Dec77 p.10											
WV 13 Jan78 p.10											
WV 14 Fev78 p.1											
WV 14 Fev78 p.12											
WV 14 Fev78 p.21											
WV 15 Mars78 p.5											
WV 15 Mars78 p.9											
WV 16 Av78 p.8											
WV 16 Av78 p.17											
WV 17 Mai78 p.4											
WV 17 Mai78 p.23											
WV 18 Juin78 p.8											
WV 18 Juin78 p.20											
WV 19 Juil 78 p.7											
WV 19 Juil 78 p.18											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
WV 20 Août78 p.5											
WV 20 Août78 p.10											
WV 21 Sep78 p.10											
WV 22 Oct78 p.9											
WV 22 Oct78 p.16											
WV 23 Nov78 p.9											
WV 23 Nov78 p.20											
WV 24 Dec78 p.7											
WV 24 Dec78 p.13											
WV 24 Dec78 p.17											
WV 24 Dec78 p.21											
WV 25 Jan79 p.4											
WV 25 Jan79 p.5											
WV 26 Fev79 p.3											
WV 27 Mar79 p.4											
WV 27 Mar79 p.14											
WV 27 Mar79 p.18											
WV 28 Av79 p.9											
WV 29 Mai79 p.16											
WV 29 Mai79 p.13											
WV 29 Mai79 p.19											
WV 30 Juin79 p.10											
WV 30 Juin79 p.8											
WV 30 Juin79 p.13											
WV 31 Juil79 p.6											
WV 31 Juil79 p.9											
WV 31 Juil79 p.18											
WV 32 Août79 p.4											
WV 32 Août79 p.6											
WV 33 Sep79 p.5											
WV 33 Sep79 p.10											
WV 33 Sep79 p.11											
WV 33 Sep79 p.19											
WV 33 Sep79 p.20											
WV 34 Oct79 p.5											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
WV 34 Oct79 p.2											
WV 35 Nov79 p.18											
WV 35 Nov79 p.13											
WV 36 Dec79 p.6											
WV 36 Dec79 p.7											
WV 37 Jan80 p.2											
WV 37 Jan80 p.6											
WV 37 Jan80 p.7											
WV 37 Jan80 p.24											
WV 37 Jan80 p.16											
WV 37 Jan80 p.25											
WV 38 Fev80 p.9											
WV 38 Fev80 p.10											
WV 38 Fev80 p.7											
WV 38 Fev80 p.19											
WV 39 Mar80 p.6											
WV 39 Mar80 p.10											
WV 40 Av80 p.6											
WV 41 Mai80 p.5											
WV 41 Mai80 p.10											
WV 42 Juin80 p.3											
WV 42 Juin80 p.5											
WV 42 Juin80 p.23											
WV 43 Juil80 p.5											
WV 43 Juil80 p.8											
WV 43 Juil80 p.14											
WV 43 Juil80 p.15											
WV 43 Juil80 p.23											
WV 43Juil/A80 p.28											
WV 44 Sep80 p.10											
WV 44 Sep80 p.11											
WV 46 Nov80 p.21											
WV 47 Dec80 p.5											
WV 47 Dec80 p.7											
WV 47 Dec80 p.18											
WV 48 Jan81											
WV 49 Fev81 p.9											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
WV 49 Fev81 p.11											
WV 50 Mar81 p.5											
WV 51 Avr81 p.7											
WV 51 Avr81 p.16											
WV 52 Mai81 p.4											
WV 52 Mai81 p.5											
WV 52 Mai81 p.22											
WV 52 Mai81 p.11											
WV 52 Mai81 p.12											
WV 53 Juin81 p.9											
WV 53 Juin81 p.23											
WV 53 Juin81 p.24											
WV 54 Juil81 p.2											
WV 54 Juil81 p.6											
WV 54 Juil81 p.8											
WV 54 Juil81 p.21											
WV 55 Sep81 p.8											
WV 55 Sep81 p.11											
WV 56 Oct81 p.6											
WV 56 Oct81 p.9											
WV 56 Oct81 p.10											
WV 56 Oct81 p.18											
WV 57 Nov81 p.3											
WV 57 Nov81 p.8											
WV 57 Nov81 p.9											
WV 58 Dec81 p.5											
WV 58 Dec81 p.6											
WV 58 Dec81 p.21											
WV 59 Jan82 p.8											
WV 59 Jan82 p.11											
WV 59 Jan82 p.16											
WV 60 Fev82 p.1											
WV 60 Fev82 p.6											
WV 60 Fev82 p.8											
WV 60 Fev82 p.21											
WV 60 Fev82 p.22											
WV 61 Mar82 p.20											
WV 61 Mar82 p.24											
WV 62 Avr82 p.8											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
WV 63 Mai82 p.5											
WV 63 Mai82 p.6											
WV 63 Mai82 p.10											
WV 64 Juin82 p.7											
WV 64 Juin82 p.9											
WV 64 Juin82 p.12											
WV 65 Juil82 p.8											
WV 65 Juil82 p.14											
WV 65 Juil82 p.26											
Spare Rib											
SR 4 Oct72											
SR 6 Dec72											
SR 7 Jan73 p.20											
SR 8 Fev73 p.27											
SR 11 Mai73 p.21											
SR 14 Août73											
SR 15 Sep73 p.26											
SR 15 Sep73 p.45											
SR 17 Nov73 p.21											
SR 17 Nov73 p.39											
SR 17 Nov73 p.19											
SR 17 Nov73 p.17											
SR 17 Nov73 p.20											
SR 19 Nov74											
SR 20 Fev74 p.27											
SR 21 Mar74 p.43											
SR 21 Mar74 p.18											
SR 23 Mai74											
SR 25 Juil74 p.4											
SR 25 Juil74 p.30											
SR 26 Août74 p.14											
SR 26 Août74 p.44											
SR 26 Août74 p.47											
SR 22 Avr74 p.45											
SR 27 Sep74											
SR 28 Oct74 p.12											
SR 28 Oct74 p.23											
SR 28 Oct74 p.26											
SR 29 Nov74 p.4											
SR 29 Nov74 p.6											
SR 29 Nov74 p.20											
SR 32 Fev75 p.17											
SR 34 Avr75											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
SR 37 Juil75 p.19											
SR 38 Août75											
SR 39 Sep75 p.21											
SR 39 Sep75 p.34											
SR 40 Oct75 p.19											
SR 40 Oct75 p.17											
SR 41 Nov75 p.8											
SR 41 Nov75 p.14											
SR 44 Mar76 p.13											
SR 46 Mai76 p.21											
SR 47 Juin76 p.15											
SR 49 Août76 p.17											
SR 50 Sep76 p.26											
SR 52 Nov76 p.10											
SR 53 Dec76 p.6											
SR 54 Jan77 p.18											
SR 54 Jan77 p.5											
SR 54 Jan77 p.22											
SR 55 Fev77 p.20											
SR 55 Fev77 p.30											
SR 56 Mar77 p.27											
SR 56 Mar77 p.25											
SR 57 Avr77 p.5											
SR 57 Avr77 p.21											
SR 58 Mai77 p.9											
SR 59 Juin77 p.29											
SR 60 Juil77 p.30											
SR 61 Août77 p.6											
SR 62 Sep77 p.6											
SR 63 Oct77 p.31											
SR 64 Nov77 p.4											
SR 66 Jan78 p.25											
SR 66 Jan78 p.40											
SR 68 mars78 p.13											
SR 69 Avr78 p.11											
SR 70 Mai78 p.6											
SR 71 Juin78 p.8											
SR 72 Juil78 p.23											
SR 72 Juil78 p.15											
SR 73 Août78 p.25											
SR 74 Sep78 p.12											
SR 77 Dec78 p.18											
SR 77 Dec78 p.19											
SR 78 Jan79 p.31											
SR 78 Jan79 p.14											
SR 78 Jan79 p.39											
SR 79 Fev79 p.14											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
SR 80 Mar79 p.10											
SR 80 Mar79 p.9											
SR 80 Mar79 p.37											
SR 80 Mar79 p.26											
SR 81 Avr79 p.10,11											
SR 81 Avr79 p.4											
SR 82 Mai79 p.11											
SR 83 Juin79 p, 23											
SR 83 Juin79 p.11											
SR 84 Juil79 p.32											
SR 85 Août79 p.14											
SR 86 Sep79 p.12											
SR 86 Sep79 p.32											
SR 87 Oct79 p.42											
SR 88 Nov79 p.6											
SR 88 Nov79 p.15											
SR 89 Dec79 p.14											
SR 89 Dec79 p.15											
SR 89 Dec79 p.30											
SR 90 Jan80 p.15											
SR 91 Fev80 p.5											
SR 92 Mars80 p.9											
SR 92 Mars80 p.19											
SR 92 Mars80 p.37											
SR 93 Avr80 p.30											
SR 94 Mai80 p.73											
SR 95 Juin80 p.49											
SR 95 Juin80 p.32											
SR 96 Juil80 p.9											
SR 97 Août80 p.20											
SR 97 Août80 p.21											
SR 98 Sep80 p.44											
SR 98 Sep80 p.17											
SR 99 Oct 80 p 4											
SR 98 Sep80 p.52											
SR 100 Nov80 p.6											
SR 100 Nov80 p.20											
SR 100 Nov80 p.42											
SR 101 Dec80 p.33											
SR 101 Dec80 p.24											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
SR 102 Jan81 p.8											
SR 102 Jan81 p.14											
SR 102 Jan81 p.22											
SR 103 Fev81 p.14											
SR 104 Mar81 p.9											
SR 105 Avr81 p.44											
SR 105 Avr81 p.14											
SR 105 Avr81 p.39											
SR 106 Mai81 p.4											
SR 106 Mai81 p.14											
SR 106 Mai81 p.15											
SR 106 Mai81 p.28											
SR 107 Juin81 p.11											
SR 107 Juin81 p.18											
SR 107 Juin81 p.24											
SR 107 Juin81 p.18											
SR 108 Juil81 p.15											
SR 109 Août81 p.11											
SR 109 Août81 p.14											
SR 109 Août81 p.15											
SR 109 Août81 p.23											
SR 110 Sep81 p.10											
SR 110 Sep81 p.16											
SR 111 Oct81 p.13											
SR 111 Oct81 p.14											
SR 111 Oct81 p.22											
SR 111 Oct81 p.18											
SR 111 Oct81 p.32											
SR 112 Nov81 p.11											
SR 112 Nov81 p.12											
SR 113 Dec81 p.15											

	Work	State/ Immig- ration	Intern- ational	Edu- cation	Health	Police/ Violence	Art	Black feminism	Lesbi- anism	Tradi- tions	Front page
SR 113 Dec81 p.48			Grey								
SR 114 Jan82 p.12		Red		Blue	Green						
SR 114 Jan82 p.13		Red									
SR 114 Jan82 p.14						Orange		Yellow			
SR 115 Fev82 p.3		Red						Yellow			Purple
SR 115 Fev82 p.13			Grey								
SR 115 Fev82 p.13		Red			Green						
SR 115 Fev82 p.49		Red									
SR 116 Mar82 p.12					Green						
SR 116 Mar82 p.14		Red									
SR 116 Mar82 p.21								Yellow			
SR 116 Mar82 p.25		Red									
SR 116 Mar82 p.49			Grey								
SR 117 Avr82 p.24	Blue	Red						Yellow			
SR 117 Avr82 p.11		Red									
SR 118 Mai82 p.16		Red				Orange					
SR 118 Mai82 p.50			Grey								
SR 119 Juin82							Pink				
SR 120 Juil82 p.11						Orange					
SR 120 Juil82 p.39	Blue										
SR 121 Août82 p.4									Pink		
SR 121 Août82 p.12								Yellow			
SR 121 Août82 p.12			Grey								
SR 121 Août82 p.13	Blue					Orange					
SR 122 Sep82 p.18								Yellow			
SR 122 Sep82 p.10			Grey								
SR 123 Oct82 p.49									Pink		
SR 123 Oct82 p.6	Blue										
SR 123 Oct82 p.9			Grey								
SR 124 Nov82 p.14			Grey								
SR 124 Nov82 p.48			Grey								

	<i>Work</i>	<i>State/Immigration</i>	<i>International</i>	<i>Education</i>	<i>Health</i>	<i>Police/Violence</i>	<i>Art</i>	<i>Black feminism</i>	<i>Lesbianism</i>	<i>Traditions</i>	<i>Front page</i>
SR 124 Nov82 p.21											
SR 125 Dec82 p.5											
SR 125 Dec82 p.42											

Résumé

Les périodiques féministes britanniques des années 1970 : *Spare Rib*, *Women's Voice*, *Red Rag*, *Shrew*, *Sappho*, *Fowaad* et *Speak Out* constituent des sources primaires fondamentales à l'étude du Mouvement de Libération des Femmes (MLF). De fait, ils contiennent un nombre considérable de récits écrits par des femmes impliquées dans la mouvance féministe, ce qui en fait des sources historiques uniques et inestimables reflétant les combats de ces femmes pendant cette période tout en nous permettant d'appréhender leurs expériences à travers leurs propres voix et témoignages. Cependant, les études consacrées à ces documents sont peu nombreuses voire rares pour ce qui concerne leur contenu à propos des femmes noires et sur les questions raciales. Le racisme des féministes blanches fut néanmoins l'objet de nombreuses critiques, principalement motivées par la conviction des activistes noires qui estimaient que les féministes blanches ne prenaient pas suffisamment en compte la question de la « race » dans l'élaboration de leurs théories et dans leurs revendications. De fait, des nombreuses féministes noires considéraient que les féministes blanches perpétuaient le racisme ambiant au sein de la société britannique.

Reposant sur une analyse textuelle des éditoriaux, des articles, des colonnes des courriers des lecteurs de ces magazines féministes, cette thèse montre que la réalité sur le racisme des féministes blanches est beaucoup plus nuancée et moins sombre que le tableau que les activistes noires ont dépeint. À travers trois thématiques principales des débats des années 1970, l'immigration, le travail et l'activisme des femmes noires, cette thèse s'intéresse au processus d'engagement des magazines à leur égard et met en lumière l'étendue et la complexité de la situation. En effet, l'invisibilité des femmes noires dans le MLF fut le produit d'une convergence d'éléments tels que la nature de la relation entre les féministes blanches et les activistes noires, les différences idéologiques ainsi que l'appartenance à des classes sociales distinctes.

Mots-clés : féminisme britannique, le Mouvement de Libération des Femmes, magazines féministes, féminisme noir britannique, intersectionnalité, diversité, genre, racisme.

Titre en anglais

Invisibility/invisibilization of "black women" in the British feminist press of the 1970s?

Abstract

The British feminist periodicals of the 1970s: Spare Rib, Women's Voice, Red Rag, Shrew, Sappho, Fowaad, and Speak Out are fundamental primary sources for the study of the Women's Liberation Movement (WLM). Indeed, they contain a considerable number of accounts written by women involved in the feminist movement, making them unique and invaluable historical sources for reflecting the struggles of these women during this period while allowing us to understand their experiences through their own voices and testimonies. Yet, little attention has been paid to these documents, and even less to their published content about black women and race issues. The racism of white feminists was the object of much criticism, mainly motivated by black activists' belief that white feminists did not sufficiently consider the issue of race and thus perpetuated the prevailing racism in British society. Based on a textual analysis of the editorials, articles, and readers' letters columns of these feminist magazines, this thesis shows that the reality of white feminist racism was much more nuanced and less dark than the picture that black activists painted. Through three themes that played a significant part in the debates during the 1970s, immigration, employment, and Black women's activism, this thesis examines the process of the magazines' engagement with them and highlights the extent and complexity of the situation. Indeed, the invisibility of Black women in the WLM was the product of a convergence of elements such as the nature of the relationship between white feminists and Black activists, ideological differences as well as distinct social class backgrounds.

Key words: *British feminism, Women's Liberation Movement, feminist magazines, British black feminism, intersectionality, diversity, gender, racism.*